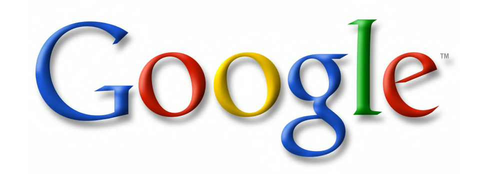
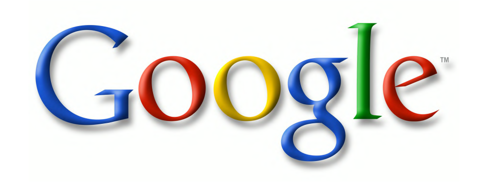
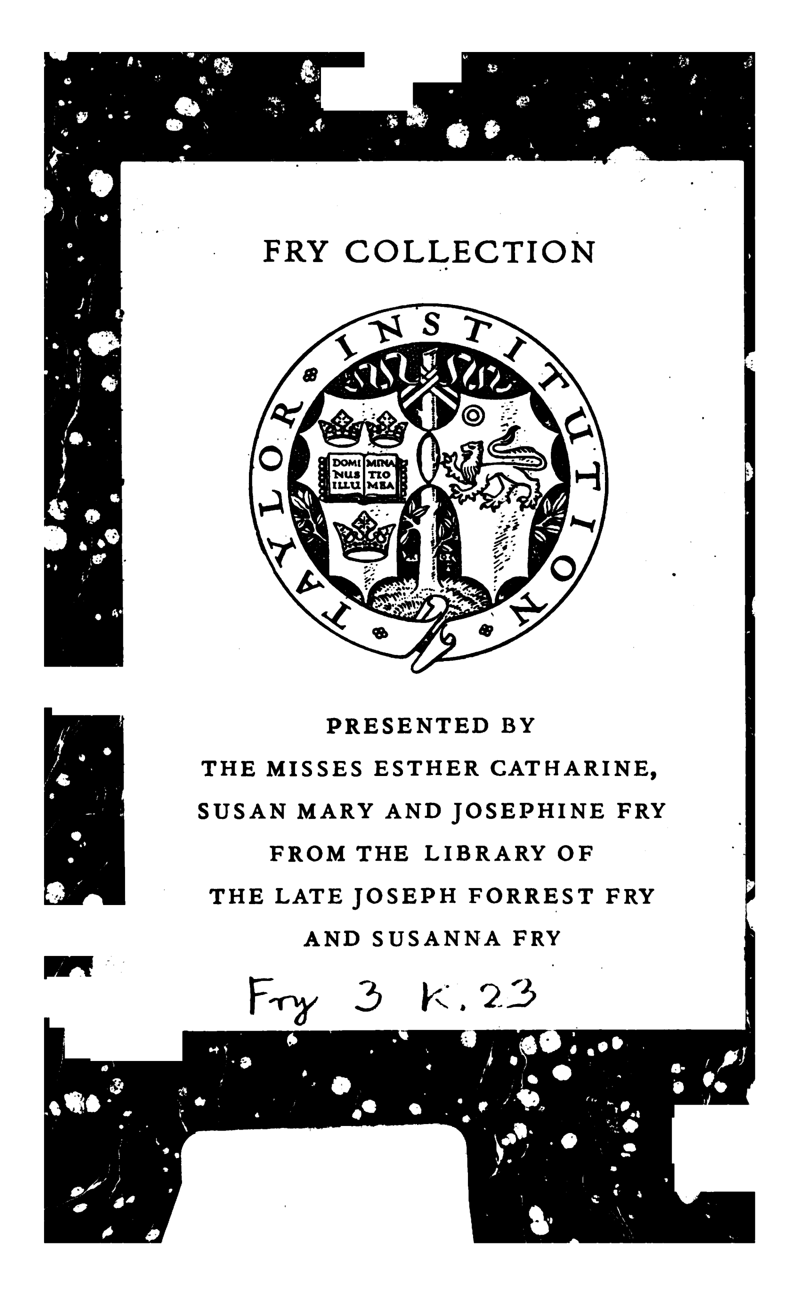

Google






INSTITUTION
TAYLOR
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

TOME V

Cette réimpression des *Lettres de Madame de Sévigné* est entièrement conforme pour le texte à la grande édition de M. Monmerqué publiée en 1862 par MM. L. HACHETTE ET C[ie], dans leur collection in-8 des *Grands écrivains de la France.*

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et C[ie], rue de Fleurus, 9.

LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS

TOME CINQUIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

—

1863

LETTRES
DE
MADAME DE SÉVIGNÉ,
DE SA FAMILLE ET DE SES AMIS.

---

803. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 1er mai.

Je ne sais, ma fille, quel temps vous avez en Provence; mais celui qu'il a fait ici depuis trois semaines est si épouvantable, que plusieurs voyages ont été différés ; le mien est du nombre. Le bon abbé a pensé périr en allant et revenant de la Trousse ; c'est M. de la Trousse qui le dit, vous ne m'en croiriez pas. Ils avoient un architecte avec eux, et alloient donner leurs ordres à des ajustements, et même des dérangements si considérables, que ce château, que nous trouvions déjà si beau, ne sera pas reconnoissable. Voilà un commencement de lune qui pourra nous ramener du beau temps, et me faire partir : je ne sais point encore le jour; je ne vous puis dire la douleur que me donne ce second adieu : il me semble que je suis folle de m'éloigner encore de vous. Je hais bien les affaires ; je trouve qu'elles nous gourmandent beaucoup, et nous font aller et venir, et tourner à leur fantaisie. Je suis bien affligée d'être si

loin de vous : il ne tiendra qu'à ceux qui me verront monter en carrosse, de croire que je les regrette ; car il me sera impossible de retenir mes larmes en songeant que je vais mettre une distance de cent lieues avec celle qui est déjà entre nous ; cependant il faut s'en aller pour revenir.

Mlle de Méri est dans votre petite chambre ; le bruit de cette porte qui s'ouvre et qui se ferme, et la circonstance de ne vous y point trouver, m'ont fait un mal que je ne puis vous dire. Tous mes gens font de leur mieux auprès d'elle ; et si je voulois me vanter, je vous montrerois bien un billet qu'elle m'écrivit l'autre jour, tout plein de remerciements des secours que je lui donne ; mais je suis modeste, je me contenterai de le mettre dans mes archives. J'ai vu Mme de Vins : elle est abîmée dans ses procès ; nous causâmes pourtant beaucoup. Nous admirâmes cet étrange mélange des biens et des maux, et l'impossibilité d'être tout à fait heureuse. Vous savez tout ce que la fortune a soufflé sur la duchesse de Fontanges ; voici ce qu'elle lui garde : une perte de sang si considérable, qu'elle est encore à Maubuisson dans son lit, avec la fièvre, qui s'y est mêlée ; elle commence même à enfler ; son beau visage est un peu bouffi. Le prieur de Cabrières ne la quitte pas ; s'il fait cette cure, il ne sera pas mal à la cour. Voyez si tout cela n'est pas précisément contraire à l'état d'une pareille beauté. Voilà de quoi méditer ; mais en voici un autre sujet.

Mme de Dreux, sortit hier de prison ; elle fut admonestée, qui est une très-légère peine, avec cinq cents livres d'aumône. Cette pauvre femme a été un an dans une chambre, où le jour ne venoit que d'un très-petit trou d'en haut, sans nouvelles, sans consolation. Sa mère, qui l'aimoit très-passionnément, qui étoit encore assez jeune et bien faite, et qu'elle aimoit aussi, mourut,

il y a deux mois, de la douleur de voir sa fille en cet état. Mme de Dreux, à qui on ne l'avoit point dit, fut reçue hier à bras ouverts de son mari et de toute sa famille, qui l'allèrent prendre à cette chambre de l'Arsenal. Ses premières paroles furent : « Et où est ma mère? et d'où vient qu'elle n'est pas ici? » M. de Dreux lui dit qu'elle l'attendoit chez elle. Elle ne put sentir la joie de sa liberté, et demandoit toujours ce qu'avoit sa mère, et qu'il falloit qu'elle fût bien malade, puisqu'elle ne venoit point l'embrasser. Elle arrive chez elle : « Quoi? je ne vois point ma mère! quoi? je ne l'entends point! » Elle monte avec précipitation; on ne savoit que lui dire: tout le monde pleuroit; elle couroit dans sa chambre, elle l'appeloit; enfin un père célestin, son confesseur, parut, et lui dit qu'elle ne la trouveroit point, qu'elle ne la verroit que dans le ciel, qu'il falloit se résoudre à la volonté de Dieu. Cette pauvre femme s'évanouit, et ne revint que pour faire des cris et des plaintes qui faisoient fendre le cœur, disant que c'étoit elle et la vue de son malheur qui l'avoient tuée, qu'elle voudroit être morte en prison, qu'elle ne pouvoit rien sentir que la perte d'une si bonne mère. Le petit Coulanges étoit présent à ce spectacle; il avoit couru chez M. de Dreux, comme beaucoup d'autres, et il nous conta tout ceci hier au soir, si naturellement et si touché lui-même, que Mme de Coulanges en eut les yeux rouges, et moi j'en pleurai sans pouvoir m'en empêcher. Que dites-vous, ma fille, de cette amertume qui vient troubler sa joie et son triomphe, et les embrassements de toute sa famille et de tous ses amis? Elle est encore aujourd'hui dans des pleurs que M. de Richelieu ne peut essuyer : il a fait des merveilles dans toute cette affaire. Je me suis jetée insensiblement dans ce détail, que vous comprendrez mieux qu'une autre, et dont tout le monde est touché. On croit que M. de Luxembourg sera tout aussi

bien traité, car même il y avoit des juges qui étoient d'avis de renvoyer Mme de Dreux sans être admonestée; et c'est une chose terrible que le scandale qu'on a fait, sans pouvoir convaincre les accusés; cela marque aussi l'intégrité des juges.

Le discours de votre prédicateur nous a paru admirable; nous l'avons approuvé et envié. La Passion que nous entendîmes ici près fut étrange : les mots de *faquin* et de *coquin* furent employés pour exprimer l'humiliation de Notre-Seigneur; cela ne donne-t-il pas de nobles et belles idées? Le Bourdaloue prêcha, comme un ange du ciel, l'année passée, et celle-ci encore, car c'est le même sermon.

Ce que vous m'avez mandé de ce monde, qui paroîtroit un autre monde si l'on voyoit le dessous des cartes de toutes les maisons, me paroît une bien plaisante et bien véritable chose. Eh, bon Dieu! que savons-nous si le cœur de cette princesse, dont nous disons tant de bien, est parfaitement content? Elle a paru triste trois ou quatre jours : que sait-on? elle voudroit être grosse, elle ne l'est pas encore; elle voudroit peut-être voir Paris et Saint-Cloud, elle n'y a point encore été; elle est complaisante et ne songe qu'à plaire : que sait-on si cela ne lui coûte rien? que sait-on si elle aime également les dames qui ont l'honneur d'être auprès d'elle? que sait-on si une vie si retirée ne l'ennuie point? Je suis à cet endroit, lorsque je reçois votre aimable et triste lettre du 24e : vraiment, ma très-chère, elle me touche sensiblement.

Je ne suis point encore partie; c'est le mauvais temps qui m'a arrêtée : c'eût été une folie de s'exposer, tout étoit déchaîné. Je vous écrirai encore vendredi de Paris, et vous parlerai du petit bâtiment; j'y donne mon avis la première; je ne suis pas si sotte que vous pensez, quand il est question de vous. Il y a des histoires qui

nous content de plus grands miracles; et pourquoi certaines amitiés céderoient-elles à *l'autre?* ainsi je deviens architecte. Je vous admire sur tout ce que vous dites de la dévotion : eh, mon Dieu! il est vrai que nous sommes des Tantales; nous avons l'eau tout auprès de nos lèvres, nous ne saurions boire : un cœur de glace, un esprit éclairé. Je n'ai que faire de savoir la querelle des *jansénistes* et des *molinistes* pour décider; il me suffit de ce que je sens en moi; le moyen d'en douter dès le moment que l'on s'observe un peu? Je parlerois longtemps là-dessus, et j'en eusse été ravie quand nous étions ensemble; mais vous coupiez court, et je reprenois tout aussitôt le silence; Corbinelli en avoit l'endosse, car j'aime ses vérités. Il vient d'entendre par hasard un sermon de l'abbé Fléchier, à la vêture d'une capucine, dont il est charmé. C'étoit sur la liberté des enfants de Dieu, qu'il a expliquée hardiment : il a fait voir qu'il n'y avoit que cette fille de libre, puisqu'elle avoit une participation de la liberté de Jésus-Christ et des saints; qu'elle étoit délivrée de l'esclavage de nos passions, dont nous sommes *tourbillonnés;* que c'étoit elle qui étoit libre, et non pas nous; qu'elle n'avoit qu'un maître, que nous en avions cent; et que bien loin de la plaindre, comme nous faisions avec une grossièreté condamnable, il falloit la regarder, la respecter, l'envier, comme une personne choisie de toute éternité pour être du nombre des élus. J'en supprime les trois quarts; mais enfin c'étoit une pièce achevée. On n'imprime point l'oraison funèbre de Mme de Longueville.

Vous me demandez pourquoi je ne mène point Corbinelli? C'est qu'il s'en va en Languedoc; il est comblé des biens et des manières obligeantes de M. de Vardes, qui a accompagné les douze cents francs d'une si admirable sauce, qui l'a assaisonnée de tant de paroles choisies, et de sentiments si tendres et si généreux, que la

philosophie de notre ami n'y résiste pas. Vardes est tout extrême; et comme je suis persuadée qu'il le haïssoit parce qu'il le traitoit mal, il l'aime présentement parce qu'il le traite bien : c'est le proverbe italien, et son contraire. Je m'en vais donc avec le bon abbé et des livres, et votre idée, dont je recevrai tous mes biens et tous mes maux. Je vous promets, ma fille, qu'elle m'empêchera de demeurer le soir au serein; je me représenterai que cela vous déplaît : ce ne sera pas la première fois que vous m'aurez fait rentrer au logis de cette sorte. Je vous promets de vous consulter et de vous obéir toujours; faites-en de même pour moi, et ne vous chargez d'aucune inquiétude; fiez-vous encore de ma conservation à ma poltronnerie. Je n'ai pas les mêmes sujets de confiance en vous; j'ai mille choses à vous reprocher; et sans aller jusques à Monaco, n'ai-je pas les bords du Rhône, où vous forcez tous les braves gens de votre famille à vous accompagner malgré eux? malgré eux, vous dis-je; et souvenez-vous au contraire que je mourois de peur à pied en passant les vaux d'Olioules : voilà ce qui doit justifier mes craintes et fonder votre tranquillité. Faites donc en sorte que mon souvenir vous gouverne, comme le vôtre me gouvernera. Je ne vous dis point les peines que me causera cet éloignement; j'y donnerai les meilleurs ordres que je pourrai, et j'éclaircirai, autant qu'il me sera possible, l'entre chien et loup de nos bois. Je commence par la Loire et par Nantes, qui n'ont rien de triste; je crois que mon fils viendra me conduire jusqu'à Orléans. Au reste, je suis persuadée des complaisances de M. de Grignan : il a des endroits d'une noblesse, d'une politesse, et même d'une tendresse extrême : il y a d'autres choses, dont les contre-coups sont difficiles à concevoir; enfin tout est à facettes; il a des traits inimitables pour la douceur et l'agrément de la société; on l'aime, on

le gronde, on l'estime, on le blâme, on l'embrasse, on le bat.

Adieu, ma très-chère : je vous embrasse, et je vous quitte enfin. Il me semble que vous vous moquez de moi, quand vous craignez que je n'écrive trop : ma poitrine est à peu près délicate comme celle de Georget; excusez la comparaison, il sort d'ici ; mais vous, ma très-belle, je vous conjure de ne point écrire. Montgobert, prenez la plume, et ne m'abandonnez pas.

---

804. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 3e mai.

Me voici encore à Paris, mais c'est dans l'agitation d'un départ; vous connoissez ce mouvement : je suis sur les bras de tout le monde; je n'ai plus de voiture, et j'en ai trop; chacun se fait une belle action et une belle charité de me mener : *basta la meta*. Je sens les nouvelles douleurs d'une séparation, et un éloignement par-dessus un éloignement. Nous donnons à tout les meilleurs ordres que nous pouvons, et j'admire comme on se porte naturellement à ce qui touche le goût. Monsieur de Rennes s'en va dans quatre ou cinq jours ; il suit mes pas. Mlle de Méri demeure maîtresse de l'hôtel de Carnavalet : j'y laisse du But avec le soin de tout mon commerce avec vous; il s'est chargé de vos petits ajustements; je ne puis assez le payer : c'est pour cela qu'il ne veut rien. Il rendra tous ses services à Mlle de Méri, ainsi que deux femmes que je laisse encore : il ne tiendra qu'à elle d'être bien; je suis assurée qu'une autre seroit fort contente, mais je doute qu'elle le soit jamais. Elle me dit hier qu'il y avoit des gens qui écrivoient d'elle tout de travers, et que vous lui mandiez qu'il

n'étoit pas possible de croire qu'elle eût loué une maison sans la voir. Je ne dis rien, quoique je pusse lui répondre que c'étoit moi, et qu'en tous les cas son repentir étoit extraordinaire; car si elle n'a point vu la maison, et qu'elle ne se fie pas à Mme de Lassay, pourquoi la loue-t-elle sans clause et avec empressement? Si elle l'a vue, et qu'elle l'ait même souhaitée, pourquoi s'en repent-elle? On auroit toujours assez de quoi répondre, mais c'est cela qui me fit taire. Nous sommes fort bien ensemble : tout mon déplaisir, c'est qu'elle ne soit pas en repos; mais je crois que cela tient à son mal, et je la plains. J'ai à vous conjurer, ma très-chère, de n'avoir aucune sorte d'inquiétude de mon voyage : le temps est beau à merveilles, la route délicieuse; ce qui me fâche, c'est de ne recevoir de vos lettres qu'à Nantes : je ne les hasarderai point en passant pays. Comme je dépends du vent, et que sur l'eau rien n'est réglé, me voilà résolue à ne les trouver qu'à Nantes; cela me fera souhaiter d'y arriver, et me fera marcher plus vite. Soyez tranquille sur ma santé : elle est parfaite, et je la ménage fort bien; j'aurai soin aussi de celle du bon abbé.

Je porte des livres; je m'en vais, comme une furie, pour me faire payer; je ne veux entendre ni rime ni raison : c'est une chose étrange que la quantité d'argent qu'on me doit; je dirai toujours comme l'Avare : « De l'argent, de l'argent, dix mille écus sont bons; » je pourrois bien les avoir, si l'on me payoit ce qui m'est dû en Bretagne et en Bourgogne.

Vraiment, ma fille, voici une jolie lettre, il y a bien de l'esprit, mon commerce va être d'un grand agrément : encore si j'avois à vous apprendre des nouvelles de Danemark, comme je faisois il y a quatre ou cinq ans, ce seroit quelque chose, mais je suis dénuée de tout.

A propos, la princesse de la Trémouille épouse un

comte d'*Ochtensilbourg*, qui est le plus riche et le plus honnête homme du monde : vous connoissez ce nom-là; sa naissance est un peu équivoque; sa mère étoit de la main gauche; toute l'Allemagne soupire de l'outrage qu'on fait à l'écusson de la bonne Tarente; mais le Roi lui parla l'autre jour si agréablement sur cette affaire, et son neveu, le roi de Danemark, et même l'amour lui font de si pressantes sollicitations, qu'elle s'est rendue. Elle vint me conter tout cela l'autre jour. Voilà une belle occasion de lui écrire, et de réparer vos fautes passées. N'êtes-vous pas bien aise de savoir ce détail? songez que c'est le plus charmant que vous puissiez avoir de moi d'ici à la Toussaint.

Je vous écrirai encore de Paris, et je ne vous dis point adieu aujourd'hui. Corbinelli vous rend mille grâces de votre souvenir, et de ce que vous le souhaitez auprès de moi. M. de Vendôme a remporté le prix de la bague.

---

805. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 6e mai.

Vous me dites fort plaisamment, ma fille, qu'il n'y a qu'à laisser faire l'esprit humain, qu'il saura bien trouver ses petites consolations, et que c'est sa fantaisie d'être content. J'espère que le mien n'aura pas moins cette fantaisie que les autres, et que l'air et le temps diminueront la douleur que j'ai présentement. Il me semble que je vous ai mandé ce que vous me dites sur la furie de ce nouvel éloignement : faut-il que nous ne soyons pas encore assez loin, et qu'après une mûre délibération, nous y mettions encore cent lieues volontairement? Je vous renvoie quasi votre lettre; c'est que vous avez si bien tourné ma pensée, que je prends plai-

sir à la répéter. J'espère au moins que les mers mettront des bornes à nos fureurs, et qu'après avoir bien tiré chacune de notre côté, nous ferons autant de pas pour nous rapprocher, que nous en faisions pour être aux deux bouts de la terre. Il est vrai que pour des personnes qui se cherchent, et qui se souhaitent toujours, je n'ai jamais vu une pareille destinée : qui m'ôteroit la vue de la Providence, m'ôteroit mon unique bien; et si je croyois qu'il fût en nous de ranger, de déranger, de faire, de ne faire pas, de vouloir une chose ou une autre, je ne penserois pas à trouver un moment de repos : il me faut l'auteur de l'univers pour raison de tout ce qui arrive. Quand c'est à lui qu'il faut m'en prendre, je ne m'en prends plus à personne, et je me soumets : ce n'est pourtant pas sans douleur ni sans tristesse; mon cœur en est blessé, mais je souffre même ces maux comme étant dans l'ordre de la Providence. Il faut qu'il y ait une Mme de Sévigné qui aime sa fille plus que toutes les autres mères, qu'elle en soit souvent très-éloignée, et que les souffrances les plus sensibles qu'elle ait dans cette vie lui soient causées par cette chère fille. J'espère aussi que cette Providence disposera les choses d'une autre manière, et que nous nous retrouverons, comme nous avons déjà fait. Je dînai l'autre jour avec des gens qui en vérité ont bien de l'esprit, et qui ne m'ôtèrent pas cette opinion.

Au reste, ma chère enfant, n'est-ce point une chose rude que de faire six mois de retraite pour avoir vécu cet hiver à Aix? Si cela servoit à la fortune de quelqu'un de votre famille, je le souffrirois; mais vous pouvez compter qu'en ce pays-ci vous serez trop heureuse si cela ne vous nuit pas. L'Intendant ne parle que de votre magnificence, de votre grand air, de vos grands repas; Mme de Vins en est tout étonnée, et c'est pour avoir cette louange que vous auriez besoin que l'année

n'eût que six mois : cette pensée est dure de songer que tout est sec pour vous jusqu'au mois de janvier. Vous n'entendrez pas parler de la dépense de votre bâtiment; n'y pensez plus : c'est une chose si nécessaire, que sans cela l'hôtel de Carnavalet est inhabitable ; vous n'aurez qu'à en écrire au chevalier; nous lui donnâmes hier une connoissance parfaite de nos desseins.

Je me réjouirai avec le Berbisy d'avoir pu vous faire plaisir. J'en ai eu beaucoup de votre joli couplet; quoi que vous disiez de Montgobert, je crois que *vous n'y avez pas nui*, comme cet homme, vous en souvient-il? Il est en vérité fort plaisant et fort bien fait : vous avez cru que je le recevrois dans mes bois; je suis encore dans Paris, mais il n'en fera pas plus de bruit : je le chanterai sur la Loire, si je puis desserrer mon gosier, qui n'est pas présentement en état de chanter, hélas! J'ai grand besoin de vous tous; je ne connois plus la musique ni les plaisirs; j'ai beau frapper du pied, rien ne sort qu'une vie triste et unie, tantôt à ce triste faubourg, tantôt avec les sages veuves. M. de Grignan m'est bien nécessaire, car j'ai un coin de folie qui n'est pas encore bien mort.

Je vous ai parlé de la princesse de Tarente, comme si j'avois reçu votre lettre : je vous ai conté le mariage de sa fille; écrivez-lui, elle en sera fort aise; vous lui devez cette honnêteté : elle s'est fait un point de vous estimer et de vous admirer; elle vient à Vitré; elle me fera sortir de ma simplicité, pour me faire entrer dans son amplification. Je n'ai jamais vu un si plaisant style; elle amusa le Roi l'autre jour dans une promenade, en lui contant tout ce que je vous conterai quand je serai aux Rochers : voilà les nouvelles que vous recevrez de moi; mais aussi vous pouvez vous vanter qu'il ne se passera rien dans l'Allemagne et dans le Danemark, dont vous ne soyez parfaitement instruite.

Montgobert m'a mandé des merveilles de Pauline ; faites-m'en parler quelquefois : c'est une petite fille à manger; c'est la joie de toute votre maison. Mlle du Plessis ne m'en fera point souvenir; ne vous ai-je pas dit qu'elle est affligée de la mort de sa mère? Mais j'ai de bons livres et de bonnes pensées. Ne craignez point que j'écrive trop : je vous ai donné l'idée de la délicatesse de ma poitrine. Je vous ai recommandé la vôtre; faites-moi écrire, si vous aimez ma vie; profitez du temps et du repos que vous avez; amusez-vous à vous guérir tout à fait; mais il faut que vous le vouliez, et c'est une étrange pièce que notre volonté. Celle de vos musiciens étoit bonne à Ténèbres; mais vous les décriez : *tantôt des musiciens sans musique*, et puis *une musique sans musiciens;* j'admire la bonté de Monsieur le Comte, de souffrir que vous en parliez si librement.

Je viens de recevoir une grande visite de votre intendant : *sa serrure étoit bien brouillée*, mais je n'ai pas laissé d'attraper qu'il vous honore fort : il m'a loué votre magnificence; il dit que vous êtes toujours belle, mais triste, et si abattue qu'il est aisé de voir que vous vous contraignez. Il est charmé de M. de Berbisy; je lui écrirai, quoique je sache bien que votre recommandation est la seule cause des services qu'il lui a rendus. Je doute que cet intendant retourne en Provence; à tout hasard je lui conseillerois de laisser ici quatre ou cinq de ses dents.

J'ai eu tant d'adieux, ma fille, que j'en suis étonnée : vos amies, les miennes, les jeunes, les vieilles, tout a fait des merveilles. La maison de Pompone et Mme de Vins me tiennent bien au cœur. L'abbé Arnauld arriva hier tout à propos pour me dire adieu. Pour Mme de Coulanges, elle s'est signalée : elle a pris possession de ma personne, elle me nourrit, elle me mène, et ne me veut pas quitter qu'*elle ne m'ait vue pendue*. Mon fils

vient à Orléans avec moi; je crois qu'il viendroit volontiers plus loin.

Madame la Dauphine est présentement à Paris pour la première fois : la messe à Notre-Dame, dîner au Val-de-Grâce, voir la duchesse de la Vallière, et point de *Bouloi :* je crois qu'elles se pendront. On fait tous les jours des fêtes pour Madame la Dauphine. Mme de Fontanges revient demain. Voyez un peu comme le prieur de Cabrières est venu redonner cette belle beauté à la cour. Le petit de la Fayette a un régiment : vous voyez que M. de la Rochefoucauld n'a pas emporté l'amitié de M. de Louvois. Mais que veux-je conter, avec toutes ces nouvelles? C'est bien à moi, qui monte en carrosse, à me mêler de parler.

Adieu, ma très-chère enfant : il faut vous quitter encore; j'en suis affligée : je serai longtemps sans avoir de vos lettres; c'est une peine incroyable; encore si je pouvois espérer que vous conserverez votre santé, ce seroit une grande consolation dans une si terrible absence.

---

806. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Orléans, mercredi 8e mai.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Nous voici arrivés, ma très-chère, sans aucune aventure considérable : il fait le plus beau temps du monde, les chemins sont admirables; notre équipage va bien : mon fils m'a prêté ses chevaux, et m'est venu conduire jusqu'ici. Il a fort égayé la tristesse du voyage : nous avons causé, disputé et lu; nous sommes dans les mêmes erreurs, cela fournit beaucoup. Notre essieu rompit hier dans un lieu merveilleux; nous fûmes secourus par le

véritable portrait de *M. de Sottenville;* c'est un homme qui feroit les *Géorgiques* de Virgile, si elles n'étoient déjà faites, tant il sait profondément le ménage de la campagne; il nous fit venir Madame sa femme, qui est assurément *de la maison de la Prudoterie, où le ventre anoblit.* Nous fûmes deux heures en cette compagnie sans nous ennuyer, par la nouveauté d'une conversation et d'une langue entièrement nouvelle pour nous. Nous fîmes bien des réflexions sur le parfait contentement de ce gentilhomme, de qui l'on peut dire :

Heureux qui se nourrit du lait de ses brebis,
Et qui de leur toison voit filer ses habits!

Les jours sont si longs que nous n'eûmes pas même besoin du secours de la plus belle lune du monde, qui nous accompagnera sur la Loire, où nous nous embarquons demain. Quand vous recevrez cette lettre, ma fille, je serai à Nantes : savez-vous bien qu'aujourd'hui je ne suis pas encore plus loin de vous qu'à Paris? Nous avons tiré un filet, et nous avons trouvé que Nantes même n'étoit guère plus loin de vous que Paris. Mais en vérité, ma très-chère, voilà de légères consolations; je n'ai pas même celle de recevoir de vos nouvelles. Vos lettres n'arrivent qu'aujourd'hui à Paris; du But y joindra celles de samedi, et j'aurai les deux paquets ensemble à Nantes : je n'ai point voulu les hasarder par une route incertaine, puisqu'elle dépend du vent; vous croyez donc bien que j'aurai quelque impatience d'arriver à Nantes.

Adieu, mon enfant : que puis-je vous dire? Vous avez des résidents qui vous doivent instruire; je ne suis plus bonne à rien qu'à vous aimer, sans pouvoir faire nul usage de cette bonne qualité : cela est triste pour une personne aussi vive que moi. Le bon abbé vous assure de ses services; je suis fort occupée du soin de le con-

server : les voyages ne sont plus pour lui comme autrefois. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre frère veut discourir.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Puisque vous savez que je suis ici, ma belle petite sœur, je n'ai quasi plus rien à dire pour discourir, si ce n'est que pour me rendre nécessaire, j'ai voulu me mêler de faire le marché du bateau, et que dès qu'il a été conclu, mon oncle, d'une seule parole, l'a eu à une pistole meilleur marché que moi ; cela donnera sujet à ma mère de faire des réflexions sur l'amendement que les années apportent à ma pauvre cervelle : en vérité, elles ne servent de guère ; tout ce que je puis penser de bon est toujours inutile et demeure sans effet, et j'ai toujours la grâce efficace pour tout ce qui ne vaut pas grand'chose. J'ai une douleur mortelle de voir ma mère aller en Bretagne sans moi ; ce qui me console, c'est que vous n'êtes point à Paris, et que l'éloignement où vous allez être ne vous coûte pas, à beaucoup près, ce que vous coûteroit une nouvelle séparation. Elle est en parfaite santé. Il faut espérer que ce voyage sera le dernier qu'elle fera dans un pays si éloigné du vôtre. J'irai la voir au mois de septembre ; il faudra bien que dans ce temps vous me fassiez des compliments de joie, puisqu'avec la violente inclination que j'ai de passer ma vie avec les Bretons, je serai dans mon élément.

Adieu, adieu, ma petite sœur : je ne suis pas encore assez provincial pour ne pas souhaiter passionnément de vous voir cet hiver à Paris ; il me semble que votre retour est certain. Vous aurez un très-joli appartement, et j'aurai le plaisir de ne vous point faire de honte, puisque je serai encore sous-lieutenant des gendarmes de Monsieur le Dauphin. En vérité j'ai été surpris de voir qu'un voyage de cinq mois me fit regarder comme M. de

Sottenville; je m'en vais essayer de vous ôter ces impressions, et en y travaillant, je ne me ferai pas tant de violence que vous pourriez bien croire. Ne vous gâtez point l'imagination sur mon sujet; je vous aime trop pour vouloir vous donnner de certains chagrins. J'avois l'autre jour écrit une réponse à M. de Grignan; mais ma mère, avec beaucoup de raison, la trouva si peu digne de ce qu'il m'avoit écrit, qu'elle la brûla : je le prie de ne pas laisser de la recevoir; il est bien heureux qu'on lui ait ôté la peine de la lire. Je salue Mlles de Grignan, et j'ordonne au petit marquis de ne pas oublier de me contrefaire.

---

807. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Blois, jeudi 9e mai.

Je veux vous écrire tous les soirs, ma chère enfant; rien ne me peut contenter que cet amusement. Je tourne, je marche, je veux reprendre mon livre; j'ai beau *tourner une affaire*, je m'ennuie, et c'est mon écritoire qu'il me faut. Il faut que je vous parle, et qu'encore que cette lettre ne parte ni aujourd'hui, ni demain, je vous rende compte tous les soirs de ma journée.

Mon fils est parti cette nuit d'Orléans par la diligence, qui part tous les jours à trois heures du matin, et arrive le soir à Paris; cela fait un peu de chagrin à la poste. Voilà les nouvelles de la route, en attendant celles de Danemark. Nous sommes montés dans le bateau à six heures par le plus beau temps du monde; j'y ai fait mettre le corps de mon grand carrosse, d'une manière que le soleil n'a point entrée dedans : nous avons baissé les glaces; l'ouverture du devant fait un tableau merveilleux; celle des portières et des petits côtés nous donne tous les points de vue qu'on peut imaginer. Nous ne

sommes que l'abbé et moi dans ce joli cabinet, sur de bons coussins, bien à l'air, bien à notre aise; tout le reste, comme des cochons sur la paille. Nous avons mangé du potage et du bouilli tout chaud : on a un petit fourneau, on mange sur un ais dans le carrosse, comme le Roi et la Reine : voyez, je vous prie, comme tout s'est raffiné sur notre Loire, et comme nous étions grossiers autrefois que *le cœur étoit à gauche :* en vérité, ma fille, le mien, ou à droit ou à gauche, est tout plein de vous. Si vous me demandez ce que je fais dans ce carrosse charmant, où je n'ai point de peur, j'y pense à ma chère enfant, je m'entretiens de la tendre amitié que j'ai pour elle, de ce qu'elle a pour moi, de la sensibilité que j'ai pour tous ses intérêts, des ordres de la Providence qui nous sépare, de la tristesse que j'en ai; je pense à ses affaires, je pense aux miennes; tout cela forme un peu *l'humeur de ma fille*, malgré *l'humeur de ma mère*, qui brille tout autour de moi. Je regarde, j'admire cette belle vue qui fait l'occupation des peintres. Je suis touchée de la bonté du bon abbé, qui, à soixante et treize ans, s'embarque encore sur la terre et sur l'onde pour mes affaires. Après cela je prends un livre que M. de la Rochefoucauld me fit acheter : c'est *de la Réunion du Portugal*, en deux tomes in-8°. C'est une traduction de l'italien : l'histoire et le style sont également estimables. On y voit le roi de Portugal, jeune et brave prince, se précipiter rapidement à sa mauvaise destinée; il périt dans une guerre en Afrique contre le fils d'Abdalla, oncle de Zaïde : c'est assurément une des plus amusantes histoires qu'on puisse lire. Je reviens ensuite à la Providence, à ses conduites, à ce que je vous ai entendu dire, que nos volontés sont les exécutrices de ses décrets éternels. Je voudrois bien causer avec quelqu'un; je viens d'un lieu où l'on est assez accoutumé à discourir : nous parlons, le bon abbé et moi, mais ce n'est pas d'une ma-

nière qui puisse nous divertir. Nous passons tous les ponts avec un plaisir qui nous les fait souhaiter : il n'y a pas beaucoup d'*ex voto* pour les naufrages de la Loire, non plus que pour la Durance : il y auroit plus de raison de craindre cette dernière, qui est folle, que notre Loire, qui est sage et majestueuse. Enfin nous sommes arrivés ici de bonne heure; chacun tourne, chacun se rase; et moi j'écris romanesquement sur le bord de la rivière, où est située notre hôtellerie : c'est *la Galère;* vous y avez été.

J'ai entendu mille rossignols; j'ai pensé à ceux que vous entendez sur votre balcon. Je n'ose vous dire, ma fille, la tristesse que l'idée de votre délicate santé a jetée sur toutes mes pensées : vous le comprenez bien, et à quel point je souhaite que cette santé se rétablisse; si vous m'aimez, vous y mettrez vos soins et votre application, afin de me témoigner la véritable amitié que vous avez pour moi : cet endroit est une pierre de touche. Bonsoir, ma très-chère; adieu jusqu'à demain à Tours.

A Tours, vendredi 10[e] mai.

Toujours, ma fille, avec la même prospérité. Je n'ai jamais rien vu de pareil à la beauté de cette route. Mais comprenez-vous bien comme notre carrosse est mis de travers? Nous ne sommes jamais incommodés du soleil : il est sur notre tête, le levant est à la gauche, le couchant à la droite, et c'est la cabane qui nous en défend. Nous parcourons toute cette belle côte, et nous voyons deux mille objets différents, qui passent incessamment devant nos yeux, comme autant de paysages nouveaux, dont M. de Grignan seroit charmé : je lui en souhaiterois un seulement à l'endroit que je dirois.

On attendoit, le lendemain de mon départ, la belle Fontanges à la cour : c'est au chevalier présentement à

faire son devoir; je ne suis plus bonne à rien du tout : si vous ne m'aimiez, il faudroit brûler mes misérables lettres avant que de les ouvrir. Adieu donc, ma très-aimable enfant; adieu, Monsieur de Grignan.

---

808. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Saumur, samedi 11e mai.

Nous arrivons ici, ma très-belle; nous avons quitté Tours ce matin; j'y ai laissé à la poste une lettre pour vous. Qui m'ôteroit la faculté de penser, m'embarrasseroit beaucoup, surtout dans ce voyage. Je suis douze heures de suite dans ce carrosse si bien placé, si bien exposé; j'en emploie quelques-unes à manger, à boire, à lire; beaucoup à regarder, à admirer; et encore plus à rêver, à penser à vous. Je suis assurée, ma chère enfant, que vous ne croyez point que ce soit une flatterie; c'est une vérité : je vous parcours, je vous dévide, je vous redévide, je passe par mille endroits tristes, fâcheux, d'autres doux et sensibles. Je pense à votre belle jeunesse, à votre santé; de quelle manière elle a été maltraitée, comme vous en avez abusé, comme votre sang s'est irrité; nous ne fûmes point assez effrayés de cette première marque qu'il nous en donna, et qui fut le commencement de tous vos maux. Enfin que ne pense-t-on point quand on pense toujours, avec beaucoup de silence et de loisir? Je ne vous dis point tous les pays que j'ai battus, ni tous les chemins que fait mon imagination; ma lettre seroit trop longue : ce qui est vrai, c'est que je trouve toujours une égale tendresse dans mon cœur; j'aimerois fort à vous parler sur certains chapitres, mais ce plaisir n'est pas à portée d'être espéré; en attendant, *je pense, donc je suis*; je pense à vous avec tendresse, donc

je vous aime ; je pense uniquement à vous de cette manière, donc je vous aime uniquement.

Le bon abbé se porte fort bien ; il est charmé de cette route : jamais on n'a fait ce voyage comme nous le faisons ; c'est dommage que nous ne soyons un peu moins solitaires. Je vous jure pourtant que je ne souhaite personne, et qu'étant condamnée à m'éloigner de vous, j'aime encore mieux être toute seule et toute libre, et me donner entièrement à mes affaires, que d'être détournée sans être contente. Me voilà donc fort bien pour quatre ou cinq mois, puisqu'il le faut.

J'ai bien envie que vous voyiez un peu plus clair à Mlle de Grignan. Pour vos affaires, vous ne les voyez que trop ; c'est une étrange chose que d'avoir à réparer, six mois de suite, les dépenses d'un hiver à Aix ; vraiment c'est bien pour avoir vécu. Cependant je veux espérer que la Providence démêlera tout mieux que nous ne pensons : il y a de certains avenirs obscurs qui s'éclaircissent quelquefois tout d'un coup ; ma chère enfant, vous voyez bien ce que je pense et ce que je désire là-dessus, et vous entendez tout ce que je ne dis pas. Mon ennui par-dessus l'ordinaire, c'est d'être si longtemps sans avoir de vos lettres : cela me trouble ; il part aujourd'hui de Paris deux paquets de vous, qui arriveront à Nantes lundi, comme moi : voilà tout l'ordre que j'ai pu donner. C'étoit une folie de prétendre attraper vos lettres, en volant, par les villes où je ne suis qu'un moment, et où je n'arrive que comme il plaît au vent : il a eu jusqu'ici la dernière complaisance, mais le moyen d'y compter sûrement ? Voilà le bon abbé qui vous fait mille amitiés. Je lis toujours avec plaisir mon histoire de Portugal ; mais je n'ai rien lu de vous depuis le 28e du passé ; cela est long : je relis vos anciennes lettres. Adieu, ma très-chère : en voilà assez pour aujourd'hui.

---

809. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Ingrande, dimanche au soir 12e mai.

Nous voici arrivés, ma chère fille, avec le même beau temps, la même rivière, et les mêmes rossignols. Je ne m'accoutume point à la beauté de ce pays, et je crois que vous en seriez surprise vous-même, comme si vous ne l'aviez jamais vu. Il y a des âges où l'on ne regarde que soi; vous n'en avez jamais été fort occupée; cependant il me semble que nous étions plus appliquées dans ce bateau à dispûter contre ce petit comte des Chapelles qu'à regarder ces beautés champêtres. Voici justement tout le contraire: nous sommes dans un profond silence, parfaitement à notre aise, lisant, rêvant, dans un entier éloignement de toute sorte de nouvelles, et vivant enfin sur nos réflexions. Le bon abbé prie Dieu sans cesse; j'écoute ses lectures saintes; mais quand il est dans le chapelet, je m'en dispense, trouvant que je rêve assez sans cela. C'est ainsi, ma fille, que nous trouvons le moyen de passer douze ou quatorze heures sans nous désespérer, tant la liberté est une belle chose. Vous connoissez la Loire par un autre bout, que j'honore, quoique moins beau, puisqu'elle m'a apporté et m'apportera encore cette chère fille qui m'occupe si tendrement.

Je voulois voir aujourd'hui Monsieur d'Angers; il le souhaitoit; j'avois bien des choses à lui dire sur toutes les sortes de malheurs dont il est accablé; mais il fait sa visite, il n'a pas reçu ma lettre. Demain nous serons tout à fait dans le grand monde, à Nantes; j'y trouverai de vos lettres, et j'y achèverai celle-ci. Auroit-on été assez cruel à Paris pour ne vous avoir pas envoyé ce *petit couplet sur* M. de Dreux? Il est extrê-

mement joli; il sortoit de sa coque le jour que je partis de Paris.

A Nantes, lundi 13e mai.

En vérité, voici un beau journal; j'abuse bien de votre amitié; vous voyez que je n'en suis que trop persuadée : l'ennui de mes détails devroit vous faire dire, comme de vos processions qui vous attirent trop de pluie : *basta la metà della cortesia*. Nous venons d'arriver en cette ville si bien située; je ne puis jamais passer au pied d'une certaine tour, que je ne me souvienne de ce pauvre cardinal, et de sa funeste mort, encore plus funeste que vous ne le sauriez penser. Je passe entièrement cet article, sur quoi il y auroit trop à dire; il vaut mieux se taire mille fois; peut-être que la Providence voudra quelque jour que nous en parlions à fond.

Nous voici donc chez M. d'Harouys, reçus et servis comme chez nous. Je crains M. de Molac, qui est ici, et qui viendra encore me dire vingt fois de suite, comme il fit une fois que vous y étiez : « Vous deviez bien m'avertir de ça, vous deviez bien m'avertir de ça. » Vous souvient-il de cette sottise? En l'attendant, je lis un paquet que je reçois de vous; c'est la seule joie que je puisse avoir, mais ce ne peut être sans beaucoup d'émotion ; cela est attaché à la manière dont je vous aime. Je trouve, ma très-chère, que vous écrivez trop; vous abusez de votre petite santé ; elle ne vous durera guère, si vous ne la ménagez pas mieux, et que vous écriviez à bride abattue; votre délicatesse demande que vous observiez plus de mesures. Il est vrai que les sujets que vous avez traités ne souffrent pas la main d'une autre ; mais il falloit vous reposer. Je crois qu'enfin vous vous corrigerez; et cependant je m'en vais vous répondre.

Je voudrois bien, premièrement, que vous ne me mis-

siez point dans le nombre de ceux que vous trouvez qui souhaitoient votre départ, puisque rien ne peut m'être si dur ni si sensible que votre éloignement; mais dites mieux, et faites-vous tout l'honneur que vous méritez: c'est que vous aimez M. de Grignan, et en vérité il le mérite; c'est que vous êtes ravie de lui plaire; j'ai même trouvé fort souvent que vous n'aviez pas un véritable repos, quand il étoit loin de vous. Il a une politesse et une complaisance plus capables de vous toucher et de vous mener aux Indes que toutes les autres conduites que l'on pourroit imaginer: en vous faisant toujours la maîtresse, il est toujours le maître; cette manière lui est naturelle, mais s'il y avoit un art pour mener un cœur comme le vôtre, il l'auroit uniquement trouvé. Vous avez vu au travers de ses honnêtetés ce qu'il souhaitoit, vous avez été conduite par l'envie de lui plaire : c'est donc à lui à décider, quand des voyages vous seront aussi ruineux, ou à vous à dire vos raisons un peu plus fortement, puisque c'est votre intérêt commun de ne plus jouer le rôle de gouverneurs, dont vous ne vous acquittez que trop bien. C'est proprement causer que tout ceci; car c'est une chose passée : il s'agit de songer à réparer ces étranges brèches. M. de Grignan m'écrit une lettre fort honnête; il me fait voir qu'il ne veut pas que j'aie mauvaise opinion de lui, et conte si bien toutes ses raisons, qu'il n'y ari en à lui répliquer.

On travaillera à votre petit appartement, selon vos intentions; tout cela est réglé, les cloisons, la cheminée, le parquet de la chambre, les croisées. Je crois que c'est aujourd'hui qu'on commence; le bon du But est surintendant de cet ouvrage. Il faut espérer, ma chère enfant, quelque chose de plus doux que d'être à cent mille lieues les uns des autres, comme nous voilà présentement: cela fait peur. Vous êtes bien heureux d'avoir donné de si bons ordres à Entrecasteaux, et de voir augmenter cette

terre ; je crains bien de voir ici tout le contraire ; je vous en manderai des nouvelles.

J'ai relu ce matin votre lettre, et je n'ai point compris pourquoi vous m'enveloppez entièrement dans *tout ce monde* que vous dites *qui souhaitoit votre départ :* voilà une facette que je ne connois point en vous ; j'aurai le temps de méditer là-dessus, quoique je ne sois plus dans un bateau. Je crois avoir mieux jugé de la véritable raison de votre départ. Imaginez-vous, pour vous consoler des dépenses d'Aix, que M. de Grignan n'en auroit guère moins fait, s'il y avoit été sans vous ; que son retour auroit coûté aussi ; que si vous étiez partie présentement, c'eût été encore de la dépense : figurez-vous des habits fort honnêtes qu'il auroit fallu avoir pour le mariage de la Dauphine ; et enfin c'est peut-être la décision de la destinée de Mlle de Grignan que ce voyage : c'est par cette suite et cet arrangement que la Providence l'a marqué. Voilà ce qui me vient au bout de ma plume pour me consoler moi-même d'une chose passée, sur quoi nous n'avons plus de droit, et sur quoi nous causons pour causer ; c'est aussi pour vous demander bien sérieusement si c'est tout de bon que vous ayez pu vous représenter que je fusse contente de vous voir partir dans l'état où vous étiez ; je verrai par là ce que vous croyez de mon amitié, et de quelle façon vous accommodez des choses si opposées. Adieu, ma très-chère : je ne me reproche à votre égard aucun sentiment qui ne soit conforme et très-naturellement attaché à la tendresse que j'ai pour vous.

A Nantes, mardi au soir 14e mai.

Je reçois présentement votre paquet, et quoique la poste soit prête à partir, je ne puis m'empêcher de vous remercier de vos amitiés et de celles de Pauline. Vous *étiez bien* lasse, ma chère enfant : reposez-vous ; craignez

de vous remettre dans un état misérable ; suivez les conseils de la Rouvière ; je m'en vais bien faire valoir à Mme de Thianges qu'il a guéri son frère : je voudrois bien qu'il vous guérît aussi. Nous avons très-bien jugé du prieur de Cabrières : c'est *le médecin forcé*. Cependant Mme de Coulanges me mande qu'*en faisant ses fagots*, il a guéri Mme de Fontanges, qui est revenue à la cour, où elle reçut d'abord publiquement une fort belle visite. Le Roi veut que ce prieur s'établisse à Paris : il n'ira chez lui que pour revenir. La comparaison de *Carthage* et de votre chambre est tout à fait juste et belle ; elle saute aux yeux : j'aime ces sortes de folies. Croiriez-vous que je suis enfermée aujourd'hui pour écrire, et que j'ai refusé rudement toutes les Madames ? J'avois à faire réponse à M. de Grignan, à achever cette lettre, sans compter mille billets à toutes mes amies qui m'ont écrit. Adieu : je vous en dirai davantage samedi. Mandez-moi si votre voyage ne vous a point fait de mal ; nous avons fait le nôtre sans la moindre incommodité.

---

810. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Nantes, vendredi 17e mai.

Je vous assure, ma fille, qu'il m'ennuie ici : M. de Molac, ni les Madames qui me font tant d'honnêtetés, ne me consolent point de n'être pas dans mes bois ; car je ne pense pas encore à Paris. Ce sont donc les Rochers que je respire, c'est mon Rochecourbières, c'est d'être dans de belles allées, et non pas dans une fausse représentation d'une société qui n'a rien d'agréable pour moi. Ma consolation, c'est d'être à mes Filles de Sainte-Marie : elles sont aimables ; elles ont conservé une idée de vous, dont elles *me font leur* cour ; elles ne sont point

folles, ni prévenues, comme celles de Paris; elles ne croient point le pape d'aujourd'hui hérétique; elles savent leur religion; elles ne jetteront point par terre l'Écriture sainte, parce qu'elle est traduite par les plus honnêtes gens du monde; elles font honneur à la grâce de Jésus-Christ; elles connoissent la Providence; elles élèvent bien leurs petites filles; elles ne leur apprennent point à mentir, ni à dissimuler leurs sentiments; point de coquesigrues ni d'idolâtrie : enfin, je les aime. M. de Grignan les croira jansénistes, et moi je pense qu'elles sont chrétiennes; il y en a deux qui ont bien de l'esprit. J'irai demain écrire dans cette maison; j'y dînerai dimanche : encore une fois, c'est ma consolation.

Je commence dès aujourd'hui cette lettre, parce que l'on reçoit les lettres à dix heures du matin, et que la poste repart à six heures du soir : cela est fort juste; et puis je m'en vais vous dire une chose plaisante, c'est que la première fois que je lis vos lettres, je suis si émue, que je ne vois pas la moitié de ce qui est dedans; en les relisant plus à loisir, je trouve mille choses sur quoi je veux parler : la première qui me revient, c'est votre *Carthage;* laissez-nous faire, je vous prie; nous l'achèverons plus tôt que la pauvre Didon n'acheva la sienne : cette comparaison m'a charmée.

Je suis ici dans l'embarras d'arrêter un grand compte de dix-neuf années, que mon fils n'avoit fait qu'ébaucher. On me veut faire passer des lettres que j'ai écrites pour des quittances; c'est une pitié de voir les subtilités où dix mille francs de restes jettent un mauvais payeur. Nous allons tout arrêter; nous aspirons à de certains lods et ventes d'une terre qui relève de nous : nous voulons deux mille francs tout à l'heure. Nous avons bien des gens qui nous conseillent : tout ce qui *me fâche, c'est* de faire du mal; mais quand je joue à

noyer, et que je me demande lequel je noie de M. de la Jarie ou de moi, je dis sans balancer que c'est M. de la Jarie, et cela me donne du courage.

Voilà, ma chère enfant, les nouvelles dont je puis remplir mes lettres : quand je songe combien les détails de cette nature qui sont dans les vôtres me touchent sensiblement, je m'imagine que vous êtes de même pour moi, et je ne crois pas que vous vouliez que je mette votre amitié à plus haut prix. La vie est ici à fort bon marché : si vous étiez de même à Aix, vous n'auriez pas tant dépensé cet hiver; c'est encore une belle circonstance que tout y soit comme à Paris : voilà une heureuse ressemblance. Vous avez raison de trouver plaisant qu'en blâmant l'excès de votre dépense, on trouve à dire à la frugalité de vos repas, vous avez très-bien fait de ne les pas augmenter; vous avez un si grand air que vous trompez les yeux, car votre intendant jure qu'on ne peut pas faire une meilleure chère, ni plus grande, ni plus polie. Cinquante domestiques est une étrange chose ; nous avons eu peine à les compter. Pour Grignan, je ne comprends jamais comme vous y pouvez souhaiter d'autre monde que votre famille. Vous savez bien que quand nous étions seules, nous étions cent dans votre château ; je trouvois que c'étoit assez. Il ne faut pas croire que l'excès du nombre ne vous ôte pas toute la douceur et tout le soulagement du bon marché et des provisions : c'est une chose que vous n'avez jamais voulu comprendre; mais votre arithmétique, en vous faisant doubler par quatre le nombre de vos bouches, vous les fera trouver aussi chères qu'à Paris. Donnez à tout cela, ma fille, quelques moments des réflexions dont vous vous creusez la tête dans votre cabinet : je vous recommande à vous-même dans cette retraite. Vos rêveries ne sont jamais agréables : vous vous les imprimez plus fortement qu'une autre ; *vous savez l'effet de* ces épuisements, et le besoin

que vous auriez d'être quelquefois *spensierata;* rien n'est si sain aux personnes délicates, et vos lectures même sont trop épaisses : vous vous ennuyez des histoires et de tout ce qui n'applique point ; c'est un malheur d'être si solide et d'avoir tant d'esprit, on ne s'en porte pas mieux. Ma santé me fait honte, et il y a quelque chose de sot à se porter aussi bien que je fais : ma santé est encore au delà de la médiocrité de mon esprit. Je trouve quelquefois que je mériterois au moins quelque légère incommodité ; je voudrois, pour votre soulagement et pour mon honneur, avoir quelques-unes des vôtres : quand je pense à tant de maux, je vous assure, ma chère enfant, que je suis étonnée que la bonté de mon tempérament puisse soutenir l'inquiétude que j'en ai. Je ne vous ai point assez dit comme j'aime Pauline, et combien je la trouve jolie, aimable, vive et naturelle : ce seroit grand dommage, si elle se gâtoit; et je vous conseillerois de ne la point séparer de vous. Il me semble que le Marquis ne m'aime plus.

Samedi 18e mai.

Vous voulez, ma chère enfant, que je n'aie plus d'inquiétude de votre santé : seroit-il possible que vos incommodités fussent venues à leur période? Je n'ose, en vérité, me flatter de cette charmante pensée, qui me rendroit tout le reste supportable. Je comprends qu'en effet vous perdez un peu que je ne sois plus à Paris : mon commerce est exact, et je ne sais point de nouvelles des rues ; il est tout naturel que vos Grignans n'aient pas les mêmes soins que moi.

J'imagine fort bien la nécessité de vos dépenses d'Aix; je me suis dit tout ce que vous me dites ; mais on vous en parle pour entendre vos raisons, qui se rapportent fort à celles qu'on a déjà pensées. Je me doutai que la *mort de cette* mère de Mme de Dreux vous frapperoit

l'imagination : je me repentis de vous l'avoir mandée, mais j'en étois si pleine moi-même, qu'il n'y eut pas moyen de m'en taire.

Vous croyez encore, ma chère enfant, sur ce queje vous ai dit que vous aviez trop d'esprit, que je vais disant une sottise, dont vous m'accusâtes à Paris, qui est de dire, comme une buse : « Ma fille est malade, parce qu'elle a trop d'esprit. » Je ne dis vraiment point de ces fadaises-là. Je vous ai écrit ce que j'en pense tout bonnement, et cela demeure entre nous ; et c'est que l'on cause sur cela, comme on fait avec Mme de la Fayette de sa santé, qui avoue franchement qu'elle ne songe qu'à se rendre bête, et ôter de son esprit autant de pensées que l'on tâche ordinairement d'y en mettre : elle ne dispute point que son esprit ne lui fasse du mal, ainsi que toute sorte d'application ; elle s'exempte de tout : je vous souhaiterois sur cela comme elle.

L'affaire de M. de Luxembourg s'est, comme vous voyez, assez bien tournée. On vous envoie son intendant à Marseille ; ce sera une chose bien nouvelle pour lui que l'habit dégingandé de galérien, après avoir passé sa vie sous un chapeau de castor, avec le manteau noir sur les deux épaules : enfin il est condamné ; il a justifié son maître ; il a fait amende honorable : tout ce qu'on peut dire là-dessus, c'est que c'est un très-bon ou très-mauvais valet ; il n'y a pas moyen de me contester ce discours. Il y auroit extrêmement à causer, à raisonner, à admirer sur tout cela.

Je lis mon petit livre *de la Réunion du Portugal ;* je vous l'enverrois si j'étois dans votre continent, mais il me semble que je ne suis plus à portée de rien. Cette histoire est écrite en italien par un gentilhomme génois, nommé Conestage, homme de grande réputation, et c'est un ami du cardinal d'Estrées et de Mme de la Fayette qui l'a traduite ; elle se laisse lire en perfection.

Adieu, ma très-chère et très-aimable : voilà ma lettre de Provence achevée ; elle sait bien se faire céder la place ; j'irai faire tantôt des billets chez nos sœurs. Vos lettres me servent d'entretien d'un ordinaire à l'autre ; c'est vous qui me parlez, et c'est moi qui vous embrasse mille fois avec une tendresse que vous ne sauriez vous-même vous représenter.

---

*811. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GUITAUT.

A Nantes, ce 18e mai.

Je me suis contentée de savoir que Madame votre femme étoit accouchée heureusement, et de m'en réjouir en moi-même ; car pour vous faire un compliment sur la naissance d'une centième fille, je pense que vous ne l'avez pas prétendu. De quoi guérira-t-elle, celle-ci ? car la septième a quelque vertu particulière, ce me semble : tout au moins elle doit guérir de toutes les craintes que l'on a pour quelque chose d'unique. Mon exemple, et la pitié que je vous fais, vous font trouver délicieux d'être tiré de ces sortes de peines, par la résignation et la tranquillité que vous devez avoir pour la conservation de cette jeune personne ; ce n'est pas de même chez nous : mon pauvre cœur est quasi toujours en presse, surtout depuis cette augmentation d'éloignement ; il semble qu'il y ait de la fureur à n'avoir pas été contente de cent cinquante lieues, et que par malice j'aie voulu en ajouter encore cent : les voilà donc ; et vous, Monsieur, qui savez si bien vous sacrifier pour vos affaires, et satisfaire à certains devoirs d'honneur et de conscience, vous comprendrez mieux qu'un autre les raisons de ce voyage : je veux faire payer ceux qui me doivent, afin de payer ceux à qui je dois : cette pensée me console de tous mes

ennuis. Je reçois deux jours plus tard les lettres de ma fille; elle me mande qu'elle est mieux, qu'elle n'a point de mal à la poitrine : ce qui me persuade, c'est que Montgobert me mande les mêmes choses : elle est sincère et je m'y fie; ma fille a trop d'envie de me donner du repos, pour espérer d'elle une vérité si exacte. Elle a quelques rougeurs au visage ; c'est cet air terrible de Grignan ; je ne vois rien de clair sur son retour; cependant je fais ajuster son appartement dans notre Carnavalet, et nous verrons ce que la Providence a ordonné ; car j'ai toujours, toujours, cette Providence dans la tête : c'est ce qui fixe mes pensées, et qui me donne du repos, autant que la sensibilité de mon cœur le peut permettre, car on ne dispose pas toujours à son gré de cette partie ; mais au moins je n'ai pas à gouverner en même temps et mes sentiments et mes pensées : cette dernière chose est soumise à cette volonté souveraine; c'est là ma dévotion, c'est là mon scapulaire, c'est là mon rosaire, c'est là mon esclavage de la Vierge; et si j'étois digne de croire que j'ai une voie toute marquée, je dirois que c'est là la mienne; mais que fait-on d'un esprit éclairé et d'un cœur de glace? Voilà le malheur, et à quoi je ne sais d'autre remède que de demander à Dieu le degré de chaleur si nécessaire, mais c'est lui-même qui nous fait demander comme il faut. Je ne veux pas pousser plus loin ce chapitre, dont j'aime à parler ; nous en discourrons peut-être quelque jour.

J'ai vu M. Rouillé : il est extrêmement content de vous, de Madame votre femme, de votre château, et de votre bonne chère. Il me loua fort aussi d'une lettre que vous lui avez montrée, et qu'il m'a assurée qui étoit fort bien écrite : j'en suis toujours étonnée, j'écris si vite que je ne le sens pas. Il me parla beaucoup de Provence; c'est un bon et honnête homme, et d'une grande probité ; je voudrois qu'il y retournât ; j'en doute fort.

Quand je l'entends parler à l'infini, et répondre souvent à sa pensée, je ne puis oublier ce qu'on a dit de lui, que c'étoit une clef dans une serrure, qui tourne, qui fait du bruit, et qui ne sauroit ouvrir ni à droit ni à gauche : cette vision est plaisante ; franchement la serrure est brouillée fort souvent ; mais cela n'est point essentiel, et il vaut mieux qu'un autre.

J'ai ici le bon abbé, qui vous honore toujours tendrement et Mme de Guitaut, car nous sommes touchés de son mérite, et c'est une marque du nôtre. Nous sommes venus sur la belle Loire avec des commodités infinies : j'avois soin de lui faire porter une petite cave pleine du meilleur vin vieux de notre Bourgogne ; il prenoit cette boisson avec beaucoup de patience, et quand il avoit bu, nous disions : « Le pauvre homme ! » car j'avois aussi trouvé l'invention de lui faire manger du potage et du bouilli chaud, dans le bateau. Il mérite bien que j'aie toute cette application pour un voyage où il vient, à son âge, avec tant de bonté ; je l'ai remis entre les mains du vin de Grave, dont il s'accommode fort bien.

Je reçois présentement mes lettres de Paris : on me mande que l'intendant de M. de Luxembourg est condamné aux galères, qu'il s'est dédit de tout ce qu'il avoit dit contre son maître : voilà un bon ou un mauvais valet : pour lui, il est sorti de la Bastille plus blanc qu'un cygne : il est allé pour quelque temps à la campagne. Avez-vous jamais vu des fins et des commencements d'histoires comme celles-là ? Il faudroit faire un petit tour en litière sur tous ces événements.

Ma fille m'écrit du 8e de ce mois : elle me mande qu'elle se porte fort bien, que sa poitrine ne lui fait aucun mal. Celui de la belle duchesse de Fontanges est quasi guéri par le moyen du prieur de Cabrières. Voyez un [peu] quelle destinée ! cet homme que je compare au *médecin forcé*, qui faisoit paisiblement des fagots, comme

dans la comédie, se trouve jeté à la cour par un tourbillon qui lui fait traiter et guérir la beauté la plus considérable qui soit à la cour. Voilà comme les choses de ce monde arrivent.

Adieu, Monsieur, adieu, mon très-cher Monsieur: aimez-moi toujours; et vous, Madame, souffrez que je vous embrasse au milieu de toutes vos filles. Vous ne me dites rien de la *Beauté* ni de la *très-bonne :* pensez-vous que j'oublie jamais tout cela?

LA M. DE SÉVIGNÉ.

---

812. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Nantes, lundi 20e mai.

Il y a huit jours que je suis ici : je m'y ennuie beaucoup. Nous allons demain à la Silleraye, qui est devenu tout poli, tout joli et bâti, depuis que vous y avez été ; je n'y coucherai point; j'y mène une jolie fille qui me plaît : c'est une Agnès, au moins à ce que je pensois, et j'ai trouvé tout d'un coup qu'elle a bien de l'esprit, et une envie si immodérée d'apprendre ce qui peut servir à être une honnête personne, éclairée et moins sotte qu'on ne l'est en province, qu'elle m'en a touché le cœur : sa mère est une dévote ridicule. Cette fille a fait de son confesseur tout l'usage qu'on en peut faire ; c'est un jésuite qui a bien de l'esprit : elle l'a prié d'avoir pitié d'elle, de sorte qu'il lui apprend un peu de tout; et son esprit est tellement débrouillé, qu'elle n'est ignorante sur rien. Tout cela est caché sous un beau visage régulier, sous une modestie extrême, sous une timidité aimable, sous une jeunesse de dix-sept ans. Il y auroit bien des gens qui s'offriroient à lui donner de l'esprit comme dans la Fontaine ; mais elle paroît n'en vouloir point de

celui-là. Le temps lui pourra faire changer d'avis; car je n'ai jamais vu mieux chanter, ni entendre les airs de l'opéra : elle apprend à chanter des comédiens qui sont en cette ville. Cette fille est parente du premier président, alliée de M. d'Harouys : je voudrois bien qu'elle fût en la place de Mlle du Plessis pour jusqu'à la Toussaint seulement; elle voudroit bien aussi que sa mère me ressemblât. Je me divertis à la dévider; sans elle et mes filles de Sainte-Marie, j'aurois été comme tombée des nues. Elle me fit hier conter ce que c'est que cette fille en Provence que j'aime si passionnément. Je la peignis si bien que je me blessai de ma propre épée, et je me trouvai si malheureuse d'être loin de cette personne, que je ne pus soutenir cette conversation.

---

813. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Nantes, samedi 25e mai.

En attendant vos lettres, ma bonne, je m'en vais un peu vous entretenir. J'espère que vous aurez reçu une si grande quantité des miennes, que vous serez guérie pour jamais des inquiétudes que donnent les retardements de la poste. Pour moi, ma chère, il me semble qu'il y a six mois que je suis ici, et que le mois de mai n'a point de fin. Vous souvient-il des fantaisies qui vous prennent quelquefois de trouver qu'il y a des mois qui ne finissent point du tout? Je n'étois point de cet avis quand j'étois avec vous; ma douleur étoit de voir courir le temps trop vite. Me voilà dans l'admiration du joli mois de mai : que n'ai-je point fait? que n'ai-je point vu? que n'ai-je point rêvé? et j'arriverai encore aux Rochers devant qu'il finisse. Mon fils avoit fort envie que nous allassions à Bodégat, où effectivement nous avons

beaucoup d'affaires; mais il desiroit surtout que j'allasse chez Tonquedec. Comme je ne suis pas si touchée de cette visite, je la diffère lorsque je serai peut-être obligée d'aller à Rennes voir M. et Mme de Chaulnes. Présentement je m'en vais aux Rochers, où je ferai venir tous mes gens de Bodégat. Tout ce que j'ai pu faire ici, c'est de m'assurer un rachat et des ventes d'une terre qui acquitteront la Jarie envers moi de deux mille écus; il restera encore trois ou quatre cents francs; mais c'est là qu'il faut dire, comme en toute autre chose :

Fait-on, je ne dis pas la moitié, Dieu m'en garde !
Mais fait-on seulement le quart de ce qu'on veut?

Cet argent n'est pas comptant, mais il est assuré; il viendra assez à propos pour faire que je vous prie encore, ma bonne, de n'en point envoyer : vous ne le pourriez faire sans vous incommoder, et quand je pourrai vous soulager, je m'en trouverai trop heureuse. Vous m'allez demander si personne ne pouvoit faire cette affaire pour moi; je vous dirai que non : il a fallu ma présence et le crédit de mes amis; cela m'a un peu consolée avec mes pauvres filles de Sainte-Marie, où je passe une partie de mes après-dînées. Je leur ai fait prêter un livre dont elles sont charmées : c'est *la Fréquente;* mais c'est le plus grand secret du monde. Je vous prie de lire, ma bonne, la seconde partie du second traité du premier tome des *Essais de morale;* je suis assurée que vous le connoissez, mais vous ne l'avez peut-être pas remarqué : c'est *de la Soumission à la volonté de Dieu*. Voyez comme il nous la représente souveraine, faisant tout, disposant de tout, réglant tout; je m'y tiens : voilà ce que j'en crois; et si en tournant le feuillet, ils veulent dire le contraire pour ménager la chèvre et les choux, ils auront sur cela la destinée à mon égard de ces ménageurs politiques, et ils ne me feront pas changer : je

suivrai leur exemple, car ils ne changent pas d'avis pour changer de note.

Nous fûmes dîner l'autre jour à la Silleraye, comme je vous avois dit. Mon Agnès fut ravie d'être de cette partie, quoiqu'il n'y eût que le bon abbé et l'abbé de Bruc : elle a dix-neuf ans, mon Agnès, est n'est pas si simple que je pensois; elle a plus que le desir d'apprendre, elle sait, comme vous disiez de Marie à Grignan : elle se doute de ce qu'on lui veut dire; elle est aimable. Le jésuite qui la gouverne la fait communier deux fois la semaine : bon Dieu! quelle profanation! elle est de tous les plaisirs quand elle peut en être, et du moins elle le desire toujours : « Je le voudrois, du moins, mon père; » et c'est assez pour n'être pas dans un usage si familier. Elle a lu tout ce qu'elle a pu attraper de romans, avec tout le goût que donne la difficulté et le plaisir de tromper. Vraiment, si je voulois mettre une fille sur le rempart, je ne lui souhaiterois qu'une mère et un confesseur comme elle en a. Ma bonne, je vous parle de Nantes, en attendant les lettres de Paris. Il y a ici une espèce d'intendante, qui ne l'est point pourtant; c'est Mme de Nointel. Elle est fille de Mme de Bretonvilliers; elle a dix-sept ans, et fait la sotte, l'entendue. Son mari est de la vraie maison de Béchamel, ou Bec-à-miel; il n'est pas ici : sa femme fait la belle, et croit que c'est mon devoir de l'aller voir; je n'ai pas bien compris pourquoi; et en attendant qu'elle me montre par où, je m'en vais aux Rochers : cela seroit bon pour Mme de Molac; ce n'est pas une difficulté : elle est à Paris; son mari l'est allé trouver.

Vous pouvez mettre désormais, ma bonne, sur vos paquets, à moi à Vitré, et une autre enveloppe à M. Riaux, commis au bureau général de la grande poste, rue des Bourdonnois, à Paris : c'est afin que la poste de Provence arrivant, il jette le paquet à celle de Bre-

tagne, qui part le même jour. Du But en a eu des soins admirables jusqu'ici; c'est afin de lui donner moins de peine. Je vous écrirai encore mardi d'ici avant que de partir.

Voilà vos lettres du 15e de ce mois infini; car il est vrai, ma bonne, que je n'en ai jamais trouvé un pareil. Vous avez reçu toutes les miennes : je vous conjure, ma bonne, de n'être point en peine si vous n'en recevez pas : vous voyez bien que cela dépend de l'arrangement de certains moments de la poste qui peuvent souvent manquer; jusqu'ici je n'ai pas sujet de m'en plaindre, je ne reçois vos lettres que deux jours plus tard qu'à Paris : c'est tout ce qu'on peut ménager sur une distance aussi extrême que celle-ci. Vous dites, ma bonne, que je n'en suis point touchée : cela est d'une personne qui est encore plus loin de moi que je ne pensois, qui m'a tout à fait oubliée, qui ne sait plus la mesure de mon attachement, ni la tendresse de mon cœur, qui ne sait plus la sensibilité que j'ai pour elle, ni cette belle foiblesse naturelle et cette disposition aux larmes qui ont été l'objet de la moquerie de votre fermeté et de votre philosophie. Ma bonne, c'est à moi à me plaindre : je ne suis que trop pénétrée de tout cela; et avec toute ma belle Providence, que je comprends si bien, je ne laisse pas d'être toujours affligée au delà de toute raison de ces arrangements : c'est aux parfaits qu'elle cause cette paix et cette soumission sans murmurer; mais à moi misérable, hélas! ma bonne, elle ne m'empêche point d'être troublée et agitée, et occupée du desir de voir bientôt changer l'état où je suis : il y a des pensées sur cela que je ne soutiens pas. Je sens une main qui me serre le cœur : je ne devois point vous laisser partir; je devois vous emmener avec moi aux Rochers. Ah! ma bonne, il est *vrai, je comprends* que je serois fort

aise de vous avoir; votre chère idée ne me quitte pourtant point, mais elle me fait soupirer; c'est pour ma peine, c'est pour ma pénitence que la connoissance m'est donnée. Vous dites que c'est pour se prendre à Dieu de tout : lisez ce traité que je vous ai marqué, et vous verrez que c'est à lui en effet qu'il faut s'en prendre, mais c'est avec respect et résignation; et les hommes à qui nous arrêtons notre vue, il faut les considérer comme les exécuteurs des ordres de Dieu, dont il sait bien tirer la fin qui lui plaît. C'est ainsi qu'on raisonne quand on lève les yeux; mais ordinairement on s'en tient aux pauvres petites causes secondes, et l'on souffre avec bien de l'impatience tout ce qu'on devroit recevoir avec soumission : voilà le misérable état où je suis; c'est pour cela que vous m'avez vue me repentir, m'agiter et m'inquiéter tout de même qu'une autre; et comme vous dites, ma belle, toutes les philosophies ne sont bonnes que quand on n'en a que faire. Vous me priez de vous aimer davantage et toujours davantage; en vérité, ma très-chère, vous m'embarrassez; je ne sais point où l'on prend ce degré-là; il est au-dessus de mes connoissances; mais ce qui est bien à ma portée, c'est de ne vous être bonne à rien, c'est de ne faire aucun usage qui vous soit utile de la tendresse que j'ai pour vous, c'est de n'avoir aucun de ces tons si desirés d'une mère, qui peut retenir, qui peut soulager, qui peut soutenir : ah! voilà ce qui me désespère, et qui ne s'accorde point du tout avec ce que je voudrois.

Le *bien Bon* vous répond sur votre bâtiment et sur M. Chapuis; il vous déchiffrera son grimoire; je crois même qu'il l'a déjà fait par les chemins. Vous verrez que vous devez être contente.

Mme de la Fayette ne se console point, malgré les agréments qu'elle trouve encore pour son fils; son cœur *est blessé au delà* de ce que je croyois. Elle a été re-

mercier le Roi, qui lui fit des merveilles, et cependant elle n'y put durer, et revint coucher à Paris. Mme de Vins m'est revenue à la pensée, comme à vous, sur ce séjour de Fontainebleau, où elle étoit si agréablement l'année passée. Elle a mille honnêtetés pour moi; et en vérité je suis touchée de son mérite et de son malheur; elle est plus tombée qu'un autre, ne peut plus souffrir tous ces pays où elle n'est plus; elle se renferme uniquement dans sa famille, et dans les procès, dont elle est plus accablée que jamais. Je crois que je lui étois assez bonne à Paris; je la mettois au premier rang de mes devoirs, et par mon inclination, et par l'état de sa fortune. Nous nous écrivons de vous; elle me mande qu'elle est notre entrepôt : je me tiens honorée de son commerce et de son amitié. Vous m'avez réjouie, en me parlant de ces carmélites, dont les trois vœux sont changés en trois choses tout à fait convenables à des filles de Sainte-Thérèse, l'intérêt, l'orgueil et la haine.

Madame la Dauphine dit qu'elle n'a vu à Paris que des têtes, et le haut des arbres des Tuileries : elle ne se brouille pas à la cour par un tel discours. Il y eut l'autre jour une extrême brouillerie entre Sa Majesté et Mme de Montespan : M. Colbert travailla à l'éclaircissement, et obtint avec peine que le Roi y feroit médianoche comme à l'ordinaire : ce ne fut qu'à condition que tout le monde y entreroit. La belle Fontanges est retombée dans ses maux; le prieur va recommencer ses remèdes; s'ils sont inutiles, il pourra bien retourner à *ses fagots*. La Troche m'écrit de bonnes lettres; son fils est témoin de bien des choses; mais ce seroit une raillerie de vous envoyer des nouvelles, ayant un frère et un beau-frère à la cour. Vous vous moquez, ma bonne, de trouver qu'il devroit me préférer; j'en serois bien fâchée; je suis fort aise qu'il ne manque point à cette sorte de devoir; il viendra quand le Roi fera *son voyage*. Je ne puis m'empêcher de

croire et d'espérer que vous ferez celui de Paris; votre bon Entrecasteaux vous fera le même effet que si vous étiez présentement à la fin de décembre. Mon Dieu! quel cruel mécompte, et que j'aimerois quelque partie casuelle qui réformât ce calendrier! Vous vous fâchez, mon ange, quand je vous parle de ce meuble; vous croyez m'avoir expliqué ce présent : vous ne l'avez fait que dans cette dernière. Je croyois que vous puissiez choisir des louis d'or ou du damas; j'étois pour le premier, mais de la manière dont vous m'expliquez cette affaire, hélas! ma bonne, il n'y a pas de difficulté; cela est clair, et même cela est plus honnête, et le choix d'un meuble d'été ou de rien n'est pas difficile à faire. Je vous ai fatiguée faute de vous entendre.

Ma chère enfant, si j'allois vous dire que je vous prie de m'aimer davantage, et que vous n'êtes point fâchée de mon absence, que me répondriez-vous? Dites-vous encore plus de ma part, ma bonne, avec votre permission. Je vous recommande votre santé, et de ne guère écrire, si vous m'aimez; ma belle, servez-vous de la Pythie. N'avez-vous jamais ouï dire : « Il a une belle voix pour écrire? » Mille amitiés, embrassades, tendresses à M. de Grignan et à ces chers enfants. Le perfide est-il pas de retour? Je prie Pauline de me mander ses amours et votre jalousie.

Adieu, ma très-chère : vous êtes trop aimable de préférer tous les riens et tous les discours de Pilois, que je vais vous mander, à toutes les nouvelles du monde; je vous le rends bien; les détails de Grignan me sont plus chers que toutes les relations de Fontainebleau.

Ne vous pressez point pour cette lettre de la princesse de Tarente : elle n'est peut-être pas encore à Vitré. La vision d'épouser le prince de Danemark n'a pas duré longtemps; il est échoué beaucoup d'autres mariages depuis. Elle n'est que du trois au quatre avec Madame *la Dauphine*; il faut être son neveu ou sa nièce, pour

qu'elle compte cela pour quelque chose. Elle a eu seulement deux Bavières palatines dans sa maison, et deux électeurs palatins ont épousé des Hesses; mais cela n'est rien.

---

814. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Nantes, lundi au soir 27e mai.

Je vous écris ce soir, ma fille, parce que, Dieu merci, je m'en vais demain dès le grand matin, et même je n'attendrai pas vos lettres pour y répondre ; je laisse un homme qui me les apportera à la dînée, et je laisse ici cette lettre, qui partira le soir, afin qu'autant que je le puis, il n'y ait rien de déréglé dans notre commerce. J'écris aujourd'hui comme Arlequin, qui répond avant que d'avoir reçu la lettre.

Je fus hier au Buron, j'en revins le soir; je pensai pleurer en voyant la dégradation de cette terre : il y avoit les plus vieux bois du monde; mon fils, dans son dernier voyage, lui a donné les derniers coups de cognée. Il a encore voulu vendre un petit bouquet qui faisoit une assez grande beauté; tout cela est pitoyable : il en a rapporté quatre cents pistoles, dont il n'eut pas un sou un mois après. Il est impossible de comprendre ce qu'il fait, ni ce que son voyage de Bretagne lui a coûté, où il étoit comme un gueux, car il avoit renvoyé ses laquais et son cocher à Paris : il n'avoit que le seul Larmechin dans cette ville, où il fut deux mois. Il trouve l'invention de dépenser sans paroître, de perdre sans jouer, et de payer sans s'acquitter; toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre; c'est un abîme de je ne sais pas quoi, car il n'a aucune fantaisie, mais sa main est un creuset qui fond l'argent. Ma bonne, il faut que vous essuyiez tout *ceci*. *Toutes* ces dryades affligées que

je vis hier, tous ces vieux sylvains qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois, ces chouettes qui, dans cette obscurité, annonçoient, par leurs funestes cris, les malheurs de tous les hommes; tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur; et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme celui où étoit Clorinde? Ce lieu étoit un *luogo d'incanto*, s'il en fut jamais : j'en revins toute triste; le soupé que me donna le premier président et sa femme ne fut point capable de me réjouir.

Il faut que je vous conte ce que c'est que ce premier président; vous croyez que c'est une barbe sale et un vieux fleuve comme votre Ragusse; point du tout : c'est un jeune homme de vingt-sept ans, neveu de M. d'Harouys; un petit de la Bunelaye fort joli, qui a été élevé avec le petit de la Silleraye, que j'ai vu mille fois, sans jamais imaginer que ce pût être un magistrat; cependant il l'est devenu par son crédit, et moyennant quarante mille francs, il a acheté toute l'expérience nécessaire pour être à la tête d'une compagnie souveraine, qui est la chambre des comptes de Nantes; il a de plus épousé une fille que je connois fort, que j'ai vue cinq semaines tous les jours aux états de Vitré; de sorte que ce premier président et cette première présidente sont pour moi un petit jeune garçon que je ne puis respecter, et une jeune petite demoiselle que je ne puis honorer. Ils sont revenus pour me voir de la campagne où ils étoient; ils ne me quittent point. D'un autre côté, M. de Nointel me vint voir samedi en arrivant de Brest : cette civilité m'obligea d'aller le lendemain chez sa sotte femme; elle me rendit ma visite dès le soir; et aujourd'hui ils m'ont donné un si magnifique repas en maigre, à cause des Rogations, que le moindre poisson paroissoit *la señora ballena*. J'ai été de là dire adieu à mes pauvres sœurs,

que j'aime et que je laisse avec un très-bon livre. J'ai pris congé de la belle prairie. Mon Agnès pleure quasi mon départ; moi, ma bonne, je ne le pleure point, et suis ravie de m'en aller dans mes bois; j'en trouverai au moins aux Rochers qui ne sont point abattus. Voilà, ma bonne, toutes les inutilités que je puis vous mander aujourd'hui.

---

815. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Aux Rochers, vendredi 31e mai.

A MADAME DE GRIGNAN.

Quoique cette lettre ne parte que dimanche, je veux la commencer aujourd'hui, afin de dater encore du mois de mai : je crains que celui de juin ne me paroisse pas moins long; je suis assurée au moins de ne pas voir de si beaux pays; il y a un mois qu'il pleut tous les jours; ce sont vos prières qui nous ont attiré cet excès. Que ne laissez-vous un peu faire à la Providence? tantôt de la pluie, tantôt de la sécheresse, vous n'êtes jamais contents. J'en demande pardon à Dieu; mais cela fait souvenir de Jupiter dans Lucien, qui est si fatigué des demandes importunes des mortels, qu'il envoie Mercure pour donner ordre à tout, et pour faire tomber en Égypte dix mille muids de grêle, afin de n'en plus entendre parler. Je ne vous obligerai plus de répondre sur cette divine Providence, que j'adore, et que je crois qui fait et ordonne tout : je suis assurée que vous n'oseriez traiter de mystère inconcevable cette opinion, avec votre *père* Descartes; ce seroit de croire que Dieu eût fait le monde sans y régler tout ce qui s'y fait qui seroit une chose inconcevable, et les gens qui font de si belles restrictions et contradictions *dans leurs* livres en parlent bien mieux

et plus dignement, quand ils ne sont pas contraints ni étranglés par la politique. Ces coupeurs de bourse sont bien aimables dans la conversation; je ne vous les nommois point, parce qu'il me sembloit que vous deviniez le principal : les autres, c'est l'abbé du Pile et M. du Bois, que vous connoissez et qui a bien de l'esprit; le pauvre Nicole est dans les Ardennes, et M. Arnauld sous terre, comme une taupe. Mais voyez, ma très-chère, quelle folie, et où me voilà! ce n'est point de tout cela que je vous veux parler : j'admire comme je m'égare.

Je veux vous conter comme je reçus votre lettre à la dînée, le jour que je partis de Nantes; et que n'ayant que cette manière de vous entendre à mille lieues de moi, je me fais de cette lecture une sorte d'occupation que je préfère à tout. Nous avons trouvé les chemins de Nantes à Rennes fort raccommodés, par l'ordre de M. de Chaulnes; mais les pluies ont fait comme si deux hivers étoient venus l'un sur l'autre. Nous avons toujours été dans les bourbiers et dans les abîmes d'eau : nous n'avions osé traverser par Château-Briant, parce qu'on n'en sort point. Nous arrivâmes à Rennes la veille de l'Ascension; cette bonne Marbeuf vouloit m'avaler, et me loger, et me retenir; je ne voulus ni souper ni coucher chez elle. Le lendemain, elle me donna un grand déjeuner-dîner, où le gouverneur, et tout ce qui étoit dans cette ville, qui est quasi déserte, me vint voir. Nous partîmes à dix heures, et tout le monde me disant que j'avois trop de temps, que les chemins étoient comme dans cette chambre, car c'est toujours la comparaison; ils étoient si bien comme dans cette chambre, que nous n'arrivâmes ici qu'après douze heures du soir, toujours dans l'eau, et de Vitré ici, où j'ai été mille fois, nous ne les reconnoissions pas : tous les pavés sont devenus impraticables, les bourbiers sont enfoncés, les haut et bas, *plus haut et bas* qu'ils n'étoient; enfin, voyant que nous

ne voyions plus rien, et qu'il falloit tâter le chemin, nous envoyâmes demander du secours à Pilois; il vient avec une douzaine de gars; les uns nous tenoient, les autres nous éclairoient avec plusieurs bouchons de paille, et tous parloient si extrêmement breton, que nous pâmions de rire. Enfin, avec cette illumination, nous arrivâmes ici, nos chevaux rebutés, nos gens tout trempés, mon carrosse rompu, et nous assez fatigués; nous mangeâmes peu; nous avons beaucoup dormi; et ce matin nous nous sommes trouvés aux Rochers, mais encore tout gauches et mal rangés. J'avois envoyé Rencontre afin de ne pas retrouver ma poussière depuis quatre ans; nous sommes au moins proprement.

Nous avons été régalés de bien des gens de Vitré, des Récollets, Mlle du Plessis en larmes de sa pauvre mère, et je n'ai senti de joie que lorsque tout s'en est allé à six heures, et que je suis demeurée un peu de temps dans ce bois avec mon ami Pilois. C'est une très-belle chose, ma fille, que ces allées; il y en a plus de dix que vous ne connoissez point. Ne craignez pas que je m'expose au serein; je sais trop combien vous en seriez fâchée.

Vous me dites toujours que vous vous portez bien; Montgobert le dit aussi : cependant je trouve que la pensée de vous plonger deux fois le jour dans l'eau du Rhône ne peut venir que d'une personne bien échauffée; je vous conseille au moins, ma chère enfant, de consulter un auteur fort grave, pour établir l'opinion probable que le bain soit bon à la poitrine. Je fus témoin du mal visible que vous firent les demi-bains; c'étoit pourtant de l'avis de Fagon. Vous avez eu besoin d'avoir de la force pour soutenir l'excès de monde que vous avez eu : vingt personnes d'extraordinaire à table font mal à l'imagination. Voilà ce que Corbinelli appeloit des trains qui arrivoient; et qu'il se trouvoit pressé dans la galerie, et ne saluoit ni ne connoissoit personne :

en vérité, votre hôtellerie est des plus fréquentées; c'est un beau débris que celui qui se fait dans ces occasions. Vous souvient-il, ma fille, quand nous avions ici tous ces Fouesnels, et que nous attendions avec tant d'impatience l'heureux et précieux moment de leur départ? Quel adieu gai intérieurement nous leur faisions! quelle crainte qu'ils cédassent aux fausses prières que nous leur faisions de demeurer! quelle douceur et quelle joie, quand nous en étions délivrés! et comme nous trouvions qu'une mauvaise compagnie étoit bien meilleure qu'une bonne, qui vous laisse affligée quand elle part, au lieu que l'autre vous rafraîchit le sang, et vous fait respirer de joie! Vous avez senti ce délicieux état.

Je vous gronderois de m'avoir écrit une si grande lettre de votre écriture, sans que j'ai compris que cela vous étoit encore meilleur que de soutenir la conversation. Celle de M. de Louvois avec M. de Vardes a fait du bruit : on me l'a mandée de Paris, et qu'il quitta les Grignans et les Montanègres pour cet exilé. On croit qu'il y a quelque ambassade en campagne, dont ses enfants seront fort effrayés par la crainte de la dépense. Je vois pourtant que M. de Grignan a été fort bien traité de ce ministre; ce voyage ne pouvoit pas s'éviter : il a encore plus coûté à Montanègre. Je trouve bien honnête et bien noble de n'avoir pas paru fâché de son dîner perdu; je ne sais comme on peut donner de ces sortes de mortifications à des gens qui jettent de l'argent, et qui se mettent en pièces pour vous faire honneur.

Mme de Vins m'écrit avec un soin que j'aime et que j'admire; elle me mande de vos nouvelles; il faut bien parler de vous, quand on vous aime comme nous faisons, chacun au prorata de ses obligations.

Mme de Coulanges me mande que Mme de Maintenon a perdu une canne contre Monsieur le Dauphin;

c'est elle qui l'a fait faire : la pomme est une grenade d'or et de rubis; la couronne s'ouvre, on voit le portrait de Madame la Dauphine par Petitot, et au-dessous, *il più grato nasconde*. Clément l'avoit faite autrefois pour vous; elle paroissoit une exagération de la manière dont vous étiez faite, c'est une vérité pour cette princesse. Cette belle Fontanges est toujours mal de son mal. Mon fils dit qu'on se divertit fort à Fontainebleau. Les comédies de Corneille charment toute la cour. Je mande à mon fils que c'est un grand plaisir que d'être obligé d'être là, d'y avoir une place, une contenance; que pour moi, si j'en avois eu une, j'aurois fort aimé ce pays-là; que ce n'étoit que par n'en avoir point que je m'en étois éloignée; que cette espèce de mépris étoit un chagrin, que je me vengeois à en médire, comme Montaigne de la jeunesse, et que j'admirois qu'il aimât mieux son après-dînée, comme moi, entre Mlle du Plessis et Mlle de Launaie, qu'au milieu de tout ce qu'il y a de beau et de bon.

Ce que je dis, ma belle, vraiment je le dis pour vous : ne croyez pas que si M. de Grignan et vous étiez placés comme vous le méritez, vous ne vous accommodassiez pas fort bien de cette vie; mais la Providence ne veut pas que vous ayez d'autres grandeurs que celles que vous avez. Pour moi, j'ai vu des moments où il ne s'en falloit rien que la fortune ne me mît dans la plus agréable situation du monde; et puis tout d'un coup, c'étoient des prisons et des exils. Trouvez-vous que ma fortune ait été fort heureuse? j'en suis contente, et si j'ai des mouvements de murmure, ce n'est pas par rapport à moi.

Vous me peignez fort agréablement la conduite des regards de Mme D**; c'est une économie à l'égard de ses amants, qui seroit digne d'Armide. Vous vous doutiez bien que M. Rouillé ne retourneroit pas : j'en suis fâ-

chée, et le serois encore plus si je ne croyois vos séjours de Provence finis. Ainsi vous aurez peu d'affaires avec lui; s'il y avoit quelque chose à démêler dans l'assemblée, Monsieur le Coadjuteur vous en rendroit bon compte, en l'absence de M. de Grignan.

Dimanche 2e juin.

Cette hôtellerie, ma fille, est bien différente de la vôtre; sous le prétexte d'écrire, je n'ai vu que mes bois. Ce pays est dans une misère incroyable, malgré sa belle réputation. Celle de M. de la Reynie est abominable; ce que vous dites est parfaitement bien dit : sa vie justifie qu'il n'y a point d'empoisonneurs en France. On dit que notre pauvre frère n'est pas du tout si blanc qu'un cygne, que ces Messieurs qui sont allés à Marseille ont dit beaucoup de choses. M. Boucherat a dit : « Nous ne jugeons que sur des preuves; mais il ne faut au Roi que des indices. » J'ai lu cette *Réunion du Portugal*, qui m'a fort plu. Je n'ai pas encore choisi de lecture; je vous la manderai. Il fait une pluie continuelle; quand la princesse seroit à Vitré, n'irois-je pas, tant je suis rebutée des mauvais chemins. Le nom de son gendre, c'est d'Altenbourg. Je pris plaisir de l'écrire ridiculement, comme un nom allemand, en vous disant que vous ne connoissiez autre chose; c'est une mauvaise plaisanterie.

Il y auroit à parler un an sur l'état inconcevable et surprenant des cœurs de M. de la Trousse et de Mme de Coulanges : j'espère que nous traiterons quelque jour ce chapitre, et plusieurs autres si vous voulez. Adieu, ma belle et très-chère fille : je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Comment n'êtes-vous pas percé à jour, ou brûlé, mon cher Comte, d'avoir été exposé tout l'hiver à la pointe et au feu de ces regards que votre chère épouse me représente si plaisamment? Une personne qui est occupée de cette conduite peut subsister partout; votre province même est plus propre à exercer ce beau talent que nulle autre; il y a toujours des passants et des étrangers; on mourroit fort bien dans celle-ci faute d'aliments. Je me réjouis de la visite que vous avez faite à M. de Louvois; il y a des choses que la dépense ne peut empêcher de faire. Montanègre a été plus exposé que vous. Je vous conjure que ma fille ne réponde point à cette lettre, c'est un monstre d'écriture : je n'ai rien à faire, je me porte bien, et c'est mon unique plaisir de vous parler.

---

816. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce 5e juin.

Enfin, ma chère fille, en attendant d'autres consolations, qui sont toutes les plus douces espérances de ma vie, j'ai l'espèce de plaisir, dans notre éternel éloignement, de recevoir vos lettres le neuvième jour, à dix heures du matin. Elles arrivent le samedi à Paris; on les jette à la poste de Bretagne, et je les ai le lundi matin. J'admire tous les jours l'honnêteté de ces Messieurs dont parlent si plaisamment les *Essais de morale*, et qui sont si honnêtes et si obligeants : que ne font-ils point pour notre service? à quels usages ne se rabaissent-ils point pour nous obliger? Après avoir couru deux cents lieues pour porter nos lettres, ils grimpent sur les toits

de nos maisons, pour empêcher que nous ne soyons incommodés de la pluie; ils font bien pis. Enfin c'est un effet de la Providence; et la cupidité, qui est un mal, est le fonds dont elle tire tant de biens. J'ai apporté ici une grande quantité de livres choisis; je les ai rangés tantôt; on ne met pas la main sur un, tel qu'il soit, qu'on n'ait envie de le lire tout entier; toute une tablette de dévotion, et quelle dévotion! bon Dieu, quel point de vue pour honorer notre religion! l'autre est toute d'histoires admirables; l'autre de morale; l'autre de poésie, et de nouvelles, et de mémoires. Les romans sont méprisés, et ont gagné les petites armoires. Quand j'entre dans ce cabinet, je ne comprends pas pourquoi j'en sors : il est digne de vous, ma fille; la promenade en seroit digne aussi, mais notre compagnie, en vérité, fort indigne. Mon pot est étrange à écumer les dimanches; ce qu'il y a de bon, c'est que chacun va souper à six heures, et c'est la belle heure de la promenade, où je cours pour me consoler. Mlle du Plessis, en grand deuil, ne me quitte guère; je dirois bien volontiers de sa mère, comme de ce M. de Bonneuil, elle a laissé *une pauvre fille bien ridicule;* elle est impertinente : aussi je suis honteuse de l'amitié qu'elle a pour moi; je dis quelquefois : « Y auroit-il bien de la sympathie entre nous? » Elle parle toujours, et Dieu me fait la grâce d'être pour elle comme vous êtes pour beaucoup d'autres; je ne l'écoute point du tout. Elle est assez brouillée dans sa famille pour leurs partages, cela fait un nouvel ornement à son esprit : elle confondoit tantôt tous les mots, et en parlant des mauvais traitements qu'on lui faisoit, elle disoit : « Ils m'ont traitée *comme une barbarie, comme une cruauté.* » Vous voulez que je vous parle de mes misères, en voilà peut-être plus qu'il ne vous en faut. Toutes mes lettres sont si grandes, que vous devriez, selon votre règle, m'en écrire de petites,

et laisser le soin de tout à Montgobert: ma fille, la santé est toujours un solide et véritable bien; on en fait ce qu'on veut.

Mme de Coulanges me mande qu'elle a reçu de vous une lettre charmante et qu'elle a fait ce que vous souhaitez; elle mande mille bagatelles, que je vous enverrois, si je ne voyois fort bien que c'est une folie. La faveur de son amie continue toujours: la Reine l'accuse de toute la séparation qui est entre elle et Madame la Dauphine : le Roi l'a consolée de cette disgrâce; elle va chez lui tous les jours, et les conversations sont d'une longueur à faire rêver tout le monde. Je ne sais, ma très-chère, comme vous pourriez croire que votre présence fût un obstacle à la fortune de vos frères; vous n'êtes guère propre à porter guignon. Vous n'avez point assez bonne opinion de vous; et pour le coin de votre feu, que vous dites qui empêchoit peut-être le chevalier de faire sa cour, parce que cela le rendoit paresseux, je vous assure qu'il n'a fait que changer de cheminée, et que la fortune l'est venue chercher dans sa chambre, assez incommodé des chicanes de son rhumatisme. L'abbé de Grignan étoit désolé; il eût jeté sa part aux chiens; et tout d'un coup, par une suite d'arrangements trop longs à vous dire, on le nomme, on le choisit, et le voilà dans le plus agréable évêché qu'on puisse souhaiter. Portez-vous toujours bien : cette provision est bonne; que savons-nous? Je regarde l'avenir comme une obscurité dont il peut arriver bien des clartés à quoi l'on ne s'attend pas.

M. de Lavardin se marie, c'est tout de bon; et on dit que c'est Mme de Mouci qui inspire à Mme de Lavardin tout ce qu'il y a de plus avantageux pour son fils : c'est une âme toute extraordinaire que cette Mouci. Ce petit Molac épouse la sœur de la duchesse de Fontanges : le Roi lui donne la valeur de plus de quatre cent

mille francs. Mon Dieu! que vous me dites bien sur la mort de M. de la Rochefoucauld, et de tous les autres : « On serre les files, il n'y paroît plus! » Il est pourtant vrai que Mme de la Fayette est accablée de tristesse, et n'a point senti, comme elle auroit fait, ce qui est arrivé à son fils. Madame la Dauphine n'avoit garde de ne la pas bien traiter : Madame de Savoie lui en a écrit comme de sa meilleure amie.

Je suis fort aise que M. de Grignan soit content de ma lettre : j'ai dit assez sincèrement ce que je pense ; il devroit bien le penser lui-même, et renvoyer toutes les fantaisies ruineuses qui servent chez lui par quartier; il ne faudroit pas qu'elles dormissent, comme cette noblesse de basse Bretagne; il seroit à souhaiter qu'elles fussent entièrement supprimées. N'est-il point temps qu'il en soit effrayé, et surtout quand il voit les suites, et sur qui cela tombe? C'est une pensée bien naturelle que d'avoir regretté les extrêmes dépenses de notre voyage et de votre séjour à Aix; je ne l'ai pas moins senti que vous. Ordinairement les séjours en province ne sont pas faits à cette intention.

Adieu, ma chère et très-aimable et très-raisonnable : j'admire vos lettres et je les aime; cependant je n'en veux point; cela paroît un peu extraordinaire, mais cela est ainsi. Coupez court, faites discourir Montgobert : je m'engage à vous ôter le dessein de m'écrire beaucoup, par la longueur dont je fais mes lettres ; vous les trouverez au-dessus de vos forces, c'est ce que je veux : ainsi ma poitrine sauvera la vôtre. Il me semble que vous avez bien des commerces, quoi que vous disiez; pour moi, je ne fais que répondre, je n'attaque point; mais cela fait quelquefois tant de lettres, que les jours de courrier, quand je retrouve le soir une écritoire, j'ai envie de me cacher sous le lit, comme cette chienne de feu Madame, quand elle voyoit des livres.

817. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, 9e juin, jour de la Pentecôte.

Vous êtes donc pour l'attention aux histoires, comme je suis pour le chapelet : vous ne savez de quoi traite Justin. La petite de Biais disoit qu'elle avoit vu quelque chose de la conversion de saint Augustin dans la fin de Quinte-Curce ; je vous en pourrois fort bien dire autant, et vous ne voulez pas que je dise : « Ma fille a trop d'esprit ; » puisque vous n'en êtes pas plus grasse pour être ignorante, je vous prie de répéter les vieilles leçons de votre *père* Descartes. Je voudrois que vous puissiez avoir Corbinelli ; il me semble que présentement il vous divertiroit. Pour moi, je trouve les jours d'une longueur excessive, je ne trouve point qu'ils finissent ; sept, huit, neuf heures du soir n'y font rien. Quand il me vient des Madames, je prends vitement mon ouvrage, je ne les trouve pas dignes de mes bois, je les reconduis ;

La dame en croupe et le galant en selle

s'en vont souper, et moi je vais me promener. Je veux penser à Dieu, je pense à vous ; je veux dire mon chapelet, je rêve ; je trouve Pilois, je parle de trois ou quatre allées nouvelles que je veux faire ; et puis je reviens quand il fait du serein, de peur de vous déplaire.

Je lis des livres de dévotion, parce que je voulois me préparer à recevoir le Saint-Esprit ; ah ! que c'eût été un vrai lieu pour l'attendre que cette solitude ! mais il souffle où il lui plaît, et c'est lui-même qui prépare les cœurs où il veut habiter ; c'est lui qui prie en nous par des gémissements ineffables. C'est saint Augustin qui m'a dit tout cela. Je le trouve bien janséniste, et saint Paul aussi ; les *jésuites ont un* fantôme qu'ils appellent Jan-

sénius, à qui ils disent mille injures; ils ne font pas semblant de voir où cela remonte : *est-ce que je parle à lui?* et là-dessus ils font un bruit étrange, et réveillent les disciples cachés de ces deux grands saints.

Plût à Dieu que j'eusse à Vitré mes pauvres filles de Sainte-Marie! je n'aime point ces baragouines d'Aix : pour moi, je mettrois la petite avec sa tante; elle seroit abbesse, quelque chose; cette place est toute propre aux vocations un peu équivoques : on accorde la gloire et les plaisirs. Vous êtes plus à portée de juger de cela que personne. L'abbaye pourroit être si petite, le pays si détestable, que vous feriez mal de l'y mettre; mais il me semble à vue de pays qu'elle seroit mille fois mieux là qu'à Aix, où vous n'irez plus :

C'est pour Jupiter qu'elle change;
Il est permis de changer.

C'est une enfant entièrement perdue, que vous ne reverrez plus, puisque M. de Vendôme sera gouverneur : elle se désespérera. On a mille consolations dans une abbaye; on peut aller avec sa tante voir quelquefois la maison paternelle; on va aux eaux, on est la nièce de Madame ; enfin il me semble que cela vaut mieux. Mais qu'en dit Monsieur l'Archevêque? Son avis vous doit décider.

Le vôtre me paroît bien mauvais sur tout ce que vous dites de vous : à qui en avez-vous, ma bonne, de dire pis que pendre à votre esprit, si beau et si bon? Y a-t-il quelqu'un au monde qui soit plus éclairé et plus pénétré de la raison et de vos devoirs? Et vous vous moquez de moi : vous savez bien ce que vous êtes au-dessus des autres; vous avez de la tête, du jugement, du discernement, de l'incertitude à force de lumières, de l'habileté, de l'insinuation, du dessein quand vous voulez, de *la prudence,* de la conduite, de la fermeté, de la pré-

sence d'esprit, de l'éloquence, et le don de vous faire aimer quand il vous plaît, et quelquefois plus et beaucoup plus que vous ne voudriez : le papier ne manque pas, non plus que la matière ; mais pour tout dire en un mot, vous avez du fond pour être tout ce que vous voudrez. Il y a bien des gens à qui l'étoffe manque, qui voient à tout moment le bout de leur esprit ; ma chère enfant, ne vous plaignez pas.

Je voudrois qu'on vous eût apporté bien de l'argent de cette terre où l'on avoit déjà oublié M. de Grignan et repris l'indépendance. Malgré la belle réputation de la Bretagne, tout y est misérable, nos terres rabaissent.

Je reçois une lettre de Mme de Vins : elle me dit de vos nouvelles ; vous êtes notre lien ; elle est abîmée dans ses procès, et ne regrette cette sujétion que parce que cela l'empêche d'être à Pompone, ne regrettant nulle autre chose dans le monde. Elle est d'une sagesse qui me touche et que j'admire ; elle me paroît triste, et aussi éloignée de desirer les plaisirs qui ne lui conviennent plus, que persuadée de la Providence qui l'a mise en cet état : elle ne cherche plus de douceur que dans sa famille. C'est ce qu'il y a de plus solide après avoir bien tourné. Je la plains d'avoir l'affaire de Monrever à décider. Je vous envoie un morceau d'une lettre de votre frère ; vous y verrez en quatre mots l'état de son âme : il est à Fontainebleau. On me mande qu'on est au milieu des plaisirs sans avoir un moment de joie. La faveur de Mme de Maintenon croît toujours, et celle de Mme de Montespan diminue à vue d'œil. Cette Fontanges est au plus haut degré.

La pauvre Mme de la Fayette me mande l'état de son âme :

Rien ne peut réparer les biens que j'ai perdus ;

elle me dit ce vers *que j'ai* pensé mille fois pour elle ;

elle est plus touchée qu'elle-même le croyoit, étant occupée de sa tante et de ses enfants; mais ces soins ont fait place à la véritable tristesse de son cœur; elle est seule dans le monde ; elle me regrette fort, à ce qu'elle dit. J'aurois fait mon devoir assurément dans cette occasion unique dans sa vie. Ne l'enviez pas. J'ai trouvé ici des lettres de ce pauvre homme ; elles m'ont touchée. Cette pauvre femme ne peut *serrer la file* d'une manière à remplir cette place. Elle a toujours une très-méchante santé ; cela contribue à la tristesse. Ses deux enfants sont hors de Paris, Langlade, moi ; tous ses restes d'amis à Fontainebleau ; Mme de Coulanges s'en va, elle est tombée des nues.

Mme de Lavardin est dans la noce par-dessus les yeux ; je lui ferai vos compliments; un petit mot pourtant seroit bien joli : elle vous aime et vous estime tant ! il ne faut que six lignes. C'est une amie que j'estime beaucoup et qui m'aime naturellement. Elle m'écrit qu'elle est contente, et je vois que non : une belle-fille la dérange ; je ne crois pas même qu'elles logent ensemble. Je suis assurée que son cœur est brisé du personnage héroïque de Mme de Mouci ; elle ne se plaindra point, mais pourra bien étouffer : je vois leurs cœurs. Mme de Lavardin me parle de Malicorne, où elle veut venir doucement finir sa carrière. Je vois un dessous de cartes funeste ; je vois encore l'embarras de son fils, déchiré d'amitié, de reconnoissance pour sa mère, chagrin de l'incompatibilité de son humeur, empêtré d'une jeune femme, sacrifié sottement à son nom et à sa maison : quand je serois à cette noce, je n'y verrois pas plus clair. En vérité, je prends intérêt à tous ces divers personnages ; je fais des réflexions sur toutes ces choses dans mes bois. Je vois avec quelque sorte de consolation que personne n'est content dans ce monde : *ce que tu vois de l'homme n'est pas l'homme*, cela se voit partout.

Si j'avois quelqu'un pour m'aider à philosopher, je pense que je deviendrois une de vos écolières, mais je ne rêve que comme on faisoit du temps que le cœur étoit à gauche. Après cette fête, je m'en vais prendre quelque livre pour essayer de faire quelque usage de ma raison : je ne prendrai pas votre P. Senault; où allez-vous chercher cet obscur galimatias? Que ne demeurez-vous dans les droites simplicités de votre *père?* Il me faudra toujours quelques petites histoires; car je suis grossière comme votre frère : les choses abstraites vous sont naturelles, et nous sont contraires. Ma fille, pour être si opposées dans nos lectures, nous n'en sommes pas moins bien ensemble; au contraire, nous sommes une nouveauté l'une pour l'autre; et enfin je ne souhaite au monde que de vous revoir et jouir de la douceur qu'on trouve dans une famille aussi aimable que la mienne. M. de Grignan veut bien y tenir sa place et être persuadé qu'il contribue beaucoup à cette joie. Mlle de Méri a rendu sa maison; je souhaite qu'on en trouve une autre qui lui plaise. Mme de Lassay n'a pas eu peu de chagrin de toute.... Si on osoit parler? et je ne puis jamais rien aimer comme vous. Je voudrois desirer aussi sensiblement mon salut que je souhaite vous voir; il me semble que nous serions encore mieux que jamais. Bonjour, ma chère fille : je m'en vais prier Dieu qu'il me donne son Saint-Esprit, car je ne me charge guère de demander en détail : *Fiat voluntas tua,* etc.; devroit-on dire autre chose? Quand je fais des reproches au petit marquis, c'est pour avoir le plaisir de songer que je fais répondre brusquement; je n'ai point l'idée que rien le touche plus joliment; il n'est que trop sage et trop posé : il faut le secouer par des plaintes injustes.

---

818. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 12e juin.

Comment, ma fille ? j'ai donc fait un sermon sans y penser ? J'en suis aussi étonnée que M. le comte de Soissons, quand on lui découvrit qu'il faisoit de la prose. Il est vrai que je me sens assez portée à faire honneur à la grâce de Jésus-Christ. Je ne dis point comme la Reine mère dans l'excès de son zèle contre ces misérables jansénistes : « Ah ! fi, fi de la grâce ! » Je dis tout le contraire, et je trouve que j'ai de bon garants. Puisque vous m'avez dit vos visions sur la fortune de vos beaux-frères, je vous dirai sincèrement que j'avois peur que l'air d'une maison où l'on parle quelquefois de cette divine grâce ne fît tort à l'abbé de Grignan ; Dieu merci, je n'ai point fait de mal, non plus que vous ; et si je me tais maintenant, comme je le dois et le veux faire, ce ne sera plus par la crainte de nuire à personne. Vos jeunes prélats ne sont point du tout soupçonnés de cette hérésie.

Je viens d'écrire au chevalier ; il m'a parfaitement oubliée ; comme il n'est point Grignan sur la paresse, son oubli tire à conséquence. C'est aujourd'hui, ma fille, que l'on commence votre grand bâtiment ; du But fera des merveilles pour presser les ouvriers ; il n'a pas été possible de commencer plus tôt ; il y aura assez de temps. Je vous envoie un billet de Mme de Lavardin, où vous verrez tout ce qu'elle pense. Je serois tentée de vous envoyer une grande lettre de Mme de Mouci, où elle prend plaisir de me conter tout ce qu'elle fait pour cette noce ; elle me choisit plutôt qu'une autre, pour me faire part de sa conduite : elle a raison ; ce second tome est digne d'admiration pour ceux qui ont lu le premier. Elle prend *plaisir* à combler M. de Lavardin de ses générosités, par

l'usage qu'elle fait du souverain pouvoir qu'elle a sur sa mère. Elle fait donner mille louis pour des perles ; elle a fait donner tous les chenets, les plaques, chandeliers, tables et guéridons d'argent qu'on peut souhaiter ; les belles tapisseries, les beaux vieux meubles, tout le beau linge et robes de chambre du marié, qu'elle a choisis. Son cœur se venge par les bienfaits ; car sans elle c'eût été une noce de village ; elle a fait donner des terres considérables ; et pour comble de biens, elle fera qu'ils ne logeront point avec elle. Cette mère est mystérieuse, et d'une exactitude sur les heures, qui ne convient point à des jeunes gens. Elle m'étale avec plaisir toute sa belle âme, et j'admire par quels tours et par quel arrangement il faut que Mme de Mouci serve au bonheur de M. de Lavardin. L'envie d'être singulière, et d'étonner par des procédés non communs, est, ce me semble, la source de bien des vertus. Elle me mande que si j'étois à Paris, elle seroit contente, parce que je l'entendrois ; que personne ne comprend ce qu'elle fait ; qu'au reste, je pâmerois de rire, de voir les convulsions de Mme de Lavardin, quand, par la puissance de l'exorcisme, elle fait sortir de chez elle le démon de l'avarice : elle en demeure tout abattue, comme ces filles de Loudun ; je comprends que c'est une agréable scène. La marquise d'Uxelles m'écrit aussi fort agréablement. Ces veuves font des merveilles. Mme de Coulanges m'assure qu'elle part le 20e pour Lyon ; elle me mande mille bagatelles. Cette ville va devenir la source de ce qu'il y aura de plus particulier à la cour ; mais pensez-vous qu'elle daigne leur donner de cette bonne marchandise ?

Il vint l'autre jour ici un augustin indigne, très-indigne, très-indigne, et à qui je ne répondis sur ses magnifiques ignorances (car il avoit un ton de prédicateur) qu'avec un *cotal riso amaro ;* et comme il continuoit, je me sentis extrêmement *tentée* de lui jeter un livre à la

tête. Je crois que c'est ainsi que Mme de Coulanges répondra aux dames de Lyon. Vous aurez le petit Coulanges : il a renoncé à M. de Chaulnes et à la Bretagne, pour Lyon et pour Grignan. Je serois bien de cet avis, ma chère enfant; un de mes grands desirs seroit de m'y trouver avec vous tous : ah ! que j'aimerois à souper à Rochecourbières, et que la musique de M. de Grignan, et ces beaux endroits de l'opéra qui me font toujours rougir les yeux, et cent fois répétés par vos échos, me feroient un véritable plaisir ! c'est, en vérité, une fort jolie partie. Vous êtes une très-bonne et grande compagnie ; c'est une ville que le château de Grignan. Il est vrai qu'à voir nos établissements et nos humeurs il semble que l'on ait fait un *quiproquo*. Cependant, à notre honneur, vous vous accommodez de votre place souveraine, exposée, brillante : *la pauvre femme !* et moi, de ma fortune médiocre, de mon obscurité et de mes bois. C'est que je sais bien, en vérité, d'où tout cela vient : il faut lever les yeux, après les avoir tenus longtemps à terre.

L'autre jour on me vint dire : « Madame, il fait chaud dans le mail, il n'y a pas un brin de vent; la lune y fait des effets les plus plaisants du monde. » Je ne pus résister à la tentation ; je mets mon infanterie sur pied; je mets tous les bonnets, coiffes et casaques qui n'étoient point nécessaires ; je vais dans ce mail, dont l'air est comme celui de ma chambre ; je trouve mille coquesigrues, des moines blancs et noirs, plusieurs religieuses grises et blanches, du linge jeté par-ci, par-là, des hommes noirs, d'autres ensevelis tout droits contre des arbres, de petits hommes cachés, qui ne montroient que la tête, des prêtres qui n'osoient approcher. Après avoir ri de toutes ces figures, et nous être persuadés que voilà ce qui s'appelle des esprits, et que notre imagination en est le théâtre, nous nous en revenons sans nous *arrêter, et* sans avoir senti la moindre humidité. Ma

chère enfant, je vous demande pardon, je crus être obligée, à l'exemple des anciens, comme nous disoit ce fou que nous trouvâmes dans le jardin de Livry, de donner cette marque de respect à la lune : je vous assure que je m'en porte fort bien.

Il m'est tombé des nues le plus beau chapelet du monde; c'est assurément parce que je le dis si bien : la balle au bon joueur. Ce chapelet de calambour est accompagné d'une croix de diamants fort jolie, et d'une tête de mort de corail : il me semble que *j'ai vu ce chien de visage-là quelque part*. Expliquez-moi par quelle raison il est sorti d'où il étoit, et comment il a passé tant de pays pour venir jusques à moi ; en attendant, je ne le dirai pas sans beaucoup rêver; il attirera encore plus de distractions que les autres : j'attends votre réponse là-dessus.

Savez-vous l'histoire de Mme de Saint-Pouanges ? On me l'a longtemps cachée, de peur que je ne voulusse pas revenir à Paris en carrosse. Cette petite femme s'en va à Fontainebleau ; car il faut profiter de tout : elle prétend s'y bien divertir ; elle y a une jolie place ; elle est jeune, les plaisirs lui conviennent ; elle a même la joie de partir à six heures du soir avec bien des relais pour arriver à minuit : c'est le bel air. Voici ce qui l'attend : elle verse en chemin, une glace lui coupe son corps de jupe, et entre dans son corps si avant, qu'elle s'en meurt. On me mandoit de Paris qu'elle étoit désespérée, et des chirurgiens, et de mourir si jeune. Voilà une belle aventure ; vous la savez, ma bonne ; c'est une folie de vous l'avoir mandée ; mais c'est que cette histoire me fait une grande trace dans le cerveau.

On disoit que Mme de Nevers en faisoit unedans la première tête du monde, et qu'une autre petite tête en étoit renversée ; mais je ne trouve point que cela ait eu de suite. Le Roi a communié à la Pentecôte. Le crédit

de Mme de Fontanges est brillant et solide; mais que pourroit-on penser sur cette bonne amitié?

J'ai reçu une lettre de M. de Pompone du milieu de son oisiveté, dont je me trouve plus honorée que quand il étoit à Saint-Germain; c'est là où il est redevenu parfait comme à Fresnes : ah! qu'il fait un bon usage de sa disgrâce, et qu'il est en bonne compagnie! Il est vrai que je me serois assez bien accommodée de mon Agnès; du moins je lui aurois décrié son confesseur : il est pourtant moins dangereux que celui de Mme de Tallard. Je n'aurois pas eu plus de peine à expliquer à cette belle le portrait que vous m'avez fait de vous, que j'en ai eu à y répondre. Ma chère enfant, vous avez du mérite, et de l'esprit, et de la raison pour en faire cinq ou six personnes; c'est à vous d'employer cette étoffe; il est toujours beau de l'avoir. Je suis trop heureuse que vous soyez convaincue de mon amitié parfaite; vous lui faites bien de l'honneur d'observer ses allures naturelles; mon cœur n'en sait pas davantage, et il en sait beaucoup; je voudrois aussi que vous m'entendissiez parler du vôtre, et de quelle manière je compte sur le fond et sur la solidité de votre tendresse : que puis-je desirer de plus de la personne du monde que j'aime le mieux? Vos lettres sont lues et relues avec des sentiments dignes de la mienne. Vous m'occupez toute la semaine : le lundi au matin je les reçois, je les lis, j'y fais réponse jusqu'au mercredi; le jeudi j'attends le vendredi matin; en voilà encore ; cela me nourrit de la même sorte jusqu'au dimanche; et ainsi les jours vont en attendant tout ce que ma tendresse me fait espérer, sans savoir précisément comme tout se démêlera.

Mlle du Plessis est dans son couvent; j'aime mieux mes figures nocturnes qu'elle. J'embrasse extrêmement mon petit marquis; vous lui faites plus de bien que dix précepteurs.

819. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce samedi 15e juin.

Je ne réponds rien à ce que vous dites de mes lettres; je suis ravie qu'elles vous plaisent; mais si vous ne me le disiez, je ne les croirois pas supportables. Je n'ai jamais le courage de les lire tout entières, et je dis quelquefois : « Mon Dieu! que je plains ma fille de lire tout ce fatras de bagatelles! » Quelquefois même je m'en repens et crois que cela vous jette trop de pensées, et vous fait peut-être une sorte d'obligation très-mal fondée de me faire réponse : c'est sur cela, ma bonne, que je vous gronde; eh, mon Dieu! laissez-moi vous parler et causer avec vous, cela me divertit; mais ne me répondez point, il vous en coûte trop cher, ma chère bonne; et quand vos lettres sont longues, quoique je les aime chèrement, elles me font une peine incroyable par rapport à votre santé : la dernière passe les bornes du régime, et du soin que vous devez avoir de vous. Vous êtes trop bonne de me souhaiter du monde; il ne m'en faut point : me voilà accoutumée à la solitude : j'ai des ouvriers qui m'amusent; le *bien Bon* a les siens tout séparés. Le goût qu'il a pour bâtir et pour ajuster va au delà de sa prudence : il est vrai qu'il nous en coûte peu, mais ce seroit encore moins, si l'on se tenoit en repos. C'est ce bois qui fait mes délices; il est d'une beauté surprenante; j'y suis souvent seule avec ma canne et avec Louison : il ne m'en faut pas davantage. Je suis assez souvent dans mon cabinet, en si bonne compagnie que je dis en moi-même : « Ce petit endroit seroit digne de ma fille ; elle ne mettroit pas la main sur un livre qu'elle n'en fût contente. » On ne sait auquel entendre. J'ai pris *les Conversations chrétiennes*, qui sont d'un bon carté-

sien, qui sait par cœur votre *Recherche de la vérité*, et qui parle de cette philosophie et du souverain pouvoir que Dieu a sur nous, et que nous vivons, et que nous nous mouvons et respirons en lui, comme dit saint Paul, et que c'est par lui que nous connoissons tout. Je vous manderai s'il est à la portée de mon intelligence ; s'il n'y est pas, je le quitterai humblement, renonçant à la sotte vanité de contrefaire l'éclairée quand je ne le suis pas. Je vous assure que je pense comme *nos frères;* et si j'imprimois, je dirois : « Je pense comme eux. » Je sais la différence du langage politique à celui des chambres : enfin Dieu est tout-puissant, et fait tout ce qu'il veut ; j'entends cela : il veut notre cœur, nous ne voulons pas lui donner, voilà le mystère. N'allez pas révéler celui de nos filles de Nantes; elles me mandent qu'elles sont charmées de ce livre que je leur ai fait prêter. Vous me faites souvenir de cette sottise que je répondis pour ne pas aller chez Mme de Bretonvilliers, *que je n'avois qu'un fils;* cela fit trembler vos prélats. Je pensois qu'il n'y eût en gros que le mauvais air de mon *hérésie;* je vous en parlois l'autre jour ; mais je comprends que cette parole fut étrange. Dieu merci, ma chère Comtesse, nous n'avons rien gâté ; vos deux frères ne seroient pas mieux jusqu'à présent, quand nous aurions été *molinistes*. Les *opinions probables*, ni la *direction d'intention* dans l'hôtel de Carnavalet, ne leur auroient pas été plus avantageuses que tout le libertinage de nos conversations. J'en suis ravie, et j'ai souvent pensé avec chagrin à toute l'injustice qu'on nous pourroit faire là-dessus.

Vous me demandez des lettres de la F... : tenez, mon ange, en voilà une toute chaude; je vous conjure que cela ne retourne point. Je ne comprends rien du tout à M. de la Trousse, ni à Mme d'Épinoi, ni à ce laquais qui a volé; je me ferai instruire, et vous enverrai la lettre.

Vous verrez que cette bonne Lavardin est toute désolée : qui pourroit s'imaginer qu'elle ne fut pas transportée de marier son fils? C'est pour les sots ces sortes de jugements; *el mundo por de dentro :* c'est un livre espagnol, dont vous auriez fait le titre par vos réflexions, qui m'en ont fait souvenir. C'est une place bien infernale, comme vous dites, que celle de celle qui va quatre pas devant, et pensez-vous qu'une perte de sang à celle qui va quatre pas derrière soit bien agréable? Tenons-nous-en à croire fermement que personne n'est heureux. Ce petit Chiverni me le paroît assez; voyez donc comme il a bien su se tirer de sa misère. Votre pauvre frère est bien propre à n'être jamais heureux en ce monde-ci; pour l'autre, jusqu'ici, selon les apparences, il n'est pas dans le bon chemin. Monsieur de Châlons est dans le ciel; c'étoit un saint prélat et un honnête homme : nous voyons partir tous nos pauvres amis.

Je mandois l'autre jour à Mme de Vins que je lui donnois à deviner quelle sorte de vertu je mettois ici le plus souvent en usage, que c'étoit la libéralité. Il est vrai que j'ai donné, depuis que je suis arrivée, d'assez grosses sommes : un matin, huit cents francs, l'autre mille francs, l'autre cinq; un autre jour trois cents écus : il semble que ce soit pour rire, ce n'est que trop une vérité. Je trouve des métayers et des meuniers qui me doivent toutes ces sommes, et qui n'ont pas un unique sou pour les payer : que fait-on? il faut bien leur donner. Je n'en prétends pas, comme vous voyez, un grand mérite, puisque c'est par force; mais j'étois toute éprise de cette pensée en lui écrivant, et je lui dis cette folie. Je me venge de ces banqueroutes sur les lods et ventes. Je n'ai pas encore touché ces six mille francs de Nantes : dès qu'il y a quelque affaire à finir, cela ne va pas si vite. Il me vint voir l'autre jour une belle petite fermière de Bodégat, avec de beaux yeux brillants, une belle taille,

une robe de drap d'Hollande découpé sur du tabis, les manches tailladées : ah! Seigneur! quand je la vis, je me crus bien ruinée; elle me doit huit mille francs. Tout cela s'accommodera. Vous voulez savoir mes affaires? M. de Grignan auroit été amoureux de cette femme; elle est sur le moule de celle qu'il a vue à Paris. Ce matin, il est entré un paysan avec des sacs de tous côtés; il en avoit sous ses bras, dans ses poches, dans ses chausses; car en ce pays-ci c'est la première chose qu'ils font que de les délier; ceux qui ne le font pas sont habillés d'une étrange façon : la mode de boutonner son justaucorps par en bas n'y est point encore établie; l'économie est grande sur l'étoffe des chausses; de sorte que depuis le bel air de Vitré jusqu'à mon homme, tout est dans la dernière négligence. Le bon abbé, qui va droit au fait, crut que nous étions riches à jamais : « Hélas! mon ami, vous voilà bien chargé; combien apportez-vous? — Monsieur, dit-il en respirant à peine, je crois qu'il y a bien ici trente francs. » C'étoient, ma bonne, tous les doubles de France, qui se sont réfugiés dans cette province, avec les chapeaux pointus, et qui abusent ici de notre patience.

Vous m'avez fait un grand plaisir de me parler de Montgobert : je crois bien que ce que je vous mandois étoit inutile, et que votre bon esprit auroit tout apaisé. C'est ainsi que vous devez toujours faire, ma bonne, malgré tous ces chagrins passagers : son fond est admirable pour vous; le reste est un effet d'un tempérament indocile et trop brusque : je fais toujours un grand grand honneur aux sentiments du cœur ; on est quelquefois obligé de souffrir les circonstances et dépendances de l'amitié, quoiqu'elles ne soient pas agréables. Pauline me mande que la *Gogo* l'a mise dans sa chambre par charité; vraiment je la louerai de cette

bonne œuvre. Elle m'en parle elle-même fort plaisamment, disant, après beaucoup de raisons, que la petite circonstance aussi d'être la fille de la maison l'avoit entièrement déterminée à cette belle action. Je lui enverrai un de ces jours de méchantes causes à soutenir à Rochecourbières : puisqu'elle a ce talent, il faut l'exercer. Vous aurez M. de Coulanges, qui sera un grand acteur ; il vous contera ses espérances, je ne les sais pas ; et il craint tant la solitude qu'il ne veut pas même écrire aux gens qui y sont. Grignan est tout propre pour le charmer ; il en charmeroit bien d'autres : je n'ai jamais vu une si bonne compagnie ; elle fait l'objet de mes desirs ; j'y pense sans cesse dans mes allées, et je relis vos lettres en disant, comme à Livry : « Voyons et revoyons un peu ce que ma fille me disoit, il y a huit ou neuf jours ; » car enfin c'est elle qui me parle ; ainsi je jouis de

Cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux, etc.

Vous savez bien que ce ne sont pas les bois des Rochers qui me font penser à vous : au milieu de Paris je n'en suis pas moins occupée ; c'est le fond et le centre ; tout passe, tout glisse, tout est par-dessus, et ne fait que de légères traces à mon cerveau.

Du But me mande que l'on travaille à votre chambre, et que Caret dit qu'elle sera faite dans quinze jours ; il ne tiendra plus qu'à vous de vous rapprocher de moi, qui suis, comme vous voyez, l'amie de l'amie ; cela n'est pas trop éloigné. J'ai vu qu'il y avoit quatre degrés ; il n'y en a plus que trois ; je vous promets d'avoir quelque bonté et de faire un effort sur mon cœur pour vous placer à ma fantaisie.

J'ai oublié mon Agnès ; elle est jolie pourtant ; son esprit a un petit air de province. Celui de Mme de Ta-

rente est encore dans les grandeurs. Les chemins de Vitré ici sont devenus si impraticables, qu'on les fait raccommoder par ordre du Roi et de M. le duc de Chaulnes ; tous les paysans de la baronnie y seront lundi.

Adieu, ma très-chère : quand je vous dis que mon amitié vous est inutile, eh, mon Dieu! ne comprenez-vous point bien comme je l'entends, et où mon cœur et mon imagination me portent? Pensez-vous que je sois bien contente du peu d'usage que je fais de tant de bonnes intentions? Vous comprenez bien aisément un sentiment si naturel; vous êtes méchante de vous en fâcher; pour vous punir, je ne vous aimerai que comme je fais, et je ne croirai point que l'on puisse aimer davantage. Répondez toujours *oui* à M. de Grignan, quand il demande s'il est bien avec moi. Dites-moi si vous ne mettez point la petite d'Aix avec sa tante, et si vous ôterez Pauline d'avec vous : c'est un prodige que cette petite ; son esprit est son dot; voulez-vous lui ôter cela, la rendre une personne toute commune? Je la mènerois toujours avec moi, j'en prendrois mon plaisir, je me garderois bien de la mettre à Aix avec sa sœur : enfin, comme elle est extraordinaire, je la traiterois extraordinairement.

Vous ne m'avez point dit ce que vous faites de vos meubles d'Aix. Le bon abbé vous est tout acquis; il approuve que vous ayez fait une antiquité à la moderne, c'est-à-dire toute neuve. Il règlera d'ici votre partage. Il est dimanche 16e juin; j'écris le samedi, mais il faut que la date fasse honneur à la poste.

Mesdemoiselles, vous devriez bien me mener avec vous à Rochecourbières; j'y tiendrois fort bien ma place. Hélas! je suis une biche au bois, éloignée de toute politesse; je ne sais plus s'il y a une musique dans le monde, et si l'on rit : qu'aurois-je à rire? je ne songe et je ne

respire que l'honneur de vous revoir. Le bon abbé vous fait ses compliments.

---

820. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 19e juin.

Quel temps avez-vous, ma chère enfant? Il me semble que vos parties de Rochecourbières font voir qu'il est fort beau. Pour nous, c'est une pitié, il fait un froid et une pluie contre toute raison. J'ai une robe de chambre ouatée, j'allume du feu tous les soirs, et *la Carthage* de mes bois est interrompue : cela ne nuit pas à me faire trouver les jours aussi longs que ceux du mois de mai ; mais ne me souhaitez personne, je ne voudrois que ce que je ne puis avoir. Cette furie à la Saint-Jean ne peut pas durer longtemps; je reprendrai mes amusements, mes livres et mon écritoire : vos lettres très-aimables me font une occupation que j'aime beaucoup mieux que tout ce que vous pouvez imaginer. J'ai un grand dégoût pour les conversations inutiles qui ne tombent sur rien du tout, des *oui*, des *voire*, des lanternes où l'on ne prend aucune sorte d'intérêt. J'aime mieux ces *Conversations chrétiennes* dont je vous ai parlé : je suis très-persuadée que vous connoissez ce livre; c'est toute la philosophie de votre *père* accommodée au christianisme; c'est la preuve de l'existence de Dieu, sans le secours de la foi. Je vous ai entendu parler si souvent sur tout cela, et Corbinelli, et la Mousse, que je me ressouviens avec plaisir de tous vos discours; cela me donne assez de lumières pour entendre ce dialogue : je vous manderai si cette capacité me conduira jusqu'à la fin du livre.

Vous faites un merveilleux usage de vos *Métamorphoses;* je les relirai à votre intention : si j'avois de la

mémoire, j'aurois appliqué bien naturellement le ravage d'Érisichton dans les bois consacrés à Cérès, au ravage que mon fils a fait au Buron, qui est à moi. Je crois qu'il suivra en tout l'exemple de ce malheureux, et qu'enfin il se mangera lui-même. Vous n'êtes point si malhabile que lui; car encore on voit le sujet de vos mécomptes : vos dépenses excessives, la quantité de domestiques, votre équipage, le grand air de votre maison, dépensant à tout, assez pour vous incommoder, pas assez au gré de M. de Grignan. Il ne faut point avoir de commerce avec les amis de M. de Luxembourg pour voir ce qui cause vos peines. Mais pour mon fils, on croit toujours qu'il n'a pas un sou; il ne donne rien du tout, jamais un repas, jamais une galanterie, pas un cheval pour suivre le Roi et Monsieur le Dauphin à la chasse, n'osant jouer un louis; et si vous saviez l'argent qui lui passe par les mains, vous en seriez surprise. Je le compare aux cousins de votre pays, qui font beaucoup de mal, sans qu'on les voie ni qu'on les entende. En vérité, ma fille, je n'ai pas donné toute mon incapacité à mes enfants; je ne suis nullement habile, mais je suis sage et docile : vous feriez mieux que moi, si vous n'étiez dans un tourbillon qui vous emporte, sans que vous puissiez le retenir. J'espère donc, comme vous, que peut-être ce même tourbillon vous amènera à Paris : cette espérance me soutient le cœur et l'âme : vous avez des ressources, et si vous vous portez aussi bien que vous dites, je ne vois rien qui puisse traverser votre retour.

---

821. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Aux Rochers, ce 19e juin 1680.

J'ai été un mois à Nantes pour des affaires. Je ne suis

ici en repos que depuis quinze jours. Je vous demande de vos nouvelles, mon cher cousin, et de celles de l'aimable veuve. Comment vont ses affaires? On m'a mandé que vous en vouliez recommencer une avec Mme de Montglas : n'admirez-vous point qu'on en puisse avoir sur des tons si différents? La dernière pourroit bien n'être pas la moins bonne.

Je me plains d'être ici quand vous êtes tous deux à Paris. Nous sommes assez bien concertés quand nous sommes ensemble. Il s'en faut beaucoup que la conversation ne languisse; Corbinelli y tient bien sa place.

Je suis ici dans une fort grande solitude; et pour n'y être pas accoutumée je m'y accoutume assez bien. C'est une consolation que de lire. J'ai ici une petite bibliothèque qui seroit digne de vous; mais vous seriez bien digne de moi; et si nous étions voisins, nous ferions un grand commerce de nos esprits et de nos lectures. J'en reviens toujours à cette Providence qui nous a rangés comme il lui a plu. Il n'étoit pas aisé de comprendre qu'une demoiselle de Bourgogne, élevée à la cour, ne fût pas un peu égarée en Bretagne; mais elle a si bien disposé de la suite, que je l'honore toujours, et que je regarde avec respect toute sa conduite. Celle qu'elle a eue pour vous est bien douloureuse : je la sens peut-être plus que je ne devrois; mais enfin il faut se soumettre à ce qui est amer, comme à ce qui est doux.

Voilà les vraies réflexions d'une personne qui passe une partie de sa vie seule dans de grands bois, où les pensées ne peuvent être que sombres et solides.

Si je suis assez heureuse pour vous retrouver encore à Paris, vous me consolerez de tous mes ennuis, et vous me donnerez de la joie, et de la lumière à mon esprit. Je vous embrasse, le père et la fille, tous deux très-aimables.

---

822. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, vendredi 21e juin.

Le mauvais temps continue, ma chère fille; il n'y a d'intervalle que pour nous faire mouiller. On se hasarde sous l'espérance de la Saint-Jean, on prend le moment d'entre deux nuages pour être le repentir du temps, qui enfin veut changer de conduite, et l'on se trouve noyés. Cela nous est arrivé deux ou trois fois; et pour être un peu mieux garantis que par des casaques et des chapeaux, nous allons faire planter au bout de la grande allée, du côté du mail, une petite espèce de *vernillonneterie*, et une autre au bout de *l'infinie*, où l'on pourra se mettre à couvert de tout, et causer, et lire, et jouer : en sorte que ces deux petits parasols ou parapluies seront un agrément et une commodité, et ne nous coûteront presque rien. Voilà les grandes nouvelles de nos bois; je serois tentée de les faire mettre dans le *Mercure galant*. Vous m'en parlez vraiment d'une façon trop plaisante; je vous remercie de l'endroit que vous m'avez envoyé : si je croyois y retrouver encore la belle Mlle de Sévigné, et la fête sur les galères que M. de Vivonne n'a point donnée à Mme la comtesse de Grignan, je ferois la dépense de l'acheter; mais craignant aussi de n'y pas voir des relations de vos fêtes nocturnes de Rochecourbières, je me contenterai de l'emprunter à Vitré. Je ne sais comment vous pouvez dire que la devise ne fût pas aussi juste pour vous que pour Madame la Dauphine : j'entre dans votre pensée; il faut quelqu'un qui ait bien du fond d'esprit : je ne veux pas vous louer; mais c'est précisément pour vous, et c'est une jolie chose de dire qu'il y ait plus de charmes au dedans qu'au

dehors; ne soyez donc point ingrate au bon Clément; jamais rien ne sera si joli.

Je rétracte ce que j'avois dit en courant et sans y penser; vous me faites voir que j'ai eu tort de badiner sur M. d'Oldenbourg; ne sommes-nous pas, comme vous dites, accoutumés à des noms aussi allemands? celui-là pourtant ne pouvoit être de vos amis, étant toujours en Suède; mais pour le nom, il n'étoit point barbare : ce fut ma plume qui voulut faire cette méchante plaisanterie.

Mais en voici bien une autre : mes femmes de chambre, me voyant occupée de ce beau chapelet, ont trouvé plaisant de m'écrire la lettre que je vous ai envoyée, et qui a si parfaitement réussi, qu'elles en ont été effrayées, comme nous le fûmes une fois à Fresnes, pour une fausseté que cette bonne Scudéry avoit prise trop âprement : vous en souvient-il? Elles me virent donc vous envoyer cette lettre, partagées entre pâmer de rire et mourir de peur. « Comment, disoit Hélène, se moquer de sa maîtresse! — Mais, disoit Marie, c'est pour rire, cela réjouira Madame la Comtesse. » Enfin elles ont tant tortillé autour de moi, qu'ayant tâté et trouvé le terrain favorable, elles m'ont avoué qu'elles avoient fait écrire cette lettre par Demonville; elles m'ont dit qu'elle étoit encore toute mouillée, que je devois bien la reconnoître pour une friponnerie, plutôt que de vous l'envoyer, que depuis trois nuits elles ne dormoient pas, et qu'enfin elles me demandoient pardon. Voyez si vous ne reconnoissez pas votre mère à ces sottes simplicités, qui vous ont tant divertie à Livry, et que je souhaite qui vous divertissent encore. Vous n'avez donc plus qu'à me mander pourquoi vous m'avez envoyé ce beau chapelet que je méconnoissois; et moi je vous en remercierai aussitôt. Si je voulois, je citerois M. de la Rochefoucauld, qui étoit aussi aisé à tromper que moi; mais il avoit tant

d'autres sortes de mérites, que je n'en puis pas faire une consolation, ni une comparaison.

Avez-vous lu la *Gazette de Flandre?* voici qui va vous dégoûter de la sagesse humaine, puisque même après la mort on n'est point exempt des injustices de la fortune. « M. de la Rochefoucauld, dit cette gazette, a laissé un écrit où il dit que Gourville l'a toujours utilement et fidèlement servi, et qu'il se repent bien de n'avoir point laissé à sa prudence le soin de négocier le mariage de son petit-fils avec Mlle de Louvois, parce qu'il y a été trompé. » Je ne pense pas qu'il y ait une plus ridicule chose; de quelque lieu qu'elle vienne, elle est bien diabolique.

On me mande que les conversations de Sa Majesté avec Mme de Maintenon ne font que croître et embellir qu'elles durent depuis six heures jusqu'à dix, que la bru y va quelquefois faire une visite assez courte; qu'on les trouve chacun dans une grande chaise, et qu'après la visite finie, on reprend le fil du discours. Mon amie me mande qu'on n'aborde plus la dame sans crainte et sans respect, et que les ministres lui rendent la cour que les autres leur font.

Mme de la Sablière est dans ses Incurables, fort bien guérie d'un mal que l'on croit incurable pendant quelque temps, et dont la guérison réjouit plus que nulle autre. Elle est dans ce bienheureux état; elle est dévote et vraiment dévote; elle fait un bon usage de son libre arbitre; mais n'est-ce pas Dieu qui le lui fait faire? n'est-ce pas Dieu qui la fait vouloir? n'est-ce pas Dieu qui l'a délivrée de l'empire du démon? n'est-ce pas Dieu qui a tourné son cœur? n'est-ce pas Dieu qui la fait marcher et qui la soutient? n'est-ce pas Dieu qui lui donne la vue et le desir d'être à lui? c'est cela qui est couronné; c'est Dieu qui couronne ses dons. Si c'est là ce que vous appelez le libre arbitre, ah! je le veux bien.

Nous reprendrons saint Augustin : je reviens à mon amie.

Elle mène Mme de la Fayette chez cette aimable dévote; peut-être que c'est le chemin qui fera sentir à Mme de la Fayette que sa douleur n'est pas incurable. Elle m'a paru jusqu'ici fort insensible à toutes les autres choses, et même à son fils; mais que sait-on ce qui nous attend? c'est ce que je me dis sur le sujet du mien. Comment voulez-vous que je le marie? le voilà attaché à sa grosse cousine de V.... Il m'en parle très-plaisamment; c'est bien par là qu'on marche à la fortune. Voyez ce petit menin de Chiverni : avec sa petite mine chafouine, et son esprit droit et froid, il a trouvé le moyen de se faire aimer de Mme Colbert; il épouse sa nièce : soyez persuadée que vous lui verrez bientôt toutes ses belles terres dégagées, toutes ses dettes payées, et que le voilà hors de l'hôpital, où il étoit assurément. Mais on ne se refond point; tout cela va comme il plaît à la Providence. Je vois si trouble dans la destinée de votre frère, que je n'en puis parler. Je ne vois point les petits-enfants qui me viendront de ce côté; je vois les vôtres tout jolis, tout venus, et je crois que votre santé est meilleure; voilà ce qui me charme; mais je vous conjure, ma très-chère et très-bonne, de ne point abuser de ce mieux, et de craindre de retomber dans vos maux.

Je n'ai rien à vous répondre sur ce que dit saint Augustin, sinon que je l'écoute et je l'entends, quand il me dit et me répète cinq cents fois dans un même livre que tout dépend donc, comme dit l'Apôtre, « non de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde à qui il lui plaît; que ce n'est point en considération d'aucun mérite que Dieu donne sa grâce aux hommes, mais selon son bon plaisir, afin que l'homme ne se glorifie point, puisqu'il n'a rien qu'il n'ait reçu. » Et tout un livre sur ce ton, plein des passages de la

sainte Écriture, de saint Paul, des oraisons de l'Église : il appelle notre libre arbitre une délivrance et une facilité d'aimer Dieu, parce que nous ne sommes plus sous l'empire du démon, et que nous sommes élus de toute éternité, selon les décrets du Père Éternel avant tous les siècles. Quand je lis tout ce livre, et que je trouve tout d'un coup : *Comment Dieu jugeroit-il les hommes, si les hommes n'avoient point de libre arbitre?* en vérité, je n'entends point cet endroit, et je suis toute disposée à en faire un mystère; mais comme ce libre arbitre ne peut pas mettre notre salut en notre pouvoir, et qu'il faut toujours dépendre de Dieu, je ne cherche pas à être éclaircie davantage sur ce point, et je veux me tenir, si je puis, dans l'humilité et dans la dépendance. Si vous avez le livre *de la Prédestination des saints*, lisez-le, ma fille, vous en verrez beaucoup plus que je ne vous en dis.

Nous avons ici une petite huguenote qui dit que les enfants morts sans baptême vont droit en paradis sur la foi de leurs pères. Ah ! Mademoiselle, vous vous moquez de moi : comment voulez-vous qu'un enfant d'Adam, qu'une partie de cette masse corrompue, voie et connoisse Dieu? Il ne faut donc point de rédempteur, si l'on peut aller au ciel sans lui : voilà, Mademoiselle, une grande hérésie. J'étonnai un peu ma petite huguenote; je lui abandonnai les abus et les superstitions, je ne la poussai point sur le Saint-Sacrement, je me contentai d'assurer que je mourrois volontiers pour la réalité de Jésus-Christ. Je lui demandai pourquoi elle ne vouloit point invoquer les saints, puisque parmi les huguenots ils se recommandent aux prières les uns des autres? Enfin, je me réveillai beaucoup par cette dispute : sans cela j'étois morte; car cette fille étoit venue avec une Mme de la Haméliniere, dont le mari est votre parent.

Cette femme est une espèce de beauté que vous avez

vue une fois à Paris ; elle a un amant à bride abattue ; elle est deux ou trois mois chez lui ; elle s'en va à Paris, à Bourbon, familièrement avec lui ; elle va partout avec son équipage ; elle est présentement ici, avec six beaux chevaux gris, qui sont à Monsieur le Marquis ; c'est aussi le cocher de Monsieur le Marquis et son carrosse ; elle en parle sans fin et sans cesse. Elle n'est pas souvent chez son mari, dont les terres sont en décret ; car votre cousin s'est ruiné, comme un sot, dans son château. Cette femme n'a point d'affaires ; elle ne cherche qu'à faire des visites ; elle vient de vingt lieues loin, et tombe ici, comme une bombe, à l'heure que j'y pense le moins. D'abord me voilà à me cacher dans ces bois, comme vous savez, pour différer mon martyre ; enfin il faut revenir ; je trouve cette grande et belle femme, que je ne connois quasi point, avec une troupe à peu près comme celle de Mme de Chevigny à Fresnes, une petite fille, une demoiselle toute bouclée (c'est la huguenote), une autre *guimbarde*. Je me mets d'abord dans les belles humeurs de dire, malgré moi, des rudesses, une chaise qu'on va rompre, une cérémonie de guinguois : « Ne voudriez-vous pas, Madame, que je passasse devant vous? » On soupe enfin ; et pour interrompre la continuité ridicule de mes bâillements, je m'amuse à disputer contre cette fille, et cela me réveille. Il y a trois jours que cette femme est plantée ici ; je commence à m'y accoutumer ; car comme elle n'est pas assez habile pour être charmée de la liberté que je prends de faire tout ce qu'il me plaît, de la quitter, d'aller voir mes ouvriers, d'écrire, j'espère qu'elle s'en trouvera offensée ; ainsi je me ménage les délices d'un adieu charmant, qu'il est impossible d'avoir quand on a une bonne compagnie : voilà le train qui m'est venu, et qui s'en ira quand il plaira à Dieu ; je vous assure au moins que je ne le retiendrai pas, Je vous conjure, ma très-chère, de ne

point répondre à tout ceci : je me divertis à causer, et c'est tout ce que je veux.

Mlle du Plessis est à son couvent; vous ai-je dit comme elle a joué l'affligée, et comme elle voloit la cassette, pendant que sa mère expiroit? Vous ririez de voir comme tous les vices et toutes les vertus sont jetés pêle-mêle dans le fond de ces provinces; car je trouve des âmes de paysans plus droites que des lignes, aimant la vertu, comme naturellement les chevaux trottent. La main qui jette tout cela dans son univers, sait fort bien ce qu'elle fait, et tire sa gloire de tout, et tout est bien. M. de la Garde vous en dira sur ce ton plus que moi; il est trop plaisant; il m'a écrit une grande lettre d'amitié : il me dit qu'il s'en va vous voir; je ne crois pas qu'il ait fini son affaire : si vous me demandiez ce que c'est, j'en serois bien empêchée. Adieu, ma chère enfant.

---

823. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain du jour que je reçus cette lettre (nº 821, p. 70), j'y fis cette réponse.

A Paris, ce 25e juin 1680.

Il est plaisant que vendredi dernier je me suis plaint à notre ami Corbinelli que vous ne m'ayez pas encore écrit, Madame, depuis que vous êtes en Bretagne, et que le lendemain j'aie reçu votre lettre du 19e de ce mois. Quand vous auriez été à Paris, mes reproches ne vous auroient pas fait aller plus vite.

La veuve heureuse ne l'a pas été à son ordinaire dans son affaire d'Auvergne : elle partira d'ici le 10e juillet sans en avoir le jugement. Voyant les difficultés des audiences, elle a fait appointer son affaire, et l'on lui va

donner un rapporteur au premier jour. Il y a bien des gens qui disent qu'elle est plus heureuse que si elle avoit été jugée ; car cela lui donne lieu de revenir à Paris cet hiver. Cependant, comme elle n'a pas besoin de prétextes pour ce voyage, elle eût bien voulu être hors d'intrigues.

J'ai fait toute la peur à Mme de Montglas, et lorsqu'elle attendoit la honte de paroître en public manquer de bonne foi, je lui viens de faire dire par la comtesse de Fiesque, qu'après les sentiments que j'avois eu pour elle, je ne lui voulois jamais faire de mal. Je ne sais comment elle recevra cela, mais je sais bien pourquoi je l'ai fait.

Chiverni a épousé la petite Saumery, à qui son père a donné cent mille francs, et le Roi soixante mille écus pour récompenser feu Montglas des avances qu'il avoit faites quand il étoit maître de la garde-robe. Mon ami Saint-Aignan avoit des intentions pour la petite Saumery ; il est bien fâché que Chiverni lui ait été préféré. Sa consolation est, dit-il, qu'il le fera cocu, et sur cela, je l'assure que son rival ne sera pas le premier cocu de sa race.

Vous avez raison, ma chère cousine, de dire qu'il faut se soumettre aux ordres de la Providence. Nous serions bien fous si nous raisonnions sur sa conduite ; cependant je ne prétends pas l'offenser quand je dis que je voudrois bien qu'il lui eût plu de me faire passer ma vie avec vous, ou du moins dans votre voisinage. Pour les maux que cette Providence m'a faits en ruinant ma fortune, j'ai été longtemps sans vouloir croire que ce fût pour mon bien, comme me le disoient mes directeurs ; mais enfin, j'en suis persuadé depuis trois ans : je ne dis pas seulement pour mon bien en l'autre monde, mais encore pour mon repos en celui-ci. Dieu me récompense déjà en quelque façon de mes peines par ma résigna-

tion, et je dis maintenant de ce bon maître ce que dans ma folle jeunesse je disois de l'amour :

Il paye en un moment un siècle de travaux,
Et tous les autres biens ne valent pas ses maux.

Je suis trop heureux de croire, plus que je n'ai jamais fait, que ceux qui me connoissent me jugent digne des grands honneurs et des grands établissements. Pour ce que pensent de moi ceux qui ne me connoissent point, je ne m'en tourmente guère, et j'espère que bientôt les sentiments des uns et des autres sur mon sujet me seront fort indifférents en l'autre monde. Je souhaiterois seulement un peu plus de bien que je n'en ai, pour pouvoir mettre mes enfants en état de ne m'être point à charge. J'espère qu'il m'en viendra pour cela; mais, en tous cas, un peu de résignation et un peu de philosophie m'en consoleront bien vite. Cependant je fais des pas du côté du Roi, et quoique cela aille lentement, il fait du chemin. Sur ce que je lui fis dire il y a quelque temps que je ne lui demandois ni grâce ni retour pour moi, mais que je le suppliois, en considération de mes services, de donner quelque chose à mes enfants, il lui répondit qu'il le feroit volontiers aux occasions; et comme mon ami lui demanda s'il vouloit bien qu'il me dît cela de sa part, il y a un mois que je lui écrivis la lettre dont je vous envoie la copie, en lui envoyant en même temps un fragment de mes mémoires, depuis la bataille de Dunkerque jusques à ma prison, qui sont six années. Il y a trouvé son compte, et moi le mien. Je voudrois que vous pussiez lire ces mémoires; ils vous amuseroient dans votre solitude. Il me paroît que vous vous y ennuyez; mettez-y ordre, ma chère cousine : occupez-vous fortement, pour éviter l'ennui; rien n'est si dangereux pour la santé que de s'ennuyer.

J'ai fait vos amitiés à votre nièce ; elle les reçoit avec une tendresse et une reconnoissance infinie.

---

824. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 26e juin.

Quand je trouve les jours si longs, c'est qu'en vérité, avec cette durée infinie, ils sont froids et vilains ; nous avons fait deux admirables feux devant cette porte ; c'étoit la veille et le jour de saint Jean : il y avoit plus de trente fagots, une pyramide de fougères qui faisoit une pyramide d'ostentation ; mais c'étoient des feux à profit de ménage, nous nous y chauffions tous ; on ne se couche plus sans fagot ; on a repris ses habits d'hiver ; cela durera tant qu'il plaira à Dieu. Vous n'êtes point sujets à ces sortes d'hivers : dès que votre bise est passée, le chaud reprend le fil de son discours, et Rochecourbières n'est pas interrompu. Savez-vous comme écrit Montgobert ? elle écrit comme nous ; son commerce est fort agréable. Elle me parloit la dernière fois d'un déjeuner qu'elle devoit donner dans sa chambre, où vous deviez survenir ; tout cela est tourné plaisamment. Faites-la écrire pour vous, ma très-chère, et reposez-vous en me parlant ; cela me fait un bien que je ne vous puis dire. Je donne à examiner cette question à Rochecourbières, *si cette joie que j'ai de ne guère voir de votre écriture, est une marque d'amitié ou d'indifférence.* Je recommande cette cause à Montgobert : c'est que je suis toujours charmée de la confiance, et c'en est une que de croire fermement que j'aime mieux votre repos que mon plaisir, qui devient une peine dès que je me représente l'état où vous met cette écritoire.

Je fais ici des promenades qui me font sentir encore

plus tristement l'amertume de votre absence, que vous ne pouvez sentir la mienne au milieu de votre république; car assurément la compagnie de Grignan est si bonne et si grande, qu'elle doit vous donner plus de dissipation que le milieu de Paris. Votre petit bâtiment est achevé; on vous en mandera des nouvelles. En voulez-vous savoir de Mme de la Hamélinière? Elle a été sept jours entiers ici, elle ne partit qu'hier, après que j'eus pris ma médecine. J'envie bien ses chevaux gris qu'elle fit paroître dans ma cour : la familiarité de cette femme est sans exemple; elle s'en retourne chez le marquis de la Roche-Giffard, d'où elle venoit; elle a son équipage; elle ne parle que de lui. La scène est à vingt lieues d'ici, mais cela ne l'embarrasse pas. Votre bon cousin ne laisse pas de l'adorer, et d'adorer aussi Monsieur le Marquis. On parleroit longtemps là-dessus; les choses singulières me réjouissent toujours. Je vous assure que je fus fort touchée du plaisir de voir partir ce train; j'étois dans mon lit; mais je fus fort bien instruite du bruit du départ; je ne souhaite point qu'il me vienne d'autres visites : j'ai mille choses à faire et à lire, car il ne faut pas parler de lire avec ces créatures-là.

Je m'en vais reprendre mes *Conversations* toutes pleines de votre *père*. Mais une bonne fois, ma très-chère, mettez un peu votre nez dans le livre *de la Prédestination des saints*, de saint Augustin, et *du Don de la persévérance* : c'est un fort petit livre, il finit tout. Vous y verrez d'abord comme les papes et les conciles renvoient à ce Père, qu'ils appellent le docteur de la grâce : ensuite vous trouverez des lettres des saints Prosper et Hilaire, qui font mention des difficultés de certains prêtres de Marseille, qui disent tout comme vous; ils sont nommés *Semi-pélagiens*. Voyez ce que saint Augustin répond à ces lettres, et ce qu'il répète cent fois. Le onzième chapitre *du Don de la persévérance* me tomba

hier sous la main ; lisez-le, et lisez tout le livre, il n'est pas long ; c'est où j'ai puisé mes erreurs ; je ne suis pas seule, cela me console ; et en vérité je suis tentée de croire qu'on ne dispute aujourd'hui sur cette matière avec tant de chaleur que faute de s'entendre.

Je serois fort heureuse dans ces bois, si j'avois une feuille qui chantât : ah ! la jolie chose qu'une feuille qui chante ! et la triste demeure qu'un bois où les feuilles ne disent mot, et où les hiboux prennent la parole ! Je suis une ingrate : ce n'est que les soirs, et j'y entends tous les matins mille oiseaux. Vous n'en avez point où vous êtes, et vous observez seulement, comme vous disiez l'autre jour, de quel côté vient le vent ; votre terrasse doit être une fort belle chose. Je suis souvent avec vous tous, et mon imagination sait bien où vous trouver dans cette belle et grande principauté.

Il me paroît que mon fils est à Fontainebleau, sans être à la cour. On me mande de plusieurs endroits qu'il est toujours dans une grande, grande maison, où l'on doit croire qu'il se trouve bien, puisqu'il y est toujours. Vous savez que ce n'est pas ainsi que l'on fait sa cour ; on ridiculise cette conduite fort aisément. Voilà le voyage de Flandre fort assuré ; si les *dauphins* y vont, c'est une dépense à quoi l'on ne s'attendoit pas.

Le chevalier m'a écrit une très-bonne et honnête lettre. J'ai fait réparation à Monsieur d'Évreux ; je n'ai plus rien à demander à ces Grignans-là : pour l'aîné, c'est une autre affaire ; tant qu'il aura ma fille si loin de moi, j'aurai toujours bien des choses à démêler avec lui. Il me semble que vous devez avoir maintenant Monsieur l'Archevêque, et que vous êtes plus disposée que jamais à jouir de cette bonne et solide compagnie. Vous voilà donc privée de celle de M. Rouillé ; vous le regretterez ; mais ce n'est plus votre affaire, du moment que le lieutenant général cède la place au gouverneur. Je sens pré-

sentement le plaisir de voir le Coadjuteur à la tête de cette assemblée, avec un nouveau gouverneur et un nouvel intendant; il y fera des merveilles, et cela me paroît de la dernière importance pour vous. L'étoile est changée, le sort est rompu pour les Grignans, et peut-être pour l'aîné; ni bonheur, ni malheur, rien n'est de longue durée en ce pays-là; j'en excepte les prisonniers et les exilés, qui sont hors du commerce.

Mme de Vins m'écrit qu'elle a un plaisir sensible du cercle que nous faisons; vous lui parlez de moi, elle vous en parle; je lui parle de vous, elle m'en parle: ainsi nous tournons autour d'elle; elle me dit cela fort agréablement. Elle est à Pompone où elle apprend la philosophie de votre *père*. Le hasard a fait que Corbinelli, par moi, leur a donné un homme admirable pour enseigner le droit au fils aîné; cet homme sait tout, c'est un esprit lumineux, c'est une humeur et des mœurs à souhait: ils sont charmés de cet homme; c'est lui qui montre à cette belle marquise : elle est bien heureuse d'être aussi raisonnable qu'elle est, et de n'être point sujette à se pendre.

Mme de Mouci me mande qu'elle est persuadée que Mme de Lavardin ne s'accommodera jamais avec les jeunes gens; elle les attendoit ce jour-là; ils revenoient de la cour; elle étoit toute troublée de ce dérangement. c'est qu'elle est toute renfermée en elle-même, et je connois une autre mère qui ne se compte pour guère (elle a raison), et qui est toute transmise à ses enfants, et ne trouve de vraie douceur que dans sa famille : cette mère, en vérité, aime bien parfaitement sa chère fille : ce partage n'est pas à la mode de Bretagne.

On me mande que M. de Chiverni, qui est Clermont, afin que vous ne vous y trompiez pas, sera dans deux ans un des plus grands seigneurs de France : c'est ainsi que la fortune se joue. Je ne sais plus ce qu'est devenu

le mariage de M. de Molac; je suis fort aise qu'ils n'aient pas eu cette petite ; ils l'auroient assommée, pour lui apprendre à devenir la fille d'un disgracié. Dieu vous conserve les solides et bonnes pensées qu'il vous donne! vous parlez si sagement de tous les plaisirs et de tout ce qui n'est point en votre puissance, que la philosophie chrétienne n'en sait pas davantage :

J'en connois de plus misérables.

Vous êtes en vérité, et bien aimable, et bien estimable, et bien aimée, et bien estimée.

---

825. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce 30e juin.

Ce mois-ci ne m'a pas paru si immense que l'autre : c'est que je n'ai pas vu tant de pays ; je me suis renfermée dans ces bois, où l'imagination n'est pas si dissipée. J'y fais bien des réflexions, et sur le Saint-Esprit, que j'y souhaite sans cesse, plus persuadée que jamais qu'il souffle comme il lui plaît et où il lui plaît, et sur plusieurs autres sujets qui ne trouvent que trop leurs places. Mes pensées sont fort semblables aux vôtres sur le sujet de mon fils ; les sentiments qu'il a, de l'humeur et de l'esprit dont il est, et dans la place où il se trouve, sont aussi difficiles à deviner que ceux de Mme de Lavardin, qui paroît baignée dans l'excès de la joie à tous ceux qui ne la connoissent point : ce sont des jeux de la Providence, qui nous fait connoître en toutes choses la fausseté de nos jugements. Il n'y a point d'agrément que mon fils ne trouvât dans le pays où il est, et je suis persuadée que le chevalier lui procureroit tous les agréments du monde : il n'est pas assez heureux pour vouloir se

servir de tous ses avantages. Quelle envie effrénée n'auroit-il point d'être là, s'il n'y étoit pas ! Vous savez le dessous des cartes. Vous êtes bien plus sage, vous, ma fille, qui tâchez de trouver bon ce que vous avez, et de gâter tout ce que vous n'avez pas : voilà une philosophie qu'il auroit fallu acheter bien cher à l'encan de Lucien. Vous vous dites que tous les biens apparents des autres sont mauvais ; vous les regardez par la facette la plus désagréable ; vous tâchez à ne pas mettre votre félicité à ce qui ne dépend pas de vous. Je me fais une étude de cet endroit d'une de vos lettres ; il n'y a point de lecture qui puisse m'être si utile, quoique je sois un peu honteuse de vous trouver plus sage que moi. Mon fils me mande qu'il s'en va jouer au reversis avec son jeune maître ; cela me fait transir : deux, trois, quatre cents pistoles s'y perdent fort aisément :

Ce n'est rien pour Admète, et c'est beaucoup pour lui.

Si avant que de jouer, on pensoit à ce qu'on peut perdre, et qu'il le faut payer le lendemain, je crois qu'on ne s'engageroit pas à de telles parties ; mais l'on s'imagine qu'on les gagnera, et voilà où souvent l'on se trompe. Si Dangeau est de ce jeu, il prendra toutes les poules : c'est un aigle. Il en arrivera tout ce qu'il plaira à Dieu, comme des six mille francs que je devois toucher à Nantes : il est sorti une chicane du fond de l'enfer, qui me rejette je ne sais où.

Je vois par plusieurs lettres que la vie retirée et compassée de la jeune princesse n'est point dans son goût : sans la facilité de son esprit et sa complaisance extrême, cela pourroit s'appeler contrainte ; que savons-nous encore ce qui se passe dans cette place, la plus belle de l'univers ? Celle de *Danaé* est une autre merveille : la pluie d'or est fort abondante ; nulle de ses sœurs n'ap-

proche de sa beauté, mais leurs établissements ne seront point médiocres, et n'en seront pas moins solides.

Mme de Mouci ne me paroît pas en chercher d'autre que celui d'être la plus admirable et la plus romanesque personne du monde. Ne connoissons-nous pas une princesse qui se dépêcha de marier son amant, afin qu'elle n'eût plus envie de l'épouser, et qu'il n'en fût plus aucune question? C'est justement tout comme. Elle se plaît à faire des actions extraordinaires, et réjouira la noce; je ne voudrois pas jurer qu'elle n'allât à Malicorne consoler la douleur de Mme de Lavardin. Il n'y a rien qui mérite plus de réflexion que l'état de cette mère, dont la tête est marquée entre les bonnes : voyez par quels sentiments la Providence vient troubler son bonheur. Je vous remercie de lui avoir écrit. Où est donc Montgobert? Elle vous laisse écrire une grande lettre, où vous ne me dites pas un mot de votre santé, et vous savez ce que c'est pour moi que cet article.

Nous en faisons toujours un de Mme de Vins : c'est une aimable créature, j'y pense souvent, elle me témoigne bien de l'amitié, et me parle de vous avec une véritable tendresse. Elle n'est vraiment point un fagot d'épines : elle est fort bonne à ses amis, et fort sensible à leurs intérêts. Sa destinée est triste : elle n'étoit pourtant pas sans dégoûts au milieu de la cour, et vous la plaignez trop d'être dans sa famille ; c'est sa pente naturelle, elle y est fort accoutumée ; la solidité de son esprit lui est d'un grand secours présentement : ne vous mande-t-elle point l'usage qu'elle en fait, et comme elle apprend votre philosophie ? Son mari a donc payé le tribut aux yeux de Mme D***. Vous lui apprendrez comme il faut en être jalouse : les dames qui cherchent et qui trouvent à subsister partout ne sont point à plaindre assurément. Guitaut m'écrit de Saint-Ange à trois lieues de Fontainebleau, où il est allé morguer la cour, et voir

tous les Caumartins et toute la noce dans cette belle maison de la nouvelle mariée : ils y ont été trois jours :

Pour vous voir un moment
J'ai passé par Essonne.

Il est heureux notre ami, il est dévot ; hélas ! que vous en parlez bien ! que pourrois-je y ajouter, sinon que nous sommes des exemples de la misère et de l'impuissance humaine ? L'éternité me frappe un peu plus que vous : c'est que j'en suis plus près ; mais cette pensée n'augmente pas du moindre degré mon amour de Dieu ; je suis pleinement persuadée de tous les malheurs et de tous les chagrins répandus à pleines mains dans ce monde : Corbinelli le croit aussi et me faisoit l'autre jour une belle question : « Lequel est le plus heureux, ou un pauvre amant dans une grande incertitude d'être aimé, ou un autre dans une entière certitude de l'être ? » Je lui dis que le premier étoit le plus heureux, voyant bien qu'il vouloit badiner et dire que tout le monde est également heureux et malheureux. Je ne crois pas que cette opinion fasse fortune, et je ne sais si M. de Luxembourg seroit de cet avis ; je pense qu'il sait bien mal être exilé et disgracié ; il n'a guère fait de provisions dans la vie qu'il a faite pour soutenir un malheur comme celui-ci.

Je viens de trouver une lettre de Mme de Coulanges que je n'avois pas lue ; je la méconnoissois : elle me mande qu'elle s'en va à Lyon, qu'elle ne veut point passer par Fontainebleau, qu'elle a pris son esprit de province ; que le Roi fut l'autre jour trois heures chez Mme de Maintenon, qui avoit la migraine, que le P. de la Chaise y vint ; que Mme de Fontanges pleure tous les jours de n'être plus aimée ; les grands établissements ne la peuvent consoler : voilà qui est bon pour mettre dans notre sac aux réflexions. Vous savez que le cardinal d'Estrées va à Rome pour la régale, sur laquelle

le pape écrit une lettre au Roi, comme l'auroit écrite saint Pierre. On dit que Sa Majesté se lasse de Monsieur de Paris et de sa vie : il sera quitté comme les maîtresses. Mais cela est plaisant, ma bonne, de vous dire des nouvelles ; je cause avec vous sur celles que je reçois, n'en ayant point d'ici à vous mander. En voici pourtant d'assez considérables : Mme de Tarente arrive ; M. et Mme de Chaulnes seront dans huit jours à Rennes. M. de Chaulnes a ordonné qu'on raccommodât le chemin d'ici à Vitré ; de sorte qu'il y a tous les jours cent et deux cents hommes, et le sénéchal à la tête, soutenu des avis de nos cochers, pour nous faire *un chemin comme dans cette chambre.*

Il entra hier ici un garçon de Vitré, c'est-à-dire qui en venoit ; je le reconnus d'abord pour avoir été laquais de M. de Coulanges. M. de Grignan l'a vu à Aix. Il me montra un papier imprimé de tout ce qu'il sait faire du feu ; il a le secret de cet homme dont vous avez entendu parler à Paris : entre mille choses qui sont toutes miraculeuses, et que je ne comprends pas que l'on souffre à cause des conséquences, je ne m'arrêtai qu'à une petite, qui est bientôt faite : c'est de lui voir couler dans la bouche dix ou douze gouttes de ma cire d'Espagne tout allumée, et dans sa main ; et de n'en être non plus ému que si c'eût été de l'eau ; sans mine, sans grimace, sa langue aussi belle après cette légère opération que devant. J'en avois fort entendu parler ; mais de voir cela si familièrement dans ma chambre, me donna un extrême étonnement. Cela prouve votre philosophie, ma bonne, et qu'assurément le feu n'est point chaud, et ne nous cause le sentiment de chaleur que selon la disposition des parties ; mais comprenez-vous qu'il y ait une sorte de liqueur dont on puisse se frotter avec assez de confiance pour faire fondre de la cire d'Espagne ou du plomb sur sa langue, avaler de l'huile bouillante, et mar-

cher sur des barres de fer toutes rouges? Que deviendront nos miracles et les épreuves d'innocence des siècles passés? Si vous voyez le visage de ce garçon, vous le reconnoîtrez; il va courir les provinces.

Madame la Dauphine se met à courir les bêtes; il ne sembloit pas qu'elle voulût faire tant de chemin pour les attraper : vous voyez comme les goûts changent. Cela fait qu'on parle un peu de Madame; sans cela, il n'en étoit plus question; mais la chasse réunira ces deux branches de Bavière, depuis longtemps mal ensemble. J'ai recommencé mon petit livre; il m'occupe et me divertit fort agréablement; je suis persuadée que vous le connoissez. Ma fille, je vous embrasse et vous dis adieu, toujours à mon grand regret. Malgré toutes les obscurités de votre destinée, j'espère que nous nous retrouverons cet hiver. Vous ne savez que faire, dites-vous, de mes louanges, vous en êtes chagrine; ce n'est pas ma faute, je me serois contentée de les penser, si vous ne m'étiez venue dire pis que pendre de vous, sans aucune considération de l'intérêt que j'y prends : j'ai repoussé l'injure, et je me suis résolue une bonne fois à vous dire vos vérités.

---

826. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 3e juillet.

Je vous plains, ma bonne, des compagnies contraignantes que vous avez eues. Les hommes n'incommodent pas tant que la princesse que vous attendiez. La nôtre est arrivée dès lundi; mais je la laisse reposer jusqu'à demain. Quand je considère votre château rempli de toute votre grande famille, et de tous les survenants, et de toute la musique, et des plaisirs qu'y attire M. de Grignan, je ne comprends pas que vous puissiez éviter d'y

faire une fort grande dépense ; il n'y a point de provisions dont on ne trouve très-promptement la fin avec tant de monde ; c'est une affaire que la consommation de mille choses qu'il faut acheter; cela n'étoit point ainsi du temps de feu Monsieur votre beau-père, et je ne puis concevoir le château de Grignan comme un lieu de rafraîchissement pour vous. Ainsi l'intérêt continuel que je prends à vos affaires ne me laisse point jouir du repos que je me suis imaginé dans ce lieu, où vous croyez toujours que vous vivez pour rien. C'est où il n'y a point de remède.

Nous sommes occupés ici à mettre dehors très-honnêtement le père Rahuel. Monsieur de Rennes le desire d'une manière à ne pouvoir lui refuser; nous le voulons très-bien aussi : nous y jetons un homme qui nous paroît bon. Ce petit déménagement et les comptes qu'il faut recevoir font une affaire.

Je reçois toujours les lettres fort noires de mon fils, appelant ses chaînes et son esclavage, ce qu'un autre appelleroit sa joie et sa fortune. Si j'avois voulu faire un homme exprès, et par l'humeur, et par l'esprit, pour être enivré de ces pays-là, et même pour être assez propre à y plaire, j'aurois fait M. de Sévigné exprès à plaisir : il se trouve que c'est précisément le contraire; ce n'est pas la première fois qu'on se trompe. Ce seroit à moi à crier miséricorde, si je n'avois du courage : c'est moi que cette charge accable, surtout en voyant comme il a pris en ce pays de tous les côtés tout ce qu'il a pu ; mais je me tais, et voudrois au moins que pour prix de tout le dérangement qu'il me fait, il fût content dans la place où il est. Son chagrin m'en donne plus que tout le reste ; n'en parlons plus. Je l'attends ici incessamment; car s'il peut se contenter de paroître à la tête de la compagnie quand le Roi la verra, il volera ici avec une soif nonpareille de revoir son cher pays : *dulcis amor pa-*

trix; voilà ce que les Romains souhaitoient à leurs citoyens.

Vous avez très-bien deviné : Montgobert ne me dit point qu'elle soit mal avec vous; vous m'en dites la raison, on ne se vante point d'avoir tort. Elle me dit mille folies, comme à l'ordinaire, sur les trains et les plaisirs que vous avez. Je suis fâchée que ce *vieux carrosse,* où il faut toujours refaire quelque chose, se trouve dans l'amitié et dans les anciens attachements; je croyois tout le contraire, et que le passé répondît de l'avenir, et que ce fût pour *l'autre* que ces dégingandements fussent réservés : l'amour-propre fait quelquefois de plaisants effets. La pensée qu'on préfère quelqu'un, la crainte de n'être pas aimée, l'envie de surmonter, cela fait un mélange de diverses passions qui font grand mal à la pauvre raison. Je ne lui dis rien du tout de ce que vous me mandez, et vous exhorte toujours tout autant que je puis à passer et à couler le temps pour ne rien faire d'extraordinaire.

Je vous conjure, ma bonne, de me mander pourquoi ce beau chapelet vous a tout d'un coup plus incommodée qu'à l'ordinaire, et par quelle impatience vous avez voulu l'envoyer devant vous à Paris. Que vouliez-vous qu'il y devînt sans vous et sans moi? On a fort bien fait de me l'envoyer, j'en serai moins longtemps ingrate, car je vous en remercie comme d'un présent digne de la Reine, et que j'avois toujours souhaité quand vous n'en voudriez plus.

Vos terrasses sont bien différentes des extravagantes figures de nos bois. Si vos promenades étoient à la main comme les nôtres, vous en feriez le même usage : Livry vous le doit persuader; vous y profitiez si bien de ces beaux jardins qui s'offroient sans cesse à vous, et que vous ne refusiez point. Je comprends le plaisir que vous aurez eu de causer avec M. de Vins; il en sait autant,

comme vous dites, que ceux qui ne veulent pas dire ce qu'ils savent. Son aimable femme m'a écrit une grande lettre toute pleine des amitiés de M. de Pompone et des siennes. Elle a été voir votre bâtiment, dont elle est satisfaite : je crois qu'il faudra songer à soutenir un peu plus solidement la cheminée de la salle : cela est plaisant que Bruan n'y ait pas pensé, et que votre réflexion de Provence l'ait redressé. Cette pauvre de Vins est accablée de procès, et toujours affligée de n'être point à Pompone. Il seroit difficile de trouver dans tout le monde une personne plus sage et plus raisonnable. Elle se défend fort d'apprendre la philosophie, par la seule raison qu'elle n'en a pas le loisir ; car elle est bien loin d'estimer l'ignorance. Vous vous vantez d'être *Agnès* et de ne rien faire dans votre cabinet : il me semble pourtant que vous êtes une substance qui pense beaucoup ; que ce soit du moins d'une couleur à ne vous point noircir l'imagination. J'essaye d'éclaircir mes entre chien et loup autant qu'il m'est possible. Ce que vous dites de Mme de Mouci est admirable; son étoile est d'être utile à M. de Lavardin ; et son étoile à lui, c'est que tout se tourne à bien pour le faire riche, comme tout réussit aux élus. Je vous envoie une lettre de Mme de Lavardin ; peut-être qu'elle se trouvera mieux qu'elle ne pense de la société de ces jeunes gens : les choses n'arrivent presque jamais comme on se les imagine.

Je vous ai parlé en badinant des frayeurs que me donnoit l'accident de Mme de Saint-Pouanges : je ne suis pas pire que j'étois ; n'est-ce pas assez pour en être honteuse? j'essaye plutôt de les corriger que de les établir, et je me fais tous les jours de nouvelles leçons de la Providence; mais c'est quelquefois aussi par ces prévoyances qu'on est garanti des malheurs où les autres tombent par leur imprudence, et tout cela seroit des chemins par où s'accomplissent ses ordres. Enfin vous

ne me jetterez point mes livres à la tête; car je ne suis que comme j'étois. J'entends fort bien ces *Conversations* cartésiennes; il me semble que je vous entends tous. Il y a un endroit de *la Recherche de la vérité*, contre lequel Corbinelli a écrit; on y soutient que Dieu nous donne une impulsion à l'aimer, que nous arrêtons et détournons par notre volonté. Cela paroît bien rude qu'un Être très-parfait, et par conséquent tout-puissant, soit ainsi arrêté tout court au milieu de sa course. Il y a bien de l'esprit dans ces *Conversations;* je mêle cette lecture de mille autres; mon cabinet seroit digne de vous; je ne puis le louer davantage.

Adieu, adieu, ma très-chère enfant : j'embrasse toute votre aimable compagnie, et vous très-tendrement et *très-cordialement :* c'est un mot de ma grand'mère.

---

827. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Aux Rochers, le 3e juillet 1680.

Il faut donc vous dire adieu, mon cher cousin, puisque vous partez le 10e de ce mois. Ce seroit, comme vous dites, un plaisir à une dame qui auroit besoin d'un prétexte pour revenir à Paris, que cette obligation de venir reprendre le fil de son procès; mais le nom de *veuve* emporte avec lui celui de *liberté :* ainsi je m'afflige avec elle de la longueur de cette chicane.

Je veux me réjouir avec vous de l'espèce de commerce et de liaison que vous conservez avec le Roi. Je crois que vos lettres lui font plaisir; c'est dommage qu'il ne se donne celui de voir et de parler à l'homme du monde qui seroit le plus capable de le divertir, et le plus digne de le louer. Vous y perdez beaucoup; il y perd encore davantage dans le dessein qu'il a de faire durer sa gloire

autant que l'univers. Votre dernière lettre est fort bonne : vous n'en sauriez faire d'autres.

Vous avez très-sagement fait de ne vouloir point de seconde affaire avec Mme de Montglas. La destinée de son fils est heureuse. N'admirez-vous point sur qui les fées prennent plaisir de souffler? Montglas le père meurt ruiné, et vous verrez son fils dans trois ans un des plus riches seigneurs de la cour.

Vous avez fait une jolie promenade à Versailles. Notre ami Corbinelli m'en a fait le récit, le plus plaisamment du monde : de sa jalousie, de l'agrément de sa maîtresse et de la vivacité de sa conversation. C'est tout ce que je pouvois espérer de mieux, n'ayant pu être de cette agréable partie.

Adieu donc, mon cher cousin ; adieu, l'aimable veuve : nous nous écrirons de nos provinces, sans appeler les nouvelles publiques à notre secours.

---

828. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 7e juillet.

Le petit Coulanges s'en va à Lyon avec sa femme, et de là à Grignan : il me promet de me faire une description exacte de toute votre personne. Il m'écrit une fort plaisante lettre de la vie triste, réglée et saine de Bourbon, dont il a pensé mourir ; il tâche un peu de s'en remettre à Paris par les veilles, les ragoûts et les indigestions qu'il cherche avec soin : il est étonné d'avoir pu résister à l'exactitude de cette vie ; du reste, le pauvre petit homme est assez chagrin ; il vous en contera beaucoup. Je ne vous conseille point de jouer avec lui qu'un jeu ordinairement médiocre. Je vous envoie en original un morceau de la lettre de sa femme ; il me semble que

ce qu'elle mande est curieux. Je vous prie qu'elle ne sache point que je vous envoie ses lettres; elle vous en écriroit autant, mais on n'aime point que cela tourne. Il y a longtemps que je vous aurois repris cette humeur de retraite si admirable, si j'avois été à Paris; cependant on m'en dit trop pour ne pas vous faire voir au moins que j'ai changé de sentiments comme vous. Il est certain qu'il falloit jeter des vivres dans cette place, qui ne pouvoit plus subsister. L'amie de mon amie est la machine qui conduit tout. Mais croyoit-elle qu'on pût toujours ignorer le premier tome de sa vie? et à moins que de l'avoir conté avec malice, quel mal cela lui a-t-il fait? Vous verrez pourtant cette lettre. Celle de la Troche m'assure que la tiédeur est extrême pour celle qui va quatre pas derrière, dont elle est inconsolable; la jalousie de celle qui va quatre pas devant est plus vive sur la confiance et l'amitié qu'on a pour l'autre, que pour cet éclair de passion, qui fait voir un mérite et un esprit fort médiocre : on triompheroit de cela; mais sur l'esprit, la conversation, il faut mourir de chagrin; on a beaucoup de rudesse pour *elle*.

Mais que dites-vous de ce mariage de la princesse de Conti, sur qui toutes les fées avoient soufflé? J'ai vu ma voisine, je ne lui donnerai point d'autre titre. Elle me fit beaucoup d'amitié, et me montra d'abord votre lettre; elle entend fort bien un petit endroit où vous parlez de son cœur, comme si vous l'aviez vu : elle dit qu'elle est venue ici pour vous faire réponse. Sa fille est transportée de joie; elle est en Allemagne, ravie d'avoir quitté le Danemark, charmée de son mari, de ses richesses. Elle s'est un peu précipitée de se marier devant les signatures de toute sa famille : sa mère est en colère, mais je me moque d'elle. Elle m'a conté qu'on avoit choisi un homme de la cour, pour danser avec la bru. Cet homme de la cour dansoit si bien, on le trouvoit si

bien fait, on en parloit si souvent, il étoit habillé de couleurs si convenables, qu'un jour le père dit en le rencontrant : « Je pense que vous voulez donner de la jalousie à mon fils, je ne vous le conseille pas. » C'en est assez, on ne danse plus : il y a mille bagatelles encore qu'on ne peut écrire. Pour sa nièce, elle en parle fort plaisamment : elle a une violente inclination pour le frère aîné de son époux, elle ne sait ce que c'est : la tante le sait bien ; nous rîmes de ce mal qu'elle ne connoît point du tout, et qu'elle a d'une manière si violente. C'est un patron rude, qui se tourne selon son caractère ; c'est la fièvre qu'elle a, comme quand le petit de la Fayette disoit qu'il étoit tout je ne sais comment, et faisoit des visites ; c'est qu'il avoit un accès furieux. Elle n'a de sentiment de joie ou de chagrin que par rapport à la manière dont elle est bien ou mal en ce lieu-là : elle se soucie peu de ce qui se passe chez elle, et s'en sert pour avoir du commerce, et pour se plaindre de cet aîné. Je ne vous puis dire combien cette voisine conta tout cela d'original, et confidemment, et plaisamment.

On parle de la guerre ; voilà ce qui me déplaît. Monsieur le Prince va à Lille ; il ne marche pas pour rien. On croit pourtant que le Roi ne sera pas plus tôt en chemin, que le roi d'Espagne abandonnera la qualité de duc de Bourgogne, et que tout fléchira le genou. Voilà bien des choses, ma pauvre enfant, dont nous n'avons que faire ; mais on cause. Ce n'est point le livre *de la Recherche de la vérité* que je lis : bon Dieu ! je ne l'entendrois pas ; ces sont des petites *Conversations* qui en sont tirées, et qui sont expliquées. Je suis toujours choquée de cette impulsion que nous arrêtons tout court ; mais si le P. Malebranche a besoin de cette liberté de choix qu'il nous donne, comme à Adam, pour justifier la justice de Dieu envers les adultes, que fera-

t-il pour les petits enfants? Il faudra en revenir à l'*altitudo*. J'aimerois autant m'en servir pour tout, comme saint Thomas, qui ne marchande point. Je ne vous dirai donc rien, sinon que je suis à vous comme en mille.

N'avez-vous pas d'extrêmes chaleurs? N'est-ce pas dans le cabinet de mon appartement que vous êtes couchée sur le petit lit? Votre cabinet grand et petit est, ce me semble, d'une chaleur extrême. Ne trompez point mon imagination; et que je sache d'abord où vous prendre sans vous aller chercher où vous n'êtes pas.

Vos beaux-frères sont en bon chemin, je sens tous les jours cette joie. Je crois que vous aurez bientôt les évêques; l'assemblée du clergé est finie. On sacrera Monsieur d'Évreux à Arles, du moins il le disoit ainsi. Le chevalier m'a fait une fort honnête réponse. Mlle de Méri dit que je lui ai écrit fort sèchement; c'est peut-être en elle qu'est la sécheresse, comme la piqûre n'est pas dans l'épine. Je viens de lui écrire encore un petit billet pour l'assurer que je ne suis point sèche, et qu'il eût été plus sec de ne se pas soucier de ses plaintes, que de lui vouloir ôter bonnement ces impressions.

Nous mourons de chaud : je crains vos tonnerres, ils sont plus éclatants que les nôtres; je songe à votre petite fille qui en fut brûlée; il y en eut une aussi à Livry. A propos de Livry, on y étoit, l'année passée, assassiné de chenilles; celles-ci, ce sont des voleurs qui assassinent les passants dans la forêt. Le P. Païen fut volé l'autre jour, et battu outrageusement à la tête; on ne croit pas qu'il en réchappe. Si je vous revoyois encore une fois aux Rochers, il me semble que le goût que je vous connois pour la solitude vous feroit aimer les deux cellules admirables que j'ai faites dans ces bois. Le bon abbé fait bâtir, sans oser élever son bâtiment, pour des rai-

sons solides; mais enfin il a de toutes sortes d'ouvriers. Mon fils a eu un accès de fièvre; il espère qu'elle sera, comme l'année passée, dans la règle des vingt-quatre heures. On me mande qu'il est incessamment avec la duchesse de V.... Vous savez comme on aime cette conduite en ce pays-là, et combien elle est ridiculisée. Ce qui est de vrai, c'est qu'il n'aime point du tout la duchesse, et que c'est pour rien qu'il prend un air si nuisible.

J'embrasse M. de Grignan et Mlles de Grignan, que j'aime et honore; je suis ravie de savoir qu'elles me conservent dans leur souvenir. Je baise les petits marmots; et pour vous, ma fille, que vous dirai-je? car voilà toutes les paroles employées; c'est que les sentiments que j'ai pour vous sont beaucoup au-dessus : il me semble que vous le savez.

---

829. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le lendemain que j'eus reçu cette lettre (n° 826, p. 507), j'y fis cette réponse :

A Paris, ce 8e juillet 1680.

J'ai été ravi de recevoir encore une de vos lettres, Madame, avant que de partir de ce pays-ci. Comme ce ne sont pas des jouissances que demande à son beau-père votre nièce de Coligny, elle n'a point d'impatience du jugement de son affaire : un arrêt lui sera aussi bon dans un an qu'aujourd'hui.

Dans le besoin que j'ai d'avoir commerce de lettres avec mes amis pendant mon exil, j'aime autant l'entretenir avec le Roi qu'avec d'autres. Je serai même content de n'avoir pas régulièrement de réponses de lui, pourvu qu'il donne quelque chose à mes enfants entre ci et un ou deux ans.

Mme de Montglas a reçu mes honnêtetés avec la joie et la reconnoissance qu'elles méritoient, et m'a fait dire qu'elle n'aura pas de repos qu'elle ne m'ait satisfait. Je serai agréablement surpris si cela arrive, car je ne m'y attends pas. L'alliance de M. Colbert n'avancera guère Chiverni, à mon avis : ce ministre n'emploie son crédit que pour lui, ou tout au plus pour ses enfants.

Le cardinal d'Estrées s'en va à Rome pour apaiser le pape sur la régale. Le Roi partira de Saint-Germain pour son voyage de Flandre le 13ᵉ de ce mois; on dit que Monseigneur sera le général des troupes de ce pays-là, et Monsieur le Prince son lieutenant général. Monsieur, dit-on, demeure à Saint-Cloud : on dit qu'il y a eu quelque aigreur entre le Roi et lui, où Madame la Dauphine et Mme de Maintenon sont mêlées.

Monsieur de Beauvais va en Pologne à la place du marquis de Béthune, que l'on en retire.

Les affaires de Mme de Bussy avec sa cousine la duchesse d'Estrées vont le mieux du monde; sa fille de Rabutin et elle se la renvoient tour à tour. Quand la duchesse est à Paris, la *Rabutine* avance l'estimation des biens de Manicamp en Picardie; et quand elle court en ce pays-là, Mme de Bussy obtient des arrêts contre elle à la grand'chambre. Tout le monde commence à connoître que la maison de Manicamp est une maison ruinée par le partage de Mme de Bussy, et par les créanciers.

Adieu, ma chère cousine : ne m'écrivez plus avant le 25ᵉ de ce mois, car je ne serai à Bussy que dans ce temps-là. Mme de Coligny vous embrasse de tout son cœur.

---

830. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 10e juillet.

Je n'avois point encore tâté du dégoût et du chagrin de n'avoir point de vos lettres; j'admirois comme depuis mon départ je n'avois passé aucun ordinaire sans en avoir; cette douceur me paroissoit bien grande, je la sentois, et j'en parlois souvent : mais j'en suis encore plus persuadée que jamais par le chagrin que cette privation me fait souffrir. Le bon du But, qui prend plaisir et qui se vante tous les jours de poste de me donner cette joie, ne m'a point écrit du tout, n'osant faire son paquet sans ces nouvelles de Provence si nécessaires à mon repos. Je n'ai donc reçu que des lettres de traverse; il faut, ma chère enfant, que votre poste de Lyon ne m'en ait point apporté, car j'ai un commis fort soigneux, et du But, qui ne l'est pas moins. Je tâche à me faire entendre ce que je vous disois en pareille occasion; je sais tout ce qui peut causer ce retardement : je compte que j'aurai vendredi deux de vos paquets ensemble; mais ce vendredi est longtemps à venir : depuis le lundi matin jusqu'au vendredi, ce sont cinq jours d'une excessive longueur; et vous savez mieux que personne comme on est peu maîtresse de ses craintes et de ses imaginations; elles ont ici toute leur étendue; rien ne brouille, ni ne démêle ces émotions : on ne peut s'amuser à envoyer savoir chez tous ceux qui sont dans votre commerce s'ils ont reçu leurs lettres; on pense à la grande chaleur du pays où vous êtes, à la fièvre qui peut survenir dans le moment qu'on y pense le moins; enfin, ma chère belle, on a beaucoup de peine à gouverner son imagination; et le moyen de se mettre au-dessus de cette sorte de peine?

Mme la princesse de Tarente fut ici lundi toute l'après-dînée : elle m'avoit fait une collation en viande ; je lui rendis ; c'est une sotte mode : c'est la longueur des jours qui nous jette dans cet embarras ; je pense que cela ne durera pas. Elle me conta cent choses de sa fille, et de toutes les parties du monde ; mais ce sera pour une autre fois, je ne saurois tant discourir aujourd'hui : je suis fâchée de n'avoir point de lettres de ma fille. Le bon abbé vous assure de ses services, et se porte très-bien. Pour moi, ma petite, dès que j'aurai de vos nouvelles, je me porterai parfaitement bien ; je n'ai aucun mal que celui de n'avoir point de vos lettres ; mais je le trouve bien grand : j'espère qu'en recevant ceci vous vous moquerez de moi, comme je prends quelquefois la liberté de me moquer de vous ; il faut nous excuser à la pareille, ma chère enfant, et souffrir cette peine attachée à notre amitié.

---

831. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 14e juillet.

Enfin, ma fille, j'ai reçu vos deux lettres à la fois ; ne m'accoutumerai-je jamais à ces petites manières de peindre de la poste? et faudra-t-il que je sois toujours gourmandée par mon imagination ? La pensée du moment où je saurai le oui ou le non d'avoir ou de n'avoir pas de vos nouvelles, me donne une émotion dont je ne suis point du tout la maîtresse ; ma pauvre machine en est tout ébranlée ; et puis je me moque de moi. C'étoit la poste de Bretagne qui s'étoit fourvoyée pour le paquet de du But uniquement ; car j'avois reçu toutes les lettres dont je ne me soucie point. Voilà un trop grand article : ce même fond me fait craindre mon ombre *toutes les fois* que votre amitié est cachée sous votre

tempérament; c'est la poste qui n'est pas arrivée : je me trouble, je m'inquiète, et puis j'en ris, voyant bien que j'ai eu tort. M. de Grignan, qui est l'exemple de la tranquillité qui vous plaît, seroit fort bon à suivre, si nos esprits avoient le même cours, et que nous fussions jumeaux. Mais il me semble que je me suis déjà corrigée de ces sottes vivacités; et je suis persuadée que j'avancerai encore dans ce chemin où vous me conduisez, en me persuadant bien fortement que le fond de votre amitié pour moi est invariable. Je souhaite de mettre en œuvre toutes les résolutions que j'ai prises sur mes réflexions; je deviendrai parfaite sur la fin de ma vie. Ce qui me console du passé, ma très-chère, c'est que vous en voyez aussi le fond : un cœur trop sensible, un tempérament trop vif, et une sagesse trop médiocre. Vous me jetez tant de louanges au travers de toutes mes imperfections, que c'est bien moi qui ne sais qu'en faire; je voudrois qu'elles fussent vraies et prises ailleurs que dans votre amitié. Enfin, ma chère enfant, il faut se souffrir; et l'on peut quasi toujours dire, en comparaison de l'éternité :

Vous n'avez plus guère à souffrir,

comme dit la chanson. Je suis effrayée comme la vie passe : depuis lundi j'ai trouvé les jours infinis à cause de cette folie de lettres; je regardois ma pendule, et prenois plaisir à penser : voilà comme on est quand on souhaite que cette aiguille marche; et cependant elle tourne sans qu'on la voie, et tout arrive à la fin.

J'ai reçu un dernier billet de Mlle de Méri, tout plein de bonne amitié; elle me fait une pitié étrange de sa méchante santé; elle a bien vu qu'elle n'avoit pas toute la raison, c'est assez. Je ne comprends pas que mes lettres puissent divertir ce Grignan, où il trouve si

souvent des chapitres d'affaires, des réflexions tristes, des réflexions sur la dépense : que fait-il de tout cela? il faut qu'il saute par-dessus pour trouver un endroit qui lui plaise : cela s'appelle des *landes* en ce pays-ci; il y en a beaucoup dans mes lettres avant que de trouver la *prairie*. Vous avez ri de cette personne blessée dans le service; elle l'est à un point qu'on la croit *invalide*. Elle ne fait point le voyage, et s'en va dans notre voisinage de Livry bien tristement. A propos, le bon Païen est mort des blessures que lui firent ses voleurs. Nous avions toujours cru que c'étoit une illusion; quoi? dans cette forêt si belle, si traitable, où nous nous promenons si familièrement avec un petit bâton et Louison! Voilà pourtant qui doit nous la faire respecter : nous trouvions plaisant qu'elle fût la terreur des Champenois et des Lorrains.

On me mande qu'il y a quelque chose entre le Roi et Monsieur; que Madame la Dauphine et Mme de Maintenon y sont mêlées; mais qu'on ne sait encore ce que c'est. Là-dessus je fais l'entendue dans ces bois, et je trouve plaisant que cette nouvelle me soit venue tout droit, et que je l'ai envoyée : ne l'avez-vous point sue d'ailleurs? Mme de Coulanges vous écrira volontiers tout ce qu'elle saura; mais elle ne sera pas si bien instruite. Monsieur le Prince va au voyage; et cette petite princesse de Conti, qui est méchante comme un petit aspic pour son mari, demeure à Chantilly auprès de Madame la Duchesse : cette école est excellente, et l'esprit de Mme de Langeron doit avoir l'honneur de ce changement.

Vous aurez bientôt vos deux prélats et le petit Coulanges, qui veut aller à Rome avec le cardinal d'Estrées. Vous êtes une si bonne compagnie à Grignan, vous y avez une si bonne chère, une si bonne musique, un si bon petit cabinet, que, dans cette belle saison, ce n'est

pas une solitude, c'est une république fort agréable; mais je n'y puis comprendre la bise et les horreurs de l'hiver. Vous me dites des merveilles de votre santé, c'est-à-dire que vous êtes belle; car votre beauté et votre santé tiennent ensemble. Je suis trop loin pour entrer dans un plus grand détail; mais je ne puis manquer en vous conjurant de ne point abuser de cette santé, qui est toujours bien délicate. Montgobert ne me mande point qu'elle soit mal avec vous : elle me conte la jolie vie que vous faites, et me dit des folies sur ce chapelet; mes filles ont été ravies de votre approbation; elles trembloient de peur; mais voyant que vous êtes fort aise qu'elles se moquent de moi : « Bon, bon, dit Marie, nous allons bien tromper Madame. » Il est vrai que jamais il n'y eut une telle sottise. Vous pouvez croire, après cela, que si quelqu'un entreprenoit de me prouver que vous n'êtes point ma fille, il ne seroit pas trop impossible de me le persuader.

Vous lisez donc saint Paul et saint Augustin; voilà les bons ouvriers pour établir la souveraine volonté de Dieu. Ils ne marchandent point à dire que Dieu dispose de ses créatures, comme le potier : il en choisit, il en rejette. Ils ne sont point en peine de faire des compliments pour sauver sa justice; car il n'y a point d'autre justice que sa volonté : c'est la justice même; c'est la règle même; et après tout, que doit-il aux hommes? que leur appartient-il? rien du tout. Il leur fait donc justice, quand il les laisse à cause du péché originel, qui est le fondement de tout, et il fait miséricorde au petit nombre de ceux qu'il sauve par son fils. Jésus-Christ le dit lui-même : « Je connois mes brebis, je les mènerai paître moi-même, je n'en perdrai aucune; je les connois, elles me connoissent. Je vous ai choisis, dit-il à ses apôtres, ce n'est pas vous qui m'avez choisi. » Je trouve mille passages sur ce ton, je les en-

tends tous; et quand je vois le contraire, je dis : c'est qu'ils ont voulu parler communément; c'est comme quand on dit que *Dieu s'est repenti, qu'il est en furie;* c'est qu'ils parlent aux hommes, et je me tiens à cette première et grande vérité, qui est toute divine, qui me représente Dieu comme Dieu, comme un maître, comme un souverain créateur et auteur de l'univers, et comme un être très-parfait, comme dit votre *père*. Voilà mes petites pensées respectueuses, dont je ne tire point de conséquences ridicules, et qui ne m'ôtent point l'espérance d'être du nombre choisi, après tant de grâces qui sont des préjugés et des fondements de cette confiance. Je hais mortellement à vous parler de tout cela; pourquoi m'en parlez-vous? ma plume va comme une étourdie.

Je vous envoie la lettre du pape; seroit-il possible que vous ne l'eussiez point? Je le voudrois. Vous verrez un étrange pape; comment? il parle en maître; vous diriez qu'il est le père des chrétiens. Il ne tremble point, il ne flatte point, il menace; il semble qu'il veuille sous-entendre quelque blâme contre Monsieur de Paris. Voilà un homme étrange; est-ce ainsi qu'il prétend se raccommoder avec les jésuites? et après avoir condamné soixante-cinq propositions, ne devoit-il pas filer plus doux? J'ai encore dans la tête le pape Sixte; je voudrois bien que quelque jour vous voulussiez lire cette vie; je crois qu'elle vous arrêteroit.

Je lis l'*Arianisme*, je n'en aime ni l'auteur, ni le style; mais l'histoire est admirable : c'est celle de tout l'univers; elle tient à tout; elle a des ressorts qui font agir toutes les puissances. L'esprit d'Arius est une chose surprenante, et de voir cette hérésie s'étendre par tout le monde; quasi tous les évêques en étoient; le seul saint Athanase soutient la divinité de Jésus-Christ. Ces grands événements sont dignes d'admiration. Quand je

veux nourrir mon esprit et ma pauvre âme, j'entre dans mon cabinet, et j'écoute *nos frères*, et leur belle morale, qui nous fait si bien connoître notre pauvre cœur. Je me promène beaucoup, je me sers fort souvent de mes petits cabinets; rien n'est si nécessaire en ce pays, il y pleut continuellement : je ne sais comme nous faisions autrefois; les feuilles étoient plus fortes ou la pluie plus foible ; enfin je n'y suis plus attrapée.

Vous dites mille fois mieux que M. de la Rochefoucauld, et vous en sentez la preuve : *Nous n'avons pas assez de raison pour employer toute notre force.* Il seroit honteux, ou du moins l'auroit dû être de voir qu'il n'y avoit qu'à retourner sa maxime pour la faire beaucoup plus vraie. Langlade n'est pas plus avancé qu'il étoit dans le pays de la fortune; il a fait la révérence au pied de la lettre, et puis c'est tout; cet article étoit bien malin dans la gazette. Langlade est toujours fort bien avec M. de Marsillac.

Vons me demandez ce qui a fait cette solution de continuité entre la Fare et Mme de la Sablière; c'est la bassette; l'eussiez-vous cru ? C'est sous ce nom que l'infidélité s'est déclarée; c'est pour cette prostituée de bassette qu'il a quitté cette religieuse adoration. Le moment étoit venu que cette passion devoit cesser, et passer même à un autre objet : croiroit-on que ce fût un chemin pour le salut de quelqu'un que la bassette ? Ah ! c'est bien dit, il y a cinq cent mille routes où il est attaché. Elle regarda d'abord cette distraction, cette désertion; elle examina les mauvaises excuses, les raisons peu sincères, les prétextes, les justifications embarrassées, les conversations peu naturelles, les impatiences de sortir de chez elle, les voyages à Saint-Germain où il jouoit, les ennuis, les ne savoir plus que dire; enfin quand elle eut bien observé cette éclipse qui se faisoit, et le corps étranger qui cachoit peu à peu tout cet amour

si brillant, elle prend sa résolution : je ne sais ce qu'elle lui a coûté; mais enfin, sans querelle, sans reproche, sans éclat, sans le chasser, sans éclaircissement, sans vouloir le confondre, elle s'est éclipsée elle-même ; et sans avoir quitté sa maison, où elle retourne encore quelquefois, sans avoir dit qu'elle renonçoit à tout, elle se trouve si bien aux Incurables, qu'elle y passe quasi toute sa vie, sentant avec plaisir que son mal n'étoit pas comme ceux des malades qu'elle sert. Les supérieurs de cette maison sont charmés de son esprit; elle les gouverne tous; ses amis vont la voir, elle est toujours de très-bonne compagnie. La Fare joue à la bassette :

Et le combat finit faute de combattants.

Voilà la fin de cette grande affaire qui attiroit l'attention de tout le monde; voilà la route que Dieu avoit marquée à cette jolie femme; elle n'a point dit les bras croisés: « J'attends la grâce; » mon Dieu, que ce discours me fatigue! eh, mort de ma vie! elle saura bien vous préparer les chemins, les tours, les détours, les bassettes, les laideurs, l'orgueil, les chagrins, les malheurs, les grandeurs : tout sert, et tout est mis en œuvre par ce grand ouvrier, qui fait toujours infailliblement tout ce qu'il lui plaît.

Comme j'espère que vous ne ferez pas imprimer mes lettres, je ne me servirai point de la ruse de *nos frères* pour les faire passer. Ma fille, cette lettre devient infinie : c'est un torrent retenu que je ne puis arrêter; répondez-y trois mots ; et conservez-vous, et reposez-vous; et que je puisse vous revoir et vous embrasser de tout mon cœur : c'est le but de mes desirs. Je ne comprends pas le changement de goût pour l'amitié solide, sage et bien fondée ; mais pour l'amour, oh ! oui, c'est une fièvre trop violente pour durer.

Adieu, Monsieur le Comte : je suis à vous, embras-

sez-moi tant que vous voudrez. Que j'aime Mlle de Grignan de parler et de se souvenir de moi ! Je baise les petits enfants. J'aime et j'honore bien la solide vertu de Mlle de Grignan. Adieu, ma très-chère et *très-loyale*, j'aime fort ce mot : ne vous-ai-je pas donné du *cordialement ?* nous épuisons tous les mots. Je vous parlerai une autre fois de votre hérésie.

---

832. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 17e juillet.

Mon fils me mande que, après que le Roi l'aura vu à la tête de sa compagnie, il viendra ici. Cela va au milieu du mois qui vient, dont il me semble, comme à vous, ma bonne, que rien ne peut plus jeter des ombres et des chagrins sur notre société : je vous le disois l'autre jour, je crois même que de mon côté je n'aurai plus de ces attentions importunes ; c'est ce qui me fait souhaiter plus que jamais de vous revoir ; tout ce qui est trouble présentement s'éclaircira : vous aurez toute votre famille dans le mois de septembre. Mlle de Grignan donnera un branle à vos résolutions ; mon Dieu, que j'honore sa vertu ! Je vois avec chagrin que les ombres sont encore répandues sur le procédé de Montgobert ; que je la plains ! ne sauriez-vous parler ensemble ? il me semble que c'est toujours le dénouement de ces sortes d'embarras. Quand vous vous possédez, vos paroles ont une force extrême, j'en ai vu et senti l'effet ; essayez de ce remède, ma très-chère, prenez-vous en bonne humeur, attaquez tout cela, moquez-vous-en, réchauffez un cœur glacé sous la jalousie, remuez toutes ces fausses imaginations qui la dévorent, divertissez-vous à détruire la prévention, exercez votre pouvoir, rendez la paix à une pauvre

personne, qui assurément n'est troublée que parce qu'elle vous aime, et ne lui laissez point penser tout crûment qu'on la sacrifie à un autre. Il n'y a que des moments à prendre pour faire réussir tout le conseil que je vous donne : on est quelquefois empêtré dans son orgueil; c'est une belle charité que d'en tirer une créature. Elle m'a écrit deux fois d'un style tout naturel, et même assez gai, sans me rien dire de tout son chagrin. Cela me persuade qu'elle n'a pas dessein de m'en faire ses plaintes, peut-être parce qu'elle espère que cela finira comme l'autre fois, et que je me moquerois d'elle, car je ne sais si elle sent son tort. On est quelquefois si aveuglé que l'on ne voit goutte ; voilà une vérité bien surprenante, que les aveugles ne voient pas clair ; cependant vous m'entendez. Ce que vous me disiez l'autre jour de l'humeur et sur la mémoire étoit parfaitement bon; je ne vous en parlai point assez, mais il est vrai que ce sont deux choses que l'on n'honore point assez.

J'ai dessein de vous convaincre d'être hérétique : non, ma fille, quand vous en devriez désespérer, la mort de Jésus-Christ ne suffit point sans le baptême : il le faut d'eau ou de sang; c'est à cette condition qu'il a mis l'utilité que nous en devons recevoir : rien du vieil homme n'entrera dans le ciel, que par la régénération de Jésus-Christ. Si vous me demandez pourquoi, je vous dirai, comme saint Augustin, que je n'en sais rien; et pourquoi encore, étant venu sauver tous les hommes, il en sauve si peu, et se cache pendant sa vie, et ne veut pas qu'on le connoisse, ni qu'on le suive? il n'en sait encore rien du tout; mais ce qui est assuré, c'est que, puisqu'i l'a voulu ainsi, cela est fort bien, et rien ne pouvoit être mieux, sa volonté étant assurément la règle et la justice.

Parlons de Rochecourbières; je ne veux pas vous en dire plus qu'à ma huguenote. Vous avez fait une jolie débauche avec ce M. de Seppeville, je le connois; il est,

ce me semble, fort honnête garçon. Le chevalier de *la Croustille* seroit assez digne d'être Breton : vous me le dépeignez après votre vin de Jusclan, comme j'en vois ici après le vin de Grave. Je voudrois bien les remercier d'avoir bu ma santé. La vôtre fut bue avant-hier chez la princesse de Tarente : c'étoit dans son parc; il y avoit bien du monde; ce fut de ces grandes collations de viandes, qui me mettent au désespoir, à cause des conséquences. Je lui demandai à qui elle en avoit donc de se vouloir ruiner, et moi aussi, en fricassées, au lieu de penser à retourner à Paris. Nous rîmes fort. Elle dit toujours qu'elle vous va écrire; elle taille ses plumes; car son écriture de cérémonie est une broderie qui ne se fait pas en courant : nous aurions bien des affaires, ma fille, si nous nous mettons à faire des lacs d'amour à tous nos D. et à toutes nos L.

Mme de Coulanges m'écrit au retour de Saint-Germain; elle est toujours surprise de la sorte de faveur de Mme de Maintenon. Enfin nul autre ami n'a tant de soin et d'attention qu'Il en a pour elle. Elle me mande ce que j'ai dit bien des fois, elle lui fait connoître un pays nouveau qui lui étoit inconnu, qui est le commerce de l'amitié et de la conversation, sans contrainte et sans chicane : il en paroît charmé. Madame la Dauphine paroît toujours fort agréable à mon amie : elle a eu de grandes distinctions d'agrément et de familiarité; mais elle s'est dégoûtée du monde, cela ne la touche point : elle s'en va à Lyon; il y a comme cela des temps dans le vie, où l'on ne trouve rien de bon. Mme de Fontanges est partie pour Chelles : assurément je l'irois voir, si j'étois à Livry. Elle avoit quatre carrosses à six chevaux, le sien à huit, où étoient toutes ses sœurs; mais tout cela si triste qu'on en avoit pitié; la belle perdant tout son sang, pâle, changée, accablée de tristesse; méprisant quarante mille écus de rente et un tabouret qu'elle

a, et voulant la santé, et le cœur du Roi, qu'elle n'a pas; votre prieur de Cabrières a fait là une belle cure! Je ne pense pas qu'il y ait un exemple d'une si heureuse et si malheureuse personne. Mon amie vit prendre le tabouret à Mlle de Brancas.

Madame la Dauphine n'est point aise du voyage : elle dit qu'on ne peut pas devenir grosse en marchant toujours. On parle du siége de Strasbourg; les autres croient qu'il n'y aura point de guerre.

Il est vrai que votre clergé est séparé : ce seroit à vous à me le dire. Ils ont tous écrit une lettre au pape, où ils disent que, bien loin que les évêques se plaignent du Roi, il est le protecteur de l'Église. Cette réponse en l'air contentera bien le pape! Il parle de la régale de Monsieur de Pamiers et de Monsieur d'Aleth : qu'on réponde aux priviléges de ces deux provinces. Je crois bien que ce petit freluquet d'Aleth ne se plaint de rien; mais l'ombre de son saint prédécesseur et Monsieur de Pamiers ont-ils signé cette flatteuse lettre? Nous en verrons la réponse. Vous me faites espérer que j'aurai été la première à vous envoyer la lettre du pape; vos prélats n'y ont peut-être pas fait d'attention.

On me mande encore que cette Heudicourt est à la cour, laide comme un démon, avec un gros bâton, dont elle se soutient à profit, ne pouvant encore se soutenir, relevant d'une maladie; il n'y en a guère que l'on ne dût préférer à celle qu'elle a, d'aimer ce pays-là : quelle folie, en l'état où elle est! Le Roi alla l'autre jour à Versailles avec Mme de Montespan, Mme de Thianges et Mme de Nevers toute parée de fleurs. Mme de Coulanges dit que *Flore étoit sa bête de ressemblance*. Mon Dieu! que cette promenade me paroît dangereuse pour un homme qui prendroit goût à la liberté!

Je me doutois quasi que votre pauvre meuble de damas périroit en chemin; ce n'est pas votre étoile que les

présents, ma bonne, ni grands ni petits; j'ai souvent médité par combien de choses extraordinaires elle les éloigne de vous : c'est la Providence que cette étoile, il faut bien s'y soumettre.

Vous m'avez bien décriée auprès de Mlles de Grignan; j'admire que l'aînée ait été assez généreuse pour m'écrire, sitôt après la connoissance d'une telle sottise : il est vrai, ma fille, qu'il n'y a rien d'égal, et que la première chose qui saisit mon imagination la mène si loin, que cela compose souvent une loge des Petites-Maisons; et quand je reviens à moi, comme d'un sommeil, j'en suis plus étonnée que les autres. M. de Marsillac a été dire adieu à Mme de la Fayette; ils se remirent à pleurer comme le premier jour : il n'y a rien de faux à ces deux personnes. L'homme se tourne à Dieu, et fait crier les petites-maîtresses; ce sont des chemins comme nous disions l'autre jour.

Adieu, mon enfant; adieu, ma très-belle, car vous l'êtes, si vous vous portez aussi bien que vous dites. Vous voulez donc que je reçoive dans mon cœur cette espérance de vous retrouver avec un visage, avec de la force, sans douleur, sans chaleur, sans pesanteur; quoi! toutes ces incommodités auront eu leur cours et leur fin? Je dirois comme le petit Coulanges :

Il faut que j'y touche,
Vrai Dieu! c'est sa bouche
Et son teint de lis, etc.

Mais prenez garde de ne point mettre tout cela dans les neiges et les glaces de l'hiver : vous savez ce qu'il vous en a coûté, et que c'est le commencement de tous vos maux.

Il est vrai que je hais plus la contrainte que vous ne la haïssez. Je fais venir à mon goût, si je puis; sinon j'échappe à la cérémonie. Cette Madame n'aimoit pas à

marcher; je la quittois fort bien deux ou trois heures; je la retrouvois pâmée de rire avec mes femmes de chambre : il ne lui en falloit pas davantage; c'est une sotte belle femme qui ne sait point deux choses : son adieu me fut agréable.

Mme de Coulanges perce à jour votre pauvre frère par ses épigrammes; elle dit qu'il auroit grand besoin d'une ingrate pour le remettre un peu; mais il les sait si bien choisir qu'il n'en trouve jamais. Il a le don, comme vous dites, de rendre mauvaises les meilleures choses. Son séjour de Fontainebleau ne lui a pas servi, au contraire.

---

*833. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE ET A LA COMTESSE DE GUITAUT.

Aux Rochers, 17e juillet.

Pour vous voir un moment
J'ai passé par Essonne.

Il me paroît que c'est ce que vous aviez fait, en courant vers Fontainebleau et revenant sur vos pas, pour voir, trois jours, toutes ces deux grandes familles. Je crois que vous n'y avez point eu de regret : ce sont de bonnes et honnêtes personnes. Le mariage de M. de Boissy est assorti en perfection; c'est justement le contraire de *sottes gens, sotte besogne;* le bon esprit y paroît en tout et partout. Je ne crois pas que nous fassions encore, cette année, ce voyage de Grignan que nous devons faire ensemble : il nous suffit d'apprendre qu'effectivement ma fille se porte mieux, et que par un effet tout contraire à celui que nous craignions, l'air de Provence lui a plutôt fait du bien que du mal. Je n'ose espérer de la revoir cet hiver; elle ne sait point encore de ses nouvelles; cela tient à tant de circonstances, qu'il ne faut point compter sûrement sur son retour.

Il y a bien des choses à dire sur tout ce qui se passe dans le monde : j'ai vu une lettre du pape, un peu sèche, à son fils aîné; c'est un style si nouveau à nous autres François, que nous croyons que c'est à un autre qu'il parle. Tous les évêques lui ont écrit après l'assemblée, et disent en général que le Roi est le protecteur de l'Église, bien loin d'anticiper sur ses droits : ce discours général à un homme qui parle précisément de la régale, pourroit ne pas plaire :

Vous parlez de respect, quand je parle d'amour.

Cela me fait souvenir de l'opéra, Dieu me pardonne! Et cette belle Fontanges qui est tristement à Chelles, perdant tout son sang! Avez-vous jamais vu une créature si heureuse et si malheureuse? Elle ne veut plus de quarante mille écus de rente et d'un tabouret qu'elle a, et voudroit le cœur du Roi et de la santé, qu'elle n'a plus. Voilà ce qui entretient mes réflexions dans ces bois, où je rêve souvent; ce seroit bien une litière si nous y étions; j'ai des allées où je défie aucun secret de ne pas sortir, entre chien et loup principalement. Jugez ce que ce seroit pour nous, qui avons déjà de si belles dispositions à la confiance! Je pense souvent à notre pauvre d'Hacqueville, qui avoit ôté de sa vie, d'ailleurs si pleine de vertu, toute la douceur de la communication. Et combien avons-nous perdu d'amis depuis peu de temps! et nous allons après eux. Sans de certains attachements, qui me sont encore trop sensibles, je mettrois bien volontiers sur ma cheminée :

Loin de gémir et de me plaindre
Des Dieux, des hommes et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la desirer ni la craindre.

Je ne sais si le premier vers est bien; tant y a, c'est

le sens; mais je tiens encore trop à une créature qui m'est plus chère qu'elle n'a jamais été. Vous comprenez ce goût sans peine; c'est pourquoi je vous fais cette confidence.

Adieu, Monsieur : aimons-nous toujours bien, et entretenons quelque espèce de commerce pour n'être pas entièrement dans l'ignorance de ce qui nous touche. Ne le voulez-vous pas bien, Madame, et que je vous embrasse de tout mon cœur? Notre bon abbé vous honore tous deux parfaitement; il se porte fort bien. Il s'amuse à bâtir un petit, car nous n'avons point d'argent; mais enfin il a une truelle à la main et autour de lui toute sorte d'ouvriers; et moi je fais encore de fort belles allées tout au travers des choux, c'est-à-dire dans un bois que vous aimeriez.

---

834. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 21e juillet.

Je n'aime point, ma fille, que vous disiez que vos lettres sont insipides et sottes: voilà deux mots qui n'ont jamais été faits pour vous; vous n'avez qu'à penser et à dire, je vous défie de ne pas bien faire; tout est nouveau, tout est brillant, et d'un tour noble et agréable. Reprenez sur moi le trop de louanges que vous me donnez; mettez-les de votre côté, si vous voulez être juste; mais si vous voulez continuer à me plaire, continuez à me faire écrire par la Pythie ou par une autre; donnez-moi toujours la joie de vous imaginer bien couchée et bien à votre aise sur votre petit lit. Ne craignez point la paresse, ma belle; vous savez bien qu'il n'est pas aisé de commettre ce péché, puisque, selon un casuiste de notre connoissance, « la paresse est un regret que les sacrements soient la source de la grâce, et que les choses

spirituelles soient spirituelles. » Cette définition vous met fort à couvert; ainsi, ma chère, soyez bien ce que nous appelons improprement paresseuse, si vous êtes bien aise de me faire goûter sans mélange le plaisir de vous voir guérie de toutes les incommodités dont vous étiez accablée.

Mon fils me fit l'autre jour une assez méchante plaisanterie : il me manda qu'il avoit perdu au reversi deux cent soixante louis, et avec des circonstances si vraisemblables, que je n'en doutai point. J'en fus fort fâchée; il me rassura par la même poste : c'est cela qui est bien insipide, car à quel propos donner cette émotion? Je songeai en même temps que cela se trouve vrai quelquefois en des lieux qui me sont encore plus sensibles; on formeroit, ma chère enfant, une autre grande amitié de tous les sentiments que je vous cache. Le petit Coulanges vous aidera à manger vos perdreaux; il m'a promis de vous regarder, de vous manier, et de me faire un procès-verbal de votre aimable personne. Vous ferez des chansons, vous m'en enverrez, et j'y répondrai par de la mauvaise prose.

La bonne princesse me vient voir sans m'en avertir, pour supprimer la sottise des fricassées. Elle me surprit vendredi; nous nous promenâmes fort, et au bout du mail il se trouva une petite collation légère et propre, qui réussit fort bien. Elle me conta les torts de sa fille de n'avoir point rempli son écusson d'une souveraineté; je me moquai fort d'elle, et la renvoyai en Allemagne pour tenir ces discours; et dans les bois des Rochers, je lui fis avouer que sa fille avoit fort bien fait. Elle est si étonnée de trouver quelqu'un qui ose lui contester quelque chose, que cette nouveauté la réjouit. Le roi et la reine de Danemark vont voir ce comte d'Oldenbourg dans sa comté : il défraye toute cette cour, et sa magnificence surpasse toute principauté. Je vois les lettres de

cette comtesse, que je trouve toutes pleines de passion pour ce mari, de raison, de générosité, de dévotion et de justice. « Eh ! Madame, que pouvez-vous lui souhaiter de plus, puisqu'avec cela elle est riche et contente ? » Il semble que je sois payée pour soutenir l'intérêt de cette fille.

On me mande que Mme de Fontanges est toujours dans une extrême tristesse : la place me paroît vacante, et elle, une espèce de roué, comme la Ludres ; et ni l'une ni l'autre ne rebutera personne. Je crois M. de Pompone plus heureux que M. de Croissi, mais cet exemple est rare : ce qui est vrai, c'est ce que vous dites, rien n'est complétement bon. Mon fils tâche d'accommoder encore la sotte affaire de Corbinelli, et veut me l'amener ici sur la fin d'août : c'est une pensée fort en l'air ; mais si cela est, nous vous manderons bien des coquesigrues. Mlle du Plessis m'est revenue de son couvent. Que voulez-vous que je vous dise de plus ? La jeune marquise de Lavardin est allée au voyage dans le carrosse de la Reine, avec Mme de Créquy : elle est de la maison : c'est son frère qui sert et qui commande la maison du Roi. M. de Lavardin est avec le prince de Conti, et la douairière avec Mme de Mouci et ses autres amies, ravie de l'absence de sa jeunesse.

Vous me souhaitez, ma fille, quand vous avez bien de la musique et de la joie : vous avez raison, c'est *l'humeur de ma mère* ; et moi, entre huit et neuf dans ces bois, je dis : « Ah ! que ma fille seroit aise ici ! » Ma chère enfant, tout cela est naturel, et de penser souvent à ce que l'on aime.

---

835. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN

Aux Rochers, ce mercredi 24e juillet.

Vous me représentez votre cabinet, ma chère fille, à peu près comme l'habit d'Arlequin : cette bigarrure n'est pas dans votre esprit ; c'est ce qui me fait vous souhaiter mon cabinet, qui est rangé avec un ordre admirable, et qui vous conviendroit fort bien, car je ne vous ai jamais vue changer d'avis sur les bonnes choses. Je vois d'ici votre belle terrasse des Adhémars, et votre clocher que vous avez paré d'une balustrade qui doit faire un très-bel effet ; jamais clocher ne s'est trouvé avec une telle fraise. Le bon abbé en est fort content ; toute sa sagesse ne le défend point des tentations d'embellir une maison. J'admire souvent l'endroit de son esprit là-dessus, et j'en tire mes conclusions pour la thèse générale des Petites-Maisons.

Je n'ai été, ma fille, qu'une pauvre fois à votre belle lune. Je vous assure que quand je prends la résolution de lui rendre mes devoirs à l'exemple des anciens, il n'y a non plus de froid ni de serein que sur votre terrasse : je me conduis fort sagement, et crains beaucoup d'être malade ; je vous souhaite la même crainte. La princesse est une espèce de médecin : elle a fait son cours en Allemagne, où elle m'assure qu'elle a fait des cures à peu près comme celles du *Médecin malgré lui*. Elle a fini ses fricassées, et moi les miennes ; nous avons ri de cette folie, et voilà comme je suis sortie de cet embarras. Je lui montrai l'autre jour votre chapelet ; elle le trouva digne de la Reine, et comprit la beauté de ce présent, dont je vous remercie encore. Je le garderai fidèlement, et je ne sais s'il n'est point plus à vous dans mon cabinet qu'il n'y étoit dans le vôtre. Elle vous écrit de sa belle

écriture; elle m'a montré la belle morale qu'elle vous a brodée. Mettez-moi quelque chose dans une de vos lettres, que je puisse lui montrer. Celles de Mme de Vaudemont sont pour le style comme le caractère de la princesse. Ah! que la vision de Brébeuf est plaisante! c'est justement cela, tout est Brébeuf; cette application frappe l'imagination; elle est juste et digne de vous. Il est vrai qu'il y a des gens dont le style est si différent, qu'on ne les sauroit reconnoître. Quand je lisois d'Hacqueville, je le croyois la tendresse et la douceur même; quand on le voyoit, elles étoient si bien cachées sous la droiture de sa raison et sous la dureté de son esprit, que c'étoit un autre homme. Pour Mme de Vins, c'est elle-même : elle m'a écrit une très-aimable lettre; elle me mande qu'elle fait un jeu merveilleux avec M. de Grignan et avec vous de sa jalousie. Il me paroît que vous lui avez appris le commerce de l'amitié, comme Mme de Maintenon à une certaine personne. Cette belle Vins va loger à l'hôtel de Pompone; elle ne les verra pas plus souvent pour cela. Je vous avoue que je comprends le plaisir de loger avec les gens qu'on aime; sans cela je ne vois point d'heures sûres pour les voir agréablement : il paroît, ma fille, que vous êtes de cette opinion. Monsieur de Rennes a passé ici comme un éclair, il y soupa; nous causâmes fort tout le soir sur le sujet de Mme de Lavardin : je ne sais point retenir les gens; il disparut à trois heures du matin.

Mon fils me parle de la grosse cousine d'une étrange façon : il ne desire qu'une bonne cruelle pour le consoler un peu; une ingrate lui paroît une chimère : voilà le style de Mme de Coulanges, c'est celui dont il se sert; et en parlant de quelque argent qu'il a gagné avec elle, il me dit : « Plût à Dieu que je n'y eusse gagné que cela! » Que diantre veut-il dire? Il me promet mille confidences; mais il me semble qu'ensuite d'un tel dis-

cours il doit dire comme l'abbé d'Effiat : « Je ne sais si je me fais bien entendre. » Tout ceci entre nous, s'il vous plaît, et sans retour.

Votre petite d'Aix me fait pitié d'être destinée à demeurer dans ce couvent perdu pour vous : en attendant une vocation, vous n'oseriez la remuer, de peur qu'elle ne se dissipe; cette enfant est d'un esprit chagrin et jaloux, tout propre à se dévorer. Pour moi, je tâterois si la Providence ne voudroit pas bien qu'elle fût à Aubenas; elle seroit moins égarée. J'embrasse le petit garçon : je pense souvent à lui et à Pauline, mais tout cela en chemin faisant pour aller à vous, car vous êtes le centre de tout. Je me réjouis avec M. de Grignan de la beauté de sa terrasse; s'il en est content, les ducs de Gênes, ses grands-pères, l'auroient été : son goût est meilleur que celui de ce temps-là. Si son lit de velours rouge est dans son alcôve, elle n'est pas moins noble que le reste de la maison; ces vieux lits sont dignes des Adhémars; c'est malgré soi qu'on discontinue les *Carthages*.

Adieu, ma très-chère belle; je vous dirai donc que je vous aime, sans crainte de vous ennuyer, puisque vous le souffrez en faveur de mon style : vous faites grâce à mon cœur en faveur de mon esprit, n'est-ce pas justement cela?

Mme de Coulanges est partie pour être, dit-elle, votre voisine : elle me dit un fort joli adieu. Elle conte même plusieurs bagatelles, mais ce n'est pas de la cour. Le petit Coulanges vous réjouira. On improuve fort cette lettre du clergé, n'en déplaise à vos prélats. On croit Monsieur de Paris interdit, il ne dit plus la messe : il faut un sacrilége au peuple pour le remettre en bonne réputation.

---

836. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 28e juillet.

Il faut donc que j'aie oublié de vous dire que celui qui danse si bien, *et qu'on trouvoit qui dansoit si bien*, c'est le duc de Villeroi : j'avois dessein de vous le nommer l'ordinaire d'après. Vraiment, ma fille, je suis ravie que mes lettres, et les nouvelles de mes amies que je vous redonne, vous divertissent comme elles font. La prudence de ceux qui vous écrivent est la véritable cause du bon succès de mon imprudence : s'ils vouloient n'être point si sages, ils vous en diroient bien plus que moi. Mais enfin vous avez été contente de mes fagots ; c'est une fort plaisante chose que de trouver dans mes lettres des nouvelles de la cour ; elles avoient le style des gazettes ; car il y avoit aussi des articles de Copenhague et d'Oldenbourg : en un mot, je vous mande tout.

Il est certain qu'il y a une âme et un mouvement d'esprits, dans le pays que vous savez, qui pourroit suivre les traces des mères et des grand'mères, si l'on n'étoit fort appliqué à détourner ce cours. La vivacité est grande, et l'envie de plaire, et l'on ne compte pour rien le manque de beauté : c'est une petite circonstance dont il ne paroît point que l'on soit blessée, ni qu'on la sente en aucune façon. Tout cela fournit vraisemblablement aux conversations infinies, et remplit l'interrègne. Vous me couvrez le momon par votre raisonnement contraire au mien sur le voyage de Monsieur le Prince. Je n'ai plus de si bons commerces : Mme de Coulanges est partie ; elle m'a dit adieu fort joliment ; elle me conte deux ou trois folies de la Rambures et de la Rannes, et s'en va, dit-elle, devenir votre voisine, souhaitant de revenir

avec vous. M. de Coulanges va avec elle, et puis chez vous. Il me mande que ce jour-là même qu'il m'écrit, l'abbé Têtu donne un dîner à Mmes de Schomberg, de Fontevrault et de la Fayette, sans en avoir mis Mme de Coulanges, et que je juge par là de sa disgrâce : *tanto t' odierò, quanto t' amai*, voilà mon jugement.

La pauvre Troche est tout affligée de son oncle de Varennes, qui est mort à Bourbon; elle ne m'écrit plus de nouvelles : ainsi, ma fille, je m'en vais vous écrire aux dépens de la bonne princesse de Tarente. Elle me pria jeudi de dîner avec elle; demain je lui dois donner une très-bonne collation, qui finira tout. J'avois encore une fricassée et une tourte sur le cœur; et ne pouvant pas l'égaler en bien des choses, je veux du moins me donner le plaisir de ne lui rien devoir sur nos collations. Elle parle de vous avec une estime qui me plaît : elle recevra très-bien vos compliments, et le parti de sa fille que vous prenez aussi bien que moi. Elle n'attribue l'agitation de sa nièce qu'à ce que je vous ai dit, et que c'est une fièvre violente, et *qu'elle s'y connoît :* voulez-vous que je dispute contre elle?

On dit que le Roi laissera les dames à Lille, et ira je ne sais où avec Monsieur le Prince. Si les Hollandois étoient de la ligue, je crois qu'il se divertiroit encore à les foudroyer; mais sans cela, le moyen qu'il veuille rompre une paix qui lui coûte le reste de la Flandre, qu'il auroit prise? Vous me dites une chose qui me plaît extrêmement : *il est plus poli d'admirer que de louer ;* c'est une jolie maxime; cependant je ne puis m'empêcher de faire l'un et l'autre, quand je parle du Roi et de ma très-aimable fille.

J'ai mandé à Mlle de Grignan l'histoire tragique du P. Païen : si au lieu de raisonner avec ce voleur, et de le vouloir convertir, il lui eût dit : « Hélas! Monsieur, c'est que je me promène; » peut-être seroit-il encore à

Notre-Dame des Anges ; mais il ne savoit pas cette invention : le bon abbé ne l'a dite qu'à nous. Il étoit botté, crotté ; ce discours ne lui convenoit pas comme à nous. Il est vrai qu'on ne peut avoir été plus exposées, ni mieux conservées par la divine Providence ; nous avons passé de beaux jours *in questa diletta parte, al cielo si cara*. La plus grande violence que nous y avons vue, c'est celle qu'on fit à Marion : vous prépariez souvent votre esprit à de plus grands malheurs ; vous en souvient-il ? mais vous n'avez jamais été assez heureuse pour éprouver votre vertu et votre courage. Enfin, ma très-chère, il faut encore finir par un proverbe : *Il est bien gardé que Dieu garde*. Je ne sais point comme il a gardé votre frère dans ses précieuses amours ; vous me direz votre sentiment : il s'en va en Flandre ; je suis entièrement persuadée qu'il reviendra ici le plus tôt qu'il pourra sans y perdre un moment de temps.

J'emploie le mien à courir l'*Arianisme* : c'est une histoire étonnante ; le style et l'auteur même m'en déplaisent beaucoup : mais j'ai un crayon, et je me venge à marquer des traits de jésuite, qui sont trop plaisants, et par l'envie qu'il a de faire des applications des ariens aux jansénistes, et par l'embarras où il est d'accommoder les conduites de l'Église dans les premiers siècles avec celles d'aujourd'hui. Au lieu de passer légèrement là-dessus, il dit que l'Église, pour de bonnes raisons, n'en use plus comme elle faisoit : cela réjouit. Pour votre P. Malebranche, je ne l'entends que trop sur cette belle impulsion ; j'aimerois mieux me taire que de parler ainsi : on voit clairement qu'il ne dit point ce qu'il pense, et qu'il ne pense point ce qu'il dit ; pardonnez le jeu de paroles, mais c'est tellement cela que j'ai voulu dire, que je ne l'ai pu éviter.

Vous êtes donc désaccoutumée de philosopher, ma

bonne, mais non pas de raisonner. Il y a des philosophes qui ne le sont point, dont la pantouflerie ne vous déplairoit pas. Je ne vous plains point où vous êtes; c'est moi qui me plains d'être si loin de vous dans un temps de ma vie où je n'en ai guère à perdre. Le bon abbé voudroit bien boire de ce vin qui lui donneroit dix ans de vie; cette pensée l'a réjoui, et par la pensée du vin de Jusclan, et par celle de rajeunir. Il étoit l'autre jour tout couvert de bouquets à l'honneur de sa fête : nous nous souvînmes des jolis vers que vous fîtes l'année passée à pareil jour; qu'ils étoient jolis! Il espère vous voir encore à la merci des voleurs et des loups, et de tout ce que Marion espéroit dans sa jolie abbaye; quoiqu'il ait soixante-quatorze ans, il se porte très-bien; vous en dites autant de vous : Dieu le veuille! je ne souhaite rien avec tant de passion.

Adieu, ma chère enfant: je suis tendrement à vous, qui êtes les délices de mon cœur et de mon esprit.

---

837. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 31e juillet.

Il est vrai, ma fille, que nous sommes un peu ombrageuses : une poste retardée, une lettre trop courte, tout nous fait peur. N'envoyons point nos gronderies si loin, faisons-les à nous-mêmes, chacune de notre côté; épargnons le port de toutes les raisons que nous savons fort bien nous dire; et faisons grâce à ces sortes de vivacités en faveur de notre amitié, qui est plus séparée que nulle autre que je connoisse. J'admire quelquefois comme il a plu à la Providence de nous éloigner. La princesse de Tarente s'accommode bien mieux de l'exil de sa fille; elle a un commerce assez bon avec elle. Je

lui donnai lundi une aussi belle collation que si j'eusse payé ma fête : j'eus un peu recours à mes voisins; j'eus quatorze perdreaux; c'est encore une rareté en ce pays; tout le reste fort bon, fort propre. Elle avoit cette bonne Marbeuf, qui n'a été qu'un jour ici, et deux chez la princesse : elle s'en retourne à Rennes auprès des Chaulnes, qui ont envoyé demander si nous voulons de leurs respects; la princesse a mandé ce qu'elle a voulu en son langage; moi, j'ai mandé que non, et que j'irois avec cette princesse leur rendre mes devoirs, et que même elle leur donnoit en pur don cette visite, n'ayant nul dessein d'attirer ici l'éclat qui les environne. Elle est ravie que, tout en riant, je la défasse d'un tel embarras. Nous avons juré à table de ne nous plus jeter dans de pareils soupers. Elle avoit amené cinq ou six personnes; j'avois mes voisins qui avoient chassé : j'ai fermé le temple de Janus; il me semble que voilà qui est fort bien appliqué : ce sont vos *Carthages* qui m'ont engagée dans cette application.

Montgobert me mande que vous êtes plus forte que vous n'étiez, et me confirme assez ce que vous me dites de votre santé : elle me parle de vos fêtes et me paroît fort gaie. Jamais votre château n'a été si brillant; mais je serois bien empêchée s'il me falloit trouver une place pour y souper dans cette saison : je ne sais que Rochecourbières, la terrasse et la prairie. Je me souviens d'y avoir fait grand'chère, et surtout des ortolans si exquis, que j'étois pour leur graisse comme vous étiez à Hières pour la fleur d'orange. Nous ne sentons rien ici de vos chaleurs; les pluies nous empêchent de faire les foins, et nous avons grand regret à cette perte.

Il arriva l'autre jour ici le fils d'un gentilhomme d'Anjou que je connoissois fort autrefois. Je vis d'abord un beau garçon, jeune, blond, un justaucorps boutonné en bas, un bel air dont je suis affamée; je fus ravie de

cette figure; mais hélas! dès qu'il ouvrit la bouche, il se mit à rire de tout ce qu'il disoit, et moi quasi à pleurer. Il a une teinture de Paris et de l'Opéra, il chante, il est familier; mais c'est un garçon qui vous dit bravement :

Quand on n'a point ce qu'on aime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix?

Je recommande ce vers à la musique de M. de Grignan.

On m'a envoyé la lettre de Messieurs du clergé au Roi : c'est une belle pièce; je voudrois bien que vous l'eussiez vue, et les manières de menaces qu'ils font à Sa Sainteté. Je crois qu'il n'y a rien de si propre à faire changer les sentiments de douceur qu'il semble que le pape ait pris, en écrivant au cardinal d'Estrées qu'il vînt, et que par son bon esprit il accommoderoit toutes choses. S'il voit cette lettre, il pourra bien changer d'avis. J'ai vu d'abord le nom de Monsieur le Coadjuteur avec tous les autres; il a été nommé plus agréablement, quand on m'a mandé de deux endroits que la harangue qu'il avoit faite au Roi avoit été parfaitement belle et bien prononcée.

Mon fils aura besoin de patience; car enfin il n'est rien de plus certain que l'on trouve sous le dais des sortes de malheurs qui doivent bien guérir des vanités du monde; il y a eu de la perfidie, de la méchanceté; enfin de tout ce qui peut faire souhaiter une cruelle, comme dit Mme de Coulanges : je crains que tout cela ne fasse plus d'un mauvais effet. Mon fils est parti, et pour l'achever on lui a dit que M. de la Trousse avoit dessein de faire assurer sa charge à Bouligneux, en lui faisant épouser sa fille : vous jugez bien que cela coupe la gorge à votre frère; car le moyen qu'il pût demeurer à cette place? et comment s'en défaire, puisqu'on n'auroit plus l'espérance de monter? Nous verrons s'il est

possible que M. de la Trousse ne nous donne point quelque porte un peu moins inhumaine pour sortir d'un labyrinthe où il nous a mis. Vous pouvez penser comme cette véritable raison d'être embarrassé de sa charge, augmente l'envie qu'il avoit de s'en défaire quand rien ne l'obligeoit à y penser.

La Providence veut donc l'ordre; si l'ordre n'est autre chose que la volonté de Dieu, quasi tout se fait donc contre sa volonté. Toutes les persécutions que je vois contre saint Athanase et les orthodoxes, la prospérité des tyrans, tout cela est contre l'ordre, et par conséquent contre la volonté de Dieu; mais n'en déplaise à votre P. Malebranche, ne feroit-il pas aussi bien de s'en tenir à ce que dit saint Augustin, que Dieu permet toutes ces choses, parce qu'il en tire sa gloire par des voies qui nous sont inconnues? Il ne connoît de règle ni d'ordre que la volonté de Dieu; et si nous ne suivons cette doctrine, nous aurons le déplaisir de voir que rien dans le monde n'étant quasi dans l'ordre, tout s'y passera contre la volonté de celui qui l'a fait : cela me paroît bien cruel.

Mais écoutez, ma fille, une chose qui est tout à fait dans l'ordre : c'est que j'ai donc fait faire deux petites brandebourgs pour la pluie, l'une au bout de la grande allée dans un petit coin du côté du mail, et l'autre au bout de *l'infinie*. Il y a un petit plafond, j'y fais peindre des nuages, et un vers que je trouvai l'autre jour dans le *Pastor fido* :

Di nembi il cielo s' oscura indarno.

Ma fille, si vous ne trouvez cela bien appliqué et bien joli, je serai tout à fait fâchée. Cherchez-moi, je vous prie, un autre vers sur le même sujet pour le bout de *l'infinie*. Mme de Rarai est morte; c'étoit une bonne femme que j'aimois; j'en fais mes compliments à Mlles de

Grignan, pourvu qu'elles m'en fassent aussi : voilà un petit deuil qui nous est commun; j'en ferai mon profit à Rennes; ce petit voyage ne dérange rien du tout à notre commerce.

Adieu, ma très-aimable et très-chère. Vous aimez donc mes fagots? en voilà. Il faudroit que celui qui ordonne les déjeuners à sept heures du matin ordonnât aussi qu'on eût de l'appétit. Que vous seriez aimable si par vos soins je vous retrouvois en meilleur état que je ne vous ai laissée! il me semble que je vous en aurois toute l'obligation, et que vous vous portez assez souvent comme vous voulez.

---

838. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 4e août.

Vous m'engagez à vous faire de grandes lettres, dans l'assurance que vous me donnez que quand elles sont de cette taille, vous les trouvez hors de portée, et que d'y répondre devient l'ouvrage d'une personne moins délicate que vous. Cependant, ma fille, comme l'étoffe me manque quelquefois, je vous conjure, grandes ou petites, de vous mettre sur votre petit lit, en repos, et de causer ainsi avec moi, afin que mon imagination ne soit point blessée de vous coûter l'incommodité d'écrire. Il me semble, ma très-chère, que vous devez m'en aimer mieux, quand vous êtes couchée bien paresseusement : c'est là ma fantaisie. J'aime tant votre repos, que je voudrois inspirer à ceux qui ordonnent de vos repas d'ôter la nécessité de se lever matin et d'avoir chaud : il ne faut pas que les plaisirs deviennent des fatigues, et que les chasseurs règlent la vie des dames sur l'heure de leur appétit. Je trouve cette vision fort plaisante, de

faire quelqu'un le maître du temps, du lieu et des mets de vos croustilles. Si mon château étoit aussi beau et aussi dignement rempli que le vôtre, je vous imiterois dans cette conduite. L'étoile de la mangerie s'est mise en ce pays malgré moi; je m'en suis plainte à vous, car nous mangeons si sérieusement, et si fort comme du temps de nos pères, que l'on ne sent que l'ennui de la dépense.

La princesse de Tarente me mena jeudi avec elle chez une fort jolie femme de Vitré, qui m'en avoit priée aussi (car il me semble que vous me prenez pour une escroc); c'étoit à une petite maison de campagne, et ce fut le plus beau et le plus grand repas que j'aie vu depuis longtemps. Toutes les bonnes viandes et les beaux fruits de Rennes y étoient en abondance; les tourterelles, les cailles grasses, les perdreaux, les pêches et les poires, comme à Rambouillet. Nous fûmes surprises, et nous comprîmes qu'il n'est question que d'avoir de l'argent, chose dont nous étions déjà toutes persuadées, la princesse et moi. Nous allons demain à Rennes; on fait de si grands préparatifs pour nous recevoir, que je ne voudrois pas jurer que nous ne fussions nommées dans le *Mercure galant*. Ce petit voyage ne dérange rien du tout à notre commerce; vous savez si ce commerce m'est nécessaire. Pour vous, ma belle, vous louez trop mes lettres : ce qui me vient sur notre amitié ne peut être que fort naturel, et même je retranche beaucoup sur ce sujet. Vous m'auriez bien étonnée de me renvoyer ce que je vous ai dit de Mme de la Sablière; ce n'est pas qu'il ne m'eût été nouveau, car j'écris vite, et cela sort brusquement de mon imagination. Mais ne nous mettons point cela dans la tête; j'ai pensé mille fois à vous redire, dans mes lettres, des endroits et des tours si bons et si agréables des vôtres, que nous ne ferions plus que nous redonner à nous-mêmes. M. de Grignan y trouve-

roit son compte; il ne trouveroit point de ces endroits affreux que vous êtes obligée de lui cacher pour me conserver l'honneur de son estime. Il diroit bien, ce me semble, comme la Reine mère : « Fi, fi, fi, de cette grâce! » Je n'oserois lui confier ce que j'ai fait écrire sur le grand autel de ma chapelle : il croiroit tout à l'heure que je conteste l'invocation des saints; mais enfin, pour éviter toute jalousie, voici ce qu'on y lit en lettres d'or :

SOLI DEO HONOR ET GLORIA.

Cela ne me brouille pas avec la princesse de Tarente.

Je voudrois bien me plaindre au P. Malebranche des souris qui mangent tout ici : ceci est-il dans l'ordre? Quoi! de bon sucre, du fruit, des compotes! Et l'année passée, étoit-il dans l'ordre que de vilaines chenilles dévorassent toutes les feuilles de notre forêt et de nos jardins, et tous les fruits de la terre? Et le P. Païen qui s'en revient paisiblement, à qui l'on casse la tête, cela est-il dans la règle? Oui, mon père, tout cela est bon; Dieu en sait tirer sa gloire : nous ne voyons pas comment, mais cela est vrai; et si vous ne mettez la volonté de Dieu pour toute règle et pour tout ordre, vous tomberez dans de grands inconvénients. Je supplie M. de Grignan d'excuser cette apostrophe au bon père, que je suis persuadée qui se moque de nous quand il dit de ces choses-là, d'autant plus qu'il y a plusieurs endroits dans ses livres où il dit précisément le contraire.

Je vous mandai l'autre jour mon avis sur cette lettre du clergé : je suis ravie quand je pense comme vous. Le mot de *fantôme*, qu'ils combattent grossièrement, s'est trouvé au bout de ma plume comme au bout de la vôtre, et ils lui donneront cent coups après la mort. Cela me paroît comme quand le comte de Gramont di-

soit que c'étoit Rochefort qui avoit marché sur le chien du Roi, quoique Rochefort fût à cent lieues de là. En vérité, ceux que nos prélats appellent *les jansénistes* n'ont pas plus de part à tout ce qui leur vient de Rome; mais leur malheur, c'est que le Pape est un peu hérétique aussi. Ce seroit là un moulin à vent digne de leur faire tirer l'épée. Votre comparaison est divine de cette femme qui veut être battue : « Oui, disent-ils, je veux qu'il nous batte; de quoi vous mêlez-vous, Saint-Père? nous voulons être battus. » Et là-dessus ils se mettent à le battre lui-même, c'est-à-dire à le menacer adroitement et délicatement, « que s'il pense leur rendre le droit de régale, il les obligera à prendre des résolutions proportionnées à la prudence et au zèle des plus grands prélats de l'Église, et que leurs prédécesseurs ont su, dans de pareilles conjonctures, maintenir la liberté de leurs Églises, etc. » Tout cela est exquis; et si j'avois trouvé cette juste comparaison de la comédie de Molière, dont vous me faites pâmer de rire, vous me loueriez par-dessus les nues. Je vous ai mandé comme j'avois été ravie d'entendre célébrer le nom de Monsieur le Coadjuteur sur un autre sujet que sur celui de cette lettre : sa harangue fut admirable; j'ai senti ce plaisir comme vous-même. Mais n'admirez-vous pas la bonté du clergé, de n'avoir point voulu que ces deux pauvres prélats *in partibus*, Monsieur de Paris et Monsieur de Reims, payassent aucunes décimes ordinaires ni extraordinaires? Ce fut Monsieur d'Aleth qui fit sa cour, en se récriant pour Monsieur de Paris. Ce nom présentement n'est plus trop chaud, il a soufflé dessus. Monsieur d'Aleth, courtisan, adulateur, qui joue, qui soupe chez les dames, qui va à l'Opéra, qui est hors de son diocèse : tout cela nous frappoit d'abord; mais voilà qui est fait, on s'accoutume à tout.

Si vous lisez *l'Arianisme*, vous serez étonnée de cette

histoire; elle vous empêchera de rêver : vraiment, vous y verrez bien des choses contre l'ordre; vous y verrez triompher l'arianisme, et mettre en pièces les serviteurs de Dieu; vous y verrez l'impulsion de Dieu, qui veut que tout le monde l'aime, très-rudement repoussée; vous y verrez le vice couronné, les défenseurs de Jésus-Christ outragés : voilà un beau désordre; et moi, petite femme, je regarde tout cela comme la volonté de Dieu, qui en tire sa gloire, et j'adore cette conduite, tout extraordinaire qu'elle me paroisse; mais je me garde bien de croire que si Dieu eût voulu que cela eût été autrement, cela n'eût pas été. Mon Dieu! ma fille, c'est bien moi qui vous prie de ne pas confier tout ceci à vos échos : ce sont des furies d'écrire qui renverseroient toute votre famille; je voudrois même que vous les cachassiez à M. de Grignan. Je fais toujours la résolution de me taire, et je ne cesse de parler : c'est le cours des esprits que je ne puis arrêter. Corbinelli, avec sa philosophie, n'a jamais osé approcher de ceux qui sont en mouvement pour vous aimer; ce sont des traces qu'il respecte, et qu'il trouve ineffaçables.

Le bon abbé nous assure toujours de son amitié, et vous répond, pour l'année qui vient, de toute sûreté dans sa forêt de Livry, où j'espère que nous nous reverrons.

Vous êtes donc habile, ma chère enfant, vous vous connoissez en musique, et vous savez pourquoi vous êtes bien aise. En vérité, j'aurois une extrême envie d'être à Grignan, c'est bien *l'humeur de ma mère*, il me semble que j'y tiendrois assez bien ma place; mais Dieu, qui sait que je dois commencer à faire des réflexions et des méditations d'une autre couleur, me jette dans des bois plus conformes à mon état.

Adieu, ma très-chère et très-aimable : vous voulez que je croie que vous m'aimez; j'en suis persuadée, et je

vous aime conformément à cette pensée, jointe à la tendresse la plus naturelle qui fut jamais.

---

839. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Rennes, mardi 6e août.

J'ai tort, ma bonne, en vérité, c'est moi qui suis hérétique; j'offense les jésuites, et vous n'attaquez que le baptême : il n'y a point de comparaison. Vous souvient-il quand on défendoit *Tartuffe* et qu'on jouoit publiquement *le Festin de Pierre*, et de ce que dit Monsieur le Prince? c'est que l'une ne vouloit renverser que la religion, mais l'autre offensoit les dévots : *a l'applicazione, Signora*. Mais vraiment, j'ai bien d'autres choses à vous dire que des passages de saint Paul : j'ai à vous parler de la réception qu'on fit hier en cette ville à Mme la princesse de Tarente.

M. le duc de Chaulnes envoya d'abord quarante gardes, avec le capitaine à la tête, faire un compliment; c'étoit à une grande lieue. Un peu après, Mme de Marbeuf, deux présidents des amis de la princesse de Tarente, et puis enfin M. de Chaulnes, Monsieur de Rennes, M. de Coetlogon, Tonquedec, de Beaucé, de Kercado, de *Crapodo*, de *Kenpart*, de *Keriquimini;* sérieusement un *drapello eletto*. On arrête, on baise, on sue, on ne sait ce qu'on dit; on avance, on entend des trompettes, des tambours : un peuple qui mouroit d'envie de crier quelque chose. Sans vanité, je conseille d'aller descendre un moment chez Mme de Chaulnes. Nous la trouvâmes, accompagnée pour le moins de quarante femmes ou filles de qualité; pas une qui n'eût un bon nom : la plupart étoient les femelles de ceux qui étoient *venus* au-devant de nous. J'oubliois de vous dire qu'il y

avoit six carrosses à six chevaux, et plus de six à quatre. Je reviens aux dames : je trouve d'abord trois ou quatre de mes *belles-filles*, plus rouges que du feu, tant elles me craignent. Je ne vis rien qui me pût empêcher de leur souhaiter d'autres maris que Monsieur votre frère. Nous baisâmes tout, et les hommes et les femmes; ce fut un manége étrange : la princesse me montroit le chemin, et je la suivois avec une cadence admirable; sur la fin, on ne se séparoit plus de la joue qu'on avoit approchée; c'étoit une union parfaite, la sueur nous surmontoit : enfin nous remontâmes en carrosse entièrement méconnoissables, et nous vînmes chez Mme de Marbeuf, qui a fait ajuster sa maison et meubler si proprement, et tout cela d'un si bon air et d'un si bon cœur, qu'elle mérite toutes sortes de louanges. Nous nous enfermâmes dans nos chambres : vous devinez à peu près ce que nous fîmes. Pour moi je changeai de chemise et d'habit; et sans vanité, je me fis d'une beauté qui effaça entièrement mes belles-filles : l'honneur de la grande maternité fut soutenu avec dignité. Nous retournâmes chez Mme de Chaulnes, après qu'elle fut revenue ici avec toute sa cour, et nous y retrouvâmes le même arrangement, avec une grande quantité de lumières, et deux grandes tables servies également de seize couverts chacune, où tout le monde se mit : c'est tous les soirs la même vie. L'après-soupée se passa en jeu, en conversation; mais ce qui causa mon chagrin, ce fut de voir une jeune petite madame fort jolie, qui assurément n'a pas plus d'esprit que moi, qui donna deux échecs et mat à M. le duc de Chaulnes, d'un air et d'une capacité à me faire mourir d'envie. Nous revînmes coucher ici très-délicieusement; je me suis éveillée du matin, et je vous écris, quoique ma lettre ne parte que demain. Je suis assurée que je vous manderai le plus grand dîner, le plus grand souper, et toujours la

même chose : du bruit, des trompettes, des violons, un air de royauté ; et enfin vous en conclurez que c'est un fort beau gouvernement que celui de Bretagne. Cependant, je vous ai vue dans votre petite Provence accompagnée d'autant de dames, et M. de Grignan suivi d'autant de gens de qualité, et reçu une fois à Lambesc aussi dignement que M. de Chaulnes le peut être ici. Je fis réflexion que vous receviez là votre cour, et que je viens ici faire la mienne : c'est ainsi que la Providence en a ordonné.

Je ne vous conseille point de mettre de cadre à cette peinture : il me semble qu'elle ne vaut guère. Je ne connois leur prix que par vous : on peut dire de celle-ci comme de celles de Rubens : « Il y a bien de la vérité. » Du reste, si nous voulons nous mettre dans les cadres, mon cabinet sera sans comparaison plus beau que le vôtre : je ne barbouille que de misérables narrations et vous achevez des raisonnements et des réflexions d'un pinceau que j'aime et que j'estime. M. de la Garde m'écrit, en me disant adieu pour Provence ; il s'en va regarder une personne que je voudrois bien voir : j'examine et j'admire souvent de quel cœur et de quelle manière je le désire. Il a vu votre appartement, qu'il a approuvé. Il m'assure que Monsieur le chancelier a fait de même du procédé de M. de Grignan à l'égard du premier président, et que la cour n'y balancera pas. Vous êtes présentement les deux doigts de la main ; s'il abusoit de cette réconciliation, je vous conseillerois de vous rebrouiller, pour jouir de la seule chose qu'il peut rendre bonne, qui est son absence ; et vous pourriez même avoir tort bien longtemps, sans qu'on s'en pût douter, tant il a bien établi la mauvaise opinion qu'on a de lui. J'ai bien envie de savoir le désordre qu'il fit au repas dont Montgobert avoit ordonné.

Vous croyez bien que je suis dans tous vos sentiments;

mais je veux vous apprendre la jalousie, du moins par théorie, et vous assurer (*credi a me pur che l' ho provato*) que l'on dit quelquefois bien des choses qu'on ne pense pas; et quand on les penseroit, ce ne seroit point la marque de ne pas aimer : tout au contraire, à faire l'anatomie de ces sortes de discours pleins de colère et de chagrin, on y trouveroit beaucoup de véritable tendresse et d'attachement. Il y a des cœurs délicats; quand cela se trouve avec un esprit sec, cela fait des progrès merveilleux dans le pays de la jalousie. Voilà ce que ma conscience m'a obligée de vous dire; faites-y quelque réflexion; je n'entrerai dans aucun autre détail de deux cents lieues de loin.

Mercredi matin, 7e août.

Dîner, souper en festin chez M. et Mme de Chaulnes, avoir fait mille visites de devoirs et de couvents, aller, venir, complimenter, s'épuiser, devenir tout aliénée, comme une dame d'honneur, c'est ce que nous fîmes hier. Je souhaite avec une grande passion d'être hors d'ici, où l'on m'honore trop : je suis extrêmement affamée de jeûne et de silence. Je n'ai pas beaucoup d'esprit; mais il me semble que je dépense ici ce que j'en ai en pièces de quatre sous, que je jette et que je dissipe en sottises; et cela ne laisse pas de me ruiner. Je vis hier danser des hommes et des femmes fort bien; on ne danse pas mieux les menuets et les passe-pieds : justement comme je pensois à vous, j'entends un homme derrière moi qui dit assez haut : « Je n'ai jamais vu si bien danser que Mme la comtesse de Grignan. » Je me tourne, je trouve un visage inconnu; je lui demande où il avoit vu cette Mme de Grignan? C'est un chevalier de Cissé, frère de Mme Martel, qui vous a vue à Toulon avec Mme de Sinturion. M. Martel vous donna une fête dans son vaisseau, vous dansâtes, vous étiez belle

comme un ange. Me voilà ravie de trouver cet homme; mais, ma pauvre bonne, je voudrois que vous pussiez comprendre l'émotion que me donna votre nom, qu'on me venoit découvrir dans le secret de mon cœur, lorsque je m'y attendois le moins.

J'ai trouvé ici un morceau de lettre à un fort honnête homme, d'une fort honnête femme, qui parle si plaisamment de votre petit freluquet de Monsieur d'Aleth, que j'ai voulu vous l'envoyer, et je voudrois bien que cela vous réjouît autant que moi.

Adieu, ma chère enfant : il faut que je dîne chez Monsieur de Rennes; ce sont des festins continuels. Ah! mon Dieu ! quand pourrai-je mourir de faim et me taire? Je vous écrirai des Rochers, où j'espère retourner demain.

---

840. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

à Rennes, samedi 10e août.

Me voici encore, ma fille, à dépenser, comme je vous disois l'autre jour, mon pauvre esprit en petites pièces de quatre sous; il n'y a pas un grain d'or à tout ce qu'on y dit : la raison, la conversation, la suite dans un discours sont entièrement bannies du tourbillon où je suis. J'aurois suivi la princesse de Tarente, qui partit hier, sans que le premier président, qui est le contraire du vôtre, et à qui je devois, en bonne justice, faire une visite jusqu'à Vannes, arrive ce soir; de sorte que je veux le voir, lui parler, et partir demain, si je puis, ou tout au plus tard lundi matin. Ce sera avec une joie sensible que je trouverai le repos et le silence de mes bois. Mais, ma chère enfant, parlons de vous. Je suis fort aise que vous vous divertissiez, et j'approuve vos soupers et vos fêtes; mais ce petit déréglement s'accommode-t-il avec

votre délicatesse? Montgobert me fait une fort jolie peinture du souper qu'elle a ordonné; elle m'envoie les vers d'Apollon : je crois que cela étoit digne de Fresnes. Il y a bien de l'invention à mettre cette musique à un si bon usage, et à faire sortir le char et les chevaux de l'écurie, plutôt que de les faire venir du ciel. En vérité, c'est grand dommage que je n'aie ma part de tant de plaisirs; vous faites bien au moins de me les dire. Mon petit marquis m'en écrit fort joliment. Ce sont Mlles de Grignan qui vous ont répandu cette joie dans votre château. Vos réflexions sont plaisantes sur la destinée de Mlle de Noailles et de Mme de Saint-Géran : nos jugements sur les apparences sont si souvent renversés, que je m'étonne qu'on ne s'en désaccoutume point.

Cette Lavardin est revenue brusquement pour accompagner sa belle-sœur, qui est revenue fort malade. Cela fait faire à cet heureux ménage un voyage au Maine où ils ne pensoient pas. Je crois que celui de M. de Vendôme sera enfin pour cette année, et qu'il acceptera et dissipera fort bien vos meubles. Je croyois que vous aviez toujours ce vieux et beau lit de velours qui vient des anciens Adhémars.

Votre premier président est un admirable personnage; il faudroit lui dire :

> Dormez, dormez, vous ne sauriez mieux faire;

c'étoit le temps qu'il étoit supportable à Grignan. Vous allez y avoir bonne compagnie. Il ne faut pas un moindre château que le vôtre pour contenir tant de Grignans.

On nous mande qu'il y avoit trente-six évêques, et six qui n'étoient pas encore sacrés, au sacre de Monsieur le Coadjuteur de Rouen : ce sont quarante-deux; il n'y en avoit guère davantage au concile de Nicée.

Je ferai vos compliments à Brancas; mais je suis as-

surée qu'il n'en sera pas content. Le mariage de sa fille est son ouvrage; il a été fort sensible au succès. Prenez une page sur moi pour lui donner, et retranchez, retranchez votre écriture; elle vous fit lever de votre lit avec la colique : le moyen d'aimer que vous preniez cette peine? N'oubliez point de l'eau de Sainte-Reine : que ne vous dois-je point, et que ne ferois-je point pour vous redonner votre belle santé!

M. de Vins n'a guère la mine d'être à la tête de quelque chose; je le souhaiterois à cause de sa jolie femme. On me mande qu'elle dit qu'elle a gagné son procès : Mme de Lesdiguières en dit autant; j'attends qu'elle me l'écrive pour le croire. Mon Dieu! que je les plains quand ils vont à la cour; et que c'est acheter bien cher cette pension que de traîner ces tristes restes! Madame la Dauphine souhaite fort de revenir. Votre Quadranty vous peut aussi bien dire qu'un autre le goût qu'elle a pour les plaisirs.

M. et Mme de Chaulnes m'ont fort priée de vous parler d'eux : je ne puis assez me louer de leur amitié; *a fructibus*..., comme disoit M. de Montbazon.

Adieu, ma très-chère : je vous aime et je vous le dis fort naturellement; vous êtes la véritable et la sensible tendresse de mon cœur. Il me semble que je causerai mieux aux Rochers qu'ici.

Mme de Beaucé célèbre toujours Mlle de Sévigné : vous ne sauriez être oubliée dans les lieux où je suis. Tous les Tonquedecs sont ici. Je voudrois que vous vissiez combien il faut peu de mérite et de beauté pour charmer mon fils : son goût est infâme; c'est ce qui me fait toujours croire qu'il ne nous aime point · ceci n'est pas humble, mais il faut qu'il passe.

---

841. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Pendant cinq mois que je fus encore à Paris, je fus tellement occupé des affaires de ma fille et des miennes, que je n'écrivis point à Mme de Sévigné, et je ne recommençai le commerce qu'à mon retour en Bourgogne.

A Bussy, ce 12e août 1680.

Je suis parti le 10e juillet de Paris, et je ne suis arrivé ici que le 2e de ce mois, parce que j'ai été voir ma fille de Rabutin à Laon; j'ai été à Notre-Dame-de-Liesse avec elle, et je l'ai laissée à Selles chez notre cousin de Rabutin, auprès de Reims, pour achever de faire faire l'estimation des biens de Manicamp, que le lieutenant général de Reims doit faire avec d'autres experts.

En arrivant ici avec ma fille de Coligny, elle reçut nouvelles que son fils étoit fort malade à Autun : nous y courûmes, et nous venons de le ramener en bonne santé.

Voilà, ma chère cousine, un compte exact que je vous rends de notre conduite, comme à ma bonne amie. Ma fille de Coligny ne retournera à Paris qu'après Pâques pour le jugement de son affaire. Mandez-moi quand vous y retournerez, et quelles nouvelles vous avez de Mme de Grignan. Je ne vous fais point de compliment sur la prison de Monsieur votre fils; cela est si général que ce n'est pas une peine. Le marquis de Bussy est à la cour. Pour moi, je ne sens plus mes maux : la longueur de ma disgrâce m'a rendu indifférent sur tout ce qui regarde ma fortune, et je ne songe plus qu'à bien vivre et me réjouir. Je fais travailler ici : c'est à des commodités qui manquent à ma maison, qui est d'ailleurs assez belle. Puisque Dieu l'a voulu, j'aime autant la vie douce et tranquille que je mène depuis quelques années, qu'une

plus agitée : j'ai fait assez de bruit autrefois ; les uns en font au commencement, les autres à la fin de leur vie; les uns n'en font jamais, les autres en font toujours. Tout cela est égal à la mort. Mais je m'aperçois que voici bien des moralités : qu'importe, pourvu qu'il y ait du bon sens?

---

842. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 14e août.

C'est à cette heure, ma fille, que je suis dans le repos de mes bois, et dans cette abstinence et ce silence que j'ai tant souhaité. Je quittai lundi ce tourbillon passant tous ceux que j'ai jamais vus : comme il étoit plus resserré, il en étoit plus violent. Je trouvai ici votre lettre, qui me mit doublement en peine, et pour le comte, et pour vous; car votre santé n'est pas en état de soutenir cette agitation. Ce qui me remet un peu, c'est que je vois que vous avez tiré votre épingle du jeu ; ce n'est plus une question de savoir si la piqûre est dans l'épingle, ou dans le bras de M. de Grignan : les médecins ont décidé ; mais je vois que pendant qu'avec beaucoup d'esprit et de complaisance ils appellent son mal *arthritis* en grec, vous le nommez grossièrement *la goutte* en françois. Vous me contez fort plaisamment le martyre que vos soins lui firent souffrir, et avec quelle hardiesse vous allâtes lui appliquer votre eau de la reine d'Hongrie : c'étoit précisément ce qu'il ne falloit point lui mettre; c'est la plus mauvaise chose du monde aux nerfs attaqués des douleurs de la goutte ou du rhumatisme ; car ce sont des frères, et ce dernier a seulement une brisure de cadet, parce qu'il ne revient pas comme cette cruelle goutte; mais pour l'humeur et les douleurs, c'est la même étoffe. Vous fûtes donc l'injuste exécutrice de la

juste volonté de Dieu. Je souhaite de tout mon cœur que ce mal commencé si bizarrement, et si fort comme le mien, n'ait point de suite; je l'espère, car je ne me fusse pas promenée le lendemain sur la plus belle terrasse du monde. Reposez-vous donc, ma pauvre bonne, et dormez, et mangez, et ne m'écrivez point; voilà où Montgobert feroit des merveilles : quand vous auriez écrit trois lignes, elle prendroit la plume et diroit tout, et ma fille se donneroit quelque repos. Je vous assure, ma chère enfant, que si vous ne pouvez être en repos d'un côté, sans être arrachée de l'autre, je suis encore bien plus que vous dans ce violent état : vous voyez trop mes raisons pour que j'aie besoin de vous les expliquer; et du côté du cœur, mes balances sont bien différentes des vôtres ; on met beaucoup de raison et de reconnoissance pour tâcher de faire le poids; et cela me fait souvenir de la question qu'on fait, lequel pèse le plus de cent livres d'or, ou de cent livres de plume? c'est tout de même; mais l'un est bien plus cher que l'autre.

Je vous prie de bien remercier Monsieur l'Archevêque de l'honnête et de l'aimable lettre qu'il m'a écrite ; il se souvient de moi, il en parle : ah! que ne peut-on courir à Grignan pour lui témoigner sa reconnoissance, et par occasion vous embrasser et vous *posséder* un peu, comme on dit en ce pays ! L'ennuyeuse chose que d'être si peu spirituelle, que de ne pouvoir pas faire un pas sans son corps! Vous m'allez dire que l'esprit fait assez de chemin, et qu'on pense, et que c'est toute la même chose. Oh! non, ma belle, cela est bien différent, et je ne serai point contente, que mon corps et mon âme ensemble n'aient le plaisir de vous voir. J'en ai un bien doux et bien vrai depuis deux jours : c'est de me taire et de jeûner. Je n'avois jamais senti ce besoin de remettre des esprits dans sa tête, comme dans ce voyage de Rennes. J'étois en butte à tous les soins, à toutes les civilités, à

toutes les amitiés de ces Chaulnes ; et j'avois encore à repousser, à répliquer, à me défendre moi seule contre cent autres. Je vous dis que je ne m'étois jamais trouvée à telle fête. Toute la Bretagne étoit là : vous savez qu'il ne s'échappe guère de Bretons ; elle est toujours toute pleine, rien ne se répand, rien ne se perd, rien ne se déborde ; c'étoit une chose étrange. Il y vint, le dernier jour, deux petites nièces de votre *père :* l'une ressemble à Mme de Saint-Géran comme deux gouttes d'eau ; l'autre est une fort belle brune : je suis si prévenue en leur faveur, qu'il me sembloit qu'elles dansoient le passe-pied tout autrement que les autres ; elles ont bien de l'esprit dans les yeux. Il y avoit une autre vraie nièce : celle-là sait quasi aussi bien que vous sa philosophie. Je vis aussi deux neveux ; mais le plus plaisant, c'est un jésuite bridé entre les menaces de la Société et l'inclination naturelle qui lui fait admirer la mémoire de son oncle : de sorte que ce pauvre père *mange toujours des pois chauds :* il n'oseroit prononcer une parole distincte. Ma fille, je ne parle que de Rennes :

Oh ! devinez pourquoi,

comme dit la chanson. Adieu, ma chère : vraiment il s'en faut bien que je ne vous haïsse.

---

843. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 18e août.

Vous m'avez attendrie, ma chère enfant, en me parlant de Mlle de Grignan : j'ai senti mon cœur touché de son courage et de sa vertu ; mais pourriez-vous douter de mon estime pour une si belle action, parce que je crois qu'elle vient de Dieu ? c'est par cette raison même

que je l'admire, et que je révère Mlle de Grignan plus que les autres : je la regarde comme un vase d'élection, comme une créature choisie et distinguée, comme une âme remplie de la grâce de Jésus-Christ, et cette séparation me paroît une faveur si particulière, que je la considère avec respect, et je ne puis enfin envisager l'état de Mlle de Grignan sans envie.

Voici un changement par l'arrivée de M. de Vendôme. Il y a dix ans que vous êtes gouverneur ; c'est une belle place, et peu de gens ont joui si longtemps d'un tel interrègne : on ne le sent pas pendant qu'il dure, et ce n'est que par la privation qu'on voit ce qu'on a perdu. Je ne voudrois pas ne vous avoir point vue dans votre royaume ; M. et Mme de Chaulnes ont réveillé mes idées sur la beauté de ces souverainetés : ce sont des rôles qui plaisent plus ou moins, selon qu'on est disposé. C'étoit une étrange chose que d'avoir ensemble une Provence, le nom de Grignan et l'autorité du Roi. Je ne sais si les Provençaux donneront bien à bride abattue dans la nouveauté ; mais je crois qu'un peu de réflexion leur fera connoître la différence, comme vous dites, d'un Grignan tout désintéressé et tout généreux, et d'un secrétaire tout altéré et tout intéressé. Je pense que l'on ne verra guère de procès dans les communautés pour savoir qui doit profiter des libéralités de Monsieur le gouverneur. Ces mille francs ne furent-ils pas donnés parce que ces pauvres gens avoient été brûlés ? Et n'est-ce pas donner encore que de n'avoir pas voulu prendre ce qu'un autre vouloit vous donner ? Ces sortes de procédés sont fort rares et fort singuliers. J'ai grand regret à l'entière dissipation que M. de Vendôme et ses gens vont faire de vos meubles : ce meuble rouge, ces beaux chenets, ce miroir, tout cela en est-il ? Et vous représentez-vous que vous ne perdiez pas beaucoup de meubles qui se peuvent gâter ? il faut fermer les yeux à tout cela. Ce qui me

console de votre éclipse, c'est que le jour d'Aix vous étoit ruineux, et que vous avez beaucoup plus de liberté. Je pense que votre dépense sera bien diminuée de ce que vous perdez; enfin c'est un rôle que vous avez joué fort dignement dix ans de suite; vous n'êtes plus présentement que ce que vous souhaitiez d'être : vos réflexions ne vous manqueront pas dans cette occasion. Vous souvient-il de ce que nous craignions des intrigues de Monsieur de Marseille et comme il voudroit gouverner ce jeune prince? Voyez où le voilà. C'est Monsieur le Coadjuteur qui est à cette place : j'ai extrêmement senti le plaisir et l'utilité de le voir là : rien n'est si bon pour vous. Je tirai l'autre jour à Rennes, du milieu du tourbillon, une heure de conversation avec M. de Chaulnes. Je voudrois que vous sussiez avec combien de bon esprit et d'adresse il a réglé les pas de ce petit Nointel pour l'empêcher de faire l'entendu aussi de sa commission, ménageant la cour et la province, et faisant si bien qu'enfin cette manière d'intendant est sortie de Bretagne. Nous trouvâmes qu'il n'y avoit que lui et vous qui puissiez vous vanter d'être gouverneurs de province; tout le reste est soumis, et même le Languedoc. Il fit bien valoir la beauté de la Provence, et comme tout y est vif, et passant, et brillant, à cause de ces vaisseaux et de ces galères, et de ceux qui vont et qui viennent d'Italie. Faites-moi bien écrire toute cette arrivée de M. de Vendôme.

Vous voulez, ma très-chère, que je croie que vous n'avez plus de feu secret; ah! Dieu le veuille, et que cette poitrine soit tranquille, comme vous le dites! La santé de M. de Grignan est bientôt revenue. Vous avez trouvé ce qu'il y avoit à dire de l'*épingle*; j'ai tourné tout autour, sans avoir eu l'esprit de le dire : ne craignons jamais de nous permettre les turlupinades qui viennent au bout de nos plumes. Vous avez donc oublié

les vers que vous fîtes pour la fête du bon abbé ; et moi j'ai aussi oublié les miens : cela est assez bien de part et d'autre. Vous finissiez un sixain pour Mlle d'Alerac, en lui faisant dire :

> Cher abbé, je n'ai qu'une fleur,
> Et je la veux garder pour faire une autre fête.

Cela est de la force de *la touffe ébouriffée*. Vous me représentiez l'autre jour cette belle fille, de manière à faire croire que la fête sera toute des meilleures : je la souhaite pour le bien de toute la maison, et que Guintrandi puisse beugler :

> Que chacun se ressente, etc.

Montgobert me mande qu'elle étoit l'autre jour si poursuivie de musique, qu'elle ne savoit plus où se ranger : nous voudrions bien nous trouver dans cet embarras. Je vous garderai fidélité, ma très-belle, et pendant votre absence je pourrai me vanter de n'avoir eu aucun plaisir. Je trouve Montgobert assez joliment avec vous, puisque vous parlez ensemble, et que vous l'allez voir : il ne vous manque rien que de l'amitié. Quel aveuglement que cette passion qui fait que Montgobert voit Magdelon en vous ! Je la plains infiniment ; car ce n'est assurément ni par malice, ni par plaisir qu'on se laisse dévorer par cette impitoyable furie, qui gâte, qui corrompt, et qui change tout. Magdelon vous sert toujours bien ; j'en suis fort aise, et qu'elle ait retrouvé une santé que nous avons vue en pitoyable état.

Il y a sept jours que je suis revenue de Rennes, et que je me repose l'esprit. Je n'avois point voulu que la princesse vînt ici : je lui avois fait valoir nos dévotions de jeudi, comme elle me fait valoir les siennes, où elle fait plus de jeûnes et de retraites que nous n'en faisons pour notre réalité. J'ai donc été en solitude : j'ai songé

en quel état étoit ce bon abbé, il y a un an ; et tous vos soins aimables que je dois mettre sur mon compte, et quels secours aux dépens de votre santé je tirois de vos conseils ; et cet Anglois et ce cardinal qui mourut, ce me semble, de la maladie de l'abbé. Eh, mon Dieu ! que l'esprit fait de chemin, et que l'on pense de choses, quand on pense toujours ! cette vie ne m'ennuie point, tant que je ne pourrai pas espérer d'être avec vous.

Mais revenons : je fus donc voir hier cette princesse ; elle fut ravie de votre compliment ; elle s'est imaginé qu'elle vous aime passionnément, et cela devient une vérité : du moins elle a une très-juste estime de votre esprit et de votre personne. Je crois que la comtesse d'Oldenbourg, au fond de l'Allemagne, vous devra en Provence sa réconciliation avec sa mère. A propos de mère, j'attendois mon fils, parce que Corbinelli, en me disant que son procès l'a retenu, me disoit que mon fils me diroit le détail de ses raisons. Je croyois donc le voir à tout moment dans ces bois ; mais devinez ce qu'il a fait. Il a traversé je ne sais par où, et enfin s'est trouvé à Rennes, où il me mande qu'il sera jusqu'au départ de M. de Chaulnes. Il me paroît qu'il a voulu faire cette équipée pour Mlle de Tonquedec ; il sera bien embarrassé, car Mlle de la Coste n'en jette pas sa part aux chiens : le voilà donc entre l'orge et l'avoine ; mais la plus mauvaise orge et la plus mauvaise avoine qu'il pût jamais trouver. Il n'est pas content. Que voulez-vous que j'y fasse, ma pauvre chère ? c'est en ces occasions que je suis résignée. Plût à Dieu que Monsieur d'Évreux voulût honorer de sa belle présence cette solitude ! si mon fils y est, j'espérerois qu'il ne s'ennuieroit pas pour quelques jours.

Je trouve le Coadjuteur admirable de parler avec tant de justice de cette lettre du clergé. Vous perdez dans cette occasion tout le mérite de votre prudence : vous

avez beau vous taire, ma fille, on ne vous distinguera point. Si vous avez fait des imprudences, elles ont si peu nui à Messieurs vos beaux-frères que je ne vous conseille point de changer.

J'aime trop le *Mercure galant;* je veux dire à la princesse ce qu'il dit de sa nièce. Je ne le fis pas hier. Et le moyen de ne se plus souvenir de Dulcinée dont il sortoit une certaine petite senteur? J'ai bien ri de ces folies. Je suis un peu fâchée que vous n'aimiez point les madrigaux; ne sont-ils pas les maris des épigrammes? ce sont de si jolis ménages, quand ils sont bons : vous y songerez encore, ma bonne, avant que de les chasser entièrement.

Le bon abbé voudroit bien être à Grignan pour conférer avec Monsieur l'Archevêque, et avoir encore l'avantage de le voir. Je voudrois bien y être aussi : c'est sur ces séparations si terribles que je ne suis pas soumise comme je le devrois. Je regrette ce que je passe de ma vie sans vous, et j'en précipite les restes pour vous retrouver, comme si j'avois bien du temps à perdre. Adieu, ma belle : je vous aime trop pour entreprendre de vous le dire.

---

844. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 21e août.

Je commence ma lettre par le compliment que l'on doit à tous les Grignans sur la mort de ce bon vieux évêque d'Évreux. Cette mort que l'on n'a point souhaitée, ne laisse pas de venir à propos : le chevalier y gagne mille écus, et voilà ce jeune prélat en pleine possession d'un des plus beaux bénéfices de France. L'union de votre famille ne me permet pas de douter que Condé ne soit une de vos maisons de campagne. M. de la Garde connoît les agréments de cette terre : elle est grande,

elle est belle et noble, et l'on trouve l'invention de vivre pour rien en ce pays-là. Enfin tout est bon dans cet établissement.

Je comprends que vous n'oseriez demander des nouvelles de votre grande dépense : c'est une machine à quoi il ne faut pas toucher, de peur que tout ne renverse. Il y a de l'enchantement à la magnificence de votre château et de votre bonne chère; votre débris est une chose étonnante; et quand vous me dites que cela n'est pas considérable, je me perds et ne peux comprendre comme cela se peut faire; cela me paroît une sorte de magie noire, comme la gueuserie des courtisans : ils n'ont jamais un sou, et font tous les voyages, toutes les campagnes, suivent toutes les modes, sont de tous les bals, de toutes les courses de bague, de toutes les loteries, et vont toujours, quoiqu'ils soient abîmés; j'oubliois le jeu, qui est un bel article; leurs terres diminuent, il n'importe, ils vont toujours. Quand il faudra aller au-devant de M. de Vendôme, on ira, on fera de la dépense; faut-il faire une libéralité? faut-il refuser un présent? faut-il courir au passage de M. de Louvois? faut-il courir sur la côte? faut-il ressusciter à Grignan l'ancienne souveraineté des Adhémars? faut-il avoir une musique? a-t-on envie de quelque tableau? on entreprend et l'on fait tout. Mon enfant, je mets tout cela au nombre de certaines choses que je ne comprends point du tout; mais comme je prends beaucoup d'intérêt en celle-ci, j'en suis fort occupée, et je m'y trouve plus sensible qu'à mes propres affaires : c'est une vérité. N'appuyons point dans nos lettres sur ces sortes de méditations, on ne les trouve que trop dans ces bois, et la nuit quand on se réveille.

Je vois que vous ne songez dans vos lettres qu'à me divertir : il faut suivre votre exemple : vous retourniez donc à votre vomissement en finissant votre dernière; *vraiment* je n'ai jamais vu un si vilain chapitre traité si

plaisamment. La vilaine bête! mais de quoi s'avise-t-elle de vous apporter son cœur sur ses lèvres, et de venir, de quinze lieues loin, rendre tripes et boyaux en votre présence? Vous avez bien le don cette année d'attirer les visites; on ne pouvoit pas se défier de celle-là; elle me fait un peu souvenir de ma madame de la Hamélinière, dont je ne connoissois pas le visage. Vous aurez celui du petit Coulanges; vous aurez vu *ce petit chien de visage-là quelque part*. Au travers de sa gaieté, vous lui trouverez de grands chagrins; mais ils ne tiennent pas contre son tempérament. Je suis bien fâchée que le vôtre ne soit pas rétabli : ce n'est point être guérie que d'avoir toujours l'humeur qui vous faisoit mal à la poitrine; quand elle voudra, elle reprendra ce chemin : elle est dans vos jambes, vous avez des douleurs, des inquiétudes, elles sont enflées les soirs; j'admire votre patience de souffrir ces douloureuses incommodités, sans y chercher du remède; j'avoue ma foiblesse, et combien je m'accommode peu des moindres maux; si j'étois en votre place, j'aurois obéi ponctuellement à la Rouvière; j'essayerois mille petits remèdes inutiles pour en trouver un bon; et mon impatience et mon peu de vertu me feroient une occupation continuelle de l'espérance d'une guérison.

Mme la princesse de Tarente est charmée de votre souvenir; elle trouva hier fort plaisant le récit que vous faites du bon usage de l'eau de la reine d'Hongrie pour la piqûre de M. de Grignan, et comme en françois vous appelez *la goutte* ce que les médecins appellent poliment *arthritis* : il y a des endroits dans vos lettres qui sont divins. Elle me conta qu'en Danemark il y avoit un prince allemand qui s'enfonça une épingle dans le côté, mais c'étoit dans une étrange occasion qu'il avoit rencontré cette épingle : il n'en souffla pas, et deux mois après la gangrène s'y mit; il fallut faire des incisions :

je voulois qu'elle nous le fît mourir tout d'un train. Mais enfin, si M. de Grignan s'étoit blessé de la même manière, voyez ce que diroit Pauline de votre jalousie.

Mon fils est toujours à Rennes, faisant des merveilles auprès de Sylvie : c'est le nom de baptême de la Tonquedette ; je n'ai jamais vu un garçon si malheureux en *fricassée;* vous avez vu que la dernière dont il vous a parlé n'étoit point *dans de la neige*. Mme de Lavardin, Mme de la Fayette, et Mme de Coulanges m'assurent fort que nous trouverons cet hiver quelque moyen de le tirer de la place où il est, dont le dégoût seroit insupportable, si M. de la Trousse répandoit froidement dans le monde le dessein qu'il a pour M. de Bouligneux. Je vous avoue que j'ai pensé aussi méchamment que vous au goût qu'il trouveroit à donner ce coup mortel à son petit subalterne : nous avons le malheur de lui déplaire, et de n'avoir jamais eu nulle part à son amitié ; la vôtre, ma très-chère, me consolera de tout. J'espère que vous me la conserverez quasi aussi bien que M. de Grignan conserve ses perdreaux : c'est une plaisante vision que de lui voir défendre à ses chasseurs de sortir, quand il a le plus de monde à sa table ; c'est signe que le reste est fort bon.

Mme de Vins m'a écrit une grande lettre toute pleine de bonne amitié et de conversation, comme si nous étions à Livry ou dans votre chambre à Paris ; elle me conte qu'elle a entendu blâmer M. de Grignan sur l'affaire de ce pauvre Maillanes, comme s'il l'avoit abandonné ; elle se garde bien de le condamner sans l'entendre, et moi aussi. Les fautes que peut faire M. de Grignan dans le cours de sa vie ne seront jamais que contre lui et sa famille, et nullement contre ses amis.

Le saint évêque de Pamiers est mort : voilà l'affaire de la régale finie, voilà encore un nom bien chaud à *prendre* ; mais puisque nous nous sommes accoutumés

à Monsieur d'Aleth, nous souffrirons Monsieur de Pamiers, et puis Monsieur d'Angers, et puis nous n'aurons plus rien à craindre. Les cinq à qui l'on vouloit faire le procès seront devant le grand juge, qui les aura traités avec plus de bonté qu'on n'a fait en ce monde-ci.

Je veux un peu parler à Mlles de Grignan : vraiment, Mesdemoiselles, cela est fort honnête de vous jeter dans le vert et le bleu aussitôt que vous apprenez la mort de notre pauvre cousine; j'en ai bien mieux usé, j'ai porté un petit deuil à Rennes; je n'avois point de bel habit de couleur; et ce petit deuil, qui m'a été d'une commodité nonpareille, a fait voir à toute la Bretagne mon bon naturel. Adieu, mes belles : j'ai en vérité bien envie de vous embrasser; si vous conservez un peu d'amitié pour moi, je vous assure que ce n'est pas en pure perte. Pour mon cher Comte, je l'embrasse, et m'afflige avec lui de cette maudite épingle : nos pauvres machines sont sujettes à bien des misères.

---

845. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 25e août.

N'allez pas vous imaginer, ma fille, que l'écriture me fasse mal, ni vous en venger en écrivant aussi : laissez continuer la bonne Pythie, et reposez-vous. Pour moi, je ne me laisse point accabler; je commence par ma Provence; je cause avec ma chère fille : cela me console et me plaît; le reste va comme il peut : *paga lei, pago il mondo*. Il y a longtemps que je n'écris plus à mon fils, et de longtemps je ne lui écrirai : je l'attends ce soir; il a toujours été à Rennes; nous parlerons ensemble de toutes ses affaires, et je vous manderai où nous en sommes; vous parlez sur cela comme une personne qui

s'y intéresse. M. de la Trousse auroit pu nous tirer, avec un peu d'amitié et de conduite, de l'embarras où nous sommes : il falloit parler avec nous, et se taire avec les autres. Il n'a pas tenu à Corbinelli que M. de la Trousse n'ait fait de mon fils ce qu'il veut faire de Bouligneux; mais Corbinelli n'a trouvé que des épines et des improbations : il n'a pas le don de donner des sentiments, non plus que d'en ôter; il n'a jamais essayé de détourner le cours des *esprits* qui courent à vous aimer, *non mi toccar!* il est trop habile pour n'avoir pas connu que c'est une chose impossible; il est bien loin d'improuver les *traces* que vous avez faites dans mon cerveau.

Je ne vous réponds point, ma fille, sur les hérésies dont vous m'accusez : j'ai un tableau de la sainte Vierge sur mon autel, un crucifix et mon écriteau; je n'en veux pas davantage, et je crois tout simplement et en un mot que l'ordre est la volonté de Dieu. Quand les choses vont comme elles doivent aller, c'est sa volonté, je ne connois point d'autre ordre; quand elles sont surprenantes et extraordinaires, c'est sa volonté. Quand ses ouvrages sont beaux et parfaits, et quand ils sont monstrueux et horribles, tout est dans cette volonté : l'un n'est donc pas moins que l'autre dans l'ordre de sa Providence. M. de la Garde vous dira le reste.

Mme de Vins me mande, comme à vous, qu'elle a gagné son procès; et l'abbé de Pontcarré me disoit positivement que Mme de Lesdiguières l'avoit gagné aussi : voilà qui est bien heureux. M. et Mme de Chaulnes le seront beaucoup s'ils perdent une mère qui ne les aime point, et qui leur laisse vingt mille écus de rente. Ils s'en vont à Paris. Je suis persuadée que vous aurez la visite de vos prélats, et que vous serez au nombre des plaisirs qu'ils veulent accorder avec leur gloire. Vous ne verrez rien à votre destinée que lorsque votre famille sera toute ensemble. Personne ne sent mieux que moi

les désunions de l'absence; l'usage des pensées et de l'écriture me sert au besoin; mais cependant, ma fille, je vous avoue grossièrement que j'ai une très-sensible envie de vous voir et de vous embrasser de tout mon cœur. Il y a bientôt un an que je vous ai quittée, et ce fut comme hier que le petit marquis fit une grande perte. Le loisir de la campagne fait des almanachs perpétuels, et des bouts de l'an de tous les jours considérables: je pense que ces deux-là le sont pour nous. Adieu, ma très-aimable enfant: reposez-vous toujours en m'écrivant, et ne négligez point une santé qui m'est si chère.

---

846. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 28e août.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous croyez que Pilois ne sait pas votre nom? détrompez-vous, il est trop bon courtisan, et me parle souvent de cette pistole que vous lui donnâtes dans le comble de l'affliction de la mort de sa vache, et que sans cela il étoit perdu. Enfin partout où je suis, votre nom y est célèbre; il vole, il vole jusqu'au bout du monde, puisqu'il est en ce pays.

Oui, assurément, ma très-chère, je suis fort aise que vous alliez vous coucher au lieu de m'écrire; et quelque amitié que j'aie pour vos lettres, vous savez que j'aime encore mieux votre repos et votre santé. Mon fils arriva un peu après que mes lettres furent parties; il amena Monsieur de Rennes, et un marquis assez honnête homme, ami de M. de Lavardin, et un abbé Charrier, fils de notre bon ami de Lyon. Ce prélat n'a été qu'un jour ici; il est allé avec le marquis au Maine, où M. de Lavardin

et sa grosse petite femme l'ont prié d'aller; cet abbé nous est demeuré avec votre frère.

Ma fille, il y a des femmes qu'il faudroit assommer à frais communs : entendez-vous bien ce que je vous dis là? oui, il faudroit les assommer: la perfidie, la trahison, l'insolence, l'effronterie, sont les qualités dont elles font l'usage le plus ordinaire; et l'infâme malhonnêteté est le moindre de leurs défauts. Au reste, pas le moindre sentiment, je ne dis pas d'amour, car on ne sait ce que c'est, mais je dis de la plus simple amitié, de charité naturelle, d'humanité; enfin ce sont des monstres, mais des monstres qui parlent, qui ont de l'esprit, qui ont un front d'airain, qui sont au-dessus de tous reproches, qui prennent plaisir de triompher et d'abuser de la foiblesse humaine, et qui étendent leur tyrannie sur tous les états; comptez combien il y en a dans ceux de Bretagne; nous y voyons le clergé, la noblesse et le tiers : voilà justement ce que je veux dire; mettez un cadre à toute cette belle peinture, et vous en ferez le portrait d'une dame que je ne veux pas nommer; et plût à Dieu qu'elle fût seule dans le monde ! Mais enfin il y a des gens si malades que ce sera un miracle si on n'est point obligé d'en venir aux extrémités. On trouve de la consolation à se plaindre avec moi de ces sortes de malheurs; et, en vérité, j'y entre et je les comprends, ce me semble, mieux que personne.

Mon fils m'a rendu compte d'une conversation qu'il eut avec M. de la Trousse, le croyant, sur la parole de Brancas, tout sucre et tout miel; mais les nuages couvrirent bientôt la surface de la terre; dès que mon fils commença à parler, le temps se brouilla, et de période en période, on vint à demander pourquoi on s'étoit engagé dans cette charge. Cela m'a fait souvenir d'Hermione, quand elle demande à Oreste, après qu'il a tué Pyrrhus par son ordre: *Qui te l'a dit?* Oreste, à cette

parole, devint furieux. Ma bonne, je pense que votre petit frère le seroit devenu comme lui, si l'ange qui le garde ne l'avoit soutenu; enfin nous verrons. Il est certain que rien ne presse, pourvu qu'il ne répande point le bruit de ses desseins, qui ne sont pas quasi formés pour Bouligneux. Ce qu'il faudroit tâcher de faire, c'est d'avoir quelque vue pour la présenter à M. de Louvois, et sortir de cette place à la faveur d'un autre établissement dont on pourroit se défaire plus aisément. Parlez-en à M. de la Garde, quand vous l'aurez; nous estimons beaucoup vos conseils et les siens, et ceux du chevalier, s'il étoit en lieu d'entrer dans votre conseil. Voilà ce que je vous puis dire de nos affaires; je souhaite bien passionnément que les vôtres se tournent d'une manière à faire que bientôt je vous puisse embrasser: c'est là le but de toutes choses.

Mlle de Méri ne pense-t-elle point à trouver une maison? Elle disoit, quand elle était chargée de la sienne, qu'il y en avoit mille à louer; il ne lui en faut pas tant. Il seroit fâcheux qu'elle vous fît un embarras pour revenir; et si par malheur vous ne reveniez pas, on pourroit en faire un meilleur usage que de vous laisser toujours cette petite dépense sur les bras. Je songe toujours à vos intérêts grands et petits; c'est à vous que j'en parle tout droit.

On me mande que la Reine est fort bien à la cour, et qu'elle a eu tant de complaisance et tant de diligence dans ce voyage, allant voir toutes les fortifications, sans se plaindre du chaud ni de la fatigue, que cette conduite lui a attiré mille petites douceurs. Je ne sais si les autres ont aussi bien fait. Madame la Dauphine disoit l'autre jour, en admirant Pauline de *Polyeucte*: « Eh bien! voilà la plus honnête femme du monde qui n'aime point du tout son mari. » Comment se porte le vôtre, que vous aimez et que j'aime aussi? Comment va l'*épingle?* Ne

m'embrasse-t-il aujourd'hui que de la main gauche? Pour moi, je me sers de mes deux bras, mais légèrement, de peur de le blesser. Adieu, ma très-chère et très-aimable, vos lettres nous ont servi d'un grand amusement. Nous remettons votre nom dans son air natal; croyez, ma fille, qu'il est célébré partout où je suis; il vole, il vole jusqu'au bout du monde, puisqu'il est en ce pays.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

J'ai trouvé ici une de vos lettres, ma petite sœur, et j'ai vu en même temps celle que vous avez écrite à ma mère; j'en ai pensé mourir de rire, malgré les terreurs dont j'ai été frappé deux ou trois jours; elles commencent un peu à se dissiper, et j'espère que si ma maladie n'a pas un beau nom en grec, elle pourra au moins se nommer en françois sans faire rougir personne. L'épingle de M. de Grignan, et la tendresse avec laquelle vous lui avez fait crier les hauts cris pendant deux nuits, et le beau nom d'*arthritis*, dont on a baptisé une goutte fort ordinaire, tout cela nous a paru digne d'un cadre; mais que dites-vous de la peinture que ma mère vous fait des femmes qu'il faudroit étouffer entre deux matelas? Elle est vraiment d'après nature, et nous espérons aussi qu'elle aura son cadre. L'étoile de Monsieur d'Évreux l'a défait de son vieux prédécesseur; celle du chevalier devient de jour en jour plus favorable. Je commencerois à trembler si l'un des deux vous avoit épousée; mais celle de M. de Grignan me rassure; je crois pouvoir y résister quelque temps; et quoiqu'on dise que le bien arrive d'ordinaire avec la goutte, comme il ne s'agit encore que de l'*arthritis*, cela me met l'esprit en repos. Je vous remercie du sérieux intérêt que vous prenez à mes affaires; elles sont dans une situation bien dangereuse; la Providence en disposera. Adieu, ma

belle petite sœur: je vous embrasse et M. de Grignan aussi. Je me porte fort bien au moins.

---

847. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN ET A MADAME DE COLIGNY.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre (n° 841, p. 141), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

Aux Rochers, ce 28e août 1680.

Je vous attendois à la remise, et, en effet, mon cher cousin, vous avez battu bien du pays. Je ne saurois m'accoutumer à entendre que c'est tout de bon que Mme de Bussy et son beau *chanoine* fassent estimer et vendre le bien de Manicamp: cette conduite ne plaira guère à l'autre *chanoine*. Je vois bien par cette conduite qu'il n'y a qu'à se mettre les choses bien dans la tête pour y réussir.

J'ai une grande joie que ce pauvre petit Coligny se porte bien, et que vous soyez enfin en repos dans votre château à philosopher et à moraliser utilement; car on ne peut point penser comme vous faites, sans être bien armé et bien fortifié contre les cruelles opiniâtretés de la mauvaise fortune. Dans cinquante ans tout sera égal, et les plus heureux, comme les autres, auront passé dans ce grand fleuve qui nous entraîne tous. J'ai peur que Monsieur votre fils ne remette pas la fortune dans notre maison; il a quelque chose de brusque et d'impétueux qui ne lui attire pas beaucoup d'amis. Que n'êtes-vous un garçon, Madame de Coligny? vous feriez des merveilles à la cour; mais la Providence vous a destinée pour la chère et douce consolation d'un père illustre et malheureux; jouez donc votre rôle, comme chacun fait le sien. Faites bien des réflexions de votre côté, comme nous en faisons du nôtre, et continuons de nous aimer

malgré nos éloignements. Pour moi, je suis accoutumée à aimer de deux cents lieues loin : jugez si vous n'êtes pas assurée de moi. La *Provençale* se porte assez bien ; elle ne voit encore rien d'assuré pour son retour ; je crois que le mien sera sur la fin de l'année. Nous avons ici les mêmes amusements que vous avez chez vous. Rien n'occupe plus doucement que de faire ajuster sa maison et ses jardins ; mais vous n'avez rien à faire à votre belle situation de Chaseu. Je n'oublierai jamais vos prairies et vos moutons, non plus que votre bonne compagnie et votre bonne réception.

Adieu, mon cousin ; adieu, ma nièce : je suis toujours tout à vous. J'oubliois de vous dire que mon fils n'a point été du nombre des prisonniers ; le voilà qui vient de retourner ici ; il vous fait mille compliments et à Mme de Coligny.

---

848. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 1er septembre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous avez soin de votre santé, ma belle : c'est assez pour me donner du repos. Je remercie Montgobert de l'attention qu'elle a de m'en dire des nouvelles ; elle me témoigne de l'amitié par cette exactitude, et elle paroît bien persuadée de la tendresse que j'ai pour vous. Son commerce me plaît, et m'est entièrement nécessaire ; elle gagneroit beaucoup que vous vissiez ce qu'elle me dit si naturellement, et encore plus, si vous saviez comme moi dans quelles inquiétudes elle étoit de votre maladie de l'année passée : Dieu tournera tout cela comme il lui plaira dans votre esprit. Je trouve que vous êtes bien obligée à Mme de Vaudemont de son souvenir

tendre et appliqué; mais il faut avoir autant de foi qu'elle en a, pour se disposer, ainsi qu'elle a fait, à vous faire recevoir cette bénédiction : cela me paroît comme la poudre de sympathie : elle a traité son âme, et c'est vous qui devez être guérie; si elle avoit fait un sacrilége, vous en seriez plus malade; je souhaite extrêmement, pour le bien de son âme et pour celui de votre corps, que votre santé justifie la pureté de sa conscience. Je ne trouve guère de remède plus difficile que celui-là; nous n'en avions point encore vu où la foi, l'espérance et la charité fissent le corps de la médecine. Je voudrois bien pouvoir user de cette recette; je vous assure que ce ne seroit point pour guérir mes mains; je crois qu'elles le sont; et si elles ne l'étoient point, je m'en aperçois si peu, que c'est de ce mal qu'il faudroit dire que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Belle comparaison, ma fille, de vos maux avec les miens! Je vous ai parlé de ceux de mon fils, ils peuvent devenir étranges; il croit cependant qu'il est hors d'affaire; il mange et dort toujours très-bien; il se persuade fort aisément, et peut-être fort témérairement, que tout cela n'est rien.

M. du Plessis, et la fille de M. de Launay qui est mariée, jouent souvent à l'hombre avec mon fils. Nous avons bien des ouvriers; cela nous occupe, et tant que le petit été qui nous est revenu durera, nous ne serons pas à plaindre. Quand nous voulons lire, M. du Plessis y tient aussi bien sa place qu'à l'hombre; il a bien de l'esprit, et entend fort finement tout ce qui est bon. Nous avons trouvé un ami qui pourra nous estimer les terres que Mme d'Acigné nous offre, et nous tirer de toutes nos affaires avec celui que Mme d'Acigné nommera de son côté : si nous réussissons, nous n'aurons pas perdu notre voyage. Cet ami est le fils de M. Charrier de Lyon, que nous connoissons; il a une abbaye

en basse Bretagne; et voilà comme les choses se trouvent par hasard dans une visite, lorsqu'on y pense le moins.

Seroit-il bien possible que M. de Vendôme ne vînt point encore cette année? Le bien qui vous en reviendroit est si peu comparable à la dépense que vous faites, dès que vous repassez la Durance, que je pense qu'il vaudroit autant que cela fût fini : j'espère que la Providence tournera votre destinée d'une autre manière. Vous avez fort bien répondu à M. de Coulanges; c'est un plaisant homme de vouloir tant regarder dans l'avenir des autres, après avoir si peu vu dans le sien. J'ai envie que vous l'ayez; il vous réjouira le cœur, quoique souvent le sien soit affligé. Brancas s'en va à Lyon voir Mme de Coulanges; il s'est imaginé qu'il avait affaire à Avignon; il vous verra. Il est mon idée sur la perfection de l'amour; je n'en ai jamais vu de meilleur, et d'autant plus qu'il n'est combattu d'aucun scrupule, car enfin Brancas a mis Dieu de cette confidence, et veut avoir tous les samedis de quoi l'entretenir : il reçoit tous les dimanches la bénédiction, avec foi, espérance et charité, pour Mme de Coulanges. Vous le verrez à Grignan rêver à elle : il n'y a qu'à savoir donner le tour à ces attachements les plus sensibles. Vous me direz que le corps n'y a point de part. Ah! je le crois; mais il n'est question que du cœur, et le sien est entièrement occupé. Vous me direz encore que je fais le procès à bien d'autres : je l'avoue; mais ils sont au moins persuadés de leurs égarements; et lui, il se baigne dans sa confiance. Ma fille, ne lui faites point la guerre trop ouvertement sur tout ceci : les vérités sont amères, nous n'aimons pas à être découverts. Il me semble que nous serions quelquefois tentés de lui dire, comme le comte de Gramont disait à Langlée : « Vous croyez parler au Roi. » Nous dirions volontiers aussi, quand

Brancas veut nous tromper : « Vous croyez parler à Dieu. » Vraiment je suis folle, voyez un peu où je me jette.

J'ai fait mes compliments aux héritiers de ce bonhomme Évreux. On dit en ce pays que le jeune aspire encore à Marseille ; est-il possible qu'il ne soit pas content, et que pouvant accorder la résidence avec la cour, c'est-à-dire la gloire et les plaisirs, il aime mieux se rendre le *dom courrier* de Marseille, comme son prédécesseur ? Si l'évêché vaut mieux, il le dépenseroit par les chemins ; enfin, chacun a sa manière de penser. Ce que je sais en général du clergé, c'est qu'ils ont beaucoup paru cette année, et ils ont traité le pape comme Monsieur de Rome, fort familièrement. Cette guerre est encore meilleure que les autres ; et les évêques, qui se disoient autant de vérités que d'injures, comme vous dites, valoient bien les cordons bleus qui se battoient. Vous savez tous ceux qui sont tombés malades en revenant du voyage. Mademoiselle est bien étonnée d'avoir la fièvre tierce. La Troche me mande toujours de bons petits détails ; c'est son fils qui garde Monsieur le Dauphin. Nous aurions entendu de notre abbaye les triomphes, les fanfares et la musique de Chelles, au sacre de l'abbesse. On dit que la *belle beauté* a pensé être empoisonnée, et que cela va droit à demander des gardes ; elle est toujours languissante, mais si touchée de la grandeur, qu'il faut l'imaginer précisément le contraire de cette petite *violette qui se cachoit sous l'herbe*, et qui étoit honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse : jamais il n'y en aura sur ce moule-là.

Adieu, ma très-chère enfant : j'admire de quoi je vous entretiens ; c'est pour détourner mon imagination du chapitre de votre santé, dont je me sens occupée, et dont je vous parlerois jusques à l'importunité ; mais j'espère que Dieu vous redonnera cette santé ; et si j'étois

aussi sainte que Mme de Vaudemont, je l'en prierois incessamment.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Il ne sera pas dit que l'on cachète une lettre à mon nez, sans que je vous donne quelque légère *signifiance*. Bonjour ou bonsoir, ma petite sœur, selon l'heure que vous recevrez cette lettre. Nous passons ici notre temps tout doucement : c'est l'aversion que j'ai conçue avec beaucoup de raison pour *les dais* qui me fait aimer la simplicité de la campagne et l'horreur de nos bois. Je passe souvent devant l'arbre où j'ai écrit : *ahi memoria!* jugez si mes rêveries sont agréables.

---

849. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 4e septembre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il me semble, ma fille, que vous m'enviez d'avoir vu toute la famille de votre *père* Descartes à Rennes; il est vrai que vous en étiez plus digne que moi; s'ils m'eussent prise pour une personne capable d'entendre leur philosophie, je n'aurois pas manqué de leur chanter :

Point de saveur, de son, ni de lumière ;

mais ne pouvant pas bien répondre à leur prose, je n'osai les attaquer par vos vers : je les dis à Nantes à l'abbé de Bruc, qui en fut ravi et les voulut par écrit. Il y avoit une nièce à Rennes, à qui l'on seroit fort aise de persuader qu'elle est la moitié d'un tout, dont on ne croit être que la moindre partie. Corbinelli eût été amoureux de tout cela et du jésuite encore. Je vous ai conté tous ces fagots comme ceux des Rochers, et comme

vous me contez quelquefois les vôtres; que pourrions-nous conter, si nous ne contions des fagots? Il est vrai qu'il y a *fagots et fagots*, et que les vôtres sont meilleurs que les miens.

Je ne croyois point que ce bon Évreux se fût cassé la tête; je pensois qu'il étoit mort de vieillesse. On peut dire de cette vie, comme de celle du père de Rodrigue :

En arrêter le cours,
Ce n'étoit que hâter la Parque de trois jours.

Cependant ces trois jours ont débredouillé le chevalier; c'est le premier bien qu'il ait reçu, et la première mort qui lui ait été bonne. Le Roi chasse les malheurs de toute façon par ses bienfaits; les étoiles deviennent lumineuses auprès de ce soleil : voici qui devient poétique; mais enfin disons en prose que vos frères sont bien placés en attendant mieux.

Nous avons senti le bout de l'an de la maladie du bon abbé; mais ce n'a pas été sans beaucoup de reconnoissance de tous les soins que vous aviez de lui; je la partage, et je sais ce qu'il y avoit sur mon compte. Votre petit frère franchement ne se porte pas très-bien; il est trop heureux d'être ici en repos; pour moi je ne le crois point en sûreté : je crois que c'est une consolation pour lui de pouvoir se plaindre avec moi, et je suis fort aise aussi de pouvoir, au travers de mes gronderies, lui être bonne dans cette bizarre occasion. Vraiment il auroit mieux valu être *fricassé dans la neige* que dans une sauce de si haut goût. Il me semble que vous ne voulez pas trouver cette aventure assez extraordinaire; et songez que la personne aimée, c'est-à-dire haïe, n'en est pas plus émue ni plus embarrassée que si l'on se plaignoit d'un rhume de cerveau. Cela me paroît punissable, et je ne sais comme M. de la Reynie, qui entend si bien la police, n'a point donné ordre à ces sortes de trahisons.

J'espère, ma fille, que je serai informée du premier moment que vons verrez changer la forme de votre destinée; je comprends que vous n'y voyez encore rien; mais cela peut se fixer en un instant. Je crois ma très-chère Comtesse, que vous êtes persuadée que je ne souhaite pas moins que vous de vous revoir et de vous embrasser; et si nous ne pouvons pas trouver l'invention d'anéantir l'air qui nous sépare, il faudra que tout simplement, comme du temps de nos pères, nous fassions beaucoup de pas chacune de notre côté; ils me seront bien doux, quand ce sera pour vous rencontrer. Tâchez de me raccommoder avec M. de Grignan; pour me confondre, il n'a qu'à se bien porter. Nous songeons tous les jours à lui dans ce mail, et avec quelle bonne grâce il iroit en passe en deux coups et demi. Je prie mon petit marquis de ne point négliger ce jeu, ni tout ce qui sert à être aimable : il n'y a pas trop de tout. Je l'embrasse, et je baise la belle Pauline; je n'ai garde d'oublier Mlles de Grignan; mais vous, ma fille, il me semble que je ne vous dis rien; je vous conseille pourtant de prendre pour vous tout ce que vous pourrez imaginer de meilleur.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Je voudrois bien vous dire quelque chose qui pût répondre au style de cette lettre; mais cela m'est impossible par plusieurs raisons; je suis de plus en fort méchante humeur : ma mère vous en touche un petit mot en passant. Je ne vois que M. de la Reynie qui puisse me faire justice de la trahison qu'on m'a faite. Si j'y avois contribué, je me condamnerois; mais qui croiroit qu'une personne qu'on voit assise chez la Reine, traiteroit son homme comme elle m'a traité, et qu'elle offriroit pour toute consolation des remèdes aussi bizarres *que ceux* qu'elle me propose? Je croyois que mon dé-

goût pour sa figure, joint à la froideur de mon procédé, me sauveroit; mais malheureusement mon naturel n'a été que trop bon, et j'ai confondu d'une manière bien cruelle les mauvais bruits qui couroient de moi. Avouez, ma belle petite sœur, que voilà un beau détail; mais le moyen de parler d'autre chose que de ce qui touche si sensiblement? Je ne vous embrasse point, je vous baise encore moins : ce n'est pas que peut-être je [ne] me porte bien; mais peut-être aussi je me porte fort mal; l'alternative est fâcheuse, et *peut-être* est gaillard, comme disoit notre ami. Je suis très-humble serviteur de M. de Grignan.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur rempli d'iniquité.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Que peut-on dire à un aveu si sincère? En vérité, je je suis fort effrayée de ce *peut-être* sur lequel nous vivons. La Providence sait bien ce qui en arrivera. Adieu, ma très-chère et très-bonne.

---

850. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que j'eus reçu cette lettre (n° 847, p. 159), j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 4e septembre 1680.

La peine que vous avez, ma chère cousine, à croire que Mme de Bussy puisse faire vendre le bien de la maréchale d'Estrées, vient de ce que vous croyez que celle-ci a plus d'esprit que l'autre; et en effet il en pourroit être quelque chose : elle sait mieux vivre et mieux parler, mais cela ne paye pas les dettes de la maison, et

Mme de Bussy sait mieux les affaires, parce qu'elle s'y est plus appliquée.

C'est un bon moyen pour mépriser la fortune que d'être malheureux et que de penser à la mort. Mon fils a mis sur la chaleur de Rabutin une dose de la férocité de Rouville, qui le rend, m'a-t-on dit, assez incompatible pour le commerce du monde. Cependant je ne désespère pas que cela ne change, car il a de la raison et de l'acquis; mais s'il ne remet pas la fortune dans notre maison, comme vous en avez peur et comme cela pourroit bien être, je crois que ce ne sera pas un coup sûr de dire que c'est faute de mérite; au contraire, et sur cela prenez garde aux gens heureux de ce siècle-ci : vous trouverez que la fortune n'est pas délicate en ses inclinations. Ma fille dit qu'elle pourroit bien être un joli garçon, qui feroit fort parler de lui sans être plus heureux que M. de Chantal ni que moi.

Pour des réflexions, nous en faisons autant qu'une grande oisiveté en peut permettre ; et pour de l'amitié pour vous, je vous assure qu'on ne peut en avoir plus que nous en avons. Je crois aussi que vous nous aimerez toujours bien; au moins si ce temps dure, la familiarité n'engendrera point en nous le mépris. Voilà toute la consolation que nous pouvons tirer d'une longue absence.

Je me réjouis de la meilleure santé de Mme de Grignan. Je demande pardon à la Providence, ma chère cousine, mais j'ai grand'peine à trouver bon que les plus jolies personnes ne soient pas toujours les plus heureuses et les plus saines.

Je suis encore à Bussy, où je fais des ajustements qui finissent la maison; elle vous plairoit fort si vous la voyiez maintenant. Je pars pour Chaseu dans huit jours, et j'y serai jusqu'à l'hiver, que je passerai à Autun. Écrivons-nous toujours; pour moi, je ne reçois au-

cune lettre qui me fasse tant de plaisir que font les vôtres

Adieu, notre très-chère cousine et tante : nous disons très-chère, beaucoup plus encore pour le mérite que pour la rareté; car nous vous aimerions autant quand nous vous verrions tous les jours.

---

851. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 8e septembre.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'est me renouveler les douleurs de l'éloignement, que de me faire apercevoir les travers de mes inquiétudes. Vous souvient-il des raisonnements que nous faisions sur la perte de Charleroi, lorsqu'il y avoit plus de quinze jours que Montal étoit entré dans cette place qu'il avoit secourue? J'ai eu des craintes aussi bien fondées pour vos meubles, qui étoient sous vos yeux : j'en suis fort aise; le jour viendra, je l'espère, que nos discours seront un peu plus justes; on tire de si loin, qu'il est impossible de tirer droit. J'attends avec une grande impatience cette décision qui doit faire honneur à toutes vos prophéties. Votre petit frère cherchera à se marier ailleurs. Nous avons eu de grandes terreurs; Dieu merci, elles sont devenues paniques, et il en sera quitte pour de petits anodins : ce n'étoit rien que ce qu'il avoit; ce n'étoit qu'un peu de gale, qui étoit le reste de la chaleur de quelques médecines un peu vigoureuses qu'il avoit prises à Paris; en vérité c'est une grande joie que d'être sorti de cette peine. Vous avez quitté vos bains, ma fille : c'est une chose admirable que le soulagement sûr que vous en recevez pour vos

coliques, sans que votre poitrine y trouve rien à redire. Je suis ravie quand je vous vois reprendre le fil de votre repos, et vous bien restaurer; car le bain affoiblit un peu. Montgobert me fait toujours un fort grand plaisir en me parlant sincèrement et en détail de votre santé: elle m'en paroît si aise, et je la reconnois si bien là-dessus, qu'en vérité j'ai peine à croire que ce vers de Corneille lui soit bien appliqué :

Qu'importe de mon cœur, si je fais mon devoir?

Elle n'est point démonstrative; je croirois plutôt qu'elle pourroit dire : « Qu'importe de mon humeur, de mon chagrin, de ma jalousie, si mon cœur fait son devoir? » J'ai reçu deux de ses lettres à la fois : elle me devoit la suite du bain; elle me conte les folles lettres que vous écrivîtes tous, l'autre jour, à M. de Coulanges; cela étoit plaisant. Elle me dit aussi les infinités de trains qui vous arrivent de tous côtés; il n'y a pas moyen d'imaginer que tout cela puisse coucher sous un même toit; je crois que vous y aurez encore un supplément de trois beaux-frères : le chevalier m'écrit d'une manière à me le persuader. C'est une plaisante solitude que la vôtre; la nôtre commence à se gâter, mon fils réveille tout : cette bonne princesse fait ses galeries de Vitré ici, et vous jugez bien que nous lui rendons plus chaud que braise : elle joue à l'hombre avec mon fils et M. du Plessis; et pour m'amuser, elle me fagote un reversis; cela fait une société. Cependant, pour entretenir l'air de la solitude, au moins par le nom, j'ai fait dresser une allée aussi longue que la grande, qui s'appelle la *solitaire :* elle est si belle, si bien plantée, que mon fils devroit baiser les pas que j'y fais tous les jours; mais comme elle contient douze cents pas, et que ce seroit un exercice un peu violent avec un sang aussi échauffé que le sien, je lui fais crédit de cette reconnoissance. Je

me suis servie de votre nom pour obliger la princesse à ne plus assassiner de reproches sa pauvre fille, de trois cents lieues loin. A force de lui parler du bonheur de cette personne, et de lui demander ce qu'elle vouloit donc, j'ai si bien fait, qu'elle lui écrit des douceurs et des bontés, et qu'elle les trouve même dans son cœur; car la grandeur et les richesses sont jointes au mérite personnel de son mari : je lui ai conseillé de l'aller voir l'année qui vient, et enfin j'ai fait des merveilles. Elle vous dit mille et mille douceurs, et trouve que nous faisons toutes deux parfaitement bien de nous aimer.

J'ai tout dit sur la visite de Brancas à Mme de Coulanges : n'ayez pas peur qu'il la fasse comme celle qu'il nous fit à Livry; sa rêverie ne le porte point à se faire du mal; il s'imaginera bien plutôt, étant à Lyon, qu'il est à Avignon, et oubliera d'y aller. J'ai aussi répondu par avance à l'article de Monsieur de Pamiers. Nos pensées se croisent souvent. Ce pauvre Sanguin est mort; c'étoit un bon et honnête homme; sa famille est désolée; voilà une place de cordon bleu : si cette place n'alloit pas à son fils, plût à Dieu que M. de Grignan la pût avoir! il seroit bien propre à lui conserver le grand air qu'elle a toujours eu; c'est la meilleure place pour subsister qu'il est possible. Vous ne sauriez m'empêcher de rêver à tout cela dans ma *solitaire;* elle donne d'un côté dans une grande place au bout du mail, plantée à quatre rangs, qu'on appelle le *cloître;* et de l'autre, dans le labyrinthe; elle est la plus belle de mes allées, ou du moins la plus nouvelle : c'est donc là où je vous donne cette belle charge; sérieusement, songez-y, et voyez si avec l'étoffe que vous avez, vous ne pourriez point placer cet aîné, qui feroit si bien les honneurs de la maison. Je jette cette pensée dans cette lettre; le port même n'en sera pas augmenté : c'est la seule place où l'on peut ré-

tablir ses affaires en mangeant aussi bien que le Roi. Je ne vous parlerai point du tout de M. de Vendôme ; il viendra ou ne viendra pas : vous m'apprendrez ce que la destinée a réglé là-dessus.

Il me semble que vous ne vous attendiez pas au souvenir de cette belle reine de Portugal; ce n'est pas du moins le vôtre qui l'a réveillée. Corbinelli m'a mandé la joie qu'il avoit eue de recevoir une lettre de vous, à l'occasion de cette Majesté. Vous l'assurez, dit-il, que malgré vos silences, *votre père commun*, et votre mère, j'ai pensé dire *peu commune*, font une liaison entre vous et lui : il est ravi que la reine de Portugal lui ait attiré l'honneur de votre souvenir. Il nous écrit ici des lettres trop plaisantes. Il est content de mon fils, parce qu'il est entré dans son affaire : il nous en conte les suites d'une fort plaisante manière. M. de Montespan est devenu son protecteur; il ne parle que de mettre deux mille pistoles de dédit pour celui qui se révoltera contre les arbitres, et de cent mille francs pour pousser l'affaire, s'il la faut plaider : voilà un style qui nous est inconnu, et qui se ressent beaucoup de cet air de la Garonne. Il y a deux arbitres d'épée, Montespan et Montluc, et deux de robe, de Harlay et Sainte-Foi, dont le nom, disoit Mme Cornuel, est comme celui des Blancs-Manteaux, qui sont habillés de noir. Tout cela échauffe notre ami, et son esprit en a retrouvé toute sa vivacité, de sorte que ses lettres font mourir de rire.

Adieu, ma chère enfant : la lettre où vous m'apprendrez les décisions que je désire me donnera une autre sorte de joie bien plus sensible. Je laisse la plume à votre petit frère, qui va sans doute commencer par vous dire :

Après les fureurs de la guerre,
Chantons, chantons les douceurs de la paix.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Il est vrai, ma belle petite sœur, que ma joie est parfaite; mais ma mère commence à être fâchée de ce qu'elle n'aura point occasion de me témoigner sa reconnoissance pour les soins que j'eus d'elle il y a cinq ans; je lui en fais crédit du meilleur de mon cœur. Elle se trouve assez bien de moi, à ce qu'elle me dit. Pour moi, je suis ravi d'être avec elle, et cette joie toute seule suffiroit pour me rafraîchir le sang. Adieu, ma belle petite sœur : il entre un gros monsieur de Vitré, qui fait que je vous quitte à la hâte, pour recevoir bien sérieusement son ennuyeuse visite.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je salue en tout respect, et pourtant avec beaucoup de tendresse, Monsieur l'Archevêque; Dieu vous le conserve! écoutez-le bien pendant que vous l'avez. Mlles de Grignan ne seront point oubliées, ni la belle Paulinette, ni mon cher petit marquis. Ah! justement, il faut l'abbé de Lannion à la place de Monsieur de Pamiers : n'en êtes-vous pas contente?

---

852. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 11e septembre.

Je n'eusse jamais cru, ma chère fille, qu'une lettre qui m'apprend que vous viendrez cet hiver à Paris, et que je vous y verrai, me pût faire pleurer; c'est pourtant l'effet qu'a produit la joie de cette assurance, et la beauté des sentiments de cette sage et sainte fille; non,

ce n'est pas toujours de tristesse que l'on pleure; il entre bien des sortes de sentiments dans la composition des larmes. Vous vous êtes souvent moquée de moi, en me voyant émue de la beauté de certains sentiments, où je ne prenois nul intérêt : il m'est impossible de n'en être pas touchée; jugez, ma fille, ce que je suis pour le discours si tendre et si sage de Mlle. de Grignan; quelle résolution! quel courage! il me semble qu'il faut compter sur ce qu'elle dit : il y a longtemps qu'elle médite sur cette déclaration; elle pense ferme, comme vous disiez; ce qu'elle a résolu est immanquable : vos prophéties sont bonnes; je ne savois où vous preniez de si grandes assurances. Vous voilà donc décidée, ma chère enfant, par la plus grande affaire et la plus avantageuse qui pût arriver à votre maison : c'est un coup de partie, et c'est dans ces occasions qu'il faut faire un voyage *in ogni modo*. Dites-moi bien cette suite et tous vos desseins, afin que je tâche d'y conformer les miens.

Je ne savois point du tout la manière dont étoit mort ce vieux Évreux; c'est une chose effroyable : vous avez raison de dire que j'en serai frappée. Vraiment, ma fille, je le suis, et je vois Dieu qui tourne les volontés de ce bonhomme d'une manière extraordinaire, pour le conduire à être massacré et déchiré, et tiré enfin à quatre chevaux : voyez par combien de circonstances on voit la destinée s'opiniâtrer à vouloir premièrement qu'il se remette en équipage à quatre-vingts ans; des chevaux neufs, point de postillon, les avertissements de tout le monde; point de nouvelles, il faut qu'il périsse, il faut qu'il soit déchiré, il faut que MM. de Grignan en profitent. Ma fille, je parlerois d'ici à demain. Je trouve aussi qu'on n'est point heureux à demi; voyez combien le chevalier sera bien établi, et quel contre-coup pour sa maison et pour son nom. En vérité, si tout cela s'achève

comme je le crois et comme je le souhaite, c'est un grand bonheur pour vous aussi. Il me semble que vous y avez même contribué par votre bon exemple, votre douceur, votre conduite avec cette sainte fille. Vous lui avez donné de la tendresse pour de plus grands desseins et de plus hautes vues; que ses proches profitent de ce qu'elle laisse et de ce qu'elle méprise. Ne trouvez-vous point que c'est un vrai miracle que ces sortes de vocations si solides et si bien méditées? Notre bon abbé, à qui j'en ai fait part, comme vous l'avez voulu, en a été tout attendri. Il est si touché de Dieu qu'il prend un intérêt particulier aux grâces particulières que l'on reçoit de lui. Il vous en fait tous ses compliments; nous les ferons à Monsieur l'Archevêque et à la famille quand vous nous le direz. Mon fils prend intérêt aussi à cette nouvelle, qui est de si grande importance pour vous tous. Elle n'ira pas plus loin, et je vous assure que les femmes de chambre, ni personne du monde n'en apprendra rien par nous, que vous ne nous en donniez la liberté.

Il y a du déchaînement au débordement des visites qu'on vous fait cette année; c'est comme par gageure : deux tables de douze couverts chacune dans cette galerie; c'est moi qui en suis cause, en vous parlant de celles de M. de Chaulnes. Mais il faut des lits dans la galerie; enfin cela me paroît dans un tel excès, que je crois votre dépense très-considérable; et quand vous me dites qu'on ne dépense rien à Grignan, ah! il est vrai, je ne manquerai pas de le croire. Nous savons bien ce que c'est que ces effroyables débris et abîmes de toutes provisions; et le jeu, pensez-vous que je croie que vous ne perdiez rien et M. de Grignan et vous? Je suis assurée que cela passe la dépense ordinaire. Nous connoissons ces petites pluies qui mouillent fort bien. Ma fille, il y a des gens qui sont nés pour dépenser partout, comme

il y en a qui se cassent la tête; il n'y a aucun lieu de repos pour eux, ni qui puisse les ressuyer: ils attirent le monde, la dépense, les plaisirs, comme l'ambre attire la paille; il faut bien s'y résoudre, et monter dans le carrosse à quatre chevaux sans postillon; mais, Dieu merci, mon enfant, vous ne périrez point; et c'est ici qu'on peut dire : un bon mariage payera tout. Ne vous figurez point que cela puisse manquer après le pas qui est fait; laissez un peu reposer votre cœur et votre imagination dans la certitude d'une si grande chose. Pour moi, je vous le dis franchement, j'en suis transportée; mon père disoit qu'il aimoit Dieu quand il étoit bien aise; il me semble que je suis sa fille.

N'avez-vous pas vu le remue-ménage des évêques? *Freluquet* ne tâtera point de Marseille; c'est un Bourlemont qui ne fera ni chaud ni froid : si vous me demandez où il *demeure*, je vous dirai que c'étoit l'année passée devant la Reine, aux Carmélites. Croyez-vous que dom Côme se brouille pour la régale à Pamiers? Et l'abbé le Jay, ne sera-ce pas une belle lumière de l'Église? La Mousse me mande tout en colère qu'il gouvernera son diocèse en jouant, tant il a de facilité dans l'esprit.

On soupçonne Madame la Dauphine d'être grosse. La faveur de Mme de Maintenon est toujours au suprême. Le Roi n'est que des moments chez Mme de Montespan, et chez Mme de Fontanges, qui est fort languissante. Monsieur de Rennes, qui a repassé par ici en revenant de Lavardin, m'a conté qu'au sacre de Madame de Chelles, les tentures de la couronne, les pierreries au soleil du saint sacrement, la musique exquise, les odeurs, et la quantité d'évêques qui officioient, surprirent tellement une manière de provinciale qui étoit là, qu'elle s'écria tout haut : « N'est-ce pas ici le paradis? — Ah! non, Madame, dit quelqu'un, il n'y a pas tant

d'évêques. » Peut-être que vous mettrez ce petit conte avec celui que je fis malheureusement un soir dans votre petite chambre; il n'importe, il est tout chaud, il faut qu'il passe.

Je vous conjure de dire à Monsieur l'Archevêque tout ce que vous jugerez à propos de mes sentiments, dont vous pourrez répondre. Je veux la même chose pour M. de Grignan, et pour sa fille, fille céleste, et même pour la terrestre. J'embrasse les marmots; car il ne faut rien oublier. Montgobert me mandoit l'autre jour que Pauline lisoit auprès d'elle les lettres de Voiture, et qu'elle les entendoit comme nous.

---

853. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 15e septembre.

Que mon cœur vous a d'obligation! et que vous l'avez mis à son aise, en lui donnant la liberté de vous espérer cet hiver! J'ai relu bien des fois cette aimable lettre que je souhaitois si tendrement; et je disois : « C'est mon enfant qui me parle, et qui m'assure qu'elle vient à Paris un peu après la Toussaint. » C'est une douceur incroyable que de trouver dans sa poche une telle consolation.

Vous m'étonnez du secret que fait cette fille toute sainte à Mme du Janet de ses belles et bonnes intentions : il est si naturel de parler de ce qu'on desire et dont le cœur est plein, que c'est déjà se mortifier que de garder le silence en cette occasion; c'est son humeur d'en user ainsi; elle en parle uniquement à son père, parce que c'est lui qui règle le temps d'un séjour qu'elle seroit fâchée qui fût plus long. Elle veut bien s'ôter la

douceur de communiquer ses desseins, ils n'en sont que plus affermis dans son cœur.

Je ne vois point d'ici ce qu'est devenue toute cette presse qui surmontoit votre château : il me semble que je vous avois laissée dans la rue des Orfévres à la foire Saint-Germain, sur les quatre à cinq heures du soir; mais enfin il faut croire que, puisque vous étiez sur votre petit lit, vous aviez trouvé le moyen de fendre la presse. Montgobert ne m'a point écrit, et vous me parlez fort légèrement de votre santé : il falloit me dire si vous vous guérissez des remèdes que vous avez faits, et si cette maigreur sur votre maigreur ordinaire ne vous laissera pas au moins comme vous étiez. C'est un malheur étrange que ce qui vous est bon pour un mal, vous en fasse un autre : cela modère les joies que l'on peut avoir d'ailleurs.

Nous avons présentement une compagnie avec laquelle nous faisons un grand usage de notre raison et de notre raisonnement ; vous savez comme je sais bien écouter, *grâce à Dieu et la vôtre*, comme on dit en ce pays. J'ai perdu, à force de vous écouter, la grossière ignorance sur bien des choses : c'est un plaisir qui se fait sentir dans les occasions. Nous avons eu ici une petite bouffée d'hombre et de reversis ; le lendemain *altra scena*. M. de Montmoron arriva; vous savez qu'il a bien de l'esprit; le P. Dumaie, qui n'est qu'à vingt lieues d'ici; mon fils, qui, comme vous savez encore, dispute en perfection; les lettres de Corbinelli, les voilà quatre; et moi, je suis le but de tous leurs discours : ils me divertissent au dernier point. M. de Montmoron sait votre philosophie, et la conteste sur tout; mon fils soutenoit votre *père*, le Dumaie le soutenoit aussi, et les lettres s'y joignoient; mais ce n'est pas trop de trois contre Montmoron : il disoit que nous ne pouvions avoir d'idées que de ce qui avoit passé par nos sens; mon fils disoit que nous pen-

sions indépendamment de nos sens : par exemple, *nous pensons que nous pensons;* voilà grossièrement le sujet de l'histoire : cela se poussa fort loin et fort agréablement; ils me réjouissoient beaucoup. Si vous aviez pu vous mêler dans cette dispute par vos lettres, comme Corbinelli par les siennes, vous auriez fortifié le bon Sévigné. Au reste, il est toujours fort incommodé, quoiqu'il se croie en sûreté : je le crois aussi; mais il est malade des remèdes, aussi bien que vous; il en a fait dont il n'avoit pas besoin; ils ont agi sur son sang, et l'ont mis dans un tel mouvement, qu'il en est survenu de ces effroyables élevures qui donnent du chagrin à ceux qui les ont et à ceux qui les voient : mon fils est donc bien heureux d'avoir un peu de temps pour se reposer.

J'admirois hier comme il est aisé de nous consoler du jeu par quelque chose de meilleur, et comme nous prenons patience aussi, quand nous dépensons, comme je disois à Rennes, notre pauvre bien en pièces de quatre sous. Mais, sans vouloir vous contrefaire, car je hais les mauvaises copies des meilleurs originaux, je vous dirai que mon âge et mon expérience me font souhaiter comme un besoin de n'être pas toujours dissipée, et de reettrem souvent des esprits dans ma pauvre tête : c'est, en vérité, ce que je fais tous les jours ou dans mon cabinet, ou dans ces bois. Il me semble que vous voulez savoir quelle étoit cette petite compagnie qui nous a fait jouer; c'étoit une assez jolie femme de Vitré, qui a couché ici trois nuits : elle aime à jouer, et nous avions rassemblé les Launays, et nous ne cessions de jouer.

Mlle de Grignan emploie bien mieux son temps : qu'elle est heureuse! En relisant plus exactement votre lettre, je vois qu'elle parle confidemment de ses desseins à Mme du Janet, et que c'est de la conversation qu'elle a eue avec M. de Grignan qu'elle ne lui parle point;

j'admire assez qu'on dise l'un sans l'autre; mais enfin elle sent la douceur de parler avec cette bonne et sage personne de ce qui la touche sensiblement. J'honore plus que jamais les conduites de la Providence, quand je songe qu'elle me fait profiter des pas que vous allez faire; et je commence dès à présent à jouir de ce bonheur à venir.

Je vous demande mille pardons, je trouve un petit livre de madrigaux le plus joli du monde : il faut que je travaille cet hiver à les remettre bien avec vous. C'est un plaisir, ma belle, que de n'avoir point de mémoire : nous relisons Sarasin, et je suis aussi aise que la première fois; *des petites Lettres*, tout de même : ce sont des lectures nouvelles; nous y en ajouterons encore, selon nos fantaisies, sans beaucoup de règle, mais avec bien du plaisir : votre frère est d'un grand commerce sur ces sortes d'amusements. J'ai voulu tâter *des Préjugés*, que je trouve admirables; et ce qui donne le prix à tout cela, ma très-aimable, c'est que toutes ces choses me conduisent droit à vous : c'est une grande douceur d'être assurée qu'on se retrouvera. Hélas! il y a un an que je ne fais que vous dire adieu, cela me fait mal. Je ne donne point au passé un si bon air que vous; au contraire, je m'en fais une amertume, je le regrette; j'en usois du moins jusqu'à l'assurance de vous revoir; présentement je lui pardonne en faveur de l'avenir, puisque le voilà éclairé par l'espérance, qui me rend contente de tout.

---

854. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 18e septembre.

J'étois avant-hier chez la princesse, à qui je dis ce que vous lui conseillez pour Paris : elle y est fort disposée,

ıtant plus que la voilà dans un deuil épouvantable. père de Madame, qui est, comme vous savez, son .u-frère, est mort : un gros Allemand le dit à Maıe à peu près de cette sorte, sans aucune précaution. là Madame à crier, à pleurer, à faire un bruit étrange, dit à s'évanouir, je n'en crois rien; ce n'est point personne à donner cette marque de foiblesse : ;t tout ce que pourra faire la mort de fixer tous ses rits.

ravez-vous bien que Langlade les a eus fixés de telle nière, que sa femme fut emportée de sa chambre, et mis sur la paillasse avec toute la contenance d'un rt? Il passa un médecin par pur hasard; la scène est Poitou : ce médecin voulut le voir, tout de même que ıi dont vous me parlâtes au sujet de cette dame qu'il suscita. Il observa ce pauvre corps, il y trouva encore lque chaleur, il lui donna des remèdes dont on se quoit, enfin il en vint à l'émétique, et l'on écrit à ıe de la Fayette qu'on est persuadé que Langlade en iendra. Voilà une histoire qui ressemble fort à celle vous savez. Ce seroit une perte pour Mme de la ette, qui trouve encore quelque douceur aux restes ses amis.

)n me mande qu'on parle de M. de Sillery pour gouneur de Monsieur de Chartres, et de Mme de la ılière pour Mesdemoiselles de Nantes et de Tours; n'en crois rien du tout : il seroit grossier de dire ırquoi, il y a trop de raisons. Je ne sais auquel des .rtisans la langue a fourché le premier : ils appellent t bas Mme de Maintenon Mme de *Maintenant;* ce de paroles n'est pas indigne du château que vous ıitez. Cette dame de Maintenon ou de *Maintenant* se tous les soirs depuis huit jusqu'à dix avec Sa Maé. M. de Charamande la mène et la ramène à la face l'univers.

Je vois avec grand plaisir les saintes dispositions croître dans votre sainte fille, et son impatience s'accorde fort avec la mienne. Ne respectez-vous pas beaucoup cette créature? n'est-ce pas un trésor de grâce, et une prédestinée ? On ne peut plus vivre avec elle comme avec une autre : cette distinction du ciel attire celle de la terre. Vous me manderez sans cesse vos desseins. Je trouve que M. de Vendôme a grande peine à déclarer les siens.

J'admire votre amitié d'être si attentive au mal de Mademoiselle, et de ne vouloir pas que ceux qui sont nés en 1627 prennent la liberté d'être malades. Vous avez été plus en peine de cette princesse que toute sa noble famille; et son malheur est tel, qu'il faut encore que ce soit moi qui vous remercie. Je le fais aussi pour le soin que vous avez de penser à nous défaire de notre charge, *qui nous charge*. Qnand nous parlons d'entrer dans une autre, c'est dans l'extrémité, et en cas que nous soyons obligés d'en parler à M. de Louvois, parce qu'on ne croit point en ce pays-là qu'un homme puisse vivre ni respirer, s'il n'y est engagé; mais le but de nos desirs seroit de nous débarrasser entièrement de cette glu, qui fait une contrainte et un engagement dont on voudroit être tiré, du moins pour quelque temps; de sorte que si vous trouviez quelqu'un qui voulût effectivement d'une très-jolie charge, et dont la jeunesse s'accordât d'ici à quelques années avec le titre de subalterne, ce seroit la chose du monde la plus heureuse pour nous. Si vous êtes destinée, ma fille, à nous faire ce plaisir, vous pourrez vous vanter d'avoir donné à votre frère le plus sensible qu'il ait jamais eu. La pensée d'être abandonné de M. de la Trousse le fait sauter aux nues; et la seule espérance de ce neveu de Brancas épanouira sa rate.

Mais aussi vous nous donnez l'exemple d'une philoso-

phie admirable, lorsque vous vous détachez si aisément de l'espérance de revenir à Paris cet hiver :

> Ainsi de vos desirs toujours reine absolue,
> Les plus grands changements vous trouvent résolue.

Voilà deux vers à retenir, et où la Providence devroit conduire les sages comme les philosophes. Si je ne suis dans cet état bienheureux, ce n'est pas faute de la méditer souvent, et d'observer toutes ses démarches, qui me confirment de plus en plus qu'elle est *regina del mondo*, et qu'elle se sert de nos opinions pour nous conduire à ses fins éternelles. Nous répétons un peu ici nos vieilles leçons, avec le P. Damaie; nous sommes ravis de l'avoir. Nous trouvons plaisant de voir aux Rochers le père prieur de Livry; il a fait vingt lieues pour nous voir; nous voulons que sa visite soit au moins de huit jours : il vous présente ses très-humbles respects; il a une grande idée de votre bel et bon esprit, et même de votre bonté; il trouve que vous en avez toujours eu pour lui. Je lui fais dès aujourd'hui votre réponse; car quand elle viendra, il y aura huit jours qu'il sera retourné à sa cure. Cela donne une effroyable idée de notre éloignement, et l'on a besoin de l'espérance qui nous dilate présentement le cœur, et qui nous fait toucher au doigt le temps que nous serons ensemble; vous ne voulez pas que j'aime la Providence? Ce qu'il y auroit de bon, c'est de s'y soumettre sans murmurer quand elle en dispose d'une autre manière.

On m'envoie un joli couplet; vous ne l'avez point; sur l'air de Joconde :

> Conti, de votre jeune époux
> Ne faites point un maître :
> Suivez le penchant tendre et doux
> Du Dieu qui vous fit naître.
> L'amour seul a droit d'ordonner

De votre destinée :
Vous êtes faite pour donner
Des lois à l'hyménée.

Cela est bien fait; je n'en connois point l'auteur, et je doute qu'il veuille s'en vanter.

Je ne croyois pas que le cardinal d'Estrées fît le voyage de Rome; mais puisqu'il le fait, notre petit Coulanges fait assez bien d'aller avec lui; ç'a été mon avis, sachant toutes les couleuvres qu'il avale à Paris : je crois qu'il n'en rompra pas le voyage de Grignan. Nous approuvons fort votre préparation pour cette bénédiction de la Flandre; elle est bien meilleure que celle des bons prêtres de ce pays, à qui l'on répond toujours, quand on leur entend dire : *Domine, non sum dignus*, comme vous fîtes si à propos aux Filles bleues : « Ah ! qu'il a raison ! » Je m'en souviens comme de la plus plaisante chose du monde.

Adieu, ma très-chère enfant : soyez persuadée que je vous aime avec une tendresse et une inclination si naturelle, que je ne suis pas plus moi-même que ces sentiments sont transformés en moi. Je ne trouve pas cette période bien nette, mais elle est assez vraie.

---

855. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 22e septembre.

Vous êtes si philosophe, ma très-chère enfant, qu'il n'y a pas moyen de se réjouir avec vous : vous anticipez sur nos espérances; et vous passez par-dessus la possession de ce qu'on desire, pour y voir la séparation : il faut mieux ménager les biens que la Providence nous prépare. Après vous avoir fait ce reproche, je veux vous *avouer* de bonne foi que je le mérite autant que vous,

t qu'on ne peut être plus effrayée que je le suis de la ıpidité du temps, ni plus sentir par avance les chagrins ui suivent ordinairement les plaisirs. Enfin, ma fille, 'est la vie toujours mêlée de biens et de maux: quand n a ce qu'on desire, on est plus près de le perdre; uand on en est loin, on songe qu'on se retrouvera: il ıut donc tâcher de prendre les choses comme Dieu les onne: pour moi, je veux sentir l'aimable espérance de ous voir, sans aucun mélange.

Vous êtes bien injuste, ma très-chère, dans le jugeıent que vous faites de vous; vous dites que d'abord on ous croit assez aimable, et qu'en vous connoissant daantage, on ne vous aime plus; c'est précisément le ontraire: d'abord on vous craint, vous avez un air assez édaigneux, on n'espère point de pouvoir être de vos mis; mais quand on vous connoît, et qu'on est à portée e ce nombre, et d'avoir quelque part à votre confiance, n vous adore et l'on s'attache entièrement à vous; si uelqu'un paroît vous quitter, c'est parce qu'on vous ime, et qu'on est au désespoir de n'être pas aimé auant qu'on le voudroit: j'ai entendu louer jusqu'aux nues es charmes que l'on trouve dans votre amitié, et reomber sur le peu de mérite qui fait qu'on n'a pu conıerver un tel bonheur; ainsi chacun se prend à soi de e léger refroidissement; et comme il n'y a point de lainte ni de sujet véritable, je crois qu'il n'y a qu'à auser ensemble avec quelque loisir, pour se retrouver ons amis.

Vraiment, ma fille, vous avez bien renchéri sur ce ue je vous avois dit de Brancas; ce que vous en dites ost la plus plaisante chose du monde et vraie: c'est ustement ce qu'il a toujours fait entre ses amis; il aime ue le bien se communique, et il veut faire une liaison le Dieu avec Mme de Coulanges, et lui donner cette olie femme pour amie; il l'a donnée au cardinal d'Es-

trées, car il n'a jamais eu de patience qu'il n'en ait fait un de ses commensaux. Cette vision me frappe et me fait rire plus qu'une autre; car je le connois, et voilà son style. Mais autrefois il étoit furieux contre ses rivaux : voilà encore la différence et ce qui le rassure; mais je découvre la jalousie à travers des attachements qui pourroient être de son goût à elle; il veut bien lui donner ce qui vient de son choix, mais il n'aime pas que ce soit elle qui choisisse. Il a eu des craintes mortelles que Tréville ne fût des amis de son amie. Enfin, je ne vois rien dans cette confusion de sentiments que beaucoup d'amitié sur un fond d'inclination rebrodé de passion. Si vous l'avez, n'allez pas lui conter tout ceci; escarmouchez avec lui, selon que vous le verrez disposé. Il est tout à fait de nos bons amis et d'un bon conseil, et peut rendre de très-bons offices à mon fils et même à son neveu en lui faisant acheter notre charge. Ah! que nous l'embrasserions de bon cœur!

J'ai envie de lire Térence; j'aimerai à voir les originaux dont les copies m'ont fait tant de plaisir. Mon fils me traduira la satire contre les folles amours; il devoit la faire lui-même, ou du moins en profiter : si l'état où il est ne le corrige pas, je ne sais ce qui le pourra faire. Nous lisons des livres de ministres : il y en a un qui répond aux *Préjugés*, où je voudrois que M. Arnauld eût répondu; mais je crois qu'on lui a défendu, et l'on aime mieux laisser sans réponse un livre qui peut faire tort à la religion, que d'en voir un qui peut justifier pleinement les jansénistes contre les traits fort pressants que ce ministre leur donne : je vous en parlerai une autre fois. On m'avoit promis la harangue du Coadjuteur, je ne l'ai point eue; mon fils et bien d'autres m'ont dit qu'elle étoit admirable. Mais parlons un peu de votre santé. N'êtes-vous point effrayée de ces jambes *froides* et mortes? Est-il possible que dans le pays des

bains chauds, vous trouviez le moyen de laisser périr vos pauvres jambes que vous ne sentez que par des douleurs? N'y a-t-il point de lavages qui puissent vous ramener les esprits à ces parties comme abandonnées? Trouve-t-on cette incommodité de peu de conséquence? Le bain ne vous y a point fait de bien: faut-il en demeurer là? Est-il possible qu'on puisse s'accommoder de gré à gré avec des maux si désagréables et si dangereux? Vous me dites de me purger; ah! ma belle, il n'y a que deux jours que je pris une sotte bête de médecine, dont je commence à me remettre, car elle avoit ému une parfaite santé : je prends de cette eau de cerises, et plût à Dieu que l'on pût faire un commerce de santé! je vous donnerois beaucoup de la mienne sans m'incommoder. Bonjour, ma très-parfaitement chère : je suis tout occupée de vous, de votre amitié, de votre santé. S'il n'y a qu'un moment qu'Adam a péché, il n'y a qu'un jour jusqu'à celui que je vous embrasserai de tout mon cœur. Je suis trop heureuse de l'espérer, et je ne veux point gâter cette joie par des noirceurs et des prévoyances ingrates envers Dieu.

Mon fils vouloit vous écrire, et vous mander qu'il traduira ce que vous lui ordonnez, et qu'il profitera de vos conseils. Il m'a fait voir ces petits ouvrages de la Fontaine; je ne sais comme je ne vous l'ai point mandé Il est vrai que ceux qui ont vu cette belle beauté *prunier*, ont peine à se persuader qu'elle vienne directement du troisième ciel; je pense qu'on auroit plus de peine que jamais à se l'imaginer. On dit que les visites ne se font plus que pour l'amour de Dieu; c'est le contraire du temps passé. Il vouloit causer avec vous, ce pauvre garçon; mais il est si abattu aujourd'hui qu'à peine peut-il parler.

---

856. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 25e septembre.

Vous ne songez, ma chère fille, qu'à m'ôter mes craintes sur l'état de votre santé; je crois même que vous vous cachez à Montgobert: je reçois tous ces ménagements comme des marques de votre amitié; mais la mienne n'en est guère moins agitée; et ce qui augmente l'empressement que j'ai de vous voir, c'est pour ne point penser en aveugle sur des vérités qui me sont si sensibles. Mettez-vous à ma place, et vous trouverez que tous mes sentiments sont bien naturels. On me mande que le chevalier se porte quasi bien; je crois que son voyage ne sera guère retardé. Parlons du vôtre : tâchez de ne vous point mettre dans le mauvais temps, et faites provision de forces pour un si long trajet : il me semble que les voyages ne vous font pas des maux extraordinaires. Mme la princesse de Tarente, qui, à propos, vous fait mille et mille amitiés, dit et assure qu'elle ne se porte jamais si bien que quand elle fait le tour du monde; elle a été deux fois en Danemark; n'est-ce pas ce qui s'appelle voyager? Je veux vous faire deux ou trois questions. Mlle de Grignan a-t-elle envie de revoir Paris? Ou, si tout d'un coup elle se met où elle veut être, où veut-elle être? Est-ce Saint-Étienne ou les Carmélites qu'elle choisit? Son zèle est-il mitigé ou à la rigueur? N'amenez-vous pas votre fils? Je vous fais toutes ces questions agréablement dans mon loisir, et vous m'y répondrez dans le vôtre. Faites-moi conter par la Pythie toute la république qui va s'assembler à Grignan. Nous avons toujours un temps parfait; nous lisons beaucoup, et je sens le plaisir de n'avoir point de mémoire; car les comédies de Corneille, les œuvres de

Despréaux, celles de Sarasin, celles de Voiture, tout cela repasse devant moi sans m'ennuyer; au contraire. Nous donnons quelquefois dans les *Morales* de Plutarque, qui sont admirables, les *Préjugés*, les réponses des ministres, un peu d'alcoran, si on vouloit; enfin je ne sais quel pays nous ne battons pas; le peu de temps qui nous reste sera bientôt passé. Qu'il plaise à Dieu de vous donner de la santé, voilà tout ce que je desire et tout ce qui touche mon cœur. Mon fils vous dit mille tendresses; vous êtes tous deux si vieux et si cassés, que je passe ma vie à vous garder. Faites bien tous nos compliments à toute la grande et bonne compagnie qui est autour de vous. Mme de Coulanges m'a écrit que vous reveniez à Paris, et qu'elle en étoit ravie. Sa lettre est fort jolie; elle attend Brancas: il faut se taire après ce que vous avez dit de cette liaison qu'il veut faire. Mlle de Scudéry vient de m'envoyer deux petits tomes de *Conversations;* il est impossible que cela ne soit bon, quand cela n'est point noyé dans son grand roman.

---

857. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 29e septembre.

C'est une république, c'est un monde que votre château; je n'y ai jamais vu cette foule. Montgobert me parle de *quintille*, je ne sais ce que c'est; mais quoique nous soyons dans une solitude en comparaison, nous ne laissons pas d'avoir fort souvent trois tables de jeu, un trictrac, un hombre, un reversis. Nous avons présentement Mme de Marbeuf, qui est bonne à tout: elle est commode et complaisante. La princesse éclaire ces bois comme la nymphe Galatée; elle est en deuil de son beau-frère l'électeur palatin; il faudroit que toute l'Europe

se portât fort bien, pour n'être pas souvent sujette à perdre de ses parents. Nous avons des gens de Vitré que vous ne connoissez non plus que la *solitaire;* enfin, je ne sais comme tout cela va, mais je sais bien que je n'en souhaite pas davantage, et que je voudrois avoir plus de temps pour lire et pour me promener. La *solitaire* est justement où vous dites; mais elle est si droite et si bien plantée qu'elle vous surprendroit. Il est temps cependant que je prenne d'autres pensées. Quand je songe qu'au bout de mon voyage je vous retrouverai, cela me paroît si heureux, que j'ai peur qu'il n'arrive quelque dérangement. La fièvre du chevalier n'a-t-elle pas été la plus désobligeante du monde? J'ai senti le chagrin que vous en auriez. Il m'écrit qu'il sera bientôt en état de partir, et qu'il a été guéri, et Monsieur d'Évreux aussi, par notre Anglois : son remède a fait des merveilles cette année; M. de Lesdiguières en a été guéri comme par miracle, et mille autres. Je mande au chevalier que je me réjouis d'autant plus de sa santé, que je trouve ce voyage nécessaire pour lui. Je suis persuadée que tout se rangera, aussi bien que vos compagnies de Grignan, qui me paroissent comme dans ce tour de jetons où l'on donne à un roi neuf gardes de chaque côté : on fait sortir quatre gardes, il en a toujour neuf; on en fait entrer quatre, il en a toujours neuf. Vous voilà justement : tout est plein quand vous n'êtes que vous, tout est logé quand il y en a trois fois autant. Dieu conserve chez vous, ma chère enfant, cette grâce de multiplication si nécessaire aux dépenses excessives et aux revenus bornés!

Je suis étonnée qu'il ne soit point encore question de M. de Vendôme ni d'un intendant; tout cela viendra tout d'un coup. Ce que je vous mandois de cet échange de la charge de votre frère étoit une pensée de Mme de la Fayette, lorsque nous songions à nous tirer d'affaire

par M. de Louvois; car il est certain que c'est toujours par quelque changement que l'on entre en propos avec ce ministre; mais c'est l'extrémité que d'en venir là : il faut essayer premièrement de se défaire de la charge, et consulter nos amis.

J'espère que nous arriverons tous à Paris, où nous parlerons de toutes choses. Mettez-vous seulement en état de marcher sans incommodité : voilà ce que vous devez faire avec plus de soin qu'à l'ordinaire. Je ne sais quand on dansera ce ballet; vraiment ce sera une belle pièce; vous croyez bien que, pour moi, je dirai : « Ce n'est pas là un ballet comme celui où dansoit ma fille; il y avoit telle et telle : elle y faisoit un petit pas admirable sur le bord du théâtre, » et là-dessus je conterai tout le ballet; mais vous-même, ma fille, je crois que sans radoterie vous pourrez dire qu'il ne fait point souvenir du vôtre, et qu'il y avoit quatre personnes avec feu Madame, que les siècles entiers auront peine à remplacer, et pour la beauté, et pour la belle jeunesse, et pour la danse : ah ! quelles bergères et quelles amazones ! Il me semble que tout le monde s'excuse de ce ballet : la duchesse de Sully soutiendra l'honneur de la danse, mais non de la cadence; il y a eu bien des affaires dans sa famille; Mme de Verneuil parloit du baptistaire, Mme de Sully des affaires et des procès qu'elle a à solliciter : enfin Madame la Dauphine a si bien commandé, qu'il a fallu obéir.

Adieu, ma chère enfant : vous ne devez avoir aucune inquiétude pour ma santé, elle est très-parfaite; et plût à Dieu que je pusse penser la même chose de vous ! Je ne sens point le serein; j'ai de petits cabinets qui sont des brandebourgs admirables; on y lit, on y cause, on laisse tomber les traits du serein, et puis on rentre dans ce mail que je ne crois pas moins sûr qu'une belle et grande galerie.

---

858. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce mercredi 2e octobre.

J'ai bien senti, ma chère fille, le chagrin et le dérangement que vous feroit la maladie du chevalier; je savois plus tôt que vous que sa fièvre diminuoit, et que l'Anglois le guérissoit, comme il a guéri tous ceux qui se sont adressés à lui : voici une grande année pour sa réputation. Dieu merci, ma fille, voilà qui est fini : l'abbé de Pontcarré me mande que le chevalier et Monsieur d'Évreux sont sans fièvre; et les projets qui paroissoient un peu dérangés vont reprendre le fil de leur discours. Je suis fâchée du voyage de M. de Grignan; il sera revenu quand vous recevrez cette lettre; mais je ne puis m'empêcher d'en parler. Quelle bombe tombée au milieu des plaisirs et de la tranquillité de votre automne! c'est en vérité quitter beaucoup que de quitter votre château, et toute la bonne compagnie, et la bonne chère, et la musique; il n'y a point de religieux à qui l'obéissance donne plus de mortification. Ces Messinois, qui font plus de peur que de mal aux autres, vous font, comme vous dites, bien plus de mal que de peur : et quelle dépense! et qu'elle vient mal à propos! Je vois tous ces contre-temps avec autant de chagrin que vous; et je vous conduis au travers de tout cela jusques au jour qu'il me paroît que tout aura repris sa place : je ne crois point que vous puissiez vous bien porter que cela ne soit. Vous êtes trop vive pour trouver du repos et des nuits tranquilles avec des sujets d'agitation. Je vous ai vue mettre cuire des pensées, et rêver profondément pour des sujets qui le méritoient moins. Je suis persuadée que vous n'aurez point M. de Vendôme; mais cela ne doit pas vous empêcher de partir : vous attendrez à Paris M. de Grignan,

comme vous avez fait d'autres fois. Vous avez plus de raison que personne de ne vous pas exposer par le mauvais temps. Pour nous, mon enfant, nous laisserons passer les fêtes de la Toussaint, et puis nous prendrons notre jour.

Je vous ai fait cinq ou six questions touchant Mlle de Grignan; vous m'y répondrez. Cette sainte fille est l'objet de mon admiration : vous dites qu'elle se conduit toute seule; ah, ma fille, qu'elle a un bon directeur! Laissez-la faire, abandonnez-la à sa conduite, et croyez, selon ce que j'en puis juger, que jamais une conscience n'a été mieux dirigée. Ce sont des prodiges de grâce que ces vocations : je suis attendrie de cette haute vertu.

Mme de la Fayette me mande que tout le monde tombe de la fièvre, comme si l'on étoit au siége d'une ville, où l'on tirât plusieurs coups de mousquets à la tranchée; il n'en meurt point, voilà la différence qu'il y a.

J'ai dit à Mme la princesse de Tarente tout ce que la Providence et vous avez entrepris pour Madame sa fille; je crois qu'étant toutes deux contre elle, vous la confirmerez dans les bons sentiments où elle me paroît : elle vous dit mille douceurs. Elle vouloit me demander de quoi vous vous mêliez de vouloir qu'elle aimât sa fille; je lui ai dit que c'est que vous ne pouviez souffrir qu'il y eût une fille au monde qui pût être assez malheureuse pour être privée de la tendresse d'une mère comme elle : ce discours a fort bien réussi.

Vous savez bien que Mme de Ludres, lasse de bouder sans qu'on y prît garde, a enfin obtenu de son orgueil, si bien réglé, de prendre du Roi deux mille écus de pension, et vingt-cinq mille francs pour payer ses pauvres créanciers, qui n'ayant point été outragés, souhaitoient fort d'être payés grossièrement sans rancune. On dit qu'elle est toujours belle. Mon Dieu! ma fille, que je vous gronderois de bon cœur d'être si aise d'être maigre!

Si c'est par résignation, cela est admirable; mais par goût, vous n'êtes point raisonnable. Je voudrois bien, moi, que vous fussiez grasse et forte, et enfin qu'il plût à Dieu de vous redonner votre santé, avec toutes ses circonstances et dépendances.

Il n'est pas naturel, ma fille, que je ne vous dise pas ce qui vient d'arriver tout à l'heure. Vous connoissez mes chevaux, ils sont fort beaux; celui qui s'appelle *le favori* étoit au travail, on lui faisoit le poil de l'oreille, ne vous en déplaise; il s'est mis en furie; on a voulu lui rendre sa liberté, il s'est jeté comme un furieux par-dessus les barres, et s'est crevé le cœur. J'ai dit, en le voyant mort, comme M. de Montbazon : « Voyez ce que c'est que de nous; » et je vous le conte, mon enfant : j'ai soutenu ce malheur en grande femme tout à fait, et je n'en irai pas moins à Paris.

---

859. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 6e octobre.

Je vous ai suivie, ma très-chère, dans tous vos jours d'inquiétude : l'éloignement est cruel dans ces occasions; on se tourmente quand il faudroit se réjouir; et Dieu merci, nous n'avons point encore été en état de nous repentir de nous être réjouis quand il auroit fallu s'affliger. La maladie de vos Grignans a été des plus communes sans aucun accident; ils ont pris du remède de l'Anglois, comme si vous aviez été leur garde, ainsi que vous l'étiez du pauvre bon abbé; le remède leur a fait des merveilles comme à lui : ils sont sans fièvre; on me mande qu'ils songent à partir incessamment. Il ne seroit question que de savoir tout cela pour être en repos; mais on est loin, on est livré à toutes ses imaginations; la

ste n'arrive pas tous les jours, et on est agitée quand e arrive; je connois parfaitement toutes ces sortes de ines. Une santé aussi délicate que la vôtre, tant de iques si fréquentes, si douloureuses, un abattement une maigreur qui ne résisteroient point à une fièvre nme celle que vous eûtes l'année dernière, il ne faut s croire que tout cela ne puisse donner de mauvaises ures; je les éloigne tant que je puis, mais elles sont is fortes que moi, et savent bien prendre leur temps. s réflexions que vous faites sur le mécompte éternel nos projets sont fort raisonnables; pour moi, c'est a plus ordinaire méditation, et à tel point que je me nsole des inquiétudes qui viennent brouiller la joie de ous voir bientôt à Paris, par la crainte que j'aurois de ielque accident imprévu, si cette joie étoit toute pure t toute brillante : je me la laisse donc obscurcir, comme ous disiez l'autre jour, afin qu'à la faveur de quelques ribulations, je puisse en approcher avec plus de sûreté. Votre automne, qui devoit être si agréable, n'a-t-elle pas été troublée comme d'un orage, au milieu du plus beau temps du monde? Mais il me semble que tous ces nuages passeront, et que l'air deviendra serein; tous vos plaisirs ne sont que reculés; M. de Grignan reviendra le Marseille, et vos Grignans de Paris. Je ne sais point du tout l'affaire du Coadjuteur, qui lui coûtera peut-être le l'argent; cela seroit en quelque sorte plus mauvais que la fièvre : il n'y a point de remède anglois contre cette nécessité de payer, comme il y en a contre la fièvre.

Je vous admire, en vérité, d'être deux heures avec un ésuite sans disputer : il faut que vous ayez une belle patience pour lui entendre dire ses fades et fausses naximes. Je vous assure que quoique vous m'ayez souent repoussée politiquement sur ce sujet, je n'ai jamais cru que vous fussiez d'un autre sentiment que moi, et étois quelquefois un peu mortifiée qu'il me fût comme

défendu de causer avec vous sur une matière que j'aime, sachant bien qu'au fond de votre âme vous étiez dans les bonnes et droites opinions. Je n'aurois jamais cette tranquillité avec un bon père. J'en trouvai un à Vichy; dès la première visite, nous fûmes brouillés, et ses eaux en furent tellement troublées, qu'il fut contraint d'aller à Saint-Mion pour se rafraîchir. Puisque vous lisez les *Épîtres* de saint Paul, vous puisez à la source, et je ne veux pas vous en dire davantage.

Parlons de votre pauvre frère. Un coquin de chirurgien de Paris, après lui avoir fait bien des remèdes, l'assure qu'il est guéri, et ne lui ordonne que du petit-lait pour le rafraîchir. Votre frère en prend dans cette confiance, et cependant il perd un temps qui est bien précieux; il s'est trouvé enfin dans un état à maudire ce diantre de petit-lait : en sorte qu'il a vu cet homme que je vous ai dit qui est habile, et qui le traite actuellement selon le mérite de ce mal, sans néanmoins le séquestrer. Nous espérons qu'avec du temps sa santé se rétablira; nous le consolons, nous l'amusons, Mme de Marbeuf, une jolie femme de Vitré et moi; quelquefois nos voisins jouent à l'hombre avec lui; il est fort patient, et s'amuse fort bien par le jeu et par les livres, dont il n'a pas perdu le goût. Vous m'allez dire : « Mais, ma mère, ne se doute-t-on point du mal qu'il a? — Ah! oui, ma fille, assurément, cela n'est point difficile à voir. » Mais il prend patience; et ce qui est plaisant, c'est que le dais lui ôte la honte, qu'il trouveroit insoutenable si ce malheur lui étoit arrivé sur le rempart : en effet, quand il songe, et quand, et comment, et qui, et sous quelle apparence d'amitié on a abusé de sa jeunesse, il jette à croix et à pile qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas; comme si les douleurs en étoient moins sensibles, le mal moins fâcheux, et l'offense moins grande envers le Seigneur : c'est bien là qu'il faut dire, *l'opinione regina del*

mondo. Enfin, ma fille, ce pauvre petit frère vous feroit pitié si vous le voyiez; il est toujours dans la douleur; je crois que je ne trouverai jamais une si belle occasion de lui rendre les soins qu'il a eus de moi; Dieu ne veut pas que je sois en reste avec lui.

Monsieur le Prince est bien malade; la France pourroit bien perdre ce héros.

Mon fils vous fait mille amitiés; il est ravi de penser que nous vous aurons cet hiver, et il ose espérer comme moi que ce voyage sera plus agréable que les autres, où vous avez toujours eu des agitations. Si vous étiez bonne, vous me donneriez le plaisir de savoir que vous irez en litière jusqu'à Lyon, et que même jusqu'à Montélimart vos muletiers suivront le grand chemin, sans s'aller extravaguer dans des précipices, où pour épargner un quart de lieue, Mme de Coulanges pensa périr mille fois : vous m'ôteriez par cette conduite cette frayeur des bords du Rhône, dont mon imagination est frappée.

L'abbé de Pontcarré me mande que le fils de M. Morant, conseiller d'État, est nommé intendant en Provence; c'est un fort galant homme, dont je crois que vous serez contents : ce Morant est le propre neveu de Mme de Leuville, l'amie de M. de Grignan.

Je vous trouve fort heureuse d'être avec Monsieur l'Archevêque, et d'avoir souvent de bonnes conversations avec lui : vous faites des réflexions bien solides; j'en fais un peu aussi de mon côté; et le moyen de ne pas méditer sur ce qu'on voit tous les jours? Assurez bien ce bon patriarche de mes respects pleins de tendresse.

---

860. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 9e octobre.

Que je vous plains de vous livrer aussi cruellement que vous faites à vos inquiétudes ! vous n'avez pas, en vérité, assez de force pour les soutenir. Vous vous échauffez le sang, vous vous creusez les yeux et l'esprit, vous croyez et craignez tout ce qu'il y a de pis. Hélas! ma chère enfant, vous aurez vu le lendemain que vos pauvres frères ne sont plus malades : ils ont pris du remède anglois comme les autres, et comme les autres ils ont été guéris. Il n'y a que vous à plaindre, par la sensibilité de votre cœur et par la vivacité de votre imagination : j'ai senti et prévu toutes vos peines. Le chevalier doit être parti présentement, et vous devez avoir retrouvé votre repos et votre santé. J'admire la belle précaution qu'on prend de vous cacher le véritable état d'une maladie, pour vous le laisser apprendre par une lettre qui ne s'adressoit pas à vous, et qui en disoit plus assurément qu'il n'y en a eu. Oh, Dieu soit loué!

Je vous conjure de n'avoir point de nouvelles douleurs pour votre petit frère ; il est mal ; sa tête est toute pleine de maux qu'on ne sauroit nommer ; il va beaucoup souffrir, car il a le courage et la force de vouloir être guéri ; mais comme il n'y a aucun péril, je vous prie, mon enfant, de vous donner du repos ; ne soyez point en peine de lui, ni de moi; son mal ne se gagne point à causer et à lire. Il se trouve si heureux d'être ici, qu'il n'a jamais voulu écouter la proposition que je lui ai faite de partir tout à l'heure pour Paris : lui, en litière, à cause des douleurs de sa tête ; moi, en carrosse. Il se représente une séparation si horrible à Paris, qu'il ne peut l'envisager : ce n'est pas ici la même chose ; il a

beaucoup de confiance à l'homme qui le traite; il a abandonné huit jours ou dix jours de mauvais temps, pour être ensuite comme s'il avoit été lavé sept fois dans le Jourdain : je vous manderai la suite de toute cette belle aventure. Je vous envoie la lettre de Mme de la Fayette; vous y verrez [ce] qu'elle dit du scandale de cette maladie. M. de la Rochefoucauld, qui écrivoit les choses extraordinaires, n'auroit pas oublié celle-là. C'est mon fils qui dit son malheur à Paris à Mme de la Fayette, et à dix ou douze de ses bonnes amies : un petit secret entre nous quinze. Pour moi, je n'ai jamais été plus étonnée que de voir comme il traite cette petite incommodité ; je pensois qu'il falloit mourir plutôt que d'en ouvrir la bouche; mais le voyant si sincère, je la suis aussi. Vous êtes en lieu de prendre de bons conseils. Je crois que vous devez faire jeter cette vue à M. de Marsillac, afin de s'en servir dans l'occasion.

Mme de Vins me mande que M. de Vendôme et M. Morant s'en vont en Provence : voilà qui va fixer les résolutions de M. de Grignan, en lui faisant voir la fin d'une belle et longue carrière, où il a couru bien noblement et d'une manière à devoir être récompensé : Dieu le veut peut-être, que savons-nous? M. d'Hautefort est mort : voilà encore un cordon bleu qui fait place aux autres. Il n'a jamais voulu prendre du remède anglois, disant qu'il étoit trop cher; on lui dit : « Monsieur, vous n'en donnerez que quarante pistoles; » il dit en expirant : « C'est trop. » Monseigneur a été guéri par celui de Philippe; la Faculté le devroit pendre. Montgobert me mande que vous irez à Paris : je m'en vais la remercier de cette bonne nouvelle, et lui dire que j'en suis vraiment bien aise. Le mal de votre frère, en me faisant une petite tribulation, m'ôte cette crainte que me donne toujours une joie sans nuage. Adieu, ma très-chère : portez-vous bien, reprenez des forces, mangez,

dormez, restaurez-vous. Mme de Marbeuf est encore ici, elle vous fait mille compliments; elle ne veut point quitter mon fils qu'*elle ne l'ait vu pendu* : c'est la meilleure amie du monde. Ce pauvre comte avoit bien affaire de courir encore à Toulon, à Marseille, prendre bien de la peine, et dépenser son argent; et puis aller au-devant de M. de Vendôme : il me semble que je me noie, j'en ai par-dessus la tête.

---

861. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, ce dimanche 13e octobre.

Madame de Coulanges m'écrit une fort jolie lettre; elle en reçoit assez souvent de vous, et se propose, comme on fait toujours, de jouir cet hiver de votre voisinage, et de réchauffer votre ancienne amitié. Vous avez M. de Coulanges; je suis assurée que vous en êtes fort aise; vous ne devez pas perdre cette occasion de faire une pièce à M. de Grignan : la vision est bonne de mettre Coulanges dans quelque caisse, ou dans l'étui du téorbe de l'abbé Viani; enfin vous en ferez quelque chose de bon; car le montrer tout simplement comme un autre, cela n'est pas possible. J'avoue que j'étois de l'avis du voyage de Rome : mille circonstances le rendoient agréable, et j'avois aussi quelques petites raisons, que je retrouverois bien encore, s'il en étoit besoin; mais ce seroit ranger des troupes en bataille quand il n'est plus question de combattre. Je suis ravie qu'il ait suivi vos conseils, ils sont meilleurs que les autres, et je serai fort aise de le revoir. Mme de Coulanges n'avoit point de raison particulière pour souhaiter qu'il fît ce voyage; car il ne l'incommode point du tout.

Mon fils est dans un état très-digne de pitié : il est

.ement maigre, desséché, abattu, et sa barbe si lon-
ɜ, que vous ne le reconnoîtriez pas; cependant, dès
il ne sent point de douleur, il joue à l'hombre, il
ıse, il prend plaisir à être dorloté, et il semble qu'il
.che à sa guérison. Quand je pense en quel état on se
uve,

Pour qui? pour une ingrate...;

ıis c'est encore pis; car c'est pour une Sylvie que l'on
ıime point du tout, et que l'on n'a jamais aimée.
me de Coulanges m'en dit une chose plaisante : elle
sure que c'est une joie publique que la guérison de
tte personne.

Que dites-vous, ma chère enfant, de l'esprit de Mont-
ıbert? ou plutôt de son cœur? N'est-ce pas cela dont
vous répondois? je connoissois ce fond; il étoit caché
ıus des épines, sous des chagrins, sous des visions ; et
ut cela étoit de l'amitié, et de l'attachement, et de la
.lousie; et quand vous disiez :

Qu'importe de mon cœur, si je fais mon devoir?

ɜ disois tout le contraire; je souhaitois toujours de ces
ɔnversations heureuses, où tout contribue à se rappro-
ɦer; il n'y a pas un ton, pas une parole qui ne fasse un
on effet. Je vous en ai parlé, il n'étoit pas temps; il y
tant de choses qui ont leur temps, et qui ne sont pas
ıites. Je suis étonnée que Montgobert ne m'ait pas
.andé cette bonne nouvelle : vraiment, ma fille, j'en
ıis ravie. Vous voyez qu'il ne faut pas toujours juger
ır les apparences; vous avez cru qu'il n'y avoit plus de
nd dans ce cœur-là, et vous voyez ce qu'il y avoit.
ous trouverez peut-être la même chose dans celui de
ɔtre voisin : j'ai remarqué des sentiments bien tendres
ıns ce pays-là; je suis fâchée que vous n'ayez point en-
ɔre trouvé le moment heureux où l'on parle si bien ;

cette amitié n'étoit point faite pour dire : « Je t'aime, je ne t'aime plus ; » cela devoit être tout uni, tout solide. La froideur qui est entre vous et lui, est d'autant plus dangereuse, qu'elle est cachée sous des fleurs ; elle est couverte de beaucoup de paroles de bienséance ; il semble que ce soit quelque chose, et ce n'est rien : voici le portrait que vous en faites vous-même : *un retranchement parfait de toutes sortes de liaisons, de communications et de sentiments*. Ah, la belle amitié ! ah, la belle amitié ! Je dirois comme le maréchal de Gramont : « Si je vous faisois embrasser, Messieurs, je ne vois rien qui vous empêchât de vous couper la gorge. » Tout cela changera quand le moment sera venu : je vous embrasse tendrement, ma chère enfant, et j'attends celui de vous revoir avec impatience. J'ai encore Mme de Marbeuf : nous nous trouvons fort bien d'elle, elle fort bien de nous ; et cependant elle veut s'en aller : c'est qu'on ne peut durer, quand on est bien. Elle écrit à M. de Coulanges les prospérités de Mlle Descartes, à qui Mme de Chaulnes donne une pension : elle est savante comme son oncle et comme vous.

---

862. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 16e octobre.

Votre lettre me plaît beaucoup ; elle est pourtant trop longue, elle vous a fatiguée ; mais à cela près, elle a bien tenu sa place dans nos tranquilles amusements, et l'auroit bien tenue aussi dans le milieu de Versailles, si j'y étois : il y a de certaines choses que les objets ni les distractions ne peuvent jamais effacer. Vous parlez encore de cette médecine ; il faut que vous ayez eu une extrême nécessité d'un rabat-joie, pour en avoir fait un

de ce mot, que je n'avois mis que pour vous dire qu'un remède si doux et si sage ne valoit pas la peine de s'y mettre ; car j'aime l'émotion du polychreste, et on l'avoit supprimé, à cause du chaud. Enfin, ma belle, je me porte à merveilles, et me trouve très-bien de mon eau de lin. Vous pouvez m'apprendre bien des choses ; mais je ne recevrai, ni de vous, ni de personne, des leçons pour la confiance et la sincérité dans le commerce de l'amitié : vous voyez bien sur quel ton je le prends. Je serois incapable de vous cacher une incommodité, si je l'avois : je n'aime point à vous tromper ; et vous, ma fille, en usez-vous de même? me parlez-vous de toute la chaleur que vous avez dans la poitrine? J'ai reçu de Montgobert des consolations extrêmes : elle m'a confirmé ce que vous me disiez, et m'a quelquefois redressée ; en sorte que j'ai pris une entière confiance dans ce qu'elle m'a dit. Mais comment peut-elle faire présentement pour ne me pas dire la joie qu'elle doit avoir d'être remise sincèrement avec vous? J'étois fâchée de vos dispositions pour elle, et des siennes pour vous ; et je vous répondois toujours de son cœur : j'en voyois clairement le fond, et de quoi il étoit couvert et embarrassé ; je connois tant tous ces mélanges. Avouez donc que je ne m'étois pas trompée, et qu'il est impossible de vous aimer médiocrement ; mais que ces retours sont doux, et qu'on a quelquefois de plaisir à pleurer ! je crois que de votre côté vous êtes revenue de toutes vos opinions. Vraiment je suis en colère contre Montgobert de n'avoir pas pensé à moi, dans ce premier moment, pour me faire part de sa joie. Quand j'ai lu l'impossibilité où vous êtes de pouvoir écouter encore Mlle de Grignan sur ses grandes résolutions, les larmes m'en sont venues aux yeux : qu'est-ce donc que cette émotion et ce mouvement du cœur, pour une chose qu'on loue, qu'on approuve, et dont on est bien aise? son courage touche d'admiration

et de tendresse pour elle : on l'admire, on la regarde comme une personne distinguée par des grâces particulières. Dites-moi ce que vous croyez là-dessus, apprenez-moi le plan de votre voyage, et soyez persuadée de toute la joie que j'aurai de vous recevoir; mais quand j'ai envie de la tempérer, je ne vais pas chercher fort loin; l'inquiétude que me donne mon fils n'est que trop bien fondée; et parce que son mal à la tête et ses douleurs continuent malgré la quantité de remèdes qu'il a déjà pris, je lui ai proposé d'aller à Paris, comme à la source de tous les biens et de tous les maux; il ne l'a jamais voulu, croyant que ce n'étoit rien, et prenant une grande confiance à cet homme dont je vous ai parlé : je n'ai point de pouvoir sur mes enfants. Le médecin dit qu'il n'a jamais vu un mal comme celui-là; mais si le caractère de ce mal est tout nouveau, la source où il a été pris doit être bien ancienne. Mon fils se trouve heureux d'être en repos ici; il s'est promené aujourd'hui; il joue quelquefois à l'hombre; nous lisons, nous causons : il me trouve bonne, et par mille raisons je suis ravie de le pouvoir consoler. Il me prie de vous faire bien des amitiés; il veut toujours vous écrire, et toujours le mal et la douleur l'en empêchent : dès qu'il a un moment de relâche, il est gai et plein d'espérance : je vous manderai la suite de tout ceci, qui peut-être s'éclaircira tout d'un coup agréablement.

Vous avez toujours notre petit Coulanges; vous êtes vraiment trop jolie sur votre sac de pommes, au pied d'un figuier, avec un bon panier de figues et de raisins devant vous : cela est admirable, pourvu que votre force réponde à votre courage, et qu'étant foible, vous ne vouliez pas représenter une personne forte. Il est vrai que M. de Coulanges m'a promis de vous épier, de vous observer, et de me dire tout; mais je trouve que dans sa première lettre il a déjà pris le train de me flatter. Mon

fils pâmoit de rire l'autre jour, au travers de toutes ses misères, au sujet de Mlle du Plessis, qui est insupportable de vanité, depuis le mot de vous que je lui ai attiré : Mlle du Plessis donc disoit une impertinence au-dessus de l'ordinaire; moi, je pris aussi un ton au-dessus de l'ordinaire, et je dis : « Mais que cela est sot ! car je veux vous parler doucement. » Mon fils m'empêcha de continuer ce beau discours; et c'est dommage, car il promettoit beaucoup : je crois que cela ne vaut rien du tout à écrire; mais cela se présenta follement à la rate de votre pauvre frère. Adieu, ma chère petite.

---

863. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 20e octobre.

Quand vous recevrez cette lettre, vous pourrez dire : « Ma mère est à Paris. » Je pars demain, et je mène mon fils, pour trouver un soulagement sûr dans cette grande ville; on peut dire de Paris :

Et comme il fait les maux, il fait les médecines.

Tout le reste est ignorant. Notre bon et honnête et sincère médecin nous a déclaré que l'humidité du cerveau de ce pauvre enfant étoit cause qu'il n'osoit hasarder les remèdes nécessaires; il nous conjure d'aller chercher des gens plus habiles et plus hardis que lui. Il sait parfaitement bien traiter les maux ordinaires; mais l'incident de cette fluxion sur le cou lui paroît si extraordinaire, qu'il nous chasse, et nous assure que le voyage ne nous fera aucun mal. Nous partons enfin; mon fils est tout disposé à cette fatigue, et envisage son arrivée à Paris comme le commencement de ses espérances. Voilà de quoi il est question depuis deux jours; nous

faisons en un moment ce qu'à peine nous eussions fait en un mois, et la Providence ne veut pas que ce soit pour vous que je précipite mon retour; c'est au plus pressé que je cours, et ce n'est qu'à travers l'application que j'ai à conduire notre pauvre malade à bon port, que j'entrevois la joie de vous voir et de vous embrasser. J'arriverai avant la Toussaint, en sorte que j'aurai tout le temps de ranger votre appartement pour vous y recevoir. Vous dites que vous vous portez bien; j'ai besoin que cela soit ainsi : je ne pourrois pas soutenir de voir mes deux enfants malades. Vous étiez gaie quand vous m'avez écrit; il n'y a rien de plus joli que votre jalousie : vous en faites une application admirable et qui m'a divertie. Adieu, adieu, ma très-chère : je m'amuse ici à causer, j'ai mille affaires; je m'en vais aider au bon abbé, et signer quelques billets. J'ai reçu les adieux de la très-bonne et très-obligeante princesse, et de tout le pays, qui me chasse depuis longtemps; mais les volontés n'étoient pas tournées : il y a un temps pour tout. J'ai retenu Mme de Marbeuf, qui étoit avec la princesse : elle nous est d'un très-grand secours. Les chemins sont fort beaux; Dieu nous conduira, je l'espère. Nous prenons le bon parti, et nous ne doutons point que nous ne trouvions à Paris une guérison parfaite; on nous a refusé ici de l'entreprendre, à force de nous honorer; et comme ailleurs nous n'avons pas le même malheur, nous partons avec joie; et j'admire comme le hasard a rangé cette nécessité de partir avec l'envie que vous avez que je vous reçoive : je ne croyois pas que tout cela se dût tourner ainsi.

——— ———

864. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Malicorne, mercredi 23e octobre.

Nous voilà donc en chemin avec un desir et un besoin extrême d'arriver à Paris; nous n'avons point de temps à perdre pour soulager ce pauvre garçon : ses douleurs à la tête, et l'émotion continuelle qui vient de ses douleurs, avec une barbe à la Lauzun, le rendent entièrement méconnoissable. Nous ne sommes occupées que du soin de le faire arriver heureusement; tout cède à cette application, et toutes nos journées en sont dérangées; comme il ne s'endort qu'à la pointe du jour, on ne part qu'à huit ou neuf heures, et l'on arrive où l'on peut. Il nous fut impossible hier d'arriver à Sablé : nous demeurâmes dans un pouillier à deux pas de celui où je suai si bien il y a cinq ans. Ne soyez nullement en peine : il ne faut à mon fils qu'un bon traitement, et ce sera ce Jourdain dont je vous parlois l'autre jour; mais en attendant, son état fait pitié. Vous dites que vous ne parlez de la Providence que quand vous avez mal à la poitrine; et moi, je fais mal à la mienne quand je suis sur ce chapitre; je ne trouve rien sur quoi il y ait tant de choses à dire, à observer et à examiner; et pourquoi n'en pas parler comme de la physique? Pourquoi ne dites-vous plus, comme l'année passée, que nos craintes, nos raisonnements, nos décisions, nos conclusions, nos volontés, nos desirs, ne sont que les exécuteurs de la volonté de Dieu? Cela n'est-il point inépuisable et curieux à démêler? Il seroit difficile de vous dire tout ce qui s'est passé depuis deux mois aux Rochers : les confiances à un homme qu'on croyoit habile, les aveuglements, les léthargies pour ne point agir, la paresse,

l'amour d'être chez soi, l'inutilité de mes paroles, quand les esprits n'étoient pas disposés; comme on étoit loin d'écouter les conseils de nos amis qui nous chassoient, et ce qui m'empêchoit aussi d'aller à bride abattue contre l'envie de demeurer, tout cela a été mêlé et remêlé de tant de divers sentiments, qu'il n'y a personne dont la poitrine ne fût échauffée à vouloir seulement les conter : tout cela me paroissoit comme une machine que la Providence conduisoit avec mille ressorts et mille cordes dont je voyois le démêlement. Enfin, tout d'un coup, tout a changé du blanc au noir : on a eu horreur de ce qu'on estimoit, on a desiré Paris comme on le détestoit, on a vu l'état où l'on étoit; on m'a écoutée, et l'on a vu ma sincérité; nous avons tout déménagé en deux jours, et nous voici dévorés du desir d'arriver et de nous baigner dans le Jourdain, car c'est proprement cela. Nous aurons bien à discourir sur ce sujet, ma fille; car encore que cette précipitation ne soit pas pour vous, j'en profiterai pour vous bien recevoir. Je vous assure qu'il n'y a aucune expérience de physique qui soit plus amusante que l'examen, et la suite, et la diversité de tous nos sentiments; ainsi, vous voyez bien que *Dieu le veut* peut être paraphrasé en mille manières. Vous êtes admirable de vouloir que je dise à Monsieur l'Archevêque le déplaisir que vous avez de son départ; vous me faites trop d'honneur, et à mes pauvres lettres; je suis ravie cependant que vous me trouviez bonne quelquefois à certaines sauces. J'avois oublié Madame de la Ville-Dieu : la bonne personne est-elle morte après son agonie? J'ai su le départ de M. de Vendôme et de votre intendant; j'ai dit tout comme vous.

Adieu, ma chère enfant : il faut se coucher; nous ne nous sommes point promenés; nous partons demain, nous n'avons pas le temps de nous reposer. Mon abbé et ce pauvre garçon vous font mille amitiés. C'est au

travers de toutes les épines que vous voyez, que j'espère parvenir sûrement à la joie de vous recevoir et de vous embrasser de toute la tendresse de mon cœur.

---

865. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 30e octobre.

J'arrivai hier au soir, ma très-chère, par un temps charmant et parfait: si vous êtes bien sage, vous en profiterez, et vous n'attendrez point l'autre lune, à cause des pluies et des mauvais chemins; je n'avois jamais vu ceux de Bretagne en cette saison. Vous savez pourquoi je suis venue sans perdre un moment. Je vous écrivis de Malicorne de quelle façon nous amusions les douleurs et la fièvre de mon pauvre fils; nous avons enfin réussi, par un bon gouvernement, à le remettre dans son naturel : plus de fièvre, plus de douleurs, assez de forces; il n'y a plus qu'à le guérir de cette santé, et non pas à le ressusciter : c'est à quoi nous allons travailler. J'ai trouvé le chevalier en parfaite santé; nous causâmes fort; il me dit des choses particulières et très-agréables; vous les apprendrez, car peut-être n'a-t-il osé les écrire. Je suis ravie qu'il soit ici : je voudrois qu'il y pût demeurer; du moins il ne quittera pas le quartier, il y aura sa plus grande affaire : cette pensée doit rendre votre voyage bien doux. Vous me priez de vous recevoir avec une joie sincère; vraiment, ma fille, je voudrois bien savoir où vous voudriez que j'en prisse une autre. Nous avons vu, le chevalier et moi, votre appartement; vraiment il sera joli, et vous en serez contente. Je le suis fort de la belle et nette explication de Madame de la Ville-Dieu : cela s'étoit brouillé dans ma tête, en voilà pour toute ma vie. Elle emmènera Pauline : nous aime-

rions bien mieux que vous l'amenassiez avec vous; eh, bon Dieu! que nous en serions aises! M. de la Garde me mande qu'elle avoit suivi mon conseil de l'année passée, et qu'elle avoit cousu sa jupe avec la vôtre, et tout cela d'une grâce et d'un air à charmer : je ne verrai jamais tout cela; vous m'en consolerez, mais en vérité, il ne faut pas moins que vous. Je comprends votre colère de n'avoir pas dit adieu à Monsieur l'Archevêque: hélas! à quoi pense-t-on quand on quitte une personne de cet âge? Tout ce qui ressemble à une séparation éternelle fait bien mal au cœur.

Les chansons de M. de Coulanges sont fort jolies; il falloit que votre hôtellerie fût bien pleine pour avoir suffoqué sa vivacité : ah! c'est trop de monde à la fois; pour moi, je n'y pourrois pas résister avec toutes mes vertus populaires. En vérité, je suis ravie de penser que vous ne vous ruinerez cet hiver ni à Aix, ni dans votre auberge : l'état de mon âme est délicieux de voir votre retour aussi sûr qu'il le peut être. Je serois trop aise si la situation de ce pauvre garçon ne troubloit ma tranquillité. Monsieur le Coadjuteur est parti; il a fait régler la manière dont M. de Vendôme traitera M. de Grignan : il faut le savoir une bonne fois; et quand on obéit au Roi, on ne peut être mal content. J'achèverai ce soir ma lettre, je vous dirai ce que j'ai vu et entendu.

J'ai vu toutes mes pauvres amies. Mme de la Fayette a passé ici l'après-dînée entière; elle se trouve fort bien du lait d'ânesse. Il ne m'a pas paru que Mme de Schomberg ait encore pris ma place; il y a bien des paroles dans cette nouvelle amitié. Ne vous souvient-il point de ce que nous disions du plaisir que l'on prenoit à étaler sa marchandise avec les nouvelles connoissances? Il n'y a rien de si vrai : tout est neuf, tout est admirable, tout est admiré; on se pare de ses richesses, on se loue à

envi; il y a bien plûs d'amour-propre dans ces sortes 'amitiés que de confiance et de tendresse : enfin je ne rois pas être tout à fait jetée au sac aux ordures. Montobert m'écrit des merveilles de son raccommodement; l me paroît que désormais rien n'est capable de la séıarer de vous : il me sembloit que je voyois ce fond, et ue c'étoit dommage qu'il fût couvert d'épines et de ›rouillards.

Vous avez donc été à cette visite, et vous avez passé, ans que rien vous en ait empêchée, sur le bord des préipices; vous m'amusez d'une prairie, mais le chevalier n'a conté comme il se jeta une fois à votre litière, et ous en fit descendre par force, parce que vous alliez périr : pour moi, je ne puis comprendre ce plaisir et que ous soyez aise de rêver et d'attacher vos yeux sur cette orreur qui vous met à une ligne de la mort. Pourquoi ous piquez-vous, ma fille, d'être plus intrépide que le hevalier? Est-il besoin de joindre cette sorte de mérite ıvec les autres qualités plus convenables que vous avez? l'admire bien ceux qui vous y laissent aller : c'est laiser une épée entre les mains d'un furieux, que de laiser un précipice à votre hardiesse. L'Épine se joignoit u chevalier pour me conter cette effroyable histoire; *ce ue Dieu garde est bien gardé* : voilà tout ce que j'ai à lire. La gaieté et les chansons du petit Coulanges sont l'une grande utilité dans de telles visites. Mme de Couanges m'écrit des douceurs extrêmes, et pour vous, et our moi. Mmes de la Fayette donc, de Lavardin, 'Uxelles, de Bagnols, ont causé des nouvelles du monde. Ille Amelot fut mariée dimanche, sans que personne ait su, avec un M. de Vaubecourt, tout battant neuf, omme de qualité peu riche, dont la mère est de Châons. Tout a été bon plutôt que de nous ennuyer encore et hiver de sa langueur passionnée. Adieu, mon enant : nous sommes occupés de vous bien recevoir. Voici

encore une occasion où l'éloignement nous va faire dire bien des choses à contre-temps. Vous me souhaitez ici, vous croyez que je passerai l'hiver en Bretagne; j'en ai vu l'heure et le moment; mais enfin me voilà, me voilà, ma très-chère, et je vous avoue que j'en suis ravie.

---

866. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

A Paris, ce vendredi, jour de la Toussaint.

Je viens de mander à Mme de Coulanges que je suis toute décontenancée d'être à Paris dans cette saison, et que *je ne m'y suis jamais trouvée à telle fête :* si Monsieur le Coadjuteur veut prendre ce jeu de mots pour lui, je le lui donne de tout mon cœur. Elle me mande qu'elle a reçu une de vos lettres tellement jolie et plaisante, qu'elle ne se peut lasser de la lire; et vous avez le courage de me mander par le même ordinaire que votre style est fade, et ressemble comme deux gouttes d'eau à celui de cette dame qui écrivit à M. de Coulanges dans ma lettre. Vous méritez bien d'être grondée quand vous dites de ces choses-là.

Si vous voulez, ma chère fille, que je vous parle librement et selon la droite raison, M. de Grignan devroit vous faire partir, sans attendre qu'il ait fait tout son cérémonial pour l'arrivée de M. de Vendôme : cela vous jettera dans le mois de janvier, et c'est pour en mourir. M. de Vendôme s'arrête partout : il sera quelques jours à Orléans, cinq ou six à chasser avec l'archevêque de Lyon; et vous voyez bien qu'à le recevoir, le mener à Aix, revenir, ce sont des tours infinis; et c'est ne vous pas ménager que de retarder votre départ. Voilà ce que mon attention pour votre santé me fait vous écrire; je souhaite que tout cela soit aussi inutile et aussi mal

à propos que la plus grande partie des choses que l'on dit de loin, et que vous ayez déjà pris votre jour pour partir, quand vous lirez cette lettre, comme j'ai reçu à Paris vos craintes que je ne passe l'hiver en Bretagne.

Mon cher Comte, après vous avoir embrassé malgré vos infidélités, c'est à vous que j'adresse ce discours. Votre amitié doit vous donner les mêmes soins et les mêmes pensées qu'à moi.

On dit que Mme de Schomberg nous quitte et va demeurer au faubourg Saint-Germain. C'est une très-plaisante chose que les préparatifs que l'on fait pour observer la nouvelle liaison de Mmes de Schomberg et de la Fayette. L'abbé Têtu prétend que cette liaison fera enrager Mme de Coulanges, et il l'aime encore assez pour en être ravi. Brancas en est désespéré; il étoit sur le sujet de Mme de Schomberg, comme s'il étoit encore à l'hôtel de Rambouillet. Si Mme de Coulanges pouvoit se venger par une amitié et une liaison avec vous, cela feroit le plus plaisant effet du monde : pour moi, je ménage mes entrées, pour récompense de mes anciens services. Ce que nous croyons, Corbinelli et moi, c'est qu'il ne manquera rien que de l'amitié à toute cette préparation. Adieu, ma chère enfant : il est tard; je me suis laissé accabler de visites; vous vous moquez toujours de mes prévoyances, et je suis suffoquée quand j'attends à l'extrémité.

---

*867. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[Paris.... novembre?]

....Monsieur de Vendôme arrivera affamé, et fort bien

intentionné d'écumer ce qui reste d'argent dans cette province, et l'on y marchande à vous donner cent aunes de damas. Si ce n'étoit la conscience, on feroit bien mieux de les traiter comme ils vont être. Vous verrez la belle vie que va faire ce gouverneur, et comme il se moquera de leur amitié, pourvu qu'il ait de l'argent; et peut-être même on ne laissera pas de l'aimer; au moins, que M. de Grignan ne soit pas contre lui, voilà tout ce que je demande.

Ne voulez-vous pas bien me permettre présentement de passer derrière le rideau, et de vous faire venir sur le théâtre? Votre rôle est héroïque, et d'un cothurne qui passe toutes mes forces; il me semble que vous avez le monde à soutenir, et si vous n'aviez cette maxime de l'Évangile, qu'à chaque jour *et à chaque heure* suffit son mal (c'est ce que vous y avez ajouté), vous ne soutiendriez pas tout ensemble les peines et les soins, les prévoyances, les ordres à donner, mais surtout les impossibilités dont vous me paroissez surchargée et accablée. Quelle force Dieu vous a donnée! Vous me faites souvenir d'Horace, qui sépara ses ennemis, pour les combattre séparément : ils étoient trop forts ensemble; cette pensée lui réussit, et à vous celle de la patience chrétienne, qui vous fait combattre et souffrir, jour à jour heure à heure, ce que la Providence a commis à vos soins et à vos ordres. Cet état est tellement au-dessus de ma portée qne je joins l'admiration à la part que mon cœur m'y fait prendre, que vous ne doutez pas qui ne soit grande et sincère. Vous admirez que nous répondions à toutes les fantaisies que vous nous présentez; hélas! nous sommes trop heureux que vous nous attaquiez; nous n'avons que cela à faire : mais que vous, avec vos deux Grignans à soutenir, accablée de toutes sortes d'affaires de tous côtés, et quelles affaires! votre esprit soit assez étendu et assez universel pour passer de ces tristes

pensées à Rochecourbières, à des bouts-rimés, à des conversations plaisantes, qui feroient croire que vous êtes toute libre et toute désoccupée, voilà ce qui est très-miraculeux, très-aimable, très-admirable, et c'est aussi ce que j'admire et ce que je loue sans cesse, et ce que je ne comprendrois pas, si on me le contoit d'une autre, et que je ne le visse pas en vous.

---

868. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce mercredi 6e novembre.

Je vous conseille toujours, ma fille, de partir le plus tôt que vous pourrez : si vous attendez que M. de Grignan ait rempli tous ses devoirs, il ne faut point penser à venir cet hiver. Il me semble que l'amitié qu'il a pour vous le doit obliger à prendre toute autre résolution que celle de vous exposer au froid et aux mauvais chemins; je ne comprendrai jamais une autre conduite. Vous êtes bien née pour n'avoir jamais un moment de joie et de tranquillité, puisque vous passez légèrement sur votre séjour de Paris, pour vous occuper de votre retour à Grignan. Voilà une sorte de *dragon* dont on n'a jamais accoutumé de se charger, quand on est encore au milieu des agitations d'un départ. Pour moi, ma chère enfant, je ne sais ce qui vous oblige de penser à quitter Paris, quand vous y serez une fois : votre logement y sera commode, votre bail renouvelé pour quatre ans, votre dépense réglée; et si vous voulez éviter, c'est-à-dire M. de Grignan, les dépenses extraordinaires, vous trouverez que c'est le seul lieu où vous pouvez reprendre haleine : la dépense d'Aix est une furie; je me figure que vous êtes un peu revenue de l'économie de Grignan, où vous trouviez que vous pouviez vivre pour rien; cela s'appelle

rien, rien du tout : vos trois tables fort souvent dans la galerie, et toutes les visites et les trains; toujours nourrir bêtes et gens, chose qu'il n'y a plus que vous au monde qui fassiez; toute cette fameuse auberge, tout ce concours de monde me paroît, quoi que vous disiez, un fleuve qui entraîne. Enfin, ma fille, je n'ose penser à ce tourbillon, et il me semble que vous allez vous reposer ici : attendez du moins que vous ayez confronté les dépenses pour envisager votre départ; il est question d'arriver, c'est ce que je souhaite de tout mon cœur.

Mlle de Méri est fixée : elle s'arrangera tout à loisir, rien ne la presse; elle voit bien que je suis plus aise qu'elle soit ici, quand elle y peut être, que de l'aller chercher plus loin; c'étoit pour la faire décider que je vous en écrivois; car quand on ne peut se résoudre, la vie se passe à ne point faire ce qu'on veut. Elle est bien mieux qu'elle n'étoit : elle parle; elle est capable d'écouter; nous causons fort tous les soirs. Ah! mon enfant, qu'il est aisé de vivre avec moi! qu'un peu de douceur, d'espèce de société, de confiance même superficielle, que tout cela me mène loin! Je crois, en vérité, que personne n'a plus de facilité que moi dans le commerce de la vie : je voudrois que vous vissiez comme cela va bien, quand Mlle de Méri veut. Elle me témoigna l'autre jour qu'elle savoit en gros les malheurs de mon fils, et qu'elle eût bien voulu en savoir davantage : je me tins obligée de cette curiosité, et je lui contai tout le détail de nos misères; ainsi de plusieurs autres choses : voilà ce qui s'appelle vivre avec les vivants. Mais quand on ne peut jamais rien dire qui ne soit repoussé durement; quand on croit avoir pris les tours les plus gracieux, et que toujours ce n'est pas cela, c'est tout le contraire; qu'on trouve toutes les portes fermées sur tous les chapitres *qu'on* pourroit traiter; que les choses les plus répandues

tournent en mystère; qu'une chose avérée est une édisance et une injustice ; que la défiance, l'aigreur, ıversion sont visibles et sont mêlées dans toutes les ıroles : en vérité, cela serre le cœur, et franchement ıla déplaît un peu; on n'est point accoutumé à ces chemins raboteux, et quand ce ne seroit que pour vous voir enfantée, on devroit espérer un traitement plus ɔux. Cependant, ma fille, j'ai souvent éprouvé ces manières si peu honnêtes; ce qui fait que je vous en parle, 'est que cela est changé, et que j'en sens la douceur; i ce retour pouvoit durer, je vous jure que j'en aurois ıne joie sensible, mais je vous dis sensible; il faut me roire quand je parle, je ne parle pas toujours. Ce n'a oint été un raccommodement, c'est un radoucissement le sang, entretenu par des conversations douces et assez incères, et point comme si on revenoit toujours d'Allemagne. Enfin je suis contente, et je vous assure qu'il ut peu pour me contenter. La privation des rudesses e tiendroit lieu d'amitié en un besoin : jugez ce que je ıtirai si vous pouvez faire que l'honnêteté, la douceur, e superficie de confiance, la causerie, et tout ce qu'on nfin avec ceux qui savent vivre, puisse être désormais bli entre elle et moi. Je trouve que la froideur et l'indifférence sont bien marquées entre M. de la Garde et us, par l'affectation de ne point venir à Grignan quand us êtes seule, et par celle de prier toute la famille aller à la Garde, hormis vous. Je suis très-fâchée de tte séparation, après avoir été si bien et si agréablement ensemble : nous en parlerons.

Je reçois votre lettre du 30e octobre; c'est fort bien it d'avancer toujours ses troupes; je n'ai plus qu'à ous dire, ma fille, qu'il est vrai que je suis ici. Je pris résolution de partir avec précipitation; elle a parfaitement réussi. Vous me parlez de la campagne comme

d'une solitude ; oui Livry, oui les Rochers ; mais Grignan, je ne vous le passerai jamais sous ce nom : c'est une cour, c'est un mouvement perpétuel, et vous vous reposerez ici. J'approuve fort les fêtes et les jours gras dans notre forêt : vous savez comme j'en use quelquefois. Il me semble que M. de Vendôme abuse bien de votre patience ; il s'amuse et se divertit partout. Vous ne savez point encore si M. de Grignan sera nécessaire à cette première assemblée ; mais ce qui est assuré, c'est que s'il est obligé d'y être, vous ne devez pas l'attendre, quelque différence qu'il y ait entre venir seule ou être conduite par lui : l'inconvénient seroit encore plus grand d'avoir à craindre le mauvais temps et les mauvais chemins. Nous faisons achever tout votre appartement ; bientôt il n'y manquera plus que vous. Adieu, ma très-chère enfant : venez gaiement, songez que votre voyage est un coup de partie pour votre maison ; mais ne vous chargez point de *dragons*, et croyez que pour cette fois vous n'y résisteriez pas. Enfin, ma fille, je vous recommande la personne du monde qui m'est la plus chère : ayez un peu de considération pour vous sous ce titre, quoique d'autres raisons encore dussent vous y obliger. Le chevalier est à Versailles : Monsieur le Dauphin et Madame la Dauphine ont encore la fièvre ; il faut que les menins fassent leur devoir. Toutes vos amies ont fort bien fait pour moi. Je ne sais point de nouvelles ; si j'étois aux Rochers, je ne vous en laisserois pas manquer. Il me paroît que le zèle de Mlle de Grignan ne se peut contenir sans être communiqué :

A peine tout son cœur peut suffire à l'amour.

Elle en fera une agréable confidence à l'abbé de la Vergne.

---

869. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 8e novembre.

Je fais de mes hôtes un usage bien différent de ce que vous pensez. Je suis bien fâchée de n'avoir pas songé, dès les Rochers, à vous rassurer là-dessus : je suis fort aise de les avoir ; je passe tous les soirs plus d'une heure et demie à causer avec Mlle de Méri ; elle déménage avec un loisir et une persuasion si visible que rien ne la presse, que l'on peut croire qu'elle en est contente, quoiqu'elle ne le dise point. C'est une plaisante étude que celle des manières différentes de chacun. Quant au chevalier, c'est une joie pour moi que son retour de Versailles; nous causâmes hier au soir deux heures chez Mlle de Méri : il ne peut présentement quitter son jeune maître, qui est considérablement malade. L'Anglois a promis au Roi sur sa tête, et si positivement, de guérir Monseigneur dans quatre jours, et de la fièvre, et du dévoiement, que s'il n'y réussit, je crois qu'on le jettera par les fenêtres ; mais si ses prophéties sont aussi véritables qu'elles l'ont été pour tous les malades qu'il a traités, je dirai qu'il lui faut un temple comme à Esculape. C'est dommage que Molière soit mort ; il feroit une scène merveilleuse de Daquin, qui est enragé de n'avoir pas le bon remède, et de tous les autres médecins, qui sont accablés par les expériences, par les succès, et par les prophéties comme divines de ce petit homme. Le Roi lui a fait composer son remède devant lui, et lui confie la santé de Monseigneur. Pour Madame la Dauphine, elle est déjà mieux ; et le comte de Gramont disoit hier au nez de Daquin :

Talbot est vainqueur du trépas;

Daquin ne lui résiste pas ;
La Dauphine est convalescente :
Que chacun chante, etc.

On ne parle à la cour que de cela. Le chevalier me conta mille choses qui sont fort amusantes, et qui ne s'écrivent point. Je vous assure que c'est un grand avantage que d'être placé en ce pays-là, et que cela donne une familiarité et des occasions qu'on ne trouve point quand on s'en retire. Je ne sais point vos desseins ; mais nous voyons que M. de Vendôme n'est pas fort pressé d'arriver en Provence : il est encore à Orléans, où il court le cerf ; il veut s'arrêter à Lyon ; et s'il faut que M. de Grignan soit à l'assemblée, comme je le crois, et qu'il vous renvoie votre carrosse, vous voilà dans le mois de janvier ; et peut-on vous aimer, et envisager votre voyage en ce temps-là ? Je pense qu'il faut toujours mettre la santé avant toutes choses : nous sommes encore étrangement blessés de votre retour au mois de mai ; il n'y a qu'un *dom courrier* qui puisse soutenir ces fatigues ; je suis persuadée que vous en connoîtrez l'impossibilité ; mais pourquoi le penser et le dire ? Enfin c'est se ruiner que de faire tant de dépenses de louage de maison, d'ajustements et de ballots pour trois mois : il semble que vous preniez plaisir à gâter le voyage du monde le plus agréable et le plus utile pour votre maison. Si vous me demandez de quoi je me mêle, de vous gronder ainsi, je vous répondrai que je me mêle de mes affaires, et que prenant à votre personne et à vos intérêts une part aussi intime que celle que j'y prends, je trouve que tous ces arrangements et dérangements ruineux sont les miens. Voudriez-vous, ma chère enfant, achever de vous abîmer à Aix, ou vous dessécher cet hiver à la bise de Grignan ? Je suis en vérité fort occupée de toutes ces choses ; mais quelque envie que j'aie de vous embrasser, je vous conseillerois de ne point venir,

si vous n'étiez ici qu'un moment : je ne crois pas que le bon sens puisse décider d'une autre manière.

Nous verrons si la santé de mon fils ne changera rien à ces dispositions ; j'en doute, du moins pour sa charge, car elles sont dans son cœur depuis longtemps. Tous les événements d'ici-bas sont des jeux de la Providence ; je la regarde faire, et je médite sans cesse sur notre dépendance et sur la variété de nos opinions ; mais les sentiments du cœur sont plus profonds, et j'en juge ainsi par les miens : la tendresse que j'ai pour vous, ma chère bonne, me semble mêlée avec mon sang, et confondue dans la moelle de mes os ; elle est devenue moi-même, je le sens comme je le dis.

---

870. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Près de quatre mois après que j'eus écrit cette lettre à Mme de Sévigné (n° 850, p. 167), je lui écrivis encore celle-ci.

A Autun, ce 28e décembre 1680.

Ma fille de Sainte-Marie a mandé à sa sœur que vous étiez à Paris, Madame, et Mme de Grignan avec vous. Je m'en réjouis, car notre commerce sera plus fréquent ; et il n'y a guère de choses au monde que j'aime mieux que lui. Mais à propos de cela, Madame, je vous apprends que je vais associer le Roi à ce commerce (je dis le Roi, ne vous déplaise). Vous avez su que je lui avois envoyé un manuscrit au mois de juin dernier. Il y a pris tel goût qu'il l'a gardé, et m'en a fait demander un autre. Celui donc que je lui vais envoyer au jour de l'an prochain, est depuis 1673 jusques à la fin de 1675, qui sont les trois ans de notre vie où vous m'avez le plus et le mieux écrit.

Comme le Roi a bien de l'esprit, il sera charmé de

vos lettres. Il en verra aussi quelques-unes de Mme de Grignan, qui ne lui déplairont pas. Je vous montrerai cela à mon premier voyage de Paris, et je vous étonnerai quand je vous ferai voir que tout exilé que je suis, je parle aussi hardiment au Roi que si j'étois son favori.

---

871. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Huit jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 2e janvier 1681.

Bonjour et bon an, mon cher cousin. Je prends mon temps de vous demander pardon après une bonne fête, et en vous souhaitant mille bonnes choses cette année suivie de plusieurs autres. Il me semble qu'en vous adoucissant ainsi l'esprit, je vous disposerai à me pardonner d'avoir été si longtemps sans vous écrire, et à cette jolie veuve que j'aime tant, et dont je disois encore hier tant de bien. Si vous saviez, mon cousin, et ma chère nièce, toutes les tribulations que j'ai eues depuis trois ou quatre mois, vous auriez pitié de moi ; je vous les conterai quelque jour, car elles ne sont pas d'une manière à les pouvoir écrire. Je partis de Bretagne le 20 octobre (qui étoit bien plus tôt que je ne pensois), pour venir à Paris. Un mois après j'eus le plaisir d'y recevoir ma fille ; mais ce n'étoit pas elle qui me faisoit venir. Je l'ai trouvée mieux que quand elle partit ; et cet air de Provence qui la devoit dévorer, ne l'a point dévorée : elle est toujours aimable, et je vous défie de vous voir tous deux et de parler ensemble sans vous aimer.

J'ai toujours pensé à vous, et j'ai dit mille fois : « Mon Dieu ! je voudrois bien écrire à mon cousin de Bussy ; »

et jamais je n'ai pu le faire. Pour moi, je crois qu'il y a de petits démons qui empêchent de faire ce qu'on veut, rien que pour se moquer de nous, et pour nous faire sentir notre foiblesse; ils ont eu contentement, et je l'ai sentie dans toute son étendue.

Nous avons ici une comète qui est bien étendue aussi; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les grands personnages sont alarmés, et croient fermement que le ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissements par cette comète. On dit que le cardinal Mazarin étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il falloit honorer son agonie d'un prodige, et lui dirent qu'il paroissoit une grande comète qui leur faisoit peur. Il eut la force de se moquer d'eux, et il leur dit plaisamment que la comète lui faisoit trop d'honneur. En vérité, on devroit en dire autant que lui; et l'orgueil humain se fait trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir.

Adieu, mon cher cousin; adieu ma chère nièce. Mandez-moi de vos nouvelles. Cependant nous allons reprendre le bon Corbinelli et moi, le fil de notre discours.

---

872. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Deux jours après que j'eus reçu cette lettre j'y fis cette réponse.

A Autun, ce 8e janvier 1681.

Vous avez dû recevoir une de mes lettres, Madame; ainsi je ne vous dirai rien de ce que je vous écrivois, et je ne ferai que répondre à votre lettre du 2e de ce mois. Nous irons savoir d'original, Mme de Coligny et moi, au mois d'avril prochain, les peines que vous avez eues

en Bretagne. Cependant je vous dirai que je suis ravi que la belle Provençale se porte mieux, parce que la devant aimer (comme ce m'est une nécessité), j'aurai plus de plaisir en la trouvant plus belle.

Je crois, comme vous, qu'il y a de petits démons qui nous veulent empêcher de faire notre devoir, mais qu'ils trouvent des gens plus fragiles les uns que les autres; sans vous faire de reproches de votre paresse à m'écrire, Madame, je leur résiste mieux que vous.

La comète qu'on voit à Paris se voit aussi en Bourgogne, et fait parler les sots de ce pays-ci comme ceux de celui-là. Chacun a son héros, qui, à son avis, en doit être menacé, et je ne doute pas qu'il n'y ait des gens à Paris qui croiroient que la comète a annoncé au moins la mort de Brancas. Je trouve comme vous, Madame, que le cardinal Mazarin eut l'esprit assez fort de se moquer en mourant des flatteurs qui lui disoient que le ciel présageoit sa perte par la comète qui paroissoit alors. Votre nièce de Coligny admire la fermeté du Cardinal en cette rencontre; et en effet, il faut bien de la force pour dire en mourant les mêmes choses qu'on diroit en bonne santé.

La foiblesse de craindre les comètes n'est pas moderne : elle a eu cours dans tous les siècles, et Virgile, qui avoit tant d'esprit, a dit qu'on ne les voyoit jamais impunément. Peut-être ne l'a-t-il pas cru, et que comme il étoit un des flatteurs d'Auguste, il a voulu lui persuader qu'il croyoit que le ciel témoignoit par ces signes l'intérêt qu'il prenoit aux actions et à la mort des grands princes. Pour moi, je ne le crois pas, et je pense que tout au plus une comète marque l'altération des saisons, et qu'elle peut ainsi causer la peste et la famine.

---

873. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Huit jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 12e janvier 1681.

Je trouve plaisant que nous nous soyons réveillés en même temps chacun de notre côté. Je crois que c'est le même jour et que nos lettres se sont croisées. Cela arrive assez souvent. Mais, mon cousin, vous m'avez mandé une chose étrange : je n'eusse jamais deviné le tiers qui est entre nous. Pensez-vous que l'on puisse estimer les lettres que vous avez mises dans ce que vous avez envoyé ? Toute mon espérance, c'est que vous les aurez raccommodées. Croyez-vous aussi que mon style, qui est toujours tout plein d'amitié, ne se puisse pas mal interpréter? Je n'ai jamais vu de ces sortes de lettres, entre les mains d'un tiers, qu'on ne pût tourner sur un méchant ton; et ce seroit faire une grande injustice à la vérité et à l'innocence de notre ancienne amitié.

Je serois ravie de voir tout cela; mais le moyen? Je suis assurée (quoi que je dise) que vous n'avez rien fait que de bien, et c'en est un fort grand de pouvoir divertir un tel homme, et d'être en commerce avec lui. Pour moi, je crois qu'une de mes premières amies (qui passe régulièrement deux heures dans son cabinet) pourroit bien lire avec lui vos mémoires, et vous seriez en assez bonne main. Que sait-on ce que la Providence vous garde? Je me réjouis qu'elle ait donné une aussi belle terre que Lanty à notre heureuse veuve. Elle vous rend heureux aussi par la douceur de son amitié et de son fidèle attachement auprès de vous. C'est une créature bien estimable, et que j'estime infiniment aussi. Embrassez-la

pour moi, et recevez tous les deux les amitiés et les compliments de ma fille. Elle voudroit bien que vous revinssiez pendant qu'elle est ici. Sa santé est d'une délicatesse qui fait trembler ceux qui l'aiment.

Adieu, mon cher cousin. Notre Corbinelli est ici toujours tout à vous. Nous vous écrirons ensemble. Dites-nous toujours des nouvelles de votre commerce. Je jurerois bien que j'ai deviné, car on dit que ces gens dont je viens de vous parler, lisent ou écrivent ensemble quelque chose.

---

874. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Autun, ce 17e janvier 1681.

Con licentia, *Signora*, nous nous sommes bien moqués de votre crainte, votre nièce et moi. Le Roi admirera vos lettres, ma chère cousine, et croira par tout ce qu'il verra de notre commerce, que le nom de Rabutin que nous portons tous deux, et l'agrément de nos esprits, font toute notre liaison. Je vous montrerai cela quand nous nous verrons, et vous serez ravie de voir que ne croyant réjouir que votre parent et votre ami, vous ayez diverti le plus honnête homme et le plus grand roi du monde.

Je n'ai pas touché à vos lettres, Madame : le Brun ne toucheroit pas à un ouvrage du Titien, où ce grand homme auroit eu quelque négligence. Cela est bon aux ouvrages des médiocres génies d'être revus et corrigés. J'ai supprimé seulement de certaines choses qui, quoique belles, ne seroient peut-être pas du goût du maître. Enfin, ma chère cousine, soyez persuadée que je ne vous ai point fait de méchante affaire à la cour, et qu'en

y donnant encore plus d'estime de votre esprit qu'on n'y en avoit, je n'ai point diminué celle de votre vertu. Du reste, je vous assure que si j'étois à la place du Roi en cette rencontre, je voudrois être au moins votre ami, et avoir un commerce de lettres avec vous, et que toute votre famille se sentît de l'estime et de l'amitié que j'aurois pour vous.

Vous croyez, dites-vous, qu'une de vos premières amies lit mes mémoires avec le Roi; je le crois aussi, et je le souhaite, car j'estime son cœur et son esprit infiniment.

Je serois bien fâché que Mme de Grignan ne fût plus à Paris quand j'irai; mandez-le-moi et trouvez bon que nous lui fassions ici mille amitiés. Il y a longtemps que nous n'avons eu des nouvelles de notre ami Corbinelli. Adieu, ma chère cousine : la baronne de Lanty vous embrasse mille fois.

---

875. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Le lendemain du jour que j'eus écrit cette lettre (*du* 5 *avril*, n° 876, p. 230), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 3e avril 1681.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Faisons la paix, mon pauvre cousin. J'ai tort, je ne sais jamais faire autre chose que de l'avouer. On dit que ma nièce ne se porte pas trop bien : ce sont des compensations de la Providence, afin que tout soit égal, ou du moins que les plus heureux puissent comprendre, par un peu de douleur et de chagrin, ce qu'en souffrent les autres qui en sont accablés. Je n'aurai point de foi à votre voyage du mois d'avril, tant qu'elle ne sera pas en état de venir avec vous.

Je vous ai souhaité un lot à la loterie, pour commencer à rompre la glace de votre malheur. Cela se dit-il? Vous me le manderez, car je ne puis jamais raccommoder ce qui vient naturellement au bout de ma plume. Cela donc vous auroit remis en train d'être moins malheureux; mais je crois que ma nièce de Sainte-Marie le sauroit, et qu'elle me l'auroit dit. Monsieur votre fils n'a rien gagné aussi; mais nous avons encore toutes nos espérances pour le gros lot, le Roi l'ayant redonné au public.

Je ne sais si vous savez que Mme de Fontanges est dans un couvent, moins pour passer la bonne fête, que pour se préparer au voyage de l'éternité.

Le voyage de Bourbon est rompu. Mais je ne fais que de misérables répétitions : Monsieur votre fils vous mandera tout assurément. La cour a voulu l'appeler M. de Bussy. Celui de Rabutin est demeuré avec celui d'Adhémar que vouloit prendre le chevalier de Grignan, et que Rouville seul a empêché de prospérer; il faut l'attache des courtisans pour les noms. Je voudrois bien que vous eussiez donné au nôtre tous les ornements que vous lui deviez donner. Celui d'Estrées est comblé de tous les titres qui peuvent entrer dans une maison.

Il ne faut point s'attacher à des pensées tristes et inutiles : il vaut mieux croire, comme notre ami Corbinelli me le prêche tous les jours, que Dieu règle toutes choses comme il veut qu'elles soient, et que la place que vous tenez dans l'univers, telle qu'elle est, ne pouvoit point être dérangée.

Le P. Bourdaloue nous fit l'autre jour un sermon contre la prudence humaine, qui fit bien voir combien elle est soumise à l'ordre de la Providence, et qu'il n'y a que celle du salut, que Dieu nous donne lui-même, qui soit estimable. Cela console et fait qu'on se soumet plus doucement à sa mauvaise fortune. La vie est courte, c'est

ientôt fait; le fleuve qui nous entraîne est si rapide, 1'à peine pouvons-nous y paroître.. Voilà des moralités ; la semaine sainte, et toutes conformes au chagrin ıe j'ai toujours quand je vois que tout le monde s'éve ; car au travers de toutes mes maximes, je conserve ujours beaucoup de foiblesse humaine.

Adieu, mon cher cousin; adieu, mon aimable nièce : mez-moi toujours, et me mandez de vos nouvelles. Je usse la plume à Corbinelli.

DE CORBINELLI.

J'avois l'imagination pleine de l'affaire que vous saez; si vous l'avez oubliée, c'est celle de ma nièce. Un ayon d'espérance de l'accommoder vient d'éclaircir ette imagination dans ce moment; sans cela je ne vous urois point écrit aujourd'hui.

Viendrez-vous ici ce mois d'avril? Ah! que j'en serois uise! j'ai cent réflexions à faire sortir de ma tête, qui n'en sortiront jamais qu'en votre présence. Amenez la divine marquise, c'est-à-dire par *divine*, Madame votre fille, et par *marquise*, Mme de Coligny. Si elle vient plaider, je lui apprendrai le droit; car je suis résolu de lui apprendre quelque chose, et il n'y a rien que cela que je sache mieux qu'elle.

Un homme dit l'autre jour à Monsieur le chancelier de ma part, que je plaignois fort un roi conquérant qui ne vous avoit pas pour historien. Adieu, Monsieur : peu de gens sont dignes de vous admirer autant que le font les vrais honnêtes gens, encore moins autant que je le fais, et encore moins autant que vous le méritez.

876. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Trois mois après que j'eus écrit cette lettre (*du* 17 *janvier*, n° 874, p. 226) à Mme de Sévigné, je lui écrivis encore celle-ci.

A Chaseu, ce 5e avril 1681.

Je vois bien, Madame, qu'il faut que je vous fasse compliment sur un nouveau rhumatisme à vos mains; car vous ne seriez pas sans cela trois mois sans me faire réponse, et même une réponse qui ne me paroissoit pas vous devoir être indifférente. Ce qui me fait pourtant encore un peu douter de la fluxion, c'est l'oubli à quoi je sais que vous êtes assez sujette les hivers à Paris, et je vous avoue que je suis fort embarrassé à choisir ce que j'aimerois mieux que vous eussiez, ou un rhumatisme, ou de la tiédeur pour moi. Ce seroit vous aimer bien en cette rencontre, ma chère cousine, que de vous souhaiter du mal, et je crois que je m'y résoudrois plutôt qu'à votre négligence. Mais venons aux nouvelles. Si je croyois assurément que vous m'eussiez négligé, je ne vous dirois rien de mon commerce avec qui vous savez, avec *Chose*, comme disoit Sauvebeuf; mais dans le doute où j'en suis, je vous dirai qu'on s'en trouve bien, qu'on demande la suite. Il y a sur cela des détails que je ne puis vous écrire; je vous les dirai bientôt à Paris.

Je vous écris avec bien de la joie de mon ami le comte d'Estrées; c'est un maréchal, celui-là, qui n'a eu de recommandation que son mérite. Il a de la naissance, de l'esprit, de la valeur et de longs services.

Les affaires se brouillent fort avec le pape; je pense pourtant qu'il n'y aura point de sang répandu.

Mme de Grignan se porte-t-elle bien? Il me vient une légère appréhension que ses incommodités ne vous aient empêchée de m'écrire; mandez-m'en des nouvelles

et de celles de notre cher Corbinelli. N'a-t-il point quelque nouveau procès? c'est-à-dire ne veut-il point faire pendre quelqu'un? car je sais que son fort dans la chicane est dans le criminel.

---

877. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Six jours après que j'eus reçu cette lettre (n° 875, p. 227), j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 12e avril 1681.

Il est plaisant, Madame, que nous ne nous écrivions plus qu'en coups fourrés. Après trois mois d'attente à nous marchander, nous nous portons de même temps ou peu s'en faut : votre lettre est du 3e de ce mois et la mienne est du 5e.

Il est certain que si ma fille étoit malade, je ne la quitterois pas; mais comme je crois qu'elle se va bien porter, nous irons ensemble à Paris, ou j'irai sans elle, et je la laisserai en ce cas-là à Lanty. L'incommodité qu'elle a eue n'est pas capable de lui ôter la qualité d'heureuse veuve; au contraire, elle en connoîtra mieux le prix de la bonne santé, après avoir passé par de petites tribulations.

Je n'avois garde d'avoir un lot à la loterie du Roi, à moins qu'elle n'eût été comme celle que fit le cardinal Mazarin, où personne n'avoit mis de ceux à qui il envoya des lots.

Si ce temps dure, un chemin sûr aux belles filles pour se sauver, ce sera de passer par les mains du Roi. Je crois que comme il dit aux malades qu'il touche : « Le Roi te touche, Dieu te guérisse ; » il dit aux demoiselles qu'il aime : « Le Roi te baise, Dieu te sauve. »

J'envoyai mon fils à l'armée sous le nom de Rabutin ;

mais comme à la cour on l'appela Bussy, parce que je n'y étois pas, j'ai consenti que ce nom lui demeurât. Pour les ornements dont vous eussiez souhaité que j'eusse embelli ce nom-là, c'est une matière si souvent rebattue entre vous et moi, et sur laquelle je vous ai témoigné tant de repos d'esprit et tant de philosophie, que j'ai peine à croire que vous ne regardiez en cela plus que mon intérêt; mais je vous dirai encore une fois que j'ai souhaité d'être maréchal de France, que j'ai fait tout ce qu'il falloit pour le devenir, et que lorsque j'ai vu que la fortune ne le vouloit pas, je me suis accommodé à son caprice. J'ai voulu sur cela ce qui lui plaisoit; c'est une plaie qui est entièrement fermée, et je me soucie aujourd'hui si peu du titre de maréchal, qu'avec ce que j'ai fait à la guerre pour le mériter, je voudrois avoir dix mille livres de rente plus que je n'ai, et ne m'appeler que baron.

Savez-vous bien, Madame, qui sont ceux qui doivent être toujours fâchés quand on élève des gens aux grands honneurs de la guerre? Ce sont des personnes de naissance qui n'y ont jamais été, car il dépendoit d'eux d'y aller. Mais quand un homme de qualité a fait beaucoup plus qu'il ne faut pour être maréchal de France, et que des ennemis puissants lui ont fait perdre tous ses services, grands et considérables, pour des bagatelles, il a d'abord du chagrin; mais comme chrétien et comme homme de courage, il prend patience, et il se console en sa propre vertu. Faites l'application, Madame, et trouvez bon après cela que je vous dise que quand je vois faire un maréchal de France indigne, j'en ris sous cape; quand il le mérite, je lui rends justice, fût-il mon ennemi; et j'en suis bien aise s'il est de mes amis, comme le maréchal d'Estrées.

Vous me dites de si belles choses sur la brièveté de la vie, et sur le mépris des honneurs qui durent si peu,

que je ne comprends pas que vous vouliez d'un autre côté que j'aie du chagrin de n'être point maréchal. Non, Madame, je n'en aurai point, et je vous en ai dit mes raisons. Si je voulois épuiser cette matière, j'irois bien plus loin ; mais je vous garde encore quelque chose, en cas que vos foiblesses vous reprennent une autre fois.

---

878. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 28e avril 1681.

Vous avez reçu une de mes lettres, mon cousin, dans le temps que j'ai reçu la vôtre; cela arrive souvent. Je ne réponds rien à vos reproches, ils sont justes; vous avez raison de croire que mes mains sont encore malades, puisque je ne vous écris point. Vous en seriez encore plus étonné si vous saviez que je pense très-souvent à vous, et que j'ai plus d'amitié pour vous et pour l'aimable veuve, que vous n'en avez peut-être pour moi. Nous examinerons ces vérités et ces contrariétés quand vous dînerez ici avec Corbinelli.

De la façon dont vous me parlez de votre voyage, à peine recevrez-vous cette lettre en Bourgogne, et je devrois déjà donner les ordres pour votre repas. A tout hasard, je veux vous dire encore la joie que j'aurai de vous voir tous deux, et de vous conter que l'autre jour je soupai avec le maréchal d'Estrées chez la marquise d'Uxelles; je lui dis ce que vous me mandez de lui et de sa nouvelle dignité, et je n'oubliai pas : « C'est un maréchal de France, celui-là. » Je trouvai que cette louange d'un homme tel que vous lui faisoit un plaisir sensible; son amour-propre me pria de vous en remer-

cier d'une manière à me persuader qu'il avoit beaucoup d'estime pour vous, et qu'il étoit fort aise de celle que vous avez pour lui. Je m'acquitte avec plaisir de ce compliment, qui n'est point un compliment. Je suis conciliante; j'aime à rapprocher les bonnes dispositions, que le temps et l'absence effacent quelquefois à tel point qu'on ne se connoît plus.

Je suis très-convaincue que *Chose* lit et relit, et s'occupe fort de vos occupations; la personne qui est dans ce commerce est toute propre à lui donner du goût pour ce qui est bon.

La belle Madelonne me prie de vous faire des amitiés, et à la belle veuve. Le bon Corbinelli n'oseroit partir que vous ne soyez arrivé, et nous serons ravis de vous embrasser et de causer avec vous, Monsieur et Madame.

---

879. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Deux jours après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Dijon, ce 6e mai 1681.

Je ne fais que de recevoir votre lettre du 28e de l'autre mois, Madame; il faut qu'elle ait demeuré en quelque endroit.

Je ne vous passe point le *peut-être* de mon amitié au-dessous de la vôtre, et je crois vous traiter favorablement quand je vous dis que vous m'aimez autant que je vous aime. Mais je consens que nous remettions cette supputation au premier dîner que vous me donnerez avec notre ami Corbinelli. Je ne pense plus aller si vite à Paris que j'avois cru; les affaires de ma fille de Coligny me retiendront ici plus longtemps que je ne l'avois pensé: ainsi vous aurez bien du loisir à vous préparer à *ce repas* que vous nous voulez donner.

Si je n'avois fait autre chose que de vous mander ce que je vous ai écrit du maréchal d'Estrées, il auroit fait tout ce qu'il auroit dû en vous priant, Madame, de me faire le compliment que vous m'avez fait de sa part; mais je lui écrivis d'abord, comme à mon ami, une fort honnête lettre et fort honorable pour lui, et mon fils, qui la lui rendit, me vient de mander qu'il lui avoit dit l'autre jour, à Versailles, qu'il vous avoit priée de me remercier de la part que je prenois à son élévation.

Comme je ne suis pas de ces gens qui disent : « Chouet est un fort honnête garçon, » parce que Chouet m'auroit traité d'Altesse; aussi ne dirois-je pas après cela que Chouet seroit un coquin, quand il ne m'auroit pas rendu ce qu'il me doit. Par la même raison, je crois toujours que le comte d'Estrées est un digne maréchal de France, mais qu'il ne sait pas vivre, quand il ne fait point de réponse à un tendre et à un honnête compliment que je lui ai fait. La tête lui a-t-elle tourné comme elle fit à Créquy? Il seroit moins excusable que lui, car il étoit mon ami particulier, et Créquy ne l'étoit pas. A-t-il oublié qu'en 1674, lui faisant un compliment sur le combat qu'il donna avec les Anglois contre les Hollandois, et qu'il gagna, et lui disant que je ne doutois pas que le Roi ne lui rendît justice en le faisant maréchal, il me répondit qu'il ne le méritoit pas, mais qu'enfin, s'il recevoit cet honneur, il y avoit dix ans qu'il n'eût pas cru passer devant moi à cette dignité? Il y a plus de trois mois que le Roi a lu ces lettres, et il pourroit bien être que j'aurois fait souvenir Sa Majesté de lui; mais en un mot, il a grand tort d'en user ainsi avec moi, et je crois que l'éclat de ses honneurs ne vous éblouira pas au point de ne vous laisser pas juger que j'ai raison de me plaindre de lui en cette rencontre.

Chose me vient de faire demander la suite de mes mémoires, et je la lui vais envoyer; j'ai une grande im-

patience de vous montrer tout cela, non-seulement pour la part que vous prenez à ce qui me touche, mais encore pour celle que vous y avez.

Notre veuve et moi embrassons mille fois vous et la belle Madelonne.

Si le bon Corbinelli peut nous attendre, il nous obligera fort; mais s'il ne se peut empêcher de partir, je lui demande qu'il vienne passer à Lanty, où nous allons dans quinze jours.

---

880. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 26e mai 1681.

Je blâme le maréchal d'Estrées, mais c'est leur fantaisie de vouloir qu'on les traite de *monseigneur*, et ce doit être aussi la vôtre, soutenue de la raison, de ne le point faire. Si vous eussiez pu prévoir cela, il eût fallu éviter de lui écrire, comme bien des gens le font présentement, car de cette manière on n'offense pas sa gloire ou celle de son ami. Le maréchal d'Humières fit mieux avec M. de Grignan : celui-ci l'ayant appelé *monsieur*, le maréchal lui fit réponse en badinant qu'il avoit tort de ne le point appeler *monseigneur*, et que malgré l'imprimé de M. de Montausier pour faire voir que les lieutenants généraux dans les provinces ne devoient pas écrire *monseigneur* aux maréchaux de France, il étoit persuadé qu'ils le devoient, et qu'à Paris ils videroient ce différend. En effet, ils en disputent toujours, mais sans aigreur, comme de bons et anciens amis, et ils s'écrivent toujours en badinant sur cela; encore est-ce quelque chose de mieux que de demeurer tout silencieux et tout

froid dans les premiers jours qu'on entre dans cette dignité.

Si je trouve le maréchal d'Estrées, je lui en dirai mon sentiment, et si je découvre que votre disgrâce ait quelque part à ce procédé-là, je lui en ferai quelque honte. Il faut qu'il récompense cet endroit par mille bons offices qu'il doit rendre à Monsieur votre fils dans les occasions. Nous traiterons ce chapitre à ce dîner que je vous prépare, avec notre ami Corbinelli, qui ne partira pas si tôt.

Je serai fort aise de voir ce que vous envoyez à *Chose :* c'est un amusement digne de lui et de la personne qu'il honore de son amitié. Mais est-il possible qu'on n'en vienne point enfin à vous dire de chanter pour sa gloire, et qu'on n'ait pas soin de vous et de vos enfants? Je le souhaiterai toujours, mon pauvre cousin : c'est tout ce que je puis faire.

La belle Madelonne vous dit bien des amitiés, et à cette veuve que j'aime de tout mon cœur et que j'embrasse avec vous, car on vous aime tous deux *par indivis :* est-ce le mot?

---

*881. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, 26e mai.

Enfin, Monsieur, vous avez un garçon; gardez-le bien, car vous n'en faites pas quand vous voulez: je crois que j'attendois cela pour vous écrire, et je pense, en effet, qu'on ne peut vous faire de compliment dans une occasion plus agréable que celle-ci : il me semble que j'en suis plus aise que les autres, parce qu'en vérité, malgré mon sot silence, je prends un grand intérêt à tout ce qui se passe dans votre château : ce petit garçon y fait bien; mais que disent toutes les petites poulettes d'avoir ce petit coq à leur tête ? il me semble que je les vois toutes

briller autour de lui, et la *Beauté* en être encore plus aise d'être la beauté, puisque ce nom devient le fond le plus solide de son mariage. Que dit Mme de Guitaut de l'esprit qu'elle a eu cette fois-ci, au prix de tant d'autres où elle est accouchée comme une simple femme? elle va jouir avec plaisir de son habileté; et je suis assurée qu'elle a reçu des visites de Semur dès le premier jour, et ne s'est non plus ménagée sur le bruit que si elle étoit reine ou dauphine, c'est tout dire, car ces sortes de personnes sont entièrement livrées au bruit que donne la joie de leur accouchement. Il est question de celui que doit faire dans sept mois notre dauphine; sa grossesse commence avec la fièvre tierce, et trouble toute la fête par cet accident. Ma fille vous écrit, et vous parlera sans doute de l'inquiétude qu'elle a de son fils; il est extrêmement enrhumé; et comme elle pousse toujours ses pensées au delà de la vérité, elle croit que ce mal est bien plus considérable qu'il ne l'est, et son pauvre petit visage, qui est moins mal que vous ne l'avez vu, retombe dans son abattement, quoiqu'elle se porte mieux qu'elle ne faisoit : voilà de quoi nous sommes occupées présentement. Je crois que notre bon abbé vous a fait ses compliments : il vous aime si fort, que je n'ose plus me mêler d'en faire les honneurs. Adieu, Monsieur; adieu, Madame : parlez-moi de votre joie, et si elle vous a coûté bien des craintes; on ne les a guère toutes pures. Je laisse à la Comtesse à vous parler de l'affliction de Mme de Lesdiguières : cette mort de son mari ne vous a-t-elle pas surpris? elle m'a renouvelé celle de ce pauvre cardinal. Mon dieu, que l'on doit donc peu compter sur tout ceci!

Je vous prie familièrement de dire à M. Gauthier que j'ai fait réponse à la Maison sur ce qu'il m'a écrit.

Suscription : Pour Monsieur le comte de Guitaut.

---

882. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Trois semaines après que j'eus reçu cette lettre de Mme de Sévigné (n° 880, p. 236), je lui écrivis celle-ci.

A Dijon, ce 15e juin 1681.

Je vous demande pardon, Madame, si je ne vous ai pas fait réponse plus tôt à la lettre par laquelle vous me mandiez que c'étoit la fantaisie de ces maréchaux qu'on les appelât *monseigneur*, et qu'on feroit mieux de ne leur pas écrire. Premièrement je vous dirai que je croyois que MM. de Créquy et d'Estrées avoient plus de raison qu'ils n'en ont; je pensois que les honnêtetés qu'il avoit faites à mon beau-frère de Toulongeon et à mon fils venoient des égards qu'il avoit pour moi; et cela m'engagea de l'en remercier.

Pour Estrées, la longue amitié qui étoit entre lui et moi m'avoit obligé de lui faire un compliment sur sa maréchaussée, et j'ai été bien plus surpris et bien plus fâché de la gloire impertinente de celui-ci que de celle de l'autre; j'ai été tout près de lui écrire une lettre du style dont j'écrivis à Créquy; mais enfin, la première chaleur étant passée, j'ai voulu faire encore un pas pour essayer de ne pas perdre un ancien ami. Je vous envoie la copie de la seconde lettre que je lui ai écrite; je vous en manderai la suite.

Je ne sais si je ne vous ai point mandé que MM. de Bellefonds, d'Humières, de Navailles, de Schomberg et de Lorges, qui sont aussi glorieux que d'autres, me font réponse comme si j'étois de leur corps, et je crois ces Messieurs-là assez honnêtes gens, quand ils m'écrivent, pour être un peu honteux d'être maréchaux de France plutôt que moi.

Je ne doute pas que *Chose* ne fasse quelque chose pour mes enfants, et je ne doute pas que vous n'en soyez bien aise. Adieu, ma chère cousine : votre nièce et moi vous embrassons mille fois.

Le procédé de M. d'Estrées me tient fort au cœur et je ne le puis digérer. Je crois que ma disgrâce a beaucoup de part à sa sotte gloire, et que s'il me parloit avec sincérité, il me diroit : Il est vrai que nous étions amis autrefois, que vous êtes bien plus ancien lieutenant général que moi, et que vous étiez il y a vingt ans bien plus en passe que moi d'être maréchal de France; mais

Ne me reprochez point ce qu'autrefois je fus :
Le Roi m'a distingué, je ne vous connois plus.

---

883. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Douze jours après que j'eus écrit cette lettre, j'en reçus cette réponse.

A Paris, ce 24e juin 1681.

Je vous loue, mon cousin, de n'être point monté sur vos grands chevaux pour vous plaindre du maréchal d'Estrées : vous n'avez que trop perdu de vos anciens amis; vos enfants vous demandent grâce pour ce qui vous en reste, dont le secours peut leur être nécessaire en l'état où ils sont. Vous auriez même été fâché de vous plaindre sur un ton rude, quand vous verrez qu'il vous fera une très-honnête réponse. Je l'ai vu depuis peu; il m'a fait par avance les excuses qu'il vous fera et il ne vous dira point :

Le Roi m'a distingué, je ne vous connois plus;

au contraire, il vous dira :

Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Créquy,
Pour conserver le cœur de mon ami Bnssy.

Je me suis trouvée naturellement dans cette affaire, par le plaisir que je pris de lui dire ce que vous me mandiez de lui sur sa nouvelle dignité; j'ai donc vu mieux qu'un autre l'estime qu'il fait de votre estime; vous verrez sa réponse, et pour vous faire aimer la modération de votre seconde lettre, il faut que vous soyez persuadé que si elle avoit été autrement, elle auroit mis le tort de votre côté, et il arrive souvent qu'ayant toute la raison pour soi, on est blâmé pour la manière rude dont on la fait valoir.

Que dites-vous du retour de M. de Luxembourg? Le Roi pouvoit-il lui faire une plus éclatante réparation que de se remettre à sa garde? Quand on passeroit sa vie à méditer les changements qu'on voit à la cour tous les jours, on n'y comprendroit rien. J'en souhaiterois un pour vous; quelque avantageux qu'il vous fût, il ne surprendroit pas tant le public que celui de M. de Luxembourg.

Vous trouverez encore ici la belle Madelonne et le bon Corbinelli; venez donc vitement, car mon dìner est tout prêt, et

. . . . Vous comprenez bien
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

C'est *le Lutrin* qui nous apprend cette grande vérité.

---

884. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Six jours après avoir reçu cette lettre, je reçus encore celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce dernier de juin 1681.

Voilà la réponse du maréchal d'Estrées; il m'a dit mille honnêtetés sur votre ancienne amitié, mais je crois

que vous jugerez comme moi qu'elle est d'une trop bonne trempe, pour avoir besoin d'être cultivée par le commerce des lettres ; ainsi vous conserverez sans peine cet ancien ami. Il y a des gens qui les gâtent : j'ai vu, ce qui s'appelle j'ai vu, de mes deux yeux, une lettre de M. de Feuquières et une du marquis de Pianès, qui le traitent de *monseigneur*, ayant été lieutenants généraux d'armée, et Feuquières ambassadeur de plus.

J'ai dit au maréchal d'Estrées tous ceux de ses confrères qui vous répondoient, vous ne les traitant que de *monsieur;* mais enfin ne peut-on point savoir comme en doivent user ceux qui ont les mêmes dignités que vous avez eues? Non, rien ne se décide en France, tout se tourne en chicane et en prétentions. Que chacun les garde, mon cher cousin, et que les plus sages évitent de se faire des ennemis, ou de perdre leurs amis. Pour vous, vous avez tant de raisons et tant de gens de votre côté, que votre bon droit ne peut jamais périr.

La belle Fontanges est morte : *sic transit gloria mundi.*

---

885. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Lanty, ce 4e juillet 1681.

Feuquières et Pianès n'ont jamais servi de lieutenants généraux d'armée, Madame, et je doute que l'ambassade de Danemark, qu'a eue Feuquières, le doive dispenser de traiter de *monseigneur* les nouveaux maréchaux de France, quand il leur écrit.

Je n'entre point dans l'examen de toutes les charges qui n'étant point offices de la couronne, laissent à ceux qui les possèdent le privilége ou la chimère de ne pas

crire *monseigneur* aux maréchaux de France; mais je écide nettement que les anciens lieutenants généraux l'armée que le caprice de la fortune a laissés pour éle-er leurs cadets à la maréchaussée, ne leur doivent pas crire *monsigneur*, et que ces cadets, devenus maré-haux, seroient ridicules de le prétendre. Ce n'est pas ue tous les anciens lieutenants généraux sachent main-enir leur rang; j'en connois un, brave et de grande ualité, qui étoit lieutenant général commandant un orps d'armée, dans le temps que Créquy étoit à l'aca-démie, qui le traita de *monseigneur*, quand il fut fait naréchal de France. On a beau avoir du courage, si on n'a pas bon esprit, on fait mille bassesses aux oc-asions.

Le retour de M. de Luxembourg à la cour est sur-renant au dernier point : il n'y a rien de pareil dans histoire de France. J'admire la bonté du Roi en cette encontre; je n'en aurois pas eu une aussi grande, si avois été en sa place. Si j'avois fait arrêter un homme e grande qualité, officier de ma couronne, et capitaine e mes gardes, sur des soupçons de poison et de sorti-ège, je ne le ferois pas mourir, ni même rester en rison, si les juges le trouvoient innocent, mais je ne n'en servirois jamais, et surtout auprès de ma per-onne. La politique vouloit qu'on laissât M. de Luxem-ourg chez lui toute sa vie; il faut que le Roi en ait sé autrement par un principe d'une conscience fort dé-cate.

Pour moi, je ne suis pas si heureux que M. de Luxem-ourg, suivant les maximes du monde; mais je le suis lus, suivant les maximes de l'Évangile; car les adver-tés sont les marques certaines de l'amour de Dieu; en ne fait plus retourner à lui que la mort de Mme de ontanges.

886. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE COR
AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Six semaines après que j'eus écrit cette lettre, je ı
de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 19e aoû

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'ai trouvé Mme de la Boulaye toute pleine
pour vous, dans ce qui s'est passé entre v
gendre ; elle vint céans me parler des lettres
Roussillon avoit écrites au maréchal de Bel
avec tout l'esprit et toute l'intelligence imag
m'a conté les ordres que son gendre vous don
rien demander à ce la Rivière, et ceux que vo
nez aussi d'apprendre à écrire à un homme co
Ses yeux et son rire m'ont assuré qu'elle tr
petite affaire toute comme elle est. Cela me r
disposition de lui promettre ce qu'elle me c
qui est d'être la maréchale de France de cet
avec M. de Roussillon. En effet, j'en veux êt
tresse; elle se doit passer en riant, ou par
transpiration. Je vous conjure de tourner ain
grin que vous pouvez avoir contre M. de Rou
ne me paroît ni habile, ni digne de votre co
avons assez de nos procès pour le présent. É
de manière que je puisse montrer votre lettre
la Boulaye, qui en vérité mérite bien que vous
tent d'elle ; elle écrira aussi à son gendre, qu
de la sottise qu'il a faite; de sorte qu'étant
disposés par nos lettres, vous n'aurez qu'à vou
ser à la première rencontre. Envoyez-moi l
vos deux lettres, car on ne les dit jamais avec
l'agrément qu'ont les originaux.

DE CORBINELLI.

J'ai bien ri, Monsieur, des ordres que vous donnez à votre lieutenant de Roi. Il n'y a souvent qu'à empiéter sur les charges pour les exercer; continuez de vous tenir en cette possession, et tâchez d'ordonner aussi quelque chose à ses confrères : vous vous trouverez insensiblement lieutenant général en Bourgogne, sans que cela vous ait rien coûté.

---

887. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Montbar, ce 21e août 1681.

J'ai toujours eu beaucoup d'estime et de respect pour Mme de la Boulaye, Madame; mais la manière dont vous me mandez qu'elle a pris ce qui s'est passé entre son gendre et moi me touche à un point, qu'elle n'aura jamais un ami plus assuré ni plus fidèle. Elle a raison de rire de ma réponse : pour être sage et fière, elle n'en est pas moins plaisante. Si ce coquin de la Rivière s'étoit adressé aux maréchaux de France comme il a fait à M. de Roussillon, ils lui auroient répondu que ne voyant point de raison de croire qu'un homme comme moi eût querelle avec un homme comme lui, pour l'affaire dont il s'agit, ils ne trouvoient pas lieu de s'entremettre; que pour l'assassinat dont il disoit que je le menaçois, c'étoit l'affaire des parlements; et s'ils eussent cru devoir me mander quelque chose en cette rencontre, ils l'auroient fait par une lettre en forme de conseil; car ils sont sages, et savent bien qui je suis; ils savent de plus qu'étant exilé, il n'appartient qu'au Roi de me faire marcher.

Pour ce que vous me mandez que vous voulez être le maréchal de France de l'affaire de M. de Roussillon et de moi, je vous dirai que vous avez tout pouvoir.

Vous me demandez les copies de nos lettres, les voici :

COPIE DE LA LETTRE DE MONSIEUR DE ROUSSILLON A MONSIEUR DE BUSSY.

« A la Boulaye, le 26e juillet 1681.

« C'est par vos amis, Monsieur, que je viens d'apprendre que vous avez des démêlés avec M. de la Rivière. Je vous ordonne donc de n'en venir à aucune voie de fait, directement ou indirectement, sur peine des ordonnances du Roi, et en mon parculier je vous en prie. J'en dis autant à Monsieur votre fils, par cette lettre qui lui servira de défenses, dont je vous charge et répondrez, comme étant auprès de vous.

« Au reste, Monsieur, soyez persuadé que je regarde vos intérêts comme je dois, et que je suis plus que personne du monde, votre serviteur très-humble et obéissant,

« ROUSSILLON. »

COPIE DE LA RÉPONSE DE MONSIEUR DE BUSSY A MONSIEUR DE ROUSSILLON.

« A Montbar, ce 30e juillet 1681.

« Je n'ai de démêlé avec aucun gentilhomme, Monsieur; ainsi vous n'avez rien aujourd'hui à voir sur mes actions par l'autorité de votre charge. Quand un paysan m'offense, je lui fais donner des coups de bâton, et cela regarde la justice des parlements; si j'avois une querelle, Dieu et le Roi m'empêcheroient de me faire justice à moi-même.

« Vous m'ordonnez, dites-vous, de n'en venir à aucune voie de fait, et moi, je vous [ordonne d']apprendre à parler, quand vous écrivez à un homme comme moi. Voilà ce que j'ai présentement à vous dire, à quoi j'ajouterai seulement *que* lorsque vous me ferez un compliment comme un ami

qui sait parler et vivre, je vous en remercierai, Monsieur, et je vous dirai que je suis votre serviteur très-humble et obéissant,

« BUSSY RABUTIN. »

---

888. — DE CORBINELLI ET DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus envoyé ces lettres, je reçus celle-ci de Corbinelli.

A Paris, ce 10e septembre 1681.

DE CORBINELLI.

J'apprends, Monsieur, que vous avez été incommodé et en même temps que vous ne l'êtes plus ; ainsi je n'ai pas eu le loisir d'être affligé. Vous n'êtes guère accoutumé aux maladies, ni par conséquent au plaisir de recouvrer la santé ; ce sont des états nouveaux pour vous, qui vous apprennent les changements les plus importants de la vie.

Je me réjouis de la résolution de Mme de Coligny de mourir plutôt que d'achever l'affaire qu'elle avoit commencée. Je la trouve si en colère par ce que j'ai vu d'elle depuis peu, que j'ai peur qu'elle ne succombe à la tentation d'écrire la rage où elle est à ce coquin ; j'en approuve le motif, mais non pas l'exécution; j'aime sa gloire, et je la trouverois blessée de mander à ce misérable qu'elle le méprise; le silence en ces rencontres est, à mon gré, plus offensant que le discours.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

C'est qu'on aime à dire ce qu'on pense, c'est pour se soulager qu'on écrit, et si cela contribue au repos de l'âme, je le conseille, et je suis en cette rencontre contre

notre cher Corbinelli : sa fermeté tient un peu du barbare. Comme dans la scène d'Horace et de Curiace, notre ami prend sur lui, pour ne jamais blesser la gloire ; et moi je demande permission à la gloire de prendre un peu sur elle pour me donner de la paix et de la tranquillité. On se trouve fort soulagé quand on a mis sur une feuille de papier tout ce qu'on a sur le cœur.

J'ai lu la lettre de M. de Roussillon et votre réponse avec un plaisir extrême ; je les ai admirées chacune selon son mérite. Notre ami en a été ravi comme moi : il n'y a pas un mot dans la vôtre qui ne porte ; on ne voudroit ni en ôter ni en mettre un seul. C'est la pièce la plus parfaite de nos jours ; je l'ai montrée à quelques-uns de mes amis, qui en ont été charmés.

Mme de Montglas a marié sa fille de la maison de Clermont, avec cent mille francs, à un provincial nommé Tomassin. Ce provincial a une espèce de moulin qui s'appelle Saint-Paul : cela donne lieu d'appeler cette jeune femme Mme la comtesse de Saint-Paul, qui est le nom du dernier prince cadet de la maison de Longueville. Cette fausseté fait un éclaircissement perpétuel de la vérité, qui est la chose du monde la moins bonne à dire. Quand la belle Madelonne épousa un provincial, c'étoit un Grignan, c'étoit un grand seigneur, il n'y avoit point d'illusion ; mais cette pauvre petite Cheverny n'auroit-elle pas été mieux dans quelque province voisine, dans une maison de connoissance et qui n'auroit pas eu un si grand, ou un si petit nom ? Enfin les gens sages font toujours bien, et les fous toujours des folies.

DE CORBINELLI.

Je reviens à vous pour vous dire que votre lettre à *M.* de Roussillon m'a fort réjoui : elle lui doit apprendre

ses provisions ne lui donnent aucun droit d'être in-
l. On me dit hier que le Roi, à qui on avoit montré
:e lettre, en avoit bien ri; peut-être que ceux qui la
firent voir en avoient espéré autrement : si cela est,
leur aux vaincus.

---

889. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT
DE MOULCEAU.

A Paris, 26e novembre.

Je ne croyois pas, Monsieur, qu'il y eût d'autres af-
res, quand on achète une charge, que de chercher de
rgent; mais je vois qu'il y a encore la manière de le
nner et de le recevoir. Vous serez bientôt hors de ces
barras, avec l'envie que vous avez de contribuer tou-
rs à tout ce qui peut vous donner du repos. Mon
eu! que ce goût est raisonnable et digne de vous, et
e le choix que fait votre compagnie, quand il faut
ler et montrer ce qu'elle a de bon, est juste aussi! Si
n juge d'elle par ce qu'elle fait paroître, on la mettra
-dessus de nos parlements. Il me semble que je vois
et Mme de Verneuil vous dire des douceurs, et re-
oir agréablement les vôtres. Quand cette princesse
s parlera de moi, répondez bien qu'on ne peut être
lle plus entièrement que j'y suis. Vous avez une sœur
Mme de la Troche, qui est aimable; l'aînée vous
ndra compte de tout ce que vous ferez pour elle. J'ai
des compliments pour vous au chevalier de Grignan,
es a reçus admirablement bien ; il fit valoir au prince
silence et la discrétion de votre départ. Rien ne
nque au sentiment et au zèle de celui qui prend vos
érêts; mais quand on est emmanché à gauche, on ne
it répondre de rien. Ce que vous me mandâtes l'autre
r d'un certain discours qu'il a fait à un certain homme,

me fait vous exhorter encore à conserver en vous la noble tranquillité que je vous ai toujours vue sur le succès de cette affaire. Nous ne revînmes qu'hier de Livry; la beauté du temps, et la santé de ma fille qui s'y est quasi rétablie, nous y faisoit demeurer par reconnoissance. Dans les deux mois que nous y avons été, je n'ai pu y faire demeurer notre ami plus de douze jours. Il y a ici mille petites affaires à quoi il est accoutumé : je ne sais point ses desseins sur son départ, je me doute quasi que la bonne compagnie qui est chez M. de Vardes pourra l'empêcher d'y aller sitôt. Je vous avoue que je profiterai avec plaisir de cette disposition, mais je n'y contribue que de mes souhaits. Je vous prie de nous mander comme M. de V.... se trouvera de cette troupe de Bohême; je ne saurois m'ôter cette vision. Nous aurions cent choses à vous dire sur le gendre : en un mot, il nous sembloit l'autre jour que si Homère l'avoit connu, il en auroit bien fait son Achille pour la colère. Nous avons ici un nouveau prince et une nouvelle princesse....

---

890. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Près de quatre mois après que j'eus reçu cette lettre de Mme de Sévigné (n° 888, p. 247), j'en reçus encore celle-ci.

A Livry, ce 28e décembre 1681.

Ma nièce de Sainte-Marie me vient de mander que vous vous portez bien, et que vous avez recouvré votre santé à Chaseu; je n'en ai nullement douté : c'est le plus aimable lieu que j'aie jamais vu, et si l'on peut y ajouter la circonstance d'y être payé sans chicane du terme de la Saint-Martin, je mets votre terre au-dessus de *toutes* celles que nous avons en Bretagne.

Au reste, mon cousin, je loue le courage de ma nièce de Coligny, de vouloir bien acheter la tranquillité de sa vie au prix de l'éclat que fera cette sorte d'affaire et des peines qu'elle sera obligée de prendre pour y réussir; mais il se faut tirer d'un si méchant pas; et quand avec un bon conseil on a pris cette résolution, j'approuve fort qu'on ait la force de la soutenir. Elle a besoin de vous, mon cousin, et vous trouverez l'un et l'autre un grand secours dans votre amitié; chacun saura faire son personnage, et tous vos parents et vos amis seront fort attachés à faire leur devoir. Elle me vient d'écrire fort raisonnablement sur le chagrin qu'elle a eu contre sa sœur de Sainte-Marie, dont elle revient honnêtement. Elle est bien votre fille de toutes façons, non-seulement par cette bonne pâte dont vous l'avez faite, mais par le bel et par le bon esprit qu'elle a. Je l'embrasse de tout mon cœur, et je la conjure de prendre sa part à tout ce que je vous écris; c'est toujours *par indivis* que je vous parle : voilà un étrange mot; je l'ai entendu dire et je ne sais si je l'applique bien; en tout cas, je suis en pays de connoissance, et avec toutes vos lumières je suis persuadée que personne n'auroit pour moi plus d'indulgence que vous : je suis dans une telle confiance là-dessus, que, bien loin d'être effrayée de vos esprits, il me semble que vous voyez tout ce que je pense, et je néglige quelquefois de m'expliquer comme je ferois avec d'autres. Cela peut rendre mes lettres moins intelligibles, mais je suis charmée de cette commodité. J'ai vu une lettre à un de vos amis, par laquelle il me paroît que vous êtes bien content de Dieu; il me paroît que vous en parlez comme d'un ami qui en a bien usé avec vous. Pour moi, je crois qu'il aime votre cœur franc et sincère, et qu'en votre faveur il relâchera un peu des règles qu'il a données aux autres. Car toute l'Évangile commande l'humilité et l'abaissement, et vous ferez si bien, qu'il vous

permettra de conserver votre hauteur : ce sera une distinction faite pour voùs seul, dont vous lui serez encore plus redevable. Cela me fait souvenir de tout ce que vous disoit votre oncle, le grand prieur de France, en mourant : « Ils disent que j'ai l'attrition. » Il en parloit comme d'une crise.

---

*891. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, vendredi 23e janvier.

Si j'avois écrit comme on le désiroit, j'aurois bien dit d'autres merveilles ; mais j'aurois eu peur que ma main n'eût séché, et j'ai réduit mon approbation au courage qu'il faut avoir pour soutenir tout l'éclat d'une telle affaire : je ne m'en dédis point, il en faut avoir au-dessus des autres ; car pour moi, pauvre petite femme, si j'avois fait une sottise, je n'y saurois pas d'autre invention que de la boire, comme on faisoit du temps de nos pères. Il faut que je vous dise les raisons de cette pauvre Coligny pour n'en pas user de même : elle convient d'une folie, d'une passion que rien ne peut excuser que l'amour même; elle a écrit sur ce ton-là toutes les *portugaises* du monde ; vous les avez vues. Mais qu'apprendra-t-on par là, sinon qu'elle a aimé un homme, avec cette différence des autres, c'est qu'elle en avoit fait ou en vouloit faire son mari ? Si tous les maris avoient bien visité les cassettes de leurs femmes, ils trouveroient sans doute qu'elles auroient fait de pareilles faveurs sans tant de cérémonie; mais cette pauvre Rabutine étoit scrupuleuse et simple, car elle auroit cru que M. de la Rivière étoit un gentilhomme; il avoit l'approbation de son père; il a de l'esprit; elle s'est engagée sur ce pied-là : tout d'un coup elle trouve qu'il l'a trompée, qu'il est d'une *naissance* très-basse. Que fait-elle? Elle se repent, elle

est touchée des plaintes et des reproches de son père, elle ouvre les yeux, ce n'est plus la même personne, voilà le rideau tiré. Elle apprend en même temps qu'il y a des nullités dans son prétendu mariage; elle ne peut demeurer comme elle est, il faut qu'elle se remarie; elle prend le parti de se démarier, plutôt que de passer le reste de sa vie avec un homme qu'elle hait autant qu'elle l'avoit aimé :

Tanto t'agiterò quanto t'amai.

Elle sait que nous avons consulté des docteurs, qui croient le mariage absolument nul. Lui, que fait-il de son côté? il entre en fureur de sa légèreté, il oublie que c'est lui qui l'a trompée le premier, il dit des choses atroces contre elle, il tâche de l'intimider, il la menace qu'on dira à l'audience qu'elle [a couché avec son père], qu'elle [a empoisonné son mari], qu'elle a supposé son enfant : voilà les petites peccadilles dont il l'accuse. Elle entre en fureur de son côté, elle oublie toute pudeur, elle veut se séparer pour jamais d'un si insolent calomniateur : voilà où ils en sont. Les avocats éclateront de tous les deux partis, nous baisserons nos coiffes, et nous tâcherons de nous délivrer d'une si odieuse chaîne. Eh bien! nous avons aimé un homme! cela est bien mal; et nous avons été si sotte que de l'épouser! selon le monde, c'est ce qui est encore plus mal. Nous écrivons des lettres brûlantes, c'est que nous avons le cœur brûlant aussi. Que peuvent-elles dire de plus que ce que nous avouons, qui est de l'avoir épousé? c'est tout dire, c'est la grande et admirable sottise dont nous voulons nous tirer, puisque, par bonheur, en voulant faire le mariage du monde le plus sûr, nous avons fait le mariage du monde le plus insoutenable; c'est ainsi que la Providence nous a laissée tomber, et nous présente ensuite les moyens de nous relever. Or que veut

donc faire ce la Rivière? Voudroit-il d'une furie, d'une bacchante, quand même il la pourroit ravoir? Ne vaudroit-il pas bien mieux assoupir et accommoder cette affaire? Je ne veux point le voir; mais s'il vient ici, nous avons des amis qui pourront parler à lui, et c'est ainsi que l'on rapproche quelquefois les choses du monde qui paroissent les plus éloignées. Adieu, mon cher Monsieur : voilà tout ce que mon imagination me fait jeter sur ce papier, sans art, sans arrangement, à course de plume; vous en ferez l'usage qu'il vous plaira. Ma fille ne se porte point bien. Je vous aime et vous honore parfaitement et votre chère femme.

---

892. — DE MADAME DE GRIGNAN AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Quand je ne fais point de réponse à la femme du monde dont le commerce me plaisoit davantage, on peut juger de l'embarras qui m'en empêchoit, et dans ce temps-là je m'en allai à Paris, laissant ma fille de Coligny dans sa maison de Lanty; tous mes amis sachant mon arrivée me vinrent voir, et je reçus ce billet de la comtesse de Grignan.

A Paris, ce 15e février 1682.

Si j'étois en état d'entreprendre un aussi long voyage que celui des Incurables, depuis le Marais, j'aurois été une des premières personnes que vous auriez vue, et je vous assure, Monsieur, que mes sentiments me demandoient cet empressement; vous voulez bien que j'y supplée par ce billet, et que je vous supplie de me croire autant dans vos intérêts que pas une de vos parentes et de vos amies.

La comtesse DE GRIGNAN.

. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, ce 17e avril.

s êtes alarmé de l'apparence de mon oubli, [onsieur, que c'est une fausse alarme, et que les ›s sont trompeuses; vous ne vous laissez point Rochecourbières, Livry, et tous les jours qu'on , sont de fidèles garants de ce que je vous dis, assurée que vous le croyez, et qu'étant si éclairé ; choses, l'humilité chrétienne ne vous empê- › connoître ce que vous valez. Voilà donc une ι ne peut point vous oublier; nous avons dit notre ami et moi : « Mais écrivons donc à ce *ilérat.* » Et en remettant toujours on se trouve ›é dans ces misérables apparences. Il me paroît pellier en a beaucoup donné au jubilé. Vous z Corbinelli sur l'horreur qu'il a de ces sortes qu'il appelle des trahisons : je ne sais point nt comme il a fait en cette occasion, je n'ai osé nner; mais il y a longtemps que considérant respect qu'il a pour ce saint mystère, et avec ueur il en conçoit les préparations, dont il ne rabattre, je suis tentée de lui dire : *basta la* en effet, si tous les fidèles suivoient ses idées il ne faudroit plus penser à l'exercice exté- a religion. Voilà ce que Dieu lui inspire, et re, soit abandonnement, il faut qu'il arrive hangement en lui pour déranger ses opinions. rdes lui a fait la même question que vous me son jubilé : il y a fort honnêtement répondu, nné d'un *probet autem semetipsum homo*, qui cause de grandes réflexions. Voilà tout ce que uis dire : vous connoissez le terrain et vous

l'aimez; car en vérité, plus on connoît ce cœur-là, et plus on l'admire. Il me paroît que le départ s'approche, je le vois avec douleur; mais que savons-nous ce que la Providence garde à M. de Vardes? Voilà M. de Bussy revenu après dix-huit ans; il a vu le Roi, qui l'a reçu parfaitement bien : voici un temps de justice et de clémence; on prend plaisir à faire non-seulement ce qui est bien, mais ce qui est parfaitement bien; ainsi je ne doute pas que le tour de ce pauvre exilé ne vienne, et tout le monde le croit tellement, que si quelque chose peut encore lui faire tort, c'est ce bruit commun. Vous me dites la plus plaisante vérité qu'on puisse entendre, en m'assurant que ces jeunes gens rapporteront de Languedoc toute la politesse qui leur manquoit ici : ils me paroissent comme les Allemands qu'on envoie à Angers pour apprendre la langue; ils étoient Allemands sur le savoir-vivre, et hormis que de l'apprendre hors de la cour se présente ridiculement, il est fort aisé de comprendre qu'ayant eu pendant six mois un aussi bon maître que M. de Vardes, ils y auront plus profité qu'ils n'avoient fait pendant toute leur vie. Ce retour laisse un vide que notre ami remplira fort agréablement. Vous nous apprendrez le succès de cette colique d'économie dont la tendresse paternelle doit être la sage-femme. Si vous entendez cette période, à la bonne heure; si elle vous paroît obscure, mettez-le sur le compte du pompeux galimatias que vous nous avez si bien inspiré. Le zèle de M. le chevalier de Grignan est toujours dans toute sa ferveur pour l'affaire que vous savez; il attend les occasions de le mettre en usage; les objections que je vous avois faites ne viennent pas de lui, et j'y avois répondu : en un mot, il est tel que vous l'avez laissé. Il y a des gens qui perdroient beaucoup s'ils étoient sujets au changement. La santé de ma fille n'est pas de même : elle est bien mieux qu'elle n'étoit quand vous êtes parti; son vi-

sage vous feroit souvenir de celui que vous avez vu à Grignan. M. de Grignan et ses filles et son fils, et notre bon abbé, tout cela est comme on le peut souhaiter. La dévotion de Mlle de Grignan est augmentée et augmentera encore; car elle puise dans une source qui ne tarit jamais. Celle des amitiés de Mme de Verneuil pour moi est à peu près de cette magnificence : elle m'a paru avec ce don de persévérance que nous avons l'une pour l'autre depuis plus de trente ans. Cette liberté de parler ainsi d'une princesse, et l'antiquité de cette date, m'obligent de finir cet article : je vous dis donc adieu, Monsieur, après vous avoir supplié pourtant de ne pas tant louer le Roi sur cette dernière action que nous vous avons mandée, que vous en oubliiez toutes les autres; célébrons toujours son grand nom *sur la terre et sur l'onde*, et l'admirons dans toutes les occasions. Tout l'hôtel de Carnavalet vous aime, et vous estime, et vous embrasse; je fais mille baisemains à Madame votre femme et à votre aimable fille. Dites-moi un peu comme vous êtes avec notre ami : le temps change tant de choses, que je demande toujours ce qu'il opère, persuadée qu'il ne lui faut pas plus de six mois pour faire des réconciliations ou des brouilleries.

---

894. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, le 22e mai.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'ai revu le marquis de Toiras, Monsieur, que vous m'avez envoyé ; je l'ai trouvé digne de votre estime et de celle de tous ceux qui le connoîtront. Vous me dites du bien de sa personne et des qualités qui sont attachées à son nom : c'est moi qui les dis aux autres; ce m'est une

religion que la vénération que j'ai pour cette maison; ce sentiment m'est inspiré dès ma plus tendre jeunesse; et j'ai appris par la même tradition que le maréchal auroit épousé ma mère, si la mort traîtresse et désobligeante n'eût emporté ce héros. Ainsi, Monsieur, prenez d'autres sujets d'exercer le pouvoir que vos opinions auroient sur les miennes; car dans cette occasion vous avez trouvé fait ce que vous vouliez m'inspirer. Nous avons revu aussi M. et Mme de R**. Ah! qu'ils sont maigres! ils nous donneroient une méchante idée de la bonne chère de M. de Vardes, si nous ne la connoissions, et que nous ne connussions aussi la sécheresse de leur tempérament. En vérité, ils sont revenus comme ils étoient partis. Adieu, Monsieur : je vous conserve ici, ou pour mieux dire votre mérite se conserve ici tous les cœurs; il n'y en a pas un qui ait perdu la moindre chose de tous les desirs de vous servir. Pour moi, je ne change jamais de goût pour des amis comme vous; on en trouve peu, et je vous mets avec notre cher ami, pour être dignes tous deux de la tendre amitié de ceux qui vous l'ont promise.

DE CORBINELLI.

Je dis, mon ami, la même chose de M. de Toiras, et j'y ajoute qu'il m'a paru tout confit en douceur, en honnêteté, et son extérieur répondant à ses bonnes qualités intérieures, qui se manifestent à tout moment dans ses discours. Je l'ai enfin trouvé, par tout ce que j'ai vu, tel que vous me l'avez dépeint, dont je suis, en vérité, fort aise pour lui et pour tous ceux qui l'aiment, c'est-à-dire, entre autres, pour vous. Mme de R** m'a dit que vous étiez demeuré en froideur avec Monsieur son père. Rien ne peut-il vous réchauffer pour lui, après l'exemple que je vous donne de ce que j'ai fait pour elle? Je l'ai vue

donc, je lui ai offert mes services, et nous vivrons comme si de rien n'eût éte, comme l'on dit. Je fais mon compte de vous aller voir environ vers la Saint-Jean J'ai donné congé à mon hôte, et je quitte mon logis; ainsi je me dispose à fuir.... c'est-à-dire le monde d'ici, qui est le précis de toutes les malédictions. Que dites-vous de la conversion de Gourville? Monsieur de Tournai me l'offrit l'autre jour comme une nouvelle importante à tous les serviteurs de Dieu. Réjouissez-vous en cette qualité, en me gardant ma part pour quand il plaira à Dieu de faire la mienne : *converte nos, Deus*. Adieu, mon cher ami : je suis toujours à outrance le droit, où je commence à me former assez pour tenir ma place dans votre classe. Mes compliments à votre aimable famille. On commence à reparler de la paix, dont on a des pressentiments fondés sur de bons pronostics.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ

Je fais mes compliments à Madame votre femme et à son aimable fille. Je vous exhorte à vous réchauffer pour notre ami à l'exemple de l'autre : c'est trop d'être le seul exilé dans le monde, et de perdre un ami comme vous.

---

895. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, le 28e juillet.

Vous allez entendre une belle et admirable histoire : remarquez-en bien toutes les circonstances. M. le prince de Conti s'étant expliqué d'être mal content de M. le chevalier de Lorraine, parce qu'il avoit dit que M. le prince de la Roche-sur-Yon étoit amoureux de Madame sa femme, trouva à propos de lui dire, il y a deux

jours, dans les jardins de Versailles, qu'il lui vouloit faire l'honneur de se battre avec lui, parce qu'il l'avoit offensé par des discours, etc. M. le chevalier de Lorraine le remercia de cet honneur qu'il lui vouloit faire, et vouloit se justifier d'avoir parlé ; après quoi le prince lui dit qu'il pouvoit prendre pour second M. de Marsan, qui s'approcha s'entendant nommer, et se mit volontiers de la partie, en priant M. le prince de Conti de vouloir lui donner M. le comte de Soissons; qu'il y avoit longtemps qu'il étoit ennemi de leur maison. La proposition fut acceptée : voilà la partie bien liée, le lieu pris, l'heure marquée, le secret recommandé. Ne croyez-vous pas être au temps de feu M. de Boutteville? Chacun s'en va de son côté; mais le chevalier de Lorraine alla droit chez Monsieur, à qui il conta toute cette petite histoire, et Monsieur un moment après la confia au Roi. Vous pouvez penser tout ce qu'il dit à son gendre; il lui parla deux heures avec plus de gaieté que de colère, mais d'un air de maître qui a dû causer de grands repentirs. Tout cela n'a pas eu de suite. Le public a voulu trouver que le chevalier de Lorraine devoit refuser sur-le-champ, plutôt que de consentir et puis aller tout dire; mais les gens du métier ont trouvé qu'un refus auroit attiré des paroles fâcheuses du prince, et quelque menace peut-être dure à digérer, et puis on a ce paquet-là sur le nez et c'est à un homme à courre; ainsi on a approuvé sa conduite; d'autant plus que le courage du chevalier de Lorraine est hors de tout soupçon. Que dites-vous de cette affaire? comment vous paroît-elle emmanchée? Hélas! si cette sainte princesse revenoit ici-bas, et qu'elle trouvât son cher fils avec de telles impétuosités, ne croyez-vous pas qu'elle retourneroit sur ses pas, de douleur et d'affliction? Vous causerez de cela avec M. de Vardes. Plût à Dieu que la naissance d'un duc de Bourgogne que nous attendons, nous le pût ramener!

Je suis toujours ravie du commerce que vous avez avec le contraire de gauche; vous me faites aimer Serignan, sans que je le voie jamais; je lui ai fait dire en l'air que nous étions bien proches par vous, et que j'avois pour lui une estime aussi particulière que son mérite. Il est fort vrai que Mme de Cauvisson n'a point été voir Mme de Noailles; je n'oserois dire ce que j'ai trouvé de cet orgueil; notre ami est son ami, mais il ne me persuadera pas que son mari ayant fait tous ses devoirs, le corps de réserve soit d'une bonne politique. Celle du nouvel intendant de Lyon seroit bien mauvaise, s'il n'estimoit comme il doit Monsieur votre frère : en tout cas il sera averti de son devoir.

Le jeune fils du comte de Roye, âgé de seize ans, étant à Rome avec M. le duc de la Roche-Guyon et M. de Liancourt, ses cousins, a reçu un si bon petit rayon de la grâce efficace, qu'après une instruction fort sérieuse, il a fait son abjuration entre les mains du pape; il a eu l'honneur de communier de sa main. Cette aventure est heureuse, et pour ce monde et pour l'autre : toute la famille en est au désespoir.

Il y a des fêtes continuelles à Versailles, hormis de l'accouchement de Madame la Dauphine; car les médecins ne pouvant lui faire d'autre mal, se sont si bien mécomptés, qu'ils l'ont saignée dans la fin du troisième mois, et dans le huitième, tant ils sont enragés de vouloir toujours faire quelque chose. Il me semble, Monsieur, qu'il y a longtemps que je parle; cette réflexion vient un peu tard; je vous en plains, et vous supplie d'entendre tout ce que je pense d'estime et d'amitié faites tout exprès pour vous. Notre bon abbé vous rend mille grâces de votre souvenir de Livry. Tous ces hôtes vous font des compliments plus ou moins sérieux. M. de Grignan est parti pour Provence; mon fils est encore en Flandre.

896. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, 7e août.

Madame la Dauphine est accouchée hier jeudi à dix heures du soir d'un duc de Bourgogne : votre ami vous mandera la joie éclatante de toute la cour, avec quel empressement on la témoignoit au Roi, à Monsieur le Dauphin, à la Reine; quel bruit, quels feux de joie, quelle effusion de vin, quelle danse de deux cents Suisses autour des portes, quels cris de *vive le Roi*, quelles cloches sonnées à Paris, quels canons tirés, quel concours de compliments et de harangues, et tout cela finira.

---

897. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Six mois après (*voyez la lettre* 892, p. 254) il me tomba entre les mains un paquet qui s'adressait à Mme de Sévigné. Je connus au cachet qu'il venoit de la duchesse d'Holstein, qui avoit épousé un de nos cousins à la cour de l'Empereur, et ne doutant pas qu'il n'y eût dans ce paquet des réponses aux compliments que j'avois faits au mari et à la femme sur leur mariage, je l'ouvris, et non-seulement ce qui s'adressoit à moi, mais encore les lettres qui s'adressoient à Mme de Sévigné, et en les lui envoyant ouvertes, je lui écrivis ce billet.

A Paris, ce 14e août 1682.

Je vous demande pardon, Madame, d'avoir ouvert votre paquet; je me doutois bien qu'il y avoit quelque chose dedans pour moi, et après avoir ouvert mes lettres, j'ai eu curiosité de voir les vôtres. Notre cousine princesse écrit de bon sens; à la vérité son mari ne lui a pas encore appris à parler bon françois, et je crois même qu'il ne lui apprendra pas davantage, car il n'en sait guère plus qu'elle. Il faut avouer qu'elle est bien con-

tente de notre cousin; ne croyez-vous pas, Madame, que ce qui augmente sa joie, c'est de savoir maintenant qu'elle n'est point trompée? car je ne doute pas que sa bonne mine et le grand mérite qu'elle lui crut, ou qu'elle lui sut, ne lui aient fait croire un peu légèrement tout ce qu'il lui dit de sa naissance.

---

898. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Le même jour que j'écrivis ce billet, Mme de Sévigné me fit cette réponse.

A Paris, ce 14e août 1682.

Vous avez très-bien fait d'ouvrir le paquet de notre cousine allemande. J'aime le sens de sa lettre; mais n'admirez-vous pas avec quel style notre cousin sait charmer les princesses? il faut qu'il ait quelque autre savoir-faire; quoi qu'il en soit, j'aime son étoile.

---

899. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Deux mois après, j'écrivis ce billet à Mme de Sévigné, en arrivant de Paris à Bussy.

A Bussy, ce 12e octobre 1682.

Nous voici revenus à nos dieux pénates, Madame, qui ne nous garderont pas longtemps, car nous serons à Paris à la fin de novembre, et je pense que nous vous y retrouverons. Je ne vous dis pas à quoi nous nous occupons ici : c'est à peu près aux mêmes choses à quoi vous vous occupez à Bourbilly quand vous y êtes. Chacun de nous a son la Maison.

Nous allons dans huit ou dix jours voir la bonne

femme Toulongeon. Je crois que comme elle ne vouloit pas passer devant vous, à cause (assurément) que vous étiez une dame de la cour, maintenant que j'y suis retourné, elle ne voudra pas s'asseoir devant moi. Je remarque par là qu'on peut fort bien avoir l'âme basse, et ne laisser pas d'avoir du courage, car la bonne femme n'en manque point.

Adieu, Madame : j'aurois encore cherché quelques sornettes à vous dire, si un petit fermier n'entroit dans ce moment dans ma chambre avec un petit sac. Je vous quitte donc pour lui, Madame, quoiqu'il ne soit pas si aimable que vous; mais c'est qu'il m'apporte de quoi vivre, et je veux vivre pour vous aimer.

---

900. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Livry, 20e octobre.

Je suis ici dans ce petit lieu que vous connoissez, Monsieur : ce fut la plus forte des raisons qui m'obligea de vous y mener, car je voulois absolument que quand je vous écrirois de Livry, votre imagination sût où me prendre. Vous me voyez donc présentement : il y a cinq semaines que je suis avec ma fille, souvent avec mon fils, avec mon bon abbé, avec Mlle de Grignan, avec le petit Grignan et quelques jours le chevalier. Si vous saviez, Monsieur, comme tout cela est bon en ménage, vous comprendriez aisément le peu d'impatience que j'ai de retourner à Paris; cependant il faudra faire comme les autres à la Saint-Martin. Notre ami nous manque; il a été fort incommodé, il craint notre serein; la presse est un peu sur les logements; toutes ces raisons le font demeurer à Paris. Mais vous ne pourriez pas le reconnoître; sachez, Monsieur, qu'il a pris une perruque

ı autre homme. Ce n'est plus cette petite tête
;eule semblable à elle; jamais vous n'avez vu
ngement; j'en ai tremblé pour notre amitié :
ɔlus ces cheveux à qui je suis attachée depuis
ente ans; mes secrets, mes confiances, mes
habitudes, tout étoit chancelant; il étoit plus
ingt ans; je ne savois plus où retrouver mon
ıi; enfin je me suis un peu apprivoisée avec
ı la mode, et je retrouve dessous celle de notre
.nelli. Si vous aviez été ici, nous aurions bien
cette pièce ensemble; je suis assurée que vous
aussi surpris que moi; c'étoit bien autre chose
garde-robe et ces points magnifiques que
rdes lui avoit donnés. A propos, il le fait chef
ıseil, il profite de ses études sur le droit, et le
ͅte de ses affaires; et il gagne beaucoup à cette
ı, et en vérité on se trouvera toujours fort
ɔtre ami, à quelque sauce qu'on le mette. Celui
ujours chassé de vos états me fait une extrême
a de certains dégoûts qui sont insupportables;
urs prennent le train de ne finir jamais, et il
ı consolation d'avoir des camarades : il est seul
ɔnde qui n'ait point trouvé de moment heu-
s verrez M. de Noailles dans un état bien con-
ıst une belle place que celle qu'il va tenir. On
ordre de ne donner la main qu'aux lieutenants
aux évêques; rien pour les barons ni pour les
gneurs. Mandez-moi comment se passera cette
en particulier ce qui regardera vos intérêts ou
ents que vous pourra donner l'estime et l'ami-
ıussi honnête homme. Mme de Cauvisson a
ıropos de ne point aller voir Mme la duchesse
ɔs; elle a été seule de cet avis. Je ne sais com-
l'entend; mais jamais un trait d'orgueil n'a été
acé, ni si mal reçu de tout le monde. Ne me

citez pas, si l'envie vous prend d'en parler comme les autres ; vous me direz aussi comment se comporte notre Carcassonne.

Adieu, Monsieur ; adieu, le plus aimable ami du monde : je ne puis vous dire avec combien d'empressement tous ceux qui sont ici me prient de vous faire des amitiés : ne les entendez-vous point d'où vous êtes ? Vous seriez assez content présentement de la santé de ma fille ; son plus grand défaut étoit cette délicatesse qui nous faisoit trembler. Mon Dieu ! que tout est fragile en cette vie ! et que nous entendons mal nos intérêts de nous y attacher si fortement ! J'ai envoyé votre lettre à notre ami : nous ne savions ce que vous étiez devenu ; mais, Dieu merci, vous étiez occupé fort honorablement ; je m'en réjouis.

---

901. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Sur ce que je me plaignis à ma fille de Sainte-Marie de ce qu'ayant reçu des compliments de tous mes parents et amis sur le mariage de ma fille de Rabutin avec le marquis de Montataire, Mme de Sévigné seule ne m'avait point écrit, j'en reçus cette lettre.

A Paris, ce 23e décembre 1682.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Si l'on vous faisoit, mon très-injuste cousin, aussi peu de justice que vous m'en faites, je ne vous conseillerois pas de revenir à Paris. Vous me jugez témérairement : vous dites que je ne vous ai point écrit sur le mariage de ma nièce. J'espère bien que notre ami, avec son droit et sa justesse d'esprit, vous fera voir la conséquence de ces sortes d'arrêts sur l'étiquet du sac. Sachez donc, mon beau Monsieur, pour vous confondre, que je vous avois écrit dans la lettre de notre ami. Cherchez-la, et me demandez pardon.

Cependant je vous dirai que l'amour fait ici des siennes. Le comte de Soissons a déclaré son mariage avec Mlle de Beauvais. Le Roi a fort bien reçu cette nouvelle princesse. Elle parut belle et modeste. On dit qu'elle est mariée il y a deux ans et demi, et que de peur que la jouissance ne refroidît les feux du futur, elle n'a accordé aucune faveur que le lendemain des vingt et cinq ans, qui fut justement vendredi dernier. Sur cela il y a beaucoup à dire, et nous pourrons bien raisonner sur ce sujet, quelque jour que vous dînerez ici à votre retour, si elle a bien ou mal fait; car enfin quand un homme de cette qualité donne à une demoiselle la plus grande marque d'amour qu'il lui puisse donner, en l'épousant, est-on deux ans et demi sans lui faire voir autre chose qu'une parfaite et unique ambition, soutenue d'une grande défiance et d'une extrême froideur? Pour moi, je me souviens d'un vers de l'Arioste, dont j'ai ri autrefois : Angélique avoit couru les quatre coins du monde, seule avec Roland, et on assure le lecteur qu'elle étoit aussi entière que quand elle étoit sortie de chez son père, et l'auteur dit :

Forse era ver, ma non però credibile.

Peut-être cela étoit-il vrai, mais il n'étoit pas vraisemblable. Quoi qu'il en soit, elle a réussi : voilà qui ne se peut contester. Le Roi a donné au comte de Soissons vingt mille livres de pension; car Mme de Carignan, dans le dernier désespoir, le déshérite, et il y a déjà longtemps que sa mère a lancé l'exhérédation sur lui.

D'un autre côté, le marquis de Richelieu a enlevé Mlle Mazarin de Sainte-Marie de Chaillot. Elle court avec son amant, qui, je crois, est son mari, pendant que M. Mazarin va consulter à Grenoble, à la Trappe et à Angers, s'il doit marier sa fille. Le moyen de ne pas perdre patience avec un tel fou? Cependant, quoique

tous les parents consentent au mariage, le Mazarin ne laisse pas de pousser les informations.

M. de Marsan épousa hier Mme d'Albret; je pense que l'amour n'étoit pas de cette fête.

Nous attendons Mme de Montataire; elle est fort bien mariée.

Ma fille a été bien malade; elle est guérie, et moi avec elle; car nous sentons, vous et moi, tous les maux de nos filles. J'embrasse la vôtre, et vous aussi, pourvu que vous me fassiez de grandes réparations.

DE CORBINELLI.

Ma lettre perdue étoit fort ample, et du style sublime, les sujets traités plus que superficiellement, et moins qu'à fond, tels qu'on les soutient dans des lettres qui doivent être gardées. Vous devez une réparation à Mme de Sévigné, qui avoit écrit au bas de cette espèce d'opéra. Il manque à la nouvelle qu'elle vient de vous mander du mariage de M. de Marsan, que le Roi lui fit savoir le soir de ses noces qu'il avoit destiné l'appartement de Madame sa femme, et sa place de dame du palais à une autre.

Si vous revenez bientôt, nous recommencerons nos poursuites, et je serai toujours, moi, mon esprit, mon zèle, ma chicane et ma pratique, à votre service et à celui de Mme de Coligny, que j'honore parfaitement.

902. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Quatre jours après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse de Chaseu, où je ne faisois que d'arriver.

A Chaseu, ce 1er jour de l'an 1683.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je vous demande pardon, Madame, de vous avoir accusée injustement : il est vrai que vous n'avez point eu de tort, vous m'avez écrit; mais je ne l'ai su que parce que vous venez de me le mander. Ma fille de Sainte-Marie me mande que M. de Corbinelli m'avoit écrit, mais elle ne me dit pas que vous m'eussiez écrit dans cette lettre. Si les vôtres ne m'étoient fort chères, je n'aurois pas été si vif, quand j'ai manqué d'en recevoir; mais enfin je vous demande pardon encore une fois; me voilà rampant à vos pieds.

Mlle de Beauvais a eu une très-bonne conduite; et ce qui me le fait dire affirmativement, c'est qu'elle a réussi; nous devons des louanges aux bons succès : c'est la moindre chose que puisse faire la fortune que d'attirer l'approbation aux folies qu'elle rectifie; je ne dis pas cela pour Beauvais, car elle s'est conduite habilement; et pour répondre à ce que vous dites qu'elle a témoigné à son amant de l'ambition et de la défiance pour tout l'amour dont il lui donnoit des marques, je vous répondrai que c'est par là qu'elle a entretenu son amour, et que sans le pouvoir qu'elle a eu sur elle, il ne l'auroit jamais épousée. Ce n'est pas que je ne sois sur sa résistance aux empressements vraisemblables de son amant, deux ans et demi durant, du sentiment de l'Arioste :

Non però credibile.

Si le comte de Soissons fait une perte considérable pour avoir épousé Beauvais, c'est un sot; mais d'ordinaire ces colères maternelles passent, et l'on a après cela sa maîtresse avec tout le bien qu'on devoit avoir.

Avec toute la folie du Mazarin, si le Roi ne s'en mêloit pas, le marquis de Richelieu et sa maîtresse passeroient mal leur temps; je crois cette *Angélique* aussi chaste que la première.

Je pense comme vous, Madame, que l'amour ne s'est pas trouvé aux noces de Mme d'Albret et de M. de Marsan. Celui-ci ne fait pas de cas de la compagnie de ce dieu dans les cérémonies où on l'appelle d'ordinaire : il n'avoit pas déjà songé à le convier à la noce de la maréchale d'Aumont, s'il l'eût achevée.

Je trouverai assurément ma fille de Montataire à Paris, quand j'y retournerai. Je suis fort content de son établissement; son mari le doit être fort aussi. Je me réjouis de la convalescence de Mme de Grignan, et par conséquent de la vôtre. Prenez un peu plus garde à votre santé désormais; vous ne sauriez croire le soin que nous avons de la nôtre, ma fille de Coligny et moi. Je viens de lui dire votre embrassade; pour moi, je me tiens pour embrassé, s'il ne faut, pour mériter de l'être, que vous demander mille pardons avec la plus grande contrition du monde.

A CORBINELLI.

Je suis bien fâché de la perte de votre lettre pour l'amour d'elle-même, et sans compter qu'elle m'auroit empêché de faire une injustice à ma cousine, dont je viens de lui faire une ample réparation.

Je ne croyois pas que Mme d'Albret voulût épouser M. de Marsan sans le consentement du Roi; cependant elle a ses raisons : elle a mieux aimé avoir un rang con-

sidérable pour sa vie, qu'une pension et qu'une place de dame du palais pour un temps.

Adieu, Monsieur : ma fille et moi nous vous rendons mille grâces des marques de votre amitié.

---

903. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, vendredi 8e janvier.

J'en serois bien fâchée, Monsieur, que notre commerce finît avec le temple de Montpellier; et tout ce que vous dites en cet endroit, en faisant les honneurs de vos lettres et croyant que c'est une menace de m'assurer de leur continuation, est si peu sincère, que j'aurois fort envie de vous en gronder; et le joli tour que vous y donnez ne vous garantiroit pas de mes reproches, si je ne voulois vous dire que celle que vous écrivez à mon fils m'a fort réjouie. La netteté du commencement m'a représenté nos folies, et la beauté des vers m'a fait regretter que vous n'ayez pas continué tout de bon. Si vous avez suivi ce dessein, faites-nous-en part; ces deux vers latins que vous expliquez sont fort justes, et en un mot, nous estimons et vos vers et votre prose, et tout ce qui vient de votre esprit. Mon fils est toujours votre adorateur; ma fille vous admire et vous estime au dernier point; je prétends que vous savez comme je suis pour vous, et que vous voyez clairement qu'il n'y a point de famille où l'on fasse plus de justice à votre mérite. Vous la faites à Monsieur de Carcassonne en le louant comme vous faites. Le pauvre chevalier est ici depuis six semaines, accablé de son rhumatisme; il reçoit plusieurs visites de gens emmanchés de toutes les façons; ceux qui le sont à gauche, font voir au moins que leur goût est droit.

Vous nous avez renvoyé M. de Noailles en très-mauvais état : il a un dévoiement si considérable, qu'il semble qu'il ait mangé lui seul tout ce qu'il a dépensé à Montpellier; enfin il a été contraint de quitter le bâton, ce bâton l'objet de son amour, ce bâton qu'il est revenu prendre de si loin, ce bâton qui fait la récompense de tous les autres services : il faut croire qu'il est bien mal, quand il le donne lui-même à M. de Luxembourg. Vous m'en dites beaucoup de bien en me parlant de la distinction et de l'épanouissement qu'il a eu pour vous: je voudrois que sa générosité l'eût obligé de rendre à notre ami chagrin la visite qu'il lui a faite. N'est-ce pas vous à qui j'ai entendu dire qu'il faut respecter les malheureux? Il ne faut pas douter que cela n'ait augmenté le chagrin. Je le plains infiniment de l'avoir laissé prendre possession de son âme, et d'avoir surmonté la philosophie, même chrétienne; mais je le plains encore plus si votre cœur est encore fermé pour lui : un ami comme vous seroit une véritable consolation dans tous ses maux.

Notre ami est tout occupé ici de ses affaires; il y fait des merveilles; il est devenu le meilleur avocat de Paris, et cette qualité lui est survenue pêle-mêle avec la perruque et le brandebourg; de sorte qu'on auroit plus deviné de le prendre pour un capitaine de cavalerie que pour un homme d'affaires. Voilà comme l'extérieur nous trompe. Si M. de Vardes ne l'avoit point jeté dans cette sorte d'occupation, sa reconnoissance et son inclination le menoient droit à vous; son cœur est toujours dans la perfection de toutes les vertus morales; elles seront chrétiennes, quand il plaira à cette chère Providence, que nous adorons toujours : il me paroît qu'elle vous traite bien par les sentiments qu'elle vous donne.

Adieu, mon cher Monsieur : nous aurions bien des choses à dire; ce sera peut-être quelque jour; que

sait-on? Notre ami a fait son petit pot à part pour vous écrire : tant pis pour lui; il ne saura point que je vous donne le plaisir de vous assurer ici de ma sincère et fidèle amitié.

---

*904. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, mardi 12e janvier.

Votre souhait pour cette année est reçu tendrement, et cette Grignan vouloit hier au soir vous en remercier, mais son mari arriva, et je ne sais plus ce qu'elle est devenue. Je vous dirai donc seulement, en traitant pour elle et pour moi *par indivis*, que nous étions d'accord de recevoir vos amitiés et de vous en renvoyer d'autres encore plus fortes, vous suppliant pourtant de ne nous point mettre à l'épreuve comme l'année passée; car vous nous fîtes souffrir; et si vos douleurs avoient été soulagées en les partageant, vous auriez été considérablement soulagé de notre part. Nous fûmes aussi fort touchées de cette envie que vous eûtes, si tendre et si naturelle, de ne vouloir pas mourir sans nous le dire. Nous avouons notre naïveté : nous ne sommes pas assez dévotes pour y avoir entendu tant de finesse que les autres. Ces esprits si détachés des choses de la terre sont aisés à scandaliser; il nous paroissoit, au contraire, que de ne vouloir pas mourir sans nous voir, étoit une véritable marque de pouvoir nous voir sans mourir. Enfin, mon cher Monsieur, pour éviter de tels inconvénients, portez-vous bien, et vos billets ne seront plus équivoques.

Vos eaux de Sainte-Reine nous font beaucoup de bien; celle qui les prend et qui les rend vous en a remercié; mais comme j'y prends pour le moins autant d'intérêt qu'elle, je veux encore vous dire que j'admire vos soins et ceux de Madame votre femme. Ma fille en

prend peu, et peu de jours de suite; elle se repose, et puis elle reprend. Cette conduite est bonne, et fait que nous n'abusons pas si souvent de vous. Au reste, ne soyez point jaloux : ce mariage de Mlle de Grignan n'est point encore assez fait pour le mander; le retour de son père le mettra au point de vous en parler d'une façon ou d'autre. Le bon abbé se loue de son vin et en use plus continuellement que nous ne faisons des eaux; il ne met point d'intervalle à cette cordiale boisson, et vous lui avez appris à n'y point faire de mélange.

Adieu, Monsieur : je veux vous dire que mon fils a traité de sa charge avec M. de Verdronne. Cette place lui étoit devenue insupportable, par la continuelle frayeur que M. de la Trousse se défaisant de la sienne, et n'étant pas en état d'y monter, il n'eût le dégoût d'y voir un autre, et d'être réduit, par la nécessité de vendre, à donner sa charge à vil prix. Cette pensée l'a déterminé; il y perd quarante mille francs, car il ne la vend que quatre-vingts; mais les charges sont fort rabaissées. Il a fait voir qu'il souhaitoit de ne pas quitter le service, demandant au Roi d'entrer dans la charge de sous-lieutenant de ses chevau-légers : il ne sait point encore s'il sera choisi; s'il l'est, nous serons mieux que nous n'étions; s'il ne l'est pas, nous nous consolerons en payant nos dettes. Il faut vous faire souvenir que de cette sous-lieutenance des chevau-légers, qui étoit autrefois unique et valoit cent mille écus, le Roi en fait deux. Lamothe-Houdancourt en a acheté une cinquante mille écus; la seconde a été deux ans et demi sans que personne en approchât, de sorte que Sa Majesté a mis soixante et dix mille francs au trésor, afin que celui qui lui seroit agréable n'eût plus que quatre-vingt mille francs à donner. Or, nous avons cette somme et dix ou douze ans de service; si nous sommes un peu heureux, on nous prendra. Nous attendons cette décision avec

patience, et voilà où nous en sommes. Je pense que vous ne vous plaindrez à mon égard que de ma trop grande confiance; car cette histoire est longue, et je ne vous ai épargné aucun détail.

Je vous supplie de présider un peu au conseil que M. Gauthier va tenir pour raffermer ma petite terre. Je veux aussi vous dire que la barbarie et l'ignorance de mes pauvres sujets nous a fait penser à faire une paroisse de ces deux villages, afin d'être instruits et d'entendre quelquefois prêcher Jésus-Christ; Monsieur d'Autun le souhaite fort. Il faut ménager et dédommager Monsieur le curé du Vic-de-Chassenay; et pour vous, qui êtes le seigneur, je suis persuadée que vous le voudrez bien, par la raison que je n'en relève pas moins de vous, et que c'est une augmentation au nombre de vos paroisses. Plus ma terre est belle, et plus le seigneur est grand seigneur. Vous ne me verrez pas souvent à votre paroisse : ainsi je crois que vous aimerez mieux que moi, ma paroisse et ma terre vous rendent hommage, que de charger votre conscience de l'ignorance de nos paysans, qui nous parurent comme des Indous. M. Poussy vous instruira de cette intention sur laquelle je vous demande fort sérieusement votre approbation.

Adieu donc pour cette fois : j'espère que je ne vous conterai plus de nouvelles histoires. Je dis tout ceci à Mme de Guitaut comme à vous, et vous embrasse l'un et l'autre avec toute la cordialité dont vous êtes dignes, et mes bonnes petites amies : sont-elles parties? C'est bien contre mon gré. Je prie la *très-bonne* de ne me pas oublier. Je vois souvent M. Trouvé. Voilà encore un chapitre qui me conduiroit bien loin, mais je vous fais grâce pour aujourd'hui.

---

*905. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE L'ABBÉ DE COULANGES AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, mardi 26e janvier.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Tout ce que vous me dites me persuade ; ce seroit une belle chose si nous avions chacun vingt-cinq ou trente ans de moins. Je suis précisément comme Chimène, pour cette place de chevau-légers :

J'en demande la charge et crains de l'obtenir ;

et j'y ajoute encore :

Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

Mon fils s'est embarrassé là dedans de période en période, et se chauffant lui-même dans son harnois contre ceux qui faisoient croire que de paroître vouloir rentrer dans le service, faliciteroit l'agrément de ses gendarmes pour Verdronne. Voilà de quoi il a été la dupe, chose qu'il est assez souvent. Il s'est donc embarqué mal à propos, car Verdronne a été trouvé fort bon ; et après cela l'on soutient la gageure, on reparle au Roi ; il dit encore : « Je verrai. » Cependant notre argent nous brûle, et ne travaille point, et l'on dit en tremblant les vers de Chimène, en n'approuvant que trop le sentiment du maréchal de Villeroi et le vôtre.

Pour notre paroisse, je crois que je pourrai mettre de l'eau dans mon vin, et dire, comme Tartuffe : *C'est un excès de zèle;* mais pour votre intérêt, le bon abbé, qui se connoît en droits honorifiques comme en bon vin, il ne comprend pas que vous ne dussiez autant aimer de m'avoir, et moi, et ma paroisse, et mon château, relevant de vous, que d'avoir cette paroisse de moins, et me

ıir pêle-mêle avec vos paysans à votre Vic-de-Chasseıy. Savez-vous bien d'où vient que nous avons été ainsi aités familièrement? C'est qu'un seigneur de Montagu, igneur d'Époisse, Conches et autres lieux, dernier ince de la première race des ducs de Bourgogne, maa sa fille unique, légitimée à la vérité, à un Rabutin, ı 1460, et lui donna Bourbilly, Forléans, Fou, Changy, lumeron, et enfin pour vingt mille livres de rente, ıose considérable alors, et tout cela relevant, comme raison, du père, qui avoit toutes sortes de droits sur . fille. En ce temps, on étoit ravi d'être à plate terre ıns la paroisse du Montagu; par la suite des temps on trouve bien durement sur ses genoux; et s'il étoit ai que cela vous fût égal d'avoir une paroisse de plus, ıus m'avouerez que cette pensée est toute naturelle, ıand elle est jointe à une espèce de scrupule qui fait ıe l'on croit faire quelque chose de bon de contribuer l'instruction des peuples. Voilà mes pensées, mon cher lonsieur, que le bon abbé a crues raisonnables, et que ous vous avons dites tout naïvement, avec protestation ıe dès qu'il faudroit tirer l'épée contre vous, nous noncerions plutôt aux exercices de notre religion en ourgogne, que de vous donner un moment de chagrin. i vos chanoines étoient aussi soumis, le bon petit I. Trouvé ne seroit pas dans l'ennui où il se trouve ans la tranquillité de l'hôtel de Lesdiguières, que je ompare à un lac, et qui n'est nullement digne de l'acvité et de la charité chrétienne dont il est animé.

Adieu, Monsieur, M. et Mme de Grignan sont logés une étrange façon. Le chevalier, rhumatismé depuis eux mois, a fait une presse sur les logements, qui l'a duite dans son cabinet, et son mari dans sa chambre: ne sais comme tout cela s'accommode. On dit que qui bon voisin a bon matin; j'en doute dans cette occasion, ce voisinage en pourroit causer de bien mauvais; que

faire? Il faut souffrir toutes ces sortes d'inquiétudes. Je vous prie de me bien recommander à M Gauthier; je m'en vais le mettre en œuvre pour finir avec Boucard l'affaire de ma terre. Nous nous aimons tous de tout notre cœur, et si nous l'osons dire, nous en usons de même avec Mme de Guitaut. Avez-vous encore mes petites amies? que je vous plains de vous en défaire! Bonjour, ma *très-bonne;* votre fièvre m'a fait peur; Dieu vous redonne votre belle santé!

DE L'ABBÉ DE COULANGES.

L'on me prie de fermer cette lettre, mais je ne le puis sans vous assurer de mes très-humbles obéissances, et que je suis à vous de tout mon cœur et très-sincèrement. Je suis fort de votre avis sur les inconvénients de l'érection d'une paroisse; c'est l'affaire de Monsieur d'Autun de pourvoir à l'instruction de ses diocésains; et la mère de Chantal qui a habité ce château, et sous la conduite de saint François de Sales, n'a point été inspirée de ce zèle que le sieur Poussy a voulu faire naître dans le cœur de notre marquise. Ainsi vos droits, qui n'y étoient pas intéressés à mon avis, sont à couvert.

Suscription : Bourgogne. Semur en Auxois. — A Monsieur, Monsieur le comte de Guittaud, chlēr des ordres du Roi en son chāū Despoisses. A Espoisses, par Semur en Auxois.

---

*906. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, ce 9e février.

Nous sommes tous si généreux et si bons amis, qu'il ne me paroît pas au pouvoir de l'inconstante fortune de

nous faire changer d'avis. Je vous déclare donc, Monsieur, que le plus violent bouillon de mon zèle seroit refroidi par la seule crainte de vous fâcher et de contester avec vous. Mais si d'ailleurs je n'avois point des raisons de laisser un peu reposer cette pensée, je vous ferois convenir, soutenue du bon abbé, que vos droits honorifiques n'en sont nullement offensés : vous auriez une paroisse de plus, dont vous seriez le seigneur supérieur avec toutes les marques; c'est en Bretagne ce qu'on appelle embellir sa terre, et la rendre considérable, que d'avoir plusieurs paroisses. Mais nous n'en sommes pas à vous persuader; les avocats le feroient en un moment. Je ne ferai jamais de séjour à cette terre; et comme j'ai mon habitation dans Époisse, la civilité dont vous faites profession me donnera toujours une des bonnes places dans votre paroisse. Je n'ai donc pas besoin de me tant tourmenter; je vous assure aussi que ce n'étoit que par une espèce de conscience, qui me faisoit voir comme une obligation l'instruction de mes pauvres villages, qui assurément n'ont jamais entendu parler de Jésus-Christ; mais je m'en remets à Monsieur d'Autun, et reprendrai le fil de mon discours.

Je ne sais point encore si je serai assez heureuse ou assez malheureuse pour obtenir la charge que mon fils demande. J'attends cette décision comme une explication de ce qui s'est fait là-dessus de toute éternité, car je ne pourrois pas vivre en repos, si je quittois de vue un seul moment ma chère Providence. Nous en parlons quelquefois, M. Trouvé et moi; nous sommes bien d'accord ensemble, et ne le sommes guère avec la plupart de ceux que nous trouvons en notre chemin. Il me conte ses tribulations, et je crois qu'à la fin Dieu lui donnera quelque place plus digne de lui et plus conforme à son humeur agissante. Ma fille vous fait mille amitiés, elle est dans un temps de mauvaise santé, à quoi elle est accou-

tumée. J'espère qu'il n'y aura point d'autre malheur de ce voisinage, que le bruit de cette ronflerie ; c'est assez. J'ai vu Mme de Chastellux; nous avons parlé de vous tous; elle n'est pas trop contente du couvent d'Avalon, ni du plaisir que vous vous ôtez en vous séparant de mes petites amies; c'est signe que vous vous portez bien, car il faut de la santé pour soutenir le mal que vous allez vous faire. Je laisse à Madame la Comtesse le soin de vous mander toutes les diverses scènes qui se passent ici. On fait pêle-mêle les compliments de joie et d'affliction. Vous savez que le marquis de Créquy a épousé Mlle d'Aumont, parente de Mme de Coulanges: et Tavannes, Mlle d'Aguesseau, parente de M. de Coulanges. Le voici qui parle, sur l'air de Joconde :

Voir tous les jours entrer les siens
Dans un haut parentage,
Ce sont les plus solides biens
De mon triste ménage.
Nous nous tirons bien, Dieu merci,
De ces gens à soutane :
Quand ma femme me dit Créqui,
Je lui réponds Tavanne.

Je salue, j'embrasse et je révère de tout mon cœur Madame votre chère épouse, et mes petites chères, et la *très-bonne*.

Vendredi 12e.

Il y a deux jours que cette lettre devoit être envoyée; le *bien Bon* l'a oubliée sur sa table : j'en suis ravie, car je vais répondre à votre dernière lettre; elle est charmante, et m'a fait rire de tout mon cœur. Eh bien ! ne vous l'avois-je pas bien dit, que vous aviez tort? Vous avez, Dieu merci, perdu votre procès dans votre propre tripot, et vous voilà de seigneur devenu *plaît-il*, *maître?* comme vous dites fort bien; mais Gauthier dit encore

mieux. Je le vois dire ce que vous me mandez, et pour vous dire vrai, mon zèle se refroidit; et soit une bonne ou une sotte chose, je ne veux pas surpasser la mère de Chantal, qui seroit proprement vouloir aller par delà paradis. Ainsi, nous voilà en repos, ne voulant pour les dépens que le plaisir d'être plus habile que vous et de vous donner des leçons sur les droits honorifiques.

Je reviens de Versailles; j'ai vu ces beaux appartements, j'en suis charmée. Si j'avois lu cela dans quelque roman, je me ferois un château en Espagne d'en voir la vérité. Je l'ai vue et maniée; c'est un enchantement, c'est une véritable liberté, ce n'est point une illusion comme je le pensois. Tout est grand, tout est magnifique, et la musique et la danse sont dans leur perfection. Ce fut à ces deux choses que je m'attachai, et elles me firent fort bien faire ma cour, comme étant un peu de la vocation de l'un et de l'autre. Mais ce qui plaît souverainement, c'est de vivre quatre heures entières avec le souverain, être dans ses plaisirs et lui dans les nôtres : c'est assez pour contenter tout un royaume qui aime passionnément à voir son maître. Je ne sais à qui cette pensée est venue; mais Dieu la bénisse, cette personne! En vérité, je vous y souhaitai; j'étois nouvelle venue, on se fit un plaisir de me montrer toutes les raretés, et de me mener partout. Je ne me suis point repentie de ce petit voyage. Il est arrivé que le même jour j'ai pu être assurée, comme Chimène, de ne rien obtenir. M. de la Tour, Torcy, Vitry, si vous voulez, avec quatre-vingt mille francs comme nous, l'a emporté.

> La faveur l'a pu faire autant que le mérite :
> Le choisissant peut-être on eût pu mieux choisir;
> Mais le Roi l'a trouvé plus propre à son desir.

Pour moi, je suis contente; mon fils auroit quelque

envie d'être chagrin, par la raison qu'il faut toujours être mal content. Adieu, Monsieur, le plus aimable ami du monde. Le voisinage va assez bien. La belle s'en va faire sa cour, c'est signe qu'elle ne se porte pas mal. Le bon abbé vous aime jusqu'au point de m'en faire jalouse.

---

907. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Deux mois après, j'arrivai à Paris avec un rhumatisme, je me mis au lit en arrivant, et j'envoyai querir Corbinelli, qui, après une conversation assez longue, se chargea de ce billet-ci à Mme de Sévigné.

A Paris, ce 4e mars 1683.

Notre ami vous dira mon arrivée en cette ville, Madame ; je l'ai supplié de vous faire mille compliments de ma part, en attendant que je vous les aille faire moi-même ; je n'aurois pas tant tardé, si je n'avois un rhumatisme sur les reins qui m'oblige de garder le lit. Je souffre ce mal avec moins de patience qu'en un autre temps, parce qu'il m'ôte le plaisir de vous aller voir et Mme de Grignan, que vous voulez bien qui trouve ici les assurances de mes très-humbles services.

---

908. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Le même jour, je reçus cette réponse.

[A Paris, ce 4e mars 1683.]

Hélas ! que je vous plains, mon pauvre cousin, d'avoir un rhumatisme quand vous auriez tant de besoin de toute votre santé pour agir dans *nos* affaires : je les nomme *ainsi*. J'irai vous voir demain avec mon fils. Je n'envoyois

point chez vous, parce qu'il me sembloit toujours que je vous verrois entrer dans ma chambre, m'embrasser, et dîner avec moi. Ma fille est toujours touchée de votre souvenir; elle vous fait mille amitiés.

---

*909. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE ET A LA COMTESSE DE GUITAUT.

A Paris, vendredi 5e mars.

Vos lettres sont aimables; mon fils a lu la dernière, il en a été charmé; ma fille les connoît, et nous les lisons ensemble avec plaisir. Elle se montre un peu plus souvent à Versailles; mais elle vous aime encore trop pour oser jeter quelque fondement sur sa fortune. Pour moi, je ne pense plus à tous ces beaux appartements, cela est passé. Je suis entêtée du P. Bourdaloue; j'ai commencé dès le jour des Cendres à l'entendre à Saint-Paul; il a déjà fait trois sermons admirables. M. de Lauzun n'en perd aucun; il apprendra sa religion, et je suis assurée que c'est une histoire toute nouvelle pour lui. C'étoit sur l'évangile du Centenier qui dit à Notre-Seigneur : *Domine, non sum dignus*. Sur cela il prit occasion de parler des dispositions où il falloit être pour communier; que ceux qui conduisoient les âmes ne devoient jamais faire la menace de la profanation du corps de Jésus-Christ, sans avertir que si nous n'y participions, nous n'aurions jamais la vie éternelle; que ces deux choses ne devoient jamais se séparer; que si nous étions bien disposés, il falloit en approcher toujours; et si nous étions dans le péché, il ne falloit jamais s'en approcher, dit saint Augustin; mais qu'il falloit s'efforcer de se mettre dans l'état où il nous est permis de nous en approcher, plutôt que de demeurer tranquilles dans la *séparation* de ce divin mystère, qui

étoit une fausse paix, et la seule et fausse marque de religion de la plupart des libertins. Tout cela fut traité avec une justesse, une droiture, une vérité, que les plus grands critiques n'auroient pas eu le mot à dire. M. Arnauld lui-même n'auroit pas parlé d'une autre manière. Tout le monde étoit enlevé et disoit que c'étoit marcher sur des charbons ardents, sur des rasoirs, que de traiter cette matière si adroitement et avec tant d'esprit, qu'il n'y eût pas un mot à reprendre ni d'un côté ni d'autre. Mme de Caumartin étoit là qui recevoit les compliments. Pour moi, j'étois tout ébaubie d'entendre le P. Desmares avec une robe de jésuite. Si M. Poussy étoit auditeur, il aura pu puiser à la source: je ne suis point assez mauvaise voisine pour l'avoir donné ni aux grises, ni aux bleues de ce quartier. Je l'ai vu et je lui ai laissé la liberté de courir les sermons. Pour M. Trouvé, je l'aime toujours; ah! que nous avons ensemble de bonnes conversations bien salées! Seriez-vous fâchés qu'il eût une bonne cure? car il me fait pitié où il est, et je ne vois pas qu'il puisse espérer de reprendre son aumusse auprès de vous. Je lui ai montré ce que vous dites sur son sujet; mais vous ne sauriez me décrier auprès de lui; ma sincérité est établie.

Vous savez comme le Roi a donné deux mille livres de pension à Mlle de Scudéry : c'est par un billet de Mme de Maintenon qu'elle apprit cette bonne nouvelle. Elle fut remercier Sa Majesté un jour d'appartement; elle fut reçue en toute perfection; c'étoit une affaire que de recevoir cette merveilleuse Muse. Le Roi lui parla et l'embrassa pour l'empêcher d'embrasser ses genoux. Toute cette petite conversation fut d'une justesse admirable; Mme de Maintenon étoit l'interprète. Tout le Parnasse est en émotion pour remercier et le *héros* et l'héroïne.

Pour notre mariage, je ne sais vraiment comme il va : nous tâchons de découvrir ce qui en est écrit là-haut; mais jusques ici cela est tellement griffonné, que nous n'avons pu le lire. On attend des procurations de Languedoc : je vous manderai le dénouement.

Je sais vraiment que vous ne vous portez pas tant mal, tant mal, Madame : l'eussions-nous jamais cru, quand nous avions toujours les larmes aux yeux de voir ce pauvre homme en pièces et en morceaux? Il faut avouer que les chirurgiens de Paris sont d'habiles gens. Je vous rends mille grâces de m'avoir parlé à fond du logement de mes bonnes petites amies; je vois bien que je me puis fier en vous de leur éducation : ce n'est pas aussi pour elles que je me tourmente; c'est pour vous et pour M. de Guitaut; je connois le mérite de ces petites personnes, et je trouve qu'elles font un rôle principal à Époisse. Ma fille vous dit mille choses, Madame; mais je les gâterois en les écrivant. Elle chante victoire d'un ton audacieux que je crains qui n'attire quelque punition; car de quoi peut-on répondre en ce monde, sinon de vous aimer et de vous estimer toujours d'une manière toute particulière?

Je vous conjure tous deux de décider sur ce que M. Gauthier et Boucard vous diront de mes pauvres affaires de Bourbilly. Ayez cette bonté pour votre très-humble sujette.

Notre bon abbé se porte fort bien; il a un commerce tout séparé avec vous, qui roule sur les fruits de votre bon pays.

Suscription : Semur en Auxois. A Monsieur, Monsieur le comte de Guitauld, chevalier des ordres du Roi. A Époisses, par Semur.

---

*910. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, mardi 30e mars.

Vous êtes chagrin, mon pauvre Monsieur; vraiment je ne m'en étonne pas ; vous êtes tombé des nues : vous vous ôtez d'abord quatre petites personnes tout à la fois; voilà votre clapier ruiné. Et puis cette Mme de Guitaut qui est à Dijon comme la comtesse de Pimbêche! En vérité, vous me faites pitié : je ne m'étonne pas si vous êtes chagrin. Je vous souhaite au moins une bonne santé, afin que vous ne soyez pas accablé de toutes sortes de maux; pour moi, j'ai celui de ne savoir que faire de ma pauvre terre. Je ne suis point contente de l'humeur et de la conduite de la Maison ; je crains de me rembarquer avec lui : il ne s'en trouve point d'autres. Boucard me propose un receveur : il me semble que de cette manière on fait de cent sous quatre livres, et de quatres livres rien ; ne connoissez-vous point cette manière de parler ? Enfin, Monsieur, je leur ai dit de vous consulter ; je ne vous trouve pas assez occupé pour nous refuser deux heures de votre temps ; sérieusement je vous en supplie.

Je crois que notre pauvre M. Trouvé ne fera pas vieux os à l'hôtel de Lesdiguières : cela s'est tourné tout autrement que je ne le croyois; il me sembloit qu'elle devoit être ravie d'avoir un si aimable et si sage aumônier. Nous sommes trompés, et pour moi je fais ce que je puis pour lui faire avoir une bonne cure en ce pays-ci. Mandez-moi pourtant si vous le voulez, car il vous aime si tendrement, que s'il pouvoit retourner auprès de vous, je suis assurée qu'il préféreroit ce bonheur à tout autre : parlez-moi un peu là-dessus ; il vous parlera de son état, c'est pourquoi je ne m'y embarque pas. Ma

fille est souvent fort incommodée de son côté ; son visage pourtant lui fait honneur : il me semble que j'entends parler de la Provence. Je m'en vais vous dire une plaisante chose : c'est que la seule pensée qui me fait prendre patience, c'est que je m'en irai dans ma Bretagne. J'aime mieux être dans mes bois, et m'ennuyer, que d'être ici à traîner misérablement ma vie, sans elle, de maison en maison. Comprenez-vous cette fantaisie ? Il y a un peu du don Quichotte dans la Sierra-Morena. Adieu, Monsieur : nous soupirons après Gauthier. Notre bon abbé achève de boire son vin vieux, et moi j'avale du vin de Chablis.

Suscription : Semur en Auxois. A Monsieur, Monsieur le comte de Guitault, chevalier des ordres du Roi. A Epoisse, par Semur.

---

*911. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, ce 9e avril.

Vous me décidez entièrement par vos solides raisonnements en faveur de Boucard : je vois que la politique m'engage à suivre dans cette occasion les conseils de celui que j'ai mis à la tête de mes affaires ; de plus, la pensée de ce mariage de neuf ans avec un fermier, en comparaison de l'attachement passager d'un receveur, m'a frappée au dernier point, et quand je devrois faire de cent sous quatre livres, et de quatre livres rien, comme je le craignois, je veux du moins en essayer, et me voilà déterminée; mais je vous dis en secret que c'est vous qui en êtes cause. Ménagez cela suivant cette politique dont vous me donnez des leçons. Je vous remercie fort sérieusement d'avoir voulu donner de

votre temps à tous les raisonnements qu'il a fallu faire sur ce sujet.

Ne vous mettez point en peine de M. de Berbisy; il est fort bien instruit de l'amitié cordiale qui est entre nous.

J'en ai beaucoup de cette amitié cordiale pour M. Trouvé, et il me paroît que le coup est double et qu'il en a beaucoup pour moi. Je suis sa confidente; il ne me paroît pas qu'il ait l'ombre d'un tort à l'égard de la dame et du domestique de la maison dont il est sorti. C'étoit des marguerites devant des pourceaux : on n'étoit pas digne de lui. Il ne sait maintenant où Dieu le jettera. Je n'espère plus de lui faire avoir une cure, parce que ce n'est plus M. de Pellisson qui dispose de celles de Saint-Denis; cela m'est échappé des mains par ce changement. Je gronde toujours notre M. Trouvé de vouloir corriger le monde. Vous dites des merveilles : il veut travailler, il a raison; il veut que son travail profite, il a tort. Ne sait-il point encore que ce n'est pas le prédicateur qui frappe l'oreille, qui convertit, mais celui qui touche le cœur et se fait entendre intérieurement? Il a beau planter et arroser, c'est le Seigneur qui donne l'accroissement. Il sort à tout moment de ces principes. Je voudrois que vous fussiez en état de le remettre dans votre église : quelle consolation et pour vous et pour lui! C'est un aimable homme, il a beaucoup d'esprit et de lumière, avec la douceur et la simplicité d'un enfant. Je voudrois que vous nous entendissiez quelquefois mêler notre critique aux admirations publiques du P. Bourdaloue.

Ma fille veut toujours vous écrire; elle ne songe point encore à son chemin; elle attend des nouvelles du Coadjuteur, qui veut accommoder l'affaire de M. d'Aiguebonne : ils seront si sots, qu'il prendront la Rochelle; car si cela est, n'ayant plus d'affaires au conseil, ils

·endront la route de votre château; et s'il faut plai-ır, ils s'établiront au conseil, ma fille devenant, mme Mme de Guitaut, comtesse de Pimbêche. Ainsi ›us attendons le dénouement de nos destinées et de ›tre séparation, sur quoi je vous ai mandé mes sen-nents.

Il y a douze jours que je suis enrhumée d'une ma-ère à faire peur, car j'avois une poitrine bridée et dou-ıreuse, et une petite fièvre avec cela compose tout ssitôt une maladie mortelle. Je voulus, pour obvier, sser un peu par les mains de notre beau Passerat; il ɜ fit une saignée admirable, après avoir examiné près ıne heure avec quel soin la Providence cache mes ines aux yeux des plus habiles chirurgiens. Il fut ravi and il eut répandu mon sang, et me demanda de vos uvelles avec une affection pleine, ce me sembloit, de aucoup de reconnoissance. Ce coup de lancette m'a érie.

Adieu, Monsieur : vous êtes un aimable ami. J'aurois ›n à causer; mais je ne saurois plus écrire. Quand je s Praslin, toujours : « Comment se porte notre M. de itaut? » Il est impossible de vous oublier. Comment ıs trouvez-vous de l'absence de mes petites amies? *très-bonne*, vous l'avez soufferte!

Suscription: Semur en Auxois. A Monsieur, Monsieur comte de Guitault, chr. des ordres du Roi. A Époisse. Semur.

---

*912. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE L'ABBÉ DE COULANGES AU COMTE DE GUITAUT.



A Paris, mardi 20e avril.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Si nous n'avons bien fait nos Pâques, ce n'est vrai-

ment pas la faute du P. Bourdaloue : jamais il n'a si bien prêché que cette année ; jamais son zèle n'a éclaté d'une manière plus triomphante ; j'en suis charmée, j'en suis enlevée, et cependant je sens que mon cœur n'en est pas plus échauffé, et que toutes ces lumières dont il a éclairé mon esprit ne sont point capables d'opérer mon salut. Tant pis pour moi ! cet état me fait souvent beaucoup de frayeur. Mais savez-vous ce que j'ai fait ? j'ai entendu deux bons petits sermons de notre bon M. Trouvé, le jeudi et le samedi saint, à Saint-Jacques du Haût-Pas. J'aime tout à fait sa manière de prêcher, elle vise à la simplicité apostolique de M. le Tourneur ; il a du zèle, et trop, car sa pauvre petite poitrine en est dévorée : ce sont de véritables homélies comme celles des saints Pères ; j'en fus tout à fait contente. Il passera cette quinzaine avec Monsieur de Saint-Jacques, qui est un homme aimable ; et puis si Dieu ne lui présente rien en ce pays-ci, il me semble qu'il compte de retourner au vôtre ; mais tout est-il paisible ? Je n'ai pu encore savoir de Mme de Lesdiguières ce qui les a séparés. Je parlai l'autre jour de lui à notre comtesse de Fiesque, la croyant pour lui sur le même ton que vous ; mais je me trouvai repoussée dans toutes mes approbations : il auroit eu tous les torts à Époisses ; il avoit fait fouetter une fille, jeté le désordre partout, à force de sévérité et de zèle indiscret ; son livre sur la confession et la communion condamné, improuvé, désavoué par Mme de Longueville ; enfin je fus aussi surprise et aussi trompée qu'il est possible. Ne faites nul mauvais usage de tout ceci ; mais dites-moi d'où peut venir cette aigreur si contraire à vos sentiments ? On reparla encore de ce pauvre billet que vous m'écrivîtes quand vous mourûtes : je le soutins conforme à notre amitié ; on me la disputa, je la maintins ; on se moqua de moi et de ma naïveté, et il sembloit que l'on n'en voulût reconnoître aucune

que celle dont l'ancienneté vouloit exclure toutes autres J'ai voulu vous conter tout cela ; mais

Ne me brouillez point avec la République.

Vous avez su la triste aventure de ce pauvre petit chevalier de Guerchy. On ne parle que de voyages ; et nous-mêmes, à l'imitation des puissances, nous prenons des mesures pour Provence et Bretagne. Cette séparation me trouble et m'afflige plus que je ne puis vous le dire. Mandez-moi, mon cher Monsieur, de vos nouvelles, si vous avez votre aimable moitié, et comme vous vous trouvez de ce beau coup d'épée que vous avez fait, en vous ôtant tout votre plaisir et votre amusement, en séparant de vous mes petites amies. Votre santé est-elle parfaite ? Songez-vous à venir à Paris ? Dites-moi aussi un petit mot de mes affaires. Êtes-vous toujours dans le même raisonnement politique, qui vous fit préférer le receveur au fermier ? J'attends des lettres de Boucard, et de l'argent de la Maison. Notre bon abbé vous embrasse, et moi, en vérité, de tout mon cœur.

DE L'ABBÉ DE COULANGES.

Mais notre vin de M. d'Harouys, qui devoit arriver dans la semaine sainte, est-il coulé à fond? ce seroit grand dommage. Je m'en repose pourtant sur vous, notre cher seigneur, et le ferai sur toutes choses; car il n'y a personne plus appliquée que vous. La marquise de Coetquen partira bientôt pour aller voir sa mère à Lorges : vous savez ce que cela veut dire. Je changerois bien l'air de Bretagne à celui de Bourgogne, qui me conviendroit mieux, ce me semble, pour bien des raisons, dont en vérité vous seriez la principale. Je vous honore et honorerai toujours.

Suscription: Semur en Auxois. A Monsieur, Monsieur le comté de Guitauld, chevalier des ordres du Roi, à Époisse. A Semur en Auxois.

---

913. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, lundi 3e mai.

Je ne sais pas ce que vous me donnerez, mais je ne quitte pas d'un pas M. Trouvé; il n'a qu'à monter en chaire pour me voir tout à l'heure au premier rang de ses dévotes. Mme de Caumartin n'y manque point non plus, et nous faisons toujours une petite commémoration de vous et de Mme de Guitaut. Nous aimons fort la manière de prêcher de notre ami : il n'est pas encore bien achalandé, mais nous faisons bien ce que nous pouvons pour lui donner de la réputation. Il a prêché aujourd'hui aux Nouveaux-Convertis; il nous a voulu persuader que les croix et les tribulations de cette vie étoient non-seulement nécessaires, mais cent fois plus agréables que les plaisirs; sa petite poitrine a fait de grands efforts, et je crains que ce n'ait été inutilement. Il prêche d'une manière touchante et qui plaît fort; cependant le pauvre petit homme ne sait encore où donner de la tête; j'admire qu'on ne l'enlève pas, car il est bon à tout.

Connoissiez-vous Mme de Jalez? elle n'est plus à l'hôtel de Lesdiguières, et la duchesse ne reprendra point d'autre aumônier : cela me fait croire qu'elle n'a besoin d'aucune société, et qu'elle ne s'amuse que de la règle et de l'économie de sa maison. Je vous ai dit vrai en vous contant les picoteries de la dame de l'autre jour; mais soyons-nous fidèles, et confions-nous toutes ces étourderies, car il faut que jeunesse se passe. Ma fille et les Grignans ont une affaire au conseil, comme

vous savez. Si le Coadjuteur vient, ils s'en iront dans trois semaines, et j'entends compter sur votre litière; s'il ne vient pas, ils demeureront. Comme rien n'est décidé, je ne vous instruirai pas davantage aujourd'hui.

Adieu, Monsieur : je vous aime cordialement malgré les envieux, et je ne veux jamais mourir sans vous le dire, ni vivre sans l'honneur de votre amitié.

Notre bon abbé se porte fort bien. Votre vin est arrivé, et dans la cave de M. d'Harouys; on en conçoit de grandes espérances.

Suscription : Semur en Auxois. A Monsieur, Monsieur le comte de Guitauld, chevalier des ordres du Roi, à Époisse. A Semur.

---

*914. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE GUITAUT.

A Paris, mardi 11e mai.

Vous m'effrayez en me parlant encore de votre sang répandu : où avez-vous pris cette abondance, mon pauvre Monsieur, après avoir passé par les mains de Passerat? Votre médecin a grand'raison de vous défendre toute application; il faut être *spensierato*, comme disent les Italiens : deux et deux font quatre, voilà tout au plus ce que vous devez conclure. Nous allons un peu plus loin, M. Trouvé et moi, car j'aime tout à fait à raisonner avec lui; mais je ne sais plus où le prendre : il a quitté Saint-Jacques par discrétion, ne voulant pas abuser de la bonté extrême du plus pauvre curé de Paris; un autre l'a pris : je l'attends pour m'expliquer ce que la Providence veut encore faire de lui. Elle a déterminé Mme de Lesdiguières à prendre une livrée magnifique et modeste; c'est un fond isabelle, car elle a envoyé pro-

mener le rouge, et sur ce fond, qui représente un peu Mme de Longueville, elle a mis un large velouté noir de quatre doigts, en onde, avec tous les boutons d'orfévrerie : cela compose une singularité fort éloignée de l'économie qu'elle pratique en d'autres endroits; car premièrement elle ne veut plus d'aumônier, et pour une Mme de Jalez, vous n'en verrez de votre vie. L'éloignement de cette favorite a surpris tout le monde; on laisse entendre qu'elle étoit jalouse, difficile, curieuse, épilogueuse, faisant des plaintes amoureuses, et des reproches, dont les cœurs secs sont embarrassés; enfin si cette femme s'est amusée à aimer tendrement cette duchesse, et à vouloir en être aimée de même, je ne m'étonne point de leur mauvais ménage; il y a des gens qu'il faut aimer à leur mode, et superficiellement; quand on veut compter plus juste avec eux, on tombe dans l'aversion, dans l'embarras, et enfin dans la disgrâce. Je vous prie que tout ceci ne passe point vous et Mme de Guitaut.

Mme de Caumartin aime fort notre M. Trouvé; c'est un bonheur qu'il tient de vous avec plusieurs autres. Mandez-moi si vous n'entrevoyez point le temps où il pourroit retourner dans votre chapitre, au lieu d'être ici méconnu et profané par le peu de justice qu'on a rendu jusques ici à son mérite.

Je reviens à cette duchesse : un grand et beau carrosse de velours noir avec la housse, étoffé des mieux, une calèche de velours aurore et noir, et point de carreau à l'église, cela paroît tellement désassorti, que nous en demandons justice à Port-Royal; car un carreau modeste eût paru moins affecté, avec tant de magnificence, que cette singularité, qu'il faut expliquer à tout le monde. Pour nous, mon cher Monsieur, nous sommes arrêtés par M. d'Aiguebonne, qui a évoqué du parlement de Grenoble, et veut un règlement de juges au

conseil; c'est le mois qui vient que l'on leur donnera un autre parlement. Cette affaire nous arrête tout court, et recule une séparation qui commençoit déjà à se faire sentir; je vous manderai la suite de notre destinée.

J'ai fort causé avec M. Gauthier, que je trouve toujours d'un très-bon esprit; nous avons parlé à fond d'un fermier ou d'un receveur; il vous portera nos décisions, et cette grande affaire se signera dans votre château d'Époisse.

Le voyage du Roi n'est point différé, quoiqu'il pleuve sans cesse. Il semble que le mariage de Mlle de Laval se ménage avec M. de Roquelaure, et que celui de Mlle de Pienne et du duc de Choiseul soit prêt à s'achever; celui de Mlle d'Alerac n'est pont encore réglé; je n'ai jamais vu une fille si difficile à marier.

Adieu, Monsieur : aimez-moi toujours; je vous conjure de la même chose, Madame, car, en vérité, on ne peut vous aimer plus cordialement que je fais, ni vous honorer davantage; en un mot, je suis toute à vous; j'embrasse la *très-parfaitement bonne*.

Suscription : Semur en Auxois. A Monsieur, Monsieur le comte de Guitault, ch[r] des ordres du Roi, à Époisses, par Semur.

---

915. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, ce 26[e] mai.

N'avez-vous pas été bien surpris, Monsieur, de vous voir glisser des mains M. de Vardes, que vous teniez depuis dix-neuf ans? Voilà le temps que notre Providence avoit marqué; en vérité on n'y pensoit plus, il paroissoit oublié et sacrifié à l'exemple. Le Roi, qui

pense et qui range tout dans sa tête, déclara un beau matin que M. de Vardes seroit à la cour dans deux ou trois jours; il conta qu'il lui avoit fait écrire par la poste, qu'il avoit voulu le surprendre, et qu'il y avoit plus de six mois que personne ne lui en avoit parlé. Sa Majesté eut contentement; il vouloit surprendre, et tout le monde fut surpris : jamais une nouvelle n'a fait une si grande impression, ni un si grand bruit que celle-là. Enfin il arriva samedi matin avec une tête unique en son espèce, et un vieux justaucorps à brevet comme on le portoit en 1663. Il se mit un genou à terre dans la chambre du Roi, où il n'y avoit que M. de Châteauneuf : le Roi lui dit que, tant que son cœur avoit été blessé, il ne l'avoit point rappelé, mais que présentement c'étoit de bon cœur, et qu'il étoit aise de le revoir. M. de Vardes répondit parfaitement bien et d'un air pénétré, et ce don des larmes que Dieu lui a donné ne fit pas mal son effet dans cette occasion. Après cette première vue, le Roi fit appeler Monsieur le Dauphin, et le présenta comme un jeune courtisan; M. de Vardes le reconnut et le salua; le Roi lui dit en riant : « Vardes, voilà une sottise, vous savez bien qu'on ne salue personne devant moi. » M. de Vardes du même ton : « Sire, je ne sais plus rien, j'ai tout oublié, il faut que Votre Majesté me pardonne jusqu'à trente sottises. — Eh bien! je le veux, dit le Roi, reste à vingt-neuf. » Ensuite le Roi se moqua de son justaucorps. M. de Vardes lui dit : « Sire, quand on est assez misérable pour être éloigné de vous, non-seulement on est malheureux, mais on est ridicule. » Tout est sur ce ton de liberté et d'agrément. Tous les courtisans lui ont fait des merveilles. Il est venu un jour à Paris, il m'est venu voir : j'étois sortie pour aller chez lui; il trouva ma fille et mon fils, et je le trouvai le soir chez lui : ce fut une joie véritable. Je lui dis un mot de notre ami. « Quoi! Madame : mon maître! mon in-

time! l'homme du monde à qui j'ai le plus d'obligation! pouvez-vous douter que je ne l'aime de tout mon cœur? » Cela me plut fort. Il loge chez sa fille, il est à Versailles. La cour part aujourd'hui; je crois qu'il reviendra pour rattraper le Roi à Auxerre; car il paroît à tous ses amis qu'il doit faire le voyage, où assurément il fera bien sa cour, en donnant des louanges fort naturelles à trois petites choses, les troupes, les fortifications et les conquêtes de Sa Majesté. Peut-être que notre ami vous dira tout ceci, et que ma lettre ne sera qu'un misérable écho; mais à tout hasard je me suis jetée dans ces détails, parce que j'aimerois qu'on me les écrivît en pareille occasion, et je juge de moi par vous, mon cher Monsieur; souvent j'y suis attrapée avec d'autres, mais non jamais avec vous. On dit que M. de Noailles, votre digne et généreux ami, a rendu de très-bons offices à M. de Vardes; il est assez généreux pour n'en pas douter. M. de Cauvisson est arrivé, cela doit rompre ou conclure notre mariage. En vérité, je suis fatiguée de cette longueur, je ne suis pas en humeur de parler bien, que de M. de Vardes, et toujours M. de Vardes: c'est l'évangile du jour.

---

916. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A CORBINELLI.

Les grandes affaires que j'eus cette année, et l'opération (*en interligne et d'une autre main :* des hémorrhoïdes) qu'on me fit au mois d'août, me firent rompre (*d'une autre main :* interrompre) tout commerce avec mes amis. Je me fis porter en Bourgogne au commencement d'octobre, et de là à Lanty, auprès de ma fille de Coligny, d'où j'écrivis cette lettre à Corbinelli.

A Lanty, ce 10e octobre 1683.

Ma fille de Coligny et moi aimons fort à être partout avec vous, Monsieur, mais nous vous souhaiterions

bien davantage ici; car nous ne vous partagerions avec personne, et vous êtes encore meilleur tout entier qu'à moitié. Cependant je vois bien qu'il nous en faudra passer jusqu'aux Rois, et d'ici là quelquefois nous écrire.

J'ai été huit jours à Fontainebleau à me reposer; de là je suis venu ici en brancard; car je ne saurois encore m'asseoir. Du reste, je suis en la meilleure santé du monde, et faisant quatre repas par jour comme un écolier.

Mandez-moi des nouvelles, et si nous prendrons la Flandre cet hiver, ou si nous attendrons à l'été qui vient.

---

917. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour j'écrivis cette lettre à Mme de Sévigné.

A Lanty, ce 10e octobre 1683.

Si je n'avois écrit à notre ami Corbinelli, Madame, je saurois bien que vous mander; mais vous vous fréquentez trop pour me sauver sur le duplicata. Il vous dira donc ce que je lui mande; et moi, je vous dirai, à vous seule, que les soins que vous m'avez rendus pendant ma maladie m'ont tellement réchauffé pour vous, qu'il n'y a que l'amour plus fort que ce que je sens; mais ce que je sens sera assurément plus durable que l'amour, car j'aurai pour vous, toute ma vie, la plus tendre amitié qu'on aura jamais.

---

918. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Quinze jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus cette réponse de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 23e octobre 1683.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Que vous êtes heureux, mon pauvre cousin, d'être dans vos châteaux, et de reposer votre corps aussi bien que votre esprit, qui ont été si agités dans votre dernier voyage!

J'ai été plus sensible à tous vos maux que je ne vous l'ai dit; et pour les soins de votre maladie, je suis trop heureuse que vous en soyez content; car pour moi je ne la suis pas, et j'aurois voulu vous marquer encore plus souvent combien je suis affligée de cette augmentation de chagrins. Il y a des temps dans la vie bien difficiles à passer; mais vous avez du courage au-dessus des autres, et (comme dit le proverbe) Dieu donne la robe selon le froid. Pour moi, je ne sais comme vous m'avouez dans votre rabutinage. Je suis une petite poule mouillée, et je pense quelquefois : « Mais si j'avois été un homme, aurois-je fait cette honte à ma maison, où il semble que la valeur et la hardiesse soient héréditaires? » Après tout, je ne le crois pas, et je comprends par là la force de l'éducation. Comme les femmes ont permission d'être foibles, elles se servent sans scrupule de leur privilége; et comme on dit sans cesse aux hommes qu'ils ne sont estimables qu'autant qu'ils aiment la gloire, ils portent là toutes leurs pensées, et cela forme toute la bravoure françoise, plus ou moins, selon les tempéraments. Voilà un discours qui s'est trouvé assez inutilement au bout de ma plume; mais je m'en vais vous en consoler en la laissant à notre ami Corbinelli, qui vous dira tout ce

qu'il sait de nouvelles, après que j'aurai embrassé le père et la fille de tout mon cœur, en les conjurant d'être toujours l'un à l'autre la consolation de leur vie.

DE CORBINELLI.

Je n'ai rien à ajouter, Monsieur, à la peinture que vous fait Madame votre cousine de sa foiblesse et de votre force. Je suis bien aise que vous ayez recouvré votre santé : c'est un chemin bien court pour aller à la joie, malgré tous les embarras de la vie, qui ne prennent leur force que de la disposition de nos tempéraments.

Je ne sais pas beaucoup de nouvelles. Je vous dirai pourtant que les Flamands surprirent l'autre jour notre garde, et tuèrent quelques cavaliers. La victoire des chrétiens sur les infidèles commence à paroître plus grande de beaucoup depuis quelques jours. Voici ce qu'on m'en a dit d'assez bonne part : que les Turcs furent si consternés sur la nouvelle que les Polonois avoient joint l'armée de l'Empereur, et que le roi de Pologne y étoit en personne, que le grand vizir, pour désabuser les principaux chefs de ses troupes, prit un officier hongrois dont il crut être assuré, et lui promit de grandes récompenses, s'il pouvoit entrer dans le camp des chrétiens, et voir si le roi de Pologne y étoit. Cet officier avoit servi les Polonois contre le Turc, de sorte qu'il fut reconnu dans le camp et mené au Roi, qui l'interrogea, et ayant appris son dessein, ce prince lui dit qu'il lui donnoit la vie à condition qu'il s'en retournât dire de sa part au grand vizir que s'il le vouloit attendre, il lui donnoit sa parole royale qu'il l'iroit attaquer un tel jour. Cet officier retourna, et dit au vizir ce qu'on l'avoit chargé de dire. Le grand vizir se présenta en bataille au *jour nommé*, se mit à la tête de son aile droite, donna

la gauche au bassa de Bude, contre lequel se trouva le Roi, qui, après peu de résistance, le rompit. Le vizir se sauva avec un grand corps au quartier des Tartares, et dit à celui qui les commandoit qu'il le prioit de faire son devoir et que le bassa de Bude avoit trahi sa patrie et sa religion. Le chef des Tartares lui répondit qu'il n'y avoit plus de salut pour eux que dans la fuite et lui en donna l'exemple aussitôt. Le Roi les suivit une partie du jour, et étant revenu de la poursuite des infidèles, il entra dans la tente du vizir, où il commença par écrire à la Reine sa femme, et lui manda qu'il lui écrivoit d'un lieu plus grand et mieux bâti que Varsovie, et beaucoup plus magnifique; qu'il y avoit pris le grand étendard de Mahomet, et qu'il y coucheroit cette nuit; ce qu'il fit, et le lendemain il entra dans Vienne, où le penple le reçut à genoux comme un Messie, et ne voulaut pas le laisser sortir. On dit qu'il y avoit dans le camp des Turcs cent mille tentes, cent cinquante pièces de canon, et pour trois mois de toutes sortes de munitions, un million d'or en espèces. Le Roi a envoyé cet étendard au pape, qui, ce dit-on, veut faire dresser une statue à ce roi au milieu de la ville, avec cette inscription :

AU LIBÉRATEUR DE LA CHRÉTIENTÉ.

---

919. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Le même jour que je reçus cette lettre, je fis cette réponse à Mme de Sévigné.

A Bussy, ce 28e octobre 1683.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous êtes foible, Madame, parce qu'on vous a élevée à la foiblesse. Si vous aviez été nourrie dans la pensée

que votre honneur consistoit à tuer les hommes, comme vous l'avez été dans celle qu'il consiste seulement à ne les pas aimer, je suis assuré que vous seriez aussi brave qu'une amazone. Mais avec tout cela les femmes ont de la fermeté aux occasions, aussi bien que les hommes, et quand vous vous défiez de votre courage, c'est que la fortune ne vous a pas mise à l'épreuve. Vous n'avez jamais eu d'adversités, et cela fait que vous ne savez pas toutes les vertus dont vous êtes capable. Pour moi, Madame, je crois que j'étois né aussi foible que vous ; mais la profession de guerre que j'ai faite dès ma tendre jeunesse, et celle d'être malheureux toute ma vie, m'ont tellement endurci, que je ne sens plus ce qui abat la plupart des autres hommes.

Le père et la fille vous accordent la prière que vous leur faite d'être toujours l'un à l'autre la consolation de leur vie, et vous assurent outre cela qu'ils n'aiment rien plus que vous.

A CORBINELLI.

Ma chère cousine n'est pas si foible qu'elle dit, Monsieur : c'est une flatterie qu'elle me fait, en s'abaissant pour me relever. Vous avez raison, Monsieur, de croire que la plupart de nos chagrins viennent de notre mauvaise santé, aussi bien que de nos affaires. Les miennes ne sont pas en meilleur état qu'elles étoient il y trois mois; cependant je suis gai, parce que je me porte mieux.

Les affaires pourront s'échauffer en Flandre ; on n'y fait encore qu'escarmoucher.

Il n'y a rien eu de considérable à la levée du siége de Vienne, que la levée du siége. Les Allemands n'ont pas répondu à la chaleur du roi de Pologne. Je crois qu'il a fait un grand butin; mais il auroit défait l'armée ottomane, si on l'avoit voulu suivre

920. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Cinq semaines après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 4e décembre 1683.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Si vous saviez, mon pauvre cousin, ce que c'est que de marier son fils, vous m'excuseriez d'avoir été si longtemps sans vous écrire. Je suis dans le mouvement d'un commerce fort vif avec le mien, qui est en Bretagne, et sur le point d'épouser une fille de bonne maison, dont le père est conseiller au parlement, et riche de plus de soixante mille livres de rente. Il donne deux cent mille francs à sa fille : c'est un grand mariage en ce temps-ci. Il y a eu beaucoup de choses à ajuster avant que d'en venir à signer les articles, comme nous avons fait il y a quatre jours. Je vous souhaite, mon cher cousin, le même embarras, et je vous promets en ce cas de recevoir vos excuses de ne m'avoir point écrit depuis longtemps, comme je vous conjure de recevoir les miennes. On m'a dit que Mme de Bussy étoit encore à Paris; cependant j'avois ouï dire qu'elle vous alloit trouver. Adieu, mon cousin; adieu, ma nièce : je vous laisse tous deux avec notre cher Corbinelli, après vous avoir embrassés de tout mon cœur. Ma fille me prie de vous en dire autant pour elle.

DE CORBINELLI.

Je me réjouis que votre santé soit revenue à sa perfection, Monsieur; continuez d'en avoir soin. Le conseil d'Espagne a résolu de nous déclarer la guerre, à ce que la reine d'Espagne a mandé à Monsieur. On raisonne à outrance sur cette fierté fanfaronne d'une nation que

nous avons insultée tant de fois impunément, qui le peut être encore de même, après que le prince d'Orange a été renvoyé des états, à qui il demandoit des commissions pour seize mille hommes. Les politiques disent que c'est un coup de désespoir aux Espagnols, qui n'est pas sans habileté, et qu'ils ne veulent pas être chargés de la garde du reste de la Flandre, qui ne leur est d'aucune utilité, et ne leur sert qu'à leur attirer des affaires; qu'ainsi les Hollandois et les Flamands entreront dans la guerre, et défendront les intérêts communs, auquel cas ils auront bien fait d'engager la guerre; ou ils refuseront d'y entrer, et l'Espagne sera bien aise de leur donner un maître, et d'être déchargée de la garde des provinces, qui n'ont plus que la peau et les os. Voilà comme on raisonne ici sur cette audace inespérée.

---

921. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Deux jours après que j'eus reçu cette lettre, je fis cette réponse à Mme de Sévigné.

A Chaseu, ce 10e décembre 1683.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Comme j'ai marié des filles, Madame, je me doute de l'embarras qu'on a de marier un garçon, et je vous excuse, en cette considération, de ne m'avoir pas fait plus tôt réponse. Deux cent mille francs ont été de tout temps un bon mariage; mais il est vrai qu'en ce temps-ci la somme est plus considérable qu'elle n'étoit il y a vingt ans. S'il ne s'agissoit que de signer, je souhaiterois le même embarras que vous avez eu, et que vous me souhaitez, mais les suites me le font craindre. Mme de Bussy n'est pas sortie de Paris; j'avois résolu qu'elle

viendroit avec moi en Bourgogne, mais quand j'eus fait réflexion que je devois revenir si promptement, je remis sa sortie à une autre fois.

Adieu, ma chère cousine : ma fille et moi nous vous aimons de tout notre cœur, et nous assurons tous deux la belle comtesse de nos très-humbles services.

A CORBINELLI.

Si le conseil d'Espagne voit qu'il ne puisse pas endurer plus d'outrages de nous qu'il n'a fait, sans perdre sa réputation, il aura raison de se faire honneur de la rupture : il faut sauver sa réputation aussi bien que ses terres. Le raisonnement des politiques me paroît fort bon, et assurément il sera juste par le succès.

---

922. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Dix jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 15e décembre 1683.

Enfin, après tant de peines, je marierai mon pauvre garçon. Je vous demande votre procuration pour signer à son contrat de mariage. Voilà deux petites lettres d'honnêteté que je vous prie de faire tenir à ma tante et à mon grand cousin. Il ne faut jamais désespérer de sa bonne fortune. Je croyois mon fils hors d'état de pouvoir prétendre un bon parti, après tant d'orages et tant de naufrages, sans charge et sans chemin pour la fortune ; et pendant que je m'entretenois de ces tristes pensées, la Providence nous destinoit, ou nous avoit destinés à un mariage si avantageux, que dans le temps où mon fils pouvoit le plus espérer, je ne lui en aurois pas

desiré un meilleur. C'est ainsi que nous vivons et que nous marchons en aveugles, ne sachant où nous allons, prenant pour mauvais ce qui est bon, prenant pour bon ce qui est mauvais, et toujours dans une entière ignorance.

Auriez-vous jamais cru aussi que le P. Bourdaloue, pour exécuter la dernière volonté du président Perrault, eût fait depuis six jours aux Jésuites la plus belle oraison funèbre qu'il est possible d'imaginer? Jamais une action n'a été admirée avec plus de raison que celle-là. Il a pris le prince dans ses points de vue avantageux; et comme son retour à la religion a fait un grand effet pour les catholiques, cet endroit manié par le P. Bourdaloue a composé le plus beau et le plus chrétien panégyrique qui ait jamais été prononcé. Je vous l'enverrai, si on l'imprime. Adieu, mon cher cousin, et son aimable fille: je vous embrasse tous deux.

---

923. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 19e décembre 1683.

Je vous envoie la procuration que vous me demandez, Madame; je viens d'envoyer à Mme de Toulongeon la lettre que vous lui écrivez. Pour celle de mon beau-frère, elle n'étoit pas dans votre paquet; mais je lui ferai voir votre lettre, et je ne doute pas qu'il ne fasse réponse à celle qu'il n'a pas reçue.

Les réflexions que vous faites sur les ténèbres où nous marchons sont les plus justes du monde. Il est vrai qu'il semble que Dieu donne des succès contraires à nos craintes et à nos espérances, exprès pour confondre la

prudence humaine, et quand même il fait réussir ce que nous avons souhaité, il le fait souvent par des moyens contraires à ceux que nous avions employés, pour nous montrer qu'à lui seul appartient l'honneur des événements, et que notre raison n'est qu'une bête. J'ai éprouvé cela en mille rencontres, mais particulièrement depuis deux ans. Ce que je fais, c'est de prier Dieu de m'aider dans la conduite de mes desseins. Je m'aide bien moi-même, et je lui dis : « Votre volonté soit faite. » Voilà, je crois, Madame, comment vous en avez usé, et ce qui vous a fait réussir dans l'établissement de Monsieur votre fils.

Je comprends bien que l'oraison funèbre de feu Monsieur le Prince a été un chef-d'œuvre entre les mains du P. Bourdaloue, la matière étoit heureuse. Envoyez-la-moi, je vous en supplie.

Adieu, Madame : ma fille et moi vous aimons à qui mieux mieux. Je vous supplie de faire rendre à M. le comte d'Arnheim la lettre que je lui écris, après que vous l'aurez lue et cachetée.

---

*924. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'arrive tout présentement de mon dernier voyage, ma très-chère Madame ; il a été fort heureux, et toutes les espérances que l'on pouvoit avoir, ou pour mieux dire que M. le comte de Mauron pouvoit avoir en lui-même, que je me romprois le cou, sont dissipées : il faut enfin qu'il se résolve à me donner sa fille. Le même Dieu qui m'a conservé dans quelques occasions assez chaudes, m'a conservé aussi dans celle que je viens d'essuyer, qui étoit en vérité toute des plus froides. J'ai reçu vos deux lettres ; vous voulez donc causer encore à

cœur ouvert ? Eh bien causons, ma très-chère Madame : il y a encore quelque chose à sortir ; allons, soulageons-nous. Premièrement, vous vous trompez toujours quand vous prenez ce que dit M. de Mauron, comme si je le disois moi-même. Je vous mande que M. de Mauron dit que ma sœur le méprise, et qu'il semble que cette alliance lui fasse tort ; moi, je vous le mande pour vous faire voir qu'il faut que ma sœur écrive ; vous me répondez pour me montrer que c'est le procédé de M. de Mauron qui est plein d'incivilité pour vous. Eh ! vraiment je le sais bien : je le trouve tout comme vous ; ce n'est pas moi qu'il faut persuader ; mais ce n'est pas moi aussi qu'il en faut punir, et c'est ce que faisoit ma sœur avant qu'elle eût écrit. Elle est mal contente de M. de Mauron ; elle ne sait pas bonnement pourquoi ; et là-dessus elle ne veut point écrire deux lettres qui me sont très-nécessaires, et qui me causent des désagréments infinis dans une famille où je suis trop heureux d'entrer. Je trouve ce raisonnement un peu gauche, n'en déplaise à la logique de M. Descartes. Remettez-vous donc dans l'esprit, ma très-chère Madame, que je ne vous ai jamais parlé de moi-même, quand je vous ai parlé des mépris dont M. de Mauron se plaignoit. Je sens son procédé pour vous et pour moi comme il le faut sentir ; mais enfin, comme vous le disiez vous-même, le beau de ce jeu-là est d'épouser. Il faut donc épouser ; ceux qui prennent intérêt à moi, le doivent faciliter, et vous imiter vous, ma très-chère Madame, qui m'avez regardé uniquement dans tout ceci, qui avez écrit quand je vous l'ai mandé, qui n'avez point pris à gauche un mauvais point d'honneur, qui ne me punissez point des travers de M. de Mauron, et qui regardez comme une chose indifférente ce que fait M. de Mauron, pourvu qu'il me donne deux cent mille francs et sa fille.

Vous dites encore que M. de Mauron a outragé ma

sœur ; c'est sur cela, ma très-chère Madame, que je suis très-persuadé que c'est pour rire que vous parlez ainsi. Pour vous le faire comprendre, reprenons un peu vos paroles. Ma sœur est outragée. Que lui a-t-on fait? On lui a proposé de prendre pour cent mille francs une terre qui est estimée par vous-même quarante mille écus; voilà un furieux outrage. Quoi? dans le temps que tout mon bien est estimé le denier trente, que nous faisons nos partages sur ce pied-là, que je n'ai pas un sou marqué de bien que sur ce pied-là, ma sœur est outragée de ce qu'on lui propose de prendre une terre qui ne fait que le tiers de son bien, au denier vingt-cinq ? Trouvez-vous en votre conscience que M. de Mauron eût grand tort, quand il mandoit à Mme de Tisé, deux jours avant que je partisse pour aller à Vannes, afin de la disposer à cette rupture qu'il méditoit si la procuration eût encore tardé, qu'il étoit tout à fait surpris de la difficulté qu'on faisoit sur l'article de Bourbilly ; qu'en faveur de la naissance et du mérite de M. de Sévigné (ce sont ses propres termes), il vouloit bien estimer ses terres le denier trente, comme il étoit porté par le grand du bien ; et que cependant, quand on venoit au fait et au prendre, on n'estimoit ce qui devoit revenir à ma sœur que le denier quinze. Mme de Coislin lui avoit demandé dix mille écus de retour, et voilà sur quoi étoient fondés ces discours de prédilection, dont vous avez été choquée avec raison, mais qui n'étoient point hors de propos dans la bouche d'un étranger qui ne sait pas le détail de votre conduite, qui n'a nul égard à la différence de l'année 69 à l'année 83, et qui regarde simplement les choses comme elles sont dans le temps présent. Faites juges qui il vous plaira de ce raisonnement ; et s'il se trouve quelqu'un qui vous dise que ma sœur y soit outragée, je veux qu'on me coupe les deux oreilles. Ne parlons donc plus d'outrages, et considérez, s'il vous plaît, que moi,

par un très-profond respect que j'ai et que je dois avoir pour vos volontés, qui connois la droiture de vos sentiments, la bonté de votre cœur, la justesse de vos raisonnements, quand vous mariâtes ma sœur ; qui suis d'ailleurs pénétré de reconnoissance de ce que vous faites pour moi dans cette occasion, qui est beaucoup plus que ce que vous avez fait pour ma sœur, vu la différence des temps et les angoisses où vous êtes, j'ai toujours ôté à ma sœur tout ce qu'il pouvoit y avoir d'amer dans la proposition toute juste et toute raisonnable que lui faisoit M. de Mauron. Vous m'allez dire qu'elle n'est ni juste ni raisonnable ; mais mettez-vous à la place de M. de Mauron : donnez deux cent mille francs à votre fille ; voyez venir M. de Sévigné à vous avec tous ses papiers bien troussés, et voyez si vous ne voudriez pas au moins lui voir treize mille livres de rente ; et puis vous me direz s'il a grand tort. Au surplus, je finis en vous disant encore que puisque j'ai toujours ôté à ma sœur ce qui pouvoit lui déplaire dans la proposition de M. de Mauron, il n'étoit pas juste qu'elle m'en punît, et qu'elle me fît souffrir des désagréments qu'elle pouvoit m'ôter à bien meilleur marché que je ne lui ôte ceux de la proposition de M. de Mauron. Enfin elle a écrit ; je lui en ai promis de la reconnoissance ; je la lui témoignerai le prochain ordinaire, et écrirai à Monsieur l'archevêque d'Arles et à M. de la Garde ; je n'ai pas le temps, la poste va partir.

J'ai le cœur fort serré de ce que vous appelez votre chambre des Rochers votre défunte chambre. Y avez-vous donc renoncé, ma très-chère Madame ? Voulez-vous donc rompre tout commerce avec votre fils, après avoir tant fait pour lui ? Voulez-vous vous ôter à lui, et le punir comme s'il avoit manqué à tout ce qu'il vous doit ? Mon mariage ne répareroit pas un tel malheur, et je

vous aime mille fois mieux que tout ce qu'il y a dans le monde. Mandez-moi, je vous supplie, quelque chose là-dessus; car j'ai, en vérité, le cœur si gros, que s'il n'y avoit du monde dans ma chambre à l'heure qu'il est, je ne pourrois m'empêcher de pleurer. Adieu, ma très-chère Madame : ne renoncez-point à votre fils ; il vous adore, et vous souhaite toute sorte de bonheur avec autant de vérité et d'ardeur qu'il souhaite son propre salut.

POUR ***.

Toutes vos hardes sont enchantées; mais vous m'avez oublié des bas de soie. Envoyez-m'en par la poste au plus tôt, de la même couleur que l'habit.

N'oubliez pas, s'il vous plaît, des bas de soie verts et des garnitures de rubans pour la future.

Adieu, mon très-cher : me renoncez-vous aussi ? Ma foi, je ne payerai point M. d'Harouys, si vous voulez tous m'abandonner.

---

925. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, ce 1er mars.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il est vrai que j'ai tort de ne vous avoir pas mandé la conclusion du mariage de mon fils, mais cela même me servira d'excuse : demandez à notre ami Corbinelli ce que c'est que d'avoir affaire avec des bas Bretons ; il n'y a point de tête qui n'en soit renversée, et l'on ne peut pas songer à M. de Moulceau quand on fait un contrat dans la généralité de Ploermel : cette dernière pensée chasse absolument l'autre; votre souvenir ne peut pas demeurer dans une mémoire chargée de tous les inci-

dents qui ont accompagné notre mariage, jusqu'au jour de la bénédiction nuptiale. Elle fut donné le 8ᵉ de l'autre mois, et dès ce moment je me mis à respirer et à songer qu'il y avoit au monde l'antipode de notre beau-père, qui s'appeloit M. de Moulceau. Cette pensée m'a redonné la vie, et votre lettre est venue tout à propos, pour répondre à ce qu'on pensoit de vous. Notre Corbinelli a eu part aussi à mon tourbillon, car le pauvre homme n'en est pas à couvert; il a beau se parer de sa philosophie, il faut qu'il écoute mes détails cruels, qu'il entre dans mes colères, qu'il me dise que j'ai raison pour m'empêcher de la perdre tout à fait; enfin il a été dans cette occasion, comme dans plusieurs autres, le médecin de mon âme. Il a donc cette excuse, sans compter celle d'être un jeune avocat, qui veut se signaler par la perte de trois ou quatre procès de ses meilleurs amis, dont il a été le conseil. Ce pauvre M. de Housset en sait des nouvelles, en attendant mon cousin de Bussy. Je vous rendrai compte de ce dernier; car si par hasard il le gagnoit, il seroit l'homme du monde le plus riche, puisqu'il auroit l'habileté de faire voir qu'un mariage qu'on croyoit bon, n'est qu'une pure imagination, et n'a jamais été.

Vous me rendez un fort bon compte de M. de Vardes; mais renvoyez-le-nous, nous avons besoin de son mérite. Je n'approuve point qu'il ait quitté notre quartier: il est allé se planter au fond du faubourg Saint-Germain, et y traîne notre ami. Il a quitté ici tous ses anciens amis; il est vrai qu'il s'éloigne aussi de ses enfants, mais nous devons emporter la balance. Le pont Rouge a commencé à nous venger: il est parti pour Saint-Cloud, et n'a point soutenu la fureur des débâclements qui ont tout ravagé. Jamais il ne s'est vu un hiver si terrible; votre beau pays n'en a pas été exempt; et si M. le cardinal de Bonzi a trouvé des hommes morts sur

le chemin de Montpellier à Lyon, les courtisans en ont trouvé plusieurs sur le chemin de Versailles ; et nous autres bourgeois, nous n'avons pu empêcher qu'il y en ait eu la nuit dans les rues, glacés et morts, et plusieurs pauvres, et de petits enfants : c'est ainsi qu'il plaît à la Providence de faire sentir sa main de temps en temps.

Il faut, je crois, Monsieur, parcourir un peu l'hôtel de Carnavalet, et vous faire les amitiés de tous les appartements.

Ma fille se porte bien; elle ne sait encore si elle ira en Provence, ou si un procès qu'elle a la tiendra ici.

La destinée de Mlle d'Alerac paroît encore incertaine ; nous croyons pourtant que le nom de Polignac est écrit au ciel avec le sien. Si Mlle de Grignan vouloit, elle nous en diroit bien la vérité ; car elle a dans ce pays céleste un commerce perpétuel.

Le petit marquis est un petit mérite naissant qui ne se dément point ; le bon abbé est toujours le *bien Bon ;* les autres Grignans sont toujours dignes de votre estime. Je me suis embarquée insensiblement à cette longue kyrielle. Adieu, Monsieur, il ne faut pas abuser de vous. Je vous conjure de faire mes compliments à Madame votre femme ; je n'oublierai jamais tout ce qu'elle me conta un jour ici dans la pureté de son langage et la vivacité de votre climat, et la réponse qu'elle fit à Versailles.

Il me semble que je vois dans mon almanach que j'irai en Bretagne, mais ce ne sera pas sans vous dire adieu encore plus de deux fois.

La marquise DE SÉVIGNÉ.

DE CORBINELLI.

Plus de deux fois quand c'est trop d'une : quelle abomination ! quel abandonnement ! J'ai vu ce matin votre

président Bocaud, qui m'a fait l'honneur de me voir; il m'a conté qu'il a quatre enfants, et tout cela m'a renouvelé les affaires du pays. Nous avons raisonné de celles de Hollande, et d'ici. Mais que faites-vous là, abîmé dans votre présidence? revenez avec M. de Vardes. Je me jette toujours dans l'avocasserie, et je ferai perdre autant de procès pour y réussir, qu'un bon médecin fait perdre de vies avant qu'il en sauve une. Adieu, mon cher : je meurs d'envie de vous assassiner à Rambouillet, ou que vous m'y assassiniez.

---

926. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Ayant été saigné, je l'écrivis à Mme de Sévigné, en lui mandant que nous irions dîner avec elle le mardi d'après, ma fille et moi; elle m'écrivit ce billet.

Ce dimanche au soir 15e mars 1684.

Aurois-je bien été saignée ce matin? Il me semble que j'ai senti quelque légère foiblesse. Vous verrez que c'est cela; comme je me porte bien présentement, je veux croire que vous êtes de même. Aussi je vous attendrai mardi paisiblement avec ma nièce pour examiner à fond notre beurre de Bretagne.

---

927. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, le 1er juin 1684.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je ne suis point en Bretagne, Monsieur, je suis encore à Paris, et j'y serai encore quelque temps. Je m'amuse

rder le dénouement de plusieurs affaires qui déci-
u départ de ma fille. Si elle s'en va, je la suivrai
ès, c'est-à-dire en prenant une route toute con-
Si elle ne s'en va point, je ferai la belle action de
tter, parce que mille raisons me forcent d'aller en
gne. Voilà ce qui me regarde, ce qui touche notre
; et notre commerce ne vous déplaira pas, puis-
déclare qu'en quelque lieu que je sois, je conser-
pour vous un souvenir digne de la jalousie de
ami, et que je prétends que nous ne soyons point
nois sans avoir des nouvelles les uns des autres;
nous trouverons le moyen de rapprocher les deux
de la France. J'ai fait voir à Mme de Villars tout
vous me mandez de M. le maréchal de Belle-
Cette action vous a paru plus grande qu'à nous :
effet de la perspective. Nous vous donnons Luxem-
pour sujet d'admiration et de méditation. Cette
ête ne perdra rien de son prix en s'éloignant. Le
vient samedi, triomphant à son ordinaire ; M. de
s l'a prévenu, il honore Paris de sa présence, et il
ujours le bon parti de la conversation. Vous savez
ous avons perdu Mme de Richelieu, véritable dame
neur au pied de la lettre ; elle est regrettée univer-
ent : on ne sait encore qui occupera cette belle
Je ne m'amuserai point à vous conter le remue-
ge de tous les évêques, cela blesse et fait mal au
Adieu, l'aimable scélérat : écrivez-moi donc de
en temps, et adressez vos lettres ici ; on me les
oujours tenir. Voilà notre très-cher jaloux plus di-
ue jamais d'être aimé de nous tous ; j'y comprends
Vardes, qui fait fort bien son devoir.

DE CORBINELLI.

i attendu la fin de cette lettre pour commencer la

preuve de ma tranquillité sur vos amours. Je l'ai lue tout entière, et comme je tirois mes lunettes, elle m'a demandé si c'étoit un poignard. Vous voyez par là que l'on me veut causer des inquiétudes, et que l'on n'en prend point; vous direz l'un et l'autre peut-être avec Corneille, qu'on en a d'autant plus qu'on s'efforce davantage de les cacher. Je l'avoue, et ne me tiens qu'à mon imagination sur ce point. Peut-être si on la fondoit dans un creuset, on en tireroit plus de dix onces du mal dont je crois être guéri. Mais pourquoi guérir d'un mal agréable et causé par deux sujets si dignes? J'ai lu votre lettre du 10e avec plaisir : sur quoi je vous dirai que j'en veux toujours à la jurisprudence, et que j'en sais assez pour faire perdre le procès à tous mes amis; ce qui peut arriver à ma louange par l'ignorance palpable des tribunaux, où c'est se mettre en passe de tout perdre que de parler raison, règle, ordonnances et lois. M. de Vardes est ici plus délicieux que jamais, et joignant les perfections humaines et la sagesse de l'honnête homme à celle d'un bon chrétien. Adieu, mon ami : la jalousie me reprend. Je vous quitte en vous assurant que jamais un homme amoureux à mourir, n'a tant aimé son rival.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je hais ce rival, mais c'est de m'effacer et d'écrire si bien dans ma mauvaise lettre. Le poignard changé en lunettes me fait souvenir de cet assassinat que vous aviez dessein de faire un soir à Rambouillet : on seroit heureux si l'on pouvoit passer sa vie avec les gens qui nous plaisent, et dont l'esprit et l'humeur nous charment. Je me souviens encore de Livry. Je me garderai bien de perdre l'espérance de vous y revoir quelque jour. Et pourquoi non? Notre bon abbé se porte à merveilles; il vous fait des compliments très-sincères. Ma

fille, ses belles-filles, le Coadjuteur même, tout cela se réveille à votre nom, et vous demande la continuation d'un souvenir qui leur est agréable. Voilà ce qui me restoit à vous dire, Monsieur, en vous demandant pour moi ce que je demande pour les autres.

---

928. — DE MADAME DE GRIGNAN ET DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

Ce 13e juin.

DE MADAME DE GRIGNAN.

On m'a mandé de Languedoc que j'y avois un procès, que l'on y poursuivoit vivement M. de Grignan, et que les commissaires étoient d'étranges gens. Je les ai bien maudits, Monsieur, et puis j'ai su que vous étiez un des plus importants : c'est donc vous à qui j'ai donné tant de malédictions, et vous auprès de qui j'ai cherché des protections pour adoucir votre rigueur, et faire entendre la justice de ma cause. C'est à M. d'Argouges à qui j'ai l'obligation d'avoir appris que ce commissaire odieux et ce M. de Monceaux tant estimé n'étoient qu'un. Toute la colère allumée contre le premier a disparu à ce nom, et les armes me sont tombées de la main comme celles d'Arcabonne quand elle reconnoît Amadis. C'est à M. de Monceaux à qui s'adresse cette citation de l'opéra ; vous jugez bien, Monsieur, qu'en qualité de commissaire, je ne vous citerai que des lois. Il y en a une de bien établie dans le monde, et surtout parmi les honnêtes gens, c'est de ne les point condamner sans les entendre : voilà, Monsieur, en quoi consiste la grâce que j'ai à vous demander aujourd'hui. Les gens de M. le prince de Conti nous demandent une terre que nous possédons depuis trois cents ans. Je sais par M. de Corbinelli que c'est un furieux titre qu'une possession de trois cents ans ;

nous vous demandons, Monsieur, le loisir de rassembler nos preuves pour vous convaincre du peu de droit de M. le prince de Conti, et de la bonté du nôtre. Nos gens d'affaires sont ici pour un procès qui m'y arrête : dès qu'ils seront de retour, qui sera dans peu, ils vous étaleront nos pancartes, et vous conviendrez que nous ne résistons à un si grand prince, que par la nécessité où l'on est de conserver un bien très-légitimement acquis. Il faut sentir une grande justice de son côté, Monsieur, pour ne vous pas craindre, quand il est question de M. le prince de Conti ; et j'avoue que l'on ne peut se croire plus en sûreté que j'y suis, sachant ce que je sais de l'affaire, et vous connoissant comme je vous connois, le plus juste, le plus éclairé juge, comme le plus estimable et le plus aimable ami du monde. Je demande pardon de cette douceur à votre dignité de commissaire, et fais ma protestation qu'elle n'est point en vue de vous corrompre, mais de rendre honneur à une vérité que je pense souvent et ne vous dis jamais ; il me semble pourtant que vous devez quelquefois m'entendre par ma mère, et me donner part aux protestations qu'elle vous fait de temps en temps de vous honorer infiniment.

La comtesse DE GRIGNAN.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ma fille a fort bien dit, mais elle a oublié de vous dire que M. d'Argouges lui a dit en ma présence qu'elle vous dît de sa part de lui donner du temps ; songez donc que c'est M. d'Argouges qui vous en prie, mais n'y songez qu'en cas que la considération de cette comtesse de Grignan eût besoin de ce secours. Je vous avoue que j'ai eu envie de rire, quand j'ai vu que ce commissaire où il nous renvoyoit étoit ce cher ami que nous aimons et que nous estimons si parfaitement.

Mme la duchesse d'Arpajon est nommée dame d'honneur. C'est Mme de Maintenon qui a rempli cette place, qu'elle avoit refusée. Le Roi a dit que Mme de Rochefort étoit trop jeune, et a dit à Madame la Dauphine que Mme d'Arpajon avoit eu une parfaite beauté, une parfaite réputation, qu'elle étoit douce, complaisante, sûre, qu'il ne connoissoit pas par lui-même toutes ces bonnes qualités, mais par quelqu'un à qui il se fioit autant qu'à lui-même. La voilà donc transportée de joie, au-dessus du vent et de tous les procès de M. d'Ambres, en état de bien marier sa fille. C'est ainsi que la Providence a rangé cette grande affaire que M. de Louvois vouloit faire tomber à la maréchale de la Mothe; M. de Créquy et la voix publique, à la duchesse de Créquy. Voilà qui est fait, et c'est l'ouvrage de Mme de Maintenon, qui s'est souvenue fort agréablement de l'ancienne amitié de M. de Beuvron et de Mme d'Arpajon pour elle, du temps qu'elle étoit Mme Scarron.

La jeune duchesse de Ventadour est dame d'honneur de Madame : la jeunesse n'a point fait de tort à celle-là ; elle fait les délices du Palais-Royal ; Monsieur en a parlé comme s'il étoit honoré qu'elle eût bien voulu cette place.

Enfin notre ami a si bien fait à force de raisonner, de conclure, d'écrire, et de philosopher, que M. de Bussy perdit hier son procès tout du long et tout du lé. Sa fille, obligée de reconnoître le mari et l'enfant, est condamnée à donner cent francs d'aumônes. Ce procès mettra notre ami en vogue. Bussy bondit dans les nues, sa fille est forcenée dans son lit. Dieu l'a ainsi réglé de toute éternité. *Amen.*

La M. DE SÉVIGNÉ.

929. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A CHARLES DE SÉVIGNÉ.

A Paris, ce 5e août.

Il faut qu'en attendant vos lettres, je vous conte une fort jolie petite histoire. Vous avez regretté Mlle de*** ; vous avez mis au rang de vos malheurs de ne l'avoir point épousée ; vos meilleures amies étoient révoltées contre votre bonheur : c'étoient Mme de Lavardin et Mme de la Fayette, qui vous coupoient la gorge. Une fille de qualité, bien faite, avec cent mille écus ! ne faut-il pas être bien destiné à n'être jamais établi, et à finir sa vie comme un misérable, pour ne pas profiter des partis de cette conséquence, quand ils sont entre nos mains? Le marquis de*** n'a pas été si difficile : la voilà bien établie. Il faut être bien maudit pour avoir manqué cette affaire-là : voyez la vie qu'elle mène, c'est une sainte, c'est l'exemple de toutes les femmes. Il est vrai, mon très-cher, jusqu'à ce que vous ayez épousé Mlle de Mauron, vous avez été prêt à vous pendre ; vous ne pouviez mieux faire, mais attendons la fin. Toutes ces belles dispositions de sa jeunesse, qui faisoient dire à Mme de la Fayette qu'elle n'en auroit pas voulu pour son fils avec un million, s'étoient heureusement tournées du côté de Dieu : c'étoit son amant, c'étoit l'objet de son amour ; tout s'étoit réuni à cette unique passion. Mais comme tout est extrême dans cette créature, sa tête n'a pas pu soutenir l'excès du zèle et de l'ardente charité dont elle étoit possédée ; et pour contenter ce cœur de Madeleine, elle a voulu profiter des bons exemples et des bonnes lectures de la vie des saints Pères du désert, et des saintes pénitentes. Elle a voulu être le *don Quichotte* de ces admirables histoires ; elle partit, il y a quinze jours, de chez elle à quatre heures du matin avec

cinq ou six pistoles, et un petit laquais ; elle trouva dans le faubourg une chaise roulante ; elle monte dedans, et s'en va à Rouen toute seule, assez déchirée, assez barbouillée, de crainte de quelque mauvaise rencontre ; elle arrive à Rouen, elle fait son marché de s'embarquer dans un vaisseau qui va aux Indes ; c'est là où Dieu l'appelle, c'est où elle veut faire pénitence, c'est où elle a vu, sur la carte, les endroits qui l'invitent à finir sa vie sous le sac et sur la cendre, c'est là où l'abbé Zosime la viendra communier quand elle mourra. Elle est contente de sa résolution, elle voit bien que c'est justement cela que Dieu demande d'elle ; elle renvoie le petit laquais en son pays ; elle attend avec impatience que le vaisseau parte ; il faut que son bon ange la console de tous les moments qui retardent son départ ; elle a saintement oublié son mari, sa fille, son père et toute sa famille ; elle dit à toute heure :

Çà courage, mon cœur, point de foiblesse humaine.

Il paroît qu'elle est exaucée, elle touche au moment bienheureux qui la sépare pour jamais de notre continent ; elle suit la loi de l'Évangile, elle quitte tout pour suivre Jésus-Christ. Cependant on s'aperçoit dans sa maison qu'elle ne revient point dîner ; on va aux églises voisines, elle n'y est pas ; on croit qu'elle viendra le soir, point de nouvelles ; on commence à s'étonner, on demande à ses gens, ils ne savent rien ; elle a un petit laquais avec elle, elle sera sans doute à Port-Royal des Champs, elle n'y est pas ; où pourra-t-elle être ? On court chez le curé de Saint-Jacques du Haut-Pas ; le curé dit qu'il a quitté depuis longtemps le soin de sa conscience, et que la voyant toute pleine de pensées extraordinaires, et de desirs immodérés de la Thébaïde, comme il est homme tout simple et tout vrai, il n'a point voulu se mêler de sa conduite ; on ne sait plus à qui avoir recours :

un jour, deux, trois, six jours ; on envoie à quelques ports de mer, et par un hasard étrange, on la trouve à Rouen sur le point de s'en aller à Dieppe, et de là au bout du monde. On la prend, on la ramène bien joliment, elle est un peu embarrassée :

J'allois, j'étois.... l'amour a sur moi tant d'empire.

Une confidente déclare ses desseins; on est affligé dans la famille; on veut cacher cette folie au mari, qui n'est pas à Paris, et qui aimeroit mieux une galanterie qu'une telle équipée. La mère du mari pleura avec Mme de Lavardin, qui pâme de rire, et qui dit à ma fille : « Me pardonnez-vous d'avoir empêché que votre frère n'ait épousé cette infante ? » On conte aussi cette tragique histoire à Mme de la Fayette, qui me l'a répétée avec plaisir, et qui me prie de vous mander si vous êtes encore bien en colère contre elle ; elle soutient qu'on ne peut jamais se repentir de n'avoir pas épousé une folle. On n'ose en parler à Mlle de Grignan, son amie, qui mâchonne quelque chose d'un pèlerinage, et se jette, pour avoir plus tôt fait, dans un profond silence. Que dites-vous de ce petit récit ? vous a-t-il ennuyé ? N'êtes-vous pas content ?

Adieu, mon fils : M. de Schomberg marche en Allemagne avec vingt-cinq mille hommes ; c'est pour faire venir plus promptement la signature de l'Empereur. La *Gazette* vous dira le reste.

---

930. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.

Lundi [11e septembre] 1684.

En cent mille paroles je ne pourrois vous dire qu'une vérité, qui se réduit à vous assurer, Mademoiselle, que

ous aimerai et vous adorerai toute ma vie : il n'y a ce mot qui puisse remplir l'idée que j'ai de votre aordinaire mérite. J'en fais souvent le sujet de mes iirations, et du bonheur que j'ai d'avoir quelque : à l'amitié et à l'estime d'une telle personne. Comme onstance est une perfection, je me réponds à moine que vous ne changerez point pour moi ; et j'ose vanter que je ne serai jamais assez abandonnée de u pour n'être pas toujours toute à vous. Dans cette fiance, je pars pour Bretagne, où j'ai mille affaires ; ous dis adieu, et vous embrasse de tout mon cœur ; 'ous demande une amitié toute des meilleures pour de Pellisson ; vous me répondrez de ses sentiments.)orte à mon fils vos *Conversations* ; je veux qu'il en : charmé, après en avoir été charmée.

---

931. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Étampes, mercredi 13e septembre.

'ous croyez bien, ma chère belle, que malgré tous excellents conseils, je me suis trouvée, en vous quit-, au milieu de mille épées, dont on se blesse, quelsoin qu'on prenne de les éviter. Je n'osois penser, i'osois prononcer une parole ; je trouvois partout sensibilité si vive, que mon état n'étoit pas soutele. J'ai vécu de régime selon vos avis : enfin je fais du mieux que je puis ; je me porte très-bien ; j'ai ni, j'ai mangé, j'ai vaqué au *bien Bon*, et me voilà. fait répéter les raisons de mon voyage, je les ai vées si fortes, que j'ai reconnu ce qui avoit formé résolution ; mais comme la douleur de vous quitter es avoit un peu effacées, j'ai besoin encore qu'elles servent pour soutenir votre absence avec quelque

tranquillité ; je n'en suis pas encore là, je suis agitée de l'envie de vous retrouver : n'oubliez pas ce que vous m'avez dit là-dessus. Je suis ravie de songer que vous êtes à Versailles : je crois que la diversité des objets vous aura soutenue, mieux que n'ont fait à mon égard ceux de Châtres et d'Étampes. J'espère que votre voyage sera heureux ; comment pourroit-on vous refuser ? Je vous recommande votre santé : c'est une grande consolation pour moi, que de songer à ces bonnes petites joues que je vous ai laissées ; conservez-les-moi. En vérité, je n'ose appuyer sur rien, tout me fait mal ; c'est une plaisante chose à une substance qui pense, que de n'oser penser. Je remercie les beaux yeux de Mlle d'Alerac des larmes qu'ils ont répandues pour moi ; mais, mon Dieu ! quels remerciements n'aurois-je point aussi à vous faire de tant de tendresse, de tant de douleur ? Ah ! il faut passer cela bien vite : croyez, en un mot, que mon cœur est à vous, que tout vous y cède, et vous y laisse régner souverainement.

---

932. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Amboise, samedi au soir 16e septembre.

Je n'ai point de vos nouvelles, ma très-chère, et c'est la chose du monde que je souhaite le plus présentement. Je vous ai écrit d'Étampes et d'Orléans ; je vous envoyois l'excuse du bon abbé du Pile : lui seul nous étoit bon ; car pour Mme de Pont, dont je vous avois parlé, et qui a bien de l'esprit et du mérite, mon oncle l'abbé en eut une telle frayeur, qu'il ne vivoit plus. J'allai donc le matin la voir ; elle cause en perfection ; je lui fis entendre ce qui m'empêchoit de la prier de s'embarquer avec nous : elle l'entendit joliment, et voyant combien il falloit peu languir avec elle, j'eus peur à mon tour

'être obligée d'avoir de l'esprit treize ou quatorze eures durant, dans mon carrosse, qui est devenu ba-ɩau, et je préférai l'ennui à la contrainte. Je trouvai ɪcore M. de Duras dans cette hôtellerie d'Orléans; il en va à Duras; et nous partîmes très-seuls, le bon bbé et moi, pour venir coucher à Saint-Dié, n'ayant u gagner Blois. Nous eûmes un peu de vent contraire, t arrivâmes délicieusement au clair de la lune. Il n'y voit point de logis, tout étoit plein de l'équipage de Ionsieur le Duc : son écuyer, m'entendant nommer, me onna honnêtement sa chambre ; je l'en ferai remercier ar Mme de la Fayette. Nous sommes partis ce matin : ai voulu arrêter à Blois, pour savoir si par hasard je 'y trouverois point une de vos lettres; il n'y en avoit oint. Nous n'avons point voulu passer Amboise; nous vons essuyé dans le bateau, à cent pas de ce pont, un etit orage, qui étoit assez poétique; mais nous nous ɔmmes tapis contre le rivage, et nous devions payer par ι l'excès du beau temps d'hier au soir et d'aujourd'hui. Ious entendrons demain la messe, et nous irons à six eues au delà de Tours; car je veux éviter les festins et ɜs honnêtetés de Dangeau; quand on a un *bien Bon*, n n'est pas si portative. Eh bien! ma chère enfant, que ites-vous de ce fade récit? Croyez-vous qu'il y ait quel-u'un de mieux instruit que vous de ce qui se passe sur ɩ rivière de Loire? Telle est ma destinée de ne pouvoir lus vous mander que des misères; mais vous les aimez, uand elles vous apprennent que je me porte parfaite-ɩent bien; point de vapeurs : enfin je vis en votre ab-ɜnce ; j'en suis honteuse, car je ne devrois point soute-ir le véritable déplaisir que je porte avec moi, de vous voir quittée dans un lieu où je dois être naturellement vec vous; cela me serre le cœur, et il faut avoir bien ris sur moi-même pour entrer, comme j'ai fait, dans s raisons *qui m'ont chassée* : tout cela s'est tourné je

ne sais comment. N'allez-vous point à Livry ? Allez-y, je vous en prie, songez-y à moi ; mais avec cette fermeté et cette philosophie qui vous font gouverner si sagement vos pensées : pour moi, je ne saurois vivre avec tant de régime ; et nulle chose ne peut m'empêcher de vous voir et de vous regretter toujours, et d'être sensiblement touchée, et de votre amitié, et de la mienne. Je trouve que je perds dans ma vie un temps qui me devoit être bien précieux : j'y ai été un peu trompée ; et puis, je vous avoue que mes affaires m'ont fait peur. Ah, ma belle ! que j'aurois besoin de vous pour me réjouir, et pour soutenir mon courage ! La beauté de cette rivière fait ma principale occupation : j'ai lu toute la vie de Mme de Montmorency ; elle se laisse lire.

Adieu, ma chère Comtesse : je veux faire mes lettres courtes, et je ne puis ; voyez de quelles bagatelles celle-ci est pleine. Envoyez faire une amitié à M. et à Mme de Coulanges, et des compliments à l'hôtel de Chaulnes, s'il y en a encore un. Mon marquis m'a-t-il oubliée ? comment êtes-vous avec le coadjuteur ? et le chevalier ? et M. de Grignan ? Vraiment, vous avez bien des choses à me dire ; mais surtout de vous, et de votre santé, et de votre voyage. Je trouverai tout au moins de vos nouvelles à Angers.

---

933. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Saumur, lundi au soir 18e septembre.

Toujours le vent contraire, ma chère bonne, depuis que je vous ai quittée ; c'est un mouvement si violent pour moi, que tout se fait à force de rames : cela m'a arrêtée un jour plus que je ne pensois, en sorte que je n'arriverai que demain à Angers, qui sera justement huit jours après mon départ : je crois que j'y trouverai mon

fils. Je vous écrirai de cette bonne ville. Je verrai demain, avant que de partir, ma nièce de Bussy, dont les tourières ont aboyé sur moi, que je n'étois pas encore abordée. La beauté du pays a fait mon seul amusement : nous sommes quatorze et quinze heures, le *bien Bon* et moi, dans ce carrosse, tournant même le dos à notre cabane, qui nous amuseroit ; mon carrosse est tourné autrement que la dernière fois. Nous attendons notre dîner comme une chose considérable dans notre journée; nous mangeons chaud, nos terrines ne cèdent point à celles de M. de Coulanges. J'ai lu, mais j'étois distraite, et j'ai compté les ondes plutôt que de m'appliquer encore aux histoires des autres; cela reviendra, s'il plaît à Dieu. Songez, ma chère mignonne, que je vous écris à tout moment, que je vous ennuie avec confiance de l'ennuyeux récit de mon triste voyage, et que depuis huit jours je n'ai pu recevoir un seul mot de vous. Toutes nos journées ont été dérangées, mais j'espère recevoir demain de vos nouvelles à Angers; j'en ai une extrême envie ; vous le croyez bien, ma très-chère bonne, et qu'ayant été contrainte de penser sans cesse à vous, je n'ai pas manqué de repasser sur tous les sujets que j'ai de vous aimer, et d'être persuadée de votre tendresse, et qu'ainsi la mienne est toute chaude et toute renouvelée ; la Providence l'a ainsi ordonné : toute société nous a manqué ; il y auroit bien des choses à dire sur les plaisirs ou la contrainte qu'on en recevroit. Notre *très-bien Bon* est content et en parfaite santé, et moi aussi : il vous embrasse ; parlez de moi à toute votre famille; et votre santé, ma chère, est-elle parfaite? Je saurai demain tout cela, et votre voyage de Versailles. Nous vous embrassons tous deux.

---

934. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Angers, mercredi 20e septembre.

J'arrivai hier à cinq heures au pont de Cé, après avoir vu le matin à Saumur ma nièce de Bussy, et entendu la messe à la bonne Notre-Dame. Je trouvai, sur le bord de ce pont, un carrosse à six chevaux, qui me parut être mon fils : c'étoit son carrosse et l'abbé Charrier, qu'il a envoyé me recevoir, parce qu'il est un peu malade aux Rochers; cet abbé me fut agréable; il a une petite impression de Grignan par son père et par vous avoir vue, qui lui donna un prix au-dessus de tout ce qui pouvoit venir au-devant de moi : il me donna votre lettre écrite de Versailles, et je ne me contraignis point devant lui de répandre quelques larmes, tellement amères, que je serois étouffée, s'il avoit fallu me contraindre : ah! ma bonne et très-aimable, que ce commencement a été bien rangé! vous affectez de paroître une véritable Dulcinée; ah! que vous l'êtes peu! et que j'ai vu au travers de la peine que vous prenez à vous contraindre cette même douleur et cette même tendresse qui nous fit répandre tant de larmes en nous séparant! Ah! ma bonne, que mon cœur est pénétré de votre amitié! que j'en suis bien parfaitement persuadée, et que vous me fâchez, quand, même en badinant, vous dites que je devrois avoir une fille comme Mlle d'Alerac, et que vous êtes imparfaite! Cette Alerac est aimable de me regretter comme elle fait; mais ne me souhaitez jamais rien que vous : vous êtes pour moi toutes choses, et jamais on n'a été aimée si parfaitement d'une fille bien-aimée que je le suis de vous. Ah! quels trésors infinis m'avez-vous quelquefois cachés! Je vous assure pourtant, ma très-chère bonne, que je n'ai jamais douté

du fond, mais vous me comblez présentement de toutes ces richesses, et je n'en suis digne que par la très-parfaite tendresse que j'ai pour vous, qui passe au delà de tout ce que je pourrois vous en dire.

Vous me paroissez assez mal contente de votre voyage et du dos de Mme de Brancas; vous avez trouvé bien des portes fermées; vous avez, ce me semble, fort bien fait d'envoyer votre lettre. On mande ici que le voyage de la cour est retardé; peut-être pourrez-vous revoir M. de Louvois : enfin Dieu conduira cela comme tout le reste. Vous savez bien comme je suis pour ce qui vous touche, ma chère bonne : vous aurez soin de me mander la suite. Je viens d'ouvrir la lettre que vous écrivez à mon fils; quelle tendresse vous y faites voir pour moi! quels soins! que ne vous dois-je point, ma chère bonne! Je consens que vous lui fassiez valoir mon départ dans cette saison; mais Dieu sait si l'impossibilité et la crainte d'un désordre honteux dans mes affaires, n'en a pas été la seule raison. Il y a des temps dans la vie, où les forces épuisées demandent à ceux qui ont un peu d'honneur et de conscience, de ne pas pousser les choses à l'extrémité. Voilà le fond et la pure vérité, et voilà ce qui a fait marcher le *bien Bon*, qui est en vérité fort fatigué d'un si long voyage. J'allai hier descendre chez le saint évêque : je vis l'abbé Arnauld, toujours très-bon ami, et content de votre billet honnête. Ils me rendirent le soir la visite; et je vis entrer, un moment après, Mmes de Vesins, de Varennes et d'Assé : la dernière vous reverra bientôt.

Adieu, ma chère bonne mignonne : je vais dîner chez le saint évêque. J'aime la belle d'Alerac, dites-le-lui, et parlez de moi à ceux qui sont auprès de vous, et qui s'en souviennent. Allez à Livry, et si vous y pensez à moi, comme vous me le dites en vers et en prose, croyez qu'il n'y a point de moment où je ne pense à vous,

avec une tendresse vive et sensible qui durera autant que moi.

A Angers, ce jeudi 21e septembre.

Je pars, ma bonne, pour les Rochers; je ne puis monter en carrosse, sans vous dire encore un petit adieu. J'ai dîné, comme vous savez, avec ce saint prélat: sa sainteté et sa vigilance pastorale est une chose qui ne se peut comprendre; c'est un homme de quatre-vingt-sept ans, qui n'est plus soutenu dans les fatigues continuelles qu'il prend que par l'amour de Dieu et du prochain. J'ai causé une heure en particulier avec lui; j'ai trouvé dans sa conversation toute la vivacité de l'esprit de ses frères; c'est un prodige, je suis ravie de l'avoir vu de mes yeux. J'ai été toute l'après-dînée au Ronceraí et à la Visitation. Mademoiselle d'Alerac, votre demoiselle de Sennac a fait la malade et ne m'a pas voulu voir. Ces bonnes Vesins, d'Assé et Varennes ne m'ont point quittée, et m'ont fait une grande collation; et les revoilà encore qui viennent me dire adieu, et le saint prélat, et l'abbé Arnauld: nous ne faisons point comme cela les honneurs de Paris. J'aurai, ma chère bonne, de vos lettres aux Rochers, et je vous écrirai; mon Dieu, ma chère Comtesse, aimez-moi toujours!

---

935. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ ET DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 24e septembre.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

Je juge, ma belle petite sœur, de votre chagrin par la joie que j'ai présentement. J'ai ma mère et le *bien Bon; ils sont* tous deux en très-bonne santé, malgré la fatigue

du voyage. Je comprends l'inquiétude que vous aurez pendant leur absence; je n'entreprends pas de vous rassurer, mais vous pouvez compter que tout ce que les soins et l'application peuvent faire sera employé pour la conservation d'une vie si précieuse. Je vous pardonne de me porter envie présentement, mais il étoit juste qu'elle partageât un peu entre nous deux les plaisirs qu'elle donne par sa présence; ne m'en haïssez pas, ma belle petite sœur, et à mon exemple aimez vos rivaux : c'est ce que Mme de Coulanges a reconnu en moi, à ce qu'elle dit, et ce que j'ai toujours senti dans mon cœur pour vous. Mon oncle m'a donné ce matin le joli présent de ma princesse; nous avons été une demi-heure, l'abbé Charrier, lui et moi, à vouloir ouvrir ce petit flacon : nous avons tant fait par nos *tournées*, que nous avons fait tourner le bouchon; il y avoit un peu de peine au commencement, mais comme nous nous relayions tous trois l'un après l'autre, il tourne présentement avec beaucoup de facilité. Ma mère nous a donné une autre manière de l'ouvrir, qu'elle a trouvée bien plus aisée qu'elle n'étoit avant que nous y eussions apporté nos soins, et il en arrive une grande commodité : c'est que l'eau de la Reine d'Hongrie en sort toute seule, sans qu'on ait la peine de l'ouvrir.

Adieu, ma très-chère et très-aimable petite sœur : mille remerciements à ma divine princesse; que je m'ennuie qu'elle ne soit pas encore vicomtesse, et que je serai aise quand cette métamorphose sera arrivée! Je fais une oraison très-dévote et jaculatoire à *sainte Grignan*, et vous embrasse de tout mon cœur.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je vous ai tant écrit, ma bonne, que je ne fais ici que vous embrasser tendrement; je meurs d'envie de savoir

de vos nouvelles; j'ai bien eu des lettres, mais pas une de vous; votre belle-sœur me prie de vous dire mille choses, que vous imaginez aisément.

---

936. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 27e septembre.

Enfin, ma fille, voilà trois de vos lettres. J'admire comme cela devient, quand on n'a plus d'autre consolation : c'est la vie, c'est une agitation, une occupation, c'est une nourriture; sans cela on est en foiblesse, on n'est soutenue de rien, on ne peut souffrir les autres; enfin on sent que c'est un besoin de recevoir cet entretien d'une personne si chère. Tout ce que vous me dites est si tendre et si touchant, que je serois aussi honteuse de lire vos lettres sans pleurer, que je le serai, cet hiver, de vivre sans vous. Parlons un peu de Versailles; j'ai fort bonne opinion de ce silence; je ne crois point qu'on veuille vous refuser une chose si juste dans un temps de libéralités : vous voyez que tous vos amis vous ont conseillé de faire cette tentative; quel plaisir n'auriez-vous pas, si par vos soins et vos sollicitations vous obteniez cette petite grâce! Elle ne pourroit venir plus à propos; car je crois, et cette peine se joint souvent aux autres, que vous êtes dans de terribles dérangements. Pour moi, je suis convaincue que je ne serois jamais revenue de ceux où m'auroit jetée un retardement de six mois : quand on a poussé les choses à un certain point, on ne trouve plus que des abîmes; et vous êtes entrée la première dans ces raisons; elles font ma consolation, et je me les redis sans cesse.

Nous menons ici une vie assez triste; je ne crois pas *cependant* que plus de bruit me fût agréable. Mon fils a

été chagrin de ces espèces de clous; ma belle-fille n'a que des moments de gaieté, car elle est tout accablée de vapeurs; elle change cent fois le jour de visage, sans en trouver un bon; elle est d'une extrême délicatesse; elle ne se promène quasi pas; elle a toujours froid; à neuf heures du soir, elle est tout éteinte, les jours sont trop longs pour elle; et le besoin qu'elle a d'être paresseuse fait qu'elle me laisse toute ma liberté, afin que je lui laisse la sienne : cela me fait un extrême plaisir. Il n'y a pas moyen de sentir qu'il y ait une autre maîtresse que moi dans cette maison; quoique je ne m'inquiète de rien, je me vois servie par de petits ordres invisibles. Je me promène seule, mais je n'ose me livrer à l'entre chien et loup, de peur d'éclater en cris et en pleurs; l'obscurité me seroit mauvaise dans l'état où je suis : si mon âme peut se fortifier, ce sera à la crainte de vous fâcher que je sacrifierai ce triste divertissement; présentement c'est à ma santé, et c'est encore vous qui me l'avez recommandée; mais enfin, c'est toujours vous. Il ne tient pas à moi qu'on ne sache l'amitié tendre et solide que vous avez pour moi; j'en suis convaincue, j'en suis pénétrée; il faudroit que je fusse bien injuste pour en douter. Si Mme de Montchevreuil a cru que ma douleur surpassoit la vôtre, c'est qu'ordinairement on n'aime point sa mère comme vous m'aimez. Pourquoi vous allez-vous blesser à l'épée de voir ma chambre ouverte? Qu'est-ce qui vous pousse dans ce pays désert? C'est bien là où vous me redemandez. Vous m'avez fait un grand plaisir de me parler de Versailles : la place de Mme de Maintenon est unique dans le monde; il n'y en a jamais eu, et il n'y en aura jamais : vous n'aurez pas oublié au moins de lui faire remonter quelques paroles par Mme de Montchevreuil. Je ne veux point d'aide pour la chaise de M. de Coulanges; laissez-moi faire, je bats monnoie ici. Je suis fort aise que notre mariage n'aille plus

à reculons, et que Monsieur le Coadjuteur et vous, soyez toujours liés par mes deux joues; conservez-moi les vôtres, ma très-aimable, conservez votre santé, ne vous fatiguez plus tant, ayez pitié de moi; j'aurois bien de la peine à soutenir plns de tristesse que je n'en ai.

La mort de Mme de Cœuvres est étrange, et encore plus celle du chevalier d'Humières : hélas! comme cette mort va courant partout et attrapant de tous côtés! Je me porte parfaitement bien; je fais toujours quelque scrupule d'attaquer cette perfection par une médecine. Nous attendons les capucins : cette petite femme-ci fait pitié; c'est un ménage qui n'est point du tout gaillard : ils vous font tous deux mille compliments. On ne me presse point de donner mon amitié, cela déplaît trop; point d'empressement, rien qui chagrine, rien qui réveille aussi : cela est tout comme je le souhaitois. Corbinelli est trop heureux des bontés que vous avez pour lui; je l'envie bien présentement : voilà ce que lui vaut mon amitié. Le *bien Bon,* qui veut que je vous dise bien des choses pour lui, calcule tout le jour et se porte bien.

Adieu, ma chère enfant : que puis-je vous dire qui approche de ce que je sens pour vous? On m'envoie les gazettes; vous songez à tout, vous êtes adorable. Vous parlez de mes lettres, je voudrois que vous vissiez les traits qui sont dans les vôtres, et tout ce que vous dites en une ligne; vous perdez beaucoup à ne les pas lire. Je vous demande un compliment à M. de Cœuvres et à Mme de Mouci, sur son action héroïque, qui met en peine pour sa santé. Vous devriez écrire joliment à M. de Lamoignon, de votre part et de la mienne, sur la douleur qu'il a eue de voir mourir son ami entre ses bras.

---

937. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 1er octobre.

Quoique ma lettre soit datée du dimanche, je l'écris aujourd'hui, samedi au soir; il n'est que dix heures, tout est retiré; c'est une heure où je suis à vous d'une manière plus particulière qu'au milieu de ce qui est ordinairement dans ma chambre : ce n'est pas que je sois contrainte, je sais me débarrasser; je me promène seule, et quoi que vous disiez, ma très-chère, je serois bien oppressée si je n'avois pas cette liberté. J'ai besoin de penser à vous avec attention, comme j'avois besoin de vous voir; et si mes épées pouvoient un peu s'émousser et ne me pas percer, comme je vous le mandois d'Étampes, ce temps qui vous est destiné seroit nécessaire à ma santé, comme il l'est présentement au soulagement de mon cœur. Je vous disois une vérité amère, c'est que vous me quittâtes dans un état où toutes mes pensées étoient autant de pointes aiguës : je ne savois comment faire pour m'en garantir; car on est extrêmement exposée aux coups, quand on se fait des blessures de toutes ses pensées. Mais revenons, ma fille : je vous écris donc en paix et en repos; et quoique je sois avec vous, je sens toujours fort tristement notre séparation : c'est aujourd'hui le huitième jour que je suis ici : me voilà bien avancée. L'abbé Charrier est la seule personne avec qui je puisse parler de vous : il m'entend, je lui dis combien je vous aime; rien ne peut tenir sa place quand il sera parti : il entre dans mes sentiments, il est surpris des vôtres, et que les distractions de Versailles et de Paris ne vous aient point encore consolée. *Vous me regrettez comme on fait la santé*, mais je ne suis pas de votre avis : vous avez mieux senti mes cinq ou six visites par jour,

et la douceur de notre société, que l'on ne sent le plaisir de se bien porter : vous ne jugez pas équitablement de votre amitié. Pour moi, ma très-chère, je n'ai rien sur mon cœur, il n'y a moment que je n'aie été sensible au plaisir d'être avec vous : tous mes retours de messe, tous mes retours de ville, tous mes retours de chez le *bien Bon*, tout cela m'a donné de la joie ; enfin, je vous le dis dans la sincérité de mon cœur, j'ai coupé dans le vif, et le temps que j'ai passé heureusement avec vous n'avoit rien diminué de la vivacité de mes sentiments, cela est vrai. N'admirez-vous point où mon cœur me jette et m'égare? Je suis toute seule, je suis toute attendrie; cette disposition ne se rapportera point avec celle que vous aurez en recevant ma lettre ; mais il n'importe, ma chère Comtesse, il faut que vous ayez cette complaisance pour moi. Est-il possible que j'aie pu tant écrire sans avoir encore dit un mot de Mlle de Grignan? Je suis plus fâchée de cette fuite que je n'en suis surprise : elle nous portoit tous sur ses épaules, tous nos discours lui déplaisoient ; elle a bien secoué le joug du P. Moret; mais n'en pas dire un mot au Coadjuteur, cela est étrange ; a-t-elle emmené Cocole? Qu'est devenu Champagne? Qui est-ce qui l'a menée?

Je crains bien que notre mariage ne se rompe par les raisons d'intérêt que vous me dites ; ce ne sera jamais de mon consentement ; et si l'on veut donner à ronger l'espérance d'un duc qui ne viendra point, Mlle d'Alerac a bien l'air d'en être la victime et la dupe : je souhaite la santé du Coadjuteur par plusieurs raisons, celle-là est la seconde. Où sont ces petits oiseaux qui s'en étoient envolés au Puy? Vous me direz la suite. Que je vous plains, ma fille, d'avoir à rebâtir votre château ! quelle dépense hors de saison ! Il vous arrive des sortes de malheurs qui ne sont faits que pour vous ; je les sens peut-être plus encore que vous ne les sentez. Si la Providence

vouloit vous récompenser, cela seroit aisé en donnant une bonne volonté à celui à qui vous avez demandé du secours. Vous m'affligez de me dire que le grand maître a une côte rompue; enfin, sa chasse s'est tournée contre lui, comme la messe de cette pauvre marquise de Cœuvres s'est tournée contre elle. Il y a dix endroits dans votre lettre qu'il faudroit envoyer à Fontevrault, s'ils étoient mêlés avec des louanges de l'abbé Têtu. Vraiment, c'est une folie que le bien que vous dites de mes lettres : je vous le dis sincèrement, je ne comprends point quelle est votre pensée. Il est vrai que dans le bateau, ne pouvant lire de plus longues pièces, je me jetai sur cette oraison; je la trouvai convenable, et je crus qu'on ne pouvoit mieux dire de Mme de Richelieu; car ce n'étoit pas de M. de Turenne qu'il étoit question. J'en écrivis un mot à Mme de la Fayette; et l'amour-propre de l'abbé Têtu, qui ne néglige pas les petits profits, en *tourne une affaire* jusqu'à Fontevrault. Vraiment, vous n'avez qu'à me répondre pour me faire taire : je n'en serois point étonnée, si c'étoit à votre esprit que je voulusse parler; mais c'est à votre cœur, qui me répond encore mieux. Vous finissez par une douceur peu commune et trop aimable : *je suis pour vous comme la santé*, c'est-à-dire le plaisir des autres plaisirs. Venez me parler de mes fagots auprès de telles pensées! Je me connois, et vous savez que je ne m'égare point.

Voilà où je demeurai hier au soir : il est dimanche, il faut envoyer nos paquets : le soleil et le bruit ne m'ont rien ôté des sentiments que j'avois dans le silence et dans l'obscurité. Mon fils vient de partir pour Rennes; il veut être assuré que ses clous ne sont rien. Sa femme est autour de moi, entendant très-bien la partie que je fais avec elle de ne la voir d'aujourd'hui. J'ai passé la matinée dans ces bois avec mon abbé Charrier; elle y

va présentement, et je vais écrire : je vous assure que cela est fort commode. Elle a de très-bonnes qualités, du moins je le crois; mais dans ce commencement, je ne me trouve disposée à la louer que par les négatives : elle n'est point *ceci*, elle n'est point *cela;* avec le temps je dirai peut-être, elle est *cela*. Elle vous fait mille jolis compliments, elle souhaite d'être aimée de nous, mais sans empressement; *elle n'est donc point empressée :* je n'ai que ce ton jusqu'ici; elle ne parle point breton, elle n'a point l'accent de Rennes.

J'approuve fort de ne mettre autour de mon chiffre que *Madame de Sévigné*. Il n'en faut pas davantage : on ne me confondra point pendant ma vie, et c'est assez.

Je serai fort aise d'avoir ce petit amusement. M. de Coulanges songe déjà au bois doré; ainsi la dépense est bien médiocre; je n'ai pas besoin que vous m'aidiez. Mon Dieu, ma chère, qu'il fait beau! et que je vous plains de n'être point à Livry, puisque je vous ai donné ma folie pour la campagne! vous savez pourtant que je ne l'ai jamais mesurée avec le plaisir d'être avec vous : ma plus grande passion pour Livry ne portoit que deux jours en votre absence; et puisqu'une fois Mlle d'Alerac nous fit tous revenir le premier jour d'octobre, je ne vous quitterois pas quand vous gardez notre Coadjuteur. Enfin Dieu a disposé de ma destinée, et dans peu de jours j'aurai plus de campagne que je n'en voudrai. Je mets sur mon compte toutes vos bontés pour Corbinelli; il n'est pas de mauvaise compagnie, non plus que Mme de la Fayette : joignez-vous à ces deux personnes, et jugez combien je dois être gâtée sur le bon goût; je le suis bien aussi. Je n'ai encore vu ni princesse, ni Marbeuf; la princesse est en dévotion, la Marbeuf pleure une jeune nièce de dix-sept ans, belle, riche, de bonne maison; je la vis un enfant l'autre voyage; elle

étoit devenue aimable; elle revenoit d'ici et de Vitré; elle est expirée en trois jours d'une vapeur de fille; on l'a toujours saignée du bras : cela peut figurer avec Mme de Cœuvres. Adieu, très-parfaitement aimée : je baise le rhétoricien, que je défie, malgré sa rhétorique, de me persuader que je ne l'aime pas fort tendrement.

---

938. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 4e octobre.

Je m'attendois bien, ma bonne, que vous iriez bientôt à Gif; ce voyage étoit tout naturel : j'espère bien que vous m'en direz des nouvelles, et de l'effet de cette retraite pour le mariage et l'opiniâtreté de M. de Montausier à demander des choses inouïes. Tout ce qui se passe à l'hôtel de Carnavalet est mon affaire plus ou moins, selon que vous y prenez intérêt. Vous me parlez si tendrement de la peine que vous fait toujours mon absence, qu'encore que j'en sois fort touchée, j'aime mieux sentir cette douleur que de ne point savoir la suite de votre amitié et de votre tristesse. La mienne n'est point du tout dissipée par la diversité des objets; je subsiste de mon propre fonds et de la petite famille. Mon fils doit à mon arrivée de lui avoir écarté beaucoup de mauvaise compagnie, dont il étoit accablé : j'en suis ravie, car je ne suis point docile, comme vous savez, à de certaines impertinences; et comme je ne suis pas assez heureuse pour rêver comme vous, je m'impatiente et je dis des rudesses. Dieu merci, nous sommes en repos; je lis, du moins j'ai dessein de commencer un livre que Mme de Vins m'a mis dans la tête, qui est *la Réformation d'Angleterre*. J'écris et je reçois des lettres,

je suis quasi tous les jours occupée de vous. Je reçois vos lettres le lundi, jusqu'au mercredi j'y réponds; le vendredi j'en reçois encore, jusqu'au dimanche j'y réponds : cela m'empêche de tant sentir la distance d'un ordinaire à l'autre. Je me promène extrêmement, et parce qu'il fait le plus parfait temps du monde, et parce que je sens par avance l'horreur des jours qui viendront; ainsi je profite avec avarice de ceux que Dieu me donne. N'irez-vous point à Livry, ma bonne? Le chevalier ne sera-t-il point bien aise d'aller s'y reposer après ses eaux? Le Coadjuteur est guéri : tout vous y convie; je vous défie de n'y point penser à moi. Je me porte très-bien, ma chère bonne; mais vous, ne me ferez-vous point le plaisir de me dire sincèrement comme vous êtes, et si ce côté que je crains tant ne vous fait point souffrir? je vous demande cette vérité. Si vous aviez besoin d'un petit deuil, je vous en fournirois un : M. de Montmoron mourut il y a quatre jours chez lui, d'une violente apoplexie, en six heures : c'est une belle âme devant Dieu; cependant il ne faut pas juger. J'ai vu la princesse, qui parle de vous, qui comprend ma douleur, qui vous aime, qui m'aime, et qui prend tous les jours douze tasses de thé; elle le fait infuser comme nous, et remet encore dans la tasse plus de la moitié d'eau bouillante : elle pensa me faire vomir. Cela, dit-elle, la guérit de tous ses maux : elle m'assura que Monsieur le Landgrave en prenoit quarante tasses tous les matins. « Mais, Madame, ce n'est peut-être que trente. — Non, c'est quarante; il étoit mourant, cela le ressuscite à vue d'œil. » Enfin, il faut avaler tout cela. Je lui dis que je me réjouissois de la santé de l'Europe, la voyant sans deuil; elle me répondit qu'elle se portoit bien, comme je pouvois le voir par son habit; mais qu'elle craignoit d'être bientôt obligée de prendre le deuil pour sa sœur l'Electrice ; enfin je sais parfaitement les affai-

res d'Allemagne. Elle est bonne et très-aimable parmi tout cela.

Voilà une lettre pour M. de Pompone. Ma bonne, que je suis aise qu'il ait cette abbaye ! que cela est donné agréablement, lorsqu'il est en Normandie, ne songeant à rien !

Non ti l'invidio, no, ma piango il mio,

c'est-à-dire, ma chère bonne, n'y aura-t-il que vous qui n'obtiendrez rien? Croyez-vous, ma bonne, que vos affaires ne tiennent pas une grande place dans mon cœur? Je crois que j'y médite plus tristement que vous; mais, ma chère bonne, profitez de votre courage, qui vous fait tout soutenir, et continuez de m'aimer, si vous voulez rendre ma vie heureuse; car les peines que me donne cette amitié sont douces, tout amères qu'elles sont. Mille baisemains à tous les Grignans qui sont auprès de vous, et à cette belle *princesse*. J'écris à mon marquis. Mon fils est encore à Rennes; sa femme me prie de vous assurer, etc. Envoyez la lettre à M. de Pompone.

---

939. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN ET AU CHEVALIER DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 8e octobre.

A MADAME DE GRIGNAN.

Ah ! ma chère enfant, vous avez été malade ! C'est un mal fort sensible que d'avoir une amygdale enflée : cela s'appelleroit une esquinancie, si on vouloit. Vous donnez à tout cela un air de plaisanterie, de peur de m'effrayer; mais la furie de votre sang, qui vous a fait si souvent du ravage, m'empêche de rire, quand il se jette ainsi dans votre gorge. Le voyage de Gif vous a beaucoup fa-

tiguée; vous souvient-il de celui de Lambesc avec Mme de Monaco? Je crois que vous n'avez pas été si malade; mais enfin l'air, les brouillards des vallons de Saint-Bernard, la tristesse de cette retraite, des larmes, beaucoup de fatigue, mal dormir, tout cela vous a mise en état d'être saignée deux fois en deux jours. Remettez-vous, ma fille, conservez-vous, reposez-vous, et ne vous amusez point à écrire des volumes, ni à répondre aux discours à perte de vue que je vous écris dans mon loisir; si vous vous en faisiez une loi, je me résoudrois à ne vous écrire qu'une page.

AU CHEVALIER DE GRIGNAN.

Que je vous suis obligée, Monsieur, de lui avoir ôté la plume de la main! Malgré toutes ses méchantes plaisanteries, je vous conjure de l'empêcher d'écrire encore plusieurs jours, et de la soulager de ce qu'elle voudra me faire savoir, en me l'écrivant vous-même dans sa lettre. Par exemple, parlez-moi un peu plus intimement de la sainte fille, de la raison qui lui a fait perdre patience; de ce que disent M. de Montausier et Mlle d'Alerac, et comme notre mariage se trouvera de cette retraite : vous voudrez fort bien causer avec moi sur tout cela. Je vous recommande la santé de ma fille : ne la croyez point quand elle veut se coucher bien tard, et s'éveiller bien matin, et prendre sans cesse du thé, du café; je vous assure, Monsieur, que cette vie est bien mauvaise pour un sang aussi brûlant que le sien. Souvenez-vous de l'état où nous l'avons vue; n'abusons point du retour de sa beauté; elle a un mal de côté qui trouble souvent mon repos : on ne sent point de douleur où il n'y a point de mal; faites-la souvenir de la pervenche : qu'elle ne l'abandonne pas tout à fait, ne fût-ce que par reconnoissance. Allez à

Livry prendre du repos, et faites que je puisse m'assurer qu'étant avec elle, vous serez la force majeure qui l'empêchera de se faire du mal.

A MADAME DE GRIGNAN.

Ceci vous ennuie un peu, ma très-chère; mais je vous dirai : « Est-ce que je parle à toi? » Quand ce ne seroit que pour moi, conservez-vous : je n'ai point la force de soutenir votre absence et votre mauvaise santé. Je suis assurée que vous n'aurez plus de bonnes joues à me présenter; rien ne change tant que ces sortes de maux douloureux et deux bonnes saignées : je ne puis vous parler d'autre chose. J'ai bien envie de savoir de vos nouvelles; mais si Monsieur le chevalier n'est votre secrétaire d'ici à quelque temps, je ne vous écrirai plus. Mon fils revient aujourd'hui de Rennes. En son absence, j'ai causé avec sa femme; je l'ai trouvée toute pleine de raison, entrant dans toutes nos affaires du temps passé, comme une personne, et mieux que toute la Bretagne; c'est beaucoup que de n'avoir pas l'esprit *fichu*, ni de travers, et de voir les choses comme elles sont. Je vous obéis mal, quand vous voulez que je sois toujours exposée; j'ai besoin d'être de certaines heures avec vous; et cette liberté, quoique triste, m'est agréable. Il est vrai que quoi que je fasse, les jours ont ici toute leur étendue, et quelque chose encore au delà. Pour le mois de septembre, il me semble qu'il a duré six mois, et je ne comprends point qu'il n'y ait que quinze jours que je suis ici.

940. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 5e novembre.
Réponse au 31 octobre.

Non, ma chère bonne, je vous promets de ne me point effrayer de vos maux; je vous conjure de me les dire toujours comme ils sont. Vous voilà donc obligée à vous guérir de vos remèdes; cette troisième saignée fut bien cruelle, ensuite de la seconde, qui l'étoit déjà, et vos médecines mal composées; car nos capucins sont ennemis du polychreste : vous avez été bien mal menée, ma pauvre bonne, de toutes les façons : je croyois que ce fût Alliot; mais il y a presse à s'en vanter, car M. de Coulanges me mande de Chaulnes, où M. Ceron est allé en poste pour Mme de Chaulnes, qui étoit très-mal, que c'étoit lui qui avoit eu l'honneur de vous traiter, qu'il vous avoit fait saigner trois fois, et que votre mal étoit fort pressant et fort violent : c'est à vous à me dire la vérité de tout cela, car je n'y connois plus rien. Vous m'avez fait passer votre mal de gorge pour une chose sans péril, et vos saignées faites après coup fort mal à propos. Enfin, ma bonne, quoi qu'il en soit, consolez-vous, et guérissez-vous avec votre bonne pervenche, bien verte, bien amère, mais bien spécifique à vos maux, et dont vous avez senti de grands effets : rafraîchissez-en cette poitrine enflammée; et si dans cet état, qui passera, vous êtes incommodée d'écrire, comme il y a bien de l'apparence, prenez sur moi comme sur celle qui vous aime le plus, sans faire tort à personne; et sans façon et sans crainte de m'effrayer, faites-moi écrire par M. du Plessis; mettez une ligne en haut et une en bas; car il faut voir de votre écriture, et je serai ravie de penser que toute couchée et tout à votre aise,

vous causerez avec moi, et que vous ne serez point contrainte, deux heures durant, dans une posture qui tue la poitrine. Je vous serois trop obligée d'en user ainsi, et le prendrois pour une marque de votre amitié et de votre confiance. Pour votre côté, j'ai envie de vous envoyer ce que j'ai de baume tranquille, par notre abbé Charrier; il craint de le casser, c'est ce qui nous embarrasse, car pour moi, ma bonne, je ne l'ai pris que pour vous, et si M. de Chaulnes ou M. de Caumartin ou Mme de Pompone vouloient vous en donner, les capucins le rendroient cet été, aux états, aux deux premiers au double, et je le rendrois à Mme de Pompone. J'en ai très-peu. Ce baume est souverain, mais ce n'est pas pour un rhumatisme, il en faudroit des quantités infinies : c'est pour en mettre huit gouttes sur une assiette chaude, et le faire entrer dans l'endroit de votre côté où vous avez mal, et le frotter doucement, jusqu'à ce qu'il soit pénétré à loisir, et puis un linge chaud dessus; ils en ont vu des miracles; ils y souffrent autant de gouttes d'essence d'urine mêlées. Voilà ce qui est pour vous, en très-petit volume, comme vous voyez; vous me manderez au plus tôt si vous voulez que j'envoie ma petite bouteille, ou si vous voulez en emprunter; c'est un baume précieux, qui me le seroit infiniment s'il vous avoit guérie, et que je n'ai pris que pour vous; mais, ma bonne, ne négligez point votre côté.

Vous avez écrit une parfaite lettre à ces bons capucins; nous l'avons lue avec un grand plaisir; je leur envoie à Rennes, où ils tirent du tombeau la pauvre *petite personne;* ils seront ravis et honorés et glorieux de la recevoir, et je vous enverrai soigneusement leur réponse. Pour nos santés, ma bonne, je vous en parlerai sincèrement : la mienne est parfaite; je me promène quand il fait beau, j'évite le serein et le brouillard;

mon fils le craint, et me ramène. Ma belle-fille ne sort pas, elle est dans les remèdes des capucins, c'est-à-dire des breuvages et des bains d'herbes, qui l'ont fort fatiguée sans aucun succès jusques ici : ainsi nous ne sommes point en train ni en humeur de faire des promenades extravagantes. On en est tenté à Livry, et l'été, quand il fait chaud et qu'on voit une brillante lune, on aime à faire un tour; mais ici nous n'y pensons pas, nous allons entre deux soleils. Le bon abbé est un peu incommodé de sa plénitude et de ses vents : ce sont des maux où il est accoutumé; les capucins lui font prendre tous les matins un peu de poudre d'écrevisse, et assurent qu'il s'en trouvera fort bien : cela est long, et en attendant il souffre un peu. Pour moi, je n'ai plus de vapeurs; je crois qu'elles ne venoient que parce que j'en faisois cas : comme elles savent que je les méprise, elles sont allées effrayer quelques sottes : voilà, ma bonne, la vraie vérité de l'état où nous sommes. Celui où vous me représentez Mlle d'Alerac est trop charmant; c'est une petite pointe de vin qui réveille et réjouit toute une âme : il ne faut pas s'étonner si elle en a une présentement; on la sent quelquefois si peu, que c'est comme si on n'en avoit pas. Je suis persuadée que M. de Polignac en a deux à proportion, par la reconnoissance qui se joint à son amour. Il me paroît que les articles se règlent mieux à Livry que chez M. de Montausier et à Sara : c'est là que les difficultés se doivent aplanir; mais ce que je ne comprends pas, c'est la première apparition de M. de Polignac : que vouloit-il dire avec son sérieux, avec sa visite courte et cérémonieuse? Devoit-elle être de cette froideur? Ne falloit-il point expliquer avec grâce et chaleur cette longue absence, ce long silence? Et comment, après avoir si mal commencé, peut-on finir si joliment? Vous me faites de toute cette scène une

peinture charmante, dont je vous remercie, car vous savez l'intérêt que j'y prends. Est-il allé à Dunkerque? et où est cette belle Diane? Le bon abbé remercie M. du Plessis de l'honneur qu'il a fait à son canal; cela lui paroît un coup de partie pour cette pièce d'eau, comme une exécution vigoureuse dans les justices qui ne sont pas bien établies : après cela on n'en doute plus; aussi après cette espèce de naufrage, la sécheresse, la bourbe, les grenouilles feront tout ce qui leur plaira : nous serons toujours un canal où M. du Plessis a pensé se noyer. Nous avons eu ici une Saint-Hubert triste et détestable; mais il ne faut pas juger ici du temps que vous avez là-bas : vous avez chaud à Livry, vous êtes en été; la Saint-Hubert aura peut-être été merveilleuse à Fontainebleau, et nous avons des pluies et des brouillards : nous avons pourtant eu de beaux jours; il faut prendre le temps comme il vient, car nous ne sommes pas les plus forts.

Il me prit hier une folie de craindre le feu à l'hôtel de Carnavalet, c'est peut-être une inspiration; ma bonne, redoublez vos ordres : qu'on n'aille point à la cave aux fagots, comme on y va toujours, avec une chandelle sans lanterne, et qu'on prenne garde en haut au voisinage du grenier au foin : vos gens n'y perdroient rien, et nous en serions ruinés. Voilà une jolie fin de lettre et bien spirituelle; mais elle ne sera peut-être pas inutile : Clairotte et Lépine sont sages. Ma bonne, je vous demande en vérité pardon de cette prévoyance, mais quand les jours ont douze heures, et qu'on n'a pas beaucoup d'affaires, on pense à tout.

Je suis très-fâchée que le rhumatisme du chevalier ouvre de si bonne heure; Vichy ne lui a pas bien réussi cette année; je souhaite que nos capucins fassent mieux. Faites-lui mes amitiés, je vous en prie.

Je *vous crois à Paris*, et bien près d'être à Fon-

tainebleau; mais, ma bonne, irez-vous en un jour? Ayez pitié de vous, songez à ne pas augmenter vos maux, cela est préférable à tout. Il n'y a nulle affaire et nulle raison qui vous doive obliger à vous hasarder, ma chère bonne; c'est bien véritablement ma santé et ma vie que je vous recommande. C'est une étrange amertume à digérer ici que la crainte de vous voir dangereusement malade; il n'y a pas moyen de soutenir cette pensée jour et nuit; ayez donc pitié de moi.

Hélas! que pensez-vous que m'ait fait cette mort de Mme de Luynes? C'est une tristesse dont on ne peut se défendre : et que faut-il donc pour ne point mourir? Jeune, belle, reposée, toute tranquille et toute en paix, elle avoit payé le tribut de l'humanité l'année passée par une grande maladie, et la voilà morte un an après : c'est un étrange point de méditation. M. de Chaulnes en est affligé; dites-lui quelque chose. Mme de Chaulnes a été bien mal. Ils ont tant d'amitié pour moi et pour vous; ne les négligez pas.

Adieu, ma chère bonne : je ne vous puis dire assez combien je vous aime; allez-vous sitôt ne plus aimer Mme de Coulanges, après avoir tant bu ensemble à Clichy et à Livry? La d'Escars me parle d'une cordelière dans ma chaise de tapisserie: ma bonne, vous n'avez qu'à ordonner, tout me plaira: j'en attends les deux bras, cela me divertira. Mme de la Fayette me mande que Mme de Coulanges est charmée de vous et de votre esprit. Le *bien Breton* vous salue tendrement. Mon fils et sa femme vous font beaucoup d'amitiés et de compliments.

J'écris à mon marquis : mais il me semble que vous devez être à Fontainebleau; je l'adresse à la Colm.

Suscription : Pour ma bonne.

941. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 15e novembre.

J'ai envie, ma chère bonne, de commencer à vous répondre par la lettre que m'a écrite le maréchal d'Estrades : il me conte si bonnement et si naïvement toutes les questions que vous lui avez faites sur mon sujet, et je vois si bien tout l'intérêt que votre amitié vous fait prendre à la vie que je fais ici, que je n'ai pu lire sans pleurer la lettre de ce bonhomme; mais, ma chère bonne, quand je suis venue à l'endroit où vous avez pleuré vous-même en apprenant le sensible souvenir que j'ai toujours de votre aimable personne, et de notre séparation, j'ai redoublé mes soupirs et mes sanglots : ma chère bonne, je vous en demande pardon, cela est passé : mais je n'étois point en garde contre ce récit tout naïf que m'a fait ce bonhomme; il m'a prise au dépourvu, et je n'ai pas eu le loisir de me préparer. Voilà, ma chère enfant, une relation toute naturelle de ce qui m'est arrivé de plus considérable depuis que je vous ai écrit; mais il s'est passé dans mon cœur un trait d'amitié si tendre et si sensible, si naturel, si vrai et si vif, que je n'ai pu vous le cacher : aussi bien, ma bonne, il me semble que vous êtes assez comme moi, et que nous mettons au premier rang les choses qui nous regardent, et le reste vient après pour arrondir la dépêche. Vous dites que je ne suis point avec vous, ma bonne; et pourquoi? Hélas! qu'il me seroit aisé de vous le dire, si je voulois salir mes lettres des raisons qui m'obligent à cette séparation, des misères de ce pays, de ce qu'on m'y doit, de la manière dont on me paye, de ce que je dois ailleurs, et de quelle façon je me serois laissé surmonter et suffoquer par mes affaires, si je n'avois pris,

avec une peine infinie, cette résolution ! Vous savez que depuis deux ans je la diffère avec plaisir, sans y balancer; mais, ma chère bonne, il y a des extrémités où l'on romproit tout, si l'on vouloit se roidir contre la nécessité; je ne puis plus hasarder ces sortes de conduites hasardeuses : le bien que je possède n'est plus à moi; il faut finir avec le même honneur et la même probité dont on a fait profession toute sa vie : voilà ce qui m'a arrachée, ma bonne, d'entre vos bras pour quelque temps; vous savez avec quelles douleurs ! je vous en cache les suites, parce que je veux me bien porter, et que je tâche de me les cacher à moi-même; mais cette espérance dont je vous ai parlé me soutient, et me persuade qu'enfin je vous reverrai; et c'est cette pensée qui me fait vivre. Je suis ici avec mon fils, qui est ravi de m'y voir manger une partie de ce qu'il me doit; cela me fait un sommeil salutaire, et souffrir la perte de tout ce que ses fermiers me doivent, et dont apparemment je n'aurai jamais rien. Je crois, ma chère bonne, que vous entrez dans ces vérités qui finiront, et qui me feront retrouver comme j'ai accoutumé d'être. Je n'ai pu m'empêcher de vous dire tout ce détail dans l'intimité et l'amertume de mon cœur, que l'on soulage en causant avec une *bonne*, dont la tendresse est sans exemple. J'ai quasi envie de ne vous rien dire sur ma santé; elle est dans la perfection, et j'aime M. de Coulanges plus que ma vie, de vous avoir montré ma lettre; elle doit vous avoir remise de vos imaginations : le style qu'on a en lui écrivant ressemble à la joie et à la santé. Ce que vous mandoit mon fils des capucins étoit pour vous mettre l'esprit en repos, en cas d'alarme; mais cette alarme est encore dans l'avenir et entre les mains de la Providence; car jusqu'ici toutes nos machines n'ont rien de détraqué; la vôtre, ma bonne, n'a pas été si bien réglée : vous avez été considérablement malade, et si

j'en avois eu autant, vous n'auriez pas cru si simplement ce que je vous aurois mandé, que j'ai cru ce que vous m'avez écrit.

Le temps continue d'être détestable; les postillons se noient : il ne faut plus penser à recevoir régulièrement les lettres; attendez-les en repos, comme je fais. Il n'y avoit pas un grand chapitre à faire de Fouesnel, c'est un triste voyage tout uni ; j'en disois un mot au petit Coulanges. Je trouve que votre amitié avec sa femme continue fort joliment, il n'en faut pas davantage ; son mari est trop joli et trop aimable, il nous écrit des lettres charmantes. Il vous a mise dans la folie de la *Cuverdan;* mais nous ne savons si c'est une vérité ou une vision, car il dit qu'elle est fille de *Cafut,* lequel *Cafut* étoit une folie de son enfance, dont il étoit grippé au point qu'on lui en donna le fouet étant petit, parce qu'on craignoit qu'il n'en devînt fou avec Mme de Sanzei. Quoi qu'il en soit, la *Cuverdan* de ce pays sera demain ici : il y a trois jours qu'elle est chez la souveraine. Souvenez-vous, ma bonne, de la règle de Corbinelli, qu'il ne faut pas juger sans entendre les deux parties; il y a bien des choses à dire; mais, en un mot, il falloit rompre à jamais avec Mme de Tisé, et rompre le seul lien qu'ait mon fils avec M. de Mauron, dont il ne jette pas encore sa part aux chiens, ou rompre impertinemment avec la princesse. Il a résisté, il a vu l'horreur de cette grossièreté; il en a fait dire ses extrêmes douleurs à la princesse; mais enfin il a fallu se résoudre et prendre parti; il n'y avoit qu'à prendre ou à laisser; et mon fils a préféré la douceur et le plaisir d'être bien avec sa nouvelle famille, et par reconnoissance, et par intérêt, à la gloire d'avoir suivi toutes les préventions de la princesse, qui sont à l'excès dans les têtes allemandes. Vous me direz que Mme de Tisé est ridicule d'avoir exigé cette belle déclaration de son neveu; qu'elle ne sait point

le monde ; que cela est de travers : tout cela est vrai, mais on ne la refondra pas. Peut-être que cette *pétoffe* ne servira qu'à confirmer la roture de celui que la princesse protége ; car la maison à laquelle il vouloit s'accrocher, et qui est fort bonne, ne veut point de lui. Ah, mon Dieu ! en voilà beaucoup, ma chère comtesse ; je n'avois pas dessein d'en tant dire.

Mais parlons du bonheur de M. de la Trousse, qui marche à grands pas dans le chemin de la fortune. Connoissez-vous la beauté de la machine toute simple qu'on appelle un levier ? Il me semble que je l'ai été à son égard : trouvez-vous que je me vante trop ? Cela me fait prendre un grand intérêt à toute la suite de sa vie, où il a réuni et bien de l'honneur, et bien du bonheur, et bien de la faveur. Je ne manquerai pas de lui écrire ; en attendant faites-en mes compliments à Mlle de Méri, mais ne l'oubliez pas. Je n'ai rien à dire de l'indifférence de Mme de Coulanges, sinon qu'elle prend le bon et unique parti. Vous jugez bien du succès qu'aura la prière de Mme de la Fayette ; jamais une personne, sans sortir de sa place, n'a tant fait de bonnes affaires : elle a du mérite et de la considération ; ces deux qualités vous sont communes avec elle ; mais le bonheur ne l'est pas, ma chère bonne, et je doute que toute la dépense et tous les services de M. de Grignan fassent plus que vous : ce n'est pas sans un extrême chagrin que je vois ce guignon sur vous et sur lui. Vous devriez me mander comme il aura reçu le Coadjuteur ; il me semble qu'ils étoient dans une assez grande froideur. Vous faites très-bien d'aller à Versailles à l'arrivée de la cour ; mais, ma bonne, je ne puis assez vous le dire, prenez garde au débordement des eaux ; on ne conte en ce pays que des histoires tragiques sur ce sujet. Vous dites une grande vérité, quand vous m'assurez que l'amitié que vous avez pour moi vous incommode ; et c'est une grande justice de croire que

celle que j'ai pour vous m'incommode aussi : je sens cette vérité plus que je ne voudrois; car j'avoue que quand on aime à un certain point, on craint tout, on prévoit tout, on se représente tout ce qui peut arriver et tout ce qui n'arrivera point; et quelquefois on se représente si vivement un accident, ou une maladie, que la machine en est tout émue, et que l'on a peine à l'apaiser. Quelquefois je trouve une longueur infinie d'un ordinaire à l'autre, et je ne reçois vos lettres qu'en tremblant; tout cela est fort incommode, il faut en demeurer d'accord, et je vous prie, ma chère bonne, d'avoir donc une attention particulière pour vous, pour l'amour de moi; je vous promets la même chose.

Il y a quinze jours que nous ne songeons pas qu'il y ait ici des allées et des promenades, tant le temps est effroyable : je ne suis plus en humeur de me promener tous les jours ; j'ai renoncé à cette gageure, et je demeure fort bien dans ma chambre à travailler à la chaise de mon petit Coulanges. Ne vous représentez donc point votre *bonne* avec sa casaque et son bonnet de paille, mouillée jusqu'au fond ; point du tout, je suis comme une demoiselle au coin de mon feu. Je n'y avois point appris le mariage de Mlle Courtin, et j'ai prié Corbinelli, qui ne m'écrit plus, de me mander s'il est vrai que le fils du président Nicolaï épouse cette grande héritière, Mlle de Rosambo, qui est à Rennes; je ne sais rien, et je ne m'en soucie guère. Je reçois des souvenirs très-aimables de M. Lamoignon : il me regrette, et il me mande qu'il est au désespoir de ne m'avoir point montré sa harangue, comme l'année passée. Je lui écris que je le prie de vous la montrer, et que par un côté vous en êtes plus digne que moi : suivez cela, c'est un plaisir que vous lui ferez. Hélas ! mon enfant, que n'ouvriez-vous notre lettre à M. de Grignan ? Mon fils l'a commencée tout de suite après vous avoir écrit ;

je vins ensuite, en fort bonne santé ; nous lui disions beaucoup d'amitiés, et nous lui en parlions encore davantage. Je suis ravie que vous aimiez mon portrait; mettez-le donc en son jour, et regardez quelquefois une mère qui vous adore, c'est-à-dire, qui vous aime infiniment et au-dessus de toutes les paroles. Je plains le chevalier, et l'embrasse ; je lui recommande sa santé et la vôtre. Les tableaux du *bien Bon* ne sont pas toujours à leur place ; ils parent la chambre. Il vous mande que s'il y a de la fumée, vous ouvriez de deux doigts seulement la fenêtre près de la porte, comme il faisoit ; sans cela vous serez incommodés.

Bonjour, mon marquis. Belle d'Alerac, recevez toutes nos amitiés. Vous avez fait très-sagement de ne pas empêcher Gauthier d'entrer chez Bagnols : on se corrige quelquefois. Mme de Marbeuf est arrivée ; elle est tout à fait bonne femme ; mais, ma bonne, ne croyez pas que je ne m'en passasse fort bien. La liberté m'est plus agréable que cette sorte de compagnie : je la mettrai à mon point ; il faut avoir des heures à soi ; elle vous fait mille et mille compliments ; en voilà beaucoup, répondez-y en deux lignes dans ma lettre, et plus de *Cuverdan*.

Je suis fâchée de la peine que vous avez d'écrire le dessus de vos paquets ; cependant cela fait respirer d'abord.

Suscription : Pour ma très-aimable bonne.

---

942. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 26e novembre.

Tant pis pour vous, ma fille, si vous ne relisez pas vos lettres : c'est un plaisir que votre paresse vous ôte,

et ce n'est pas le moindre mal qu'elle vous puisse faire. Pour moi, je les lis et je les relis, j'en fais toute ma joie, toute ma tristesse, toute mon occupation : enfin vous êtes le centre de tout et la cause de tout. Je commence par vous : est-il possible qu'en parlant au Roi vous ayez été une personne tout hors de vous, ne voyant plus, comme vous dites, que la majesté, et abandonnée de toutes vos pensées? je ne puis croire que ma fille bien-aimée, et toujours toute pleine d'esprit, et même de présence d'esprit, se soit trouvée dans cet état. Il est question enfin d'obtenir : je vous avoue que par ce que vous a dit Sa Majesté qu'elle vouloit faire quelque chose pour M. de Grignan, je n'ai point entendu qu'elle voulût avoir égard à l'excessive dépense que M. de Grignan a faite en dernier lieu ; mais cette réponse du Roi m'a paru comme s'il vous avoit dit : « Madame, cette gratification que vous demandez est peu de chose; je veux faire quelque chose de plus pour Grignan; » et j'ai entendu cela tout droit comme une manière d'assurance de votre survivance, qu'il sait bien qui est une affaire capitale pour votre maison. Je n'ai donc plus pensé au petit présent, et je vous ai mandé ce que vous aurez vu dans ma dernière lettre. C'est à vous, ma très-chère, à me redresser, et je vous en prie ; car je n'aime point à penser de travers sur votre sujet.

Mme de la Fayette m'a mandé que vous étiez belle comme un ange à Versailles, que vous avez parlé au Roi, et qu'on croit que vous demandez une pension pour votre mari. Je lui répondrai négligemment que je crois que c'est pour supplier Sa Majesté de considérer les dépenses infinies que M. de Grignan a été obligé de faire sur cette côte de Provence, et voilà tout.

Vous me contez trop plaisamment l'histoire de M. de Villequier et de sa belle-mère ; elle ne doit pas être une Phèdre pour lui. Si vous aviez relu cet endroit, vous

comprendriez bien de quelle façon je l'ai compris en le lisant : il y a quelque chose de l'histoire de *Joconde*, et cette longue attention qui ennuie la femme de chambre, est une chose admirable. La conduite de Mme d'Aumont est fort bonne et fort aisée : elle doit fermer la bouche à tout le monde, et rassurer M. d'Aumont.

Voilà de grandes affaires en Savoie. Je ne puis croire que le Roi n'ait point pitié de Madame de Bade, quand elle lui représentera l'âge de sa mère, qu'elle laisse abandonnée de tous ses enfants ; je ne croirai point qu'elle parte que sa mère ne soit partie ; il est vrai que cette bonne mère est si furieuse, qu'on ne sauroit s'imaginer qu'elle ne soit pas toujours à la fleur de son âge. Mme la princesse de Tarente la recevra à Vitré. Pour Mme de Marbeuf, elle est de ses anciennes connoissances ; elle a été des hivers entiers à souper et jouer à l'hôtel de Soissons : vous pouvez penser comme cela se renouvellera à Rennes. J'ai conté à mon fils ce combat du chevalier de Soissons ; nous ne pensions pas que les yeux d'une grand'mère pussent faire encore de tels ravages. Je ne songe point à vous parler de la levée du siége de Bude : cette petite nouvelle dans l'Europe et dans le christianisme ne vaut pas la peine d'en parler. Je crois que Madame la Dauphine prendra le soin d'en être fâchée : son frère s'est tellement exposé, et a si bien fait à ce siége, qu'il est douloureux qu'un tel électeur soit contraint de s'en retourner.

Notre *bien Bon* est enrhumé de ces gros rhumes que vous connoissez ; il est dans sa petite alcôve, nous le conservons mieux qu'à Paris. Pour ma belle-fille, elle a fait tous les remèdes chauds et violents des capucins, sans en être seulement émue. Quand il fait beau, comme il a fait depuis trois jours, je sors à deux heures, et je vais me promener *quanto va ;* je ne m'arrête point, je passe et repasse devant des ouvriers qui coupent du

bois, et représentent au naturel ces tableaux de l'hiver : je ne m'amuse point à les contempler ; et quand j'ai pris toute la beauté du soleil en marchant toujours, je rentre dans ma chambre, et laisse l'entre chien et loup pour les personnes qui sont grossières ; car pour moi, qui suis devenue une demoiselle pour vous plaire, voilà comme j'en use et en userai, et souvent même je ne sortirai point. La chaise de Coulanges, des livres que mon fils lit en perfection, et quelque conversation, feront tout le partage de mon hiver, et le sujet de votre attention, c'est-à-dire de votre satisfaction ; car je suis vos ordonnances en tout et partout. Mon fils entend raison sur le mercredi : en vérité nous serions bien tristes sans lui, et lui sans nous ; mais il fait si bien, qu'il y a quasi toujours un jeu d'hombre dans ma chambre ; et quand il n'a plus de voisins, il revient à la lecture et aux discours sur la lecture ; vous savez ce que c'est aux Rochers. Nous avons lu des livres in-folio en douze jours ; celui de M. Nicole nous a occupés ; la *Vie des pères du Désert*, la *Réformation d'Angleterre ;* enfin, quand on est assez heureux pour aimer cet amusement, on n'en manque jamais.

---

943. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 29e novembre.

Je vous vois, je vous plains : vous avez envie de m'écrire, vous avez bien des choses à me dire ; mais Mme de Lavardin, qui ne s'en soucie point du tout, dîne à dix heures pour ne vous point manquer ; puis Mme de Lamoignon, puis M. de Lamoignon : oh ! pour celui-là, il devoit vous faire oublier votre écriture et votre écritoire ; enfin, voilà l'heure qui presse, *tout est perdu si je n'écris point à ma mère ;* et vous avez raison, mon en-

fant, il faut nécessairement que j'en reçoive peu ou prou, comme on dit ; il faut que je voie pied ou aile de ma chère fille ; et nul ordinaire ne se peut passer sans qu'elle me donne cette consolation : c'est ma vie, c'est manger, c'est respirer ; mais ce qu'il faut faire, quand vous êtes attrapée comme samedi, c'est ce que vous avez dit : écrivez deux pages, et, sans finir, envoyez-les-moi, et achevez le reste à loisir : j'entendrai fort bien cette manière de précipitation, et je vous prie même, ma très-chère, de ne vous point suffoquer de faire réponse à mes lettres infinies ; songez que je cause, et que je ne suis point du tout accablée de visites ; j'ai tout le temps qu'il me faut, et au delà, et c'est par pitié de vous que je les finis ; car si j'en avois autant de moi, je ne les finirois point ; laissez-moi donc discourir tant que je voudrai, et ne vous amusez point à parcourir les articles ; parlez-moi de vous, de vos affaires, de ce que vous dites à ceux que vous aimez ; tout est sûr, rien ne se voit, rien ne retourne ; et c'est justement cela qui me touche, et qui fait ma curiosité et mon attention. Vous avez à me redresser sur Versailles : ne souffrez point que je sois de travers sur votre sujet. Mme de la Fayette vous en parle-t-elle ? Dites-moi aussi ce qu'est devenue cette *Guadiana ;* il me semble qu'elle est longtemps sans reparoître. Vous me faites un grand plaisir d'avoir chassé la princesse Olympie de l'hôtel de Carnavalet : je n'aime point cette personne ; j'aime bien mieux une bonne petite prestance, qui est toute propre à représenter la *duchesse* de Grignan : c'est ainsi que Coulanges vous nomme dans ses lettres, tout sérieusement, sans hésiter, ni sans dire quelle mouche l'a piqué ; j'en ai ri, et je voudrois que cette folie vous portât bonheur. Il est enragé après cette pauvre *Cuverdan ;* c'est une furie, et c'est une injustice dont il rendra compte à Dieu ; car cette pauvre femme dit mille biens de lui ;

et tout bien compté, tout rabattu, il n'y a personne en Bretagne qui ait un si bon cœur et de si nobles sentiments : le voilà qui rit et se moque de moi ; je n'en suis point la dupe, point du tout ; je ne suis point aveuglée, point du tout ; mais je trouve que chacun a ses défauts, et que celui qu'elle a n'est qu'une incommodité en comparaison de ceux qui ont les parties nobles attaquées ; cependant je suis une friponne, et je pâme de rire des folies et des visions de Coulanges ; mais je n'y réponds point, parce que je craindrois qu'un crapaud ne me vînt sauter sur le visage, pour me punir de mon ingratitude. Je n'ai jamais vu des soins et des amitiés comme ceux de M. et de Mme de Coulanges pour moi : c'est le parfait ménage à mon égard ; leurs lettres sont agréables d'une manière fort différente. Je fus hier dîner chez la princesse ; j'y laissai la bonne Marbeuf. Voici comme votre mère étoit habillée : une bonne robe de chambre bien chaude, que vous avez refusée, quoique fort jolie ; et cette jupe violette, or et argent, que j'appelois sottement un jupon, avec une belle coiffure de toutes cornettes de chambre négligées ; j'étois en vérité fort bien ; je trouvai la princesse tout comme moi, cela me rassura sur l'oripeau. Dites-moi un mot de vos habits ; car il faut fixer ses pensées et donner des images. Nous causâmes fort des nouvelles présentes. La princesse de Bade vient par Angers, dont elle est ravie ; elle a un cuisinier admirable, mais elle est bien aise de ne le pas mettre en œuvre dans de grandes occasions.

Vous me demandiez l'autre jour des nouvelles de quelqu'un : je vous en demande de Corbinelli ; il y a plus de quinze jours que je n'ai vu de son écriture, et il y avoit plus de trois semaines que je n'en avois vu auparavant : il abuse de la liberté d'être irrégulier. Son neveu revient-il ? je lui ai conseillé de le mander. Vous pouviez, sans aucun scrupule, lire la lettre de Mme de Vins ; je

crois fort aisément que vous ne l'avez point lue ; elle me devoit une réponse, et dit que ne vous ayant point vue, et n'ayant rien à me dire de vous, elle ne trouvoit pas qu'elle dût m'écrire pour ne me parler que d'elle : quand vous lui écrirez, faites-lui des amitiés pour moi, et tâchez de faire aller un souvenir jusqu'à Pompone. Je suis en peine de la maladie de Monsieur le Dauphin ; le chevalier mande qu'il se porte mieux.

Adieu, ma chère et très-aimable : je ne puis me représenter d'amitié au delà de celle que je sens pour vous ; ce sont des *terres inconnues*.

---

944. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 13e décembre.

On a beau m'assurer qu'il n'y eut hier justement que trois mois qu'en vous disant adieu je répandis tant de larmes amères, non, ma chère Comtesse, je ne le croirai jamais : je vous le dis sérieusement, je ne comprends plus la mesure du temps depuis le jour de notre séparation ; tout est renversé dans ma tête, je ne sais plus où j'en suis.

Douze mille francs du Roi eussent été fort bons pour passer l'hiver avec vous ; mais ce placet auroit reçu quelque difficulté : il a fallu trouver sur soi cette partie casuelle, et c'est ce qui se fait en mangeant ici une partie de ce que me doit mon fils, et en réservant tout mon revenu pour le payement de mes dettes : ce sommeil m'étoit d'autant plus nécessaire que je n'avois pas d'autre ressource ; mais il en coûte cher à mon cœur, et plus cher que je ne puis vous le dire.

Jamais rien n'a été si plaisant que ce que vous me dites de cette grande beauté qui doit paroître à Ver-

sailles, toute fraîche, toute pure, toute naturelle, et qui doit effacer toutes les autres beautés. Je vous assure que j'étois curieuse de son nom, et que je m'attendois à quelque nouvelle beauté arrivée et menée à la cour : je trouve tout d'un coup que c'est une rivière, qui est détournée de son chemin, toute *précieuse* qu'elle est, par une armée de quarante mille hommes ; il n'en faut pas moins pour lui faire un lit. Il me semble que c'est un présent que Mme de Maintenon fait au Roi, de la chose du monde qu'il souhaite le plus. Je ne connaissois point le nom de cette rivière, mais quoiqu'il ne soit pas fameux, ceux qui sont sur ses bords ne laisseront pas d'être étonnés de son absence : ce n'est point ce qu'on a accoutumé de craindre dans un tel voisinage, et les géographes seront aussi embarrassés que ceux qui n'eussent point trouvé le mont Pélion et le mont Ossa, quand Mercure les eut dérangés : cette considération l'obligea, comme vous savez, à les remettre en place ; mais Sa Majesté n'aura pas tant de complaisance pour ces Messieurs.

Il me paroît que M. de Montausièr ne ménagera guère la maison de Polignac, de faire rompre par son opiniâtreté un mariage si engagé et si assorti. M. de la Garde m'en écrivit l'autre jour dans votre sentiment, trouvant fort mal de traiter ainsi des gens de cette qualité et d'un si grand mérite à l'égard de Mlle d'Alerac et de M. de Grignan ; je suis assurée que bien des gens seront de cet avis. Si vous trouvez Mme de Lavardin, vous ferez bien de continuer à lui parler confidemment de cette affaire. Quant à moi, qui ne vois dans l'avenir aucun duc pour consoler Mlle d'Alerac de ce qu'elle perd, je pense que son bien ne tentera personne, et que l'espérance de celui de sa sœur n'est qu'une vision et une chimère, qu'on fera servir à la détourner d'une alliance si convenable et si belle. Vous croyez bien, après cela, que les grands partis ne voudront pas risquer la même destinée : le

refus sera sûr, et le sujet du refus extrêmement incertain et tout à fait dans les idées de Platon. On se persuade aisément que la crainte de ne point voir cette jolie fille établie, ne touche guère M. de Montausier, et qu'il envisage sans horreur tout ce qui peut en arriver; mais je vous avoue que j'en serois affligée, et que je prends un véritable intérêt à cette dernière scène. Vous m'apprenez toujours des morts qui me surprennent; ce grand Simiane, il étoit bien sujet à la gravelle; il en est guéri: tout cela va bien vite. Vous apostrophez l'âme de mon pauvre père, pour vous faire raison de la patience de quelques courtisans : Dieu veuille qu'il ne soit point puni d'avoir été d'un caractère si opposé! Vous vous fatiguez à m'écrire et à répondre à tout : ah, mon Dieu! laissez-moi dire, je n'ai que cela à faire. Vous vous mōquez de la sainte liberté établie entre Corbinelli et moi; cela est très-bon : notre amitié n'en est pas moins vraie ni moins solide. Je ne dis pas que vous ne m'écriviez point; je dis qu'il ne faut point vous accabler. Par exemple, je n'écrirai point aujourd'hui à mon ami, je ne l'en aime pas moins : il me conte des fagots forts jolis, je lui en rendrai samedi, et je prends sur lui avec confiance. Dites-moi le sentiment du chevalier sur Polignac; plût à Dieu que nos pensées fussent les mêmes! Je vois votre habit de Versailles; mais à Paris, faites-moi voir ma fille : je la prie d'aller, quand elle pourra, chez la pauvre duchesse de Chaulnes, qui est un peu sur le côté, de son mal d'estomac. Il a fait un temps assez beau depuis deux jours; nous en jouissons, mais en courant : je défie le rhumatisme de m'attraper; j'aime les temps bas, mais quand ils sont si bas qu'ils nous tombent sur le nez, et qu'il pleut, et qu'on ne voit goutte, j'ai envie de pleurer. J'approuve assez la petite dame entre deux capucins. Adieu : je vous embrasse de toute la véritable tendresse de mon cœur.

945. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, vendredi 15e décembre.

Voilà le petit Beaulieu qui s'en va faire l'entendu cet hiver à Versailles : il est bien heureux, il vous verra dans six jours; cette pensée réveille mes douleurs, et me touche sensiblement. Il vous porte les trois actes que vous avez vus, et qui sont conformes au modèle que M. d'Ormesson m'a envoyé. Si vous voulez les revoir très-bien signés de mon fils, vous pouvez ouvrir les paquets et les recacheter, pour les redonner à Beaulieu avec mes lettres, qu'il aura soin de rendre à leur adresse. Votre frère a fait cette signature de fort bon cœur et de fort bonne grâce; il n'a rien pris des manières du pays : il a été ravi de revoir cette promesse de vingt-quatre mille francs, qui est une dette que le *bien Bon* a sur moi, et à quoi mon fils s'étoit obligé pour vous dédommager; il en a toujours eu le dessein, et il se trouve trop heureux que l'abbé lui rende cette promesse, et qu'il vous ait fait un autre présent d'un effet, dont à peine mon fils avoit connoissance, quoique ce fût de son propre bien, et dont, par conséquent, la privation ne lui sera jamais sensible. Il en a remercié le bon abbé, comme on remercie un bon père qui a couronné toutes ses œuvres par avoir fait son mariage, comprenant fort bien que sans cela il étoit absolument rompu. On redresse les esprits à force de causer et de faire entendre la raison. Enfin voilà qui est fait, et il ne se peut rien de mieux, ni pour vous, ni pour le repos de ma vie, et cela passe jusqu'après moi, où je ne vois et ne laisse que la paix entre mes enfants et entre mes amis intimes : c'est où j'en voulois venir, et je n'ai pas perdu mon voyage.

Je vous envoie aussi ce que j'ai de plus précieux, qui

est ma demi-bouteille de baume tranquille : je ne pus jamais l'avoir entière ; les capucins n'en ont plus : c'est avec ce baume qu'ils ont tiré la *petite personne* des douleurs de la néphrétique. Ils vous prient de vous en frotter le côté, c'est-à-dire dix ou douze gouttes avec autant d'esprit d'urine : il faut que cela soit chaud, et qu'il pénètre et s'insinue dans le mal : ils prétendent que cela est divin, comme pour le grand mal de gorge. Je voudrois de tout mon cœur que vous n'en eussiez point de besoin ; mais n'étant pas assez heureuse pour l'espérer, je vous conseille d'en essayer. Votre santé me trouble souvent ; je suis impatiente de savoir comme cette colique sans colique s'est passée : parlez-moi de vous le plus souvent que vous pourrez. Je vous conseille de laisser là les étrennes ; cela est bon quand on est ensemble, pour en rire : je pleurerois bien, si je voulois, ma chère bonne, en songeant que nous n'y sommes pas.

---

946. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 27e décembre.

Sans savoir vos définitions, ni vos preuves sur l'amitié, je suis persuadée que je les trouve naturellement en moi : ainsi je n'ai pas balancé à donner ce baume si précieux à la meilleure partie d'un tout dont je ne suis que la moindre. Si j'étois dans le cas de prévoir qu'il pourroit m'être nécessaire, cela seroit encore mieux ; mais j'avoue bonnement que je n'ai plus aucune néphrétique, et que je n'en ai jamais eu qui méritât un si grand remède ; gardez-le donc bien soigneusement. Je comprends l'émotion que le petit Beaulieu vous a causée, *cela* est naturel : j'ai bien passé par ces sortes de sur-

prises. Il vous a conté ma sagesse ; il est vrai que je ne me jette point dans les folies d'autrefois : insensiblement il vient un temps qu'on se conserve un peu davantage. Il fait un soleil charmant ; on se promène comme dans les beaux jours de l'automne. J'ai bien pensé à vous à cette nuit de Noël ; je vous voyois aux Bleues, pendant qu'avec une extrême tranquillité nous étions ici dans notre chapelle. Votre frère est tout à fait tourné du côté de la dévotion : il est savant, il lit sans cesse des livres saints, il en est touché, il en est persuadé. Il viendra un jour où l'on sera bien heureux de s'être nourri dans ces sortes de pensées chrétiennes : la mort est affreuse quand on est dénué de tout ce qui peut nous consoler en cet état. Sa femme entre dans ses sentiments ; je suis la plus méchante, mais pas assez pour être de contrebande. Il a lu avec plaisir l'endroit où vous paroissez contente de lui : vous dites toujours tout ce qui se peut dire de mieux ; et vous êtes si aimable, que je ne puis trop sentir la douleur d'être éloignée de vous : ce que nous envisageons encore nous fait peur ; vous croyez bien que cette peine n'est pas moindre pour moi que pour vous ; mais il faut que je trouve du courage ; un séjour trop court me seroit inutile, ce seroit toujours à recommencer ; il faut avaler toute la médecine. Voici ce qui me tient lieu de vos douze mille francs : c'est qu'étant ici où je ne dépense rien, et mon fils se trouvant trop heureux de me payer de cette sorte, j'envoie à Paris mon revenu ; sans cela qu'aurois-je fait? Vous ne comprenez que trop bien ce que je vous dis ; mais j'y ai pensé mille fois. Qu'auriez-vous fait vous-même sans le secours que vous avez eu? Vous devez être assez près de votre compte présentement. On est bientôt venu de Lyon à Paris par le temps qu'il fait ; le retour de M. de Grignan doit finir la destinée de Mlle d'Alerac : il n'a tenu qu'à elle, ce me semble, de couper l'herbe sous le pied de Mlle de

la Valette : ce Laurière n'étoit-il pas proposé par Mme d'Uzès? J'approuve bien de supprimer les étrennes, c'est de l'argent jeté; celles que vous me donnerez, ma chère Comtesse, sont inestimables, et viennent d'un cœur qu'on ne peut trop aimer ni admirer. Je suis si persuadée de la sincérité de vos souhaits pour ma santé et pour ma vie, que je ménage l'une et l'autre comme un bien qui est à vous, et que je ne puis altérer sans vous faire une injure; il y a bien peu de gens dans le monde de qui une mère puisse avoir cette persuasion : vous voyez donc, ma chère enfant, que vous ne perdrez rien de vos héroïques et tendres sentiments. Il vous faudroit vraiment cent mille écus, comme au comte de Fiesque; mais ce ne seroit pas encore assez. Je mandois l'autre jour que je plaindrois plus le comte de Fiesque quand il les auroit, que je ne le plains quand il est à pied enveloppé dans son honnête pauvreté. Vous me dites une étrange aventure de Termes : la vie de cet homme est une extraordinaire chose; on me mande pourtant que le Roi n'a pas trouvé bon qu'on ait répandu ce bruit. Je vous prie de voir quelquefois cette duchesse de Chaulnes : comme elle n'est point versée dans l'amitié, elle a toute la ferveur d'une novice, et me mande qu'elle ne cherche que les gens avec qui elle peut parler de moi; qu'elle alloit chez Mme de la Fayette, et qu'elle vous verroit au retour de Versailles; enfin j'ai fait aimer une âme qui n'avoit pas dessein d'aimer. Je remarque comme vous voulez que ce soit toujours pour votre fils que tout se fasse, ne pensant point à vous ; et moi, dans tout ce que je fais, je ne vois que vous; et j'aime parfaitement l'avance de beaucoup d'années que j'ai sur vous, comme une assurance que selon les règles de la nature, je conserverai mon rang : il m'est doux de penser que je ne vivrai jamais sans vous.

Je suis contente des papiers que je vous ai envoyés;

vous pouvez les ouvrir tous sans scrupule ; il ne me paroît pas que vous ayez jamais rien à démêler avec votre frère : il aime la paix, il est chrétien, et vous lui faites justice, quand vous trouvez que vous avez lieu d'être aussi contente de lui, que vous l'êtes peu de son beau-père ; jamais il n'a pensé qu'à vous dédommager, c'est une vérité : enfin, ma très-chère, je vois la paix dans tous les cœurs où je la desire. Au reste, ma chère Comtesse, gardez-vous bien de pencher ni pour Saint-Remi, ni pour Châtelet : faites comme moi, soyez dans l'exacte neutralité. La princesse prend intérêt à Saint-Remi et mon fils à Châtelet, à cause de Mme de Tisé : il n'y a rien à faire qu'à leur laisser démêler leur fusée ; peut-être même que l'affaire sera jugée à ce parlement, et sortira des mains des maréchaux de France.

Adieu, ma très-aimable : ordonnez bien des choses à Beaulieu ; il s'en va demeurer à Versailles : il peut être assez heureux pour vous rendre mille petits services ; usez-en comme s'il étoit à vous. Je vous demande une chose, si vous m'aimez ; ne me refusez pas, je vous en conjure : n'allez point à Gif avec M. de Grignan ; c'est un voyage pénible et cruel dans cette saison ; vous savez qu'il vous en coûta trois saignées pour un mal de gorge que cette fatigue vous causa. Je prie M. de Grignan d'être pour moi et de vous ménager ; c'est la première grâce que je lui demande, en l'embrassant à son arrivée auprès de vous.

---

947. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Aux Rochers, ce dernier jour de l'an 1684.

Votre lettre m'est venue trouver jusques ici, mon cher cousin. Elle m'a appris la mort de ma pauvre tante

de Toulongeon. En vérité, j'ai senti la force du sang; j'ai regardé en elle le sang de sa bienheureuse mère et de son brave et illustre frère. Il n'y a plus que moi de cette branche. Mais pour vous, qui avez à part votre mérite et vos belles actïons, et qui seriez le sujet des regrets de ceux qui vivroient assez longtemps pour vous perdre, je suis persuadée qu'à quatre-vingt-six ans le régime que vous observerez et le choix des bonnes viandes vous feront un regain de vie pour vingt ans. Ainsi, mon cher cousin, je vous laisserai en ce monde pour y soutenir mon nom.

Je reviens à cette pauvre tante. Elle a donc poussé sa passion dominante jusqu'à la fin. Vous me peignez fort plaisamment les manières dont elle s'est ménagée, pour éviter de s'engager, au cas qu'elle revînt au monde, et pour empêcher Monsieur d'Autun d'aller chez elle; cela m'a fait souvenir du soin qu'elle prit de me venir voir à Monthelon, de peur que je n'allasse chez elle; cela s'appelle de la ladrerie en langage commun. Ce que vous me mandez de plus agréable sur son sujet, c'est qu'elle étoit charitable aux pauvres : il n'en faut pas davantage pour sauver la fille de la mère de Chantal. Je vous prie d'envoyer ce billet de consolation à mon cousin de Toulongeon; je crois qu'il arrivera trop tard, et que sa consolation est de la même date que la vôtre.

Je crois que vous avez bien fait de demeurer chez vous pendant que ma nièce de Coligny présentera sa requête civile. On doutera moins du fond de son cœur quand il ne sera point soutenu de votre présence.

Je passerai ici l'hiver et une grande partie de l'été; j'y suis fort agréablement avec mon fils et sa nouvelle épouse. Je crois que vous ne retournerez pas plus tôt que moi; mais il ne faut pas laisser que de s'écrire de temps en temps. La belle Madelonne est demeurée à Paris : c'est ce qui fait ma peine; mais ainsi l'ont ordonné les

destinées. Celle de notre cher Corbinelli sera toujours de vous servir jusqu'aux derniers moments de sa vie ; c'est un ami qu'on ne sauroit trop aimer. Je regrette bien les dîners que j'aurois donnés à ma nièce de Coligny, quand elle auroit dû voir M. de Lamoignon. N'avez-vous pas gardé son joli garçon auprès de vous ? Il vous tiendra compagnie.

Adieu, mon cher cousin : soutenez toujours bien votre courage, qui a fait souvent mon admiration, et ne vous rendez qu'à bonnes enseignes, c'est-à-dire après quatre-vingt-six ans. Mon fils et sa femme vous assurent de leurs très-humbles services, et moi je vous embrasse de tout mon cœur.

---

* 948. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE ET A LA COMTESSE DE GUITAUT.

On ne peut jamais être moins rouillé que vous l'êtes. Vos lettres font nos délices : la peinture de l'homme juché, partagé entre les plaintes de Philomèle et la précaution d'Hans Carvel, est la plus folle et la plus plaisante vision qu'on puisse avoir. Il faut bien souffrir que vous-même rompiez en visière, quand vous me combattez avec de telles armes : je n'y sais point résister. Ce qui se passe dans votre pays mériteroit un voyage exprès : je parlerois dix ans sur ce chapitre inépuisable ; mais je coupe court et vous prie de ne me citer jamais.

Ah ! ne me brouillez pas avec la République,

comme dit Attale. Je ne veux plus repasser sous la presse. Vos lettres donc sont admirables, et si les vieux châteaux sont mauvais à quelques-uns, croyez-moi, c'est que ceux qui les habitent n'ont pas une Mme de Gui-

taut comme vous. Avec une telle compagnie je vous défie tous deux d'être moisis. Je ne sais si ma. . . . .
. . . .

---

949. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 28e janvier.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde une personne plus aimable que vous; mais cette vérité, dont tout le monde convient, ne me toucheroit pas autant qu'elle fait, si vous n'étiez aussi à mon égard la fille la plus tendre et la plus charmante qui ait jamais été. Où en trouve-t-on une qui soit occupée de sa mère, qui aime sa santé, sa vie, son commerce, et qui en fasse mention avec ses amis, comme vous faites? Jamais la santé d'une mère n'a été célébrée de si loin que la mienne : je me suis bien trouvée en effet du dîner de l'hôtel de Chaulnes; j'espère bien me louer du souper de ce soir, où je serai ravie de me trouver avec M. de Lamoignon : j'avois envie de vous le nommer, pour voir comme vous profitiez du voisinage; mais voici un souper qui me répond de tout; je serois fâchée que M. de Coulanges vous fît l'affront de vous refuser. J'avois encore heureusement de la divine *sympathie;* mon fils vous dira le bon état où je suis : il est vrai qu'une petite plaie que nous croyions fermée, a fait mine de se révolter; mais ce n'étoit que pour avoir l'honneur d'être guérie par la poudre de sympathie : vous pouvez donc compter sur une véritable guérison ; je me suis fort bien gouvernée : quand j'ai marché, c'étoit pour être mieux ; quand il n'y a ni feu ni enflure, il ne faut pas se laisser suffoquer la jambe en l'air dans une chaise. Je songe à ma santé préférablement à tout ; c'est ce qui m'a fait éviter les mauvaises

nuits, et quitter ce qui m'auroit peut-être guérie en me faisant malade. Je me suis conduite selon que je me sentois bien ou mal; le baume tranquille ne faisoit plus rien, c'est ce qui m'a fait courir avec transport à votre poudre de sympathie, qui est un remède tout divin; ma plaie a changé de figure, elle est quasi sèche et guérie. Enfin, si avec le secours de cette poudre que Dieu m'a envoyée par vous, je puis une fois marcher à ma fantaisie, je ne serai plus digne que vous ayez le moindre soin de ma santé; mais après en avoir parlé un an, disons un mot de la vôtre. Mme de la Fayette me fait entendre combien vous vous moqueriez des médecins, si cette *sympathie* guérissoit vos côtés : ma fille, seroit-ce une chose possible? Qu'en disent Josson et Alliot? Ce seroit bien alors que je regarderois ce remède comme un présent du ciel. Vous devez songer très-sérieusement toutes deux à ce qui peut vous guérir de ce mal : ne me laissez rien ignorer là-dessus. Mais quelle douleur pour cette triomphante Choiseul! quel hiver cette maladie lui vient couper par le milieu! on dit qu'elle se promena toute la nuit à la gelée, aimant mieux mourir que d'avoir ce mal; tout ce que vous me mandez sur cela est extrêmement bon à demeurer entre nous.

Je vous recommande l'opéra; vraiment, vous êtes cruelle de donner en l'air des traits de ridicule à des endroits qui vous feront pleurer, quand vous les entendrez avec attention : pour moi, j'ai un respect infini pour les choses consacrées par les anciennes approbations.

Le bon abbé est fort surpris qu'on ne trouve pas de sûreté à la dette que vous avez si bien et si honnêtement mise devant la vôtre; il trouve que M. de Montausier est gouverné par des gens bien rigoureux et bien mal intentionnés. Ce que vous a dit Favier est admirable; vous en saurez bien profiter, vous êtes en bon lieu pour prendre les meilleurs conseils. Voici une année de

grande conséquence pour toutes vos affaires, et où la présence de M. de Grignan sera bien nécessaire. Comme Dieu ne veut pas que je sois témoin de tous ces dénouements, et que je ne puis faire d'autre personnage que de souhaiter, et de tenir les mains élevées vers le ciel, croyez que je m'en acquitterai de mon mieux, et que voici le lieu du monde où l'on veut le moins faire de mal à votre fils. Vous nous faites un grand plaisir de continuer de nous instruire de tout ce qui se fait : je ne vois encore rien de notre mariage. J'ai pensé profondément à me venger de l'épigramme du chevalier ; mais j'ai trouvé plus commode de m'imaginer qu'il ne m'avoit rien dit encore de si obligeant. Je fus jeudi voir la princesse de Tarente ; elle a ramené Mme de Marbeuf avec une fluxion sur la poitrine et une grosse fièvre ; cette pauvre femme m'écrit trois lignes d'une main tremblante ; j'apprends qu'elle s'opiniâtre à ne voir aucun médecin, à n'être point saignée, et à ne boire que de la tisane : nous verrons comme cela réussira, et selon l'événement nous louerons ou blâmerons sa conduite : je suis persuadée qu'elle en réchappera. Je viens de lire la lettre que vous écrivez à mon fils ; j'en suis touchée, et j'admire la manière dont vous fondez vos raisons de m'aimer ; on ne peut être plus adorable dans le commerce de l'amitié : gardez-moi bien tous ces trésors, afin qu'un jour j'en puisse jouir encore plus agréablement. Votre belle-sœur est bien loin de craindre les hémorragies ; elle voudroit un remède qui lui pût faire connoître qu'elle a du sang dans les veines. Elle est toujours une jolie femme qui prend un grand plaisir à me faire parler de vous, et qui admire la vivacité de l'amitié que vous avez pour moi

---

950. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, lundi 29e janvier.

Je reçois aujourd'hui à quatre heures du soir votre lettre de samedi, qui étoit justement avant-hier; cela est d'une diligence qui feroit une espèce de consolation à toute autre absence que la vôtre ; mais, ma chère enfant, il est impossible de ne pas entrer tendrement comme vous dans le malheur d'être tous séparés, étant tous aussi bien ensemble que nous y sommes, et nous entendant aussi parfaitement; vous ne sauriez douter que cet endroit ne me soit sensible. Je vous dirai demain le bon état où sera ma jambe, et j'espère qu'après-demain mon fils vous apprendra ma guérison; j'en suis si persuadée, que sans notre scrupuleuse exactitude, voyant que tout ne va que de deux jours plus tôt ou deux jours plus tard, nous aurions chanté victoire dans nos lettres. Ma jambe est comme l'autre : plus de rougeur, plus de fluxion, plus de douleur; n'est-ce pas une cruauté de vous faire languir après une chose qui nous est assurée?

Parlons, ma très-chère, de la journée des *monstres :* elle est tout admirable et toute prodigieuse. Nous avons ri aux larmes de vos trois visites; la première est une véritable peinture, dont je me représente parfaitement l'original. Ne me venez point parler de mes lettres et de mes narrations : si vous revoyiez et si vous lisiez les vôtres, vous seriez obligée d'avouer que je ne suis pas le meilleur peintre de l'hôtel de Carnavalet; enfin nous avons le regret de sentir mieux que vous le charme de vos lettres. La maison où l'amour de mon nom vous a fait aller, est encore une description rare et qui est au naturel; vous pouviez ajouter à la figure de Mme de

Bussy, l'air que lui donnoit le toupet et la fontange de cette modeste personne, dont il sembloit que les meubles vinssent d'être jetés par les fenêtres : il faut avoir bien de la force dans l'imagination pour rappeler le souvenir des noms au milieu de tout cela. Mais notre souper d'hier au soir, ma fille, il me semble qu'il étoit fort beau, fort bien servi ; je m'y trouvai avec la fleur de mes amis ; je serois bien fâchée que la colique de M. de Lamoignon l'eût empêché d'y venir ; M. de Coulanges m'en a fait peur ; mais non, tout a été parfait, et l'on a chanté *gaudeamus, mes frères*. Ce petit Coulanges vaut trop d'argent, je garde toutes ses lettres. On me mande que le Roi veut donner un meilleur air au Palais-Royal, et veut éloigner *la maîtresse et l'amant*, et Coulanges m'écrit là-dessus que sa femme dit : « Le Roi a trop de piété pour vouloir ôter tout ce qui fait la bénédiction de la maison de Monsieur. » Comme je ne l'ai point entendu répéter vingt fois, je vous avoue que cela m'a paru fort plaisamment tourné. Mme de Lavardin est fort contente d'une visite que vous lui avez faite ; j'en suis ravie, et je vous en remercie bien plus que de celle que mon nom vous a fait faire. Mme de Lavardin est bonne à consulter sur tout ; je suis assurée qu'elle vous consola des trois monstres que vous aviez vus ; j'aime de tout mon cœur cette bonne et ancienne amie.

Mardi 30e.

Notre huile n'a pas beaucoup avancé depuis vingt-quatre heures ; il ne faut point que votre poudre s'en offense ; il n'est point question qu'elle guérisse si promptement, pourvu qu'elle guérisse. J'ai lu avec bien du plaisir une lettre de Corbinelli, où, par votre ordre, il me rend compte d'une dispute fort agréable, qui fut jugée avec beaucoup de justice par l'abbé de Polignac : il me paroît étourdi et terrassé de votre esprit et de

votre vivacité. Est-il possible que vous ne puissiez point faire souvenir l'abbé de Polignac de la mère que vous avez en Bretagne? l'a-t-il tout à fait oubliée? Il est présentement un abbé de Versailles, et n'a plus cette grande soutane où il étoit enseveli. Mme de Marbeuf a eu le courage de se tirer d'une fluxion sur la poitrine et de la fièvre continue, n'ayant voulu voir aucun médecin, ni être saignée.

Mercredi 31e janvier, à huit heures du soir.

Mon fils vous écrit de son côté, et je pense que, sans nous être consultés, nous vous manderons les mêmes choses, car nous écrivons sur la vérité. Ma plaie est plus près de guérir qu'hier; et si vous pouvez me pardonner cette rébellion à la poudre de sympathie, et que vous vouliez bien nous accorder quinze jours au lieu de quatre, la poudre aura son effet ordinaire. L'autre jambe est toute guérie; cela est fini, tout va bien : ayez l'esprit en repos; passez-nous seulement notre lenteur.

---

951. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche matin 4e février.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Hormis la promptitude de la guérison, ma bonne, vous pouvez compter que vous m'avez guérie. Il est vrai que nous pensions au commencement que ce seroit une affaire de quatre jours : nous nous sommes trompés, voilà tout, et en voilà quinze; mais enfin la cicatrice fait une fort bonne mine de vouloir s'avancer, et pour la presser encore davantage, nous ôtons l'huile, avec votre permission, car nous avons suivi vos ordres exactement,

et nous mettons de l'onguent noir que vous avez envoyé, et qui ne nuira pas à la poudre de sympathie, pour fermer entièrement la boutique ; ôtez-vous donc de l'esprit tout ce *grimaudage* d'une femme blessée d'une grande plaie : elle est très-petite, aussi bien que l'outil dont se sert votre frère ; rectifiez votre imagination sur tout cela ; ma jambe n'est ni enflammée, ni enflée. J'ai été chez la princesse, je me suis promenée ; je n'ai point l'air malade ; regardez donc votre *bonne* d'une autre manière que comme une pauvre femme de l'hôpital ; je suis belle, je ne suis point pleureuse comme dans ce griffonnage ; enfin, ma bonne, ce n'est plus par là qu'il me faut plaindre, c'est d'être bien loin de vous, c'est de n'être que *métaphysiquement* de toutes vos parties, c'est de perdre un temps si cher. Comme on pense beaucoup en ce pays, on avale quelquefois des amers moins agréables que les vôtres. Je reprends des forces et du courage, et j'en ai, ma bonne, quoi qu'en veuille dire le chevalier : voilà l'état de mon âme et de mon corps. Je vous dis les choses comme elles sont, ma chère bonne ; et il faut que je sois bien persuadée de votre parfaite amitié pour vous faire cet étrange détail au milieu de Versailles, où vous êtes assurément. Ma bonne, la tendresse que j'ai pour vous est toute naturelle, elle est à sa place, elle est fondée sur mille bonnes raisons ; mais celle que vous avez pour moi est toute merveilleuse, toute rare, toute singulière, il n'y en a quasi pas d'exemple, et c'est ce qui fait aussi cette grande augmentation de mon côté, qui n'est que trop juste.

Mme de la Fayette vous a vue, elle me mande que vous fîtes de Mlle d'Alerac comme de votre chien, hélas ! votre beau chien, vous en souvient-il? et que vous causâtes fort ensemble, qu'elle est *engouée* de vous, c'est son mot ; que vous êtes parfaite, hormis que vous êtes *trop* sensible : voilà votre défaut, elle vous en gronda ;

voilà comme mes amies reçoivent vos visites et sont contentes de vous; car Mme de Lavardin m'en écrivit encore une grande feuille. Tout cela vous fait souvenir de moi, ma très-chère; et cette bonne duchesse de Chaulnes.... Vous me marquez si bien les divers tons de ceux qui m'ont souhaitée dans ma chambre, que je les ai tous reconnus. Ma bonne, j'ai été triste de n'être point à ce souper pour vous faire les honneurs de cet appartement : la compagnie étoit bonne et gaie. M. de Coulanges ne trouva pas assez de haut goût ni de ragoût pour son goût usé et débauché; cela était trop héroïque pour Monsieur de Troyes et pour lui : il avoue pourtant que le repas étoit beau et bon et fort gai. Hélas! ma santé n'est pas digne d'être si souvent et si bien célébrée. Il me paroît que M. de Lamoignon connoît bien le mérite de la bonne femme *Carnavalet :* vous ne sauriez trop ménager un tel ami. Je suis ravie de la joie qu'ils ont de cette place du conseil; mais je suis affligée de cette cruelle néphrétique qui accable ce pauvre homme à tout moment : point de jours sûrs, c'est un rabat-joie continuel.

Je trouve bien plaisant tout le petit tracas de l'hôtel de Chaulnes : je ne crois point la duchesse jalouse; je doute que cette belle amitié qu'elle a pour moi lui permît de m'en faire confidence. Le petit Coulanges est fort plaisant sur tout cela; j'admire comme lui *sainte Friquette*, et comme il y a des gens qui ont une sorte d'esprit pour venir à leurs fins, où d'autres ne sauroient pas faire un pas. Je vous remercie de vos nouvelles : je ne vois point d'où vient la disgrâce de Flamarens à l'égard de Monsieur; je ne crois pas que notre bon maréchal d'Estrades fasse de grandes intrigues dans cette cour très-orageuse.

Dieu conserve votre santé comme vous me la dépeignez, ma bonne! Je crois les bouillons de chicorée fort

bons, j'en prendrai, ne négligez point vos amers, c'est votre vie. Je doute que vous vous serviez de la poudre de sympathie pour votre côté; vous n'avez point encore voulu essayer du baume. Je vous ai mandé que la Marbeuf s'est ressuscitée; voilà une succession qui vous est échappée. Je ne puis souffrir que Rhodes ait vendu sa charge, si ancienne dans sa maison. Vous aurez donc le plaisir de voir le Doge, et de n'avoir point cette guerre; c'est comme si la République venoit; mais qui peut résister aux volontés de Sa Majesté? Il me semble que j'aurois encore été aujourd'hui à votre dîner chez Gourville; toute la *case* de Pompone ne m'auroit pas chassée. Jamais, ma chère Comtesse, vous n'avez passé un hiver qui me convînt tant: j'envie et je regrette tous vos plaisirs, mais bien plus celui de vous voir, ma bonne, et d'être avec vous, et de jouir de cette chère amitié qui fait toutes mes délices.

A cinq heures du soir.

Mon fils vient de voir ma jambe; en vérité, ma bonne, je la trouve fort bien; il vous le va dire, et hors la promptitude de quatre jours, on ne peut pas dire que je ne sois guérie par la *sympathie*. Mon fils vient de mettre cet onguent noir pour faire la cicatrice, car il n'y a plus que cela à faire; et nous gardons précieusement le reste de la poudre pour quelque chose de plus grande importance; et croyez, ma chère bonne, que je ne m'en dédirai point, c'est vous qui m'avez guérie; l'air du miracle n'y a pas été, voilà tout. Je viens de me promener; ôtez-vous de l'esprit que je sois malade ni boiteuse, je suis en parfaite santé. Je me réjouis de celle du chevalier, c'est toujours beaucoup d'en avoir la moitié, il n'étoit pas si riche l'année passée. Votre belle-sœur vous prie de mander s'il y a quelque chose de changé à la façon des manteaux et à la coiffure; elle

vous révère. Embrassez M. de Grignan tendrement. Le *bien Bon* est tout à vous deux; il n'écrit jamais de moi, parce que ce sont des affaires et des calculs qui lui font oublier sa pauvre nièce. Je demande au marquis et à Mlle d'Alerac s'ils savent bien quel est le mois de l'année où les Bretons boivent le moins, ce seroit curieux.

Ma chère bonne, je baise vos deux bonnes joues, et vous embrasse avec une extrême tendresse; ne soyez plus du tout en peine de moi, et n'en parlez plus du tout.

Est-ce Monsieur de Carcassonde qui sera député, quand viendront les prélats?

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

A cinq heures du soir, dimanche.

Le *pieux Énée* vient de panser sa mère; la poudre de sympathie n'a point fait son miracle, mais elle nous a mis en état que l'onguent noir que vous nous avez envoyé achèvera bientôt ce qui reste à faire. Ainsi la sympathie et l'onguent noir auront l'honneur conjointement de cette guérison tant souhaitée. Si vous avez bien envie d'embrasser le *señor Marques*, vous le pouvez faire tandis qu'il a encore un nez et des oreilles; une autre fois qu'il n'expose pas si témérairement ces membres.

Adieu, ma petite sœur : je fais toujours mille compliments remplis de contrition à M. de Grignan, et vous supplie de sauver ma *princesse* des fureurs du *Troyen*.

Suscription : Pour ma petite sœur.

952. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 7e février.

Vous ne sauriez mieux faire que de promener votre tristesse à Versailles; ce qui seroit pourtant encore mieux, seroit de n'avoir point de tristesse. Je crois que la poudre de sympathie n'est point faite pour de vieux maux : elle n'a guéri que la moins fâcheuse de mes petites plaies; j'y mets présentement de l'onguent noir, qui est admirable; et je suis si près d'être guérie, que vous ne devez plus penser à moi que pour m'aimer, et vous intéresser à la solide espérance que j'ai actuellement. Je n'ai pas un moment de fièvre, je suis tout comme un autre : je mange sagement; quand il fait beau, je me promène; on veut que je marche parce que je n'ai point d'inflammation; j'écris, je lis, je travaille, je reçois vos lettres avec tendresse et empressement : voilà, ma très-chère aimable, comme je suis, sans rien déguiser. Les grisons vous sont inutiles, je vous dirai toujours la vérité : j'aime trop à n'être point trompée sur votre sujet, pour en vouloir user autrement avec vous. Je suis présentement dans ma chambre; le soleil brille autour de moi, et je ne voudrois pas jurer que je ne fisse un tour de mail. Redressez donc votre imagination, ma chère Comtesse, et tirez les rideaux qui vous empêchent de me voir : laissez là cette pauvre femme pleurante, et le *pieux Énée* à ses pieds; tout cela est faux, je vous assure. Mais conservons nos jambes tant que nous pourrons; elles sont difficiles à apaiser, quand une fois elles sont fâchées. Je voulus l'autre jour me purger avec ces bouillons du frère Ange; je m'en étois bien trouvée : cela ne fit que m'émouvoir; je me suis demandé pardon et je me laisse rapaiser, résolue de ne jamais attaquer

une parfaite santé : les légères médecines sont cruelles. Je finis, et je vous laisse au milieu du beau tourbillon où je vous crois; je suis assurée que vous ne m'y oubliez non plus que dans votre chambre; et de qui pourroit-on dire la même chose? Mais aussi peut-on mieux sentir que je fais tous les charmes de votre amitié?

---

953. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,] mercredi 14e février.

Je n'ai point reçu de vos lettres cet ordinaire, ma chère bonne, et quoique je sache que vous êtes à Versailles, que je croie et que j'espère que vous vous portez bien, que je sois assurée que vous ne m'avez point oubliée, et que ce désordre vienne d'un laquais et d'une paresse, je n'ai pas laissé d'être toute triste et toute décontenancée; car le moyen, ma bonne, de se passer de cette chère consolation? Je ne vous dis point assez à quel point vos lettres me plaisent, et à quel point elles sont aimables, naturelles et tendres : je me retiens toujours sur cela par la crainte de vous ennuyer. Je relisois tantôt votre dernière lettre; je songeois avec quelle amitié vous touchez cet endroit de la légère espérance de me revoir au printemps, et comme après avoir trouvé les mois si longs, cela se trouveroit proche présentement, car voilà tous les préparatifs du printemps : ma bonne, j'ai été sensiblement touchée de vos sentiments, et des miens, qui ne sont pas moins tendres, et de l'impossibilité qui s'est si durement présentée à mes yeux; ma chère Comtesse, il faut passer ces endroits, et mettre tout entre les mains de la Providence, et regarder ce qu'elle va faire dans vos affaires et dans votre famille.

Mon fils et sa femme sont à Rennes de lundi; ils y ont

quelques affaires, et je trouve cette petite femme si malade, si accablée de vapeurs, des fièvres, et des frissons de vapeur, à tous moments, des maux de tête enragés, que je leur ai conseillé de s'approcher des capucins; ils viendront peut-être de Vannes, où ils sont, ou bien ils écriront. Ce sont eux qui ont mis le feu à la maison par leurs remèdes violents; mon fils achève avec l'essence de Jacob deux ou trois fois le jour; il faut que tout cela fasse un grand effet : il vaut mieux être dans une ville qu'en pleine campagne. Je suis donc ici très-seule; j'ai pourtant pris, pour voir une créature, cette petite jolie femme dont M. de Grignan fut amoureux tout un soir. Elle lit quand je travaille, elle se promène avec moi; car vous saurez, ma bonne, et vous devez me croire, que Dieu, qui mêle toujours les maux et les biens, a consolé ma solitude d'une très-véritable guérison. Si on pouvoit mettre le mot d'aimable et celui d'emplâtre, je dirois que celui que vous m'avez envoyé mérite cet assemblage; il attire ce qui reste, et guérit en même temps; ma plaie disparoît tous les jours : Monpezat, pezat, zat, at, t, voilà ma plaie. Il me semble que ce dernier que vous m'avez envoyé est meilleur. Enfin cela est fait; si je n'en avois point fait du poison, par l'avis des sottes gens de ce pays, il y a longtemps que celui que j'ai depuis trois mois m'auroit guérie. Dieu ne l'a pas voulu, j'en ressemble mieux à M. de Pompone, car c'est après trois mois : on veut que je marche, parce que je n'ai nulle sorte de fluxion, et que cela redonne des esprits et fait agir l'aimable onguent; remerciez-en Mme de Pompone. Jusques ici la foi avait couru au-devant de la vérité, et je prenois pour elle mon espérance; mais, ma bonne, tout finit, et Dieu a voulu que ç'ait été par vous. Mon fils s'en plaignoit l'autre jour; car ç'a été lui qui au contraire m'a fait tous mes maux, mais Dieu sait avec quelle volonté! Il partit lundi follement, en disant adieu à cette

petite plaie, disant qu'il ne la reverroit plus, et qu'après avoir vécu si longtemps ensemble, cette séparation ne laissoit pas d'être sensible. Je n'oublierai pas aussi à vous remercier mille fois de toute l'émotion, de tout le soin, de tout le chagrin que votre amitié vous a fait sentir dans cette occasion : quand on est accoutumée à votre manière d'aimer, les autres font rire. Je suis fort digne, ma bonne, de tous ces trésors par la manière aussi dont je les sais sentir, et par la parfaite tendresse que j'ai pour vous et pour tout ce qui vous touche à dix lieues à la ronde. Parlez-moi un peu de votre santé, mais bien véritablement, et de vos affaires. N'avons-nous plus d'amants? Il nous revient beaucoup de temps et de papier, puisque nous ne parlerons plus de cette pauvr ejambe.

La Marbeuf est transportée d'une lettre que vous lui avez écrite; elle m'adore si fort que j'en suis honteuse; elle veut vous envoyer deux poulardes avec mes quatre; je l'en gronde, elle le veut; vous en donnerez à M. du Plessis, et vous direz à Corbinelli d'en venir manger avec vous, comme vous avez déjà fait, car que ne faites-vous point d'obligeant et d'honnête? Ma bonne, je finis; j'attends vendredi vos deux lettres à la fois; et je suis sûre de vous aimer de tout mon cœur.

La princesse vient de partir d'ici; dès que mon fils, qui est encore mal avec elle, a été à Rennes, elle est courue ici d'une bonne amitié. Le *bien Bon* vous est tout acquis, et moi à votre époux et à ce qui est avec vous.

---

954. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN ET AU MARQUIS DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,] dimanche 25e février.
Réponse au 21.

Ah! ma bonne, quelle aventure que celle de la mort du roi d'Angleterre, la veille d'une mascarade!

Mon marquis, il faut que vous soyez bien malheureux de trouver en votre chemin un événement si extraordinaire!

Chimène, qui l'eût dit? — Rodrigue, qui l'eût cru?

Lequel vous a le plus serré le cœur, ou le contre-temps, ou quand votre méchante maman vous renvoya de Notre-Dame? Vous en fûtes consolé le même jour; il faut que le billard et l'appartement et la messe du Roi, et toutes les louanges qu'on a données à vous et à votre joli habit, vous aient consolé dans cette occasion, avec l'espérance que cette mascarade n'est que différée. Mon cher enfant, je vous fais mes compliments sur tous ces grands mouvements, mais faites-m'en sur toutes mes attentions mal placées : j'avois été à la mascarade, à l'opéra, au bal, je m'étois tenue droite, je vous avois admiré, j'avois été aussi émue que votre belle maman, et j'ai été trompée.

Ma bonne, je comprends tous vos sentiments mieux que personne : vraiment oui, on se transmet dans ses enfants, et, comme vous dites, plus vivement que pour soi-même : j'ai tant passé par ces émotions! C'est un plaisir, quand on les a pour quelque jolie petite personne qui en vaut la peine et qui fait l'attention des autres. Votre fils plaît extrêmement : il a quelque chose

de piquant et d'agréable dans la physionomie ; on ne sauroit passer les yeux sur lui comme sur un autre, on s'arrête. Mme de la Fayette me mande qu'elle avoit écrit à Mme de Montespan qu'il y alloit de son honneur que vous, et votre fils, fussiez contents d'elle : il n'y a personne qui soit plus aise qu'elle de vous faire plaisir.

Je ne suis pas surprise que vous ayez envie d'aller à Livry ; bon Dieu, quel temps ! il est parfait ; je suis depuis le matin jusqu'à cinq heures dans ces belles allées, car je ne veux point du froid du soir. J'ai sur mon dos votre belle brandebourg, qui me pare ; ma jambe est guérie, je marche tout comme un autre. Ne me plaignez plus, ma chère bonne ; il faudroit mourir si j'étois prisonnière par ce temps-là. Je mande à mon fils que je n'ai que faire de lui, que je me promène, et qu'avec cela je l'envoie promener. Ils sont dans les plaisirs de Rennes, d'où ils ne reviendront que la veille du dimanche gras : j'en suis ravie, je n'ai que trop de monde. La princesse vient jouir de mon soleil ; elle a donné d'une thériaque céleste au bon abbé, qui l'a tiré d'un mal de tête et d'une foiblesse qui me faisoit grand'peur. Dites à ce *bien Bon* combien vous êtes ravie de sa santé. La princesse est le meilleur médecin du monde ; tout de bon, les capucins admiroient sa boutique : elle guérit une infinité de gens ; elle a des compositions rares et précieuses, dont elle nous a donné trois prises qui ont fait un effet prodigieux. Ce *bien Bon* voudroit vous faire les honneurs de Livry ; si c'est le carême, ma bonne, vous y ferez une mauvaise chère ; songerez-vous à l'entreprendre avec votre côté douloureux ? On ne me parle cependant que de votre beauté : Mme de Vins m'assure que c'est tout autre chose que quand je suis partie. Vous parlez du temps qui vous respecte pour l'amour de moi : c'est bien à vous à parler du temps ! Mais que c'est une plaisante chose que nous n'ayons pas encore parlé de la

mort du roi d'Angleterre! Il n'étoit point vieux, c'est un roi, cela fait penser qu'elle n'épargne personne : c'est un grand bonheur si dans son cœur il étoit catholique, et qu'il soit mort dans notre religion. Il me semble que voilà un théâtre où il se va faire de grandes scènes : le prince d'Orange, M. de Monmouth, cette infinité de luthériens, cette horreur pour les catholiques; nous verrons ce que Dieu voudra représenter, après cette tragédie; elle n'empêchera pas qu'on ne se divertisse encore à Versailles, puisque vous y retournerez lundi. Vous me dites mille amitiés sur la peine que vous auriez à me quitter, si j'étois à Paris; j'en suis persuadée, ma très-aimable bonne; mais cela n'étant point, à mon grand regret, profitez des raisons qui vous font aller à la cour; vous y faites fort bien votre personnage : il semble que tout se dispose à faire réussir ce que vous souhaitez. Les souhaits que j'en fais de loin ne sont pas moins sincères ni moins ardents que si j'étois auprès de vous. Hélas! ma bonne, j'y suis toujours, et je sens, mais moins délicatement, ce que vous me disiez un jour, dont je me moquois : c'est qu'effectivement vous êtes d'une telle sorte dans mon cœur et mon imagination, que je vous vois et vous suis toujours; mais j'honore infiniment davantage, ma bonne, un peu de réalité.

Vous me parlez de votre Lanchevin : m. u. r. mûr, voilà comme je l'ai vu; est-ce assez pour mon fils? vous vous en plaigniez souvent; il est peut-être devenu bon; parlez-en à Beaulieu, et qu'il en écrive à mon fils; j'en rendrai de bons témoignages. Celui qu'il avoit étoit bon et s'est gâté; il ne gagneroit que ses gages, quarante ou cinquante écus, point de vin ni de graisse, ni de levûre de lard. Je crois que mon fils ne plaindroit pas de plus gros gages pour avoir un vrai bon cuisinier; je craindrois que celui-là fût trop foible. Mais, ma bonne, quelle folie d'avoir quatre personnes à la cuisine? Où va-t-on avec

de telles dépenses, et à quoi servent tant de gens? Est-ce une table que la vôtre pour en occuper seulement deux? L'air de Lachan et sa perruque vous coûte bien cher. Je suis fort mal contente de ce désordre ; ne sauriez-vous en être la maîtresse? Tout est cher à Paris, et trois valets de chambre! Tout est double et triple chez vous. Je vous dirai comme l'autre jour, vous êtes en bonne ville, faites des présents, ma bonne, de tout ce qui vous est inutile. N'est-ce point là l'avis de M. Anfossy? M. de Grignan peut-il vouloir cet excès? Ma chère bonne, je ne puis m'empêcher de vous parler bonnement là-dessus. Après cette gronderie toute maternelle, laissez-moi vous embrasser chèrement et tendrement, persuadée que vous n'êtes point fâchée.

Ma bonne, il faut que votre mal de côté soit de bonne composition pour souffrir tous vos voyages de Versailles; songez au moins que le maigre vous est mortel, et que le mal intérieur doit être ménagé et respecté. Bien des amitiés aux grands et petits Grignans.

Je veux vous dire ceci : vous croyez mon fils habile, et qui se connoît en sauce, et sait se faire servir ; ma bonne, il n'y entend rien du tout, Larmechin encore moins, le cuisinier encore moins : il ne faut pas s'étonner si un cuisinier qui étoit assez bon, s'est entièrement gâté; et moi, que vous méprisez tant, je suis l'aigle, et on ne juge de rien sans avoir regardé la mine que je fais. L'ambition de vous conter que je règne sur des ignorants m'a obligée de vous faire ce sot et long discours; demandez à Beaulieu.

Suscription : Pour ma très-aimable bonne.

955. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 28e février.

Vous revoilà donc à Versailles, et votre mascarade sur pied : la mort du roi d'Angleterre n'a pu tenir contre la jeunesse avide des plaisirs du carnaval. On ne parle que de votre beauté : comme vous n'êtes pas encore à l'entre deux âges, jouissez de ce joli visage qui vous faisoit tant d'honneur, même quand vous étiez malade; il ira bien loin dans votre santé; c'est une agréable chose que la régularité des traits, les proportions, en un mot, la beauté. J'espère que vous me direz bien des nouvelles de mon enfant : j'ai été toute dérangée; j'avois été deux jours à Versailles, attentive à le voir danser, me tenant droite; il faut recommencer. Je crus être dimanche au souper de l'hôtel de Chaulnes, et ce fut un dîner lundi : enfin vous abusez de ma crédulité. Bon Dieu ! la plaisante histoire, et plaisamment contée, que celle de Bouquet ! quelle confusion à l'ancienne maison des Bouquets ! la *bouquetière Glycera* n'en est-elle point offensée? Je vous avoue que je n'eusse jamais imaginé une telle aventure. Cette personne si fière, ce pauvre innocent, *qui ne savoit pas l'eau troubler !* Ce qui me ravit, c'est la récidive : mais ces grands frères sont bien importuns avec leurs grandes épées; dites-moi comment ils ont pu surprendre une promesse. Soyez sûre, ma fille, que je n'ouvrirai pas la bouche de tout cela : outre que vous m'en priez, et que c'est assez, c'est que j'en ferois scrupule.

L'histoire de cet abbé roué est affreuse; il étoit de fort bonne maison, demandez à Corbinelli. C'eût été une belle lumière de l'Église ! Il est vrai que quand on a lu la destinée de ce pauvre misérable, il faut prendre du

sel de soufre, dont je me trouve fort bien : huit jours sous terre, la tête en bas, ah! j'étouffe; mais peut-on être huit jours sans manger? Il y a d'étranges étoiles : voyez que cet abbé a bien profité du vol de cette lettre de change : voilà de quoi nous sommes capables quand Dieu nous abandonne.

Le *bien Bon* est tout à fait revenu de ses éblouissements : il ne voyoit goutte, il ne pouvoit se soutenir, j'étois tout effrayée. Je vous écrivis une lettre, que j'ai mise dans mon cabinet, et que je vous enverrai peut-être; ce sont des pensées que je vous jette, et dont vous ferez tel usage que vous trouverez à propos. J'en ferois un fort bon de la poudre de Josson, si la cicatrice de ma plaie avoit besoin de ce secours; mais je suis guérie, *grâce à Dieu, et à la vôtre*, comme on dit ceci : je me promène avec plaisir, et je récompense le temps perdu. Vous avez raison de louer l'abbé de Polignac comme vous faites; il est vraiment très-aimable, et c'est une tête bien organisée que la sienne; mais vous parlez bien légèrement de son frère : il me semble qu'il glisse des mains. Je plains fort M. et Mme de Guitaut : une transaction disputée me fait transir; il n'y a donc rien de sûr. Vous soutiendrez la vôtre contre Aiguebonne, il est en malheur.

---

956. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN ET AU MARQUIS DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi des cendres, 7e mars.

Me voilà, ma chère Comtesse, tout aussi avancée que vous et que mon marquis. Je fis mon lundi gras avec la princesse : un petit dîner aussi bon, aussi délicat, aussi propre qu'il est possible; elle me parla de mascarade, je lui lus celle de vos petits Indiens, que vous contez

fort joliment. Hier, je donnai à dîner à un pauvre *ami de la vérité*, fort bon homme, fort saint homme, fort anachorète, qui étoit supérieur du séminaire de feu Monsieur d'Aleth, qui a puisé dix ans à cette source, qui a fermé les yeux et baisé les pieds au saint prélat, et puis s'est retiré dans sa famille. Il n'a parlé qu'à moi depuis deux ans qu'il est en ce pays : nous connoissons les mêmes gens, nous avons les mêmes amis, nous pensons les mêmes choses : c'est un saint; mais je ne suis pas sainte, voilà le malheur; j'ai été fort aise de passer ainsi le mardi gras.

Mon fils est encore à Rennes, et je suis ravie qu'il y soit, parce qu'il est ravi d'y être. Il ne vous diroit point plus vrai que moi sur ma jambe : je vous ai dit la pure et sincère vérité ; quand ma petite dernière plaie a été fermée, il s'est jeté aux environs un feu léger, et des sérosités se sont répandues en six ou sept petites cloches, qui se sont percées et séchées en même temps, à la faveur de votre eau d'arquebusade, dont je me suis souvenue, et qui en deux jours m'a remise en état de marcher : la toile Gauthier n'y étoit pas bonne ; elle avoit fait ce qu'il falloit, et votre eau a fait le reste. On dit que cela est assez ordinaire aux longues plaies : il se jette des sérosités entre cuir et chair, et comme elles ne s'en vont plus par la plaie, elles prennent cette voie, et cela passe comme une flamme, surtout quand on a une eau de sa chère fille qui se trouve à point nommé pour tout guérir :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Après quatre mois de liaison et d'habitude, il falloit quelque séparation éclatante, c'est ce qui consomme la guérison : cela est ainsi, ma très-chère, et je m'en vais reprendre le train de mes promenades, interrompues seulement pendant quatre jours. Je suis assurée que

vous voyez bien que je ne vous trompe pas; je me suis fort bien portée de ma médecine, elle a bien raccourci mes sérosités. Trouvez-vous, ma fille, que je vous parle de moi en passant? mon silence vous donnera-t-il du soupçon? Je veux vous croire aussi sur votre santé; je vous en souhaite une parfaite, et pour vous et pour moi : c'est une étrange chose dans mon cœur que le souvenir de vos maux passés, et la crainte de leur retour; Dieu vous en préserve, et moi aussi! Coulanges m'a mandé fort joliment votre dîner de l'hôtel de Chaulnes : c'est un style si particulier pour faire valoir les choses les plus ordinaires, que personne ne sauroit lui disputer cet agrément. Vous vous êtes mise en politique : vos derniers convives étoient justement ce qui s'appeloit autrefois *des importants;* vous me manderez comme se sera passé ce *gaudeamus* de conversation.

Notre petit homme a été admiré de tout le monde; Mme de la Fayette et son fils m'en écrivent des merveilles. Voici, ma chère enfant, un grand hiver pour lui : sa vie est pressée d'une manière que si vous aviez donné à l'enfance ce qu'on y donnoit autrefois, vous n'y auriez pas trouvé votre compte; vous avez pris vos mesures selon sa destinée; il faut qu'il joue un grand rôle à quatorze ans, il faut donc qu'on commence à le voir deux ans auparavant; on va parler de lui, il faut faire voir sa petite personne : il vous a cette obligation, et votre séjour à Paris est un arrangement de la Providence pour faire réussir ses desseins; sans vous, il eût été renfermé dans sa chambre; et vous aurez contribué, et par votre présence à la cour, et par la manière dont vous avez élevé votre fils, à son établissement et à sa fortune : il y a longtemps que je pense tout cela, mais principalement cet hiver, où il a paru fort agréablement; il s'est montré au Roi, il a été bien regardé, sa figure plaît, et sa physionomie n'a rien de commun : il faut croire que

si les paroles avoient suivi les pensées, vous en auriez entendu de fort agréables. Vous concevez sans peine la part intime que je prends à tout cela.

Ce que vous avez dit de l'abbé Charrier est fort vrai: il n'a pas les grâces de son père; mais il a un esprit droit et juste, un bon sens et un bon cœur que je ne lui conseillerois pas de changer contre personne de Lyon, ni de Paris. Vous allez avoir bien des Grignans; M. de la Garde logera-t-il avec eux? il me mande qu'il vient : je ferois bien mon profit, comme vous, de cette bonne compagnie, mais je ne suis encore qu'à la moitié de ma carrière : ce seroit une avance assez honnête que six mois, si nos arrangements se rencontraient juste : nous verrons ce que Dieu voudra faire de nous tous.

Il me semble que la mort du roi d'Angleterre devient plus philosophe et angloise que chrétienne et catholique. *Adieu, roi*, me fait quasi un nœud à la gorge : je trouve bien des pensées dans ce mot et une fermeté peu commune : il n'étoit point vieux; c'est quitter bien des choses dans le milieu de sa vie et de son règne, toujours agité, toujours débauché, et de *Caron pas un mot.*

Adieu, ma chère Comtesse : mille amitiés à ce cher Comte, et à ce maladroit vinaigrier, qui rouloit si mal sa brouette. Le récit des mascarades m'a divertie; mais je n'y vois point M. le duc de Bourbon, qui danse si bien. Je savois bien que le vieux Choiseul avoit une côte rompue; mais deux, c'est trop.

Mon marquis, je veux vous baiser et me réjouir avec vous de vos prospérités. Un joli petit Indien, qui danse juste, qui lève la tête, qui est hardi : cette idée a fort plu à mon imagination.

957. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 11e avril.

N'êtes-vous pas trop bonne, ma chère Comtesse, de me dire seulement un mot de Versailles? Je vous admire dans ce tourbillon; vous me faites pâmer de rire : je vous vois avec le morceau au bec, allant au sermon, et puis, toute touchée du sermon, vous passez à la comédie : cela est excellent, ma belle, mais revenez vous reposer; quand on a un côté qui se fait sentir, c'est en abuser et le mettre en furie, que de faire trop de choses en un jour. Je vous demande votre conservation, comme vous me demandez la mienne : il vous est si aisé de juger de mes sentiments par les vôtres, que vous êtes coupable quand vous hasardez de me donner des chagrins infinis. Vous ne devez plus être inquiète de moi; c'est le temps qui m'empêche présentement d'exercer ma nouvelle jambe : je la traite encore comme une compagnie, je ne la mets pas à tous les jours; c'est une étrangère que je veux qui se raccoutume insensiblement avec moi : je ne lui propose rien d'extraordinaire, ni d'extravagant; quand elle a fait un grand tour, je ne lui demande point, comme je ferois à l'autre, si elle veut recommencer : j'ai enfin des égards pour cette nouvelle revenue.

J'ai fait vos compliments aux pères *Esculapes;* je vous en avertis, ils en reçoivent de toute l'Europe : vous n'êtes point dans cette affaire, c'est pourquoi vous ne comprendrez pas la force de mes paroles. Ces bons pères, qui étoient comme des gens prêts à partir avec tache et ignominie, sont transportés d'être rétablis dans leur bonne réputation par le jugement de Salomon; car l'arrêt du Roi paroît tel. Le duc de Chaulnes en est cru

le premier ministre, et c'est une grande circonstance pour eux. Toute la province a dans les mains le factum des pères, et dans l'esprit la persuasion de leur innocence, avec la joie de leur triomphe, et de tout ce qui le suit et qui le précède. Enfin, Monsieur le duc, je me réjouis avec vous de la gloire qui vous en revient, parce que je vous aime et vous honore; ma fille vous répondra de cette vérité.

Que voulez-vous dire, ma chère enfant, avec vos songes? de quoi vous mêlez-vous de prendre ma pauvre personne pour l'objet de votre imagination agitée de bile noire? Vous me voyez dans un état affreux, et cela vous trouble, et vous fait sentir un mal que je n'ai pas : ah! ma belle, vous seriez bien rassurée si vous me voyiez présentement; demandez à la princesse. Ne voulez-vous point la remercier de la thériaque céleste qu'elle vous fait venir? je l'aurois fait, sans que souvent elle m'a demandé à voir l'endroit de vos lettres où il est question d'elle, et je n'aimerois pas à être confondue.

Je viens d'écrire au petit Coulanges : ma fantaisie étoit de le prêcher sur sa mauvaise petite conscience, dont il ne fait tous les ans que diminuer la quantité, craignant toujours la plénitude, sans jamais ôter de la qualité; car je suis assurée qu'au bout de la semaine à Bâville, son unique péché, qui est *gaudeamus*, sera tout aussi bien établi chez lui qu'auparavant : tout le monde est quasi de même; la différence, c'est que son habitude étant moins honteuse et moins mauvaise que celle de bien des gens, on prend plus aisément la liberté de le gronder. Je le prie de dire à M. de Lamoignon que j'accepte bien volontiers le rendez-vous de Bâville pour le mois de septembre avec vous.

Je voudrois que les abbés que vous avez nommés, le fussent déjà par Sa Majesté : leur temps viendra. Je trouve cette mode bien noble et bien agréable pour les

gens de qualité, de ne plus vendre les charges d'aumônier : oh! que cela fera un beau séminaire! Je vous conjure d'envoyer prier l'abbé Bigorre de faire souvenir M. le cardinal de Bouillon de la petite aumône qui m'est remise tous les ans sur les aumônes du Roi; c'est peu, mais c'est la vie d'une pauvre personne : je vous dirai où il faudra que cet argent soit envoyé.

---

958. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME ET A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 15e avril.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voici la suite de mes sincérités. Vous avez, ma chère enfant, un esprit prophétique qui voit tout, et vous me faites frémir quand vous faites des songes affreux de moi. Vous dites que ma guérison n'est pas véritable, malgré cette journée si triomphante de Vitré, et tout le bon état où je vous ai dit que j'étois; car je ne vous ai jamais menti : tout cela ne vous persuade point, et je commence, en vérité, à croire que vous avez raison. Il y a quatre jours qu'il prit une fantaisie à ma jambe de s'enfler et de jeter des feux et des sérosités selon qu'il lui plaisoit : je fus surprise, et tout ce qui étoit ici, de cette trahison; je me mis en repos, je la laissai faire; il semble que ce soit une crise que la nature ait souhaitée: la jambe a bien coulé, les feux sont amortis, je trouve qu'elle se désenfle et je suis persuadée que c'est une guérison; en effet, rien n'étoit capable de guérir ces duretés et ces roideurs de gras de jambe qu'une telle évacuation. J'en ai donc été fort contente, ainsi que de ma médecine. Cependant nous envoyâmes prier les capucins qui sont à Rennes de nous venir voir ici : mon fils

les souhaite pour sa femme, qui va reprendre de leurs remèdes; et moi, pour faire quelques lavages que je sais qu'ils ordonnent, et qui sont admirables pour guérir en un moment. Ils nous ont mandé que dans l'état de leurs affaires, avec des ennemis et des envieux de tous côtés, il leur étoit absolument impossible de quitter leur couvent; qu'ils me conjuroient instamment d'aller à Rennes; que dès qu'ils auroient vu ma jambe, ils me guériroient; qu'ils osoient bien m'en assurer : mais que pour appliquer les herbes et les cataplasmes à propos, il falloit voir ma jambe. Et enfin, ils m'empressent de si bon cœur, et Mme de Marbeuf me donne une chambre si commode, que je m'y en vais demain. Il me semble que vous le voulez, que vous me le conseillez, que vous serez bien aise que je change d'air, et qu'étant traitée par des mains savantes, je puisse m'assurer d'une véritable guérison. Je m'en vais seule avec Marie et deux laquais, un petit carrosse et six chevaux. Je laisse ici mon pauvre *bien Bon*, avec mon fils et sa femme : je reviendrai tout le plus tôt que je pourrai; car ce n'est pas sans beaucoup de regret que je quitte le repos de cette solitude et le vert naissant qui me rajeunissoit; mais je songe aussi que d'être toujours trompée sur cette guérison, c'est une trop ridicule chose; et qu'enfin il faut suivre vos conseils : il faut savoir s'il y a encore des loups dans les bergeries, et les en faire sortir. Il y a toute sorte d'apparence qu'il n'y en a plus, et que la nature très-sage les a chassés par les dernières irruptions; mais j'en serai encore plus sûr quand les capucins me l'auront dit. Cette petite plaie est fermée et point fermée; il faut une main maîtresse pour me tirer de cette longue misère, où je n'ai été soutenue que de l'espérance, qui m'a fait croire vingt fois ma guérison : voilà, ma très-chère, à quoi je me résous, parce que je vois que vous le voulez absolument. Je vous entends d'ici m'approuver,

et me dire que vous êtes lasse de me voir trompée, et toujours la dupe des apparences d'une guérison qui se moque de moi. Mme de Marbeuf est si transportée de m'avoir, elle me marque tant d'empressement et tant d'amitié, que j'en suis tout embarrassée ; quand on ne peut être sur le même ton, on ne sait que répondre.

Nous vous aimons d'une telle sorte, mon cher Comte, que nous ne pensons pas qu'Adonis fût plus beau : du moins il n'étoit pas d'aussi bonne mine que vous, et c'est là le *tu autem* des messieurs. Allez, allez à Livry, après avoir bien prié Dieu dans votre aimable et sainte retraite : votre chère femme vous dira dans quel lieu ma destinée me fait passer ces jours saints; j'étois trop charmée de les passer dans cette solitude ; Dieu ne l'a pas voulu. Votre petit beau-frère s'y plonge de tout son cœur, et prétend n'être pas triste et malheureux dans l'autre monde; il est fort occupé de ces pensées : Dieu les lui conserve ! il viendra un temps où tout le reste nous paroîtra pour le moins bien inutile. Nous vous faisons nos compliments à tous sur la mort de ce pauvre chevalier de Buous, nous l'aimions extrêmement; il n'y avoit qu'à le connoître pour l'aimer; je ne vois plus mourir que des gens plus jeunes que moi : cela fait tirer des conséquences.

Je reviens à vous, ma fille. Rien n'est égal à la beauté de cette galerie de Versailles : cette sorte de royale beauté est unique dans le monde; je la vois d'ici, en prenant une partie pour le tout. N'avez-vous point dans tous ces beaux lieux rencontré les yeux de cette digne favorite ? Quoi ? dans un si grand espace, pas un pas pour aller à elle, ni elle pour venir à vous ! Je ne vous dis point tous les bons succès que je vous souhaite, à vous, ma chère enfant, et à toute la république des Gri-

gnans, qui sera bientôt rassemblée. On me mande que les mariages doubles de M. le duc de Bourbon et de M. du Maine seront pour le mois de juillet, et que plusieurs dames se tourmentent pour les places de dames d'honneur. J'ai mandé à Mme de la Fayette que je donne ma voix à Mme de Moreuil pour la duchesse de Bourbon. Je vous demande des souvenirs à l'hôtel de Pompone; je ne veux pas être oubliée dans cette maison. Je n'écrirai point aujourd'hui au petit Coulanges; il est à Bâville.

Ma jambe est si considérablement désenflée depuis hier, que si j'y pouvois prendre confiance, et que je ne fusse pas offensée de ses trahisons, je n'irois point du tout à Rennes; mais mon fils m'y envoie et tout le monde et j'y vais ; je compte revenir ici le lundi ou le mardi de Pâques; ce seroit même plus tôt, si les jours saints ne faisoient demeurer où l'on est. C'est à présent qu'il faut tout espérer; mais je ne saurois me consoler de vous avoir tant trompée ; c'étoit de bonne foi, et j'étois trompée moi-même la première, avec tout ce qui étoit autour de moi.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

En un mot, ma belle petite sœur, nous sommes si fatigués, si importunés de la longueur du mal de ma mère, et de toutes les trahisons que sa jambe nous a faites, que moi-même je l'envoie à Rennes, où les capucins du Louvre ne la perdront pas de vue. Sa jambe se désenfle et se guérit à vue d'œil; mais nous avons été si souvent attrapés, et cette guérison si souhaitée a si souvent fait comme le papillon de Polichinelle, qu'enfin pour terminer vos inquiétudes et les nôtres, et pour éviter tous les scrupules qu'on pourroit avoir, nous l'envoyons à la source de toute habileté. Vous savez que le parfait ménage demeure ici avec le *bien Bon*.

*959. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ
AU R. P. DOM IGNACE.

Ce vendredi saint au soir.

Je n'ai jamais prétendu, mon Révérend Père, faire cesser la fondation de notre maison dans votre église de Vitré; mais comme je suis encore fort nouveau dans mes affaires, je croyois qu'il fût à mon choix de payer les cent francs que je dois, ou en un seul terme ou en deux, pourvu qu'ils fussent payés régulièrement. Je vous supplie, mon Révérend Père, d'excuser mon ignorance, qui est cause que votre demi-année n'a pas été payée au temps de l'échéance : elle le sera incessamment.

On m'a assuré, mon Révérend Père, que dans les services que vous faites pour ceux de notre maison, on ne m'y donnoit pas les prières nominales, ce qui m'est dû incontestablement par la fondation : je vous supplie de le représenter à vos Pères, et de me recommander à leurs saintes prières dans le temps où nous sommes, afin que Dieu me fasse la grâce d'être en bon état quand j'irai prendre ma place dans votre chœur.

Je vous supplie d'assurer le Révérend Père prieur et le P. de Rosnivinen de mes très-humbles respects. Je suis, mon Révérend Père, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

SÉVIGNÉ.

Suscription : Au Révérend Père dom Ignace.

960. — D'EMMANUEL DE COULANGES
A MADAME DE GRIGNAN.

A Bâville, le 26e avril.

J'étois fort en peine de vous, Madame, et de Monsieur votre mari : je l'étois fort aussi de Madame votre mère, dont je ne vois plus les *sacrés caractères;* enfin, mon attachement pour tout ce qui vous regarde commençoit à troubler le doux repos que j'ai ici, quand votre messager m'a rendu votre lettre. J'ai été fort aise d'apprendre de vos nouvelles, mais fâché en même temps que cette maudite fièvre soit venue ainsi mal à propos rompre tous vos desseins. Ceux de M. de Lamoignon sont de passer ici encore toute la semaine prochaine, pour ne s'en retourner à Paris que le dimanche 6e de mai; pour moi, je vivrai au jour le jour, c'est-à-dire que si je trouve quelqu'un qui veuille me ramener à Paris, je n'en perdrai point l'occasion, parce que je serai bien aise d'aller faire un tour à Versailles, et qu'il est bon même que je sache des nouvelles de M. de Seignelay, touchant le voyage de Languedoc; mais aussi, comme ce quelqu'un peut ne se point trouver, et que M. de Lamoignon proteste qu'il aimeroit mieux mourir que de me prêter une voiture, je pourrai très-bien ne m'en aller à Paris qu'avec lui. J'écrivis hier à Versailles, pour qu'on me mandât quelques nouvelles de ce pays-là; et selon qu'elles seroient, il faudroit bien pourtant que je m'en retournasse à Paris, quand ce devroit être par la carriole de Dourdan, qui passe souvent au bout de l'avenue de Bâville. C'est là, Madame, tout ce que je vous puis dire de mon séjour en ce pays-ci : envoyez quelquefois un mot de vos nouvelles à l'hôtel d'Angoulême, et j'aurai soin de vous avertir aussi par quelque petit mot du parti que je prendrai Je suis fort aise que M. de Chaulnes vende Magny; il y

a longtemps que j'approuve qu'il s'en défasse. Voilà donc Mme de Sévigné à Rennes entre les mains des capucins; je prie Dieu qu'ils la guérissent; mais il me paroît bien cruel qu'elle se fasse une nécessité de demeurer en Bretagne, parce que l'abbé, par tous ses calculs, trouve que le bien des affaires de sa nièce veut qu'elle y soit jusques au mois de septembre. Je vous assure que je suis dans une véritable inquiétude de son mal; vous m'obligerez fort de lui mander la part que j'y prends. La campagne est charmante; le rossignol et le vert naissant sont dans tout leur triomphe; il ne nous manque que des feuilles assez larges pour nous garantir des rayons du soleil; car le chaud est cruel : M. de Lamoignon ne s'en soucie point, il court les champs tout le jour, pendant que nous jouons à l'hombre, Mme de Lamoignon et moi, avec quelque charitable personne, qui veut bien demeurer avec nous; et tous les soirs à son retour, *gaudeamus*.

Adieu, ma divine Comtesse : Mme de Lamoignon vous fait mille compliments; je ferai part ce soir de votre lettre à M. de Lamoignon.

---

961. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Rennes, dimanche 29e avril.

Nous serons si sots, que nous prendrons la Rochelle : je serai assez malheureuse, ma chère enfant, pour me laisser guérir par les capucins. J'ai aimé, j'ai admiré tous vos sentiments; je disois tout comme vous : si ma jambe est guérie après tant de maux et de chagrins, Dieu soit loué! si elle ne l'est pas, et qu'elle me force d'aller chercher du secours à Paris, et d'y voir ma chère et mon aimable fille, Dieu soit béni! Je regardois ainsi avec tranquillité ce qu'ordonneroit la Providence, et mon

cœur choisissoit la continuation d'un mal qui me redonnoit à vous trois mois plus tôt; car vous jugez bien que pour ne pas suivre cette pente, il faut que la raison fasse de grands efforts. Je me fusse servie des généreuses offres de Mme de Marbeuf, qui sont aussi sincères qu'elles sont solides, et je m'en servirois encore sans balancer, si ma jambe, comme par malice, ne se guérissoit à vue d'œil : vous savez ce que c'êst aussi que de se charger de rendre ce qu'on prend si agréablement. Ainsi je vais aux Rochers observer la contenance de cette jambe, qui est présentement sans aucune plaie ni enflure: elle est tout amollie, et pour la figure elle est entièrement comme sa compagne, qui, depuis près de six mois, étoit *sans pareille*. La couleur n'est pas agréable, la lessive ne la blanchit pas, ni l'eau d'arquebusade; il y a encore quelques marques de *fructus belli*, qui dureront longtemps, mais ce n'est que les places des feux qui sont passés. Je ne sais si c'est la sympathie des petites herbes qui me guérit à mesure qu'elles pourrissent en terre; j'avois envie d'en rire, mais les capucins en font tous les jours des expériences : je voudrois bien savoir ce qu'en dit Alliot. Je ne sais donc si c'est la cérémonie de ces petits enterrements deux fois le jour, ou si c'est la lessive ou le baume; mais il est toujours vrai que je n'ai point été comme je suis, et que si cette guérison n'est pas véritable, je n'en irai chercher qu'auprès de vous. Voilà, ma chère bonne, des vérités dont je vous conjure de ne pas douter; mais vous me dites quelque chose en passant, comme si vous ne disiez rien, qui m'a fait une terrible impression : c'est que si je reviens pour cette jambe, vous ne courrez pas le risque de vous en aller de votre côté, pendant que je serai ici. Ma fille, que me dites-vous? ne me trompez point là-dessus, ce seroit pour moi une douleur insupportable : vous m'assurez que je vous trouverai au commencement de septembre, et que

vous serez encore dans toutes vos affaires; pour moi, je presse et dispose les miennes sans y perdre un moment : j'ai une terre à raffermer, j'ai mille choses trop longues à dire: mais dans une telle extrémité, je ferois bien, pour vous voir et pour vous embrasser, ce que je voulois faire pour ma jambe: ainsi gouvernez-moi avec votre sagesse d'un côté, et votre amitié de l'autre. Vous savez mes affaires, vous savez combien je vous aime, vous savez aussi vos engagements, gouvernez-moi; et à moins qu'il ne soit arrivé quelque changement dans vos affaires, songez à la quantité que vous en avez à finir, et qu'il n'y a plus que trois mois jusqu'à celui que nous souhaitons; car je compte que nous sommes au mois de mai : je me fie enfin et me confie en vous de ma destinée. Il est vrai que vous devez bien me compter pour un de vos malades, puisque l'éloignement ne vous empêche pas d'être occupée de moi et de me donner des soins. Mais je suis fort en peine du chevalier; vous me représentez son mal d'une étrange manière; il est bien malheureux que les pilules, si salutaires à tout le monde, lui soient si mauvaises; c'est cela qu'on doit appeler des maux et des douleurs, quand on n'a point de situation et qu'on étouffe : j'en suis vraiment affligée. La fièvre de M. de Grignan me paroît moins considérable; ne le faites point tant saigner, les médecins sont cruels. Mais vous, mon enfant, je ne puis croire que parmi tout cela vous soyez en bonne santé; le printemps vous fait toujours quelque émotion : dites-moi dans quel état vous êtes: parlez-moi aussi sincèrement que je vous parle, et surtout ôtez-moi du nombre de vos inquiétudes. Celles de la duchesse du Lude sont trop bien fondées; vous me représentez son mari dans un étrange anéantissement: nos capucins seroient bien loin de donner de la bouillie dans cet état, ils donneroient de bons cordiaux qui vont retirer une âme des portes de la mort. J'ai vu depuis peu la

procureuse générale, autrement *la petite personne* que nous connaissons tant; elle est toujours fort aimable; nous fûmes fort aises de nous voir : je voudrois que vous l'eussiez entendue conter, mais plutôt son mari, car elle étoit morte, dans quelle extrémité la laissa le grand médecin de ce pays, et de quelle manière habile et miraculeuse les capucins la retirèrent de cette agonie; c'est un récit digne d'attention. Vous me direz : « C'est qu'elle ne devoit pas mourir. » Je le crois plus que personne, mais je ne puis m'empêcher d'admirer et d'honorer les causes secondes dont Dieu se sert pour redonner la vie à une créature si près du tombeau. On peut appliquer à ces sortes de talents ce que le P. le Bossu dit si agréablement du respect que les hommes devoient avoir dans les premiers temps pour ceux qui étoient visiblement protégés des dieux.

Ma fille, je m'égare, et je veux revenir à Mme de Marbeuf, qui a lu avec un plaisir et une reconnoissance extrême ce que vous me dites d'elle : c'est la personne du monde la plus sensible à votre estime; elle me fait passer ici de fort agréables jours : bonne compagnie, de la musique. Je fus avant-hier au cours avec un air penché, parce que je ne veux point faire de visites. J'en reçus une jeudi de la princesse de Bade, qui me conta tout ce que je savois déjà de sa colère, qui est comme celle d'Achille, et de son exil. Je fus le soir chez elle, et comme je voyois qu'elle ne s'ennuyoit point, je l'écoutai trois heures : j'avois un siége sous le pied, car sans cette attention je craindrois de ne plus reconnoître la jambe malade, et de m'y tromper comme Arlequin. Voilà mes nouvelles; mandez-moi des vôtres, c'est ma vie. Je pars mardi, au grand déplaisir de notre bonne Marbeuf; le *bien Bon* languit de mon absence. J'embrasse délicatement vos pauvres malades; mais vous, ma très-aimable, avec moins de façon, et une tendresse qu'il

n'est pas aisé d'exprimer. J'écrirai des Rochers à mon petit Coulanges. Voilà les capucins qui vous disent mille choses, et vous assurent de ma bonne guérison : ils sont persuadés que de la poudre d'yeux d'écrevisse, dans la première cuillerée du lait du grand maître, feroit des merveilles; son état est digne de compassion.

---

962. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE GRIGNAN.

A Chasen, ce 4e juin 1685.

Voilà l'histoire de la maison de Madame votre mère, que je lui ai promise, Madame. J'aurois attendu son retour de Bretagne pour la lui envoyer, si je n'avois été pressé par ma reconnoissance sur toutes les marques extraordinaires d'amitié que ma fille de Coligny a reçues de vous depuis quatre mois; mais j'ai cru qu'en vous en rendant mille grâces, je vous ferois plaisir de vous donner connoissance du mérite de vos grands-pères maternels. Il faut dire la vérité, Madame, il y a eu d'honnêtes gens parmi eux, et la fortune a mis dans les grands honneurs beaucoup de gens en France qui ne les valoient pas. Quand je dis honnêtes gens, je n'entends pas exclure votre sexe, Madame; le mérite de Madame votre mère est aussi extraordinaire que celui des Amé, des Claude, des Christophle et des Celse, et je n'en demeurerois pas à son éloge, si je ne parlois à vous; mais je ne romps jamais en visière aux gens pour le bien non plus que pour le mal que j'en veux dire; agréez donc, Madame, s'il vous plaît, que pour ne pas blesser votre modestie, je me contente de vous dire que personne ne vous honore, ne vous estime et ne vous aime plus que je fais.

---

963. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Mayeul de Rabutin, le premier de cette maison, au moins de notre connoissance, accompagné d'une assez nombreuse noblesse, va trouver la postérité ; je me suis mis dans la troupe pour faire le voyage avec lui, et j'ai cru, Madame, que vous aviez des raisons pour vouloir être de la partie. Quoiqu'il soit un vieux seigneur, je suis assuré que sa compagnie ne vous déplaira pas, et que vous estimeriez encore plus celle de son père si vous aviez l'honneur de le connoître. Toutes les apparences, Madame, sont que Mayeul de Rabutin étoit déjà de bonne maison, puisque les chartes qui parlent de lui le nomment parmi les grands seigneurs du Mâconnois mais il est certain qu'il étoit homme d'honneur, puisqu'il nous paroît comme garant de la foi d'un souverain.

J'aurois bien souhaité de trouver de plus grandes particularités de sa vie, et de vous pouvoir rapporter quelques-unes de ses campagnes, de vous faire voir de ses lettres d'amour, et de vous découvrir s'il n'a point eu affaire à quelque infidèle aussi bien que ses descendants : je n'en voudrois pas jurer, car ce n'est pas d'aujourd'hui que le changement plaît à votre sexe, et même le changement de bien en mal, plutôt que de ne pas changer ; mais enfin, ne pouvant avoir de mémoires de tous ces détails, il nous faut contenter de savoir qu'il y a plus de cinq cents ans que Mayeul de Rabutin étoit un homme de qualité.

Si les morts prennent encore dans l'autre monde quelque intérêt à leur postérité, je ne doute pas que Mayeul n'ait du chagrin du peu d'établissement de la sienne, vu le mérite des Amé, des Claude, des Christophle et de quelques autres de ses descendants ; mais comme il voit

beaucoup d'exemples ailleurs de pareilles injustices, je crois qu'il prend patience, et d'autant plus qu'il voit en vous, Madame, tant de vertus et tant d'agréments de corps et d'esprit, qu'il semble que Dieu ait voulu le récompenser de tous les malheurs de sa maison par une personne aussi extraordinaire. J'aurois moins de peine à persuader cette vérité que notre noblesse, Madame, car celle-ci dépend de contrats qu'on peut falsifier, et votre mérite est établi par le témoignage de toute la France.

Au reste, Madame, je ne vois guère de généalogies qui ne commencent par une chimère : cela vient de ce que les gens ne trouvant que des sources ou honteuses, ou trop proches à leur gré, en inventent d'illustres ou d'éloignées; pour moi qui, Dieu merci, n'ai pas eu sujet de mentir par l'une ou par l'autre de ces raisons, j'ai dit les choses comme je les ai sues, et le soin que j'y ai pris ne peut pas laisser un doute que je n'en aie su la vérité; si elle ne m'étoit pas assez honorable, je n'en aurois pas parlé, plutôt que de me parer d'une fausse gloire.

Enfin, Madame, il me semble que nous devons être contents de notre naissance; quant aux biens et aux grandes dignités, il nous faut plus de modération : ces avantages de la fortune ne sont pas proportionnés au reste, mais les regrets n'y font rien; nous pouvions naître simples gentilshommes, avec moins de bien que nous n'en avons. Consolons-nous donc, Madame, de ce que nous sommes au moins de bonne maison; je le savois confusément, quand j'étois mestre de camp général de la cavalerie; mais ma disgrâce m'a donné le loisir de m'instruire à fond des particularités de ma naissance, et c'est d'ordinaire aussi dans l'adversité qu'on apprend à se connoître.

Depuis ma lettre écrite, Madame, j'ai fait réflexion que dans la généalogie que je vous adresse, je parle de vous à votre rang, comme je parle des autres; cela m'a

paru d'abord extraordinaire, et il m'a semblé que je voulois vous apprendre ce que vous faisiez, et comment vous étiez faite. Cependant, en y songeant davantage, je ne l'ai pas trouvé trop mal, car je ne doute pas que votre modestie ne vous ait caché ce que tout le monde connoît en vous.

---

964. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN ET AU CHEVALIER DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,] mercredi 13e juin.
Réponse au 9.

A MADAME DE GRIGNAN.

Per tornar dunque al nostro proposito, je vous dirai ma bonne que vous me traitez mal de croire que je puisse avoir regret au port du livre du carrousel; jamais un paquet ne fut reçu et payé plus agréablement : nous en avons fait nos délices depuis que nous l'avons; je suis assurée qu'à Paris je ne l'aurois lu qu'en courant et superficiellement; je me souviens de ce pays-là, tout y est pressé, poussé; une pensée, une affaire, une occupation pousse ce qui est devant elle; ce sont des vagues, la comparaison du fleuve est juste. Nous sommes ici dans un lac : nous nous sommes reposés dans ce carrousel, nous avons raisonné sur les devises. Répondez à nos questions : celle d'un chien qui ronge un os, faute de mieux, nous trouble tout à fait : nous serons cause que vous lirez ce livre. Je trouve bien plaisant la petite course dont les deux jambons de M. de Luxembourg font le prix : le *bien Bon* s'est écrié sur cet endroit, et regrette de n'être pas un des paladins. M. le duc de Bourbon étoit-il bien joli? de bonne foi, comment paroissoit-il? approche-t-il de la taille du marquis? Ah! j'ai bien peur que non : je m'y suis affectionnée : je suis triste de

tant de grandeurs et tant de disgrâce du côté de la taille. On dit qu'il y aura encore une belle fête à la noce, et des chevaliers plus choisis. Je dirai à Mme de la Fayette ce que vous me dites du sien; elle en sera ravie. Elle se plaint tendrement de ne vous voir plus, et dit que vous êtes partout belle comme un ange, et toujours cette *beauté;* je ne fais jamais retourner ce que vous m'écrivez que de cette manière, et jamais pour rien gâter.

Mme de la Troche me mande que Mme de Moreuil entra mercredi dans le carrosse de Madame la Dauphine, et que l'on croit que c'est pour être dame d'honneur de Madame la duchesse, parce que le Roi a dit qu'il vouloit que celle qui la seroit y entrât par elle-même; et tout le monde juge que sans cela rien ne pressoit de lui accorder ce qu'elle demandoit depuis si longtemps. Je souhaite qu'elle ait cette place; vous savez que je lui ai donné ma voix il y a longtemps.

Pour des vapeurs, ma très-aimable bonne, je voulus, ce me semble, en avoir l'autre jour; je pris huit gouttes d'essence d'urine, et contre son ordinaire elle m'empêcha de dormir toute la nuit; mais j'ai été bien aise de reprendre de l'estime pour elle; je n'en ai pas eu besoin depuis. En vérité, je serois ingrate si je me plaignois : elles n'ont pas voulu m'accabler pendant que j'étois occupée à ma jambe; c'eût été un procédé peu généreux. Pour cette jambe, voici le fait : il n'y a plus aucune plaie il y a longtemps; mais l'endroit étoit demeuré si dur, et tant de sérosités y avoient été recognées par des eaux froides, que nos chers pères l'ont voulu traiter à loisir, sans me contraindre, et en me jouant, avec ces herbes, que l'on retire deux fois le jour toutes mouillées : on les enterre, et à mesure qu'elles pourrissent, riez-en si vous voulez, cet endroit sue et s'amollit; et ainsi par une douce et insensible transpiration, avec des lessives d'herbes fines et de la cendre, je guéris la

jambe du monde la plus maltraitée par le passé, et je ne crois pas qu'il y ait rien de plus aimable pour moi qu'une sorte de traitement qui est sûr, et qui n'est ni contraignant ni dégoûtant, et qui me donne tous les jours le plaisir de me voir guérir sans onguents, sans garder un moment la chambre. C'est dommage que vous n'alliez conter cela à des chirurgiens, ils pâmeroient de rire; mais moi je me moque d'eux.

Vous voulez savoir où j'ai été aujourd'hui? J'ai été à la place *Madame;* j'ai fait deux tours de mail avec les joueurs. Ah, mon cher Comte! je songe toujours à vous, et quelle grâce vous avez à pousser cette boule. Je voudrois que vous eussiez à Grignan une aussi belle allée: j'irai tantôt au bout de la grande allée voir Pilois, qui lui fait un beau degré de gazon pour descendre à la porte qui va dans le grand chemin. Ma bonne, vous voilà instruite de reste, vous ne direz pas que je vous cache des vérités, que je ne fais que mentir : vous en savez autant que moi.

Oui, nos capucins sont fidèles à leurs trois vœux : leur voyage d'Égypte, où l'on voit tant de femmes comme Ève, les en ont dégoûtés pour le reste de leurs jours. Enfin leurs plus grands ennemis ne touchent pas à leurs mœurs, et c'est leur éloge, étant haïs comme ils le sont. Ils ont remis sur pied une de ces deux femmes qui étoient mortes.

Parlons de M. de Chaulnes : il m'a écrit que les états sont à Dinan, et qu'il les fait commencer le premier jour d'août, pour avoir le temps de m'enlever au commencement de septembre, et puis mille folies de vous : qu'il vous a réduite au point qu'il desiroit; que vous êtes coquette avec lui, et que bientôt.... Enfin il est d'une gaillardise qui me ravit; car en vérité j'aime ces bons gouverneurs. La femme me dit encore mille petits secrets. Je ne comprends point comme on peut les haïr, et les

envier, et les tourmenter; je suis fort aise que vous vous trouviez insensiblement dans leurs intérêts. Si les états eussent été à Saint-Brieuc, c'eût été un dégoût épouvantable; il faut voir qui sera le commissaire; ils ont encore ce choix à essuyer : si vous êtes dans leur confiance, ils ont bien des choses à vous dire, car rien n'est égal à l'agitation qu'ils ont eue depuis quelque temps.

Pour M. Bruan, le *bien Bon* dit que ce n'est point un homme à recevoir une pistole pour une conférence; d'en donner deux, ce seroit trop; il faut savoir de M. le Cour, qui l'a souvent consulté, et de M. de la Trousse, qui ne le payera qu'à la fin de son bâtiment. A-t-il fait un devis? On donne plus ou moins selon la peine; il est difficile de dire précisément d'ici ce qu'il lui faut; pour moi, je vous conseille de nous attendre, ce n'est pas un homme qu'on paye jour à jour. Pour votre chambre, ma bonne, je comprends qu'elle est fort bien avec tout ce que vous me mandez; si la sagesse ne faisoit point fermer les yeux sur tout ce qui convient à la magnificence des autres et à la qualité, on ne se laisseroit pas tomber en pauvreté. Je sais le plaisir d'orner une chambre; j'y aurois succombé, sans le *scrupule* que j'ai toujours fait d'avoir des choses qui ne sont pas nécessaires, quand on n'a pas les nécessaires : j'ai préféré de payer des dettes, et je crois que la conscience oblige, non-seulement à cette préférence, mais à la justice de n'en pas faire de nouvelles. Ainsi je blâme, maternellement et en bonne amitié, l'envie qu'a M. de Grignan de vous donner un autre miroir : contentez-vous, ma chère bonne, de celui que vous avez; il convient à votre chambre, qui est encore bien imparfaite; il est à vous par bien des titres; et tout mon regret, c'est de ne vous en avoir donné que la glace; j'aurois été bien aise, il y a longtemps, de le faire ajuster comme vous avez fait. Jouissez donc, ma bonne, de votre dépense, sans en faire une plus grande, qui seroit super-

flue, et contre les bonnes mœurs dont nous faisons profession.

AU CHEVALIER DE GRIGNAN.

Je voudrois que Corbinelli ne vous eût point dit un mot du Doge, que je présente à Monsieur le chevalier. On lui demanda ce qu'il trouvoit de rare et d'extraordinaire à la cour, et à Paris; il répondit que c'étoit lui. Monsieur, vous m'en voulez d'ailleurs, ou vous êtes malade, si vous ne trouvez cela juste et plaisant. Mais hélas! oui, mon pauvre Monsieur, vous êtes malade: je serois fort bien avec vous, si vous saviez combien je suis touchée de la tristesse de votre état; j'en vois toutes les conséquences, et j'en suis triste à loisir; car ici toutes les pensées ont leur étendue : elles ne sont ni détournées ni effacées. Concevez donc une bonne fois ce que je sens sur votre sujet; vous irez à Livry, vous y marcherez au moins, ne me parlez point d'être porté dans une chaise : un menin est bien étonné d'être si accablé au lieu de briller au carrousel. O Providence!

A MADAME DE GRIGNAN.

Ma bonne, voyez un peu comme s'habillent les hommes pour l'été; je vous prierai de m'envoyer d'une étoffe jolie pour votre frère, qui vous conjure de le mettre du bel air, sans dépense, savoir comme on porte les manches, choisir aussi une garniture, et envoyer le tout pour recevoir nos gouverneurs. Mon fils a un très-bon tailleur ici. M. du Plessis vous donnera de l'argent du bon abbé, pour les rubans; car avec un petit billet que j'écrirai à Gautier, à qui je ne dois rien, il attendra mon retour. Je vous prie aussi de consulter Mme de Chaulnes pour l'habit d'été qu'il me faut pour l'aller voir à Rennes; car pour les états, ma chère bonne, je vous

en remercie. Je reviendrai ici commencer à faire mes paquets pour me préparer à la grande fête de vous revoir et de vous embrasser mille fois. Mme de Chaulnes en sera bien d'accord. J'ai un habit de taffetas brun piqué avec des campanes d'argent aux manches un peu relevées, et au bas de la jupe; mais je crois que ce n'est plus la mode, et il ne se faut pas jouer à être ridicule à Rennes, où tout est magnifique. Je serai ravie d'être habillée dans votre goût, ayant toujours pourtant l'économie et la modestie devant les yeux : je ne veux point de Toupris; rien que la bonne Mme Dio; elle a ma mesure. Vous saurez mieux que moi quand il faudra cet habit, car vous verrez le départ des Chaulnes, et je courrai à Rennes pour les voir; en vérité, je serois ingrate si je ne les aimois; tous les ingrats qu'ils ont faits en ce pays me font horreur, et je ne voudrois pas leur ressembler.

On nous mande (ceci est *fuor di proposito*, mais ma plume le veut) que les Minimes de votre Provence ont dédié une thèse au Roi, où ils le comparent à Dieu, mais d'une manière où l'on voit clairement que Dieu n'est que la copie. On l'a montrée à Monsieur de Meaux, qui l'a montrée au Roi, disant que Sa Majesté ne doit pas la souffrir. Il a été de cet avis : on l'a renvoyée en Sorbonne pour juger; elle a dit qu'il la falloit supprimer. Trop est trop : je n'eusse jamais soupçonné des Minimes d'en venir à cette extrémité. J'aime à vous mander des nouvelles de Versailles et de Paris, ignorante.

Vous conservez une approbation romanesque pour les princes de Conti; pour moi, qui ne l'ai plus, je les blâme de quitter un tel beau-père, de ne pas se fier à lui pour leur faire voir assez de guerre : eh, mon Dieu! ils n'ont qu'à prendre patience, et jouir de la belle place où Dieu les a mis; personne ne doute de leur courage : à quel propos faire les aventuriers et les chevaux échappés? Leurs cousins de Condé n'ont pas manqué d'occasions

de se signaler, ils n'en manqueroient pas aussi. Et *con questo* je finis, ma très-aimable et très-chère bonne, toute pleine de tendresse pour vous, dévorant par avance le mois de septembre où nous touchons, car vous voyez comme tout cela va. Quand M. du Plessis se sera bien promené dans notre parc, il vous le donnera ; il l'a reçu, et vous lui ferez comprendre et à Mlle d'Alerac nos grandes allées droites tout de travers.

Le bien cher vous aime comme il a toujours fait : il lui prend des furies d'envie de voir Pauline, qui me font rire. Votre frère, votre belle-sœur, que ne vous disent-ils point ? Ils vous assurent que le Tranquille ne se sert que de sa boîte pour guérir efficacement. Je ne crois pas qu'il vienne ici, ils sont trop occupés à Rennes ; ils me disent de continuer toujours, en me jouant et en marchant, leurs aimables remèdes. J'embrasse mille fois encore ma chère bonne.

Suscription : Pour ma chère Comtesse.

---

965. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,] dimanche 17e juin.

Que je suis aise que vous soyez à Livry, ma très-chère bonne, et que vous y ayez un esprit débarrassé de toutes les pensées de Paris ! Quelle joie de pouvoir chanter ma chanson, quand ce ne seroit que pour huit ou dix jours ! Vous nous dites mille douceurs, ma bonne, sur les souvenirs tendres et trop aimables que vous avez du bon abbé et de votre pauvre maman ; je ne sais où vous pouvez trouver si précisément tout ce qu'il faut toujours penser et dire ; c'est, en vérité, dans votre cœur, c'est lui qui ne manque jamais, et quoi que vous ayez

voulu dire autrefois à la louange de l'esprit qui veut le contrefaire, il manque, il se trompe, il bronche à tout moment : ses allures ne sont point égales, et les gens éclairés par leur cœur n'y sauroient être trompés. Vive donc ce qui vient de ce lieu, et entre tous les autres, vive ce qui vient si naturellement de chez vous !

Vous me charmez en me renouvelant les idées de Livry; Livry et vous, en vérité, c'est trop; et je ne tiendrois pas contre l'envie d'y retourner, si je ne me trouvois toute disposée pour y retourner avec vous, à ce bienheureux mois de septembre ; peut-être n'y retournerez-vous pas plus tôt : vous savez ce que c'est que Paris, les affaires et les infinités de contre-temps qui vous empêchent d'y aller. Enfin me revoilà dans le train d'espérer de vous y voir; mais, bon Dieu! que me dites-vous, ma chère bonne? le cœur m'en a battu : quoi? ce n'est que depuis la résolution qu'a prise Mlle de Grignan de ne s'expliquer qu'au mois de septembre, que vous êtes assurée de m'attendre! Comment? vous me trompiez donc, et il auroit pu être possible qu'en retournant dans deux mois, je ne vous eusse plus trouvée! Cette pensée me fait transir, et me paroît contre la bonne foi : effacez-la-moi, je vous en conjure; elle me blesse, tout impossible que je la vois présentement : mais ne laissez pas de m'en redire un mot. O sainte Grignan, que je vous suis obligée, si c'est à vous que je dois cette certitude!

Revenons à Livry, vous m'en paroissez entêtée: vous avez pris toutes mes préventions,

Je reconnois mon sang.

Je suis ravie que cet entêtement vous dure au moins toute l'année. Que vous êtes plaisante avec ce rire du père prieur, et cette tête tournée qui veut dire une approbation! Le *bien Bon* souhaite que du Harlay vous serve aussi bien dans le pays, qu'il vous a bien nettoyé

et parfumé les jardins. Mais où prenez-vous, ma bonne, qu'on entende des rossignols le 13[e] de juin? Hélas! ils sont tous occupés du soin de leur petit ménage : il n'est plus question, ni de chanter, ni de faire l'amour; ils ont des pensées plus solides. Je n'en ai pas entendu un seul ici; ils sont en bas vers ces étangs, vers cette petite rivière; mais je n'ai pas tant battu de pays, et je me trouve trop heureuse d'aller en toute liberté dans ces belles allées de plain-pied.

Il faut tout de suite parler de ma jambe, et puis nous reviendrons encore à Livry. Non, ma bonne, il n'y a plus nulle sorte de plaie, il y a longtemps; mais ces pères vouloient faire suer cette jambe pour la désenfler entièrement, et amollir l'endroit où étoient ces plaies, qui étoit dur; ils ont mieux aimé, avec un long temps, insensiblement me faire transpirer toutes ces sérosités, par ces herbes qui attirent de l'eau, et ces lessives, et ces lavages; et à mesure que je continue ces remèdes, ma jambe redevient entièrement dans son naturel, sans douleur, sans contrainte. On étale l'herbe sur un linge, et on le pose sur ma jambe, et on l'enterre après une demi-heure : je ne crois pas qu'on puisse guérir plus agréablement un mal de sept ou huit mois. La princesse, qui est habile, en est contente, et s'en servira dans les occasions. Elle vint hier ici avec une grande emplâtre sur son pauvre nez, qui a pensé en vérité être cassé. Elle me dit tout bas qu'elle venoit de recevoir cette petite boîte de thériaque céleste, qu'elle vous donne avec plaisir; j'irai la prendre demain dans son parc, où elle est établie; c'est le plus précieux présent qu'on puisse faire; parlez-en à Madame, quand vous ne saurez que lui dire. Elle croit que Madame l'Électrice pourroit bien venir en France, si on l'assure qu'elle pourra vivre et mourir dans sa religion, c'est-à-dire qu'on lui laisse la liberté de se damner. Elle nous a parlé du carroussel. Je me doutois

bien, ma bonne, que nous étions ridicules de tant retortiller sur ce livre, je vous l'ai mandé, je le disois à votre frère; il en étoit assez persuadé, mais nous avons cru qu'il suffisoit d'avoir fait cette réflexion, et qu'en faveur des Rochers, nous pouvions nous y amuser un peu plus que de raison. Nous nous souvenons encore fort distinctement comme tout cela passe vite à Paris; mais nous n'y sommes pas, et vous aurez fait conscience de vous moquer de nous.

Parlons de Livry : vous couchez dans votre chambre ordinaire; M. de Grignan dans la mienne; celle du *bien Bon* est pour les survenants; Mlle d'Alerac au-dessus, le chevalier dans la grande blanche, et le marquis au pavillon. N'est-il pas vrai, ma bonne? Je vais donc dans tous ces lieux embrasser tous les habitants, et les assurer que s'ils se souviennent de moi, je leur rends bien ce souvenir avec une sincère et véritable amitié. Je souhaite que vous y retrouviez tout ce que vous y cherchez; mais je vous défends de parler encore de votre jeunesse comme d'une chose perdue; laissez-moi ce discours; quand vous le faites, il me pousse trop loin, et tire à de grandes conséquences. Je vous prie, ma chère bonne, de ne point retourner à Paris pour les commissions dont nous vous importunons votre frère et moi : envoyez Anfossy chez Gautier, qu'il vous envoye des échantillons; écrivez à la d'Escars; enfin, ma bonne, ne vous pressez point, ne vous dérangez point : vous avez du temps de reste, il ne faut que deux jours pour faire mon manteau, et l'habit de mon fils se fera en ce pays; au nom de Dieu, ne raccourcissez point votre séjour; jouissez de cette petite abbaye pendant que vous y êtes et que vous l'avez. J'ai écrit à la d'Escars pour vous soulager, et lui envoye un échantillon d'une doublure or et noir, qui feroit peut-être un joli habit sans doublure, une frange d'or au bas; elle me coûtoit sept livres; en voilà trop sur ce

sujet, vous ne sauriez mal faire, ma chère bonne. Nous avons ici une lutte toute pareille à celle de Livry; nous lui avons rendu nos devoirs; et c'est passer une galerie que d'aller au bout du mail. Cette place *Madame* est belle : c'est comme un grand belvédère, d'où la campagne s'étend à trois lieues d'ici à une forêt de M. de la Trémoille; mais elle est encore plus belle, cette lune, sous les arbres de votre abbaye; je la regarde, et je songe que vous la regardez : c'est un étrange rendez-vous, ma chère mignonne; celui de Bâville sera meilleur, si vous avez M. de la Garde, dites-lui bien des amitiés pour moi; vous me parlez de Polignac comme d'un amant encore sous vos lois; un an n'aura guère changé cette noce. Dites-moi donc comme le chevalier marche, et comme ce comte se trouve de sa fièvre. Ma chère bonne, Dieu vous conserve parmi tant de peines et de fatigues! Je vous baise les deux côtés de vos belles joues, et suis entièrement à vous; et le *bien Bon*, il est ravi que vous aimiez sa maison.

Je baise la belle d'Alerac et mon marquis. Comment M. du Plessis est-il avec vous? dites-moi un mot.

Mon fils et sa femme vous honorent et vous aiment, et je conte souvent ce que c'est que cette Mme de Grignan; cette petite femme dit : « Mais, Madame, y a-t-il des femmes faites comme cela? »

Suscription : Pour ma très-chère.

---

966. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 20e juin.

Que je suis aise, ma fille, que vous jouissiez de la pe-

tite abbaye ! le bon abbé en est ravi ; il dit que vous y entendez mieux votre ménage et que vous êtes plus habile que nous : en vérité, je le crois ; mais on pleure à Bâville de ne vous avoir point. Coulanges m'en écrit les douleurs de M. de Lamoignon ; il me parle du mois de septembre, et de la circonstance de vous y trouver. J'ai renoué cette partie plus que jamais, et je la vois tous les jours approcher avec beaucoup de plaisir, quoi qu'il m'en coûte ; mais puisque c'est une dépense qu'il faut toujours faire malgré soi, il vaut mieux que ce soit en avançant vers quelque chose d'agréable, que de passer les jours tristement sans espérance : voilà où j'en suis. Vous vous amusez fort joliment ; il faut, comme vous voyez, quelque espèce de règle sans aucun vœu ; c'est la règle qui empêche le désespoir de ceux qui sont en communauté et l'ennui de ceux qui n'y sont point : par elle on sait ce qu'on a à faire, et par elle on remplit le temps : le vôtre n'a rien de vide ni de languissant, et je crois qu'avec une si bonne compagnie, vous seriez longtemps à Livry sans vous ennuyer ; c'est pourquoi je ne voudrois point vous en faire sortir pour nos commissions. Je me suis réjouie de voir Corbinelli à Livry avec les Polignacs ; il me semble que cela ne sent point la rupture, et que ce feu s'augmente à force d'être contesté. Nous avons ri de vos réponses courtes et vives aux questions de mon fils : nous ne sommes pas si modestes que vous pensez, nous avons entendu finesse à deux principalement ; mais la modestie nous a empêchés de vous en demander l'explication. J'ai compris aisément les disputes et les conversations de Corbinelli ; mais vous devriez par amitié l'empêcher de scandaliser les foibles : je suis assurée qu'on l'accusera de vouloir faire une nouvelle théologie. Vous me faites pleurer du chevalier : quoi ? il ne marche point ! quoi ? on le porte ! j'en ai le cœur serré. Il y a un siècle qu'il n'a été à Versailles ; cela est

fâcheux par bien des raisons; dites-lui comme je sens son état. Celui de M. de Grignan ne me plaît guère; il durera aussi longtemps que sa bile noire sera en campagne : plût à Dieu que nos capucins fussent à portée de le traiter! ce ne seroit pas une affaire. Une des deux femmes qu'ils ressuscitent est entièrement sur pied, l'autre est bien mieux; mais savez-vous comme ils trouvèrent cette dernière? affoiblie de douze saignées par les médecins, et fortifiée de ses derniers sacrements. Là-dessus ils travaillent, en disant toujours : « Elle ne mourra au moins que demain ; » et depuis un mois cette pauvre personne se croit guérie : je vous en manderai la suite; il faut que vous ayez cette complaisance en faveur de nos bons pères. Je leur écrivis l'autre jour que ma jambe suoit; ils me répondirent qu'ils le savoient bien, que c'étoit là le but de leurs remèdes, et que j'étois entièrement guérie : ils m'ont envoyé d'une essence qu'ils appellent de l'*émeraude*, qui guérit et console et perfectionne tout, et sent divinement bon. Je me fais violence pour me taire de ces gens-là : ils ont envoyé un dernier remède à ma belle-fille, après lequel ils n'ont plus rien à dire; mais comme ils ne sont point charlatans, et qu'ils ne promettent rien, ils ne sont point embarrassés quand ils n'ont point tout le succès qu'ils désirent : il est vrai que cela n'arrive pas souvent. Pour mes vapeurs, ma chère enfant, je n'en ai pas eu depuis; elle n'ont rien de commun avec ma jambe, et si elles me revenoient, je ne me tiendrois pas éconduite de l'esprit d'urine, pour n'avoir pas dormi une nuit; on a des dispositions qui empêchent quelquefois de dormir, sans l'esprit d'urine, et sans qu'on sache pourquoi. J'admire que vous vous portiez si bien; Dieu vous conserve et veuille bénir tous nos desseins et tous nos projets! Le bon abbé est fâché que Madame de Chelles dégrade partout notre forêt, dans un temps que vous

l'honorez de votre présence. Faites bien toutes mes amitiés aux habitants de Livry; il est vrai que vous êtes le centre de bien des cœurs et de bien des pays, qui sont liés par vous : vous devez être bien aimée, quand vous aimez, et même quand vous n'aimeriez pas. N'ai-je pas raison d'avoir toujours souhaité de jouir d'un bien dont le fonds étoit dans votre cœur? Le mien est à vous, il y a longtemps : vous en avez fait et en ferez toujours la véritable tendresse.

---

967. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 1er juillet.

Si la fantaisie me prenoit de dire que je partirai le mois qui vient, je ne vois rien qui pût m'en empêcher; je soutiens que les trois ou quatre jours que l'on traîne d'ordinaire après le jour nommé, font justement mon compte. Voilà donc, ma très-aimable, où nous en sommes venus à force d'aller, à force de désirer, à force de passer des jours les uns après les autres, tels qu'il a plu à Dieu de les donner. Je veux, à votre exemple, m'abandonner à la douceur d'espérer de vous voir et de vous embrasser le mois qui vient; je veux croire que Dieu nous permettra cette parfaite joie, quoiqu'il n'y eût rien au monde de si aisé que d'y mêler quelque amertume, si nous le voulions; mais il n'y auroit pas un moment de repos dans cette vie, et c'est une bonté de la Providence que nous fassions trêve aux tristes réflexions qui seroient en droit de nous accabler journellement, soit pour nous, soit pour nos intimes : il est donc question, ma très-chère, de respirer et de vivre.

J'entre bien aisément dans les raisons de Mlle de Grignan pour ne point s'attacher à Gif : il est certain

qu'après avoir été à l'école de saint Augustin, elle se trouveroit à l'école de Molina, et que ce changement ne seroit pas soutenable. Je vous approuve fort de souhaiter de la ravoir chez vous, comme le bonheur de votre maison et l'édification de toute votre famille. Ne pourriez-vous point faire dire à cette sainte fille que je l'honore toujours infiniment? J'ai eu si longtemps le bonheur de vivre avec elle, que je voudrois bien n'en être pas oubliée entièrement. Nous causerons quelque jour sur la destinée des deux sœurs; il faut laisser faire Dieu, comme dit Monsieur d'Angers, et regarder sans cesse sa volonté et sa providence; sans cela, il n'y a pas moyen de vivre en ce monde, et on ne finiroit jamais de se plaindre de toutes les pauvres causes secondes.

Voilà un morceau de lettre de la bonne Marbeuf, que je trouve tout à propos, pour vous faire juger, sans que vous puissiez en douter, de l'état de ma jambe. Il est vrai que cette longueur me donnoit du chagrin, et je mandois à mon amie que je croyois qu'on me flattoit : voilà une réponse toute naturelle, qui vous fait voir que nos pères se moquent de moi : j'en suis ravie; je suis donc parfaitement guérie, puisqu'il y a six semaines et au delà que je n'ai plus aucune plaie, ni approchant. Je marche tant que je veux; je mets d'une eau d'*émeraude* si agréable, que si je ne la mettois sur ma jambe, je la mettrois sur mon mouchoir; si j'en ai besoin, je mettrai du sang de lièvre; mais je suis si bien aujourd'hui, que je crois que je prendrai le parti qu'ils me conseillent, qui est de mépriser ma jambe, et de ne la point questionner à tout moment : je suis assurée que si j'étois à Paris je n'y penserois pas. Il me semble que c'est cette négligence que vous voulez présentement inspirer à M. de Grignan; vous trouvez qu'il se porte mieux, depuis qu'il a été à Versailles. Vous expliquez divinement cette manière de s'oublier soi-même en ce lieu-là, quoi-

qu'en effet on n'y songe qu'à soi, sous l'apparence d'être entraîné par le tourbillon des autres ; il n'y a qu'à répéter vos propres paroles : « On y est si caché et si enveloppé, qu'on a toutes les peines du monde à se reconnoître pour le but des mouvements qu'on se donne. » Je défie l'éloquence de mieux expliquer cet état. Il faut donc chercher à s'éloigner directement de soi-même, et à porter son attention sur d'autres sujets. Les capucins sont bien de cet avis, et ne répondent point quand on leur dit des bagatelles. Au reste, ils sont fâchés qu'on ait saigné M. de Grignan ; ils disent que rien ne lui étoit si mauvais, et qu'ils seroient ravis de le traiter, s'ils étoient auprès de lui, mais que de loin ils ne veulent seulement pas dire leur avis. Ils sont grands observateurs de tous les moments, de l'humeur, des chagrins, de la physionomie : si vous en voulez davantage, faites agir M. de Chaulnes, il tient les bons pères dans sa manche, comme vous tenez M. de Chaulnes dans la vôtre ; je ne vois que ce chemin : pour moi, j'avoue que je n'y ai point de pouvoir ; mais au moins plus de saignées. Ce n'est pas tout perdre que le Roi ait demandé des nouvelles de vos malades, cela console de pauvres courtisans qui ne pensent qu'à lui. Une des femmes que traitoient nos capucins est morte, parce qu'ils n'ont pas eu l'esprit de lui refaire un poumon tout neuf : elle avoit vidé plus de la moité du sien quand ils la prirent ; aussi n'ont-ils jamais dit qu'ils la guériroient, mais qu'ils lui donneroient des jours, et feroient en sorte qu'elle mourroit doucement ; ils ont tenu leur parole. Que je vous plains, ma fille, d'être obligée de quitter Livry ! vous revoilà accablée de mille choses. Je crois que vous aurez eu un assez vilain temps depuis trois jours ; nous avons ici du froid et de la pluie glacée ; ce ne sont point de ces temps doux et humides qu'on doit avoir l'été. Vous aurez vu par mes lettres que mon fils

ne vous dédira point, qu'il sera charmé d'être dans votre goût : sa femme a ri à pâmer de voir toutes les couleurs que vous ne lui donnerez point, en l'assurant d'une fort aimable garniture. Nous courons après notre livre du carrousel, que nous avons prêté, afin de voir la quadrille que vous lui destinez. Vous lui donnerez aussi telle coiffure que vous voudrez : vous êtes maîtresse de tout, pourvu que vous teniez un peu bride en main pour la dépense : *J'épouserai qui vous voudrez, pourvu que ce soit Mlle Hortense.* Pour moi, ma très-chère, vous ferez tout ce qu'il vous plaira : vous savez mieux que moi s'il me faut un habit, vous êtes à la source. Coulanges me mande que nos états sont remontés au premier août; vous êtes en lieu de faire précisément tout ce qu"il faut; mais il est certain que je n'ai besoin de rien, si les gouverneurs ne viennent point à Rennes; car je n'irai point aux états, et je suis assurée qu'ils m'en dispenseront, et qu'ils ne voudront pas m'empêcher d'être juste au rendez-vous que vous m'avez donné.

---

968. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 8e juillet.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous êtes trop bonne et trop aimable, ma chère Comtesse, vous prenez des peines infinies pour nos habits; mais vous contez tout cet embarras si plaisamment, qu'il n'y a pas moyen de vous en plaindre. Vous me faites plus brave que je ne voulois; mais je prends la chose en patience, quand je songe que je serai à votre goût, que je serai à la mode, que je serai comme Mmes de Schomberg et de la Fayette, et qu'assurément je verrai Mme de

Chaulnes en quelque lieu qu'elle passe ; et mieux que tout le reste, c'est que je vous verrai aussi, et vous ferai honneur de ce que vous avez choisi pour moi. Mon fils est fort content d'être aussi bien que M. de Coulanges. Nous avons ici un temps épouvantable : quand la pluie commence en ce pays on est perdu. Mme de Chaulnes ne doit pas craindre les chaleurs ; elle me paroît transportée d'avoir M. de Fieubet pour commissaire ; j'en suis ravie aussi, et j'avoue que je n'eusse jamais cru qu'on eût mis la main en si bon lieu. Je trouve que nos gouverneurs ont gagné, dans toute cette manœuvre, la partie, la revanche et le tout. M. de Coulanges m'écrit un vrai livre ; rien n'est plus digne d'attention et de curiosité que tout ce qu'il m'apprend ; il nous a mis en état de comprendre certaines choses qui se passeront dans les états, et dont nous n'aurions point su les raisons : en un mot, il nous a montré le dessous des cartes. Il vous a conté ses visions sur mon sujet ; elles sont venues à d'autres, et j'y ai déjà répondu. Si vous voyez Mme de la Fayette, dites-lui qu'elle cause avec vous sur toute cette imagination. Mandez-moi bien de vos nouvelles, de celles des voyages de la cour, de la santé de M. de Grignan ; c'est tout cela qui fait la règle de mon départ, et vous en serez la maîtresse. J'attends un homme pour mes affaires, après quoi je serai toujours prête à partir. Mme de Chaulnes me veut emmener : cette pensée ne seroit pas mauvaise, mais le moyen de ne pas aller à Chaulnes avec elle? et je souffrirois trop de m'arrêter un moment. Nous verrons enfin, et nous saurons sans cesse des nouvelles l'une de l'autre.

Je serois surprise bien agréablement si les eaux de Vichy faisoient du bien à cent lieues de la grille : je crois que le chevalier en doute comme moi. Je voudrois être trompée, et que M. de Grignan s'en trouvât bien ; sa maigreur, sa langueur, sa colique, sa bile répandue

et cette disposition de fièvre me donnent une véritable inquiétude : il n'a point assez pris de quinquina : parlez-moi toujours de lui et du chevalier. La Garde est la grande santé. Enfin, ma fille, vous irez à Gif, et souvent à Versailles, où vous ferez peut-être mieux votre profit du deuil de M. de Saint-Andiol, que nous aux états, c'est-à-dire mon fils, qui commence à devenir si avare de moi, que je ne puis plus m'adonner à la contemplation, comme je faisois dans ces bois quelquefois, sans le voir à mes côtés. Ne soyez point en peine de ma jambe; les capucins l'ont emporté sur moi; ils ont voulu la faire suer, elle a sué; j'en ai eu du chagrin, parce que je ne m'y attendois point : cela est passé, et nous sommes bons amis. Plût à Dieu qu'ils pussent traiter notre cher Comte ! j'y songe mille fois le jour.

M. du Plessis est un si joli homme, qu'il a ri comme nous de sa serge de Nîmes : vous dites tout cela fort plaisamment. Il ne prétendoit pas que ce fût vous qui sussiez l'austérité de son vêtement, il en meurt de honte, et vous demande mille pardons : il a de vous une idée que mes récits ont fortifiée, et qui vous représente à lui comme une divinité : il est fort de nos amis; j'ai reçu de lui mille consolations cet hiver passé. Nous avons ici, au lieu de sa sœur, une fille de Sainte-Marie; vous la croyez professe de la Visitation? non, elle n'a que quinze ou seize ans : son père l'amena ici ce carême, et l'y a laissée; elle est jolie, et nous l'aimons; sa fantaisie toute naturelle, c'est d'être le bâton de vieillesse du *bien Bon;* elle en a des soins qui nous font rire, et qui sont trop plaisants.

Mme de la Fayette me manda il y a quelques jours que Mme de Moreuil étoit dame d'honneur de Madame la Duchesse : j'en suis en vérité fort aise. Je vous conjure de lui faire tomber mes compliments à propos; ne l'oubliez point. Il me sembloit bien qu'elle n'étoit point

entrée dans le carrosse de la Reine : les règles anciennes qui donnoient ce droit aux filles sont abolies ; nous avons changé tout cela, comme *le cœur à gauche*. Enfin, la voilà bien placée : son mari a-t-il quelque place dans cet hôtel de Condé ? Mon fils m'a conté des merveilles de Monsieur d'Angers ; il a quatre-vingt-huit ans : il porta le saint sacrement sur ses épaules le jour de la fête ; la procession est d'un grand quart de lieue ; il chanta tout de suite la grand'messe, et ne mangea qu'à quatre heures. Tout le monde étoit en admiration du miracle visible qui le soutient.

Forza non ha, ma l'animo non manca.

Contez cela à M. de Pompone : tous les ans c'est un nouveau prodige.

DE CHARLES DE SÉVIGNÉ.

J'en ai été témoin, de ce prodige, j'ai reçu la bénédiction de ce saint homme, et j'ai baisé sa main avec un plaisir extrême. C'est une chose admirable que la crainte qu'a tout son diocèse de le perdre, et de voir venir à sa place quelque freluquet qui ne songe qu'à plaire aux ennemis du prélat ; au lieu que celui-ci ne songe qu'à leur pardonner tous les dégoûts dont ils prennent plaisir d'accabler sa vieillesse. Je parlerois longtemps là-dessus ; mais il vaut mieux vous remercier, ma belle petite sœur, de toutes les peines que vous avez prises pour mon habit. Je vous avoue que je crains fort que vous n'ayez été prendre pour ma garniture de certaines couleurs vives et tranchantes : mon dessein étoit de supplier *ma princesse* de la choisir à son gré ; et comme elle aime la pastorale, je lui aurois demandé un nœud couleur de rose et blanc, une veste blanche et une des plus jolies houlettes que l'on porte présentement. Est-il possible que les quilles et

l'escarpolette soient dans une aussi grande décadence que vous les représentez? Si personne ne peut dignement remplir ma place à l'escarpolette, il faut au moins que M. de Polignac remette les quilles en honneur : je ne donne ma voix qu'à lui pour cela.

Je suis très en peine de M. de Grignan; sa petite fièvre, sa tristesse et sa maigreur effrayent ceux qui l'aiment et à qui l'on fait ce portrait de lui. Vous n'êtes point du tout dans les bons principes sur les vipères : vous croyez qu'elles dessèchent, et c'est précisement le contraire; votre belle-sœur l'éprouve ainsi tous les jours, et je l'avois moi-même éprouvé dès l'année passée. C'est à ces vipères que je dois la pleine santé dont je jouis, et que je ne me connoissois plus depuis des temps si funestes pour moi. Elles tempèrent le sang, elles le purifient, elles rafraîchissent au lieu d'échauffer et de dessécher, comme vous vous l'imaginez; mais il faut que ce soient de véritables vipères en chair et en os, et non pas de la poudre; car la poudre échauffe, à moins qu'on ne la prenne dans de la bouillie ou de la crême cuite, ou quelque autre chose de rafraîchissant. Priez M. de Boissy de vous faire venir dix douzaines de vipères de Poitou, dans une caisse séparée en trois ou quatre, afin qu'elles y soient bien à leur aise avec du son et de la mousse; prenez-en deux tous les matins, coupez-leur la tête, faites-les écorcher et couper par morceaux, et en farcissez le corps d'un poulet : observez cela un mois, et prenez-vous-en à votre frère, si M. de Grignan ne redevient tel que nous le souhaitons tous. Quittez votre fade bouillie de riz, et redonnez des esprits et de la vie à un pauvre homme exténué, et dont le défaut est d'être trop sujet à dormir. Ma mère vous dira bientôt, et trop tôt, combien nous en parlons tous les jours; vous l'allez revoir incessamment, et moi par conséquent je vais incessamment la perdre. Ce qui augmente mon chagrin, c'est que les états nous vont

tellement confondre les espèces, que je ne pourrai profiter du temps qu'elle sera encore en Bretagne ; je ne compte que sur ce qui me reste entre ci et l'arrivée de M. et Mme de Chaulnes; car après cela, ma mère sera comme partie pour moi, quoiqu'elle soit encore aux Rochers. Je commence donc dès à présent à sentir la douleur des adieux et de l'absence. Adieu, ma belle petite sœur : votre belle-sœur vous fait mille tendres amitiés.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je reviens à la passade, pour vous dire encore une fois que vous ne soyez point en peine de ma jambe, ni de ma santé. Il vaut mieux que j'aie eu des inquiétudes que les capucins; leurs railleries ont dû vous rassurer. Ils ne m'avoient point dit que leurs lavages étoient pour faire transpirer; j'en fus étonnée et incommodée; ils en étoient ravis : cela est passé, et me revoilà simplement avec un linge trempé dans du sang de lièvre couru, pour redonner la force et toute la perfection. Cela est sec maintenant, et n'est point incommode; j'ai demandé pardon aux pères; nous avons badiné, et nous sommes fort bien ensemble. Adieu, la plus aimable de toutes les filles et de toutes les femmes.

---

969. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Deux mois après que j'eus écrit cette lettre à Mme de Grignan (n° 962, p. 405), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

Aux Rochers, ce 22e juillet 1685.

Croiriez-vous bien, mon cousin, que je n'ai reçu que depuis quatre jours le livre de notre généalogie, que vous me faites l'honneur de me dédier par une lettre trop

aimable et trop obligeante? Il faudroit être parfaite, c'est-à-dire n'avoir point d'amour-propre, pour n'être pas sensible à des louanges si bien assaisonnées. Elles sont même choisies et tournées d'une manière, que si l'on n'y prenoit garde, on se laisseroit aller à la douceur de croire en mériter une partie, quelque exagération qu'il y ait. Vous devriez, mon cher cousin, avoir toujours été dans cet aveuglement, puisque je vous ai toujours aimé, et que je n'ai jamais mérité votre haine. N'en parlons plus, vous réparez trop bien le passé, et d'une manière si noble et si naturelle, que je veux bien présentement vous en devoir de reste.

Ma fille n'a pas eu le livre entre les mains, sans se donner le plaisir de le lire; et elle s'y est trouvée si agréablement, qu'elle en a sans doute augmenté l'estime qu'elle avoit de vous et de notre maison, comme j'en redouble aussi de tout mon cœur mes remercîments. Mon fils n'est pas si content : vous le laissez guidon, sans parler de la sous-lieutenance, qui l'a fait commander en chef quatre ans la compagnie de gendarmes de Monsieur le Dauphin; et comme cette première charge l'a fort longtemps ennuyé, il a soupiré à cet endroit, croyant y être encore. Sa femme est d'une des bonnes maisons de Bretagne; mais cela n'est rien.

Venons à nos Mayeul et à nos Amé. En vérité, mon cher cousin, cela est fort beau; il y a un air de vérité qui fait plaisir. Ce n'est point chez nous que nous trouvons ces titres, c'est dans des chartes anciennes et dans des histoires. Ce commencement de maison me plaît fort : on n'en voit point la source, et la première personne qui se présente est un fort grand seigneur, il y a plus de cinq cents ans, des plus considérables de son pays, dont nous trouvons la suite jusqu'à nous. Il y a peu de gens qui puissent trouver une si belle tête. Tout le reste est fort agréable : c'est une histoire en abrégé,

qui pourroit plaire même à ceux qui n'y ont point d'intérêt. Pour moi, je vous avoue que j'en suis charmée, et touchée d'une véritable joie que vous ayez au moins tiré de vos malheurs, comme vous dites fort bien, la connoissance de ce que vous êtes. Enfin, je ne puis assez vous remercier de cette peine que vous avez prise, et dont vous vous êtes payé en même temps par vos mains. Je garderai soigneusement ce livre.

Je crois voir ma fille avant qu'elle retourne en Provence, où il me paroît qu'elle veut passer l'hiver. Ainsi, nos affaires nous auront cruellement dérangées : la Providence le veut ainsi ; elle est tellement maîtresse de toutes nos actions, que nous n'exécutons rien que sous son bon plaisir, et je tâche de ne faire de projets que le moins qu'il m'est possible, afin de n'être pas si souvent trompée; car qui compte sans elle, compte deux fois. Qu'est donc devenu mon grand cousin de Toulongeon? Où a-t-il lu qu'on ne fasse point de réponse à sa cousine germaine, quand elle nous console sur la mort d'une mère? J'ai vu son oraison funèbre ; elle est bonne, hormis que feu M. de Toulongeon n'étoit point capitaine *des gardes*, mais seulement capitaine *aux gardes*. Cette différence est grande et peut faire tort aux vérités.

Le bon abbé s'est trouvé fort honorablement dans notre généalogie : il en est bien content, et vous assure de ses très-humbles services.

Quand je serai à Paris, nous vous écrirons, Corbinelli et moi. Adieu, mon cher cousin : ayez bon courage. J'ai peur que vous ne soyez abattu ; mais je vous fais tort, et je vous ai vu soutenir de si grands malheurs, que je ne dois pas douter de vos forces.

---

970. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 22e juillet.

Il est vrai qu'après vous avoir dit vingt fois : « Je suis guérie, » et m'être servie un peu légèrement de tous les termes les plus forts pour vous persuader ce que je croyois moi-même une vérité, vous êtes en droit de vous moquer de tous mes discours; je m'en moquerois la première, aussi bien que de mon infidélité, qui me faisoit toujours approuver les derniers remèdes, et maudire ceux que je quittois, sans qu'enfin, enfin, enfin, comme vous dites du mariage de M. de Polignac, il faut que toutes choses prennent fin, et que selon toutes les apparences cet honneur soit réservé aux remèdes doux de la princesse, et de la femme parfaitement habile qui me vient panser tous les jours. Jusqu'à ce petit médecin qui a nommé le mal et commencé les remèdes convenables, je ne faisois rien que pour animer, que pour attirer, que pour mettre ma jambe en furie. Ne raisonnez point sur une érésipèle qui vient d'un cours que la nature veut prendre, et que vous approuvez, parce qu'il ne fait pas mourir : ce n'est pas ici de même, tout a été accident, tout a été violenté ; ma machine n'est point encore entamée ni dépérie, et jamais elle n'a paru mieux faite qu'en soutenant tous les maux qu'on m'a faits. Vous savez que je ne fais point la jeune, je ne le suis nullement ; mais je vous assure que je pourrois encore dire, comme vous disiez à la Mousse : « La machine se démanchera ; mais elle n'est pas encore démanchée. » Je suis donc sous le gouvernement de cette princesse et de sa bonne et capable garde, qui lui fait tous ses remèdes, qui est approuvée des capucins, qui guérit tout le monde à Vitré, et que Dieu n'a pas voulu que je con-

nusse plus tôt, parce qu'il vouloit que je souffrisse, et que je fusse mortifiée par l'endroit le plus chagrinant pour moi ; et j'y consens, puisqu'il le faut. Je suis persuadée que Dieu veut maintenant finir ces légers chagrins. Il y a huit jours que ma jambe est enveloppée de pains de roses, trempés dans du lait doux bouilli, et rafraîchis, c'est-à-dire réchauffés trois fois le jour. Ma jambe n'est plus du tout reconnoissable ; elle est menue, molle, plus de sérosités, toutes les élevures séchées et flétries, plus de gras de jambe qui me tire : enfin, ma fille, tout ce qui étoit dans mon imagination et dans mes espérances est devenu vrai ; mais je pense que j'ai profané toutes ces mêmes paroles pour des illusions ; je n'y saurois que faire : voilà ce que je vous dois dire présentement ; il n'y a plus de paroles nouvelles : *a fructibus*. Cette Charlotte me fait marcher, et me dit : « Madame, vous pouvez aller mercredi coucher *godinement* à Fougères ; le lendemain à Dol, il n'y a que six lieues ; vous verrez Mme de Chaulnes, cela vous divertira ; vous avez besoin de vous réjouir un peu, et de quitter votre chambre, où vous m'avez accordé huit jours de résidence. » Voilà où j'en suis : elle m'ôte mes roses, qui ont fait tout le bien qu'on leur demandoit ; elle me donne une légère petite espèce de pommade qui dessèche ; elle me prie de bander ma jambe sans contrainte d'ici à quelques jours, et de me ménager un peu ; elle m'assure qu'avec cette conduite je vous reporterai une jambe *à la Sévigné*, que vous aimerez d'autant plus, que l'une et l'autre étant moins grasses, elles visent à la perfection. En tout cas, j'ai ma Charlotte à une lieue d'ici. En voilà trop, ma chère enfant. Une de mes joies en retournant à Paris, ce sera de ne plus parler de moi, ni d'aucun de mes maux ; j'étois dans la même envie quand j'y retournai après mon rhumatisme ; mais s'il y a de l'excès à l'immensité de cet article, il

est fondé sur l'excès de votre bonne et tendre amitié, qui ne sera point ennuyée de ces détails : je vous connois ; car avec les autres qui n'ont point de ces fonds adorables, je sais couper court, et je n'ai pas oublié comme il faut parler sobrement de soi, et presque à son corps défendant.

Or sus, verbalisons : voilà donc le bonhomme Polignac arrivé. Pour moi, je jette de loin ces paroles en l'air ; puisque Mlle de Grignan balance, Mlle d'Alerac peut-elle balancer ? Je passe ensuite à rejeter tout le mal que vous me dites de votre esprit et de votre corps : ni l'un ni l'autre ne sauroient être épais comme vous les représentez ; je les ai vus trop subtils, trop diaphanes, pour pouvoir jamais être fâchée de les voir dans le train commun des esprits et des corps ; mais que dis-je *commun ?* O plume étourdie et téméraire ! c'est vous qu'il faudroit écraser, plutôt que celle que le Coadjuteur outragea si injustement à Livry. Jamais le mot de *commun* ne sera fait pour vous ; rien de commun, ni dans l'âme ni dans le corps : je reprends donc ce mot pour l'employer à tout le reste du monde qui n'en mérite point d'autre ; je fais pourtant des exceptions, mais guère.

J'avoue ma foiblesse ; j'ai lu avec plaisir l'histoire de notre vieille chevalerie : si Bussy avoit un peu moins parlé de lui et de son héroïne de fille, le reste étoit vrai, on peut le trouver assez bon pour être jeté dans un fond de cabinet, sans en être plus glorieuse. Il vous traite fort bien ; il me veut trop dédommager par des louanges que je ne crois pas mériter, non plus que ses blâmes. Il passe gaillardement sur mon fils, et le laisse inhumainement guidon dans la postérité ; il pouvoit dire plus de bien de sa femme, qui est d'un des bons noms de la province ; mais, en vérité, mon fils l'a si peu ménagé, et l'a toujours traité si incivilement, que lui ayant rendu justice sur sa maison, il pouvoit bien se

dispenser du reste : vous en avez mieux usé, et il vous le rend.

Mme de la Fayette m'a envoyé une relation de la fête de Sceaux, qui nous a fort divertis. Qu'elle étoit jolie ! qu'il y a d'esprit et d'invention dans ce siècle ! que tout est nouveau, galant, diversifié ! je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin. La querelle de Mmes d'Heudicourt et de Poitiers est plaisante : ah ! que cette dernière disoit vrai : « Vous êtes un plaisant visage de fête ! » Vraiment elle a raison : il faut dans une fête un visage qui ne gâte point la beauté de la décoration ; et quand on n'en a point, il faut en emprunter, ou n'y point aller. Je voudrois que vous y eussiez porté le vôtre, il y en avoit peu de pareils. On me parle d'une chaise que traînent des Suisses, et dans laquelle Mme de Maintenon se mit avec Madame la Dauphine, puis Mme la maréchale de Rochefort ; je ne vois point notre bonne d'Arpajon : lui feroit-on souffrir des dégoûts ? J'en serois très-fâchée. Mme de la Fayette s'est redonné son mal de côté en allant en carrosse à deux pas de chez elle ; elle pleure et regrette ce pauvre M. Valan, qui étoit, dit-elle, son médecin, son confesseur et son ami. Mais ne me trouvez-vous pas bien raisonnable de vous entretenir des nouvelles de Paris ? Je ne savois pas que la Trousse fût à un camp sur la Saône. Mon fils est à Rennes ; je lui ai envoyé la feuille qui est pour lui.

Le petit Coulanges m'a mandé je ne sais quoi d'un très-bon dîner qu'il a fait chez vous, où étoient, ce me semble, deux Provençales et M. de Lamoignon : il faut toujours me dire ces sortes de débauches. Je serai ravie de voir ces bons Chaulnes et le petit Coulanges ; mais je vous assure que si je n'étois pas en état d'y aller, je n'irois pas ; car je ne souhaite au monde que de guérir, afin de partir dans le très-petit commencement de septembre. C'est vous, ma très-chère, qui réglerez ce

jour bienheureux suivant vos affaires de la cour; je suis persuadée que vous serez à Fontainebleau jusqu'au voyage de Chambord. A propos, notre coadjuteur sera-t-il archevêque d'Aix? On me le mande. Votre frère ne pense pas à quitter sa maison; ses affaires ne lui permettent point de songer à Paris de quelques années : il est dans la fantaisie de payer toutes ses dettes; et comme il n'a point de fonds extraordinaires pour cela, ce n'est que peu à peu sur ses revenus : cela n'est pas sitôt fait. Quant à moi, je n'aspire point à tout payer; mais j'attends un fermier qui me doit onze mille francs, et que je n'ai pu encore envisager, et rien ne m'arrêtera pour être fidèle au temps que je vous ai promis, n'ayant pas moins d'impatience que vous de voir la fin d'une si triste et si cruelle absence. Il faut pourtant rendre justice à l'air des Rochers : il est parfaitement bon, ni haut, ni bas, ni approchant de la mer; ce n'est point la Bretagne, c'est l'Anjou, c'est le Maine à deux lieues d'ici. Ce n'étoit pas une affaire de me guérir, si Dieu avoit voulu que j'eusse été bien traitée.

Je ne souhaite nulle prospérité à M. de Monmouth, sa révolte me déplaît; ainsi puissent périr tous les infidèles à leur roi!

---

971. — DE MADAME DE SEVIGNÉ ET D'EMMANUEL DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 1er août.
Réponse aux 25 et 28 juillet.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je revins de mon grand voyage hier au soir, ma chère belle : je dis adieu à nos gouverneurs le lundi à huit heures du matin, les suppliant de m'excuser si je les quittois *devant que de les avoir vus pendus;* mais

qu'ayant dix lieues à faire et eux cinq, je m'ennuyerois trop à Dol le reste du jour : ils entrèrent dans mes raisons, et me dirent adieu avec des tendresses et des remercîments infinis. Je vous avoue que j'ai été ravie d'avoir fait ce petit voyage en leur honneur; je leur devois bien cette marque d'amitié pour toutes celles que j'en reçois. Nous vous célébrâmes, ils m'embrassèrent pour vous, ils prirent part à la joie que j'aurois de vous revoir dans peu de temps : enfin, ma bonne, rien ne fut oublié. M. de Fieubet étoit arrivé la veille, de sorte que nous eûmes toute la joie qu'on a de se rencontrer dans les pays étrangers. Il me sembloit que j'étois à Dol dans un palais d'Atlante; tous les noms que je connois tournoient autour de nous sans que nous les vissions : Monsieur le premier président, M. de la Trémoille, M. de Lavardin, M. d'Harouys, M. de Charost; ils voltigeoient à une lieue ou une heure de nous; mais nous ne pouvions les toucher. Je partis donc le lundi matin; mais mon cher petit Coulanges voulut absolument venir passer huit jours avec nous ici, et mon fils n'a point perdu cette occasion de revenir avec lui : de sorte que les voilà tous deux joliment pour d'ici au 8e de ce mois. Ils iront passer les derniers quinze jours des états; et puis mon fils me revient embrasser, et me prie à genoux de l'attendre, et je pars dans le moment : cela va, ma bonne, aux premiers, premiers jours de septembre, et pour être à Bâville, le 9e ou le 10e, sans y manquer. Voilà, ma chère bonne, ce que je compte, *s'il plaît à Dieu*, et je sens avec une tendresse extrême les approches de cette joie sensible : il n'est plus question, comme vous dites, ma bonne, des supputations que notre amitié nous faisoit faire; c'est un calendrier tout commun qui nous règle présentement. Nous avons encore trouvé ici le cher abbé Charrier, qui vous a vue, qui vous a

trouvée belle, comme tout le monde, et toute pleine de sensibilité pour moi. Hélas! ma bonne, voulez-vous toujours être pénétrée de mon misérable naufrage? Il faut l'oublier, ma chère bonne, et regarder la suite comme une volonté de Dieu toute marquée; car de songer que d'une écorchure où il ne falloit que de l'huile et du vin, ou rien, on y mette un emplâtre dont tout le monde se loue, et qui devient pour moi du poison, parce qu'on ne veut pas le lever, et que de cette sottise soient venus de fil en aiguille tous mes maux, toujours dans l'espérance d'être guérie, et qu'enfin ce ne soit que présentement que je sois guérie, il y a si peu de vraisemblance à cette conduite, qu'elle ne doit être regardée que comme un aveuglement répandu pour me donner des chagrins, trop bien mérités, et soufferts avec trop d'impatience. Je n'ai point eu, ma bonne, les douleurs, la fièvre et les maux que vous imaginez; vous ne me trouverez point changée, ma chère bonne; demandez à mon petit Coulanges, il vous dira que je suis comme j'étois; ma jambe s'est fort bien trouvée du voyage, je n'ai point été fatiguée, ni émue. Je me gouverne comme le veut ma pauvre Charlotte, qui m'est venue voir ce matin : elle est ravie de m'avoir guérie; n'est-ce pas une chose admirable que je ne l'aie connue que depuis quinze jours? tout cela étoit bien réglé. Elle me fait mettre encore des compresses de vin blanc, et bander ma jambe pour ôter toute crainte de retour, et je me promène sans aucune incommodité. Il est vrai que je vous ai mandé toutes ces mêmes choses; mais il faut bien qu'un jour vienne que je dise vrai; et vous savez bien, ma bonne, que je n'ai jamais cru vous tromper. J'ai la peau d'une délicatesse qui me doit faire craindre les moindres blessures aux jambes. Oh! parlons d'autre chose, mon enfant. Je suis fâchée que vous n'ayez point été à

cette noce, puisque vous le pouviez; et pour la fête de Sceaux, je ne sais comme vous pouvez vous en consoler.

Nous épuisons Coulanges : il nous conte mille choses qui nous divertissent; nous sommes ravis de l'avoir, il nous a fait rire aux larmes de votre Mme d'Arbouville dont vous êtes l'original. Je crois que votre dîner de Sceaux aura été moins agréable, par la contrebande que vous y rencontrâtes. Je voudrois bien pouvoir comprendre la délicatesse de conscience qui empêchera la signature de M. de Montausier et de sa fille : cette opiniâtre aversion est une chose extraordinaire. Il me semble, ma bonne, que vous allez avoir bien des choses à me conter. Si vous voulez m'envoyer une copie de la lettre de M. de Grignan, vous me ferez un grand plaisir, elle sera pour moi seule : je suis persuadée qu'elle sera fort bien faite, et qu'elle fera son effet; j'en conjure le Seigneur. Voilà donc le charme rompu : vous avez un ami riche qui vous donne des repas; ménagez bien cette bonne fortune. Celle de M. de Monmouth n'est plainte de personne.

Vous me demandez, ma bonne, si ma plaie s'est rouverte. Non, assurément; il y a trois mois qu'elle est entièrement fermée et guérie : j'ai voulu encore retourner sur ce triste chapitre pour ne vous pas laisser des erreurs.

N'êtes-vous point surprise de la mort de cette grande Rarai? n'étoit-ce pas la santé même? Pour moi, je crois que le saisissement d'entendre toujours louer sa sœur, et de n'attraper des regards et des douceurs que comme pour l'amour de Dieu, l'a mise au tombeau. Le bon abbé est fâché que vous le croyiez si barbare : il dit que sa malice ne va pas si loin; il a été ravi de me revoir. J'ai repassé par Rennes, pour voir un moment cette bonne Marbœuf et, en repassant par Vitré, la princesse : de sorte que je m'en vais posséder mon petit Coulanges sans distraction. Je vous ai dit comme mon

habit étoit joli, je vous le mandai de Dol. Je vous assure, ma très-chère bonne, que ce petit voyage ne m'a donné que de la joie, sans nulle sorte d'incommodité. Je n'aime point que notre pauvre Grignan fonde et diminue; ne lui faites-vous plus rien? Est-il possible qu'en dormant et mangeant il ne se remette point? Je suis touchée de cet état. Pour celui du pauvre chevalier, je ne m'y accoutume pas. Quoi? ce visage de jeunesse et de santé! quoi? cet âge qui ne sort qu'à peine de la première jeunesse, est compatible avec l'impossibilité de marcher! On le porte comme Saint-Pavin! Ma bonne, je baisse la tête, et je regarde la main qui l'afflige; il n'y a vraiment que cela à faire, toute autre pensée n'est pas capable de nous apaiser un moment : j'ai senti cette vérité. Mon fils vous fait mille tendres amitiés : sa perruque est à Dinan, il ne doute point qu'elle ne soit fort bien; je voudrois que vous eussiez tout fait payer à M. du Plessis, il n'importe d'avoir payé le Vacher ou non, c'est que nous avions peur que le fonds manquât; nous avons reçu toutes ces sommes et nous ne ferons point attendre Gautier. Voilà un de nos fermiers venu, j'attends l'autre, et tout sera si bien rangé que je n'abuserai plus, ma bonne, ni de votre patience, ni de la mienne. J'aime celle du duc de Bourbon dans ce grand lit, avec sa petite épousée à dix pas de lui : il est vrai qu'avec de tels enfants, il ne falloit pas douter que le Sablonnier en passant, sur le minuit, ne leur servît de garde; Monsieur le Prince et Mme de Langeron étoient inutiles. J'ai pensé plusieurs fois à ce rang au-dessus de votre princesse : quelle noce! quelle magnificence! quel triomphe!

Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous,

et digne de beaucoup de différentes réflexions.

Je vous remercie de tous les baisers donnés et rendus aux Grignans; jetez-en toujours quelques-uns pour entretenir commerce; surtout j'en veux un pour moi toute seule sur la joue de Monsieur de Carcassonne; il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai eu de familiarité avec elle. Adieu, bonne, adieu, chère, adieu, très-aimable : l'abbé Charrier, en me contant comme vous êtes pour moi, m'a fait vous payer comptant votre tendresse, et le moyen de n'être pas sensible à tant de vraie et solide amitié? Celle de la princesse de Tarente étoit aveuglée, comme tout le reste; ce fut un hasard plaisant qui me fit connoître Charlotte; elle m'auroit guérie : il ne falloit pas que je le fusse.

Nous causerons un jour de M. de Luynes : oh, quelle folie! Mme de Chaulnes le dit avec nous. Si Mme de la Fayette avoit voulu, elle vous auroit dit, ou montré une réponse où je lui disois des raisons solides pour demeurer comme je suis; elle et Mme de Lavardin m'en ont louée : elle auroit pu m'en faire honneur auprès de vous, dont *j'estime* infiniment l'estime.

Ah! que je vous approuve d'avoir vu Monsieur le Prince avec Mme de Vins! que je suis assurée que vous avez été bien reçue, et qu'il a trouvé votre visite trop courte! Vous êtes quelquefois trop discrète de la moitié.

D'EMMANUEL DE COULANGES.

J'ai vu le temps que j'écrivois dans vos lettres un mot à Madame votre mère; et présentement c'est dans les siennes que je vous écrirai un mot, un ordinaire encore tout au moins, car je m'en vais être ici huit bons jours à me reposer auprès d'elle de toutes mes fatigues. Elle vous a conté son voyage de Dol, qui a été très-heureux, hors qu'elle a versé deux fois dans un étang, et moi

avec elle ; mais comme je sais parfaitement bien nager, je l'ai tirée d'affaire sans nul accident, et même sans être mouillée ; ainsi de cette chute ne craignez ni jambe affligée, ni rhume quelconque. Il fait parfaitement beau dans les allées des Rochers ; je m'en vais bien les arpenter ; mais il sera triste pourtant, après avoir bien fait de l'exercice, de ne pas trouver tout à fait l'ordinaire de M. de Seignelay, auquel je suis accoutumé. Vous avez donc été à Sceaux : vous ne pouvez jamais en être contente avec la compagnie qui y a été faufilée avec vous. Seroit-il bien arrivé que vous n'y auriez pas prononcé mon nom ? Adieu, ma belle Comtesse : permettez-moi de vous embrasser très-tendrement, et de faire mille compliments à toute la bonne couvée des Grignans.

---

972. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Quatre jours après que j'eus reçu cette lettre (n° 969, p. 429), j'y fis cette réponse.

A Bussy, ce 4e août 1685.

Vous direz ce qu'il vous plaira, Madame, sur ce que je dis de vous dans notre généalogie ; mais au fond vous savez bien que je dis vrai, et si je l'avois bien entrepris, je vous en ferois demeurer d'accord. Cependant je laisse le champ libre à votre modestie, et je ne vous demande autre chose sinon que vous croyiez que je suis persuadé (comme de mourir un jour) que vous êtes une des plus jolies et une des plus aimables femmes que j'aie jamais connues. Quoique je n'aie jamais été flatteur, il y a eu des temps où ces louanges auroient pu être suspectes, mais il faut me croire aujourd'hui.

Je suis ravi que la belle Comtesse ait trouvé dans notre généalogie son compte avec moi, aussi bien que le

bon abbé; mais je suis très-fâché de n'avoir pas dit de M. de Sévigné tout ce que j'en sais, c'est-à-dire de n'avoir pas retouché à ce qui le regarde depuis qu'il étoit guidon. Laissez-moi faire et apportez seulement à Paris le livre que je vous ai envoyé : je redirai bien de lui, moi son parent et son ami, ce que ses ennemis mêmes ne pourroient s'empêcher d'en dire; je n'oublierai pas même la maison et le mérite de Madame sa femme.

Comme vous dites, ma chère cousine, je suis bien payé de la peine que j'ai prise, non pas par l'honneur qui m'en revient, mais par le plaisir que je vous ai donné, et par les remercîments que vous m'en faites.

Nous avons eu Monsieur le Duc à Dijon quinze jours, où j'ai été pour lui faire ma cour, que j'ai faite agréablement.

Vous avez raison, ma chère cousine, de croire que la Providence règle tout. Elle ne trouve pourtant pas mauvais que nous fassions des desseins; elle veut même que nous nous aidions, mais seulement que nous ne nous confiions pas trop en nos forces. Je vous plains étrangement sur la séparation de vous et de Mme de Grignan, après même dix mois d'absence. Votre grand cousin de Toulongeon n'a bougé de chez lui que pour venir deux ou trois jours à Dijon pendant les états, où il a fait ériger sa terre d'Allonne en comté sous le titre de Toulongeon; ainsi donnez-vous bien de garde quand vous lui écrirez de mettre à la suscription de sa lettre *à Alonne*; je lui écrivis dernièrement : *A M. le comte d'Alonne, à Toulongeon*. Il n'est pas possible qu'il ne vous ait point fait de réponse; il sait trop bien vivre pour y avoir manqué, et ce n'est pas l'excès de la douleur de sa perte qui l'en a empêché.

Je vous demande pardon, Madame, si je vous assure que l'oraison funèbre de Madame votre tante est fort mal faite, et qu'il y a bien d'autres impertinences que celle

que vous avez remarquée. Elle ne fut pas si mauvaise quand elle fut prononcée : l'auteur prit bien de la peine à la gâter avant que de la mettre sous la presse.

Au reste, Madame, ne craignez pas que les malheurs m'abattent; on s'endurcit pour de moindres que ceux qui me sont arrivés. Dieu me donne une force de corps et d'esprit qui me surprend, et qui feroit trembler mes ennemis, s'ils la connoissoient sans connoître ma crainte pour le Seigneur.

---

973. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET D'EMMANUEL DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 8e août.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Si vous pouviez faire que le premier jour de septembre ne fût point un samedi, ou que le *bien Bon* n'eût point appris de ses pères à préférer le lundi, pour ne pas trouver le dimanche au commencement d'un voyage, j'aurois été fort juste au rendez-vous; mais la règle du lundi, qui va de pair avec les ailerons de volaille et le blanc d'une perdrix, nous fera arriver deux jours plus tard. Je n'ose m'abandonner à toute la joie que me donne la pensée de vous embrasser; je la cache, je la mitonne, j'en fais un mystère, afin de ne point donner d'envie à la fortune de me traverser : quand je dis la fortune, vous m'entendez bien. Ne disons donc rien, ma chère bonne, soyons modestes, n'attirons rien sur nos petites prospérités.

Nous avons été fort surpris de la nouvelle que vous nous mandez : la princesse de Tarente n'en savoit rien; elle l'apprit hier ici, comme une vraie Allemande. Nous

croyons que les exilés auront encore des camarades; mais quelle douleur au cardinal de Bouillon d'être mêlé avec l'idée qu'on a de ces petits garçons! quelle rage! Nous voulons nous imaginer qu'il y a quelque chose de la cour, et que plus d'une folie et d'une imprudence étoient dans cette malle de lettres. Je ne crois point que cette nouvelle passe si vite à Paris; on pourra s'en taire à Versailles; mais elle embrasse trop de gens pour ne pas répandre beaucoup de tristesse. Je ne comprends pas qu'on puisse être insensé et enragé dans une cour si sage et sous un tel maître. Coulanges est demeuré avec mon fils : ils ne partiront que lundi, pour arriver la veille de la Notre-Dame, et ils ne seront que huit jours aux états. Mon fils reviendra me dire adieu; car quand je serois la cour, mon jour ne seroit pas mieux fixé.

D'EMMANUEL DE COULANGES.

Me voici encore, je ne puis quitter la *mère beauté*. Nous nous promenons sans fin et sans cesse, et sa jambe n'en fait que rire, et augmenter d'embonpoint et de beauté; mais Monsieur votre frère est bien chaud au jeu; il nous faut souvenir à tout moment de M. de Grignan, qui n'est guère moins pétulant que lui, avec tout le respect qu'on lui doit. Nous eûmes hier ici la bonne princesse de Tarente; elle a bien moins de grandeur que Mme la présidente de Cor... : il s'en faut beaucoup qu'elle ne soit aussi jalouse de son rang que cette présidente, laquelle a pleuré comme un enfant, aux états, parce que le premier président de la chambre des comptes à voulu avoir un fauteuil, aussi bien que son mari. Je viens d'écrire à toutes les présidentes à mortier de Paris, pour leur dire qu'elles ne connoissent point leurs priviléges, et qu'elles viennent les apprendre en ce pays-ci.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il faut que je raccommode ce bel endroit où pour louer la beauté de ma jambe, il vous assure de son *embonpoint;* je vous dis, moi, qu'elle est de fort belle taille, et qu'elle ressemble en tout à sa compagne. Nous nous promenons le matin, cette heure me plaît, et le soir encore, sans que ma jambe en soit plus émue : si je mentois, Coulanges vous le diroit bientôt; car nulle vérité ne demeure captive avec lui. Il est toujours trop joli, et tellement vif et plaisant, et des imaginations si surprenantes, que je ne m'étonne point qu'on l'aime dans tous les lieux où l'on aime la joie. Il tourne en ridicule trop joliment toutes les sottises des états, et la gloire d'une présidente de Cor..., que vous avez connue, et qui est effectivement une chose rare. J'ai vu votre folle Provençale; je trouve son accusation bien hardie : vous m'en direz la suite. Le *bien Bon* vous rend toutes vos amitiés; et votre pauvre frère, qui ne se porte pas trop bien encore, vous embrasse et vous prie de le plaindre. Il dit que le pays où je le laisse est moins propre à le consoler de moi, que celui où je vous laissois; il a raison, ma très-belle, et c'est ce qui augmente le prix de cette douleur et de cette tristesse, dont Versailles et Paris pouvoient vous guérir; ce sont pourtant de bons pays pour donner des distractions; mais votre amitié est d'une si bonne trempe, qu'elle ne se laisse point dissiper. Je n'ai rien oublié, ma fille, de tout ce qui me doit obliger à vous aimer toute ma vie plus que personne du monde : il me semble que ce n'est pas encore assez dire.

---

974. — DE MADAME DE GRIGNAN AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Huit jours après que j'eus écrit cette lettre (n° 972, p. 442), je reçus celle-ci de Mme de Grignan.

A Paris, ce 10e août 1685.

C'est en effet me témoigner une très-grande reconnoissance, Monsieur, et fort au-dessus de ce que je mérite à l'égard de Madame votre fille, de m'envoyer un ouvrage aussi beau que celui de votre *Généalogie*. Je savois en gros votre bonne maison; mais j'aime à connoître en particulier chaque honnête homme de votre race. Vous nous avez supprimé votre éloge, de peur d'effrayer Mayeul et sa postérité. Cette honnêteté que vous avez eue pour eux seroit louable, si nous n'y perdions trop. Je suis fort contente de l'épître dédicatoire et du portrait de ma mère : je l'ai bien reconnue dans celui-là. Je souhoiterois, Monsieur, d'être telle que vous me représentez; mais je ne veux rien désirer, puisque vous m'avez fait grâce, et que par un effet de votre amitié, je tiens une si jolie place parmi les gens que vous immortalisez. C'est cela, Monsieur, qui s'appelle une obligation : aussi en serez-vous remercié par ma mère. C'est tout ce que j'ai de meilleur à mettre en œuvre pour vous marquer à quel point j'y suis sensible.

---

975. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET D'EMMANUEL DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

[Aux Rochers,] dimanche 12e août.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ma bonne, vous m'avez fait suer les grosses gouttes en

jetant ces pistoles qui étoient sur le bout de cette table. Mon Dieu! que j'ai parfaitement compris votre embarras, et ce que vous deveniez en voyant de telles gens ramasser ce que vous jetiez! Il m'a paru dans Monsieur le Duc un chagrin plein de bonté, dans ce qu'il vous disoit de ne pas tout renverser : il me semble que l'intérêt qu'on auroit pris en vous, auroit fait dire comme lui; c'eût été son tour à ramasser, si vous eussiez continué. Ma bonne, j'admire par quelle sorte de bagatelle vous avez été troublée dans la plus agréable fête du monde. Rien n'étoit plus souhaitable que la conduite qu'avoit eue Mme d'Arpajon. Vous étiez écrite de la main du Roi; vous étiez accrochée avec Mme de Louvois : vous soupâtes en bonne compagnie; vous vîtes cette divinité dont vous fûtes charmée : enfin, ma belle, il falloit ce petit rabat-joie; mais, en vérité, passé le moment, c'est bien peu de chose, et je ne crois pas que cela puisse aller bien loin. M. de Coulanges est si empressé à voir vos lettres, que je n'ai pas cru devoir lui faire un secret de ce qui s'est passé à la face des nations. Il dit qu'il vous auroit bien rapporté, s'il avoit été à Versailles, comme on auroit parlé de cette aventure; et puis il revient à dire qu'il ne croit pas qu'il ait été possible de reparler d'un rien comme celui-là, où il n'y a point de corps. Quoi qu'il en soit, cela ne fera aucun tort à vos affaires, et vous n'en avez pas l'air plus maladroit, ni la grâce moins bonne; vous n'en serez pas moins belle, et je pense que présentement cette vapeur est dissipée. Vous me conterez quelque jour ce que c'est que la gaieté de ces grands repas, et quel conte Mme de Thianges destina à divertir la compagnie; car elle en sait plus d'un. Vous me représentez Mme le princesse de Conti au-dessus de l'humanité : je ne crois personne plus capable d'en juger que vous, et je fais peut-être plus d'honneur que je ne dois à votre jugement, puisque vous faites

passer mon idée au delà de vous et de feu Madame, mais ce n'est point pour la danse, c'est en faveur de cette taille divine, qui surprend et qui emporte l'admiration,

Et fait voir à la cour
Que du maître des dieux elle a reçu le jour.

Nous apprenons encore que M. et Mme de Bouillon sont à Évreux, et qu'on a demandé au cardinal la clef de son appartement à Versailles : cela est bien mauvais; mais il a été si pleinement heureux toute sa vie, qu'il falloit bien qu'il sentît un peu le mélange des biens et des maux. Pour moi, ma chère bonne, si je ne tremblois point toujours sous la main de la Providence, je goûterois à pleines voiles les plaisirs de l'espérance; ce ne sont plus des mois que nous comptons, ce sont des semaines et bientôt des jours : croyez, ma chère bonne, que si Dieu le permet, je vous embrasserai avec une joie bien parfaite. J'apprendrai plus de vos nouvelles lundi, car votre dernière est toute renfermée à celles de Versailles; celle d'ici, c'est que mon pauvre fils a une petite lanternerie d'émotion, comme j'en eus cet hiver, qui l'a empêché d'aller aux états : il prend de ma même tisane des capucins, que vous connoissez, dont je me suis si bien trouvée, qu'il compte de pouvoir partir demain avec M. de Coulanges; car enfin il faut bien qu'ils soient au moins à la fin des états, et que le joli habit que vous avez si bien choisi, paroisse et pare son homme. Coulanges est toujours trop aimable; il nous manquera à Bâville, si quelque chose nous peut manquer.

Larmechin est marié à une très-bonne et jolie héritière de ce pays; il devient Breton, et je ne fis jamais mieux que de faire revenir Beaulieu.

Ma santé est parfaite, et ma jambe d'une bonté, d'une complaisance dont M. de Coulanges s'aperçoit tous les jours; nous nous promenons matin et soir; il me conte

mille choses amusantes. Je souhaite que vous n'ayez parlé qu'à moi des petites trotteuses que vous ne daignâtes regarder; vous aviez beaucoup de raison, mais l'orgueil ne sait point se faire justice. Je suis fort aise que vous ne me disiez rien de la santé de M. de Grignan : il me semble que c'est bon signe. Je vous baise et vous embrasse très-chèrement et très-tendrement, ma très-aimable bonne.

D'EMMANUEL DE COULANGES.

Me voici encore ici; si je suivois mon inclination, il s'en faudroit bien que je partisse demain, pour m'en aller dans le sabbat des états; mais cependant je partirai, parce que je les crois sur le point de finir, et qu'il faut que je m'en retourne par la voie par laquelle je suis venu. Eh bien! vous avez bien fait des vôtres à Marly avec toutes ces pistoles jetées par terre? Je suis assuré que cette aventure me seroit revenue, si j'avois été à Versailles, et qu'on m'auroit bien dit que vous étiez si transportée de vous voir en si bonne compagnie, que vous ne saviez ce que vous faisiez. Ma belle Madame, laissez dire les méchantes langues, et allez toujours votre chemin. Ce n'est que l'envie qui fait parler contre vous : c'est un grand crime à la cour que d'avoir plus de beauté et plus d'esprit que toutes les femmes qui y sont. Le Roi ne vous estimera pas moins, et n'en donnera pas moins à Monsieur votre fils la survivance que vous lui demandez, pour avoir jeté deux pistoles par terre.

Adieu, ma très-belle : vous aurez incessamment votre chère maman mignonne, aussi belle et aussi aimable que jamais : elle partira sans faute de demain en trois semaines, pour vous aller trouver. J'ai passé ici une quinzaine délicieuse : l'on ne peut assez louer toutes les

allées des Rochers; elles auroient leur mérite à Versailles, c'est tout vous dire.

---

976. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 15ᵉ août.

Vous voyez bien, ma bonne, que nous ne comptons plus présentement que par les jours : ce ne sont plus des mois, ni mêmes des semaines; mais hélas! ma très-aimable bonne, vous dites bien vrai : pouvons-nous craindre un plus grand et un plus cruel rabat-joie, que la douleur sensible de songer à se séparer presque aussitôt qu'on a commencé à sentir la joie de se revoir? Cette pensée est violente, je ne l'ai que trop souvent, et les jours et les nuits; et même l'autre jour, en vous écrivant, elle étoit présente à mes yeux, et je disois : « Hélas! cette peine n'est-elle pas assez grande pour nous mettre à couvert des autres? » Mais je ne voulus pas toucher à cet endroit si douloureux, et présentement je la cherche encore, ma chère bonne, afin d'être en état d'aller à Bâville, et de vous y trouver. Je ne serai point honteuse de mon équipage : mes enfants en ont de fort beaux, j'en ai eu comme eux; les temps changent; je n'ai plus que deux chevaux, et quatre du messager du Mans : je ne serai point embarrassée d'arriver en cet état. Vous trouverez ma jambe d'une perfection à vous faire aimer Charlotte toute votre vie; elle vous a vue ici plus belle que le jour; et cette idée lui donne une extrême envie de vous renvoyer cette jambe digne de votre approbation et admiration, quand vous saurez d'où elle l'a tirée. Tout cela est passé, et même le temps du séjour du petit Coulanges : il partit lundi matin avec mon fils; j'allai les reconduire jusqu'à la porte qui va à Vitré. Nous y étions

tous, en attendant nos lettres de Paris; elles vinrent, et nous lûmes la vôtre, le petit Coulanges jurant qu'il y en avoit la moitié pour lui; en effet, vous ne l'aviez pas oublié; mais ils crurent, comme moi, que c'étoit pour rire que vous nommez Belesbat pour la *princesse*; il fallut repasser sur ces endroits, et quand nous vîmes que M. Chupin le proposoit sérieusement, et que les Montausiers et Mme de Béthune l'approuvoient, je ne puis vous représenter notre surprise; elle ne cessa que pour faire place à l'étonnement que nous donna la tolérance de cette proposition par Mlle d'Alerac. Nous convenons de la douceur de la vie et du voisinage de Paris; mais a-t-elle un nom et une éducation à se contenter de cette médiocrité? Est-elle bien assurée que sa bonne maison suffise pour lui faire avoir tous les honneurs et tous les agréments qui ne seront pas contestés à Mme de Polignac? Où a-t-elle pris une si grande modération? C'est renoncer de bonne heure à toutes les grandeurs. Je ne dis rien contre le nom, il est bon, mais *il y a fagots et fagots*; et je croyois la figure et le bon sens de Belesbat plus propre à être choisi pour arbitre que pour mari, par préférence à ceux qu'elle néglige. Il ne faudroit point se réveiller la nuit, comme dit Coulanges, pour se réjouir comme sa belle-mère Fleselles d'être à côté d'un Hurault; enfin, ma bonne, je ne puis vous dire comme cela nous parut, et combien notre sang en fut échauffé, à l'exemple du vôtre, ma bonne. Il faut voir ce que Dieu voudra, car s'il avoit bien résolu que les articles de l'autre fussent inaccommodables, je défierois tous les avocats de Paris d'y trouver des expédients.

Il faut des avocats passer à M. d'Ormesson; comme vous ne m'avez parlé que de l'agonie de sa femme, je n'ai osé lui écrire; parlez-moi de son enterrement, et j'entreprendrai de consoler son mari. Coulanges sait une chanson faite tout exprès pour lui chanter cet hiver.

En l'état où étoit cette pauvre personne, peut-on souhaiter autre chose pour elle et pour sa famille? Ah! ma bonne, que la lie de l'esprit et du corps sont humiliants à soutenir, et qu'à souhaiter il seroit bien plus agréable de laisser de nous une mémoire digne d'être conservée, que de la gâter et la défigurer par toutes les misères que la vieillesse et les infirmités nous apportent! J'aimerois les pays où par amitié on tue ses vieux parents, s'ils pouvoient s'accommoder avec le christianisme. Je ne doute point, ma bonne, que vous ne demandiez la réponse de votre lettre avec beaucoup de crainte et de tremblement; j'en tremble d'ici et de mille autres choses qui ont rapport à cet endroit si important; je rêve beaucoup sur toutes ces affaires, mais comme vous y pensez bien mieux que moi, je vous épargnerai l'ennui d'entendre mes réflexions. Nous sommes ici fort seules; nos petits hommes soupèrent lundi en *gaudeamus* chez la Marbeuf. Votre frère n'est pas bien net de sa petite émotion, et va paroître avec son joli habit; c'eût été dommage qu'il eût été inutile; et celui de Coulanges qui auroit été trop court ou trop étroit: que vous êtes plaisante quand vous voulez! Ma chère bonne, je vous embrasse mille et cent mille fois. Dans moins d'un mois, vous serez tous embrassés aussi. Coulanges vous répondra sur Mme de Louvois, et plût à Dieu que je pusse avoir l'honneur de la guérison du chevalier! *cette cure m'auroit bien donné de la peine;* mais en vérité ses maux m'en ont beaucoup donné. Je tiens M. de Grignan guéri et je l'en remercie. Baisez les autres où vous voudrez, et recevez les amitiés du *bien Bon,* et de la petite belle-sœur. J'ai eu des conversations admirables avec Coulanges sur le sujet qu'il a tant de peine à comprendre; ce sont des scènes de Molière. Je vous embrasse encore avec une tendresse fort naturelle et fort sensible. *Quand viendra sainte Grignan?*

977. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 26e août.

Que vous semble du vingt-six, ma chère enfant? Il est encore meilleur que votre vingt-deux, et vous verrez comme tout le reste ira bien, s'il plaît à Dieu; s'il plaît à Dieu, car c'est là toute l'affaire. Dites-moi précisément le jour que vous irez à Bâville, afin que j'arrive le lendemain : ne venez point plus loin, reposez-vous, laissez-moi arriver, et ne vous fatiguez point. Si vous doutiez de ma sincère et parfaite joie, je douterois de la vôtre : ne nous offensons point, rendons-nous justice l'une à l'autre. Pour moi, de peur de troubler mon sang, je ne veux rien envisager dans l'avenir qui me puisse déplaire. Je veux voir la noce de Mlle d'Alerac a Livry, dans cette même chambre : c'est une fête qui doit encore honorer cette forêt; je serai ravie d'en être. Pourquoi, ma belle, avez-vous été si peu à Versailles? C'est bien de la peine pour un moment. Je vois que vous êtes toujours contente de Mme d'Arpajon; si nous avions choisi une dame d'honneur, il me semble que nous n'aurions pas pu en souhaiter une autre. J'aime vos Grignans de se déranger un peu pour moi : je suis leur *bonne*, comme à vous. Mon fils est revenu des états avec M. de la Trémoille, qui est reçu à Vitré comme le plus étranger des princes d'Allemagne. Je crois que les Rochers iront dîner à Vitré et que Vitré viendra souper aux Rochers. M. de Chaulnes pourra bientôt vous conter autant de choses que mon fils nous en conte ici; je doute que vous puissiez y avoir autant d'attention; mais en gros : M. de Chaulnes a eu des chagrins qui ont été enfin réparés et raccommodés; M. d'Harouys a sujet d'être content des

états et de tous ses amis : en voilà assez pour vous mettre l'esprit en repos. Je ne sais qui pourra vous apprendre des nouvelles de Paris, quand je ne serai plus ici; je vous en dirois beaucoup aujourd'hui, si je vous mandois tout ce que je sais : j'aime mieux remettre à Bâville. Je suis etonnée que notre petit Coulanges ne soit point alarmé de la colère de Mme de Louvois : il prétend que ce ne sera pas une affaire de se justifier, et ne veut point écrire, il veut parler; mais cependant on se confirme dans tout ce qu'on croit; on se plaint, on dit des choses fâcheuses et dures, et l'on s'accoutume à ne nous plus regarder que comme des ennemis. N'admirez-vous point qu'il y ait des gens assez méchants pour accabler ce pauvre petit homme de mille choses, à quoi peut-être il n'a jamais pensé? Obtenez au moins qu'on l'écoute, et qu'on suive la règle de ne pas le condamner sans l'entendre. Il est à Chaulnes, d'où il vous écrira. Je ne parle plus de ma jambe, parce que je n'ai plus rien à dire, et que je jouis du plaisir d'être guérie, et de me promener soir et matin : vous en jugerez, et vous aimerez Charlotte. Cependant je vous embrasse de tout mon cœur, et je vais rêver à tout ce qui peut flatter le plus doucement mes espérances. Je sens que je commence à négliger d'écrire : j'aspire à quelque chose de meilleur, quoiqu'en vérité votre commerce, après vous, soit la plus agréable chose du monde.

Je voudrois bien que ce que je vous ai mandé de M. de la Trousse ne retournât point à sa source, ni dans notre quartier; vous voyez bien que j'ai raison, et que cela n'est bon que pour vous. Nous fûmes hier chez la princesse de Tarente; nous vîmes son fils : ah! qu'il a une belle taille, et qu'il est laid! Il n'est pas le premier qui soit ainsi. Mon fils vous fait mille amitiés; il est guéri de sa petite fièvre, comme moi, par la tisane. Adieu, ma très-aimable : je vous baise des deux côtés. N'êtes-

vous pas toujours belle et grasse? j'espère le savoir dans peu, si Dieu me prête vie.

---

978. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Deux mois après que j'eus reçu cette lettre (n° 974, p. 447), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 5e octobre 1685.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il me semble que je suis votre voisine, mon cher cousin, et que présentement, si je voulois parler un peu haut, vous pourriez m'entendre. Je revins de ma Bretagne le 15e du mois passé; j'arrivai droit à Bâville, où M. de Lamoignon me fit trouver ma fille et tous les Grignans : il y a longtemps que je n'avois eu une plus parfaite joie. Si notre Corbinelli eût voulu être de la partie, j'aurois oublié Paris; mais son tour vint deux jours après, et vous pouvez juger de mes sentiments par l'amitié que j'ai pour lui. Je fus donc fort contente et du maître de la maison, et de la maison, et de la compagnie. Le P. Rapin et le P. Bourdaloue y étoient. Je fus fort aise de les voir dans la liberté de la campagne, où l'un et l'autre gagnent beaucoup à se faire connoître, chacun dans son caractère. Nous parlâmes de vous; je leur appris l'heureux accommodement de ma nièce de Coligny; j'avois reçu sa lettre et la vôtre avant que de partir des Rochers. Elle fut louée de son bon esprit, et admirée surtout de M. de Lamoignon, qui croyoit la chose plus impossible que les autres. On ne peut jamais sortir trop tôt d'une si fâcheuse affaire. Je prends une part sensible à la joie qu'elle a d'être en repos auprès de vous, et à celle qu'elle vous donne. Reprenez ensemble

la suite de votre douce et agréable société; soyez-vous l'un à l'autre la consolation de tous les chagrins passés; tâchez même de les oublier, et conservez cette merveilleuse santé, qui réjouit vos amis autant que vous croyez qu'elle feroit trembler vos ennemis, si la crainte de Dieu ne vous retenoit. S'il lui plaît de se mêler dans la paix de votre solitude, vous serez trop heureux; sinon aidez-vous de la philosophie et de la morale, où vos beaux et bons esprits vous feront trouver des consolations et des amusements.

Je plains mon pauvre neveu, votre fils, d'avoir été malade. C'est un étrange embarras pour un jeune homme orgueilleux de sa force et de sa vigueur. Je lui souhaite un aussi heureux mariage qu'à mon fils.

J'ai rapporté notre généalogie : tout ce que vous me dites que vous y voulez ajouter est très-obligeant, mais rien ne vous presse. J'ai envoyé le même livre à Mme de Holstein, par un gentilhomme son correspondant qui est à l'ambassadeur de Venise.

J'ai trouvé, en arrivant, la place de grand maître de l'artillerie vide par la mort du duc du Lude. Cela doit toujours effrayer les contemporains; et peu après, comme vous savez, elle a été remplie par votre neveu d'Humières, avec les agréments que va vous conter notre ami.

DE CORBINELLI.

Les concurrents s'étoient échauffés et travailloient avec une application incroyable à fortifier leurs espérances. Le maréchal de Créquy s'enveloppait tous les jours de son mérite et de son alliance avec le ministre. Le duc de Villeroi avoit amassé quatre cent mille francs pour rembourser la veuve et les héritiers du défunt; ils faisoient tous deux une cour, Dieu sait quelle! Ils s'entreprésentoient l'un à l'autre des airs de confiance qui

jetoient de part et d'autre des soupçons pleins d'apparences bien fondées. Tout cela se passoit pendant que votre cousin d'Humières achevoit son ambassade auprès du roi d'Angleterre. Il apprit la nouvelle à Londres, et s'en revenoit tout persuadé que ses rivaux avoient fait de grandes avances. Il entre dans le cabinet du Roi, lui conte ses négociations, et n'oublie rien des bons traitements, ou pour mieux dire des tendresses que lui avoit témoignées ce Roi, car vous savez qu'il le reçut comme son ancien et cordial ami. Le Roi, j'entends le nôtre, lui dit qu'il étoit fort content de lui. Votre cousin lui répondit que si Sa Majesté le croyoit capable de faire la charge de grand maître de l'artillerie, il lui offroit ses services. Cela surprit le Roi, et il lui demanda s'il trouveroit bien quatre cent mille livres. Il répondit hardiment qu'oui. Sa Majesté lui dit qu'il y penseroit, et le soir même lui manda qu'il lui accordoit cette charge.

Je ne vous dirai point l'état pitoyable de ceux qui fondoient leurs espérances, l'un sur les services de son père et sur les siens, joints à la faveur du ministre, et l'autre sur la prise de Fribourg et celle de Luxembourg, et sur l'alliance de ce ministre. Ce qu'ils croyoient qui pouvoit leur servir peut-être leur nuisit, le Roi voulant de temps en temps montrer que rien que sa raison ne lui faisoit préférer celui-ci à celui-là.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

L'adresse que vous donnez pour écrire à mon grand cousin de Toulongeon, *à Toulongeon*, est inutile; car puisqu'il ne m'a point fait de réponse, je ne veux plus de commerce avec lui que pour le manger jusqu'aux os quand j'irai en Bourgogne.

---

979. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

A Bussy, ce 8e octobre 1685.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je viens de recevoir votre lettre, Madame, qui m'a fort réjoui, non-seulement pour ses agréments, mais encore parce qu'elle vient de vous. J'ai été bien fâché que vous ayez été à Bâville sans moi. Quelle joie de me trouver avec vous et avec notre chère Comtesse, chez un de mes meilleurs amis, et avec le bon P. Rapin, dans la liberté de la campagne, comme vous dites! Je ne comprends pas que notre ami Corbinelli ne s'y soit point trouvé : il n'y a qu'une maladie ou qu'une maîtresse pour qui l'on fût excusable de ne se pas trouver avec tous ces amis-là. Pour moi, si j'avois été averti quinze jours avant que vous y soyez arrivée, je n'aurois pas manqué de m'y rencontrer, et de m'en revenir ici sans aller à Paris, pour vous montrer l'extrême envie que j'ai de vous voir, en faisant cent lieues pour cela.

A CORBINELLI.

Le voyage du maréchal d'Humières en Angleterre l'a fait grand maître de l'artillerie; ce n'est pas qu'il ait fait parler pour lui Sa Majesté Britannique, car cela lui auroit fait donner l'exclusion plutôt que de lui servir; mais le roi d'Angleterre a témoigné au Roi, en général, tant d'estime et tant d'amitié pour Humières, que Sa Majesté a cru faire plaisir à ce prince en cette rencontre. J'en suis fort aise pour l'intérêt de mon paren et mon ami.

Nous fûmes deux heures avec Madame votre sœur, le

premier de ce mois. Nous lui trouvâmes un air d'abbesse bien plus que de supérieure de couvent : nous lui trouvâmes un esprit ferme, aisé et naturel ; et comme si nous eussions été en commerce depuis longtemps, elle se plaignoit à moi de votre indifférence pour elle ; et pour être de bonne compagnie, je demeurai d'accord qu'elle avoit raison.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je reviens à vous, Madame, pour vous dire que votre grand cousin vous a écrit assurément, mais qu'il ne faut pas laisser de le manger jusqu'aux os, et d'autant plus qu'il ne demande pas mieux.

Mais vous ne me dites rien de la belle Madelonne : est-ce que depuis qu'elle est devenue plus belle que jamais, elle méprise ses amis qui ne sont pas beaux ? Je lui apprends pourtant que j'ai deux mentons, et pas une de ces peaux qui lui faisoient peur il y a trois ans, et qu'en cet état je l'aime de tout mon cœur.

---

980. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE MADAME DE GRIGNAN AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Trois semaines après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Livry, ce 28e octobre 1685.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je suis aussi, mon cousin, avec ma fille, son fils, sa belle-fille, et le bon abbé, et le plus beau temps du monde. Il faudroit encore notre ami Corbinelli pour réchauffer et pour réveiller la société : mais on ne l'a pas toujours quand on veut. Il a d'autres amis ; il a des affaires ; il aime sa liberté, et nous ne laissons pas de l'aimer avec tout cela. Je lui enverrai cette lettre-ci,

pour mettre au bas la réponse qu'il vous fera. Il vous mandera sans doute l'heure et le moment de la mort de Monsieur le chancelier. Il étoit hier à l'agonie. Sa fermeté sert d'exemple à tous ceux qui veulent mourir en grands hommes, et sa piété à ceux qui veulent mourir chrétiennement. C'est tout ce qui se peut souhaiter que de faire cet heureux mélange. Avec le temps vous serez vengé de tous ceux dont vous vous plaignez. Il y en a un principalement dont la jeunesse est un peu difficile à user; mais qu'est-ce que le temps ne détruit pas? Vous vous portez très-bien, et si Dieu est pour vous, qui sera contre?

Vous savez, sans doute, que M. de Lamoignon a perdu son beau-frère. Je vous ai toujours ouï dire que les grandes successions étouffoient les sentiments de la nature : si cela est, tout doit rire dans cette maison. Cependant j'y ai vu des larmes qui m'ont paru sincères : c'est qu'avec ce qu'il étoit frère, il étoit encore ami. Je suis ravie de connoître le mari et la femme : c'est avec grande raison qu'on les aime quand on les connoît.

Je voudrois que vous eussiez pu augmenter la bonne compagnie de Bâville; elle eût été parfaite. J'aime toujours le P. Rapin; c'est un bon et un honnête homme. Il étoit soutenu du P. Bourdaloue, dont l'esprit est charmant, et d'une facilité fort aimable. Il s'en va, par ordre du Roi, prêcher à Montpellier, et dans ces provinces où tant de gens se sont convertis sans savoir pourquoi. Le P. Bourdaloue le leur apprendra, et en fera de bons catholiques. Les dragons ont été de très-bons missionnaires jusques ici : les prédicateurs qu'on envoie présentement rendront l'ouvrage parfait.

Vous aurez vu, sans doute, l'édit par lequel le Roi révoque celui de Nantes. Rien n'est si beau que tout ce qu'il contient, et jamais aucun roi n'a fait et ne fera rien de plus mémorable.

DE MADAME DE GRIGNAN.

Je vous passe pour beau, Monsieur, et je vous ai traité comme tel en faisant réponse à la lettre que vous me fîtes la grâce de m'écrire en m'envoyant votre *Généalogie*. Quand j'aurois eu du penchant à vous mépriser, elle m'en auroit bien empêchée; mais, en vérité, Monsieur, j'en suis fort éloignée : j'aime votre esprit, et j'estime votre mérite comme je dois. Quant à votre personne, j'y prends un si grand intérêt, que je veux absolument savoir de quel régime vous avez usé pour faire deux mentons de ce que j'ai vu de peaux inutiles. M. de Grignan s'est jeté dans cette superfluité, et je serois bien aise qu'il redevînt aussi beau que vous l'êtes, en suivant vos conseils.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

J'ai quitté ma plume à ma fille avec plaisir. Elle vous a dit elle-même combien il s'en faut qu'elle ne vous oublie et puisse jamais vous oublier.

Adieu, mon cher cousin; adieu ma chère nièce : vous êtes dans un état de paix, si vous attendez la mort, comme vous dites,

Sans la désirer ni la craindre.

Quelle sagesse! et quelle folie aussi de s'en tourmenter, si ce n'est par rapport au christianisme, et aux dispositions qui sont nécessaires pour cette dernière action!

---

981. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A MADAME DE GRIGNAN.

Quinze jours après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 14e novembre 1685.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Mon Dieu, Madame, que je voudrois avoir été à Livry aussi bien qu'à Bâville quand vous y avez été! Si je suis supportable à Paris, je suis fort bon à la campagne, et tous tant que vous êtes, vous êtes comme moi. On est trop dissipé à la ville. Quand je suis chez vous à Paris, j'ai beau vous aimer : ou je suis en esprit encore avec les gens que je viens de quitter, ou avec ceux que je veux aller voir le reste de la journée. D'ailleurs, comme je ne me hâte jamais d'avoir de l'esprit, une visite est bien souvent trop courte pour que j'aie eu une occasion d'en montrer, au lieu qu'à la campagne j'ai le loisir de paroître ce que je suis. Notre ami Corbinelli est comme moi : s'il est bon à Paris, il est encore meilleur à Livry. Il est bon à l'user, parce qu'il a de grandes ressources.

Il ne m'a pas mandé la mort du chancelier le Tellier; mais je l'ai sue d'ailleurs. Je la trouve aussi heureuse que sa vie; mais enfin quelque honneur qu'elle lui fasse, je ne suis pas fâché qu'il en jouisse : je l'aime mieux où il est que parmi nous. Celui qui le remplace est mon allié, et mon bon ami, et si j'avais l'occasion d'aller à son tribunal, il me feroit bonne justice. Pour mes ennemis, je vous le répète, Madame, je suis persuadé qu'un peu de temps m'en vengera : le plus jeune a plus de cinquante ans; mais la jeunesse n'y fait rien, quand Dieu s'en mêle; et je puis, sans m'en faire accroire, espérer sa protection après les morts du chancelier et du Coi-

gneux. Celle de l'Épine (puisqu'Épine il y a) auroit encore été placée plus à propos un mois ou deux avant l'arrêt de Talon; car il s'est servi de la supposition de cet enfant pour émouvoir les juges ignorants et les foibles.

Je sus d'abord la mort de M. Voisin, et j'en fis compliment à notre ami. Je savois bien ce qu'il pensoit là-dessus, et je lui aurois parlé à cœur ouvert si je lui avois parlé tête à tête ; mais je lui écrivis que je prenois à cette perte toute la part qu'il y pouvoit prendre. Il me manda en galant homme que quoique le Seigneur, en lui ôtant son beau-frère, ne lui eût pas ôté toute consolation, il avoit pourtant été plus touché de cette perte qu'il ne croyoit, par le genre de cette mort fort subite, par le spectacle et par la douleur extrême de toute sa famille. Voilà parler comme il faut d'un tel événement, et non pas comme Mme de Scudéry, qui me mandoit que quoique M. de Lamoignon gagnât des millions à cette mort, il en seroit inconsolable. Je ne m'en dédis pas, Madame, les grandes successions étouffent les sentiments de la nature, à moins que le mort n'ait été notre intime ami. J'admire la conduite du Roi pour ruiner les huguenots: les guerres qu'on leur a faites autrefois, et les Saint-Barthélemy ont multiplié et donné vigueur à cette secte. Sa Majesté l'a sapée petit à petit, et l'édit qu'il vient de donner, soutenu des dragons et des Bourdaloues, a été le coup de grâce.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je ne saurois disconvenir, Madame, que vous ne m'ayez traité de beau, et que vous ne m'ayez fait plus d'honneur que je ne mérite, dans la réponse que vous m'avez faite; mais cela n'empêche pas que vous ne m'ayez un peu méprisé, quand vous ne m'avez rien fait

dire dans la lettre que m'écrivit Madame votre mère à son retour de Bretagne. Il est vrai que je ne suis pas le seul beau, ni le seul de bonne maison que vous n'ayez pas bien traité.

Pour l'intérêt que vous prenez en ma personne, en voulant savoir de quel régime j'ai usé pour me faire deux mentons des peaux de votre connoissance, et afin, dites-vous, que M. de Grignan remplisse les siennes avec ce remède, je vous dirai que j'y ai trouvé des facilités qu'il ne rencontreroit pas comme moi. Il n'est pas aussi aisé aux maris des belles dames d'être gras, qu'à leurs amis; il faudroit à M. de Grignan un remède qu'il trouveroit assurément pire que le mal. Vous seriez trop heureuse et lui aussi, Madame, si vous aimant autant qu'il vous aime, il pouvoit avoir toujours deux mentons auprès de vous ;

Mais on ne rencontre guères
Tant de biens tout à la fois.

Nous vous rendons mille grâces, ma fille et moi, Madame, de la part que vous prenez au soulagement que Dieu nous a donné, en nous tirant cette épine hors du pied. Cela pouvoit tirer à conséquence.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Vous m'avez fait grand plaisir, Madame, de quitter votre place à Madame votre fille, mais je vous sais bon gré de revenir encore après elle.

---

982. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, le 24e novembre 1685.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je n'ai reçu aucune de vos lettres depuis plus de quinze mois; je ne sais si notre enragé de jaloux les auroit surprises; ce n'est pourtant pas son style, il auroit plus d'inclination à vous assassiner avec cette petite épée dont vous faisiez une fois un si plaisant usage au jardin de Rambouillet. Nous ne saurions oublier, ni vos folies, ni vos sagesses, et j'ai passé un an en Bretagne avec mon fils, où très-souvent nous parlions de vous avec tous les sentiments que votre sorte de mérite doit imprimer dans des têtes, sans vanité, qui ne sont pas indignes de le connoître. Vingt fois nous avons fait dessein de vous écrire des bagatelles; nous voulions vous assurer que la *rareté de la satisfaction* n'empêchoit point que vous ne fussiez toujours dans notre souvenir; et vingt fois ce démon qui détourne des bonnes pensées nous a ôté celle-là. Enfin, Monsieur, après avoir versé, avoir été noyée, avoir fait d'une écorchure à la jambe un mal dont je ne suis guérie que depuis six semaines, j'ai quitté mon fils et sa femme, qui est fort jolie, et j'arrive à Bâville chez M. de Lamoignon le 10e ou 12e de septembre; j'y trouve ma fille et tous les Grignans, qui m'y reçurent avec beaucoup de joie et d'amitiés. Pour achever mon bonheur, ma fille m'est encore demeurée cet hiver. J'ai retrouvé notre cher Corbinelli comme je l'avois laissé, un peu plus philosophe, et mourant tous les jours à quelque chose : son détachement me fait envie; en changeant d'objet, on en feroit un saint; il est cependant si bon, et si charitable pour le prochain, que je crois que la grâce de Dieu se

cache sous le nom de cartésien. Il convertit plus d'hérétiques par son bon sens, et par ne pas les irriter par des disputes inutiles, que les autres par la vieille controverse. En un mot, tout est missionnaire présentement; chacun croit avoir une mission, et surtout les magistrats et les gouverneurs de province, soutenus de quelques dragons : c'est la plus grande et la plus belle chose qui ait été imaginée et exécutée.

Vous avez été surpris comme nous des autres nouvelles. Quelle mort que celle de M. le prince de Conti! après avoir essuyé tous les périls infinis de la guerre de Hongrie, il vient mourir ici d'un mal qu'il n'a quasi pas! Il est le fils d'un saint et d'une sainte, il est sage naturellement, et par suite de pensées emmanchées à gauche, il joue le fou et le débauché, et meurt sans confession, et sans avoir eu un seul moment, non-seulement pour Dieu, mais pour lui, car il n'a pas eu la moindre connoissance. Sa belle veuve l'a fort pleuré : elle a cent mille écus de rente, et a reçu tant de marques de l'amitié du Roi, et de son inclination naturelle pour elle, qu'avec de tels secours personne ne doute qu'elle ne se console. Le prince de la Roche-sur-Yon, qui n'a pas les mêmes raisons, est encore très-affligé. Vous savez et vous approuvez sans doute toutes les places remplies. Mais ne semble-t-il pas, à voir comme je bats la campagne, que j'aie dessein d'oublier de vous parler du mariage de Madame votre fille? les apparences sont bien trompeuses; car c'est l'endroit principal et favori dont j'ai été touchée, par rapport à la sensible part que je sais que vous y prenez, Monsieur. En vérité, j'ai une véritable joie de son établissement, que je trouve fort honnête et fort agréable. Je connois le nom de notre amant, il est des premiers de la robe. Feu Mme de Fresnes, célèbre par son bon esprit, disoit de ces sortes de familles que c'étoit du velours rouge cramoisi, c'est-

à-dire une belle et solide et honorable étoffe. J'ai encore une joie particulière, c'est de savoir qu'ils sont contents, et que Madame votre fille est parfaitement satisfaite : Dieu leur conserve ce goût, et à vous, Monsieur, celui de m'aimer toujours un peu, malgré toutes les distances et les absences! vous savez celui que j'ai pour votre mérite. Je n'ose m'étendre davantage, car voilà notre cher et furieux jaloux.

DE CORBINELLI.

Je croyois avoir étouffé ce vilain commerce, et que la crainte de mes extravagances vous eût ôté l'envie de faire de nouvelles protestations. Je m'étois heureusement imaginé que vous n'aviez ni écrit, ni reçu des lettres l'un de l'autre depuis dix mois, et je jouissois tranquillement de l'idée charmante d'un oubli parfaitement établi. J'étois ravi de n'avoir plus à méditer un assassinat, ni tous les secrets de la magie noire pour vous séparer, et par malheur je me vois plus que jamais dans la nécessité d'user d'enchantement. Je vous donnerai avis de tous ceux que j'aurai pratiqués inutilement, afin que votre persévérance me réduise à consentir à la fatale nécessité de votre union.

Voilà donc Madame votre fille toute prête à vous faire grand-père; je n'envisage que cette qualité pour me consoler de l'amitié dont je viens de vous parler : cela seroit vraiment beau qu'un grand-père aimât une grand'mère! Revenons à Madame votre fille : faites-lui bien mes compliments, et à Madame sa mère, dans l'espérance qu'elle multipliera cette race, qui, à ma jalousie près, est digne de s'étendre depuis l'orient jusqu'à l'occident. Qu'elle fasse vitement un petit garçon, qui du côté de la mère sera vif, bon et aimable, et du côté du père représente le mérite d'une infinité de Girards qu'on honore encore plus que là. Voulez-vous un compliment

pour la mort de M. le prince de Conti? Je vous le fais. En voulez-vous un autre sur ma mission aux huguenots? je vous le fais; car c'est de vos inspirations que je tiens le goût de servir mon Église. Tout ce qu'il y a de gens de qualité ici me prennent pour leur guide; la canaille ne s'accommode pas si bien des talents. Adieu, mon ami : je m'en vais à ma vigne.

---

983. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Un mois après que j'eus écrit cette lettre (n° 981, p. 463), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 15e décembre 1685.

Nous parlons souvent, notre ami Corbinelli et moi, de vous, mon cher cousin, mais toujours tristement, parce que tout ce que nous désirons pour vous ne va pas à notre fantaisie. Je sais que mon cousin votre fils est à Paris; il vous aura mandé le choix très-exquis que le Roi a fait du duc de Beauvillers, pour remplir la place du maréchal de Villera : c'est un mérite et une vertu qui ne sont pas contestés. Il a bien de l'esprit, et la *capacité n'attend pas le nombre des années;* au contraire, quand on est dans la fleur de son âge, on a toutes les pensées et toutes les conceptions plus vives et plus nettes : en un mot, tous les gens désintéressés sont contents de ce choix. Vous devez l'être plus qu'un autre, puisque c'est le fils de votre fidèle ami qui est à la tête du conseil, et qui sera bien avant dans les affaires.

Le jeune d'Antin est menin depuis deux jours. Plût à Dieu que notre garçon le pût être! Il faut en tout regarder la Providence; sans cela, on supporteroit avec peine celles que Dieu nous envoie. La vie est courte, mon cher *cousin : c'est* la consolation des misérables et la douleur

des gens heureux, et tout viendra au même but. Excusez ces réflexions à une personne qui a vu mourir en un moment Mlle de la Trousse, retirée aux Feuillantines. Une religieuse entra le matin dans sa chambre, et la trouva appuyée contre sa chaise, comme si elle eût été endormie; aussi l'est-elle pour jamais. Elle se portoit fort bien le soir. Elle a été enterrée en habit de religieuse, avec des cérémonies et une réputation de sainteté qui m'a servi de leçon et qui m'a fait faire des réflexions depuis trois jours.

---

984. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Quinze jours après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 2e janvier 1686.

Je sais, Madame, à n'en pouvoir douter, la part que vous prenez, vous et notre ami Corbinelli, à tout ce qui me touche, et c'est cela, avec vos agréments, qui fait que je vous aime de tout mon cœur. Mais je veux adoucir votre tristesse, et pour cet effet vous dire que je ne suis point abattu, parce que Dieu, qui m'a donné un courage plus grand que mes peines, me donne une entière confiance en lui. Je l'ai remercié, et j'ai reçu comme une grâce particulière de sa bonté la promotion de M. Boucherat, mon bon ami et mon allié par son gendre M. de Harlay. Je l'ai encore remercié de la place où le Roi a mis le duc de Beauvilliers, fils de mon intime ami, et lui-même mon ami particulier. Je n'ai pas cru que ces deux hommes-là fussent dans les premières places de l'État sans me servir de quelque chose. Avec de la patience et de la santé, je verrai la fin de mes maux, et personne n'a plus que moi de l'une et de l'autre.

La préférence de M. d'Antin à mon fils chez Monsieur le Dauphin ne me fait point de peine : en l'état où sont les choses cela doit être ainsi. Son temps viendra, s'il plaît à la Providence.

Comme vous dites, Madame, si l'on ne la regardoit, et la brièveté de la vie, les malheureux seroient sans cesse au désespoir. Votre triste réflexion ne me fait point de peine. Il y a longtemps que je vois mourir le monde sans m'attrister, quand ce ne sont pas mes amis qui meurent; cela même ne me fait pas peur. Je vis plus régulièrement que je n'ai jamais fait : ainsi le pis qui me puisse arriver ne me donne point d'alarmes. Je vous conseille d'en user ainsi, ma chère cousine; votre vertu vous est une raison de bien moins craindre que moi.

---

985. — DE CORBINELLI AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

Du 20e février 1686.

Je n'ai jamais oublié, Monsieur, votre mérite distingué, ce mérite qui m'a fait dire avec autorité que vous étiez le plus illustre de tous les *scélérats*, et le plus *scélérat* des hommes les plus illustres du siècle. Le vulgaire ne comprendra rien à ce jargon; mais c'est assez pour vous faire ressouvenir que je ne vous ai pas oublié, ou pour mieux dire, que votre mérite n'a pu l'être d'un homme qui l'a connu à fond. De vous dire pourquoi je ne vous ai pas écrit de temps en temps, ce seroit vous fatiguer inutilement; mais si quelque chose peut réparer le tort que je me suis fait par là, c'est de vous assurer que j'ai tâché de ne pas me rendre indigne de vos bonnes grâces par mes études, et entre autres d'avoir coupé Cicéron tout entier en fragments à peu près grands comme les maximes de M. de la Rochefoucauld, et d'avoir placé

à côté, des maximes en françois de mon style concis, sans affecter de traduire le latin. J'ai fait, comme vous savez, la même chose de tous les historiens latins. Il me semble que tout cela peut me servir à vous faire ma cour, et vous faire voir que si je vais jamais à Montpellier, je ne serai pas moins digne de l'honneur de votre estime que je l'étois. Je voudrois bien vous entretenir des sujets qui remplissent les conversations à présent; mais que sais-je si vous aimez assez le monde pour le revoir dans des lettres? Tout ce que je vous puis dire, est que vous ne le reconnoîtriez pas, et que la France de ce côté-ci est plus différente de ce qu'elle étoit de votre temps, qu'elle ne l'est de la nation espagnole ou allemande.

Je vous prie de dire à M. de Courson que j'ai bien de l'impatience de le revoir logé en notre quartier, et d'assurer le *scélérat* que je me fais un grand honneur de l'honorer et d'être dans son souvenir, et enfin qu'il est autant dans le mien que si je lui avois écrit tous les ordinaires ou que j'eusse reçu de ses lettres. A propos, n'oubliez pas de lui dire que je passe ma vie à admirer celles de Cicéron, tant les familières que celles à Atticus. Je me promets d'attirer dans le même goût Mme de Sévigné, et de lui faire porter quelque envie (j'entends à Cicéron) de la conformité que ce grand orateur peut avoir avec elle sur le genre épistolaire.

---

986. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Deux mois après que j'eus écrit cette lettre (n° 984, p. 470), je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 25e février 1686.

Il faut que je vous fasse une petite amitié, mon cher cousin, que je n'irai pas chercher bien loin, en ayant la

source dans mon sang. Après cet avant-propos, je vous dirai sur la conversation que j'ai eue avec le P. Rapin, touchant vos affaires de la cour, qu'il me semble que Monsieur votre fils doit tâcher de faire, par ses sollicitations, ce que vous demandez au P. Rapin, qu'il feroit auprès du P. de la Chaise fort lentement et peut-être fort inutilement. Il faut qu'il fasse des amis, qu'il soit honnête, poli, obligeant, et civil sans bassesse, mais avec l'air d'un homme malheureux qui a besoin du secours des amis et des ennemis même de son père. Il y a une certaine conduite en l'état où il est, qui seroit admirable, mais qu'on ne sauroit inspirer. Il est trop rude, et trop violent, et trop avantageux en paroles. Cela m'est venu de traverse, je vous le dis avec amitié ; si j'étois de ce pays-là, je serois sa gouvernante; mais j'y ai renoncé de bon cœur. Peut-être qu'il y est fort bien, car il faut toujours douter de ce qu'on ne sait point par soi-même. Ce que je sais, mon cher cousin, c'est l'intérêt que je prends à vous et à vos chers enfants. Je mets ma nièce de Coligny à la tête, et je l'embrasse tendrement et rabutinement. Ma fille vous fait mille compliments à tous deux.

---

987. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Dix jours après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Autun, ce 5e mars 1686.

Je ne doute pas, Madame, que vous n'ayez parlé au bon P. Rapin mieux que je n'aurois fait moi-même; car quoiqu'il soit mon bon ami, je suis assuré que ce que vous lui avez dit l'a encore animé davantage à s'employer pour moi auprès du P. de la Chaise. Cependant, si Dieu n'y met la main, tout cela sera inutile. Quand je dis si

Dieu n'y met la main, je ne veux pas dire seulement s'il laisse agir les causes secondes, j'entends que s'il ne touche le cœur du Roi, l'amitié du surintendant, l'amitié et l'alliance du chancelier, tout cela sera infructueux. Je sais bien qu'il ne faut pas attendre les bras croisés le secours de la Providence; aussi m'aidé-je autant qu'on le peut faire, et mon fils emploie mes placets, mes lettres et ses sollicitations pour des demandes légitimes. De vous dire maintenant si l'ambassadeur ne gâte point par ses manières la justice de mes demandes, je n'en voudrois pas jurer, car je sais qu'il est rude, hautain où il n'est pas question de l'être, enfin pétri de la férocité de Rouville et de la chaleur de Rabutin. De remède à cela je n'en sache point qu'une grande adversité, un grand âge ou la mort, car les avis ne font rien contre l'impétuosité du tempérament.

Je vous rends mille grâces, ma chère cousine, de la part que vous prenez à ma famille, et surtout de votre tendresse pour la pauvre Coligny; elle sent cela comme elle doit, et tous deux nous vous aimons, vous et Mme de Grignan, plus que tous nos parents ensemble.

---

988. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, la 3e avril 1686.

Il y a dix jours, Monsieur, que ma belle et triomphante santé est attaquée : un peu de colique composée de bile, de néphrétique, de misères humaines; enfin des attaques, quoique légères, qui font penser que l'on est mortelle : c'est ce qui m'a occupée assez sérieusement pour me faire une violente distraction, et m'empêcher de vous répondre. C'est tout ce que je puis dire pour vous donner une grande opinion de cette incommodité ; car

la pensée de vous répondre étoit assez forte pour ne pouvoir être surmontée que par quelque chose de considérable. Par bonheur, M. de Vardes m'a rendu notre ami dans ce même temps, de sorte que sa philosophie, déjà toute préparée pour les douleurs de M. de Vardes, n'a pas fait le moindre effort pour me persuader que les miennes n'étoient pas dignes d'occuper mon âme; et en effet, en peu de jours, je me trouve en état de prêcher les autres, et je reprends doucement le fil de mon carême, interrompu seulement par quelques bouillons. Je n'ai point douté, Monsieur, que votre présence et votre conversation ne vous rendissent de bien meilleurs offices auprès de M. de la Trousse, que tout ce que je pourrois écrire. Pour le P. Bourdaloue, ce seroit mauvais signe pour Montpellier s'il n'y étoit pas admiré, après l'avoir été à la cour et à Paris d'une manière si sincère et si vraie. Je comprends que ces endroits cousus par le sujet des nouveaux frères à la beauté ordinaire de ses sermons, font une augmentation considérable. C'est par ces sortes d'endroits tout pleins de zèle et d'éloquence qu'il enlève et qu'il transporte : il m'a souvent ôté la respiration par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours, et je ne respirois que quand il lui plaisoit de les finir, pour en recommencer un autre de la même beauté. Enfin, Monsieur, je suis assurée que vous savez ce que je veux dire, et que vous êtes aussi charmé de l'esprit, de la bonté, de l'agrément, et de la facilité du P. Bourdaloue dans la vie civile et commune, que charmé et enchanté de ses sermons. Je crois que vous saurez bien vous démêler de l'embarras de cette grande fête, qui pourroit causer tant de sacriléges, si par une adresse et une habileté chrétienne et politique, vous ne preniez d'autres chemins que ceux de la violence. M. l'abbé de Quincé, *nommé à l'évêché* de Poitiers, n'a pas cru sa poitrine

assez bonne pour s'acquitter de ses devoirs de la manière qu'il le voudroit, et a remis cet évêché au Roi. Cette action est belle et rare; elle a été fort louée. Sa Majesté a mis à sa place Monsieur de Tréguier, de notre basse Bretagne, député ici de la province, très-saint prélat, autrefois le P. Saillant de l'Oratoire, qui très-canoniquement s'est consacré, aux dépens de sa poitrine fort large, à toutes les fatigues pastorales.

M. de Harlay et M. de Bezons ont rempli les deux places vides du conseil, et M. de la Reynie et M. de Bignon sont devenus ordinaires. Ceux qui pourroient en avoir du chagrin, seront consolés, alors qu'on y pensera le moins, par la mort de quelque vieux doyen. Vous savez qu'il y a un carrousel, où trente dames et trente seigneurs auront le plaisir de divertir la cour à leurs dépens. Le pauvre Polignac, prêt à épouser Mlle de Rambures, a trouvé, sur la proposition d'être menin, que Sa Majesté n'avoit pas encore pardonné à Madame sa mère, et le mariage a été rompu d'une manière désagréable. Mlle de Rambures en a paru affligée; il faut espérer qu'il sera plus heureux à la troisième. M. Dangeau jouit à longs traits du plaisir d'avoir épousé la plus belle, la plus jolie, la plus jeune, la plus délicate et la plus nymphe de la cour :

Oh! trop heureux d'avoir une si belle femme!

Il en faut croire Molière. L'endroit le plus sensible étoit de jouir du nom de *Bavière*, d'être cousin de Madame la Dauphine, de porter tous les deuils de l'Europe par parenté; enfin rien ne manquoit à la suprême beauté en cette circonstance. Mais comme on ne peut pas être entièrement heureux en ce monde, Dieu a permis que Madame la Dauphine, ayant su que cette jolie personne avoit signé partout *Sophie de Bavière*, s'est transportée d'une telle colère, que le Roi fut trois fois

chez elle pour l'apaiser, craignant pour sa grossesse. Enfin tout a été effacé, rayé, biffé, Monsieur de Strasbourg ayant demandé pardon, et avoué que sa nièce est d'une branche égarée et séparée depuis longtemps, et rabaissée par de mauvaises alliances, qui n'a jamais été que *Lœwenstein*.

C'est à ce prix qu'on a fini cette brillante et ridicule scène, et en promettant qu'elle ne seroit point Bavière, ou qu'autrement ils ne seroient pas cousins : or vous m'avouerez qu'à un homme gonflé de cette vision, c'est une chose plaisante que *dès le premier pas retourner en arrière*. Vous pouvez penser comme les courtisans charitables sont touchés de cette aventure; pour moi, j'avoue que tous ces maux qui viennent par la vanité me font un malin plaisir. Ne me citez point, et croyez que je suis toujours une des personnes du monde qui vous estime et vous connoît le plus (c'est la même chose). Dites-nous quelquefois de vos nouvelles ; et si vous voulez assurer le P. Bourdaloue de mes sincères respects, et M. de la Trousse de ma fidèle amitié, vous ferez plaisir à votre très-humble servante.

Je voulois que notre Corbinelli mît là un mot, mais il m'est glissé des mains, je ne sais où le reprendre.

---

989. — DE CORBINELLI ET DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

A Paris, ce 6e avril 1686.

DE CORBINELLI.

Votre lettre, Monsieur, et la réponse de la fausse Créancé nous ont fort réjouis, Mme de Sévigné et moi ; elles sont fort agréables. Ce qui nous a le plus surpris,

c'est la tranquillité d'esprit dont sortent ces jolies pensées et ces amusements, comme vous les appelez. Vous avez raison de dire que c'est par là que vous corrigez les duretés de la fortune. Il faut pourtant ajouter que le tempérament et la disposition de l'esprit y contribuent beaucoup : sans cela les duretés triompheroient des amusements. Je ne vous plains donc guère d'être à la campagne, puisque vous êtes avec vous, qui est la meilleure compagnie que vous puissiez avoir, et que vous n'êtes point dans l'agitation où je vois presque tous les courtisans.

Le P. Rapin nous dit hier que le P. de la Chaise étoit bien disposé pour faire avoir une abbaye de trois ou quatre mille livres de rente à Monsieur votre fils.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Un peu de rhumatisme, un peu de vapeurs du carême m'ont empêchée de vous dire plus tôt, mon cher cousin, la vraie joie que m'a donnée celle qui m'a paru dans votre esprit, en voyant les jolies bagatelles qui vous ont diverti à Autun. J'y ai retrouvé des traits de cette aimable humeur qui vous rendoit si charmant et si délicieux et si distingué des autres. Mme de Coligny m'a donné le même plaisir. L'un et l'autre avez été si longtemps accablés sous les horreurs de la cruelle chicane, que je craignois que ce beau sang ne fût changé; mais j'y retrouve, Dieu merci, le même feu dont je voudrois bien avoir la moindre partie. Conservez-le, mon cher cousin et ma chère nièce, et nous en faites part de temps en temps.

990. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A CORBINELLI ET A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Trois semaines après que j'eus reçu cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 25e avril 1686.

A CORBINELLI.

Pour répondre à votre lettre du 6e avril, Monsieur, par laquelle vous me mandez que la lettre et la réponse de la fausse Créancé vous ont fort divertis, Mme de Sévigné et vous, je vous dirai que quand je vous ai mandé que nous corrigions par ces amusements les duretés de la fortune, je n'ai pas voulu dire que cela vînt seulement de notre philosophie. Je suis d'accord avec vous que sans le bon tempérament la mauvaise fortune nous empêcheroit bien de nous divertir, mais *gaudeant bene nati*. S'il n'y avoit beaucoup de naturel en notre fait, nous ne vous aurions pas plu par nos badineries, et même nous ne les aurions pas faites ; ce n'est pas que nous les trouvassions excusables, si nous étions encore dans les agonies où nous avons été ; mais ayant mis tout l'ordre que nous pouvions mettre dans nos affaires, ma fille et moi, le temps même les ayant bien adoucies, nous sentons comme un bonheur l'état d'être moins malheureux ; et nous servant toujours de notre jugement et de l'application à la conduite de nos affaires, nous nous servons quelquefois de notre esprit pour nous réjouir et pour réjouir nos bons amis comme vous. La plupart des envieux et de ceux que le malheur a abattus condamneroient ces amusements, disant qu'on est ridicule de rire ou de faire des vers quand on est dans l'adversité : dans le fort de l'adversité, j'en demeure d'accord ; dans une adversité radoucie, je le nie. Je crois la plupart des courtisans plus agités que nous : aussi ne font-ils guère de vers.

Je ne doute pas que le P. de la Chaise ne fasse avoir bientôt une abbaye à mon fils : cela est juste, il a du crédit, et je suis persuadé qu'il a de la bonne volonté pour nous.

Au reste, nous ne sommes pas les seuls en Bourgogne qui avons de l'esprit. Un fort honnête garçon de Dijon, appelé Grammont, de mes amis de longue main, à qui j'envoyois tous nos factums, ayant su que ma fille s'étoit donné du repos, malgré l'injustice du Parlement, me vient d'écrire une lettre en vers que j'ai trouvée digne de vous.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Ma fille de Montataire me vient d'apprendre votre rhumatisme, Madame, et que s'étant trouvée chez vous le jour qu'on vous alloit saigner, elle avoit offert son bras au chirurgien, pour vous épargner la peine de la piqûre, et ne doutant pas que la décharge du sang de Rabutin ne vous soulageât, de quelque source qu'il sortît; mais vous crûtes que ce seroit violer les droits de l'hospitalité, et vous la remerciâtes de ses offres.

Nous sommes ravis, ma fille et moi, de vous avoir un peu divertie. Je mande à notre ami que la tranquillité où nous nous sommes mis, dans une fortune qui n'est pas telle que nous la devrions avoir, nous a fait reprendre notre belle humeur. Je suis d'accord avec lui que notre tempérament a beaucoup de part au parti que nous avons pris. Nous rendons aussi grâces à Dieu de nous avoir donné l'esprit d'être contents dans un moindre mal, comme la plupart des autres le sont dans un bien. Pour vous, ma chère cousine, vous n'avez que faire de souhaiter plus de feu que vous en avez; je ne vous souhaite que plus de santé encore, et que vous nous aimiez toujours.

991. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

À Paris, lundi 29e avril 1686.

Vous aimez donc mes lettres ; j'en suis ravie, Monsieur : en voici une qui en vaut cent. Il y a un mois que ma triomphante santé est un peu attaquée : un peu de colique, un peu de rhumatisme, un peu de chagrin par conséquent ; tout cela me pourroit dispenser de vous écrire ; mais j'aimerois mieux mourir, qu'un autre que moi vous eût mandé que M. le prince de Conti est enfin revenu à la cour ; il est ce soir à Versailles, et le Roi, comme un véritable père, l'a fait revenir auprès de lui, après l'avoir exilé quelque temps pour lui donner le loisir de faire des réflexions, il les a faites sans doute, et la cour sera bien parée et bien brillante de son retour. Sa Majesté fait des chevaliers à la Pentecôte, mais ce n'est qu'une promotion de famille ; Monsieur de Chartres, M. le duc de Bourbon, M. le prince de Conti, M. du Maine, sans plus ; tous les autres prétendants prendront patience, s'il leur plaît : ce n'est pas sans chagrin qu'ils verront leurs espérances reculées. M, le duc de la Vieuville est gouverneur de Monsieur le duc de Chartres. Mme de Polignac, qui n'est point Mlle d'Alerac, vint voir hier Mme de Grignan. Elle étoit brillante, vive, tout entêtée de la grandeur de la maison de Polignac, en aimant le nom et les personnes, se chargeant de la fortune des deux frères, et ayant soutenu fort généreusement et avec courage la première improbation du Roi : elle a pris son temps ; elle a mis de bons ouvriers en campagne ; et enfin, au lieu de les abandonner comme les femmes du commun, elle s'est fait un point d'honneur de les remettre bien à la cour. Je vous réponds qu'elle rétablira et ressuscitera cette maison : voilà ce que la Providence

leur gardoit, et c'est ce qui nous empêchoit de pouvoir lire distinctement ce qu'elle avoit écrit pour Mlle d'Alerac.

Adieu, Monsieur : aimez-moi, vous le devez. J'aime votre esprit, votre mérite, votre sagesse, votre folie, votre vertu, votre humeur, votre bonté, enfin tout ce qui est en vous, et vous souhaite toute sorte de bonheur, et à cette jolie couvée qui est sous votre aile, et qui vous doit donner tant de plaisir et de consolation. Tout ce qui est ici vous salue, et notre ami ne sait rien de cette lettre précipitée. Je parlerai bien de vous avec Bourdaloue. Mme Dangeau, ci-devant Bavière, est toute sage, tout aimable, et rend son mari heureux; il n'auroit tenu qu'à elle de le rendre bien ridicule.

---

992. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, mercredi 1er mai 1686.

Je vous écrivis avant-hier avec une extrême joie, croyant que ce qui étoit répandu par tout Paris du retour du prince de Conti à Versailles, fût une vérité; mais j'ai su que j'ai mandé une fausseté, qui est la chose du monde que je hais le plus. Ce prince est simplement nommé pour être chevalier à la Pentecôte avec les trois autres, et ne reviendra qu'en ce temps, et Dieu veuille qu'il y demeure ce jour-là! Voilà qui est bien triste, Monsieur, de vous reprendre une si jolie nouvelle, mais je n'ai pas été seule trompée.

Tantæne animis cœlestibus iræ?

En récompense, vous saurez que Mlle de Grignan prend vendredi le grand habit des grandes Carmélites; je ne reprendrai point cette vérité. Mlle d'Alerac se

fatigue et se ruine pour le carrousel : admirez les différentes occupations des deux sœurs.

Je suis aise que vous soyez content de M. de la Trousse. Adieu, Monsieur : cette gueule enfarinée, qui m'a obligée de vous dire de si bon cœur une fausseté, ne m'empêchera pas de vous en mander peut-être encore, car je suis toujours la dupe des circonstances, et cette nouvelle en étoit toute pleine.

---

993. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A CORBINELLI.

Treize jours après que j'eus écrit cette lettre (n° 990, p. 479), j'écrivis encore celle-ci à Corbinelli.

A Chaseu, ce 8e mai 1686.

Je ne sais, Monsieur, si vous savez l'histoire de l'abbé Furetière, académicien, qu'une douzaine de ses confrères (qu'il appelle *jetonniers*, à cause de leur assiduité à l'Académie) destitua pour un prétendu vol de leur dictionnaire. L'abbé en demanda justice au Roi, qui le renvoya au Parlement. On m'a envoyé deux factums qu'il a faits contre ses parties, qui voulant toujours demeurer ses juges, ne se sont point encore défendues. Je suis fâché de son aventure, car il a de l'esprit; mais je suis fâché aussi de l'emportement qu'il a dans son dernier factum contre notre ami Benserade et contre la Fontaine; et c'est pour le redresser là-dessus que je lui écris la lettre dont je vous envoye la copie; j'ai cru devoir cela à la justice et à l'amitié; mandez-m'en votre sentiment et celui de nos amies. Ne viendrez-vous plus en Bourgogne, Monsieur? Si je vous tenois d'ici un mois de cet été, je suis assuré que vous ne regretteriez point Paris, et que même

après cela, vous le trouveriez meilleur que si vous n'en étiez point sorti. Vous connoissez la situation de Chaseu; Mme de Sévigné en fut charmée : je l'avois embellie depuis que vous n'y aviez été, et j'y ai encore travaillé depuis qu'elle y fut. Je me trouve mieux dans mon pays, où je suis fort distingué, que d'être confondu à Paris et abîmé à Versailles.

LETTRE A L'ABBÉ FURETIÈRE.

« A Chaseu, ce 4[e] mai 1686.

« J'ai lu vos deux factums, Monsieur, et j'ai compati aux peines qui vous ont obligé de les faire. J'ai été bien fâché de voir que vos confrères se soient tellement emportés contre vous, qu'ils vous aient contraint d'user d'une représaille aussi forte que celle que vous leur avez faite ; et, comme dans toutes les querelles que j'ai accommodées quand j'étois à la tête de la cavalerie, j'ai toujours condamné les premiers offenseurs, quoiqu'on leur eût fait quelquefois un *paroli* d'injures, parce qu'on ne leur auroit rien fait s'ils n'avoient pas commencé : je suis contre ceux qui vous ont condamné sans vous entendre, vous qui me paroissiez avoir assez de mérite pour devoir être entendu, quand vous leur auriez paru encore plus coupable. Cependant il me semble aussi que vous avez trop confondu ceux que vous avez regardés comme vos parties. J'en ai trouvé deux entre autres qui peuvent avoir tort à votre égard (je ne sais ce qu'ils vous ont fait), mais qui ne me paroissent pas mériter le dénigrement que vous en faites : c'est M. de Benserade et M. de la Fontaine. Le premier est un homme de naissance, dont les chansonnettes, les madrigaux et les vers de ballet, d'un tour fin et délicat, et seulement entendu par les honnêtes gens, ont diverti le plus honnête homme et le plus grand roi du monde. Ne dites donc plus, s'il vous plaît, que M. de Benserade s'étoit acquis quelque réputation pendant le règne du mauvais goût ; car outre que cette proposition est fausse, elle seroit encore criminelle. Pour les proverbes et les équivoques que vous lui reprochez, il n'en a jamais dit que pour

s'en moquer. Enfin c'est un génie singulier, qui a plus employé d'esprit dans les badineries qu'il a faites, qu'il n'y en a dans les poëmes les plus achevés.

« Pour M. de la Fontaine, c'est le plus agréable faiseur de contes qu'il y ait jamais eu en France. Il est vrai qu'il en a fait quelques-uns où il y a des endroits un peu trop gaillards; et quelque admirable *enveloppeur* qu'il soit, j'avoue que ces endroits-là sont trop marqués; mais quand il voudra les rendre moins intelligibles, tout y sera achevé. La plupart de ses prologues, qui sont des ouvrages de son cru, sont des chefs-d'œuvre de l'art; et pour cela, aussi bien que pour ses fables et pour ses contes, les siècles suivants le regarderont comme un original, qui à la naïveté de Marot a joint mille fois plus de politesse.

« Je connois extrêmement M. de Benserade, et je l'ai vu toute ma vie à la cour. Je n'ai jamais vu M. de la Fontaine, et je ne le connois que par ses ouvrages; mais je les estime tous deux infiniment dans leurs manières différentes, et cela m'oblige, Monsieur, de vous dire bonnement ce que je pense en cette rencontre, qui est que ces deux hommes sont si connus et si établis pour gens d'un génie et d'un mérite extraordinaires, que vous ne sauriez les vouloir mépriser sans vous faire tort, et sans rendre suspectes les vérités que vous pourriez dire contre les autres. Encore une fois, Monsieur, je vous assure que je n'ai jamais vu M. de la Fontaine, et que c'est la justice seule et votre intérêt qui me font vous parler ainsi. J'ai trouvé d'ailleurs tant de raison dans votre défense, que j'ai augmenté l'estime que j'avois déjà pour vous. Et ne pensez pas que les remontrances que je viens de vous faire me fassent prendre leur parti et les vouloir excuser s'ils ont tort à votre égard. Je dirai, quand je serai persuadé, que ce sont deux hommes de mérite qui ont fait une injustice à un homme d'honneur et d'esprit. Voilà comme je parle toujours, amis de la vérité préférablement à tout le monde; et vous me devez croire aussi quand je vous assure que c'est sincèrement que je suis, etc. »

994. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Huit jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus celle-ci de Mme de Sévigné.

A Paris, ce 14e mai 1686.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il est vrai que j'eusse été ravie de me faire tirer trois poilettes de sang du bras de la Montataire; elle me l'offrit de bonne grâce; et je suis assurée que pourvu qu'une Marie de Rabutin eût été saignée, j'en eusse reçu un notable soulagement. Mais la folie des médecins les fit opiniâtrer à vouloir que celle qui avoit un rhumatisme sur le bras gauche fût saignée du bras droit : de sorte que l'ayant interrogée sur sa santé, et sa réponse et la mienne ayant découvert la personne convaincue d'une fluxion assez violente, il fallut que je payasse en personne le tribut de mon infirmité et d'avoir été la marraine de cette jolie créature. Ainsi, mon cousin, je ne pus recevoir aucun soulagement de sa bonne volonté. Pour moi qui m'étois sentie autrefois affoiblie, sans savoir pourquoi, d'une saignée qu'on vous avoit faite le matin, je suis encore persuadée que si on vouloit s'entendre dans les familles, le plus aisé à saigner sauveroit la vie aux autres, et à moi, par exemple, la crainte d'être estropiée.

Mais laissons le sang de Rabutin en repos, puisque je suis en parfaite santé. Je ne vous puis dire combien j'estime et combien j'admire votre bon et heureux tempérament. Quelle sottise de ne point suivre les temps, et de ne pas jouir avec reconnoissance des consolations que Dieu nous envoye après les afflictions qu'il veut quelquefois nous faire sentir! La sagesse est grande, ce me semble, de souffrir la tempête avec

résignation, et de jouir du calme quand il lui plaît de nous le redonner : c'est suivre l'ordre de la Providence. La vie est trop courte pour s'arrêter si longtemps sur le même sentiment; il faut prendre le temps comme il vient, et je sens que je suis de cet heureux tempérament; *e me ne pregio*, comme disent les Italiens. Jouissons, mon cher cousin, de ce beau sang qui circule si doucement et si agréablement dans nos veines. Tous vos plaisirs, vos amusements, vos tromperies, vos lettres et vos vers, m'ont donné une véritable joie, et surtout ce que vous écrivez pour défendre Benserade et la Fontaine, contre ce vilain factum. Je l'avois déjà fait en basse note à tous ceux qui vouloient louer cette noire satire. Je trouve que l'auteur fait voir clairement qu'il n'est ni du monde, ni de la cour, et que son goût est d'une pédanterie qu'on ne peut pas même espérer de corriger. Il y a de certaines choses qu'on n'entend jamais, quand on ne les entend pas d'abord : on ne fait point entrer certains esprits durs et farouches dans le charme et dans la facilité des ballets de Benserade et des fables de la Fontaine : cette porte leur est fermée, et la mienne aussi; ils sont indignes de jamais comprendre ces sortes de beautés, et sont condamnés au malheur de les improuver, et d'être improuvés aussi des gens d'esprit. Nous avons trouvé beaucoup de ces pédants. Mon premier mouvement est toujours de me mettre en colère, et puis de tâcher de les instruire; mais j'ai trouvé la chose absolument impossible. C'est un bâtiment qu'il faudroit reprendre par le pied : il y auroit trop d'affaires à le vouloir réparer, et enfin nous trouvions qu'il n'y avoit qu'à prier Dieu pour eux; car nulle puissance humaine n'est capable de les éclairer. C'est le sentiment que j'aurai toujours pour un homme qui condamne le beau feu et les vers de Benserade, dont le Roi et toute la cour a fait ses délices, et qui ne

connoît pas les charmes des fables de la Fontaine. Je ne m'en dédis point, il n'y a qu'à prier Dieu pour un tel homme, et qu'à souhaiter de n'avoir point de commerce avec lui. J'aimerois fort au contraire à connoître celui qui vous a loué si agréablement; notre cher Corbinelli vous dira mieux que moi l'approbation naturelle que nous avons donnée à ses vers; je lui laisse la plume, après vous avoir embrassé, et votre aimable fille. Croyez l'un et l'autre que je ne cesserai de vous aimer que quand nous ne serons plus du même sang.

J'ai reçu la réponse de mon cousin de Toulongeon; son épouse est très-aimable, et vous avez fait à Autun une fort jolie société. Ma fille veut que je vous dise bien des amitiés pour elle. Elle est toujours la belle Madelonne, et votre très-humble servante et de ma nièce; elle a le même sentiment que nous des jolis vers que nous lui avons montrés.

DE CORBINELLI.

J'oubliai de vous mander, monsieur, que Mme de Grignan avoit lu ce que vous écriviez à Mme de Créancé, et ce que Mme de Coligny vous répondit pour elle, c'est-à-dire admiré; car ce ne sont pas deux choses pour ceux qui lisent ce que vous écrivez tous deux. Je dis la même chose de votre lettre à Furetière, et je pense que ce seroit gâter vos louanges que de les entreprendre en détail. C'est la faute que l'on fait sur celles du Roi; on n'en voit plus que de triviales, c'est-à-dire, au moins, qui sont usées : ce sont les mêmes superlatifs répétés depuis qu'il règne, et redits dans les mêmes termes; c'est toujours le plus grand monarque du monde, et un héros passant tous les héros passés, présents et futurs. Tout cela est vrai, mais ne sauroit-on varier les expressions? Horace et Virgile n'ont-ils point loué Auguste

sans redire les mêmes choses, les mêmes pensées et les mêmes termes? Il me semble qu'on ne sait point louer dignement, ni exposer la vérité avec les propres couleurs. C'est un chapitre que nous traiterons à Chaseu, si je puis venir à bout de mes desseins. Je voudrois qu'on défendit aux faiseurs de panégyriques de jamais employer le mot de *héros*, de *grand*, de *mérite*, de *sagesse*, de *valeur*; qu'on louât par les choses, et point par les épithètes.

Adieu, monsieur : mes compliments, s'il vous plaît, à Mme la marquise de Coligny.

---

995. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ ET A CORBINELLI.

Le même jour que je reçus cette lettre, j'y fis cette réponse.

A Chaseu, ce 17[e] mai 1686.

A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Quand vous ne m'auriez pas mandé que vous vous portez bien, ma chère cousine, je l'aurois connu à l'air de votre lettre. Votre heureux tempérament étoit dans son naturel quand vous m'avez écrit; car la mauvaise santé fait sur l'esprit le même effet que les afflictions. Ce que vous dites en faveur des gens de notre tempérament est admirable.

Je suis ravi que vous approuviez le sentiment que j'ai eu de défendre mon ami Benserade et la Fontaine. Si je n'oblige le ridicule satirique de se dédire et de prendre pour eux le goût que nous avons, j'espère au moins qu'il ne les confondra plus avec les autres. Vous avez raison de dire que les gens faits comme Furetière ne se peuvent plus redresser. Ce sont des malades désespérés, qui ne sauroient guérir sans miracle. Mon ami Grammont es-

time autant Benserade et la Fontaine que nous faisons; vous voyez aussi la différence de son caractère avec celui de Furetière.

J'aime fort l'approbation de la belle comtesse; j'aime sa santé, j'aime même sa beauté autant que si j'y avois tout l'intérêt du monde.

Puisque nos amusements vous plaisent, nous vous en ferons part, ma chère cousine, et pour continuer je vous envoye une petite lettre que j'écrivis il y a deux mois à ma belle-sœur de Toulongeon, avec qui je badine toujours sur un air de galanterie. Je trouve que cela est toujours meilleur que l'air d'une simple amitié; car avec l'agrément qui se rencontre dans le commerce des amis, il y a encore une politesse dans l'air galant, qui fait plaisir aux gens qui ont de l'esprit. Voilà ce qui m'est resté du temps passé. Ce qui étoit autrefois dans mon cœur n'est plus que dans mon esprit, et j'en suis de meilleure compagnie.

Adieu, ma chère cousine : votre nièce et moi nous vous trouvons toujours la plus aimable femme de France. Jugez après cela combien nous vous aimons quand cette femme s'appelle Rabutin, et que nous sommes assurés qu'elle nous aime.

A CORBINELLI.

Il faut dire la vérité, monsieur : ce qui a fait qu'on a mal loué le Roi, c'est la grande quantité d'actions louables qu'il a faites, et la multitude de gens intéressés qui se sont mêlés de le louer pour en être récompensés. S'il n'y avoit eu que des Horaces et des Virgiles de notre siècle, ils se seroient bien gardés d'employer les mots de *héros*, de *grand*, de *mérite* et de *valeur ;* et ils auroient loué le prince avec tous ces tours fins et délicats dont un éloge fait plus d'honneur que les panégyriques de tous les colléges du royaume. Mais je voudrois qu'il fût dé-

fendu de louer les rois sans être choisi pour cela, et qu'on traitât comme une satire une louange fade sur leur sujet; car un éloge de cette nature fait tort au jugement de celui qui le reçoit; il faut croire qu'on n'a qu'à le flatter pour lui plaire.

---

*996. — DE TRÉVALY A D'HERIGOYEN.

A Paris, le 18e mai.

Vous êtes un bon garçon, vous parlez à merveilles, mais je vois bien que vous n'agissez pas toujours de même, et que vous avez négligé nos affaires : je connois cela par le peu d'argent qu'en a reçu M. Paulus; car de bonne foi, si vous vous y étiez bien appliqué, ce seroit à présent une affaire faite, et vous auriez achevé tout le recouvrement du comté nantais, qui est le plus net et le plus facile à faire de toute la province. Achevez-moi, je vous prie, promptement cette affaire, tant à Nantes que vers Redon.

Parlons aussi de l'affaire du Buron : il n'y a pas à balancer, il faut absolument que vous la preniez. Mme de Sévigné demande tant qu'elle peut au sieur de la Jarie un grand de la terre; mais il ne veut point l'envoyer, parce qu'il appréhende de quitter cette ferme. Vous êtes plaisant quand vous dites que c'étoit un bon ménager : cela seroit bon à un autre; car pour moi, je sais bien le contraire : il vivoit dans cette maison comme si le revenu de la terre eût été à lui; il y recevoit compagnie et faisoit bonne chère à tous venants; d'ailleurs je vois qu'il a assez payé depuis tout le temps qu'il est là : il ne doit que six ou sept mille livres, et il a des droits seigneuriaux des terres de Langle qui payeront cela. Je ne vous puis dire, mais assurément je crois que vous feriez une grande faute de manquer cette occasion, qui doit

être fort bonne. D'ailleurs, le bien que j'ai dit de vous à Mme de Sévigné fait qu'elle vous désire extrêmement. Au surplus, je ne connois point Bougon, et je crois que cette affaire-ci vaut mieux; il y a même beaucoup de rachats, plus à ce que je crois que dans Bougon, et le prix en est plus convenable. Si Jarie envoye un état de la terre, je vous l'enverrai aussitôt; mais quand même il ne l'enverroit pas, il me semble que cela ne vous doit rien retenir. Je conseillerai à Mme de Sévigné d'envoyer sa procuration à M. Revol, pour en passer un bail. Entre ci et là, informez-vous de ce que c'est. En vérité, ou toutes les apparences sont fausses, ou cette affaire est bonne : ne vous engagez donc point ailleurs.

TRÉVALY.

---

997. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Cinq semaines après que j'eus reçu cette lettre (n° 995, p. 489), j'écrivis celle-ci à Mme de Sévigné.

A Chaseu, ce 23e juin 1686.

Il y a quatre jours que la marquise d'Épinac, revenant de Vichy, passa ici, et entre autres nouvelles de ce pays-là, elle me dit qu'on vous y attendoit, madame, au mois de septembre prochain; j'en fus bien fâché parce que c'est une marque que votre santé n'est pas comme je la souhaite. Cependant, puisque vous deviez avoir besoin de ces eaux, je suis bien aise que ce soit dans le temps qu'on me les a ordonnées. Mandez-moi, ma chère cousine, si vous devez effectivement aller à Vichy, et en ce cas revenez voir encore une fois la maison de vos pères à Bourbilly, et de là ici, d'où nous irons ensemble aux eaux. Votre nièce vous accompagnera, sans besoin, et pour vous tenir compagnie seulement. Ce remède vous

profitera bien davantage en le prenant avec gaieté. Si la belle comtesse vouloit avoir cette complaisance pour nous de ne nous pas quitter pendant ce voyage, notre joie seroit complète, et assurément vos eaux auroient bien plus de vertu.

---

998. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ ET DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY RABUTIN.

Huit jours après que j'eus écrit cette lettre, je reçus cette réponse.

A Paris, ce 29e juin 1686.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Il est vrai, mon cher cousin, que ce printemps j'avois quelque dessein d'aller cet automne à Vichy, pour un rhumatisme que j'avois; mais comme je ne l'ai plus, je ne me presserai point de faire ce voyage, qui est toujours un embarras à qui n'a plus un équipage comme j'en avois autrefois. Ce me seroit une grande joie que de vous avoir tous deux : bon Dieu, quelle compagnie! et de quels maux ne gueririez-vous point? L'offre et la proposition me donnent une véritable reconnoissance de l'arrangement que vous avez fait. C'eût été la mesure comble, si la belle comtesse avoit voulu être de la partie, et sur le tout l'ami Corbinelli. Mais une chose si agréable ne peut jamais réussir : il ne nous appartient pas en ce monde de disposer si joliment de nous et de notre temps.

Nous avons eu des chaleurs insupportables depuis un mois, et pour moi je n'ai point d'autre raison à vous dire de n'avoir pas répondu à votre dernière lettre. J'étois, comme tout le monde, dans une perpétuelle crise, et la plume me tomboit des mains dès que je voulois former une pensée et une lettre. J'avois pourtant à vous remercier de cette jolie lettre que vous aviez écrite à

Mme de Toulongeón. Je l'ai lue et relue; car on ne se lasse point de tout ce qui vient de vous : il y a un certain caractère de finesse et de facilité qui fait toujours crier: *Es de Lope, es de Lope.* Vous serez toujours aimable, mon cousin, et c'est dire en même temps que vous serez toujours aimé. Conservez votre joie et votre santé tout le plus longtemps que vous pourrez; elles sont ordinairement ensemble : je vous les souhaite toujours. Quand je dis à vous, j'entends à ma nièce aussi : je ne puis jamais vous séparer. Vous êtes à Chaseu, allez vous promener à mon intention sur les bords de cette jolie rivière : je serois ravie que quelque hasard me fît trouver avec vous. J'embrasse le père, la fille et le petit-fils. Que la qualité de grand-père ne vous choque point : à force de vivre, il en faut venir là.

DE CORBINELLI.

Ce n'est point la chalenr, monsieur, qui m'a empêché de vous écrire, moi, mais un traité inviolable de n'avoir de commerce avec vous que conjointement avec Mme de Sévigné. Ce traité m'est avantageux, parce que mes lettres passent à la faveur des siennes.

Je vous assure, monsieur, que si je vais en Bourgogne, je dirigerai mes pas vers vous; mais « l'homme propose et Dieu dispose. »

Vous mande-t-on des nouvelles de ce pays-ci, monsieur? Vous dit-on que l'amour y reprend ses droits et sa force, et qu'il s'est mis sous la protection de monseigneur? Vous dit-on que le beau sexe se tue pour avoir l'honneur de ses bonnes grâces? que tout est promenades, rendez-vous, billets doux, sérénades, et tout ce qui faisoit les délices de notre bon vieux temps? A ne dire que la moitié des choses, on pourroit vous mander tout ceci; cependant on ne vous mentiroit pas quand on

vous diroit qu'il y a dans cette cour des images de la cour d'Henri III; et si le maître n'y tenoit la main, il n'y auroit plus de maris jaloux à Versailles.

---

*999. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A D'HERIGOYEN.

A Paris, 20e juillet 1686.

J'ai vu M. Revol, qui m'a conseillé de vous envoyer ma procuration pour agir pour ma sûreté, selon que vous le trouverez à propos. Vous devez prendre désormais quelque intérêt à mes affaires, tout au moins pour un an, qui est le temps que vous avez affermé le Buron. Mais pour vous dire le vrai, monsieur d'Herigoyen, j'espère et je suis persuadée que vous vous en trouverez assez bien pour vous obliger à faire un plus long bail. Quoi qu'il en soit, rendez-moi service en cette occasion. La Jarie me doit oncore treize cents francs, qu'il devroit avoir donnés, il y a neuf mois, à M. d'Harouys. Ce manque de parole m'a outrée contre lui. De plus il me devra à la Toussaint prochaine quatre mille francs de l'année courante. Il faut prendre garde qu'il ne détourne rien de ses meubles ni de ses bestiaux; c'est Pasgerant, son gendre, qui est sa caution, et qui n'est pas plus content que moi de la Jarie.

Mais il y a une ancienne dette de ses termes passés, dont je vous envoye le procompte; cela ne me va pas à moins de dix mille francs, que je ne veux point perdre; et il faudra, quand vous le jugerez à propos, faire saisir tous ses biens et ses héritages, pour empêcher que d'autres gens à qui il doit ne soient plus alertes que moi. Je vous mets toute cette affaire entre les mains, et vous m'en rendrez compte. Vous agirez avec adresse, et comme vous *êtes dans le* pays, vous prendrez votre temps avec

prudence, et pour le plus sûr suivant mes intérêts; car je prétends que désormais vous en prendrez un peu de soin, et que vous commencerez un commerce avec moi. Mon fils ira dans quelque temps à Nantes; vous irez le saluer et voir avec lui ce qu'il faudra faire pour mes intérêts; car il souhaite autant que moi que je ne perde rien avec la Jarie, tant qu'il aura du bien. Je suis douairière du Buron; cette terre lui reviendra quelque jour; cela nous y fait prendre un intérêt commun, moi pour le présent, et lui pour l'avenir.

Adieu, Monsieur d'Herigoyen : si nous nous connoissions, il me semble que nous serions bons amis; j'espère que j'aurai sujet d'être contente de vous.

M. DE RABUTIN CHANTAL.

Suscription : Pour Monsieur d'Herigoyen.

---

*1000. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A D'HERIGOYEN.

Aux Rochers, le 5e septembre 1686.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite, Monsieur d'Herigoyen, et je puis persuadé que vous ferez tout ce que vous me promettez de faire. Voici enfin le temps venu d'ôter la Jarie du Buron; je ne doute pas que vous n'ayez pris pour cela toutes les mesures nécessaires. Je vous en prie encore une fois; votre intérêt s'y rencontre aussi bien que le mien. Mandez-moi en quel état sont les affaires de ma mère à Nantes; car selon ce que vous m'en direz, je prendrai mes mesures pour partir moi-même, s'il est nécessaire, ou pour faire partir le sieur Chopin, mon homme d'affaires, afin qu'il vous aide à terminer, car il a des papiers et des connoissances que vous ne sauriez avoir; mais je ne veux pas me mettre en chemin,

ni lui, que les choses ne soient toutes disposées pour que notre voyage ne soit ni long ni inutile. Donnez-moi donc de vos nouvelles au plus tôt, car j'ai grande impatience de savoir si la Jarie est hors de cette maison, où depuis longtemps il fait si mal nos affaires et les siennes. Je suis tout à vous,

SÉVIGNÉ.

1001. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Livry, 25e octobre 1686.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre : elle s'est présentée à moi comme si vous vouliez me faire quelque honte de mon silence, et me faire croire que j'ai été malade, pour rentrer en discours avec moi. Elle m'a fait souvenir d'une jolie comédie, où quelqu'un qui veut avoir un éclaircissement avec elle qui entre, lui fait croire qu'elle l'appelle et rentre ainsi en conversation. Si vous avez eu le même dessein, je vous en rends mille grâces, Monsieur, et je ne puis jamais comprendre comme vous estimant comme je fais, me souvenant de vous avec tant d'agrément, en parlant si volontiers, ayant tant de goût pour votre esprit et pour votre mérite, pour ne rien dire de plus, crainte des jaloux, je puisse, avec toutes ces choses, si propres à faire un commerce, vous laisser sept ou huit mois sans vous dire un mot : cela est épouvantable ; mais qu'importe? demeurons dans ce libertinage, puisqu'il est compatible avec tous les sentiments que je viens de vous dire.

J'ai vu M. de la Trousse ; nous parlâmes de vous, un moment après nous être embrassés ; je le trouvai, par ce qu'il m'a dit, fort digne de l'estime que vous paroissez avoir pour lui : le coup est double pour le moins. Je le trouvai tout instruit, et touché autant qu'on le peut être de tout ce que vous valez ; il doit passer ici pour aller à la

Trousse; je lui montrerai votre lettre, et je ne crois pas qu'elle l'oblige à changer d'avis. Vous avez présentement M. de Noailles : vous êtes si bien à cette cour, que je veux me réjouir avec vous du plaisir que vous aurez de voir un homme à qui vous avez inspiré une si forte estime. Je comprends le dérangement que vous fait celui de vos états; mais vous ne pouvez vous dispenser d'aller à Nîmes.

Il faut que je vous parle de celui de Mlle de Grignan. Je suppose que vous savez qu'elle est entrée aux grandes Carmélites il y a huit mois, et y a pris l'habit de cérémonie, avec un zèle trop violent pour durer. Dans les trois premiers mois, elle s'est trouvée si accablée de la rigueur de la règle, et sa poitrine si offensée de la mauvaise nourriture, qu'elle étoit contrainte de manger gras par obéissance. Cette incapacité de faire cette vie, même dans le noviciat, l'a obligée de sortir, mais avec une dévotion, une humiliation de sa délicatesse, et une si grande haine pour le monde, que les saintes religieuses ont conservé pour elle une tendre et véritable amitié; et elle, qui n'a changé que d'habit, et point du tout de sentiments, n'a point la mauvaise honte de celles qui veulent changer de vie, et elle est présentement avec nous ici, tout comme à l'ordinaire, et nous donnant la même édification. Elle demeure à Paris, aux Feuillantines, où elle est pensionnaire, comme beaucoup d'autres; elle y retournera à la Saint-Martin, quand nous irons à Paris; et ce qui l'attache à cette maison, c'est le voisinage des Carmélites, où elle va quasi tous les jours, et y entre quand il y a quelque princesse. Elle prend tout ce qui lui convient de ce saint couvent, c'est-à-dire la spiritualité et la conversation, et laisse la rigueur de la règle, dont elle n'étoit point capable. C'est ainsi que Dieu l'a conduite et l'a repoussée doucement de ce haut degré de perfection où elle aspiroit, pour la soutenir dans un autre un

peu au-dessous, qui ne peut être que très-bon, puisqu'il lui donne la grâce de l'aimer uniquement, qui est tout ce qu'il y a dans le monde à souhaiter. Mais cette même Providence lui a inspiré la plus belle, la plus juste et la plus estimable pensée qu'il est possible d'imaginer pour sa famille. Elle n'a point voulu que son retour à la vie ôtât à Monsieur son père ce qu'elle vouloit lui donner par cette mort civile : elle lui a fait à sa sortie une donation entre-vifs, très-bien conditionnée, de quarante mille écus qu'il lui devoit : savoir vingt mille écus en fonds, et vingt mille écus d'arrérages et de quelques sommes prêtées. Ce présent a été estimé de tous ceux non-seulement qui aiment M. de Grignan, mais de ceux qui savoient que tout son bien, étant devenu meuble à vingt-cinq ans, si elle n'eût disposé de rien par testament, alloit quasi tout entier à son père, et que de plus M. de Grignan devra encore quatre-vingt mille écus à Mlle d'Alerac, en comptant le fond du douaire de quarante mille écus. C'est assez honnêtement pour ne pas plaindre la sœur, et pour être bien aise que cette maison soit soulagée de ce double payement. Je vous avoue que j'ai été fort touchée de cette douceur faite si à propos, et j'admire que son bon naturel lui ait fait faire sans art la seule chose qui étoit capable de lui redonner du prix dans sa famille, où elle est présentement agréée et considérée comme la bienfaitrice. L'esprit seul auroit dû faire cet effet dans une autre personne ; mais il vaut mieux que le cœur tout seul y ait eu part. Ma fille a si joliment contribué à cette petite manœuvre, qu'elle en a eu une double joie. Le chevalier y a fait aussi des merveilles; car vous jugez bien qu'il a fallu aider, et donner une forme à toutes ces bonnes volontés. Enfin tout est à souhait; Mlle d'Alerac même a fort bien compris la justice de ce sentiment. Je prie Dieu qu'il l'en récompense par un bon établissement, dont la Providence nous cache tellement encore

toutes les apparences, que nous n'y voyons rien du tout. N'est-ce point vous accabler, Monsieur? voilà un long récit : vous aurez une indigestion de Grignans.

Pour vous divertir, parlons un moment de ce pauvre Sévigné : ce seroit avec douleur, si je n'avois à vous apprendre qu'après cinq mois d'une souffrance terrible par des remèdes qui le purgeoient jusqu'au fond de ses os, enfin le pauvre enfant s'est trouvé dans une très-parfaite santé. Il a passé le mois d'août tout entier avec moi dans cette solitude que vous connoissez, nous étions seuls avec le bon abbé, nous avions des conversations infinies, et cette longue société nous a fait un renouvellement de connoissance, qui a renouvelé notre amitié. Il s'en est retourné chez lui avec un fonds de philosophie chrétienne, chamarrée d'un brin d'anachorète, et sur le tout une tendresse infinie pour sa femme, dont il est aimé de la même façon, ce qui fait en tout l'homme du monde le plus heureux, parce qu'il passe sa vie à sa fantaisie. Nous avons vingt fois parlé de vous avec amitié et avec un goût extrême, et dit vingt fois : « Écrivons-lui, je le veux, je vous en prie; » et sur le point de nous donner ce plaisir, un démon vient qui nous jette une distraction, et qui nous ôte cette bonne pensée. Que peut-on faire à ces sortes de malheurs, mon pauvre Monsieur? peut-être connoissez-vous le chagrin d'avoir de bonnes intentions sans les exécuter.

Je crains que notre cher jaloux ne compte dans sa tête d'aller passer l'hiver avec vous : vous en serez bien aise, vous en rirez, et j'en pleurerai; car c'est une si intime confiance, et une si véritable amitié, que celle que j'ai pour lui, qu'on ne peut perdre la présence d'un tel ami sans s'en apercevoir à tout moment; mais M. de Vardes, qu'il est charmé de suivre, nous le ramènera comme il nous l'enlève. J'aime que cet attachement continue, vous y ferez fort bien, et je compte beaucoup

pour notre ami le plaisir de vous revoir, et de se renouveler dans votre cœur. M. de Vardes ne m'a point assez conté ce que vous ne me dites point ; rien n'est sûr que de l'écrire soi-même, comme vous voyez. Je ne vous écris pas souvent; mais vous m'avouerez que quand je m'y mets, ce n'est pas pour peu.

---

*1002. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A D'HERIGOYEN.

A Livry, samedi 9e novembre 1686.

Je suis à trois lieues de Paris; c'est ce qui m'empêche de vous envoyer le billet que vous me demandez, et qu'il est juste que je vous donne; ce sera pour le premier ordinaire. J'ai envoyé d'ici demander à M. Charpantier s'il vouloit bien prendre en payement la somme que vous avez mise entre les mains de M. Paulus, pour lui faire tenir; il m'a mandé que oui, et qu'il se tiendroit pour payé. Voilà, M. d'Herigoyen, ce que je souhaitois. Mandez-moi combien le change vous a coûté. La Jarie me faisoit tenir toujours mon argent par les banquiers; mais il ne lui coûtoit point un pour cent. Vous êtes très-ponctuel à vos promesses; j'aime fort cette conduite, et suis persuadée que nous nous accommoderons fort bien ensemble. Je vous enverrai mon billet mercredi.

Je ne veux point croire que vous perdiez cette année dans la ferme du Buron: il vous peut arriver des casuels qui vous récompenseront au double. Je le souhaite, et que vous vous établissiez dans le Buron, et que vous remettiez cette terre en bon train, et que vous y trouviez votre compte et le nôtre.

Je voudrois bien avoir la copie de notre bail.

Je ne puis vous donner un autre homme pour agir,

suivant ce que vous me demandez, que le sieur Angebaut mon procureur. Je ne connois point le sénéchal, ni les officiers qui sont à présent. Mandez-moi ce que vous me conseillez de faire là-dessus, et continuez, je vous prie, à faire toutes vos diligences pour découvrir les menées de la Jarie; il ne faut pas un homme moins capable ni moins habile que vous pour nous tirer de ses mains. Ne perdez point courage pour toutes ces manières désagréables; vous serez bien avoué de tout ce que vous ferez.

Adieu, M. d'Herigoyen, jusques à mercredi : je vous recommande toutes choses, et prends en vous beaucoup de confiance.

M. DE RABUTIN CHANTAL.

Je serai à Paris dans trois jours.

Suscription : Monsieur Monsieur d'Herigoyen, à Nantes.

---

*1003. — DE CHARLES DE SÉVIGNÉ A D'HERIGOYEN.

Des Rochers, le 2e décembre 1686.

J'ai reçu votre lettre, Monsieur d'Herigoyen, et j'apprends par ma mère que la Jarie use de toute sorte de mauvaise foi en quittant le Buron. Cela m'oblige à vous exhorter toujours de plus en plus à ne lui point faire de quartier, et à le pousser aussi vertement qu'il l'a mérité et que la somme qu'il doit en vaut la peine. Je vous prie de voir si les petites rentes qu'il doit payer à plusieurs couvents de la ville de Nantes sont acquittées; car il n'aura pas manqué de tâcher à tromper sur cet article comme sur tous les autres. Donnez-moi, je vous prie, de temps en temps, des nouvelles de ce que vous ferez con-

tre ledit la Jarie, et de l'état où vous trouvez les choses en entrant en possession de la terre du Buron ; s'il y a des réfactions ou réparations auxquelles la Jarie est obligé par son bail, il y en a aussi qui doivent être faites par ma mère : ne manquez pas d'en faire rapporter un procès-verbal, et que ce soit en présence du sieur de la Louitais, qui exerce la charge de sénéchal. Je suis ravi que nous ayons à présent affaire avec vous ; je vous recommande les affaires de ma mère, et je suis persuadé que vous vous comporterez, en ce qui la regarde et moi aussi, comme un aussi honnête homme que vous êtes et que vous en avez la réputation. Je suis tout à vous,

SÉVIGNÉ.

Suscription : A Monsieur Monsieur d'Herigoyen, au Bouffé, à Nantes.

1004. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU.

A Paris, vendredi 13e décembre 1686.

Je vous ai écrit, Monsieur, une grande lettre, il y a plus d'un mois, toute pleine d'amitié, de secrets et de confiance. Je ne sais ce qu'elle est devenue : elle se sera égarée, en vous allant chercher peut-être aux états : tant y a que vous ne m'avez point fait de réponse ; mais cela ne m'empêchera pas de vous apprendre une triste et une agréable nouvelle : la mort de M. le Prince, arrivée à Fontainebleau avant-hier, mercredi IIe du courant, à sept heures et un quart du soir ; et le retour de M. le prince de Conti à la cour, par la bonté de Monsieur le Prince, qui demanda cette grâce au Roi un peu avant que de tourner à l'agonie, et le Roi lui accorda dans le moment, et Monsieur le Prince eut cette consolation en mourant ; mais jamais une joie n'a été noyée de tant de

larmes. M. le prince de Conti est inconsolable de la perte qu'il a faite : elle ne pourroit être plus grande, surtout depuis qu'il a passé tout le temps de sa disgrâce à Chantilly, faisant un usage admirable de tout l'esprit et de toute la capacité de M. le Prince, puisant à la source de tout ce qu'il y avoit de bon à apprendre sous un si grand maître, dont il étoit chèrement aimé. Monsieur le Prince avoit couru, avec une diligence qui lui a coûté la vie, de Chantilly à Fontainebleau, quand Madame de Bourbon y tomba malade de la petite vérole, afin d'empêcher Monsieur le Duc de la garder et d'être auprès d'elle, parce qu'il n'a point eu la petite vérole; car sans cela, Madame la Duchesse, qui l'a toujours gardée, suffisoit bien pour être en repos de la conduite de sa santé. Il fut fort malade, et enfin il a péri par une grande oppression qui lui fit dire, comme il croyoit venir à Paris, qu'il alloit faire un plus grand voyage. Il envoya quérir le P. Deschamps, son confesseur, et après vingt-quatre heures d'extinction, après avoir reçu tous les sacrements, il est mort regretté et pleuré amèrement de sa famille et de ses amis; le Roi en a témoigné beaucoup de tristesse; et enfin on sent la douleur de voir sortir du monde un si grand homme, un si grand héros, dont les siècles entiers ne sauront point remplir la place.

Il arriva une chose extraordinaire il y a trois semaines un peu devant que Monsieur le Prince partît pour Fontainebleau. Un gentilhomme à lui, nommé Vernillon, revenant à trois heures de la chasse, approchant du château, vit à une fenêtre du cabinet des armes, un fantôme, c'est-à-dire un homme enseveli : il descendit de son cheval et s'approcha, il le vit toujours. Son valet, qui étoit avec lui, lui dit : « Monsieur, je vois ce que vous voyez. » Vernillon ne voulant pas lui dire pour le laisser parler naturellement, ils entrèrent dans le château, et prièrent le concierge de donner la clef du cabinet des

armes; il y va et trouva toutes les fenêtres fermées, et un silence qui n'avoit pas été troublé, il y avoit plus de six mois. On conta cela à Monsieur le Prince; il en fut un peu frappé, puis s'en moqua. Tout le monde sut cette histoire et trembloit pour Monsieur le Prince, et voilà ce qui est arrivé. On dit que ce Vernillon est un homme d'esprit, et aussi peu capable de vision que le pourroit être notre ami Corbinelli, outre que ce valet eut la même apparition. Comme ce conte est vrai, je vous le mande, afin que vous y fassiez vos réflexions comme nous.

Depuis que cette lettre est commencée, j'ai vu Briolle, qui m'a fait pleurer les chaudes larmes par un récit naturel et sincère de cette mort : cela est au-dessus de tout ce qu'on peut dire. La lettre qu'il a écrite au Roi est la plus belle chose du monde, et le Roi s'interrompit trois ou quatre fois par l'abondance des larmes : c'étoit un adieu et une assurance d'une parfaite fidélité, demandant un pardon noble des égarements passés, ayant été forcé par le malheur des temps; un remercîment du retour du prince de Conti, et beaucoup de bien de ce prince; ensuite une recommandation à sa famille d'être unis : il les embrassa tous, et les fit embrasser devant lui, et promettre de s'aimer comme frères; une récompense à tous ses gens, demandant pardon des mauvais exemples; et un christianisme partout et dans la réception des sacrements, qui donne une consolation et une admiration éternelle. Je fais mes compliments à M. de Vardes sur cette perte. Adieu, mon cher Monsieur.

---

*1005. — DU COMTE DE BUSSY RABUTIN
A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Six mois après que j'eus reçu cette lettre (n° 998, p. 493), j'écrivis celle-ci à Mme de Sévigné.

A Chaseu, ce 19e décembre 1686.

Qu'est ceci, Madame? Je n'écris à personne que j'aime et que j'estime à beaucoup près tant que vous : cependant il y a six mois que je ne vous ai écrit. Si je croyois aux charmes, je croirois être ensorcelé : en effet, vous aimer fort et ne pouvoir, en six mois, vous écrire, est une espèce de nouement d'aiguillette. Enfin voilà le charme rompu, si charme y a. Mais après avoir trouvé que j'ai tort, il me semble que vous n'avez pas raison, Madame, d'être si longtemps sans vous en plaindre : je voudrois bien faire quitte à quitte. Quoi que vous fassiez, entrons en matière.

Je me suis occupé depuis que vous n'avez été ici, non pas à bâtir, car cela coûte trop, mais à de petits soins qui améliorissent la terre de Chaseu.

Dans les commerces de lettres que j'entretiens partout avec mes amis (hormis quand le diable s'en mêle), j'écrivis à Mlle de Ragni sur son mariage une petite lettre du caractère que j'ai vu que vous aimiez; je vous en envoye la copie.

Le 15e septembre, je m'en revins à Chaseu de Bussy, où j'étois avec votre nièce de Coligny. Vous connoissez le mérite de cette situation, Madame; ce que je vous en dirai aujourd'hui, c'est qu'il augmente tous les jours par les propretés dont je l'embellis. Nous avons pris deux saumons, que j'ai eu du regret de manger sans vous, ne songeant pourtant point à vous écrire, et vous voyez bien que cela n'étoit pas naturel. Nous nous

sommes fort vus, les Toulougeons, les Ragnis, les Montjeus et nous : ce sont des gens de manière aisée, dont vous vous accommoderiez fort. Il est arrivé à Montjeu, depuis six semaines, une petite dame de Paris, jolie de sa figure, vive, qui a de l'esprit, mais qui fait bien plus rire par la liberté qu'elle se donne de dire tout ce que vous autres prudes vous contentez de penser, que par les choses plaisantes d'elles-mêmes qu'elle dit. La première fois que je la vis, nous fîmes grande amitié, et elle me pria de lui écrire; je le lui promis. Je vous envoie ma lettre et sa réponse.

Voilà, Madame, comment nous nous amusons; mais je ne veux pas finir sans vous dire deux mots de l'opération qu'on a faite au Roi. Il falloit que le mal fût grand et pressant; car s'il n'avoit été que dangereux, tout ce qu'il y a d'habiles gens en France se seroient appliqués à le guérir par des cataplasmes et à lui épargner les douleurs et le péril d'une opération. Cependant, son bon esprit et sa fermeté l'ont tiré de ce méchant pas, qui à mon gré lui fait plus d'honneur que le gain d'une bataille en personne. Cela lui va faire une santé pour longues années, car nous autres gens qui avons passé par les mains de Bessières, savons qu'il n'est pas seulement adroit, mais encore heureux. J'ai écrit au Roi en cette rencontre. Je vous enverrai la lettre, si vous avez envie de la voir; et je finirai celle-ci en vous assurant que je vous aime aussi tendrement que si je vous écrivois tous les jours.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9.

